DON SARDA Y SALVANY

LE MAL SOCIAL

SES CAUSES — SES REMÈDES

MÉLANGES ET CONTROVERSES
SUR LES PRINCIPALES QUESTIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES
DU TEMPS PRÉSENT

Seule Traduction autorisée

TOME PREMIER

I. Le Mal Social. — II. Caractères de la lutte actuelle. — III. Le Libéralisme. — IV. Maçonnisme et Catholicisme. — V. Le Mariage civil. — VI. Les mauvais journaux. — VII. Les écoles laïques. — VIII. Le secret de l'enseignement laïque. — IX. Les trois mensonges de l'enseignement laïque.

PARIS
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10
1890

LE MAL SOCIAL

SES CAUSES. — SES REMÈDES

I

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

En offrant au public la traduction française de quelques-unes des principales œuvres polémiques du vaillant publiciste espagnol don Sarda, directeur de la *Revue populaire* de Barcelone, nous ne saurions mieux recommander notre travail qu'en reproduisant, en nous l'appropriant, une protestation de l'auteur et en donnant une analyse très succincte des divers sujets qui font la matière des deux volumes que nous publions sous le titre suivant : *Le mal social ; ses causes et ses remèdes.*

Avant d'entrer en matière, le savant polémiste catalan proteste de son intention bien arrêtée de se tenir constamment en dehors et au-dessus des mesquines considérations de personnes et de partis. Mais son noble langage est de ceux qui ne supportent pas une froide analyse, il veut être reproduit textuellement... « Ces pages », dit don Sarda, « n'ont été dictées ni par l'esprit de parti, « ni par un sentiment d'antipathie personnelle, « ni par aucune autre de ces misérables préoc- « cupations dont l'humaine faiblesse est sans cesse « exposée à devenir le jouet. Je vous en donne

« l'assurance sur ma foi d'honnête homme et de « prêtre ; avant de prendre la plume et après « l'avoir posée, j'ai sondé mon cœur devant Dieu ; « et j'aurais mille fois déchiré ces pages plutôt que « de les faire servir à la défense d'intérêts pure- « ment humains. Vous connaissez ma devise « invariable : — Rien, pas même une pensée, pour « la politique ; tout, jusqu'à mon dernier souffle, « pour la religion »

« Lisez-moi donc sans prévention ; et, après « m'avoir lu, prenez, avec le secours de la grâce « de Dieu, la détermmation que vous inspirera « votre jugement impartial ».

Qui n'admirerait la loyauté d'un tel langage et la noblesse d'une pareille devise !

Ainsi édifiés sur l'élévation des idées et la pureté des intentions du docte controversiste, demandons-nous quel est le but qu'il poursuit et par quels moyens il espère l'atteindre.

Don Sarda examine et mesure la profondeur et l'étendue du mal qui ronge la société à l'heure actuelle et qui la conduirait à une ruine inévitable, si Dieu, *qui a fait les nations guérissables,* n'avait placé le remède à côté du mal, et n'avait résolu *de faire surabonder la grâce, là où le péché avait abondé.*

Il a entendu, comme le prophète, la voix du Seigneur lui disant : « Crie et ne cesse pas; donne à ta voix l'éclat et le retentissement de la trompette ».

Sans illusion, mais sans défaillance, il envisage le mal sous son aspect multiple et sur les divers théâtres où il se produit : dans l'individu, dans la famille et dans le mariage qui en est le principe constitutif, dans la société, dans l'école, dans le journal, dans les spectacles et les réjouissances publiques. Et partout, nouveau Jérémie, don Sarda constate et proclame la nécessité de *détruire* et *d'arracher*, *d'édifier* et *de planter*.

Mais ce mal qui doit disparaître, s'offre au courageux polémiste sous son triple aspect *d'impiété*, *d'indifférence* et de *lâcheté*. L'impiété est démasquée et stigmatisée avec une rare énergie et une éloquence invincible.

Ce mal manifeste son but infernal en engageant contre le Christ et son Église une *lutte radicale*, *universelle* et *individuelle*. Quiconque lira ces pages de don Sarda sera frappé du tableau vivant qu'il trace de cette lutte, et de l'évidente et irrésistible logique de ses preuves. « Les siècles « ne sont plus, dit-il, où la fureur des sectes se « déchaînait contre tel ou tel dogme isolé du

« symbole chrétien... Le rationaliste ne s'attaque « plus aux branches de l'arbre, il le frappe au « tronc et à la racine, en proclamant hardiment « la négation absolue de tout ordre surnaturel ». (Tom. I, p. 14, 15).

« En Europe comme en Amérique, en Afrique « comme en Asie et en Océanie,... partout le « Cléricalisme est l'ennemi, et Notre-Seigneur « Jésus-Christ, le grand proscrit des temps moder- « nes » (Tom. I, p. 18, 19).

« La neutralité est devenue impossible, quelle « que soit la question politique ou religieuse qui « s'agite... Le chrétien de nos jours ne peut éviter « le combat dans aucun de ses actes, parce que « l'ennemi l'entoure, le poursuit et le presse de « toutes parts » (Tom. I, p. 20).

Après avoir considéré le mal social sous ses divers aspects, don Sarda en étudie les causes principales au nombre et en tête desquelles mérite de figurer le Libéralisme, l'une des principales hérésies des temps modernes.

En homme qui connaît son siècle, le courageux polémiste pose d'abord cette question, qui a été répétée cent fois : « Quel mal y a-t-il à être libéral » ? et il répond sans hésiter, en s'appuyant sur la parole du vicaire du Christ ; « il y a le

très grand mal de professer et de défendre une doctrine condamnée par l'Église » (Tom. I, p. 27). Et aussitôt il invoque le témoignage des souverains Pontifes qui appellent le catholicisme libéral « *un ennemi perfide*, *la véritable calamité des temps présents*, *un venin caché*, *une peste très pernicieuse*, etc. ». Il étudie en détail cette erreur, la poursuit jusque dans ses derniers retranchements et la réfute d'une façon si victorieuse que tout esprit droit, toute âme sincère, tout cœur honnête se rendront à ses raisonnements et renonceront à leurs préjugés.

Don Sarda signale ensuite parmi les causes du mal qui mine la société actuelle, la franc-maçonnerie et le *Maçonnisme*.

En intrépide Champion de la vérité, il va au-devant de l'objection et y répond ensuite avec une clarté et une force irrésistible.

« Pourquoi cette nouvelle condamnation de la franç-maçonnerie, puisque le Saint-Siége avait précédemment prononcé sur le même sujet une sentence officielle, aussi autorisée et par conséquent aussi obligatoire pour les vrais catholiques que l'Encyclique *Humanum Genus* » ?

« Certes, répond don Sarda, la maçonnerie était condamnée, sous ce même nom, depuis

longtemps déjà..... Mais ce que n'avaient pas fait les précédents actes pontificaux, c'était de la définir, de la peindre, de la photographier en quelque sorte, de montrer ce qu'elle est en elle-même et dans ses œuvres, avec la profondeur et l'étendue que vient de déployer le vicaire actuel du Christ » (Tom. I, p. 94, 95).

Le savant controversiste donne la raison et le sens d'un néologisme, auquel les circonstances le forcent à recourir.

« Le maçonnisme est plus que la maçonnerie... Le maçonnisme est la doctrine (maçonnique) qu'ont l'habitude de tenir, de professer et de pratiquer, et que tiennent, professent et pratiquent effectivement plusieurs de ceux qui, *matériellement*, ne peuvent pas être appelés maçons, parce qu'ils ne sont pas matériellement inscrits sur les registres de la maçonnerie. Le maçonnisme est l'influence maçonnique dans les lois, dans la diplomatie, dans les lectures, dans l'enseignement, dans les œuvres de bienfaisance, etc. ».

Qui ne voit qu'ici encore don Sarda a visé droit et mis le doigt sur la plaie ? Mais ne nous attardons point dans une analyse décolorée. Aussi bien le lecteur préfère-t-il être mis en présence du texte et des explications de l'auteur. Il suffit,

du reste, d'indiquer les sujets traités par don Sarda pour inspirer au lecteur le désir de parcourir, d'étudier, de méditer ces pages, où respirent la foi la plus vive, le patriotisme le plus ardent et la charité la plus sincère.

Quelles questions plus actuelles, plus intéressantes et plus graves en même temps que celles qui traitent du mariage civil, de l'enseignement, de l'école, de la presse, etc. ?

Toutefois, on le comprend, il ne suffirait pas de signaler le mal, d'en sonder l'étendue, d'en indiquer les causes, s'il n'y avait, à côté du mal un remède sérieux, efficace et d'une application facile.

Y aura-t-il, en effet, un remède contre le mal qui attaque toutes les conditions et tous les âges de la société actuelle ? On ne saurait s'arrêter à un doute sur ce point sans manquer de foi en la paternelle Providence de Dieu.

Mais quels seront ces remèdes ? Don Sarda en indique un grand nombre qu'il développe dans la suite de ses grandes et belles œuvres de controverse. Nous avons choisi celles qui semblaien répondre le mieux aux besoins de notre temps et de notre pays.

Ici, comme toujours, l'auteur s'inspire des enseignements du Chef de l'Église dont il donne un

commentaire substantiel, clair et à la portée de toutes les intelligences.

« *Le laïcisme catholique* », tel est le titre d'une conférence lue devant les membres de l'Association catholique de Barcelone. Il prend pour thème de ce discours les paroles suivantes extraites de l'Encyclique *Humanum genus* : « Cette cause si sainte et si grave de la résistance au mal et de la lutte pour le bien réclame le concours des séculiers qui unissent la probité et le savoir à l'amour de la religion et de la patrie ».

Expliquant la parole pontificale, don Sarda ajoute : « Il résulte clairement de là :

1° Que la défense des intérêts sociaux et religieux dans notre siècle réclame la coopération active de l'élément séculier ;

2° Que les séculiers appelés à prêter cette coopération doivent être animés au plus haut degré de l'amour de la religion et de la patrie ;

3° Qu'ils doivent en outre, être honnêtes et instruits ».

Le séculier a donc une mission et des devoirs sociaux : c'est là une vérité peu connue, hélas ! Que de laïques pensent qu'il leur suffit pour être honnêtes et irréprochables de ne pas contrevenir d'une manière trop manifeste aux préceptes de

Dieu ou de l'Église ! Que d'autres se contentent d'être sincèrement chrétiens dans leur for intérieur et dans leur conduite personnelle, sans avoir le moindre souci de la conduite de leurs parents, de leurs voisins, de leur prochain !

La parole du Pape les condamne et leur trace la conduite à suivre, et don Sarda donne un solide et lumineux développement à cet enseignement du Vicaire du Christ.

C'est avec la même autorité, la même doctrine, la même clarté qu'il traite les sujets suivants : « L'esprit paroissial ». — « Le sacerdoce domestique », — « La propagande catholique, etc. ».

Ces questions, auxquelles le vaillant polémiste se plaît à rattacher ce qui touche à l'enfance, à l'âge mur et à la vieillesse ; tout ce qui intéresse la famille et la société, ne sont point étudiées d'une façon théorique, vague et indécise ; elles sont au contraire, envisagées sous leur côté le plus pratique, le plus précis ; et quiconque s'inspirerait de ces conseils dans sa conduite privée ou publique y trouverait une règle sûre et un moyen infaillible de remplir fidèlement la mission que lui a dévolue la divine Providence.

Mais arrêtons-nous ; et laissons le docte écrivain catalan, l'admirateur et l'émule des Ozanam,

des Veuillot, des Montalembert, des de Mun et autres publicistes et orateurs catholiques, *édifier* et *planter*, c'est-à-dire relever dans les individus, dans la famille et dans la société, l'édifice des saintes et nobles croyances si fortement agité et ébranlé par le souffle violent de l'impiété, de l'indifférence et du doute.

A la fin, nous en avons l'intime et ferme confiance, le Christ triomphera, et sa vérité, une fois encore, sauvera le monde.

C'est dans ces sentiments et avec cette espérance invincible que nous jetons vers le ciel ce cri du cœur : « Que votre règne arrive ! » *Adveniat regnum tuum !*

A. THIVEAUD, prêtre.

LE MAL SOCIAL

SON TRIPLE CARACTÈRE :

IMPIÉTÉ, INDIFFÉRENCE, LACHETÉ

Amis lecteurs, dites-moi tout d'abord, dans toute la sincérité de vos cœurs, l'état social présent, l'état dans lequel se trouve le monde, est-il l'état normal, régulier, solidement constitué, dans lequel il doit se trouver ? Ne portez point vos regards au loin, et que votre imagination n'aille point s'égarer dans des régions inexplorées ; ici même, dans votre patrie, dans votre province, dans votre propre localité, vous trouverez des faits sur lesquels vous pourrez baser votre réponse. Qu'il prenne la parole celui qui osera déclarer que tout va bien ; ou mieux qu'il se montre, afin que nous voyions tous si ce mensonge ne le fera pas rougir de honte. Et comment pourrez-vous tenir ce langage, si chaque jour, à chaque heure,

à chaque instant, vous reconnaissez et déclarez le contraire ? Vous le dites au fond de vos consciences ; vous le déplorez au sein de vos familles, vous le répétez à satiété dans le feu de la conversation avec vos amis. « Les choses vont mal », dites-vous ; « elles vont très mal, elles sont en dehors de leur voie naturelle ; il n'y a plus de principes, plus de morale, plus d'union entre les classes de la société ; l'autorité est sans prestige, toute notion de respect a disparu, les droits de la morale et de la conscience sont complètement méconnus. La crise que traverse aujourd'hui le monde est épouvantable ». Vous vous dites tout cela les uns aux autres en confidence. Il vous manque seulement de le dire officiellement. Mais de telles choses, on le sait, n'ont pas coutume d'être dites officiellement. Nous sommes convenus officiellement d'affirmer que nous vivons dans le siècle de la plus brillante civilisation, de la culture intellectuelle la plus parfaite, d'une amélioration prodigieuse, d'un progrès digne d'envie. C'est là comme le costume de cérémonie sous lequel nous avons la sottise de présenter notre siècle, afin qu'on nous tienne pour les dignes fils de ce siècle. Vive Dieu ! nous le sommes parfois plus, beaucoup plus que nous ne le pensons. Mais si c'est là un costume officiel, un costume de convention, d'emprunt, qu'im-

porte qu'il porte ce nom officiellement, si, extra-officiellement, l'horrible vérité se trouve dans l'extrême opposé ? Qu'importe qu'une épidémie ne soit pas officiellement déclarée, si elle plonge les âmes dans la désolation et le deuil, si elle exerce déjà ses ravages et décime le peuple ? Dans ce cas, la contagion est une épouvantable certitude, et ce qui est faux et mensonger, ce sont les certificats de santé que délivre le comité médical.

Vous reconnaissez donc avec moi que l'état social présent est grave et que la société est en proie à une sérieuse maladie morale. En jetant un regard sur cette société, vous constaterez sans peine le caractère de sa maladie. Elle a un nom très expressif et caractéristique, que je prononcerai sans crainte aucune, bien qu'il y ait en ce moment un grand nombre de personnes qui se font un vrai scrupule de le prononcer. Son mal, c'est l'*impiété*. Oui, lecteurs, vous l'entendez : son mal, c'est l'impiété.

Cette parole est dure, mais elle est l'expression de la vérité. Le monde moderne, la société moderne, les nations modernes souffrent d'un mal chronique très grave, qui se nomme l'*impiété*. C'est une dénomination fort en usage, mais cependant peu comprise, et sur laquelle je veux appeler, en passant seulement, votre attention.

Il y a deux sortes de fièvre : la fièvre chaude et

convulsive, qui fait bondir sur sa couche le pauvre malade, si des bras vigoureux et robustes ne sont pas là pour le maintenir au moment de l'accès ; qui le fait divaguer comme un insensé et éclater en cris et en rugissements comme un énergumène ; et la fièvre lente, calme, à peine perceptible, qui dévore peu à peu le phthisique, sans qu'il le sente lui-même, et donne même quelquefois à son visage un teint rose et les apparences d'une robuste santé. Cette fièvre a les apparences de la vie, et elle n'est qu'une agonie ; comme la première ressemble à la folie, alors qu'elle n'est qu'une convulsion nerveuse.

Ne perdez pas de vue ces comparaisons ; et revenons à notre société malade. Comme il y a deux sortes de fièvre, il y a pareillement deux catégories d'impiété.

Il y a l'impiété qui vocifère, jette le trouble et la perturbation, et qui, parfois, passe par nos rues et nos places à la façon d'un torrent impétueux. Elle blasphème, elle insulte le ciel ; elle bafoue la religion, attaque ses ministres ; elle démolit et incendie les églises ; elle écrit sur son drapeau : Guerre à Dieu ! et sur ses proclamations : Liquidation sociale ! Anarchie ! Elle ne cesse pas d'écumer de rage ou de rugir de haine. Elle a un regard sauvage, qui est comme un reflet des sinistres lueurs de l'enfer ; ses mains sont prêtes à

user du poignard, du pétrole ou de la dynamite ; ses écrits sentent non pas l'encre ordinaire, mais un venin empoisonné ; elle insulte tout ce qui a droit à être honoré et respecté, au moyen de caricatures dignes tout au plus de figurer sur les murs d'une caserne ou d'une maison de prostitution. Connaissez-vous cette catégorie d'impiété ? C'est la fièvre dont je vous ai fait la description en premier lieu, c'est la fièvre du malade en proie à la fureur et au délire. C'est celle qui m'épouvante le moins, parce qu'elle a coutume de durer d'autant moins, de passer d'autant plus vite, qu'elle est plus aiguë. En appliquant au malade de prompts révulsifs, en le maintenant aussitôt au moyen de liens solides, on le guérit instantanément.

L'autre espèce d'impiété me paraît d'autant plus grave, qu'elle est moins apparente. Le malheureux qui en est atteint, commence par ne pas se croire malade ; bien plus, il se vante et se félicite de sa parfaite santé, de son excellent tempérament. Voyez-le : il ne blasphème pas Dieu : au moins il n'emploie pas les immondes blasphèmes d'un charretier ; mais il fait abstraction complète de Dieu. Il fait abstraction de Dieu : voyez quelle expression douce, inoffensive, élégante, convenable, à tel point que celui qui est atteint de ce genre d'impiété peut aller jusqu'à se

dire conservateur. Il ne démolit pas les temples, encore moins les brûle-t-il ; au moins il n'emploie ni la pioche ni la torche. Mais vous savez assez qu'il y a d'autres moyens plus civilisés et plus polis d'incendier et de démolir. Le temple en lui-même l'intéresse peu, et n'a pas beaucoup d'importance à ses yeux. Il le conservera, s'il a un caractère artistique ; il le sacrifiera et il le maudira, s'il est seulement la maison de Dieu, la chaire où sa loi est enseignée, l'autel où il reçoit un culte. Il n'a pas déclaré la guerre à la religion, il n'a jamais apostasié formellement ; il n'est ni protestant, ni spirite, ni franc-maçon, ce qui est le minimum des exigences de nos temps célèbres ; mais il n'observe aucune pratique religieuse, il ne fait sentir son influence ni dans sa maison ni au dehors ; il ne donne pas le bon exemple à ses enfants ; s'il est détenteur de l'autorité, il ne se sert pas des lois pour faire respecter la religion ; s'il occupe une situation importante, il ne l'appuie pas de son prestige ; s'il est riche, il ne lui vient pas en aide de ses deniers ; il ne prend pas sa défense, quand il l'entend attaquer et vilipender ... Ah ! connaissez-vous cette impiété ? C'est là la phthisie sociale qui nous flatte et insensiblement nous tue ; qui nous mine doucement et lentement, comme la fièvre qui, chez le phthisique, use les organes les plus essentiels à la vie, sans

lui faire perdre la fraîcheur de son teint, et le conduit ainsi au tombeau.

Et si vous me dites que le mot *impiété* est ici impropre, et qu'il serait plus exact de donner à cette maladie le nom d'indifférence, je vous répondrai qu'en employant le mot *impiété*, c'est moi qui ai raison contre vous. L'impiété est simplement l'*absence de piété*, ainsi qu'il ressort de la composition et de la décomposition de ce mot. Et l'absence de piété est, entendez-le bien, par rapport à Dieu, tout oubli systématique des devoirs de la religion. D'où il résulte que tout cœur qui n'est pas pieux est absolument impie; et quiconque ne vit pas parfaitement et entièrement de la vie pratique de la religion, vit complètement dans l'impiété. — Il reste donc établi que la véritable maladie sociale actuelle c'est l'impiété; non pas la maladie aiguë et passagère, mais une maladie chronique, habituelle, invétérée. Vous trouverez l'explication de tout cela dans l'absence de vigueur qui se remarque dans les classes où cette vigueur devrait le moins faire défaut, c'est-à-dire, dans les classes qui ont en partage l'illustration et la puissance. Le manque de vigueur est une véritable *anémie morale;* et je ne sais pas lui donner un autre nom. Le manque d'énergie dans la croyance produit le manque d'énergie dans le caractère; ce dernier engendre le manque d'éner-

gie dans la conduite privée et publique ; celui-ci, à son tour, produit le relâchement, l'amollissement, la décadence de tout le corps social. Ceci donne lieu encore à un autre phénomène, particulier aussi à notre temps, et qu'il est opportun de vous faire remarquer ici : c'est que, comme aux époques de ferveur et de foi l'on voit se couvrir du manteau de la religion un grand nombre d'hommes qui, au fond, sont fort tièdes et négligents, ainsi, dans nos si tristes époques de décadence morale, où l'*impiété* ou l'absence de piété est la contagion dominante, on voit paraître, vivre, parler et agir en vrais impies un très grand nombre d'hommes à qui cette qualification d'impies inspire de la répugnance, de l'horreur, voire même un saisissement de frayeur. Ah ! permettez-moi, à ce propos, de vous dire toute la vérité, comme il convient de le faire entre amis véritables : si tous ceux qui croient en Dieu, en son Fils Jésus-Christ et en sa sainte Église, en ses dogmes et en sa morale, en son vicaire, le Pasteur universel ; si tous ceux qui croient ces vérités, et qui les croient fermement dans leur intérieur, avaient aussi une parole courageuse pour les proclamer en public, pour les porter en quelque sorte écrites sur leur front, pour les publier dans les rues, dans les ateliers, dans le bureau, dans le café, en tous lieux, dans leurs paroles et dans

leurs actes, mais surtout dans leurs actes, dans ces œuvres qui ont l'éloquence la plus puissante; si partout ceux qui croient ces vérités les affirmaient, comme ils affirment toute autre chose; s'ils disaient : Je crois en Dieu ! je crois en Jésus-Christ son Fils unique ! je crois en sa sainte Église! Je crois à l'autorité du Pasteur suprême ! si cette profession de foi, claire, entière et sans détours, sortait partout des lèvres de tous ceux qui, heureusement, gardent encore cette foi dans leur cœur, mais parfois trop cachée au fond du cœur, dites-moi : est-ce que l'impiété dominerait, comme elle fait aujourd'hui, dans presque toutes les classes de la société ?

Résumons donc, en terminant, cette première question : La maladie épouvantable dont souffre aujourd'hui le monde, c'est l'impiété; et cette maladie offre un triple caractère : elle est violente chez quelques-uns, en qui je l'ai comparée à une fièvre aiguë accompagnée de convulsions; chez un grand nombre d'autres, elle présente le caractère de l'indifférence, et je l'ai qualifiée de fièvre lente; enfin, chez le plus grand nombre, existe une impiété apparente, que je ne saurais qualifier que du nom de vile et méprisable lâcheté.

LA LUTTE ACTUELLE

SES PRINCIPAUX CARACTÈRES :

ELLE EST RADICALE, UNIVERSELLE, INDIVIDUELLE

Dire que la vie de l'Église est une vie de combat, c'est dire une vérité banale et universellement reconnue. L'Église, par le fait même qu'elle est l'Église, et le mondè, en tant qu'il est le monde, doivent vivre nécessairement dans une perpétuelle opposition.

L'Église est la dépositaire des enseignements du Ciel ; le monde est la personnification de toutes les tendances grossières de la terre. Ce sont comme deux pôles opposés, avec deux centres de gravitation pareillement opposés. Ils jugent d'après un critérium opposé, et ont un but diamétralement opposé. Leurs maximes, leurs œuvres et leurs fins devront donc être nécessairement opposées. Le Sauveur a formulé cette opposition dans une phrase fort simple, mais d'une

grande portée. « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit (1). » Il y a entre l'Église et le monde la même opposition qu'entre la grâce et la nature corrompue de chacun de nous.

La lutte continuelle de notre cœur est, dans une sphère plus restreinte, l'image et la reproduction de la grande lutte du genre humain. Donc, pour l'Église comme pour le chrétien, la vie est un combat : vivre, c'est combattre.

Mais cette lutte, toujours identique au fond, présente, à chaque siècle, des caractères différents, comme la lutte entre la nature et la grâce, identique au fond de tous les cœurs, apparaît, au dehors, diversifiée jusqu'à l'infini dans chaque individu. Pour l'Église, la vie est un combat continuel ; mais le monde, que Satan inspire continuellement dans cette lutte, reçoit de ce maître infernal des armes et des stratagèmes d'une immense variété ; il ne se lasse jamais de substituer aux procédés anciens des procédés nouveaux, ou au moins il fait en sorte qu'ils paraissent tels, en leur donnant un nouveau nom ou certains attraits qui rendent la séduction plus facile. Il lance successivement dans le public ses divers systè-

1. *Quod natum est ex carne, caro est; et quod natum est ex spiritu, spiritus est* (Joan., III 6).

mes de discussions ; il varie également la forme de ses raisonnements : ici, la violence ouverte et brutale lui paraît plus propre à le conduire à ses fins ; là, il emploie la fourberie captieuse et la dissimulation hypocrite. Passant en revue ses exploits, ses luttes de chaque siècle, il y admire partout, à côté de cette unité de fond, cette multiplicité de formes si variées, grâce auxquelles une attaque toujours ancienne, paraît toujours nouvelle, moyen unique de maintenir les malheureuses dupes de Satan dans cette illusion que l'Église, qui a survécu aux combats précédents, succombera infailliblement dans celui qu'elle aura prochainement à soutenir.

Après cet exposé, qu'il n'est pas nécessaire de prouver, soit parce qu'il n'intéresse pas directement ma thèse, soit parce que les preuves sont à la portée de tout le monde, je viens maintenant poser la question suivante : Le combat qui se livre présentement contre l'Église de Dieu, offre-t-il réellement des caractères propres et définis ? Nous entrons ainsi en plein dans notre sujet.

Oui, le combat actuel offre des caractères particuliers, qui lui donnent une physionomie spéciale. Ces caractères sont les suivants, que je vous prie de noter.

Le combat actuel est le combat le plus radical, le plus universel et le plus individuel. Je vais

exposer successivement et en détail chacun de ses caractères.

Premièrement, le combat actuel engagé contre le catholicisme est le combat le plus radical. Ils ne sont plus les siècles où la fureur des sectes se déchaînait contre tel ou tel dogme isolé du symbole chrétien. Les hérésies antiques prétendaient laisser à l'abri de leur négation impie la substance de la foi, essayant de croire et de persuader que tous leurs efforts tendaient simplement à démontrer que tel ou tel article n'appartenait pas à cette substance. Et, bien que la négation d'une petite partie quelconque du dogme entraîne forcément la négation de toutes les vérités, puisque tous ces points n'ont qu'un seul et même motif formel qui leur donne leur autorité, cependant, par une de ces inconséquences dont l'esprit humain offre de fréquents exemples, l'hérésie ne voulait pas cette négation totale ; elle se bornait à nier la partie qui, à son sens, ne lui offrait pas de sérieux motifs de crédibilité. C'est ainsi qu'ils avaient la prétention de s'appeler non seulement chrétiens, mais encore catholiques, bien plus, de se dire les seuls catholiques, ceux-là mêmes qui détruisaient ainsi l'unité du symbole catholique. Pour rien au monde ils n'auraient voulu se regarder comme séparés de la véritable Église.

Il n'en va plus ainsi de nos jours. L'Enfer a

changé de tactique. Contre l'affirmation absolue et complète du dogme chrétien, il emploie la négation complète et absolue. Le critérium rationaliste ne s'attaque plus aux branches de l'arbre; il le frappe au tronc et à la racine, en proclamant hardiment la négation absolue de tout ordre surnaturel. On a dit que le monde moderne revient à marches forcées vers le paganisme, d'où l'a tiré la prédication évangélique. Il y a deux inexactitudes dans cette affirmation. La première, c'est la supposition que *tout le monde* a entrepris à la fois ledit mouvement de déchristianisation; ce qui n'est pas certain, grâce à Dieu, bien qu'il semble en être ainsi, à en juger par la déchristianisation presque consommée du monde officiel, qui n'est point, que je sache, le monde entier. Tout au plus y a-t-il là le monde qui peut employer le glaive. Mais il reste un autre monde qui, s'il le faut, saura présenter à ce glaive des têtes nobles et nombreuses. La seconde inexactitude consiste à dire que cette déchristianisation, qui a la prétention de s'étendre au monde entier, alors qu'elle ne s'étend guère qu'au monde officiel, a pour limites les limites mêmes de l'ancien paganisme. Il n'en est rien; mais la chute est d'autant plus profonde, que l'on tombe de plus haut: car ici la loi de la chute des âmes est la même que celle de la chute des corps. Plus l'âme est élevée, plus la

chute est rapide et profonde. Il tombe donc, ce monde qui déchoit du christianisme, non dans le paganisme d'où il est sorti, mais dans un athéisme et dans un matérialisme grossier et bestial, connus sous le nom plus adouci de *positivisme ;* athéisme et matérialisme dont n'eurent aucune idée, en tant qu'erreur générale, les sociétés antérieures à l'Évangile. Le combat moderne, dans tout son ensemble effrayant, n'est donc pas le combat d'un faux dogme contre un dogme véritable, le combat de l'interprétation libre d'un texte contre l'interprétation légale, mais le combat de l'homme animal contre tout ce que la créature humaine reconnaît, en elle-même ou hors d'elle-même, comme supérieur à ce grossier caractère. C'est le *nihilisme* religieux, qui précède et porte dans ses flancs un autre nihilisme, le *nihilisme* politico-social, dont les fruits, préparés pendant plus de cent ans à la faveur du libéralisme, commencent à se produire et font retentir le monde de l'horrible fracas de la dynamite.

Le monde, qui se sépare de l'Église, ne se contente donc déjà plus de nier l'Église, le Pape, les indulgences, la confession auriculaire, la consubstantialité du Verbe, ou la présence réelle de Notre-Seigneur au très saint Sacrement. Non ; mais il combat pour arracher ouvertement de son front le signe de la croix, et pour effacer de

la nature le vestige même de son souverain Créateur. Ce n'est point qu'il veuille être religieux d'une façon différente de celle qu'enseigne l'Église véritable. Nullement ; il ne veut pas de religion. Donc le premier caractère de la lutte actuelle contre l'Église catholique c'est d'être une lutte radicale.

En second lieu, le combat actuel est le combat le plus universel.

Je vous le confesse ingénument : je ne suis pas fort en histoire ; mais j'ai beau la feuilleter et la parcourir, je ne réussis pas à trouver une époque où notre ligne de bataille soit aussi développée qu'aujourd'hui. Lorsque le christianisme fit son apparition dans le monde, l'empire romain y avait établi une certaine unité gouvernementale, dans laquelle Bossuet a vu un dessein de la Providence en vue de faciliter la propagation de l'Évangile. Et ce fut à ce point que, l'empire romain étant presque aussi étendu que le monde connu, grâce à ses larges voies, la prédication évangélique se répandit partout à pas de géant. Et, bien qu'il soit certain que le décret impérial lancé contre elle pour l'arrêter eût à sa disposition les mêmes voies et les mêmes facilités, il n'en demeure pas moins incontestable que la marche de ceux qui évangélisaient la paix et le bien était encore plus rapide que la marche de ceux

qui répandaient la désolation et la mort, et ainsi la victoire fut d'autant plus décisive que la lutte avait été plus acharnée.

Après la destruction de la puissance des ténèbres, qui soutint trois siècles de luttes cruelles et inutiles, et après que le monde eut été baptisé, non seulement dans l'eau du Baptême, mais encore dans le sang des martyrs, le combat général cessa, et l'histoire n'offre plus désormais que des luttes partielles, qui, en comparaison de celles-ci, méritent à peine le nom d'escarmouches. C'est ainsi que nous sommes arrivés jusqu'à la période actuelle, qui, avec cette recrudescence générale dans la lutte, à seize siècles de distance, n'est pas le signe apocalyptique le moins digne d'intérêt, ni celui qui offre le sujet des méditations les moins sérieuses.

Portez, à l'heure présente, un rapide regard sur les cinq parties du monde civilisé ou barbare. L'avez-vous bien considéré ? Voyez, il n'y a pas un pouce de terre qui reste à découvrir à l'infatigable activité de nos géographes et de nos navigateurs. Ce qui reste à découvrir, c'est un seul point où l'on ne tire pas sur notre drapeau. En Europe comme en Amérique, en Afrique comme en Asie et en Océanie, sous les constitutions caduques de la Chine et de la Turquie et sous les jeunes constitutions de l'Amérique septentrionale

ou du Brésil, comme ailleurs sous des gouvernements autocratiques, partout le cléricalisme est l'ennemi social, et Notre-Seigneur Jésus-Christ, le grand proscrit des temps modernes. Voyez de ce fait un indice caractéristique. Dans tous les idiomes qui ont formulé une grammaire et composé un dictionnaire, on écrit aujourd'hui des journaux. Et dans ces idiomes, les quatre cinquièmes au moins des journaux qui s'écrivent, sont armés en guerre contre la souveraineté de Dieu, les uns sous la bannière de Satan franchement déployée, les autres sous un pavillon incertain et douteux, afin de mieux cacher leur infernal dessein. De sorte que, dans le journalisme, qui est aujourd'hui la voix officielle du monde, il n'est qu'une minime et très minime partie qui reconnaisse la plénitude de l'ordre surnaturel et l'autorité de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Qui ne serait saisi de tristesse et d'épouvante à la vue de la sainte Église, offrant le spectacle d'une colonne entourée d'un cercle de feu, et sur laquelle on tire de toutes parts et sans interruption ? Je ne sais si les annales du genre humain ont conservé le souvenir d'une autre institution plus cruellement et plus universellement combattue. Non, personne, ni chez les païens, ni chez les musulmans, ni chez les hérétiques, ni chez les schismatiques, n'a été combattu avec la fureur que l'on

déploie aujourd'hui contre le Christ notre Dieu, dans le monde libéral. Il y a là l'accomplissement, au pied de la lettre, de la prophétie de Siméon, lorsqu'il appelait l'Enfant-Dieu, *un signe de contradiction*. De contradiction, oui, et d'universelle contradiction. L'unité que donnait aux premières persécutions la soumission du monde entier au joug de fer de la Rome des Césars, la lutte actuelle la trouve dans le fait incontestable de la soumission du monde entier au joug beaucoup plus odieux et plus abject de la maçonnerie. Et comme alors il n'y avait ni frontières ni mers que ne franchissaient les édits sanglants de César en haine de la croix, ainsi aujourd'hui il n'y a ni mers ni frontières que ne franchisse en un moment la consigne sortie des principaux centres maçonniques. Ajoutez que la rapidité des communications et des transports a en quelque sorte effacé les distances, confondu les races et diminué les anciennes divisions de nationalité, en dépit de l'histoire et de la géographie; ajoutez qu'aujourd'hui un ordre mystérieux émané de Vienne ou de Berlin, arrive à Madrid ou à Lisbonne, plus tôt que n'arrivait autrefois le message d'un prince aux quartiers les plus reculés de sa capitale; ajoutez que, comme les nouvelles volent, ainsi se propagent les impressions et les émotions, ainsi que le montre ce baromètre très exact de l'oscillation

sociale qui s'appelle la *Bourse;* ajoutez que le raffinement des arts et de l'industrie a commencé par rendre communs les goûts et a fini par rendre communes les modes et les idées; car il y a plus d'analogie que nous ne le pensons entre l'art de penser et l'art de se vêtir, entre le système philosophique et la loi des gravures et des tableaux; et vous aurez une faible idée de ce caractère d'universalité qu'offrent les combats actuels contre le catholicisme, de ce caractère dont je ne veux pas m'occuper plus longuement, bien qu'il puisse comporter de plus longs développements, afin de ne pas donner à ce discours des proportions excessives et de ne pas mettre votre patience à une trop rude épreuve.

En troisième lieu, le combat actuel est aussi le plus individuel.

Ce que j'avance ici paraîtra, au premier abord, diamétralement opposé avec ce que j'ai dit plus haut. On croirait en effet que cette solidarité universelle de tous les ennemis de l'Église exclut complètement le caractère de parfaite *individualité* que je signale en ce moment comme troisième caractère de nos luttes. Et cependant il n'en est rien. La lutte est en même temps générale et individuelle. Deux grandes armées luttent de front; mais tous les soldats de chacune d'elles luttent corps à corps. Dans d'autres siècles,

il n'y avait qu'un petit nombre de combattants qui entrassent personnellement en lice ; quelques chefs d'école plus ou moins distingués soutenaient respectivement l'attaque ou la défense; la multitude intervenait à peine dans le débat, plutôt comme spectatrice, et même souvent les traits de l'une et l'autre partie se croisaient au-dessus des têtes, sans que l'immense majorité de la société s'en aperçût. Aujourd'hui, c'est le contraire. La diffusion des journaux et la passion de la lecture ayant pénétré jusque dans la classe du peuple, ont fait qu'aussitôt qu'il s'élève quelque débat dans le camp social, il n'est plus possible de trouver un point de cette société où la lutte ne devienne ardente et sanglante. Les conditions de la vie moderne ont rendu la neutralité à peu près impossible, quelle que soit la question politique ou religieuse qui s'agite. Les réformes stratégiques de certains États, qui appellent tous les citoyens sous les drapeaux, semblent s'être étendues à l'ordre moral plus qu'à aucune autre sphère. Aujourd'hui, la lutte est universelle, et du côté des combattants et du côté du champ de bataille. Tout se convertit en armes et en instruments de défense. L'arène de ces luttes c'est la soirée en famille la table du casino, le wagon ou la diligence, le magasin ou la Bourse. Tout devient une arme : le livre, le journal, le spectacle, la proclamation électorale, l'éven-

tail acheté à vil prix, la boîte d'allumettes, voire même parfois le prospectus de la mode, que l'on vous donne dans la boutique ou le bazar. Le chrétien de nos jours ne peut éviter le combat dans aucun de ses actes, parce que l'ennemi l'entoure, le poursuit, le presse de toutes parts. Et bien qu'il soit attaché à cette organisation compacte et très solide qui s'appelle l'Église, dans presque toutes ces luttes il a à combattre seul, parfois contre son frère ou contre son propre père dans sa maison, avec son chef dans le bureau, presque toujours avec son compagnon d'atelier, avec un inconnu qui prend place près de lui dans le tramway, ou qui vient s'asseoir à ses côtés pour déjeuner au restaurant. Ainsi se vérifie à la lettre cette sentence tombée des lèvres du Sauveur : « Je suis venu séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère, la belle-fille d'avec sa belle-mère, et les ennemis de l'homme seront ceux qui habitent sa maison ».

Dites, ne trouvez-vous pas fidèle le tableau légèrement esquissé que je viens de vous présenter ? ne vous y reconnaissez-vous pas vous-mêmes, et n'y reconnaissez-vous pas vos combats de chaque jour ? Allez dans ces rues et sur ces places publiques, parcourez ces centres commerciaux, scientifiques ou récréatifs ; voyagez pour vos affaires ou pour vos plaisirs ; cherchez,

pour trouver le repos, le cercle le plus paisible de tous, celui de la haute spéculation métaphysique, celui des beaux-arts, qui ne semble exister que pour rendre la vie agréable, celui des œuvres de charité dans toutes leurs ramifications : dites où vous ne vous rencontrerez pas avec un soldat du camp opposé, qui dirigera ses armes contre vous, vous interrogera avec fierté et insolence, et vous forcera à répondre en affirmant votre foi comme un héros, ou en la reniant lâchement comme un traître. Telle est la vérité. Où irez-vous aujourd'hui sans que l'on exige de vous une franche profession de catholicisme ou de rationalisme ? L'indifférence, l'indifférentisme, disent quelques-uns, voilà le caractère de l'époque actuelle. Non ; il n'est rien de plus équivoque que cette parole. C'est à peine si l'on rencontre aujourd'hui un homme indifférent en matière de religion. Presque tous ceux qui ne l'aiment pas cordialement, la détestent sincèrement; presque tous ceux qui ne sont pas sur la brèche pour la défendre, la combattent dans un effort désespéré. Croyez-le, amis lecteurs, il y a peu d'indifférents, parce qu'aujourd'hui il ne peut, pour ainsi dire, pas y en avoir ; et presque tous les hommes sont forcés de se prononcer pour l'un ou l'autre drapeau, et de choisir un poste dans ce formidable combat. C'est un temps

de lutte, de lutte personnelle, de lutte individuelle, où il ne suffit pas de combattre en restant dans le rang ; mais où il est nécessaire de quitter le rang, d'aller combattre corps à corps, de faire usage du fusil et de l'épée, sous peine de se résigner lâchement à périr. Tel est notre temps, et il n'est pas en notre pouvoir de le changer.

ACTUALITÉS

OU

RÉPONSES D'UN VRAI CATHOLIQUE

à quelques scrupules d'un catholique libéral

Quoi qu'on en dise, il n'y a pas deux catégories de catholiques libéraux; il n'y en a qu'une, et elle est mauvaise. Mgr DE SÉGUR.

I

Eh bien ! quel mal y a-t-il à être catholique libéral ?

Il y a simplement le très grand mal de professer et de défendre une doctrine condamnée par l'Église. Cela vous semble peu de chose ?

Le Vicaire de Jésus-Christ a parlé, et, dans un langage plein de clarté et de netteté, il a appelé le catholicisme libéral un « ennemi perfide » (1), la

1. Bref à Mgr de Ségur, à l'occasion de son livre intitulé : *Hommage aux catholiques libéraux* ».

« véritable calamité des temps présents » (1), un « pacte entre la justice et l'iniquité » (2), « plus dangereux et plus funeste qu'un ennemi déclaré » (3), une « erreur insidieuse et dissimulée » (4), un « venin caché (5), une peste très pernicieuse (6).

Dites-moi s'il est permis, après cela, de professer un système de doctrine qui a été l'objet d'appréciations si sévères. Si l'on vous disait qu'à l'époque où les erreurs d'Arius, de Nestorius et de Jansénius séduisaient les intelligences, il s'est trouvé des hommes ayant conservé des doutes et des perplexités, après avoir entendu infliger à ces erreurs quelqu'une de ces flétrissures qui ont été appliquées au catholicisme libéral, que penseriez-vous de ces doutes ? que diriez-vous de ces perplexités ? vous paraîtraient-elles dignes d'un bon fils, d'un fils soumis de l'Église ? A quoi sert donc l'autorité de l'Église, si elle ne réussit pas à nous décider et à nous convaincre, quand elle parle si clairement ? à quoi bon nous appeler catholiques ? en quoi nous distinguons-nous du protestant ou du libre-penseur ? Cessez, cher lecteur, de vous faire illusion. Vous connaissez la signifi-

1 Allocution à Mgr l'évêque de Nevers.
2. Lettre au cercle de Saint Ambroise de Milan.
3. Id.
4. Bref aux catholiques de Belgique.
5. Lettre à Mgr l'évêque de Quimper.
6. Bref à Mgr Gaume.

cation des mots : docilité, soumission, foi, dépendance de l'entendement vis-à-vis de la vérité ? Pensez-y bien, et n'oubliez pas que c'est à ces conditions seulement que vous êtes véritablement catholique.

II

Vous avez raison, en partie ; mais le Pape n'a pas parlé pour tous les catholiques libéraux : il n'a pas parlé pour nous.

C'est là, cher lecteur, un prétexte, un faux-fuyant, auquel ont eu recours les hérétiques de tous les temps. Sans vous en douter, vous recourez à la distinction invoquée d'abord par Satan, et répétée depuis dans le cours des siècles, et vous achevez ainsi de prouver jusqu'à l'évidence combien est mauvaise la cause que vous défendez. Cet artifice ne profitera pas plus à l'erreur actuelle qu'il n'a profité aux erreurs anciennes. Écoutez-moi sur ce point, et prononcez-vous ensuite selon la rectitude de votre jugement.

Voyons. Que le Pape ait condamné le libéralisme catholique, ou, ce qui revient au même, le

catholicisme libéral, c'est là un point sur lequel vous ne pouvez avoir aucun doute. Vous avez lu et vous pouvez relire à votre gré les documents nombreux dans lesquels le Souverain Pontife s'est expliqué avec son autorité suprême. Votre hésitation consiste, à l'heure présente, à vous demander si le Pape a condamné uniquement un certain catholicisme libéral, ou s'il a condamné tout ce qui, dans le monde, est désigné sous ce nom. La réponse ne me paraît pas douteuse ; elle ne vous le paraîtrait pas davantage, si vous n'étiez aveuglé par d'anciennes attaches. Là où la loi n'établit pas de distinction, il ne vous appartient pas d'en établir. C'est un axiome de droit, qui trouve ici son exacte application. S'il y avait un catholicisme libéral qu'on ne pût admettre en conscience, et un autre qui ne répugnât pas à la conscience, le Pape aurait-il oublié de faire cette distinction essentielle et indispensable ? Ayant parlé, non pas une fois, mais cent fois sur cette matière, et toujours avec la même vigueur, toujours avec la même énergie, toujours avec la même indignation (chose étrange de la part du très doux Pie IX !), il ne lui est pas arrivé une seule fois de dire : « Considérez, mes fils, que je ne m'adresse pas à tels ou tels catholiques libéraux, qui sont sur le terrain solide de la vérité ». Ne voyez-vous pas là un oubli singulier et inex-

plicable? Le Pape ignore-t-il, par hasard, les acceptions diverses données en Europe au mot *libéralisme* et au *libéralisme* lui-même? Le supposez-vous assez peu au courant de la marche générale des événements et du progrès des idées, pour croire qu'il ne sait pas quel est le catholicisme libéral de la Belgique; quel est celui de l'Espagne, à une époque où, même abstraction faite de l'assistance du Ciel, que nous devons cependant lui accorder comme catholiques, la facilité des communications lui permet de connaître, jusque dans les contrées les plus reculées de l'Europe, les doctrines les plus mystérieuses et les plus secrètes? Croyez-vous que le Pape, dont la charité ne fait doute pour aucun de ceux qui le connaissent, ait voulu laisser précisément dans le vague et l'incertitude une question qui préoccupe tous les esprits, et qui, hélas! il n'est que trop vrai, trouble profondément la paix et la tranquillité morale et matérielle des peuples? le croyez-vous criminel à ce point? ou bien, préférez-vous le tenir pour plus ignorant que vous et moi et moins assisté de lumières surnaturelles? Prenez votre parti, puisqu'il n'est pas possible de sortir de ce dilemme rigoureux, et dites comment vous vous refuseriez à affirmer avec moi, que le Pape, dans ses écrits, a condamné absolument tout ce qui, en Europe et dans le

monde entier, est connu, dans le domaine des doctrines, sous le nom générique de *catholicisme libéral*.

III

Mais, dans la question qui nous occupe, la Civiltà cattolica *n'a-t-elle pas distingué la* thèse *et* l'hypothèse ?

Nous voici en plein dans une question nouvelle, autour de laquelle on a fait pas mal de bruit, et dont nous avons, bon gré mal gré, à nous occuper ici. Nous allons voir ce qu'a dit à ce sujet *la Civiltà cattolica*. Interrogeons cette savante revue, qui en sait incontestablement plus long que vous et moi sur cette question.

Faisons d'abord un peu d'histoire. En 1863, lorsque se tenait le célèbre congrès de Malines, objet de tant de critiques acerbes et de louanges passionnées, *la Civiltà cattolica* écrivit un article fameux, comme tous ceux qu'elle publie, intitulé : *le Congrès catholique de Malines et la Liberté moderne* (V^me^ série, tome VIII, 2 octobre 1863). C'est là que fut établie pour la première fois la distinction entre la thèse et l'hypothèse dans la question du catholicisme libéral. On ne distingua point le catholicisme libéral en deux classes, comme quelques-uns le supposent ; mais, en montrant l'absurdité du système, on exposa

seulement dans quelles circonstances son acceptation pratique cesse d'être criminelle de la part des catholiques.

Ainsi, la *thèse* est la condamnation absolue des fausses libertés modernes; l'*hypothèse* signifie uniquement le cas exceptionnel où, cédant, pour ainsi dire, à une force majeure, les catholiques se voient obligés à se soumettre, malgré eux, au joug de ces libertés tyranniques. Et comme il ne peut s'élever aucune discussion sur la *thèse*, nous nous bornerons à expliquer l'*hypothèse*, en employant les paroles mêmes de *la Civiltà*, où nous lisons : « Si les peuples sont véritablement et universellement chrétiens, ils ne peuvent, par là même, avoir de liberté légale que pour la vérité et pour le bien. D'où il résulte que la faculté d'adhérer au mal et à l'erreur est un défaut et une imperfection qui, loin d'avoir droit à la protection, doivent être punis par la loi, si la loi est digne du nom qu'elle porte. (Jusqu'ici il est question de la *thèse*). Mais si vous supposez (voici l'*hypothèse*, mot grec qui signifie supposition), si vous supposez un peuple réduit à des conditions telles, qu'une grande partie de ses membres et ses gouvernants eux-mêmes ne possèdent pas une connaissance certaine de la vérité et une conception claire du bien; si vous supposez, ce qui serait pis encore, que, chez ce peuple, les

choses vont si mal que l'erreur et le vice sont placés sur le même pied que la vérité et la vertu : il est hors de doute que, dans une semblable hypothèse, la résolution de protéger seulement le bien deviendrait une véritable tyrannie. Nous ne savons s'il serait possible de la mettre en pratique ; mais, en tout cas, il serait bien difficile de la maintenir. Ce serait précisément le contraire du gouvernement dont nous avons parlé plus haut : on en viendrait à n'accorder d'autre liberté que celle d'obéir aux caprices des gouvernants. Dans des conditions si lamentables, il est hors de doute que les catholiques considéreraient comme un avantage insigne en leur faveur que le gouvernement accordât une liberté égale à tous, sans distinguer entre le bien et le mal, entre la vérité et le mensonge, et sans autre préoccupation que d'assurer à tous le respect dans l'exercice de leurs droits extérieurs. Et comment en serait-il autrement ? Dans le cas où la liberté de rendre un culte public à Dieu serait seulement accordée aux hérétiques et aux juifs, et où la liberté de la presse serait le privilège exclusif des blasphémateurs, les catholiques regarderaient comme une faveur singulière que leurs églises fussent, avant toute loi sur cette matière, mises sur le même pied que les temples hérétiques et les synagogues des juifs, et qu'il leur fût permis d'imprimer

l'*Imitation de Jésus-Christ*, de Thomas à Kempis, avec la même liberté dont se sert Ernest Renan pour insulter le christianisme dans le livre qu'il a appelé *Vie de Jésus*, et qui n'est qu'un tissu d'insanités sacrilèges. La liberté pour tous devient alors une aspiration hypothétique, mais légitime pour les catholiques; et la même Église, en condamnant en principe un pareil désordre, et sans reconnaître au mal et à l'erreur des droits qui leur seront éternellement refusés, consentira à voir tolérer l'exercice public de ces droits comme un moindre mal, ou, si vous aimez mieux, elle acceptera cette tolérance, mais seulement comme un bien relatif. Les catholiques ne doivent point alors être accusés d'avoir deux poids et deux mesures. Ils se trouvent dans le cas d'un légitime propriétaire qui, maître de sa fortune, ne veut pas la céder à un autre, mais qui toutefois, dans l'hypothèse où un voleur la lui aurait ravie, accepterait comme une grande faveur de pouvoir en recouvrer une partie ».

Ainsi parle *la Civiltà cattolica*, dans le célèbre article dont il vient d'être donné quelques courts extraits. Ne pas adhérer à cet enseignement serait commettre une erreur lamentable, si l'on était de bonne foi; dans le cas contraire, ce serait se rendre coupable d'une honteuse et criminelle défaillance. On sait maintenant ce qu'est l'*hypothèse* :

c'est une simple supposition. Dites-moi, après cela, si les catholiques libéraux de l'Espagne peuvent lui accorder leurs suffrages ; s'ils peuvent affirmer que la nécessité les oblige à demander cette liberté générale, afin de se soustraire, à sa faveur, à l'oppression d'un pouvoir qui, sous cette seule condition, tolère l'exercice de leurs droits légitimes. Si, après tant d'années d'agitation et de troubles horribles, l'hérésie n'a pas pu encore ouvrir de brèche chez nous, c'est à ces mesures de sage vigueur que, par la miséricorde de Dieu et la protection visible de la sainte Vierge Marie, nous en sommes redevables.

Faut-il pour cela que, nous catholiques, nous demandions que la liberté soit accordée au mal, puisque nous la possédons déjà ? Mais ce serait donner lieu à une guerre civile qui ne manquerait pas de nous anéantir. Et cette guerre, ami lecteur, comme vous en faites vous-même l'aveu chaque jour, a pour cause, non le pouvoir ou la liberté de faire le mal, qui réclame ses droits, mais la conscience catholique, qui voit les siens sans cesse foulés aux pieds depuis quelques années. Que coûte-t-il de dire : « Soyons des catholiques sincères et sans mélange, et alors la guerre cessera » ? Mais, direz-vous, ce serait la négation radicale de la Révolution ! ce serait l'intolérance ! Je vous connais, catholique libéral ! Ce n'est pas

la force de l'hypothèse qui vous oblige à accepter la tolérance de l'erreur ; c'est le désir de complaire à la Révolution, qui vous érige en prédicateur d'un catholicisme amoindri, au mépris des anathèmes du Pape.

IV

Quoiqu'il en soit, on ne peut nier qu'il y ait un nombre plus ou moins considérable d'hommes de bonne foi qui, sans cesser d'être de fermes catholiques et de condamner tout ce que le Pape condamne, sont cependant des libéraux résolus.

Vous voulez savoir si je suis généreux, ami lecteur ? Voyez donc, je pousserai la condescendance jusqu'à vous accorder ce point. Oui, admettons qu'il y ait des hommes, en plus ou moins grand nombre, qui, tout en étant libéraux, professent de l'horreur pour la liberté du mal et l'indifférence religieuse de l'État, et proclament avec le Pape que la religion véritable est obligatoire pour l'État comme pour l'individu ; en un mot, qui pensent et parlent en tout absolument comme le Pape et les catholiques les plus orthodoxes.

Exigez-vous plus encore ? Je vous l'accorde. Mais alors, de deux choses l'une : ou de tels hom-

mes sont des catholiques déguisés sous le masque du libéralisme, et qui ont leurs raisons pour recourir à ce funeste déguisement ; ou ce sont des libéraux déguisés sous le masque du catholicisme. Ce dernier cas est le plus probable. Je vais m'expliquer.

L'homme, pour grave et prudent qu'il soit, a toujours quelque chose de la frivolité de l'enfant et de la femme. Et une des frivolités ou des faiblesses les plus communes chez les hommes graves, c'est de s'engouer de certains mots et de se laisser séduire par certaines expressions. Ce sont, en effet, des paroles, et rien de plus ; mais, à la fin, ces hommes en viennent à avoir pour ces expressions un culte idolâtrique ; ils s'attachent à elles, et toutes les raisons du monde ne les en désabuseraient pas. Que voulez-vous y faire ? C'est là une faiblesse comme il y en a tant d'autres.

Tel est le sort du mot *libéral*. Voici un homme qui condamnera toutes les erreurs du libéralisme moderne, si on les lui présente successivement une à une ; mais, si on lui demande de condamner en bloc tout le système libéral, vous le verrez infailliblement s'y refuser en maugréant, bondir avec fureur, et vous l'entendrez vous dire avec l'accent de la plus invincible obstination : « Après tout et malgré tout, j'ai toujours été libéral, et libéral je veux mourir ».

— Mais vous condamnez, lui direz-vous, chacune des fausses idées du libéralisme.

— Je ne veux point cesser d'être libéral, vous répondra-t-il.

— Mais voyez donc, répliquerez-vous, que si chacune des parties est absurde, le tout doit l'être pareillement, à moins que ne cesse d'être vrai l'axiome mathématique qui dit que le tout est égal à la somme de ses parties.

— Je l'ai dit, je ne veux pas qu'on me jette à la face le titre ridicule de réactionnaire... Je suis libéral.

— Mais ne voyez-vous pas qu'à ce compte, vous professez un libéralisme particulier, qui n'a rien de commun avec ce qu'on appelle ordinairement de ce nom ; un libéralisme qui n'en est pas un, mais qui est purement et simplement le catholicisme ?

— Mon ami, ne vous fatiguez pas... Vos insistances, quelles qu'elles soient, ne changeront rien à mes idées. Je suis catholique entièrement, jusqu'au bout et dans les moindres détails ; je condamne tout ce que le Pape condamne, et dans le sens où il le condamne, sans rien excepter absolument.

Je vous arrête là, mon ami : — vous condamnez tout, l'idée, la pensée, et jusqu'à la parole !

— La parole ! la parole !... Que voulez-vous dire ?

— Parlons plus clairement. Pourriez-vous faire à l'Église le sacrifice qui consisterait à cesser de vous dire libéral, comme vous lui avez fait celui de cesser de croire à chacun des faux dogmes du libéralisme ?

— Mais qu'importe à l'Église que je m'appelle de tel ou tel nom, pourvu que je ne me sépare pas de sa doctrine? *Le nom ne fait rien à la chose !*

— Voilà, cher lecteur, un homme gagné, séduit par une seule parole, et tellement aveuglé, que, pour cette parole, il va jusqu'à consentir à laisser suspecter sa foi à cause d'elle; voilà un catholique qui se croit sincèrement tel, et qui l'est assurément, qui s'obstine néanmoins à s'appeler d'un nom que l'Église abhorre et qu'exaltent tous les ennemis de l'Église; qui s'obstine à ajouter toujours au mot *catholique* un adjectif qui n'a aucune signification, s'il n'ajoute rien au concept essentiel de ce mot, et qui a un sens outré et répréhensible, pour peu qu'il y ajoute, parce que le catholicisme, tel que l'a établi Jésus-Christ, n'a besoin ni d'additions ni de modifications : il est le catholicisme, et rien de plus.

Le groupe d'hommes que vous me citez est

donc convaincu, et fait profession de n'employer le mot *libéralisme* qu'à titre de masque. Toutefois, j'ai des raisons pour croire que plusieurs de ceux qui font partie de ce groupe sont moins des catholiques véritables déguisés sous le masque du libéralisme, que de vrais libéraux affectant les dehors du catholicisme. Et les raisons sur lesquelles je m'appuie pour porter ce jugement, je vous les dirai à l'oreille, cher lecteur, afin que vous vous en serviez en temps opportun, mais toujours, cela s'entend, sans manquer à la charité, en ne perdant pas de vue toutefois cet axiome d'un historien célèbre, qu'on peut appliquer à notre cas : « L'unique charité permise en histoire, c'est la vérité ».

Je vous dis donc que de tels hommes, ajoutant un qualificatif à leur titre de catholiques, me semblent être simplement des libéraux portant le masque du catholicisme. Voici les raisons sur lesquelles j'appuie mon sentiment :

On voit beaucoup mieux ce que c'est qu'un homme à ses actes qu'à ses paroles. Celles-ci, selon la remarque de Talleyrand, servent ordinairement à cacher la pensée ; la conduite révèle à peu près toujours cette pensée, même contre le gré de celui qui agit. Je n'entends pas ici par conduite telle ou telle faute dans laquelle nous pouvons tous tomber ; je parle de la conduite

publique, générale, de la conduite systématique, de ce que nous pourrions plus excatement appeler procédés, tendances pratiques.

Les catholiques dits libéraux ont coutume de procéder de la manière suivante, en Espagne surtout, où l'esprit public est en ces matières plus susceptible et plus délicat. Jamais, dans leur conversation, dans leur journal, dans leur feuilleton, ils ne hasardent une phrase qui soit en contradiction rigoureuse avec la doctrine de l'Église. Vous ne pourrez extraire de leurs articles de fond une proposition qui mérite la note d'hétérodoxe, dans le sens théologique de ce mot. Bien au contraire, ils ne tarissent pas en déclamations enthousiastes, en chaleureuses protestations, en faveur de la religion. On dirait qu'ils ont besoin de répéter à tout propos ces protestations pour faire croire à leur sincérité. Personne, en effet, n'est plus suspect de fourberie et de mauvaise foi que celui qui s'en va criant sans cesse qu'il n'a jamais trahi la vérité. Des paroles! Encore des paroles! toujours des paroles! Comme dit, je ne sais en quel endroit, l'Hamlet de Shakespeare. Examinons les actes, qui ordinairement sont l'interprétation la plus authentique des paroles.

Les catholiques libéraux sont amis de l'Église. Et ils ne parlent jamais des ennemis de cette

même Église qu'avec vénération et respect ; dans leurs conversations et dans leurs écrits, ils ont sans cesse sur les lèvres et sous leur plume les titres d' « éloquent, excellent, distingué », qu'ils prodiguent aux rationalistes impudents, qui se font les apôtres de l'erreur. Par contre, de quelle ironie railleuse ces catholiques ne poursuivent-ils pas l'illustre Veuillot, le premier controversiste et le plus vaillant champion de la cause catholique dans notre siècle.

A notre époque même, il y a seulement quelques jours, un journal connu de Barcelone recommandait une *histoire générale de l'Espagne*, qui va bientôt être publiée avec la collaboration de divers écrivains *distingués* de Madrid. Quelques-uns de ces écrivains distingués (moins en littérature qu'en impiété) sont connus de tout le monde pour leur esprit franchement rationaliste et anticatholique. Un journal catholique, en recommandant cette *Histoire*, aurait fait ses réserves, et, pour remplir son devoir jusqu'au bout, aurait averti que l'œuvre en général ne pouvait être bonne, du moment qu'elle comptait parmi ses auteurs un seul écrivain dont les opinions sont mauvaises, attendu que le bien ne peut venir que d'une cause entièrement bonne : *Bonum ex integra causa ;* et qu'il est impossible que l'*histoire* ne reflète pas les opinions religieu-

ses de celui qui l'a écrite. Croyez-vous que ce journal ait agi de la sorte ? Nullement. Il a annoncé, loué, recommandé cette *Histoire*, comme si elle avait reçu l'approbation de l'Église. Que voulez-vous ? telle est la grandeur d'âme des catholiques libéraux !

Ils ne reconnaissent pas de droits au mal. Et dans leurs journaux il y a une place pour le can-can, une autre pour les bouffonneries immondes, une autre pour l'exhibition dégoûtante des tableaux ou représentations obcènes, une autre pour annoncer la vente aux enchères des biens ecclésiastiques, une autre pour insulter et bafouer les évêques lorsqu'ils protestent contre la reconnaissance du vol sacrilège commis par le gouvernement piémontais, une autre pour censurer amèrement la fondation des sociétés et des cercles catholiques bénis par Pie IX. Vous vous en souvenez bien ?... Il est vrai qu'il y a pareillement toujours une place pour annoncer les Quarante-Heures et le saint du jour. Que l'un fasse passer l'autre.

Ils ne veulent pas pactiser avec les ennemis de l'Église. Et cependant vous les verrez toujours en complète solidarité d'intérêts avec eux. Sous la dénomination commune de « grande famille libérale », qui est déjà une phrase topique admise et consacrée par l'usage, ils se groupent tous en-

semble, sans prendre garde aux questions de détails, aussi bien ceux qui conservent le masque dont il a été parlé plus haut, que ceux qui croient plus avantageux de s'en débarrasser. Et chaque fois qu'il s'agit de sauvegarder les intérêts de la susdite grande famille, vous les voyez toujours unis et prêts à s'imposer de mutuels sacrifices, à accepter des transactions, à céder quelque chose de leur catholicisme, de façon à laisser intact et entier leur libéralisme, prouvant ainsi très clairement que, s'ils s'appellent *catholiques libéraux*, ils accordent une plus grande importance à la seconde partie de cette appellation qu'à la première. Ce fait est précieux à constater, et il offre à l'observateur attentif des points de vue très lumineux.

Ils professent la foi dans toute sa pureté. Et vous remarquerez presque toujours qu'ils en parlent dans leurs livres et leurs journaux comme de simples rationalistes. Notez cet autre fait, qui a pareillement une grande importance : le procédé catholico-libéral dans la défense du catholicisme est généralement naturaliste. Pour les écrivains de cette secte, le martyr des premiers siècles est, avant tout, une victime des droits de la liberté de conscience devant le despotisme païen. Le Christ lui-même est bien plus le Libérateur des peuples que le Rédempteur des âmes.

Le moine est l'ouvrier infatigable de la civilisation. La sœur de Saint-Vincent de Paul est l'ange de l'humanité. On voit que ces apologies sont imprégnées de naturalisme, et qu'elles pourraient tout aussi bien tomber des lèvres d'un Turc qui aurait le cœur bien fait et l'esprit impartial.

Si le catholique libéral défend l'unité catholique, il le fait presque toujours en vue d'un intérêt politique, et non point en considération du droit sacré de la foi. L'hérétique Palmerston n'en faisait pas moins, lorsqu'il disait qu'il sacrifierait sa main droite pour procurer à sa patrie le bienfait d'une si précieuse unité. S'il attaque le mariage civil, c'est uniquement à cause du déshonneur qu'il jette sur la famille, et nullement parce qu'il constitue, d'après l'enseignement de l'Église catholique, un véritable concubinage. S'il protège une église contre la pioche du démolisseur, ce n'est point par respect pour la maison de Dieu, mais en vue de considérations artistiques : de sorte que, d'après ce raisonnement, une église ne mérite aucune pitié, si son architecture est de mauvais goût, au lieu qu'un monument construit selon les règles de l'art a droit au respect, fût-il consacré au culte de Vénus. S'il déplore le sort des religieuses expulsées, ce n'est point à cause de l'outrage fait à un institut religieux, mais en raison de la violation du droit d'association, droit que

peut revendiquer une femme quelconque, voire même une femme de mauvaise vie. Ainsi raisonne-t-il sur toutes choses.

Que d'œuvres d'apologétique catholique ont été écrites de cette façon, auxquelles l'éclat de la forme n'a rien enlevé à ce que le fond avait de faux et même de très faux ! et que d'auteurs, lus et exaltés comme catholiques, sont, en principe, de vrais rationalistes, puisque le fondement sur lequel ils appuient leur argumentation n'est pas l'acte de foi catholique, mais bien la seule raison philosophique! Je ne nierai point que d'illustres auteurs, recourant à un artifice, ont admis pour un instant, ou feint d'admettre les principaux arguments de leurs adversaires, pour les attaquer ensuite avec leurs propres armes. Toutefois, les auteurs vraiment catholiques ne recourent jamais à ce genre de polémique, sans faire des réserves expresses et des protestations énergiques, exposant ensuite, toujours en première ligne l'argument emprunté à la foi, à l'ordre surnaturel, et laissant au second ou au dernier rang les raisons de simple convenance. Ainsi ont agi toujours les grands polémistes catholiques. Pourquoi les écrivains catholico-libéraux ne les ont-ils pas imités ? pourquoi remarque-t-on si fréquemment dans leurs œuvres, peut-être contrairement à leurs intentions, l'absence de surnatu-

rel ? pourquoi ? Parce que le libéralisme catholique est au fond un pur naturalisme.

Voilà les principaux caractères du système catholico-libéral, que je désire vous voir observer et étudier dans ces livres, feuilletons, journaux, qui se font gloire de ne professer aucune des erreurs doctrinales de la funeste secte libérale. Il en est du libéralisme comme de l'athéisme : il y a un libéralisme théorique et un libéralisme pratique. Il y a tel athée qui n'a jamais dit : « Il n'y a pas de Dieu », et qui néanmoins le nie et lui déclare une guerre cruelle dans tous ses actes. Ainsi, tel catholique libéral n'a jamais professé ouvertement une proposition condamnée ; et cependant chacune de ses actions est la mise en pratique de cette doctrine. Lorsque quelqu'un de ces hommes vous dit : « Je n'ai jamais soutenu la doctrine catholico-libérale condamnée par le Saint-Siège » ; répondez-lui sans hésiter : « Vous avez raison, mon cher ami ; et cela fait honneur à votre habileté reconnue ; en retour, vous la professez continuellement en pratique, ce qui fait concevoir des doutes sérieux sur votre bonne foi et la sincérité de votre catholicisme. »

C'est cela, c'est cela, mon ami : les faits parlent haut.

V

Mais ne vous semble-t-il pas que, s'il n'y avait pas un catholicisme libéral de bon aloi, le Pape et les évêques ne reconnaîtraient pas si facilement les gouvernements catholico-libéraux ? On sait si l'Église suit en tout une ligne de conduite conforme à la rectitude de la foi... et cependant elle n'a jamais refusé cette reconnaissance au libéralisme catholique. Que direz-vous de cela ?

Pauvre ami ! Parlons clairement. « Le Pape reconnaît des gouvernements catholico-libéraux : donc le système catholico-libéral est légitime ». Est-ce là, oui ou non, votre raisonnement ? Vous allez voir les conséquences qui en découlent.

Un protestant dira : « Le Pape reconnaît un gouvernement protestant, par exemple, le gouvernement prussien : donc le protestantisme est légitime.

Un Anglican et un Russe diront : « Le Pape reconnaît le gouvernement de l'empereur Alexandre et celui de la reine Victoria : donc le Pape approuve le schisme d'Angleterre et le schisme de Russie.

Un Turc, dira : « Le Pape reconnaît le gou-

vernement de la Porte Ottomane : donc le mahométisme est la véritable religion ».

Vous riez ? A votre aise ! mais riez, non des exemples que je cite, mais de la logique de certains catholiques libéraux. Le diable ne réussirait pas mieux qu'eux à dire des diableries. Pour Dieu ! qu'ils me répondent : le Souverain Pontife traite-t-il, oui ou non, d'une façon officielle avec les gouvernements luthériens, schismatiques ou musulmans ? leur envoie-t-il, oui ou non, ses nonces ? leur accorde-t-il, oui ou non, jusqu'à ses faveurs ? Les évêques catholiques de ces nations hérétiques ou infidèles jurent-ils, oui ou non, fidélité à leurs gouvernements respectifs ? et les simples fidèles qui vivent dans ces pays, professent-ils, oui ou non, envers leurs gouvernants, la fidélité et l'obéissance civile que tout sujet doit, de par la loi de Dieu, à son gouvernement légitime ? Oui, mille fois oui : le Pape les reconnaît, les évêques les respectent, tous les catholiques leur jurent serment d'obéissance et de fidélité ; et cependant, qui osera dire que le Pape, les évêques et les fidèles cessent de condamner et même approuvent les erreurs de ces gouvernants ? qui poussera l'impertinence et l'absurdité jusqu'à dire qu'en Prusse nos évêques sont catholico-luthériens, puisqu'ils prêtent serment à un empereur luthérien ; ou qu'en An-

gleterre ils sont catholico-schismatiques, puisqu'ils obéissent à une reine schismatique ; ou qu'en Turquie ils sont catholico-musulmans, puisqu'ils sont soumis au sultan, qui professe la doctrine de Mahomet ? Et dans les nations catholiques, on dira que le Pape, les évêques et les fidèles doivent tous, sans exception, être catholico-libéraux, par la seule raison que nos gouvernants sont libéraux ? Le Pape reconnaît les gouvernements libéraux, c'est vrai ; mais il les reconnaît non pas parce qu'ils sont libéraux, mais quoiqu'ils le soient ; comme il reconnaît les gouvernements hérétiques et musulmans, non pas parce qu'ils sont tels, mais malgré cette déplorable différence de religion. Voilà pour ce qui touche à la reconnaissance des gouvernements et à leurs doctrines ; en ce qui concerne leur légitimité, la réponse est encore plus catégorique. L'Église considère comme gouvernements constitués tous ceux qui, de fait, exercent le pouvoir, sans se préoccuper autrement de leur origine et de leurs droits. Telle est la ligne de conduite qu'elle a suivie dès les temps les plus reculés, et qui est clairement exprimée dans la constitution *Sollicitudo Ecclesiarum,* de Grégoire XVI, que vous pouvez lire à toute heure. Cela suffit à l'Église pour l'obtention de sa fin suprême, qui est le bien spirituel des fidèles, et qui ne veut

point définir des droits humains douteux ou contestables.

Rappelez-vous ici, en passant, un autre caractère du catholique libéral de race pure : c'est la persistance qu'il met à mêler, à chaque instant, le nom du Pape et des évêques à tout ce qui se rapporte à ses intérêts matériels. Fait-il le même cas de leur autorité, quand ils condamnent si énergiquement le catholicisme libéral ?

VI

Celle question n'a-t-elle pas une connexité plus ou moins étroite avec la question autrement délicate et irritante de la forme du gouvernement ?

Elle n'en a aucune, mon cher ami : il y a autant de distance entre ces deux questions qu'entre le ciel et la terre, le divin et l'humain, l'éternel et le fini, l'essence et les accidents, la religion toujours sainte et la politique très rarement sainte.

Vous demeurez stupéfait, n'est-il pas vrai ? Doutez vous de ma bonne foi ? Prenez patience et écoutez-moi un instant ; et vous finirez par me donner raison.

Les formes politiques sont une simple question d'appréciation humaine, sur laquelle l'Église n'a formulé ni une définition ni une condamnation. La monarchie ne vaut pas mieux que la république, et en matière de gouvernement, le système pur n'est pas préférable au système mixte. Toutes les formes, à l'instar de tout ce qui est humain, ont leurs inconvénients et leurs avantages, qu'il n'est pas possible de déterminer d'une façon absolue, mais que l'on doit examiner en tenant compte des mœurs, de l'histoire, des traditions, du tempérament, des préoccupations du peuple, et même de la géographie du pays où ces formes de gouvernement doivent être appliquées. Ni la monarchie ne signifie par elle-même une chose sacrée ; ni la république n'est synonyme, *à priori*, d'un système de gouvernement infernal.

Il y a, à l'Équateur, une république, et l'Église y voit revivre ses plus beaux jours ; il y a une monarchie en Prusse, et elle y est plus persécutée qu'en Espagne au temps de la Fédération. Les républiques et les monarchies sont bonnes, lorsqu'elles sont catholiques, c'est-à-dire, lorsque leur législation ne s'inspire que des enseignements de la foi, qu'elle ne porte aucune atteinte aux droits de l'Église catholique, qu'elle favorise en tout sa légitime influence, qu'elle nie et

refuse tout droit à l'erreur et au mal, qu'elle ne diminue en rien les droits de la vérité et du bien, etc., etc.

Si le gouvernement est catholique dans ses lois et dans sa conduite, il importe peu que le chef de l'État s'appelle roi ou président, empereur ou chef, triumvirat ou gouvernement provisoire ; qu'il gouverne avec une chambre unique ou avec deux chambres, ou encore sans aucun corps législatif. Comme un tel gouvernement, qu'il soit monarchique, aristocratique ou démocratique, légifère et agit en tout suivant la loi de Dieu et les préceptes de son Église, il est catholique et digne de toute confiance. L'intervention plus ou moins grande du peuple dans la confection des lois, dans le vote des budgets, dans la répartition des impôts, dans la distribution des faveurs et des emplois, n'a rien à voir avec le dogme et les commandements de l'Église, et il serait déjà temps que nos ennemis cessassent de faire de telles insanités le thème capital de leurs accusations contre nous. Le dogme et l'Église s'occupent de ce qui est absolu, éternel, essentiel. Mais que telle ou telle nation, en vertu de circonstances particulières, préfère une forme de gouvernement plus ou moins absolu, c'est-à-dire, une intervention plus ou moins grande du peuple dans la gestion des affaires

publiques, c'est là une question de pure appréciation humaine, dans laquelle, lorsque nous traitons exclusivement de doctrines religieuses, nous ne pouvons, ni ne devons, ni ne voulons entrer. Cette question a pour terrain propre et véritable le journal politique ou politico-religieux.

VII

Victoire ! vous êtes libéral comme moi-même. Que voulons-nous autre chose, nous, libéraux de tous les pays, sinon la plus grande liberté dans les formes de gouvernement les plus larges et les plus populaires possibles ? Victoire encore ? A la fin, c'est vous qui passez dans notre camp avec armes et bagages.

Non, mon cher ami, non ; et il m'en coûte beaucoup d'être obligé de vous enlever une si belle illusion. Je m'attendais précisément à cette réplique de votre part, afin d'en prendre occasion pour donner à cette matière l'explication qu'elle comporte. Vous connaissez très peu l'importance du problème qui préoccupe le monde et le partage en deux camps opposés, le camp catholique et le camp libéral, si vous croyez que la

question se réduise à la plus ou moins grande élasticité de la forme politique et gouvernementale. Il y a là une question de principe, et non de forme ; de religion, et non de parti. On en a une preuve dans son universalité même, et dans l'ardeur avec laquelle elle est agitée et dans les républiques et dans les monarchies, en Amérique et en Europe, avec cette particularité qu'elle est inconnue dans les pays qui ne sont pas chrétiens.

Dans ce duel à mort, il est uniquement question de savoir si la société civile doit être régie par la loi de Dieu et se soumettre entièrement aux enseignements de l'Église, ou si elle est absolument libre et indépendante en tout ce qui se rapporte au droit public, sans être obligée de tenir compte, en quoi que ce soit, de cette loi de Dieu et de ces enseignements de l'Église.

Ceux qui disent avec nous que les États (les républiques comme les monarchies, et ces dernières absolues ou tempérées) doivent faire leurs lois et se conduire en tout conformément à la doctrine catholique, et qu'ils agissent contre la justice et la vérité, quand ils s'en éloignent, pour peu que ce soit ; ceux-là sont, ainsi que nous, les vrais et purs catholiques, que l'on rencontre dans tous les partis politiques. Ceux qui prétendent que la vérité révélée et les lois de l'Église n'obligent pas l'État, mais seulement les individus, et qui

ajoutent que l'État doit légiférer sans autre critérium que celui de sa propre souveraineté, c'est-à-dire, le critérium du suffrage populaire dans les gouvernements populaires, le critérium de la majorité parlementaire dans les gouvernements mixtes, celui de la volonté personnelle dans les gouvernements absolus, de sorte que ce qui, en vertu de quelqu'un de ces principes de gouvernement, sera décrété par l'État, cela sera la loi la justice, la raison, ceux-là sont des libéraux. Leurs dogmes fondamentaux sont, dans les gouvernements démocratiques, l'infaillibilité du peuple ; dans les gouvernements mixtes, l'infaillibilité parlementaire ; dans les gouvernements absolus, l'infaillibilité césarienne ou royale (de César ou du roi). Je dis l'*infaillibilité,* parce que c'est l'expression propre et convenable. En effet, si la loi ne se regarde pas comme infaillible, elle cesse d'être une loi. D'où il suit que, dans les gouvernements libéraux ou de droit humain, le législateur, ne pouvant pas déduire l'infaillibilité de ses lois de leur conformité avec la loi de Dieu, doit la déduire uniquement de leur accord avec sa raison propre, ou avec la raison de la multitude, ou avec la raison de la majorité, les seuls critères qu'il admette et auxquels il s'attache. De là résulte constamment la déification complète de la raison humaine,

ou, ce qui revient au même, le Dieu-État, le *divus imperator* du paganisme; ou le peuple souverain de nos jours, c'est-à-dire, en résumé, l'exclusion complète de la loi de Dieu des affaires publiques, et l'intronisation suprême du critère rationaliste dans ces mêmes affaires, puis comme conséquence de tout cela, le suprême despotisme dans celui qui commande, parce qu'il n'a pas au-dessus de lui une règle qui le modère et le dirige ; et la suprême abjection dans celui qui obéit, parce qu'il n'a pas contre l'arbitraire du premier une garantie quelconque autre que la rébellion. En résumé, il résulte de ce système la négation sociale de Jésus-Christ et le règne social de la raison pure; pour parler encore plus brièvement : le naturalisme en politique, ou, en termes plus clairs : l'athéisme officiel.

Voilà qui est bien. Plusieurs d'entre vous, qui défendent de bonne foi lesdites libertés politiques, en soi licites ou au moins indifférentes, ne voient pas qu'avec ces libertés ils défendent en même temps le rationalisme politique, le naturalisme public, l'athéisme social, qui, mêlé à ces libertés, vous apporte la révolution. Il y a là, mon cher ami, un piège satanique. Satan vous dit : « Liberté de discussion ! » Demandez-lui carrément : « Sur quoi » ? Sur ce qui est discutable ? Dans ce cas, nous sommes

d'accord avec vous : vive la discussion ! Sur ce qui n'est pas discutable ? sur les points que l'Église a déjà décidés en premier et en dernier ressort ? c'est sur cela que vous voulez discuter ? Dans ce cas, la discussion n'est qu'une forme déguisée de la souveraineté de la raison, et cela est anticatholique. Il ajoute : « Omnipotence parlementaire ! » Bien ! Jusqu'à quel point ? jusqu'au point où la loi de Dieu et de l'Église dira : Assez ? Jusque-là nous nous entendons. Notre entente ira-t-elle un peu plus loin, sur tous les points, sauf, comme disent les écrivains anglais, à admettre qu'un homme soit une femme ? Tant pis ! tant pis ! Une telle omnipotence est anticatholique, et n'est rien autre chose qu'une forme hypocrite de l'indépendance du *moi*.

Vous comprendrez par là la raison de la bienveillance que la Révolution professe pour les formes de gouvernement libres ou démocratiques, et pourquoi ordinairement les catholiques sont si mal traités par tout le monde. Ces formes ne sont ni mauvaises ni condamnées ; mais ce sont celles qui se prêtent le mieux à l'escamotage rationaliste.

Avec elles, on admet l'excellence de la discuson, sans laisser entendre auparavant qu'il y a plusieurs choses indiscutables, et qui, *a priori*, doivent être tenues pour résolues ; avec elles, on

exagère le respect dû à ce qui a été décidé par les majorités, et l'on déclare juste et légal tout ce que ces majorités ont voté, sans considérer qu'une loi votée par la majorité doit être d'accord avec la loi de Dieu, aussi bien qu'une loi votée par un monarque absolu. Telle est la vérité.

Mettez-vous, je le veux bien, en présence de la Révolution, et proclamez la plus grande somme possible de libertés dans le système de gouvernement ; mais ajoutez ces réserves indispensables. Vous verrez alors que le libéralisme ne vous reconnaîtra pas pour un de ses tenants ; vous verrez comment il vous traitera partout de faux frère et de réactionnaire déguisé. Écoutez une observation. Dans les républiques américaines, où tous les citoyens admettent la forme démocratique et républicaine, tous devraient être appelés libéraux, selon votre façon de juger. Il n'en est pourtant rien : à tel point que, même là où les formes admises par tous sont si libres, il y a cependant un parti libéral opposé au parti catholique. Tant il est vrai que le libéralisme n'est qu'accidentellement, *per accidens*, comme dirait un scolastique, une question de formes politiques; mais qu'en soi, *per se*, il est une question de principes religieux, puisqu'il s'agit de gouverner d'une façon dépendante ou indépendante vis-à-vis de la loi de Dieu.

Voilà, dans sa clarté et sa simplicité, la ques-

tion brûlante des formes du gouvernement. A travers les formes, mon cher ami, le diable s'insinue et pénètre avec les principes. Là est toute la question, je vous le répète. Faites-en la preuve. Dites : « Je veux des formes libres, mais à la condition que la presse sera soumise à la censure religieuse, et que le droit d'association sera limité par l'Église, et que le droit de discussion se bornera aux questions de l'ordre naturel. « — Non, » vous diront-ils : ce n'est point là le libéralisme ; « c'est une théocratie déguisée, et rien de plus ». Après cela, mon cher ami, continuez donc à vous prévaloir et à vous glorifier de votre titre de libéral.

VIII

Pourquoi pas ? En l'entendant dans le sens que je lui donne, et en faisant les réserves dont vous venez de parler, y a-t-il quelque inconvénient à prendre ce titre ?

Que Dieu vous bénisse avec cette parole ! En vérité, mon cher ami, vous en êtes épris; et vous vous laissez entraîner à l'aveugle, comme tous ceux qui éprouvent une passion violente.

Quels inconvénients y a-t-il, dites-vous, à prendre ce titre ? A mon avis, il y en a tant, que je vais jusqu'à y trouver matière à péché. Ne vous effrayez pas; mais plutôt écoutez-moi avec patience, et vous allez me comprendre à l'instant.

Il est incontestable que le mot de *libéralisme*, et même celui de *libéralisme catholique*, ont en Europe, dans le siècle présent, la signification d'une chose suspecte et qui ne concorde pas parfaitement avec le véritable catholicisme. Vous ne me direz pas que je pose la question en termes exagérés. En effet, vous ne pouvez vous empêcher de m'accorder que, dans leur acception ordinaire, les mots de *libéralisme* et de *libéralisme catholique* ont été réprouvés par Pie IX. Mettons hors de cause, pour le moment, le nombre plus ou moins grand de ceux qui se croient en droit de continuer à professer un certain libéralisme, qui au fond n'en est pas un. Il est certain que le courant libéral, en Europe et en Amérique, en cette année 1875, qui est celle où nous écrivons, est anticatholique et rationaliste. Passez le monde entier en revue, et voyez ce que signifie le mot de *parti libéral* en Belgique, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Autriche, en Italie, dans les républiques hispano-américaines, et dans les neuf dixièmes des organes de la presse

espagnole. Demandez à tous ce que signifient, dans la langue de chacun de ces pays, les mots *critère libérale*, *opinion libérale*, *courant libéral*, *atmosphère libérale*, etc., et voyez si, parmi les hommes qui, en Amérique et en Europe, se consacrent à l'étude des questions politiques et sociales, vous n'en trouvez pas quatre-vingt-dix-neuf sur cent qui entendent par *libéralisme* le pur et simple rationalisme appliqué à la science sociale. C'est là un fait manifeste et incontestable. Bien que vous et un petit nombre d'autres personnes vous vous obstiniez à regarder comme une chose indifférente ce que l'opinion générale a déjà stigmatisé et flétri comme anticatholique, il est certain que l'usage, qui est l'arbitre et la règle suprême en matière de langage, considère le libéralisme comme un étendard levé contre le catholicisme. En conséquence, quoique, par mille distinctions, réserves et subtilités, vous réussissiez à vous former pour vous seul un libéralisme qui ne contienne rien de contraire à la foi, dans l'opinion du plus grand nombre, dès lors que vous vous dites libéral, vous appartenez à la grande famille du libéralisme européen, tel qu'on l'entend universellement. Votre journal, si vous en avez un que vous décoriez du titre de libéral, sera, dans l'opinion commune, un soldat de plus ajouté à ceux qui, sous cette devise, combattent de front

ou de flanc l'Église catholique. En vain chercherez-vous parfois à vous excuser, vous ne pourrez alléguer chaque jour vos excuses et vos explications, ce qui serait chose assez ennuyeuse ; en retour, le mot *libéral* revient à chacun des paragraphes que vous écrivez. Vous ne serez donc, dans l'opinion publique, qu'un soldat comme il y en a tant qui combattent sous cette même devise ; et, pour autant que, dans votre for intérieur, vous soyez aussi catholique que le Pape, comme s'en vantent quelques libéraux, il est certain que, dans le mouvement des idées, dans la marche des évènements, vous exercerez une influence libérale, et vous serez, malgré vous, un satellite qui ne pourra moins faire que de se mouvoir dans l'orbite générale du libéralisme. Et tout cela, pour une parole ! Voyez : ce n'est que pour une parole ! Oui, mon cher ami, voilà ce que vous gagnerez à vous dire libéral, vous, ainsi que votre journal. Cessez de vous abuser. L'emploi d'un mot vous rend presque toujours, et dans une large mesure, solidaire de ce qui se cache sous l'écorce de ce mot. Et dans le cas présent, vous le voyez et ne pouvez le nier, ce qui se cache sous le mot *libéral*, c'est le courant rationaliste. Pour ma part, je me ferais un scrupule d'accepter cette solidarité avec les ennemis de Jésus-Christ.

Passons à une autre réflexion. Il est également

incontestable que, parmi ceux qui lisent vos journaux et entendent vos conversations, il en est peu qui soient en mesure de pouvoir subtiliser avec vous et distinguer entre libéralisme et libéralisme. Il est donc évident que la plupart prendront le mot dans son acception générale et croiront que vous l'employez de même. Vous n'aurez pas cette intention ; mais, malgré vous, vous aboutirez à ce résultat, de gagner des adeptes à l'erreur rationaliste. Dites-moi maintenant : savez-vous ce que c'est que le scandale ? savez-vous ce que c'est qu'induire le prochain en erreur par des paroles ambiguës ? savez-vous ce que c'est que semer le doute, la défiance, faire vaciller dans la foi des âmes simples et naïves, par un attachement plus ou moins justifié à une parole ? Déjà, dans mon for de moraliste catholique, je vois là matière à péché, et si vous ne trouvez pas d'excuse dans une parfaite bonne foi ou dans quelque autre circonstance atténuante, j'y vois matière à péché mortel.

Écoutez une comparaison. Vous savez que notre temps a vu naître une secte dont les partisans ont pris le nom de *vieux-catholiques*. Cette secte s'est donné la fantaisie de prendre ce nom, et elle est en paix avec l'univers. Supposez donc que moi, qui, par la grâce de Dieu, tout pécheur que je suis, suis catholique, et catholique des

plus anciens, puisque mon catholicisme remonte au Cénacle et au Calvaire de Jérusalem, c'est-à-dire au berceau même du christianisme, supposez, dis-je, que je fonde un journal d'allures et d'opinions plus ou moins indécises, et que je le nomme en toutes lettres *Journal vieux-catholique :* est-ce que je mentirai? Non, puisque je suis vieux catholique dans la bonne acception de ce mot. Mais alors pourquoi, me direz-vous, adopter un titre qui sonne mal, qui sert de devise à un schisme, et qui fournira aux naïfs et aux mal avisés l'occasion de croire que je suis schismatique, et qui réjouira les vieux-catholiques d'Allemagne, en leur faisant croire qu'ils ont recruté un nouveau frère à Barcelone? pourquoi, me direz-vous encore, scandaliser les simples? —Mais j'emploie ce mot dans un sens orthodoxe. — C'est vrai; mais ne vaudrait-il pas mieux ne pas fournir l'occasion de croire que vous l'employez dans une acception erronée?

Voici donc ce que je dirais à celui qui se risquerait, malgré tout, à soutenir comme inoffensif, le sens du mot *libéral*, objet de tant de réprobations de la part du Pape et de tant de scandale de la part des vrais fidèles : Pourquoi vous faire gloire de titres qui ont besoin d'explication ? pourquoi provoquer des soupçons que vous devez vous hâter de dissiper ? pourquoi vous ranger au

nombre des ennemis, et vous glorifier d'une devise qui, au fond, est celle des ennemis de l'Église ?

Les paroles, dites-vous, ne tirent pas à conséquence ! Plus que vous ne pensez, mon ami. Les paroles sont comme la physionomie extérieure des idées, et vous savez combien parfois est importante pour un raisonnement sa bonne ou sa mauvaise physionomie, c'est-à-dire, les expressions sous lesquelles il se présente à nous. Si les paroles n'avaient aucune importance, les révolutionnaires mettraient moins de soins à défigurer le catholicisme sous leur infâme langage : ils ne l'appelleraient pas sans cesse l'*obscurantisme*, le *fanatisme*, la *théocratie*, la *réaction ;* ils l'appelleraient purement et simplement le catholicisme ; ils ne se feraient pas un titre de gloire de se parer à tout instant des grands mots de *liberté*, de *progrès*, d'*esprit du siècle*, de *droit nouveau*, de *conquêtes de l'intelligence*, de *civilisation*, de *lumières*, etc. ; ils se nommeraient toujours de leur nom propre et véritable : la *Révolution*. Ainsi en a-t-il toujours été. Toutes les hérésies ont commencé par une équivoque sur les mots, et ont fini par des luttes sanglantes d'idées. Et quelque chose de ce genre devait déjà se passer au temps de saint Paul, ou bien le grand Apôtre prévoyait qu'il en serait ainsi dans l'avenir, lorsque, écrivant à Timothée, il l'exhortait à se tenir en garde, non

seulement contre la fausse science, mais encore contre les simples nouveautés de langage (I Tim. VI, 20). Que dirait aujourd'hui le Docteur des nations, s'il voyait certains catholiques se glorifier du titre de *libéraux*, par opposition à ceux qui gardent simplement leur antique nom de famille, le nom de *catholiques*, et feindre de ne pas entendre, lorsqu'on rappelle devant eux les condamnations réitérées portées avec tant d'insistance par le Saint-Siège contre cette « profane nouveauté de paroles »? que dirait-il, s'il les voyait ajouter au mot immuable de *catholicisme* cet affreux appendice que ne connurent ni Jésus-Christ, ni les Apôtres, ni les Pères, ni les Docteurs, ni aucun des maîtres autorisés qui composent la belle chaîne de la tradition chrétienne.

Réfléchissez, mon ami, dans vos intervalles lucides, — si votre passion aveugle vous en laisse quelques-uns, — et vous constaterez la gravité de ce qui, à première vue, vous paraît une pure question de mots. Non, vous ne pouvez pas être catholique libéral; vous ne pouvez pas vous appeler de ce nom voué à la réprobation, alors même qu'au moyen d'arguties subtiles vous réussiriez à trouver un moyen secret de concilier ce titre avec l'intégrité de la foi. Non, la charité chrétienne vous le défend; cette sainte charité que vous invoquez à toute heure, et qui, à mon

sens, est chez vous synonyme de tolérance révolutionnaire. La charité vous le défend : car la première condition de la charité, c'est qu'elle ne trahisse pas la vérité ; qu'elle ne se convertisse pas, selon la parole d'un auteur célèbre, en barricade élevée contre elle ; qu'elle ne soit pas un piège tendu pour surprendre la bonne foi de vos frères moins avisés. Non, mon ami, non, vous ne pouvez pas vous appeler libéral.

IX

Mais les circonstances obligent parfois à de terribles compromis ; qu'on le veuille ou non, il faut suivre, en quelque manière, le courant, et ne pas se poser en intransigeant.

Je vous comprends, mon ami : vous invoquez le souverain recours des circonstances, dernier et suprême argument auquel ont coutume d'en appeler toutes les causes perdues. Savez-vous ce que signifie votre embarras présent, si on le considère tel qu'il est et dans sa simple réalité ? Voici quelle en est la signification : Mon ami, aujourd'hui le monde est divisé en deux camp

qui se font une guerre acharnée : la Révolution et le Catholicisme. Se décider pour l'une ou pour l'autre, offre de grands inconvénients : il y va de la sécurité personnelle, de l'emploi, de la réputation devant le monde, des intérêts du journal. Il est clair, en effet, que si j'appelle mon journal simplement catholique, et si j'y tiens le langage rigoureux d'un catholique, les révolutionnaires vont me retirer leur souscription ; si je l'appelle exclusivement libéral, et si je le mets entièrement d'accord avec son titre, les catholiques ne manqueront pas de m'abandonner. C'est là une affaire grave. Les circonstances m'imposent donc une autre ligne de conduite. Je me tiendrai aux confins des deux camps opposés, et je ferai en sorte d'avoir toujours un pied dans chaque camp. Mon journal sera comme une de ces bornes qui marquent la ligne fixant les frontières des nations. D'un côté de la borne il y aura un écusson qui portera les armes du Christ, et de l'autre un écusson aux armes de Satan. Les révolutionnaires me diront : « Va donc pour l'impie et pour le catholique ! » Je leur répondrai : « Il est certain, Messieurs, que je suis catholique, mais j'appartiens à la grande famille libérale ». Et les catholiques répliqueront aussitôt : « Nous vous soupçonnons d'être révolutionnaire ». Je leur dirai avec calme : « Je suis libéral, en

effet, chers frères dans le Seigneur, mais j'appartiens à ma mère bien-aimée la sainte Église catholique ».

Ai-je deviné, oui ou non, votre pensée, mon ami ? Il me semble que oui, à en juger par la mauvaise contenance que vous prenez. Sachez-le donc, ce partage de la conscience n'est pas possible devant Dieu, quelque commode qu'il soit parfois devant les hommes. Ce ne sont pas les circonstances, mais plutôt la logique et la loi de Dieu, qui commandent en cette matière. Si le Christ, ses apôtres et ses martyrs avaient dû tenir compte des circonstances, l'Église catholique serait encore à fonder. Qu'étaient alors les circonstances ? que le Ciel me bénisse ! Il ne s'agissait pas, pour le chrétien, de se brouiller avec quelques amis, mais de se voir déclaré l'*ennemi du genre humain*. Il ne s'agissait pas seulement de sacrifier quelques souscriptions à l'accomplissement d'un devoir, mais de sacrifier sa propre vie. Et malgré tout, sans tenir compte des circonstances, les chrétiens résistèrent au genre humain tout entier et firent triompher leur opinion, la vérité. Intransigeants ! intolérants ! Ils étaient, en effet, intransigeants comme le devoir, qui est l'intransigeance même ; intolérants comme la vérité, qui est l'intolérance même. Et quiconque ne professe pas ces principes,

pourra s'appeler du nom qu'il voudra, mais non de celui de catholique. Tel est l'esprit qui brille à chaque page de l'histoire de l'Église, l'esprit qui a formé dans tous les temps les héros de la foi et qui a dicté au grand pape Pie IX son invincible *Non possumus*. Laissez donc là les circonstances, qui ne sont le plus souvent que des convenances, et qui auront si peu de valeur au tribunal de Dieu.

X

Un mot encore : Êtes-vous aussi pour cette presse mal nommée religieuse, qui, avec ses excès et ses intempérances, a causé tant de maux à la religion, sous prétexte de la défendre contre le libéralisme ? Ce serait là une chose à examiner.

Ce qu'il faudrait voir, mon ami, c'est s'il y a un catholique loyal qui soit contre elle. Que la Révolution déclame contre le journalisme catholique, cela se conçoit, puisqu'elle en éprouve de la peine ; mais qu'un catholique comme vous se fasse l'écho de ces déclamations, je ne le comprendrais pas, si je n'avais été témoin, il y a un instant, de votre inexplicable aveuglement.

Eh bien ! maintenant, posons la question en termes clairs et précis : la défense de la religion par le journal exclusivement religieux ; telle est aujourd'hui la forme que revêt la polémique, et l'on est forcé de l'adopter. La Révolution voudrait sans doute que nous écrivissions sur chaque question du jour des volumes in-folio, persuadée qu'elle est que ces livres ne seraient pas lus. Mais comme aujourd'hui le journal est lu par tout le monde, elle en prend occasion d'invectiver contre le journalisme. Écoutez encore. Si, pour des raisons particulières, nous eussions dédaigné ce mode de discussion, l'on nous aurait jeté à la face que nous ne voulions pas descendre dans la lice, sur le terrain propre à notre siècle ; que, par haine pour la lumière, nous détestions l'institution de la presse périodique ; que nous ne savions pas nous dépouiller des armes vieillies du moyen-âge. Nous avons adopté les armes de nos ennemis, et ils nous le reprochent en face, comme un crime de lèse-religion, comme s'ils avaient plus que nous souci de l'honneur. Quelle perversité ! quelle hypocrisie !

Écoutez-moi donc. La vérité peut être défendue même par un journal. Y êtes-vous ? Et la vérité a intérêt à ce que chaque jour augmente le nombre de ces vaillants soldats de la parole. Les

grands controversistes catholiques, les auteurs d'œuvres magistrales, forment comme la grosse artillerie de notre armée, qui tire de temps à autre quelques coups de canon pour détruire les fortifications élevées par l'ennemi. La presse périodique est comme l'infanterie, qui, protégée par l'artillerie et s'avançant à travers la brèche que cette dernière a ouverte, pénètre dans le camp ennemi, engage un combat partiel et d'avant-postes, attaquant l'ennemi corps à corps, le harcelant par des assauts répétés, explorant le camp, poussant des reconnaissances et obligeant les suspects à répondre au mot d'ordre, etc., etc. C'est enfin une armée mobilisée excellente, à la condition qu'elle ne cesse pas, ce qu'elle ne fera jamais, d'obéir à la voix du général en chef. Je le répète, le motif de la haine furieuse que l'ennemi porte au journalisme, c'est qu'il touche à la presse exclusivement religieuse.

Et en ce qu'il touche à la presse politico-religieuse ? Il vous semblera qu'ici nos adversaires ont quelque raison pour eux : en effet, cette manie d'accuser les journaux de confondre la religion et la politique, est réellement une accusation atroce. Vous allez voir, cependant, à quoi elle se réduit.

La politique est une science comme une autre. Et l'on peut traiter de la politique dans ses rapports

avec la foi, en tant que le critère de la politique est ou contraire, ou indifférent, ou favorable à la religion.

Dans le premier cas, le journal aura une ligne franchement anti-catholique, ce qui revient à dire que son œuvre sera mauvaise.

Dans le second cas, il sera encore anti-catholique, malgré sa prétendue neutralité, cette neutralité étant déjà d'elle-même anti-catholique, conformément à la condamnation de la proposition XIVe du *Syllabus* : « Dans les questions de philosophie, on ne doit tenir aucun compte du surnaturel ». Cette proposition rentre en plein dans la politique, qui est une branche spéciale de la philosophie.

Dans le troisième cas, il sera politico-catholique, c'est-à-dire qu'il traitera et résoudra les questions politiques, jugera les évènements, appréciera les personnes et les choses selon leur conformité ou leur opposition avec les enseignements de la foi. C'est là précisément ce que fait cette presse politico-religieuse, objet de tant de malédictions.

Ainsi, après tant de déclamations et d'outrages, nous concluons purement et simplement que le journalisme religieux est non-seulement licite, mais que, d'une certaine façon, parmi tous les écrits politiques, il est le seul licite et le seul permis par la loi de Dieu. Repassez, si vous le voulez, l'argumentation précédente.

Il me paraît étrange que tant de catholiques, emportés par leur haine contre les choses catholiques, lancent ainsi à tort et à travers leurs anathèmes contre la presse catholique, alors qu'elle a été l'objet de plusieurs brefs de félicitation de la part de Pie IX.

Bornons-nous ici à mentionner ceux qui ont été adressés aux excellents journaux l'*Univers*, de Paris ; l'*Unità cattolica*, de Turin ; le *Pensamiento espanol*, de Madrid. Quoi encore ? On sait que *la Civiltà cattolica* fut fondée à l'instigation spéciale du Souverain Pontife, et recommandée par lui, dans un bref adressé aux RR. PP. Jésuites. Eh bien ! *la Civiltà* est un journal, non seulement religieux, mais politico-religieux, et il est incontestable qu'en passant en revue, chaque mois, les évènements politiques du monde, elle le fait avec une entière liberté, qui n'a d'égale que sa science profonde. Qui osera maintenant censurer la presse politico-religieuse et l'accuser d'être préjudiciable au bien ? qui ? Voyez vous-même, qui pourra l'oser ? Ce sera le catholique libéral : cela se conçoit naturellement, puisque c'est lui que la moutarde pique....

Mais ses intempérances ! C'est la vérité ; nous ne nierons pas que les journalistes catholiques sont ordinairement des hommes revêtus d'une chair mortelle, et non des anges nous apparaissant sous

la forme humaine. Ils peuvent, dès lors, avoir leur vivacité de caractère, et, stimulés par la charité avec laquelle ils ont l'habitude de traiter leurs adversaires, et en particulier les catholiques libéraux, ils peuvent quelquefois jeter, comme on dit, le manteau au taureau, et tomber dans quelque faute de fragilité. Nous ne les approuvons point en cela, et ne cherchons même pas à les excuser. Mais que celui qui est sans péché sur ce point, leur jette la première pierre. Oui, mon ami, vous-même, qui recommandez tant la modération et la charité, vous discutez souvent avec vos adversaires, non en donnant des raisons, mais en écumant et frappant du pied, et vous êtes le *Veuillotiste* le plus acerbe, lorsque, par accident, vous venez à prendre la mouche, ce qui vous arrive très fréquemment. Arrêtez-vous donc, si vous ne voulez pas que je vous prouve par mille citations ce que j'avance. Finalement l'illustre Veuillot, à propos d'une observation du Pape où il croyait être visé, fut si humble, qu'il l'inséra dans son journal, la loua, et, après avoir déclaré qu'elle le regardait, il demanda pardon à ses adversaires. Bien que cette observation du Souverain-Pontife s'adressât à tous les journalistes, nous n'avons point vu que les catholiques libéraux aient imité la conduite glorieuse et édifiante du *féroce* Veuillot.

« Mais pourquoi les séculiers vont-ils se mêler des choses de la religion » ? — Mon ami, je vous ai entendu mille fois formuler cette attaque contre la presse catholique. Vous n'avez pas raison de parler de la sorte ; non, vous n'avez pas raison. Précisément, les grands polémistes de l'école catholico-libérale sont presque tous séculiers ; et ils parlent et discutent des choses de la Religion, à leur façon, avec le plus grand sans-gêne. Vous êtes séculier, époux et père de famille, et, dans vos conversations et vos écrits, vous traitez, au point de vue philosophique et théologique, des questions où se mêle la religion, et vous le faites parfois avec succès et avantage. Et, dès le commencement du christianisme, il y a eu des séculiers qui ont écrit sur la religion, et, parmi eux, il en est quelques-uns qui, malgré des égarements postérieurs, ont été rangés parmi les grands écrivains catholiques. Rappelez-vous Origène et Tertullien, qui ne furent assurément pas des évêques. Non, la polémique catholique n'est pas interdite au séculier, pourvu qu'il s'astreigne aux conditions qui s'imposent pareillement à l'ecclésiastique, c'est-à-dire qu'il se soumette à l'autorité de l'Église. Enfin, mon ami, pour dissiper entièrement des appréhensions si peu fondées, puisque vous êtes si craintif sur certains points et si hardi sur d'autres, je vous dirai que le Pape vient de féliciter

M. Charles Périn, professeur séculier à l'université de Louvain, à l'occasion de son ouvrage intitulé : *Les Lois de la société chrétienne,* et l'a comblé d'éloges mérités. Et ce M. Charles Périn n'est point un évêque, mon ami, mais simplement un bon laïque, comme il y en a tant d'autres qui, à l'ombre de l'épiscopat, combattent avec la plume que Dieu leur a placée dans la main.

Je vous ai pareillement entendu citer, à l'appui d'une opinion extravagante, nouvelle dans l'Église de Dieu, certaines phrases d'un évêque que vous ne nommez pas, mais qui, dites-vous, a occupé le siège de Montpellier. Vous ne parlerez point ainsi de l'évêque actuel, qui n'a point écrit ce que vous avancez. Le direz-vous, cependant, d'un évêque de Montpellier qui, pendant le concile du Vatican, a donné un juste sujet de blâme et de tristesse ? Je me bornerai à vous répondre, à ce propos, que Dieu, dans sa grande miséricorde, a envoyé un rayon de lumière céleste à l'évêque qui avait eu une telle attitude dans ces circonstances critiques ; qu'il lui a ouvert les yeux et l'a amené à donner sa démission, avec de grands sentiments de repentir. Vous voyez par là, mon ami, quel préjudice vous portez à la réputation de ce prélat et à votre bonne foi, avec cette citation inopportune (1).

1. C'est uniquement à cause de cette citation que nous nous

Et si vous me pressez encore, je finirai par vous dire que, jusqu'à ce jour, je ne sache pas qu'aucun concile ait défini l'infaillibilité individuelle de chaque évêque; que Nestorius et Jansénius étaient évêques, et que, cependant, personne n'invoquera leur témoignage pour la défense de la doctrine catholique. Bien plus, votre respect pour les prélats de l'Église de Dieu est si sincère, que naguère je vous ai entendu insulter grossièrement un évêque catalan, digne d'estime, quelle que soit son opinion politique, et dont vous avez dit publiquement qu'il se préparait à fuir en France, où il aurait déjà envoyé de fortes sommes: c'est-à-dire que vous l'avez traité, à la façon des journaux de cabaret, de voleur public et d'escroc. En vérité, vous respectez beaucoup, souverainement, les prélats de l'Église de Dieu!

sommes vu obligé d'écrire de telles paroles au sujetde Mgr l'évêque de Montpellier. Si quelque catholique libéral s'en scandalise, la faute en devra être imputée, non à nous, mais à ceux qui, craignant sans cesse de scandaliser les méchants, ne se mettent pas en peine de scandaliser les bons, invoquant le témoignage de prélats à l'appui de leurs étranges et malséantes doctrines. La charité que l'on nous prêche si fort, oblige en ce cas de prévenir les fidèles. « afin qu'ils ne se laissent pas éblouir », selon la parole de Mgr de Ségur, « par l'éclat de certains noms ou de certaines réputations contemporaines ».

C'en est assez, mon ami : notre entretien finit par traîner en longueur, et déjà vous ne m'écoutez plus qu'avec des marques sensibles d'impatience. Dieu veuille toucher votre cœur et éclairer votre intelligence, pour que vous le connaissiez et l'aimiez, en suivant en tout, avec docilité, la voix de notre Mère commune, sans vous laisser aller aux caprices de l'enfance, aux entêtements du sexe faible, et aux révoltes sataniques de l'enfer. Voyez quel a été le sort des amis de votre jeunesse, de vos chefs d'école ; voyez avec quelle note infamante passeront à l'histoire du catholicisme des noms illustres, qui, sans cela, auraient brillé d'un éclat si vif et si pur. Rappelez-vous le malheureux P. Hyacinthe, hier astre étincelant au firmament du catholicisme libéral, et aujourd'hui enseveli dans le bourbier d'une luxure sacrilège. Tels ont été ses débuts, telle a été sa chute. Peut-être le Seigneur a-t-il permis, dans ses décrets éternels, cette si horrible apostasie, pour ouvrir les yeux à cet esprit si audacieux et si imprudent. Grand Dieu ! passer de la chaire de Notre-Dame de Paris dans les bras impudiques de madame Merriman ! Catholique libéral, que cet exemple vous instruise !

A. M. D. G.

MAÇONNISME ET CATHOLICISME

PARALLÈLE

entre la doctrine des loges et celle de la sainte Église catholique, apostolique et romaine.

INTRODUCTION

A la première impression d'étonnement causée dans le monde par la très importante encyclique *Humanum genus* de notre Saint-Père le pape, Léon XIII, encyclique dirigée contre la Franc-Maçonnerie et si connue de nos lecteurs, a succédé partout une discussion ardente et fiévreuse sur les points principaux de ce document, le plus considérable peut-être de tous ceux qui ont été adressés au monde catholique par le Saint-Siège durant ce siècle. Ce document n'est point de ceux que la secte peut plus ou moins étouffer, à la faveur de la confusion de ses arguties ou de ses fanfaronnades, ou de la misérable conspiration du silence. Non : cette parole souveraine a dé-

passé dès le début tous les évènements du jour, étant elle-même l'évènement le plus considérable et le plus solennel; elle a couvert toutes les clameurs de la presse et des clubs : elle tombait de si haut et avait un tel ascendant moral, que rien n'eût été capable de la dominer. Aujourd'hui encore, bon gré malgré, tous ceux qui parlent ou qui écrivent, traitent ce sujet: les bons comme les mauvais, les catholiques et les rationalistes. L'encyclique, en effet, a trouvé partout un écho favorable ou hostile; partout encore elle est reçue ou avec une soumission absolue ou avec une résistance ouverte : nulle part elle ne trouve le dédain ou l'indifférence.

Nous avons donc à en parler à notre tour; et puisque nous avons le grand honheur d'occuper un poste modeste, il est vrai, dans la lutte contemporaine, nous ne pouvons, ni ne devons, ni ne saurions laisser passer, sans la saisir, l'occasion qui se présente à nous de combattre le bon combat.

Le premier effet, disions-nous, produit dans le monde par la parole pontificale, a été l'admiration, l'étonnement, une profonde stupeur. Comment, disaient plusieurs, le Souverain Pontife a-t-il porté l'audace à ce point? Mettant le pied à l'étrier, s'il était permis de parler ainsi, comme pour s'échapper de Rome, à la façon d'un fugitif,

le Pontife opprimé ose regarder en face et intrépidement les pouvoirs du jour, qui, à quelques rares exceptions près, sont tous atteints par les anathèmes lancés contre la franc-maçonnerie. N'espère-t-il rien de l'Angleterre ou de la Prusse? comment donc lance-t-il hardiment ce gant aux francs-maçons couronnés de Prusse et d'Angleterre? Ne dit-on pas qu'il se trouvera bientôt dans la nécessité de demander à quelqu'un de ces gouvernements un asile pour abriter le dernier reste de son indépendance? comment donc se ferme-t-il la porte de tous ces États avec cette intempestive déclaration de guerre à tout le monde officiel?

En vérité, il faut convenir que le Pape s'expose beaucoup, par ce document, qui est comme un soufflet sonore appliqué par sa suprême autorité sur les joues de tous les révolutionnaires démocrates ou aristocrates des temps présents. Il s'expose beaucoup? donc il a une sainte hardiesse. Il s'avance beaucoup? donc il se sent bien fort, même en face des puissances, ce pouvoir que l'on représente comme aux prises avec la mort. C'est qu'il respire vigoureusement, très vigoureusement, mes amis; et ce moribond qui n'achève jamais de mourir, communique une vie plus abondante à ceux qui vivent déjà. Voyez ce qui se passe aujourd'hui. Pour montrer au monde

qu'il n'attend de lui aucun service et qu'il ne le redoute nullement, il brûle, pour ainsi dire, ses vaisseaux, cet insigne chef des armées spirituelles, et, nouveau Fernand Cortez, il aborde sans crainte aux rivages escarpés de la Révolution ; il prend l'offensive, et met tout à feu et à sang jusque dans l'intérieur des forteresses ennemies ; il étreint le monstre corps à corps, afin de le frapper au cœur. Et, vive Dieu ! il l'a frappé dans une attaque habile ; et voilà que nous tenons le monstre, qui se roule dans des convulsions désespérées, rejetant un sang immonde et annonçant par ses horribles rugissements la fureur que lui cause cette première défaite.

Voilà pour ce qui concerne le monstre révolutionnaire. Mais, pour nous, il est d'une certitude indubitable que le coup le plus terrible, le plus décisif, le plus mortel porté par l'encyclique, a frappé la Révolution à l'eau de rose, bénigne, celle qui porte le nom de catholicisme libéral. Le *Syllabus* a été sa sentence de mort ; l'encyclique *Humanum genus* est son exécution et son enterrement.

Ils s'en allaient dogmatisant sans cesse, ces messieurs les demi-révolutionnaires, qui sont les plus mauvais de tous, par là même qu'ils ne veulent pas le paraître ; annonçant que la stratégie excellente des plus fermes catholiques, en

provoquant contre l'ennemi actuel les rudes combats que nous connaissons tous, était extravagante. Par peur de nous ne savons quels conflits journaliers, ils voudraient qu'on ne dît rien, ou qu'on parlât fort peu de ces questions, et, au moins, toujours en un style qui pût, l'entreprise étant difficile, vaincre l'ennemi sans l'irriter, ou au moins sans l'humilier; que l'on combattît tant que l'on voudrait (à la bonne heure !) les sectes des siècles passés; mais jamais, au grand jamais, la secte actuelle : comme si, dans nos luttes catholiques, nous devions nous en tenir à donner un grand coup d'épée au cadavre d'un Turc, ce qui est certainement une manière de combattre très pacifique, et qui ne donne pas beaucoup d'ennuis; qu'enfin, dans toute loi, on se tînt en garde, non pas contre l'opportunité, qui est une grande loi, mais bien contre l'opportunisme, qui en est la contrefaçon et la honteuse parodie. Voici qu'au milieu de tout cela retentit tout à coup, du haut de son Sinaï, la voix du Pape: il sanctionne, par cette encyclique, qui sera désormais l'expression la plus complète du décalogue antirévolutionnaire, toute la propagande que, durant les dernières années, sont venus soutenir, au prix de si mortels ennuis, les chefs les plus vaillants de l'intransigeance catholique. Il soulève, au moment qui semble le moins opportun, c'est-

à-dire, contre toutes les règles de l'opportunisme, la question de toutes la plus brûlante, au moment de tous le plus critique, contre les personnes et les choses les plus recommandables; laissant une fois de plus résolue et décidée, une vérité souvent méconnue aujourd'hui, bien qu'elle soit de simple bon sens, à savoir que jamais il n'y a un meilleur moment pour combattre que celui où les ennemis présentent ou acceptent le combat.

L'encyclique *Humanum genus*, en disant seulement : « Je suis là », a donc gagné deux grandes victoires pour la bonne cause de la vérité : à la Révolution cruelle, elle a donné la mesure de sa valeur et de sa force ; à la Révolution hypocrite, elle a dévoilé une fois de plus sa fausseté et enlevé son masque. Et elle nous a donné, à nous tous catholiques, en même temps une grande consolation et une grande leçon : la consolation de savoir que nous soutenions un bon, un excellent combat, lorsque nous parlions, il y a quelque temps, comme parle aujourd'hui le Pape; la leçon qui nous encourage à continuer désormais à soutenir le même combat, toujours de la même façon, mais avec un nouvel enthousiasme et une nouvelle intrépidité.

Dans cet opuscule, nous allons écrire un commentaire simple et populaire de ce grave document pontifical. Connaître l'ennemi, c'est déjà avoir

un très grand avantage pour le vaincre. Faisons donc connaître au monde actuel, moins mauvais peut-être que trompé, les doctrines de cette secte infernale, dont l'organisation matérielle offre un danger moindre que sa propagande continuelle dans l'ordre des doctrines.

Nous croyons ainsi remplir simplement un devoir. Que nos lecteurs regardent aussi comme un devoir pour eux de contribuer selon leur pouvoir à la diffusion de ces idées, principalement dans la classe la plus modeste et la moins instruite, et, par là même, la plus exposée aux séductions de la secte infernale.

Sabadell, mois du Sacré-Cœur, 1885.

MAÇONNISME ET CATHOLICISME

I

A quoi bon cette nouvelle condamnation de la franc-maçonnerie et de ses doctrines, prononcée par le Souverain-Pontife dans l'encyclique HUMANUM GENUS ? *Le maçonnisme est-il la même chose que la maçonnerie ?*

L'objet de l'encyclique *Humanum genus* est la condamnation de la maçonnerie. Cette secte infernale ayant été déjà, à plusieurs reprises, réprouvée et condamnée par le Saint-Siège sous les précédents pontifes, la première question que l'on se pose en présence de ce nouveau document, est la suivante :

« Pourquoi cette nouvelle condamnation, si « Rome avait déjà prononcé sur le même sujet « une sentence officielle, aussi autorisée, et par « conséquent aussi obligatoire pour les vrais « catholiques que l'encyclique actuelle ?

« Pourquoi le Pape nous parle-t-il encore sur « le même sujet ? et pourquoi les ultramontains « regardent-ils ce document comme une véritable « nouveauté ? »

Nous allons répondre, dans la modeste mesure de nos forces, à ces doutes ; et ces doutes eux-mêmes nous mettront en mesure d'étudier et de comprendre parfaitement l'importance spéciale qu'offre le susdit document sur tous les autres du même genre.

Certes, la maçonnerie était condamnée, sous ce même nom, depuis déjà longtemps, et notre Saint-Père le Pape tient compte des condamnations de ses glorieux prédécesseurs. Ainsi, autrefois comme aujourd'hui, il y avait péché à appartenir à la maçonnerie, et cette secte a été maudite dès qu'elle a été pour la première fois déclarée satanique et antichrétienne par le Docteur universel. Mais ce que n'avaient pas fait les précédents actes pontificaux, c'était de la définir, de la représenter, de la photographier en quelque sorte, de montrer ce qu'elle est en elle-même et dans ses œuvres, avec l'ampleur et l'étendue que vient de déployer le Vicaire actuel du Christ. C'est là ce qui fait le caractère spécial et dominant de la présente encyclique. La maçonnerie est détestable ; c'est un crime d'être maçon : nous tous catholiques, nous savions et prêchions déjà cela. Mais qu'est-ce qu'être maçon ? que sont les doctrines essentiellement maçonniques ? jusqu'à quel point le maçonnisme a-t-il infecté la société actuelle ? c'est là ce qu'ignoraient un grand nombre

d'hommes, même parmi les bons; c'est ce que plusieurs, même parmi les catholiques sincères, ne voulaient pas comprendre entièrement ; c'est ce qui, pour plusieurs, n'était qu'une manie insensée ; un thème fastidieux de convention des fanatiques et des intransigeants : de sorte que le principal effet de la parole pontificale a été, cette fois, après avoir condamné de nouveau la secte, de la démasquer ; après l'avoir réprouvée, de la peindre ; en appelant l'attention du monde sur la maçonnerie, de l'appeler aussi sur le maçonnisme. La maçonnerie étant ainsi entendue, et, après avoir étudié longuement et attentivement la parole de Léon XIII, nous avons intitulé le présent travail, non pas *Maçonnerie et Catholicisme*, ce qui semblait être une formule plus concrète, mais *Maçonnisme et Catholicisme*, titre qui embrasse plus complètement tout le concept maçonnique : car, à notre humble avis, il y a là le concept le plus essentiel, le plus exact, le plus naturel de l'encyclique.

Toutefois, quelqu'un se rira peut-être de notre distinction, en la qualifiant de souverainement abstraite et métaphysique, sinon d'arbitraire et de puérile. Nous allons lui prouver qu'elle est au contraire et simplement très pratique, très facile à saisir, et d'une application indispensable et immédiate.

La maçonnerie est une association ou une secte, jusqu'à nos jours presque entièrement secrète, aujourd'hui publique et officielle, et partout connue, jusque dans la rue, presque à l'égal d'une institution légale. Elle a son organisation, sa doctrine, ses procédés, ses initiations, ses assemblées, etc. Les maçons sont ceux qui s'y sont affiliés et qui n'y ont pas renoncé par une abjuration formelle. Telle est en abrégé la société appelée la maçonnerie. Il nous suffit pour le moment d'en donner une notion fondamentale.

Il y a là la maçonnerie et les maçons ; mais ce n'est pas encore le maçonnisme. Le maçonnisme est plus et beaucoup plus que cela. Tel est l'objectif principal et le plus étendu que vise, comme on peut le voir, l'encyclique *Humanum genus*. Le maçonnisme est la doctrine maçonnique qu'ont l'habitude de tenir, de professer et de pratiquer, et que tiennent, professent et pratiquent réellement plusieurs de ceux qui, *matériellement*, ne peuvent pas être appelés maçons, parce qu'ils ne sont pas matériellement inscrits sur les registres de la maçonnerie. Le maçonnisme est l'influence maçonnique dans les lois, dans la diplomatie, dans les lectures, dans les divertissements, dans les œuvres de bienfaisance, dans l'enseignement et dans toutes les sphères de la vie sociale. On peut être fauteur, complice et coupable de tout

cela, sans être positivement affilié aux loges ou avoir revêtu le tablier maçonnique. Pour rendre notre pensée plus claire, nous allons recourir au moyen simple et populaire des comparaisons. La lumière que les physiciens appellent diffuse, et qui est celle qui éclaire, pendant le jour, les lieux où ne pénètrent pas les rayons du soleil, n'est assurément pas le soleil lui-même. Toutefois, c'est la lumière du soleil, bien qu'elle ne soit pas le disque solaire. C'est de lui qu'elle tire toute sa beauté, sa splendeur, sa bienfaisante influence. Ainsi en est-il du maçonnisme : il est le resplendissement, le rayonnement *diffus* de ce foyer ténébreux de perversité antichrétienne qui s'appelle la Maçonnerie. Il étend son influence beaucoup plus loin que cette dernière ; il empoisonne, corrompt et tue maçonniquement même un grand nombre de ceux qui ignorent l'existence des maçons et de la maçonnerie. L'effet de ce maçonnisme ou de cette maçonnerie diffuse, beaucoup plus funeste que celui de la maçonnerie dans son sens concret et matériel, est cet horrible pouvoir que possèdent aujourd'hui les loges dans le monde entier, et qu'elles ne posséderaient certainement pas, si la maçonnerie ne pouvait compter que sur le concours de ses affiliés officiels, et si elle n'était pas aidée et servie par la protection plus efficace d'un très grand nombre de maçons inconscients, c'est-

à-dire, de catholiques imprégnés, quelquefois sans le vouloir, d'autres fois par leur faute, du maçonnisme le plus raffiné.

Il nous semble que cette distinction ne paraîtra plus désormais si relevée et si métaphysique à quelques-uns de ceux qu'elle faisait peut-être sourire au début. Il nous semble qu'ils commencent à apercevoir par notre façon de poser la question, le but que nous poursuivons. De ce point de vue élevé, des horizons étendus, immenses, se déroulent à nos yeux.

On verra déjà comment, en prenant une à une les paroles du Pape, et spécialement celle qui a pour but de démasquer la maçonnerie, nous mettons, avec l'aide de Dieu, le doigt sur la plaie, et trouvons dans cet admirable document émané de Rome le diagnostic de tout le mal social à l'heure présente. La première cause et la première racine de ce mal, c'est la maçonnerie, dont l'effet le plus général et le plus terrible dans ses conséquences est ce que nous avons appelé le maçonnisme. Cette dénomination vulgaire et usuelle, donnée aussi comme authentique par Rome dans d'autres documents, est, pourquoi ne le dirions-nous pas à notre tour ? — celle de *libéralisme*.

Nous le verrons, avec l'aide de Dieu, dans les chapitres suivants. La distinction que nous avons indiquée, marque d'avance la division naturelle de

notre travail : nous parlerons d'abord de la maçonnerie considérée dans son objet *matériel*, ou de la secte en particulier, *in concreto*, et cela seulement par manière de construction de lieu ; en second lieu, et principalement, nous parlerons de la maçonnerie considérée dans son objet *formel*, *formaliter*, ou du maçonnisme et des œuvres et des influences maçonniques en général.

Le Pape a ouvert la brèche par laquelle nous devons passer sans crainte ni respect humain, nous tous qui nous faisons gloire de marcher sous les ordres d'un chef aussi vaillant.

II

De l'existence dans le monde actuel de cet horrible foyer d'antichristianisme qui s'appelle la maçonnerie.

La première chose que fait l'encyclique *Humanum genus* au sujet de la maçonnerie, c'est d'affirmer son existence. Et cette affirmation semble mériter d'être signalée, en raison de son importance capitale.

La tactique des sectaires, quand ils se sentent atteints par une condamnation pontificale, est tou-

jours la même : tout d'abord ils assurent, sur le ton de la plaisanterie, que cette erreur ou cette secte contre laquelle est lancé l'anathème n'existe pas, que cette hérésie n'est qu'un mythe éclos dans l'imagination du Pape ; ensuite, ils en viennent toujours à distinguer dans la doctrine réprouvée un bon et un mauvais concept, prétendant que dans tel sens la condamnation est légitime, mais non dans tel autre, qui est précisément celui qui la motive davantage. L'arianisme et le pélagianisme, qui furent les hérésies les plus formidables ; le jansénisme et le libéralisme, qui ont été les hérésies les plus funestes des derniers temps, ont brillé entre toutes par l'habileté avec laquelle elles ont su se maintenir comme sur un champ de bataille vaste et bien protégé, à la faveur de ces subtilités diaboliques. Contre ces subtilités tortueuses, qui, plus que tout le reste, caractérisent leur perfidie native, l'Église a toujours opposé l'infaillibilité de son enseignement, non seulement en ce qui touche aux doctrines considérées au point de vue spéculatif ou théorique, mais aussi relativement à leur existence pratique, dans l'ordre des faits, qu'elles se trouvent exposées dans un livre, ou incarnées dans une secte ou dans une institution. De sorte que l'autorité décisive du magistère pontifical s'exerce non seulement sur le dogme et les enseignements qui lui sont opposés, mais aussi

sur le *fait dogmatique*, c'est-à-dire, sur ce que nous pourrions appeler sa réalisation pratique dans la sphère sociale. Il n'est donc pas oiseux que le Pape commence son très grave document en affirmant l'existence de la maçonnerie.

Pour peu que l'on connaisse le monde misérable dans lequel nous vivons aujourd'hui, ce monde qui, nonobstant ses fastidieuses prétentions de lumière et de civilisation, est parfois aussi insensé, aussi arriéré, et, sur beaucoup de points, plus crédule et plus facile à tromper que s'il avait vécu il y a trois siècles ; pour peu, je le répète, que l'on connaisse le monde malheureux avec lequel nous avons à vivre, on verra que ce qui convenait avant tout, c'était cette solennelle et très autorisée affirmation. Aussi bien, il y a moins d'un an, parlant avec un homme considérable, qui se pique d'être savant et qui l'est réellement dans une certaine branche, nous avons entendu avec tristesse tomber de ses lèvres cette affirmation magistrale, que la franc-maçonnerie est une chimère, et que nous ne sommes guère que des enfants à la mamelle, tremblants à l'aspect d'un fantôme, nous qui, à toute heure, nous occupons de la maçonnerie. Ils sont nombreux, ou du moins ils l'ont été jusqu'à ce jour, ceux qui ont cru que réellement la maçonnerie n'est qu'une machine de guerre inventée par les orateurs ou

les journalistes ultramontains. Ils n'observent pas que cette entreprise où l'on ne voit rien de la maçonnerie, est précisément la première des ruses maçonniques, celle que la secte emploie avec le plus d'ardeur et sans contredit avec le plus de succès. Pour tous ces hommes, la très grave parole du Pape, qui affirme, dans la plénitude de son infaillible autorité, que la franc-maçonnerie existe, et existe véritablement, cette parole pontificale est tombée comme une bombe au milieu de leurs négations innocentes ou perfides.

Il est donc certain et démontré, non seulement par le témoignage des faits, que les aveugles volontaires ont pu seuls jusqu'à ce jour ne pas voir, mais d'une façon beaucoup plus formelle encore par l'autorité divine de l'Église, qu'il existe une secte appelée la maçonnerie ou la franc-maçonnerie. C'est là un fait réel, vivant, palpitant, actuel, comme les autres qui, dans le monde extérieur et sensible, appellent notre attention. Il existe une vaste association ou ligue, secrète jusqu'à ces derniers temps, presque publique et officielle aujourd'hui, qui compte par milliers dans chaque nation des centres secondaires appelés loges, et dont les adeptes ou affiliés se comptent par millions, rangés sous une bannière commune, sans égard pour les différences de nationalité ou de politique, et animés d'une même

haine contre le Christ et sa sainte Église. Comme il existe, en plein jour et au grand soleil, une société visible, organisée, ayant ses chefs reconnus et acceptés, avec sa hiérarchie ; société qui s'appelle le christianisme, parce qu'elle est en quelque sorte la personnification des doctrines et des préceptes du Christ, son immortel fondateur : ainsi il existe une autre société, qui est née et a grandi à la faveur des ténèbres, organisée elle aussi et possédant sa hiérarchie, soumise à des chefs redoutables et mystérieux; société qui, étant comme une personnification de toutes les haines contre le Christ, peut fort bien s'appeler l'antichristianisme organisé, ou mieux l'Antéchrist, et qui, uniquement pour des motifs de convenance stratégique, ne porte pas ce nom, mais celui de Maçonnerie ou de Franc-Maçonnerie. Une telle société, formidable Église de Satan, en opposition directe et en lutte continuelle avec l'Église du Christ, se trouve répandue, comme son éternelle rivale, par tout le monde connu, et travaille de tout son pouvoir à étendre chaque jour ses incommensurables frontières. Et son désir est d'établir dans tous les pays et par tous les moyens un royaume universel de Satan en face du royaume universel de Jésus-Christ, à qui son Père a donné en héritage tous les siècles et tous les peuples, bien que, pour des fins connues de son insonda-

ble providence, mais que nous connaissons en partie, il ait permis que ce royaume divin soit en lutte continuelle avec le royaume de Satan, jusqu'à l'heure du triomphe complet du Christ au jugement universel. Cette société infernale existe, elle travaille, elle conspire, elle écrit, elle pérore, elle légifère, elle gouverne, elle lutte, elle étend son empire, et elle porte en elle-même la clef de la majeure partie des événements modernes. Son œuvre est ce monde officiel établi partout, ou directement contre Dieu, ou honteusement, en faisant abstraction de Dieu ; ou hypocritement, en voulant que Dieu partage avec ses ennemis sa souveraine domination. De ses centres sort comme inspiré par Satan, à peu près tout ce qui se prêche et s'enseigne aux peuples, en opposition avec ce qu'enseigne la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Le monde, le démon et la chair avaient déjà, depuis Adam, des maximes, des affections et des procédés opposés à la vérité ; la Maçonnerie est venue, dans les temps modernes, donner à toutes ces forces individuelles, et, pour ainsi dire, séparées et désunies, une funeste unité de but, de principe et de procédés, dont la perfection et la sagesse ne se comprennent et ne s'expliquent qu'en reconnaissant qu'elles sont diaboliques. Le diable est mauvais, c'est certain ; mais il a une nature an-

gélique, qui, d'après l'enseignement de la théologie, n'a été détruite ni par le péché ni par la punition qui lui a été infligée.

Quelle est l'extension matérielle, et par là même l'influence désastreuse de cette Église antichrétienne, autrefois très secrète et cachée, aujourd'hui visible, apparente, prépondérante, et régnant en souveraine ? On en aura l'idée par la statistique, et les dates suivantes, que nous empruntons, pour ce qui concerne l'Europe, à un journal autorisé et que nous croyons bien renseigné :

Angleterre.—La Grande Loge d'Angleterre, dont le siège est à Londres, date de 1717; elle a sous ses ordres le chiffre énorme de 2,019 loges. Une autre puissance, de rite « ancien et accepté » pour l'Angleterre et le pays de Galles, porte le titre de « Suprême Conseil du 33e degré ». Elle fut établie en 1845, et compte 88 chapitres.

Écosse.—La Grande Loge écossaise dont le siège est à Édimbourg, fut fondée en 1738, et a sous ses ordres 891 loges. Le Suprême Conseil du 33e degré du rite écossais antique et accepté compte 10 chapitres.

Irlande.—La Grande Loge d'Irlande, dont le siège est à Dublin, a sous ses ordres le nombre très considérable de 1,014 loges.

Danemark. — La Grande Loge de Danemark,

dont le siège est à Copenhague, fut fondée en 1747, et a 10 loges sous ses ordres.

Suède et Norvège.— La Grande Loge de ces pays, dont le siège est à Stockholm, fut fondée en 1754, et a 33 loges sous ses ordres.

Belgique. — Le Grand Orient de Belgique s'est établi à Bruxelles en 1832 ; il dispose de 24 loges.

Hollande.—Le Grand Orient des Pays-Bas a son siège à la Haye ; il fut fondé en 1756, et dispose de 79 loges, qui, en 1884, réunissaient 2,185 associés.

Allemagne. — L'Allemagne septentrionale possède huits pouvoirs maçonniques et cinq loges indépendantes, avec un total de 42,496 maçons actifs.

La Grande Loge nationale, la loge mère, se trouve à Berlin, et fut fondée en 1774. Elle compte 113 loges, qui réunissent 13,095 affiliés. La Grande Loge régionale d'Allemagne, dont le siège est aussi à Berlin, date de 1774, et compte 107 loges, avec un total de 8,762 associés. La Grande Loge royale d'York, dont le siège est encore à Berlin, fut fondée en 1798 ; elle compte 61 loges et 4,774 membres. La Grande Loge de Hambourg, qui a son siège dans cette ville, fut fondée en 1740, et compte 31 loges et 2,629 affiliés. La Grande Loge éclectique de Francfort fut fondée le 18 mars 1783, et compte 12 loges et 1,396 membres. La Grande Loge de Bavière, *le*

Soleil, fut fondée le 21 janvier 1741, et compte 24 loges et 1,701 membres. La Grande Loge régionale de Saxe, dont le siège est à Dresde, fut fondée en 1811, et compte 18 loges et 3,000 membres. La Grande Loge de l'Union maçonnique, qui a son siège à Darmstadt, fut fondée en 1846 ; elle compte 9 loges et 896 membres.

France. — Le Grand Orient de France réside à Paris ; il fut fondé en 1736, et tient sous son obédience 66 ateliers à Paris, 13 dans le département de la Seine, 208 dans les autres départements, 14 à Alger, 11 dans les colonies, et 28 chez les nations étrangères.

Outre le Grand Orient, il existe à Paris :

1° Le Suprême Conseil du rite écossais ancien, accrédité pour la France et ses dépendances (ou possessions hors du continent) ;

2° L'ordre maçonnique oriental du Misraïm ou d'Égypte ;

3° La Grande Loge symbolique écossaise de France.

Luxembourg. — Le conseil suprême du grand-duché de Luxembourg fut établi en 1844, et compte deux loges.

Hongrie. — Le Grand Orient de Hongrie réside à Pesth ; il fut fondé en 1871, et compte 15 loges. La Grande Loge de Hongrie, fondée en 1870, compte 24 loges et 783 membres.

Italie. — Le Grand Orient d'Italie, Suprême Conseil, fut fondé en 1861, et compte 150 ateliers.

Espagne. — Le Grand Orient national d'Espagne, grande loge espagnole, réside à Madrid. Il fut fondé le 15 janvier 1726 par lord Warton; il a sous ses ordres 182 loges. De plus, il existe un Suprême Conseil de la Maçonnerie espagnole, fondé en 1868; il compte 216 loges et 3 chapitres.

Portugal. — Le Grand Orient de Lisbonne et le Suprême Conseil de la Maçonnerie portugaise, fondés en 1805, se fusionnèrent en 1869; ils comptent 114 loges.

Suisse. — La Grande Loge de Berne, fondée en 1844, compte 74 loges.

En résumé, il ressort de cette ténébreuse statistique qu'il existe, en Europe seulement, 5,486 loges ou paroisses de cette Église infernale. Nous disons : « en Europe seulement », car il faut remarquer qu'il y en a un nombre égal dans les autres contrées du monde connu, et spécialement en Amérique, où la corruption maçonnique a pénétré d'une façon particulière.

III

Si la Maçonnerie a réellement l'influence et la puissance qu'on lui suppose dans le monde actuel.

Après avoir affirmé l'existence de la Maçonnerie contre ceux qui, sous un prétexte quelconque, s'efforcent de faire passer pour un mythe fantastique cette ténébreuse conspiration contre Dieu, le Pape en vient à formuler sur le même sujet deux autres affirmations très importantes : premièrement, sa formidable influence sociale actuelle; secondement, le caractère pernicieux et absolument antichrétien de cette influence sociale.

Ce sont là deux vérités que s'obstinent a obscurcir et à voiler les partisans de la secte infernale, maintenant qu'il ne leur est plus possible de nier son existence matérielle.

« Dans l'espace d'un siècle et demi, dit le Pape, la secte maçonnique a fait d'incroyables progrès. Employant en même temps l'audace et la ruse, elle a envahi tous les degrés de la hiérarchie sociale, et elle commence à jouir, au sein des États modernes, d'un pouvoir qui équivaut presque à la souveraineté. De cette rapide et formidable extension, il est résulté nécessairement pour l'Église,

pour l'autorité des princes et le salut public, des maux que nos prédécesseurs ont prévus longtemps à l'avance. Aussitôt, on s'est trouvé en présence de très graves motifs de crainte pour l'avenir, non point assurément pour l'Église, dont les fondements sont à l'abri de toutes les attaques des hommes, mais pour les États au sein desquels ont acquis une influence considérable et cette secte des Francs-Maçons et les autres associations semblables qui concourent à son œuvre de destruction ou lui servent de satellites ».

Nous avons traduit ici ce paragraphe dans son intégrité, parce que, dans son austère laconisme, il compte parmi les plus graves de ce document si important. Nous savons officiellement par lui que la Franc-Maçonnerie n'est pas une association quelconque, une ligue de malfaiteurs vulgaires, un repaire de gens sans aveu, comme on dit communément, mais une association qui a envahi tous les degrés de la hiérarchie sociale. Assurément, nous le savions déjà ; mais aujourd'hui, nous sommes avertis officiellement. Ainsi tous les degrés de la hiérarchie sociale sont infectés de cette lèpre : non pas précisément tels ou tels milieux sociaux, dans lesquels on trouve plus ordinairement, en apparence du moins, une disposition plus grande à toute espèce de forfaits ; non pas les groupes les plus avancés de la déma-

gogie moderne, ceux qui forment son avant-garde et ses éclaireurs ; ceux qui, sans déguisement aucun, annoncent leur horrible désir de bannir de la terre le nom de Dieu, et d'abolir sous les coups de leur haine égalitaire toute distinction hiérarchique, toute idée d'autorité. Non : la Maçonnerie, et bien plus encore le Maçonnisme, est une maladie, un certain phylloxéra, qui a atteint *tous les degrés de la hiérarchie sociale*, comme le dit textuellement le Souverain Pontife ; et cela, non point à la façon d'une affection sans gravité, d'un mal chronique peu dangereux, mais comme un mal qui commence à prendre, au sein des États modernes, une influence tellement prépondérante, qu'elle équivaut en quelque sorte, selon la parole formelle du Vicaire de Jésus-Christ, à une vraie souveraineté.

Juste ciel ! et nous qui, si souvent, nous sommes vus couverts de confusion, presque excommuniés, lorsque, avec des réserves plus ou moins expresses, nous nous risquions jusqu'à exprimer cette même pensée, qui a déchaîné contre nous tous les efforts combinés de la société actuelle ! nous, exagérés et fanatiques, qui avons toujours cru qu'à tous les points de vue, c'étaient la Maçonnerie pure, l'hétérodoxie pure, l'hérésie formelle contre Dieu, son Christ, son Église et ses fils les plus dévoués, qui étaient les principaux éléments constitutifs de cette organisation mo-

derne, qui attire vers la terre et est patronnée ouvertement et sciemment par tous les enfants de Bélial, pour faire la guerre à Jésus-Christ Notre-Seigneur! Il est vrai que nous nous sommes inclinés respectueusement devant la suprême affirmation du Vicaire de Jésus-Christ, qui nous assure que cette peste a déjà infecté toutes les sphères de l'ordre social existant. Gravons ces enseignements dans notre mémoire, et ne permettons pas qu'ils en sortent jamais. Sachons dans quel milieu nous vivons, avec qui nous marchons; pensons aux ennemis contre lesquels nous avons à combattre à toute heure. Nous sommes aux prises avec une contagion qui a envahi toutes les sphères de l'ordre social, avec un ennemi qui nous coudoie partout, avec une atmosphère qui nous pénètre, nous attaque, et répand partout le poison. Elle nous combat ouvertement sur la place publique, et même dans les emplois officiels, où son pouvoir va sur le pied de la souveraineté. Elle se cache astucieusement et pénètre jusqu'à notre foyer domestique, si nous ne veillons pas avec un zèle constant et actif; elle nous épie encore, à la mode de l'aspic caché sous les fleurs, jusque dans les œuvres de piété; elle conspire contre nous au moyen de mille pièges très habilement tendus, et que ceux-là seuls peuvent prévoir et éviter, qui sont saintement intransigeants.

Ces paroles sont solennelles et renferment un grand principe de conduite, une importante règle pratique pour la vie du catholique de notre époque. Elles érigent comme principale règle de prudence, dans notre mode actuel de vie et de combat, principalement à l'endroit des pouvoirs publics, ce que nous nous permettrons d'appeler un critère de défiance. Oui, nous nous décidons à écrire ce mot sans hésiter, non point à la légère, mais après mûre réflexion. Aux vertus fondamentales qu'en tout temps le vaillant champion de la vérité a dû considérer comme propres à sa condition, il faut ajouter aujourd'hui celle-ci, qui est la caractéristique de l'époque : une sage et prudente défiance de tout ce qui l'entoure. Cela est évident, puisque tout ce qui l'entoure est infecté, a subi la contagion, l'atteinte de ce virus maçonnique qui a empoisonné tous les degrés ou sphères de l'ordre social.

Il y a quelque temps, ce conseil franc et loyal eût été taxé de manque de charité par quelques malheureux qui ignorent peut-être que ce même mot « charité » est celui que nous avons l'habitude de regarder depuis quelques années comme celui qui doit le plus inspirer de défiance. On ne le dira plus à l'heure actuelle, parce que ce critère de défiance et de pessimisme que nous proclamons ici, n'est pas fondé sur notre appré-

ciation, mais sur la parole formelle du Pape ; d'autant plus que cette même secte diabolique n'a pas trouvé de masque plus convenable pour se cacher, que celui de la sainte pratique de la charité, affectant de ne se faire passer pour rien moins qu'une pure association de bienfaisance.

IV

Mais ne dit-on pas par ici, parmi ceux qui peuvent être bien renseignés, que la Maçonnerie est une pure association de bienfaisance ?

Naturellement: ce que désire par-dessus tout la secte maçonnique, là où elle peut l'obtenir, c'est, comme nous l'avons dit, qu'on nie ou qu'on mette en doute son existence. En cela, elle agit conformément à ses instincts de secte secrète. Là, au contraire, où elle désespère d'y réussir, elle se contente de n'être pas connue, au moins telle qu'elle est en réalité.

Dans ce but, ce qu'elle cherche avant tout, c'est un masque commode et sympathique dont elle s'enveloppe ; et il n'en est pas qui se prête mieux à ce jeu que celui de la charité. Masque commode, avons-nous dit, car il n'y a rien de

plus facile pour une association que de se donner le nom et les apparences d'une association de charité : nous allons le voir à l'instant. Masque sympathique, avons-nous ajouté, comme sont toujours sympathiques la générosité et la libéralité, quels qu'en soient le principe et la source, comme nous allons le voir également. D'où il résulte que le but de la Maçonnerie est de se montrer bienfaisante et philanthropique. Elle obtient par là deux résultats : premièrement, elle cache aux simples son véritable caractère ; secondement, elle attire à elle, à la faveur de cet aspect extérieur de bonne œuvre, ceux qui ne regardent pas le fond des choses et qui ne considèrent que leur côté extérieur et apparent. Le Pape, dans son encyclique, fait pareillement justice de cette ruse satanique. En conséquence, la Maçonnerie est-elle, oui ou non, une association de bienfaisance ?

Oui et non : nous allons donner l'explication de cette réponse singulière, et en apparence contradictoire.

Oui, d'une certaine façon, la Maçonnerie est une association de bienfaisance, puisque, pour recruter des adeptes en grand nombre et pour les conserver unis au moyen d'une certaine solidarité, à travers les différences de nationalité et de race, elle n'a pas trouvé de meilleur moyen

qu'une protection mutuelle universelle, en vertu de laquelle un affilié, en quelque endroit qu'il se trouve, est assisté par ses coassociés dans ses besoins, dans ses relations, dans l'obtention d'un emploi, etc. Ainsi, dans diverses circonstances et dans certaines branches d'administrations ou de services publics, le titre de Maçon est la meilleure des recommandations pour arriver à être avantageusement placé. On a cité récemment le cas d'un jeune homme très rangé, qui aspirait à un certain emploi, auquel il pouvait prétendre à bon droit. Celui à qui il manifestait son désir, lui répondit simplement : « Il vous suffit, mon cher ami, de passer chez M. X..., et de donner votre nom à la Loge ». Le jeune homme, qui était un fervent catholique, déclara qu'il ne recourrait pas à un moyen que réprouvait sa conscience. « Allez donc ! ne faites pas l'enfant, répliqua l'impertinent interlocuteur : vous trouverez inscrits sur les registres de la Loge une longue liste de personnages qui sont aussi catholiques que vous, et qui n'ont pas été arrêtés par un tel scrupule. Aujourd'hui, on ne parvient guère à la fortune que par ce chemin. » En effet, il doit en être ainsi dans la plupart des cas, sauf quelques rares et très honorables exceptions. Et l'on comprend aisément qu'il ne peut guère en être autrement. L'État moderne est constitué d'une façon essen-

tiellement maçonnique, ses principaux représentants sont Maçons, et aujourd'hui la chose publique est organisée et établie de telle sorte que presque tout y dépend de l'influence de l'État, qui est le plus haut degré d'absolutisme qui se puisse imaginer : il en résulte comme conséquence rigoureuse que tout ou à peu près tout est subordonné aujourd'hui, dans les carrières publiques, à l'influence directe ou indirecte de la Maçonnerie. Et la Maçonnerie serait bien insensée, si elle ne faisait pas tourner à son avantage cette puissance colossale dont elle jouit dans les États modernes. Or la Maçonnerie est scélérate, mais elle ne manque pas d'habileté : de même que Lucifer, son inspirateur occulte, n'est pas insensé, mais au contraire extrêmement habile, tout pervers qu'il est.

De là vient que, dans la distribution des emplois et des charges ou fonctions publiques, on voit souvent la main puissante de la Maçonnerie élever qui elle veut, et arrêter pareillement à son gré tel ou tel avancement. C'est ce qui explique pleinement le phénomène de certaines élévations et de certaines disgrâces. Dans les grades de l'armée, la Maçonnerie aide le mérite personnel ; elle peut aussi le suppléer, si elle le désire. Dans les concours littéraires et dans la confection des listes de ces concours, il n'est pas invraisemblable

qu'elle fasse plus ou moins incliner la balance et fléchir la conscience. Dans le commerce et la navigation, elle ménage les relations qui sont d'une importance capitale pour le succès. Dans les guerres, elle ouvre les places, elle facilite la communication des plans et les confidences, et parfois, employer d'autres projectiles que l'or, elle remporte des victoires étonnantes. Dans les lettres, elle procure à l'improviste un succès fabuleux à des drames, à des romans, à des ouvrages scientifiques qui, sans elle, seraient restés dans l'obscurité, comme elle étouffe sous la criminelle conspiration du silence l'œuvre du plus sublime génie, qui ne consent pas à accepter l'odieuse estampille de la secte.

A la faveur des immenses ressources qu'offrent aujourd'hui le journalisme et l'association, la Maçonnerie peut arriver, sur certains points donnés, à monopoliser de telle façon les fonctions sociales et l'opinion publique elle-même, qu'elle arrive à mettre quiconque ne se soumet pas à sa domination, dans l'impossibilité de se faire une place quelconque dans la vie sociale. C'est ainsi que l'on voit s'accomplir à la lettre ce que l'Apocalypse a prophétisé du règne de cette bête symbolique qui désigne, d'après tous les interprètes, le pouvoir antichrétien des derniers temps. « Elle obtiendra, est-il dit, que personne ne puisse

acheter ou vendre, sinon celui qui porte sur son front la marque ou le sceau de la bête ou le chiffre de son nom ». C'est à la réalisation de ce but que, dans la vie moderne, tend sans cesse la Maçonnerie ; et qui doute qu'elle ne l'ait déjà réalisé en grande partie ?

Ainsi, dans un but d'union ou d'association d'intérêts individuels, convergeant tous vers l'intérêt général de la secte, elle se convertit en société de secours mutuels pour ses affiliés. Et en même temps que ce piège l'aide à gagner et à conserver ces affiliés, il lui sert aussi à couvrir d'un manteau d'honneur la contrebande de sa propagande. C'est là que se trouve la raison de notre demande, ou mieux de notre réponse affirmative et négative. La Maçonnerie est une association pernicieusement bienfaisante, en tant qu'elle travaille, à l'aide du secours que se prêtent mutuellement ses membres, à s'étendre et à exercer sa désastreuse influence sur la machine sociale, dont elle est aujourd'hui le ressort le plus puissant. Elle n'est pas une association de bienfaisance, si on entend par là, comme on doit le faire, une association consacrée à l'exercice de la charité, pour des fins purement et proprement charitables, tant en faveur du corps qu'en faveur de l'âme de celui qui en est l'objet, et sans limiter son assistance au cercle de ceux qui sont déjà affiliés ou que l'on *veut gagner à l'association*.

V

Confirmation, à l'aide d'une observation fort bien appropriée à la circonstance, de ce qui a été dit dans le paragraphe précédent.

Que la Maçonnerie ne soit pas une association de bienfaisance et de charité, comme l'affirment ses affiliés et ses patrons, c'est un point dont on acquiert la démonstration et la conviction à l'aide d'un seul argument, devant lequel tous les autres deviennent inutiles, et auquel il est impossible de faire une réponse satisfaisante et raisonnable.

Voici cet argument :

La Maçonnerie jouit, pour nos péchés, d'une prépondérance et d'une influence considérables dans le monde moderne officiel et extra-officiel. En beaucoup de points, le Pape l'a dit, son pouvoir occulte équivaut en quelque sorte à la souveraineté. Nous exprimerons la même pensée en termes moins voilés. Très fréquemment, la Maçonnerie en est venue à se substituer complètement à l'antique influence sociale dont jouissait le catholicisme dans des temps meilleurs. Oui, il en est ainsi ; et que les Maçons ne se vantent point d'un pareil triomphe. Dans un grand nombre de

sphères de notre société, le maçonnisme possède pleinement aujourd'hui toute l'influence et toute l'action dont jouissait, à d'autres époques, l'Église catholique.

Mais c'est ici que nous entrons en plein dans notre argumentation.

Lorsque, aux siècles de sa prépondérance sociale, l'influence catholique dominait le monde, elle laissait partout des monuments insignes de son esprit véritablement humanitaire et charitable. Que nos adversaires ne viennent point ici nous jeter à la face leurs banales accusations de ténèbres et d'obscurantisme. Cela est écrit dans l'histoire, et toute leur rhétorique sera impuissante à l'en effacer. Lorsque l'Église exerçait dans le monde sa prépondérance pour le bien de ce même monde, il n'y avait pas un besoin auquel elle ne s'intéressât, une larme qu'elle n'essuyât, une amertume qu'elle n'adoucît, une souffrance physique ou morale sur laquelle elle n'étendît sa main maternelle. Les grandioses aqueducs, les confortables stations thermales, les vastes cirques, les superbes arcs de triomphe, inventés par le paganisme, peuvent être plus splendides, encore qu'ils soient fréquemment arrosés de sang ; les hôpitaux, les orphelinats, les asiles de pèlerinage, les instituts pour le rachat des captifs, n'ont été fondés, soutenus et desservis que par le catholicisme et dans le catholicisme.

Il n'y a pas un coin de terre où le christianisme ait dominé, sans que l'on y voie des preuves claires et irréfutables de cette vérité. Les mille associations qu'il a inspirées dans ce but, les ordres religieux qu'il a établis à cette fin, les grâces spirituelles au moyen desquelles il a vivifié et encouragé tout cela, les héros de bienfaisance publique qu'il a canonisés : tout cela est connu et remplit nos glorieuses annales. Aujourd'hui même, pauvre, méprisée, persécutée, dépouillée dans le monde entier, la sainte Église de Dieu trouve dans le fond inépuisable de son immense charité mille ressources et moyens pour secourir et consoler le genre humain. Ses institutions anciennes se maintiennent dans toute leur vigueur ; chaque jour en voit éclore de nouvelles sous l'action de la foi généreuse qui vit en elle. Il n'y a pas encore un demi-siècle qu'elle a fondé les *Petites Sœurs des Pauvres ;* et ces anges terrestres ont déjà ouvert des asiles de vieillards dans le monde entier. Il y a moins de temps encore, un homme de Dieu, dom Bosco, fondait ses *Ateliers Salésiens*, où déjà plus de cent mille jeunes ouvriers sont occupés et arrachés ainsi à la propagande socialiste par le zèle de l'infatigable fondateur. On annonçait, il y a quelques jours, la fondation à Grenoble des « *Petites Sœurs de l'Ouvrier,* qui ouvriront incessamment leurs maisons au milieu de la fumée du

charbon de terre de nos usines, pour les désinfecter de cette autre fumée infernale qui asphyxie si souvent l'âme du pauvre travailleur. Voilà les merveilles qu'a enfantées, qu'enfante et que produira encore, en faveur de ses ennemis et de ses persécuteurs, cette Église de Dieu, vilipendée, appauvrie et attaquée de toutes parts!

Que fait, de son côté, en faveur des pauvres et des délaissés, la Franc-Maçonnerie toute-puissante et triomphante? Où sont les œuvres qu'elle a fondées, les institutions qu'elle a créées, les Frères et les Sœurs qu'elle a envoyés à la mort aux jours lugubres des épidémies, les délaissés qu'elle entretient, les enfants qu'elle recueille, les femmes perdues qu'elle réhabilite, les vieillards qu'elle console, les infirmes qu'elle assiste, les morts qu'elle ensevelit? Où sont ses vastes hospices, ses spacieux asiles, ses orphelinats et ses léproseries, ses écoles d'arts et métiers, ses refuges? En vain les cherchons-nous dans les statistiques contemporaines: les cadres officiels dressés par les gouvernements n'en font mention nulle part.

La Maçonnerie n'a-t-elle donc rien fait? Oh! si: elle a fait, ou mieux défait, beaucoup de choses. Elle s'est employée avec une fureur extrême, pendant des années et des années, à démolir toutes nos institutions, à détruire toutes nos œu-

vres. Au moyen des lois de désamortisation, qui sont *ses* lois, elle a ravi à l'Église tout ce que la piété des fidèles avait accumulé dans ses mains en faveur des pauvres. Au moyen des lois hostiles aux congrégations, qui sont aussi *ses* lois, elle a éloigné, en France, du lit du moribond la sœur de charité elle-même. Au moyen de mille autres ruses et procédés, qui sont également *son* œuvre, elle a réussi à paralyser partout notre action, à diminuer notre influence, à éloigner le pauvre du prêtre, à l'arracher, au moyen des solidaires, qui sont pareillement une de *ses* inventions, aux mains de la miséricorde divine à l'heure suprême de la mort, et à le priver des honneurs de la sépulture chrétienne après son décès!!!

Ah! oui, c'est à ce point qu'elle est bienfaisante, philanthropique et humanitaire, la Maçonnerie! Demandons-le aux luxueux monuments qu'elle a élevés sur l'emplacement des antiques monastères, pour le plaisir de ses seigneurs d'emprunt; demandons-le à ce superbe carrosse traîné par des coursiers vigoureux, et sur lequel étale sa respectable personne ce Maçon philantrope qui s'est enrichi avec les biens des établissements de bienfaisance; demandons-le à ces démagogues convertis en opulents propriétaires, avec les biens des hôpitaux vendus aux enchères. Qu'on mette

encore en doute, après cela, la question de savoir si la Maçonnerie est, oui ou non, une association de bienfaisance, qui a su si bien tirer profit, pour elle-même et pour ses adeptes, des biens des pauvres et de l'Église !

VI

De la Maçonnerie considérée au point de vue doctrinal, ou du Maçonnisme, principal objet de cet opuscule.

Après les courts articles consacrés à donner une faible idée de la secte maçonnique au point de vue matériel, le moment nous semble venu d'en parler au point de vue doctrinal ou formel, qui est le véritable objet du travail actuel, dont ce qui précède n'est que le prélimaire ou le prologue. Il est évident, en effet, comme nous l'avons dit au début, que, pour nous et pour tout catholique qui voit clairement les choses, comme les voit le Pape, ce qui constitue la véritable gravité de ce sujet, ce n'est pas le groupement d'un nombre plus ou moins considérable d'hommes, armés de tabliers, d'écharpes et d'équerres, se

plaisant à faire, à certains jours donnés, une mascarade plus ou moins esthétique et bouffonne Quel est le nombre de ces hommes ? quelle est leur organisation ? quels sont leurs grades, leurs fêtes et leurs cérémonies ? C'est là une étude qui demanderait plus de cent volumes, et qui a perdu aujourd'hui une grande partie de son intérêt, depuis que la Maçonnerie a cessé de tenir ses mystères enveloppés dans l'ombre ou dans le demi-jour. Nos lecteurs peuvent donc sur ce point recourir à quelqu'un des auteurs qui ont écrit sur cette matière.

Le sujet qui sollicite actuellement notre attention est moins connu. Le Maçonnisme est quelque chose de plus que la Maçonnerie : c'est un mot, comme on dirait dans le langage de l'école, qui a une signification plus étendue ; c'est un concept plus général, plus large, d'une plus vaste compréhension. Le Maçonnisme, c'est la doctrine de la Maçonnerie, c'est son esprit, son influence ; c'est cette atmosphère qui s'étend dans tous les sens et parvient à infecter de son poison le monde entier et à faire de nombreuses victimes même parmi ceux qui ne sont pas Maçons. Le Maçonnisme est un ensemble de principes, de maximes, de théories, de procédés, d'applications, qui ont réussi à former un courant qui entraîne le monde moderne, après l'avoir fait sortir complè-

tement, au moins dans sa partie officielle, de la voie antique que lui avaient tracée Dieu et l'Église. Le Maçonnisme est cette chose qui fait qu'un chrétien ferme, et qui voudra persévérer dans sa fermeté, semble aujourd'hui un prodige, un phénomène, une singularité exotique qui contraste avec tout ce qui l'entoure. Le Maçonnisme enfin, c'est, à peu de chose près, ce que trouveront naturel et acceptable les hommes du monde à l'heure actuelle, et même, hélas! de nombreux catholiques obligés en conscience à raisonner selon d'autres principes. Et ils le jugent naturel et acceptable, parce qu'ils se sont formé, souvent sans y penser, un critère maçonnique à la place d'un critère catholique: ils voient, apprécient, jugent, décident, agissent selon les principes maçonniques; et ils font tout cela sans être Maçons, et persuadés peut-être qu'ils abhorrent très cordialement la Maçonnerie. C'est là le plus horrible caractère de l'époque actuelle: l'ignorance complète de leur véritable situation, dans laquelle vivent un grand nombre d'hommes catholiques à leur façon, en qui la Révolution trouve ses auxiliaires les plus actifs et les plus puissants.

Tel est le triomphe véritablement satanique que se propose d'obtenir la Maçonnerie, et que, disons-le franchement, elle a déjà obtenu en grande partie. Après avoir exclu du monde so-

cial l'image du Christ que la prédication chrétienne y avait imprimée, et l'avoir remplacée par l'image de Satan, sans que le monde semble s'être aperçu de ce changement, elle a remplacé le catholicisme, qui est l'âme de la société, par le Maçonnisme, sans que l'imprévoyance des hommes leur ait permis de constater aussitôt la différence qui existe entre l'esprit qui anime aujourd'hui le corps social et celui qui l'animait en d'autres temps.

Voilà pourquoi nous donnons au Maçonnisme une si grande importance au-dessus de la Maçonnerie. Cette dernière a été l'instrument dont on s'est servi pour démolir l'antique édifice dont la croix était le couronnement, et pour édifier le nouvel édifice, qui ne veut pas afficher de signes chrétiens. L'instrument perd son importance, lorsque cet édifice est construit. Aussi bien, la Maçonnerie ayant déjà atteint son but social, commence à mettre de côté ce cérémonieux apparat dont elle s'était entourée jusqu'ici, et dont elle n'a plus besoin désormais pour accomplir son infernale mission. C'est au point que nous ne serions pas étonnés, si les choses continuent à aller de l'avant, de la voir un jour déclarer la fermeture de toutes les loges. A quoi serviront-elles, en effet, lorsque tout le monde officiel ne sera plus qu'une immense loge ? Aussi a-t-on raison, jusqu'à un certain point, de dire que la Maçonnerie

a aujourd'hui moins d'importance qu'il y a un siècle. Cela est naturel, le Maçonnisme régnant partout en souverain, la Maçonnerie doit renoncer à sa propagande, qui a perdu sa principale raison d'être.

Le Maçonnisme domine tout aujourd'hui. En face de lui, au milieu de ces ruines qu'il a amoncelées, il ne reste debout que le Catholicisme. Le Maçonnisme et le Catholicisme sont les véritables éléments essentiellement opposés, dans la terrible lutte actuelle : c'est pourquoi nous avons synthétisé, résumé en deux mots tout le plan de notre présent travail. Nous allons donc voir, en prenant pour guide le Pape, ce qu'est le Maçonnisme, quelles sont les applications pratiques dans lesquelles se reflète son inspiration satanique au sujet de la société actuelle, et quels sont les points principaux sur lesquels il est en désaccord avec la doctrine catholique.

VII

Concept intrinsèque de la Maçonnerie sous le rapport doctrinal, ou concept essentiel de toute la doctrine maçonnique.

La Maçonnerie n'est pas seulement une société qui a des adeptes ; elle est encore un symbole de

doctrines, que ses adeptes s'efforcent de faire prévaloir à tout prix dans la sphère sociale. C'est à ces doctrines maçonniques, aux mille influences qui tentent de les faire prévaloir, à l'application variée que l'on fait de ces doctrines à la vie publique, et, de nos jours, jusqu'à la vie privée, que nous donnons le nom de Maçonnisme.

Quel est donc, nous le demanderons maintenant, le concept, l'idée fondamentale du Maçonnisme ?

***

Le Pape répond, dans sa magistrale encyclique *Humanum genus*, en ces termes, qui précisent et définissent clairement toute la question : « Les Francs-Maçons se proposent, et tous leurs efforts tendent à ce but, de détruire entièrement toute discipline religieuse et sociale née des institutions chrétiennes, et de lui en substituer une autre adaptée à ses idées, et dont les principes et les lois fondamentales soient tirés du naturalisme ».

Aux termes de cette définition, le Maçonnisme n'est donc que le naturalisme.

Qu'est-ce que le naturalisme ?

Ce mot porte en lui-même sa signification, et son étymologie fournit sa plus claire définition. Le naturalisme est la négation, ou, au moins, l'exclusion de l'ordre surnaturel chrétien.

Le naturalisme est donc un antichristianisme complet et parfait.

Entrons ici dans quelques explications.

Tout l'ordre chrétien est fondé sur le dogme de la chute originelle de l'homme et sur celui de sa réhabilitation par l'Incarnation du Fils unique de Dieu. L'homme naturel est donc l'homme de péché, qui n'a aucun moyen, ni pour être convenablement bon sur la terre, ni pour arriver à sa fin dernière au sortir de cette vie. Pour être convenablement bon et obtenir sa fin dernière, l'homme doit être, non l'homme naturel qui est tombé, mais l'homme surnaturalisé que Jésus-Christ a relevé et soutient par sa grâce. Pour parler plus clairement, il ne suffit pas aujourd'hui à l'homme d'être l'homme de la création, il doit être en outre l'homme de la rédemption. L'existence de l'homme ne lui donne pas son entière perfection, il faut encore qu'il soit chrétien. C'est sur les principes de la vérité éternelle, pressentis un jour par la philosophie humaine elle-même, mais mis en lumière seulement par la révélation divine, qu'est fondé le catholicisme, et c'est de ces mêmes principes qu'il tire logiquement toutes ses conséquences.

Le naturalisme part de principes radicalement opposés. D'après lui, l'homme n'est pas tombé, et, par conséquent, n'a pas besoin de réhabilita-

tion. S'il y a eu un Dieu créateur, le naturalisme n'en est pas bien certain; mais, en échange, il sait pertinemment qu'il n'y a pas eu de Rédempteur. Jésus-Christ a donc été un pur homme, et l'Église est une pure duperie. L'être raisonnable est parfait, et, pour arriver à toutes ses fins, même à sa fin dernière, il n'a besoin d'aucun secours qui soit hors de la connaissance et de la portée du naturalisme. L'homme a donc en lui-même tous les moyens propres à obtenir ces fins, et ils lui suffisent absolument; il sait tout ce qu'il lui est nécessaire de savoir, parce que sa raison est dans toute son intégrité; il observe tout ce qui lui convient, parce que sa volonté n'a pas été affaiblie; il surmonte toutes les résistances que l'appétit ou la passion opposent à la loi morale, parce que son libre arbitre n'a subi aucune atteinte. Et comme l'homme se suffit en tout à lui-même, ainsi la société se suffit-elle également, puisque, dans sa raison, elle est parfaitement éclairée et possède l'omniscience; dans sa volonté, elle est parfaitement saine et n'a aucun penchant au mal; dans son libre arbitre, elle n'a nullement à résister aux mauvaises inclinations et aux instincts pervers. Fi donc de tout cet ordre surnaturel que le christianisme proclame comme un auxiliaire indispensable de la nature infirme et déchue ! Qu'il ne soit plus question de Jésus-Chist considéré

comme l'auteur, le conservateur et le consommateur de cet ordre surnaturel; de l'organisation spéciale du surnaturalisme qui se nomme l'Église catholique; et enfin, de cet être suprême, mystérieux, qui s'appelle Dieu, et qui est la dernière négation logique du naturalisme.

Voilà, légèrement esquissé, dans ses traits principaux, ce système antichrétien, dont il est facile maintenant de distinguer à première vue les fondements absurdes. Même en faisant abstraction de ce qu'enseigne la révélation de Jésus-Christ, appuyée sur tous ses puissants motifs de crédibilité, l'idée que se fait le naturalisme de l'homme et de la société, est une idée évidemment fausse. D'après lui, l'homme est parfait, la société est parfaite; ils trouvent en eux-mêmes tout ce qui leur est nécessaire, et n'ont besoin de rien qui leur soit supérieur. C'est là une erreur grossière, contre laquelle protestent l'expérience et le bon sens de tous les siècles. L'homme est faible, aveugle, misérable; de lui-même, il est enclin au mal, son libre arbitre est continuellement en lutte avec les instincts pervers, auxquels il ne résisterait pas sans la grâce de Dieu. Il a donc besoin d'une lumière *supérieure* pour connaître, d'une force *supérieure* pour agir, d'un secours *supérieur* pour n'être pas continuellement vaincu. Il n'est pas un être parfait, il est une misérable ruine de quelque chose qui a eu un jour

sa perfection, et qui, depuis, a eu besoin d'être restaurée à grands frais. Il naît en pleurant, et il ne peut être bon qu'en luttant et en triomphant de lui-même; bien plus, même pour bien mourir, il lui faut quelqu'un qui lui vienne en aide. Et la société ? La société, réunion d'hommes, est, comme toute collection, de même nature que ses parties : elle est imparfaite, déchue, portée au mal, ne réussit à vivre que grâce à la répression et au frein qu'elle s'impose; ce qui est, de soi, le signe d'une bien mince perfection.

Voilà donc comment, fondé sur ces bases menteuses, le naturalisme tout entier est un pur mensonge. Et cependant le naturalisme ou le Maçonnisme est le grand système théorique et pratique du monde actuel !

VIII

Le concept intrinsèque et fondamental du Maçonnisme et son opposition essentielle au catholicisme sont mis dans une plus grande lumière.

Le Maçonnisme ne diffère pas du naturalisme; et le naturalisme, comme nous l'avons vu dans le paragraphe précédent, est la négation de la chute

originelle de l'homme, de sa réhabilitation par Jésus-Christ, et conséquemment des droits individuels et sociaux de celui-ci sur la créature qu'il a rachetée. Le Maçonnisme n'est donc pas, ainsi que le pensent quelques-uns, l'athéisme pur, bien que, par une conséquence logique, il conduise jusque-là ; il n'est pareillement ni la démagogie ni le socialisme, bien que, par sa pente naturelle, il conduise infailliblement la société à ces extrêmes. Il n'est rien de tout cela. Le Maçonnisme s'efforce de se maintenir dans la sphère habitée par les conservateurs honnêtes et sages à leur manière : il veut que la société repose sur ses fondements ; il est partisan de l'ordre, de l'équité, du respect mutuel des classes et des intérêts; seulement, il veut tout cela sans Jésus-Christ, sans le christianisme, complètement en dehors de l'atmosphère chrétienne. C'est là un problème difficile, bien plus, insoluble, parce que, depuis que la révélation chrétienne s'est accomplie, il est impossible de s'y soustraire sans tomber dans l'abîme de la plus horrible anarchie individuelle et sociale. Les choses ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient avant la venue de Jésus-Christ. La société, ou les individus qui n'ont pas été chrétiens, peuvent fort bien se maintenir dans un certain état d'honnêteté naturelle dont l'histoire nous offre quelques rares exemples;

mais la société ou les individus qui ont connu le Christ et l'ont ensuite renié, ne peuvent, par un juste châtiment du Ciel et en vertu des lois inflexibles de la logique, éviter de tomber dans les abîmes profonds de la plus abjecte impiété, du plus répugnant *satanisme*. C'est ce qu'enseigne l'histoire et ce que démontre l'expérience de chaque jour. Et la raison en est facile à comprendre. Celui qui n'a pas connu Jésus-Christ et qui n'a aucune idée de sa révélation, peut ne pas être chrétien ; ce qui est un mal considérable, mais non le pire de tous les maux. Mais avoir connu le Christ et sa révélation, et apostasier ensuite, ce n'est rien moins que l'antichristianisme délibéré et volontaire. Il y a entre ces deux états la même différence qu'entre la simple ignorance d'une vérité et la guerre ouverte et déclarée contre cette même vérité.

Telle est aujourd'hui la situation de la Maçonnerie, ou mieux, du Maçonnisme. Son objectif est l'organisation d'un ordre social sans le Christ ; mais, par la force des circonstances, il se voit dans l'obligation d'organiser un ordre social contre le Christ. Il voudrait simplement une société non chrétienne, à la façon de certains peuples de l'antiquité ; mais il aboutit par là même à une société antichrétienne ou satanique. Pour parler plus clairement, le naturalisme a pu, un jour,

n'être autre chose que l'absence plus ou moins coupable du *surnaturalisme;* aujourd'hui, par la force des choses, le naturalisme ne peut être que l'antichristianisme.

Le Pape, dans sa célèbre encyclique *Humanum genus*, parcourt les diverses sphères de l'ordre social où le Maçonnisme, aujourd'hui dominant, laisse voir plus clairement son influence naturaliste ou antichrétienne. A sa suite et à la lumière de ses doctes enseignements, nous espérons mettre ces vérités à la portée de ceux qui n'ont jamais discouru sur ces matières, en les réduisant aux points suivants :

La religion,
L'État,
La famille,
La propriété,
L'éducation,
L'enseignement scientifique,
La bienfaisance,
Les lettres et les arts,
Les plaisirs,

Ce sont là autant de problèmes où se manifeste franchement aujourd'hui l'opposition qui existe entre le critère maçonnique et le critère chrétien, et dont la simple indication suppose un programme d'études qui comporteraient, non pas seulement quelques courts chapitres d'une revue popu-

laire, mais des volumes et des volumes. Quoi qu'il en soit, nous pensons toutefois qu'en faisant remarquer comment, sur chacun de ces points, le *oui* Maçonnique y est toujours le *non* chrétien, et réciproquement, nous éclaircirons pour un grand nombre de nos lecteurs les doutes qu'ils pourraient avoir relativement à l'universalité et à la prépondérance du Maçonnisme à notre époque ; et ils verront combien est vrai ce que nous disions récemment, à savoir, qu'un très grand nombre de personnes qui croient peut-être de bonne foi abhorrer cordialement le Maçonnisme et la Maçonnerie, pensent, parlent, décident et agissent maçonniquement. C'est là une observation que nous ne nous lasserons jamais de répéter, et que l'extrême patience et bonté de nos bienveillants lecteurs nous permettra de rappeler encore quelquefois : car, qu'ils n'en doutent pas, c'est là que se trouve le secret de nos maux présents et de la formidable oppression qu'exerce sur nous la tyrannique Maçonnerie.

IX

De l'opposition radicale qui existe entre le Maçonnisme et le catholicisme dans la façon d'apprécier le concept de la religion.

Désormais nous allons parcourir un à un les principaux points sur lesquels se manifeste la contradiction essentielle qui existe entre la solution catholique et la solution maçonnique. C'est le moyen le plus pratique de montrer, même à ceux qui sont les moins versés dans ce genre d'études, combien est profond l'abîme qui sépare le Maçonnisme du catholicisme, et de plus tout ce qu'il y a de formellement maçonnique dans un grand nombre des idées que professent aujourd'hui, sans le moindre scrupule, quelques hommes qui n'en veulent pas moins passer pour d'honnêtes chrétiens.

Le premier problème qui s'offre à l'intelligence humaine, c'est celui de la religion, ou mieux ce problème renferme tous les autres. Mais nous voulons parler uniquement ici de la religion dans ce qu'elle a d'obligatoire pour l'homme qui la connaît; et il est entendu qu'en parlant de religion, nous n'avons en vue que la seule véritable, la religion catholique, apostolique et romaine.

Ceci établi, nous allons voir que le *oui* et le *non* contradictoires du critère maçonnique et du critère catholique ont là même leur point de départ. Le Maçonnisme soutient que la religion est une question purement individuelle et qui regarde le for intérieur de chacun ; que l'homme est libre de servir et d'adorer Dieu de la manière qui lui paraîtra la meilleure, et que nul ne peut être obligé ou contraint par un autre à pratiquer tels ou tels actes de religion. Tel est le fondement sur lequel le Maçonnisme établit sa théorie de la liberté absolue des cultes, qui est pour lui le premier des prétendus droits de l'homme, le plus sacré et le plus inviolable des droits. Aussi bien toutes les législations modernes, s'inspirant de ce critère maçonnique, ont inscrit en première ligne ce droit fondamental, que l'on a décoré du nom sonore et pompeux de liberté de conscience.

Le catholicisme soutient, au contraire, que cette liberté de conscience n'existe pas ; que la révélation du Christ Jésus est obligatoire pour les individus comme pour les nations ; que l'homme libre n'a pas le droit de vivre en dehors de la foi ou de professer des opinions qui lui soient contraires, sans faire acte de faiblesse et se rendre méprisable ; que si l'homme doit avoir sans cesse des sentiments de charité et de compassion pour celui qui se trompe de bonne foi, il doit être ce-

pendant sévère à l'endroit de celui qui professe systématiquement l'erreur; que, dans les sociétés chrétiennes qui veulent vivre et se gouverner chrétiennement, il est logique que les attaques contre la foi soient passibles de peines, comme le serait toute attaque contre une autre institution fondamentale quelconque de cette société; et que, par là même, dans ces sociétés, on ne peut établir comme base de législation la liberté de conscience, mais tout au plus consigner le fait d'une tolérance plus ou moins large, là, qu'on le remarque bien, pour Dieu! — où, en vertu de circonstances antécédentes ou concomitantes, se trouve déjà établi et enraciné le *fait* d'une diversité plus ou moins considérable d'opinions en matière de religion. Mais ce fait, quand il existe réellement, ne peut jamais être sanctionné comme un droit, encore moins être proposé officiellement comme un progrès; bien au contraire, on doit s'efforcer d'y porter remède et de le faire disparaître, comme on le ferait pour toute autre calamité sociale.

La religion, d'après le catholicisme, n'est point une relation libre entre l'homme et Dieu, une relation que chacun puisse régler et déterminer à son gré. Autrement, il faudrait regarder comme parfaitement légitimes et agréables à Dieu toutes les impuretés, les obscénités et les prostitutions par

lesquelles on honorait Vénus et Adonis dans les temples de Chypre; toutes les cruautés de sacrifices humains qu'offraient à Teutatès les anciens Gaulois; les horribles festins, où était servie la chair des prisonniers, que les Iroquois célébraient en l'honneur de leur fausse divinité; l'immolation des vieux parents que prescrivait aux Massagètes une absurde piété filiale; le sacrifice de la veuve sur le bûcher du mari, comme l'exige le cérémonial des funérailles dans l'Inde; ou les hécatombes épouvantables par lesquelles le monarque sanguinaire du Dahomey solennise ses fêtes. S'il est licite et juste que l'homme honore la Divinité selon son bon plaisir, on doit regarder ces monstruosités comme licites, justes et agréables au Ciel, et celui qui y participe ne mérite pas plus de châtiment que cet autre qui prêche la fausse Bible, ou qui pratique les merveilles et les enchantements du spiritisme. Et le Maçonnisme, ou doit admettre comme logiques toutes ces absurdités, ou convenir, par une conséquence rigoureuse et rationnelle, et qu'il n'y a pas d'autre manière légitime d'honorer Dieu que celle par laquelle il veut être honoré; et que, Dieu le Père ayant daigné envoyer son Fils unique au monde pour enseigner par ses exemples et par sa doctrine ce moyen unique dont il veut être servi et honoré, il y aurait révolte contre Dieu et contre son

Christ à recourir à d'autres moyens, ou à enseigner que l'homme est libre de placer son critère religieux, quel qu'il soit, en face du critère révélé par le Fils de Dieu ; surtout après que ce dernier a scellé son Évangile par ces paroles formelles, expresses et décisives, qui détruisent absolument toute prétention de la liberté humaine sur ce point : « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas, sera condamné (1) ».

Qu'elles voient donc de qui elles se font l'écho, toutes ces malheureuses victimes de l'illusion qui soutient aujourd'hui l'absurde et fallacieuse théorie maçonnique d'après laquelle la religion est une question libre et purement intérieure, et chacun est maître de servir et d'honorer Dieu à sa manière. Il est inutile de faire remarquer que ceux qui prétendent ainsi servir et honorer Dieu librement, ont coutume de ne le servir et l'honorer d'aucune façon, et de ne se souvenir aucunement de l'existence de Dieu.

Si l'on prétend que nul autre que Dieu ne peut juger les actes intérieurs qui ne se produisent d'aucune façon au dehors, on dit alors la vérité, mais une vérité de La Palice : car, si ces faits

1. *Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit ; qui vero non crediderit, condemnabitur.* Marc., XVI, 16.

sont purement internes et ne se produisent aucunement au dehors, ils sont absolument occultes, et il est clair alors qu'ils ne tombent ni ne peuvent tomber sous aucune juridiction autre que la juridiction directe de ce même Dieu, le seul qui voie les choses cachées. C'est pour cette raison et dans ce sens qu'on dit que l'Église elle-même ne peut pas juger des actes purement intérieurs; mais cela ne veut pas dire que de tels actes soient libres. Dieu peut les juger, et les juge en effet, d'une manière terrible; et l'Église peut leur imposer des règles, et des règles sévères, bien qu'il ne lui appartienne proprement de juger ailleurs qu'au tribunal de la miséricorde le fidèle qui vient s'accuser.

X

Un autre point sur lequel le Maçonnisme et le catholicisme sont radicalement opposés l'un à l'autre, c'est la manière de considérer l'État civil.

S'il existe une opposition radicale entre le Maçonnisme et le catholicisme dans leur façon d'apprécier les rapports directs de l'homme avec Dieu, ce qui constitue le problème religieux, leur oppo-

sition n'est pas moins radicale dans leur façon d'exprimer l'idée qu'ils se font de l'État civil, ce qui est un autre point également important.

L'État, pour le Maçonnisme, est indépendant, souverain, sans autre frein ni sujétion que ses propres lois, qui ne peuvent émaner d'une autre autorité que la sienne. L'État, maçonniquement parlant, est le principe de tout ce qui constitue la vie sociale, la source de l'autorité, l'auteur du droit, l'instituteur de la famille, le fondement de la propriété, le directeur unique de l'enseignement : en un mot, il est, en quelque sorte, un Dieu. L'État, selon l'expression paradoxale et historique de Rousseau, est le principe de toutes les insanités libérales modernes ; il est comme la résultante des volontés de tous les citoyens, et partant, dans sa toute-puissante entité, il représente le droit très libre de tous, et montre, au moyen du suffrage universel, quelle est la libre volonté de ses membres. Et ce que la majorité des suffrages déclare bon, est bon ; ce qu'elle déclare vrai, est vrai ; et il n'existe, ni au ciel ni sur la terre, aucune règle supérieure à celle-là ; et ses décisions sont sans appel. Il résulte de là, pratiquement, que cette indépendance absolue de l'État se transforme, pour tous ceux qui sont sous sa dépendance, en une servitude des plus odieuses et des plus dégradantes. Le Dieu-État, en possession de telles attributions, est un despote

horrible, qui dicte avec une brutalité sans égale ses lois capricieuses et les impose selon son bon plaisir, sans autre force ni prestige que celui que lui donnent le fouet et le sabre qu'il brandit au-dessus de la multitude abrutie. De là, par l'effet d'une réaction naturelle de la dignité humaine, il y a comme conséquence, dans le peuple, une révolte continuelle contre ce genre d'autorité humaine devenue odieuse, et de toutes les lèvres s'échappe spontanément cette exclamation célèbre d'un poète : « Qui a constitué l'homme juge de l'homme? » Car, en effet, si celui qui doit me commander et me juger en cette vie, ne me commande pas et ne me juge pas en vertu d'un principe qui nous soit supérieur à lui et à moi, en vertu de quel droit cet homme me commande-t-il et me juge-t-il ? car ce ne peut être seulement pour le fait brutal qu'il est plus fort que moi.

Tel est le fondement de la théorie maçonnique sur les droits de l'État et les devoirs du citoyen. Examinons maintenant l'enseignement catholique sur le même sujet.

Le catholicisme enseigne que l'homme a été créé par Dieu pour vivre en société, et par ce moyen obtenir sa fin éternelle. L'organisation sociale n'est donc pas le résultat d'un pacte ou d'une convention entre les membres de la société, comme l'a faussement prétendu Rousseau, mais

elle est l'effet de la volonté de Dieu, qui a créé l'homme à cette fin et non pour une autre. La société est donc de droit divin dans sa fin et dans son principe. Et cela étant, ses bases fondamentales, dont la première est l'autorité, sont également de droit divin. C'est ainsi que toute autorité légitime est de droit divin. Ceux qui se moquent du droit divin, supposent faussement que le catholicisme ne le reconnaît que comme l'auréole sacrée de la royauté. Il n'y a rien de plus faux. Pour l'Église, toute autorité légitime est de droit divin, que cette autorité soit royale, aristocratique, démocratique, ou mixte. Pour l'Église, celui qui commande légitimement, ne commande jamais ni en son nom ni au nom du peuple ; il commande toujours au nom de Dieu, qui seul peut autoriser un homme à commander à un autre homme son égal.

Il résulte de là, comme conséquence de cet enseignement divin, que celui qui commande, quel qu'il soit, n'est, dans cette prérogative du commandement, rien autre chose que le ministre ou le représentant de Dieu, « le ministre de Dieu pour le bien », comme dit saint Paul (1), et qu'il ne peut commander légitimement en suivant son humeur ou son caprice, mais en suivant les

1. *Dei minister in bonum.* Rom., XIII, 4.

lois de la droite raison et de la révélation, préalablement établies. Il résulte encore de là que celui qui gouverne doit être le premier soumis aux lois qu'il est chargé d'appliquer, à supposer qu'à la rigueur, il n'ait pas fait ces lois lui-même, mais qu'il n'ait qu'à les promulguer et à en prescrire l'observation, les considérant comme une simple application pratique d'une autre loi plus élevée, dont il se reconnaît le premier et plus fidèle vassal. Et ainsi, en même temps que se trouve relevé le caractère de l'autorité, qui acquiert de la sorte un reflet divin, l'obéissance se trouve pareillement relevée et ennoblie, puisqu'il en résulte en définitive qu'elle se rend, non au caprice de l'homme, mais à un ordre émané de Dieu. L'enseignement de l'Église sur ces vérités de droit public chrétien est tellement formel, que, si un législateur ou gouvernant commande, non selon la loi de Dieu, mais selon son caprice ou son bon plaisir, elle permet de lui donner le nom de tyran, et elle veut que, s'il prescrit quelque chose d'opposé à la loi de Dieu, on ne soit aucunement obligé de lui obéir. C'est ainsi que la doctrine catholique garantit avec une égale sagesse et les droits de l'autorité et ceux de la liberté, et résout par là même, le problème compliqué des relations entre le chef et les sujets, problème que les constitutions maçonniques modernes s'efforcent

en vain de résoudre depuis tant d'années, et qu'elles ne réussissent qu'à embrouiller chaque jour davantage.

Ils discourent donc et parlent en Maçons et non en catholiques, ceux qui disent qu'il faut courber la tête devant tout ordre arbitraire de l'État, même en dépit des droits de la conscience chrétienne; ceux qui professent le principe insensé de la souveraineté nationale, et cette autre insanité que tous les pouvoirs émanent de la nation; et cette autre stupidité qui prétend que le roi et le parlement peuvent tout, excepté faire d'un homme une femme. Ils discourent et parlent maçonniquement ceux qui, dans les cas douteux, en présence d'une loi unique et vexatoire, croient se tirer d'embarras en disant : « C'est une loi de l'État, » comme si, après cela, il n'y avait plus rien à examiner.

Nous savons que, contre cette théorie absorbante de l'État-Dieu, on a imaginé récemment un système de contre-poids, basé sur la théorie des droits individuels du citoyen, droits imprescriptibles et échappant à l'action de la loi.

Mais, comme la base de ces prétendus droits individuels n'est autre que le pur rationalisme, sans autre loi ou règle supérieure que la volonté de l'homme qui doit les exercer, il en résulte, en sens inverse, le même inconvénient. Avec cette

brillante théorie on verrait se substituer au despotisme gouvernemental l'anarchie populaire, qui est, en fin de compte, le despotisme des foules, aboutissant toujours à l'oppression de la minorité et des plus dignes, par la multitude et par les plus audacieux.

Et tout cela, pour ne pas admettre dans la société civile un modérateur divin, une loi supérieure à l'homme, un principe surnaturel ! tout cela pour vouloir établir la société sur le naturalisme, émanation infernale de la Maçonnerie !

XI

Comment diffèrent le maçonnisme et le catholicisme en ce qui touche à la constitution de la famille.

L'opposition n'est pas moins évidente entre les doctrines que professent le Maçonnisme et le catholicisme touchant la constitution de la famille. Il ne pouvait en être autrement, étant donné que la famille est l'élément social par excellence, et que c'est à cet élément plus qu'à tout autre que devait être appliqué par l'Église le critère surnaturel, et par la Maçonnerie le critère naturaliste ou sécularisateur.

La Maçonnerie enseigne que l'acte constitutif de la famille, qui est le mariage, n'a absolument rien à voir avec Dieu et avec la religion. L'homme, dit-elle, s'unit à la femme, parce que la communauté de nature les appelle à cette union, dont aucune loi divine ne doit régler les conditions. Mais, comme cela est trop grossièrement bestial pour être accepté sans protestation par le genre humain, qui, malgré tout, se reconnaît supérieur en quelque chose aux chiens et aux chevaux, la Maçonnerie a inventé, pour colorer et rendre moins répugnantes ces unions sans l'intervention de Dieu, une certaine sanction fausse, qui est autant que possible une imitation de la vérité, et qu'elle a décorée du nom de mariage civil. Ainsi ce n'est plus Dieu, mais l'État qui s'attribue le droit de sanctionner l'union légale des deux sexes, d'en prescrire et d'en déterminer les conditions.

L'absurdité d'une telle union est si évidente, qu'il suffit de l'exposer pour que le plus aveugle la saisisse. En dépouillant le mariage de sa sanction divine et surnaturelle, il ne lui reste plus qu'une sanction humaine, qui, pour respectable qu'on la suppose, ne laissera pas d'être toujours humaine, de procéder du roi ou du parlement, ou des deux à la fois. La loi humaine ne peut donc donner à ce contrat du mariage une force

plus grande que celle qu'elle donne aux autres contrats civils qu'elle autorise et institue. Eh bien! dans les autres contrats, la loi ne peut imposer d'autre obligation que celle que les contractants veulent s'imposer; et même chacun d'eux peut ajouter au contrat les conditions, restrictions ou réserves, qu'il stipule d'accord avec l'autre partie contractante. Le mariage reste donc réduit aux conditions d'un contrat quelconque, ou mieux d'un simple *trafic*, selon une expression, qui n'est pas sans grâce, d'un écrivain ingénieux. Et ce *trafic*, auquel les parties intéressées sont libres d'ajouter et de retrancher les conditions que leur dicte leur libre volonté, n'est en conséquence ni plus ni moins que l'annulation complète de la loi conjugale, une véritable abolition du mariage.

Et que les *Maçonnisants* n'objectent pas que c'est précisément pour la conservation de ce lien qu'a été établie la loi; que nulle union n'a d'effets civils et de sanction garantis par autant de formalités légales que le susdit mariage civil. Vaine observation! et d'abord, c'est un caprice despotique de la loi ou de l'État, de vouloir intervenir, au nom de l'homme seul, dans un contrat comme celui-ci, en lui imposant des lois si absolues, lorsqu'il laisse tous les autres contrats à la libre et souveraine disposition des contractants.

La logique est plus puissante chez l'homme qu'un article de loi ; et lorsque cet article est illogique et inconséquent, dès lors la loi perd sa force et son autorité, dans la pensée de ceux-là même qui doivent la respecter. Ainsi, dans le cas présent, la loi prescrira, par exemple, très opportunément, très raisonnablement, qu'un homme ne peut se marier qu'avec une femme, que cette union sera indissoluble, et de plus qu'elle ne peut se contracter avec tels ou tels degrés de parenté. Toutefois, comme elle ne prescrira point cela en vertu d'un principe supérieur, d'une loi divine, mais parce qu'il a paru bon d'agir ainsi au législateur monarchique ou démocratique, c'est-à-dire, au jugement d'un homme, à l'instant un citoyen quelconque, homme aussi bien que celui qui a édicté cette loi, dira : « Voyons ! si deux femmes consentent à vivre, en même temps, avec moi dans un honnête mariage, ne le peuvent-elles pas ? et si une ou plusieurs femmes contractent cette union avec moi, et que nous convenions entre nous trois que ce contrat ne sera valide que pour un temps, nous réservant le droit de le renouveler ou de le dissoudre chaque année, ou tous les cinq ans, ou tous les mois, ou à chaque instant, pourquoi ne le pouvons-nous pas ? et si nous voulons contracter cette union avec nos cousins, nos neveux, nos oncles, et même avec nos frères,

qui peut nous en empêcher ? en quoi les droits d'autrui sont-ils lésés ? quelle loi générale en est bouleversée ? n'a-t-on pas vu, au commencement du monde, ces unions se contracter nécessairement entre les parents les plus rapprochés ? la polygamie n'a-t-elle pas été, chez différents peuples, une loi générale ? et, après tout, pour que ces choses soient possibles, ne suffit-il pas que les intéressés les veuillent, sans préjudice pour des tiers ? si l'on regarde comme inutile l'intervention de Dieu dans le contrat conjugal, pourquoi comparaître devant l'alcade ou le juge ? si le mariage est une pure fonction humaine, il suffit à l'homme et à la femme d'user de leur droit respectif humain pour être uni désormais ». Ainsi peut raisonner tout citoyen contre la loi maçonnique ; et la loi maçonnique ne peut rien répondre à cette argumentation, qui est de simple bon sens.

Mais, lors même que la loi humaine trouverait en elle assez de force morale et un droit suffisant pour donner une sanction convenable à un acte aussi grave que celui dont il est question ici, il est certain qu'aujourd'hui la loi humaine, précisément parce qu'elle s'est privée de son fondement, qui est la loi de Dieu, n'est pas sûre elle-même de ce qu'elle prescrira demain, en opposition peut-être avec ce qu'elle prescrit actuel-

lement. Expliquons notre pensée. Le vote d'un parlement a statué aujourd'hui que l'homme et la femme sont légitimement mariés avec la seule formalité de leur déclaration devant l'alcade ou le juge : de telle sorte que tel est aujoud'hui le mariage, parce qu'un vote du parlement l'a ainsi décidé. En conséquence, il n'en sera plus de même demain, si demain un nouveau vote du parlement en décide autrement. Ainsi la formalité auguste du lien conjugal, base de la famille, dépendra toujours d'une majorité de députés qui auront statué que le mariage doit être considéré comme établi de telle ou telle façon. Cette majorité pourra décréter que le lien qui unit l'homme et la femme n'est pas individuel, mais que la polygamie ou la polyandrie sont permises, et telle sera la loi, si elle le décide de la sorte ; elle pourra voter que le contrat matrimonial est temporaire et non plus perpétuel, et cette loi dépend de leur vote ; elle pourra statuer que les époux pourront divorcer à la demande des deux conjoints ou de l'un d'eux, comme viennent de le faire les révolutionnaires français, et telle sera la loi, par le fait de leur vote. Et, en vertu du critère rationaliste ou maçonnique, la jurisprudence la plus scrupuleuse ne pourra rien leur opposer. Que l'on constate donc si, oui ou non, il est certain que la prétendue institution du mariage

civil entraîne radicalement avec elle la destruction de tout vrai mariage, et n'est autre chose qu'un masque sous lequel elle se cache momentanément, pour empêcher le peuple inexpérimenté de voir où l'on veut le conduire.

Est-il nécessaire de mettre ici en opposition avec le honteux enseignement de la Maçonnerie sur le mariage la doctrine de l'Église catholique sur le même sujet? Nullement : tous nos lecteurs la connaissent suffisamment. L'Église catholique enseigne l'institution divine du mariage, considéré soit dans le christianisme, soit en dehors de lui. En dehors du christianisme, avant son apparition et dans les pays où n'a pas encore brillé sa divine lumière, l'homme et la femme s'unissent, non en vertu d'un droit que leur confère l'État ou des formalités prescrites par la loi civile, mais en vertu d'un principe d'ordre supérieur établi par Dieu au commencement du monde, quand il a dit : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair ». Ainsi, de par la loi naturelle, c'est la volonté seule des contractants qui constitue devant Dieu le mariage ; tout au plus l'autorité du père de famille intervient-elle pour bénir et sanctionner cette union. Dans les religions positives, au milieu même des plus grandes extravagances, c'est toujours la religion qui se présente

pour autoriser et consacrer le mariage. Le Christ l'a élevé à la dignité de sacrement, et a déclaré qu'il est le symbole de l'union mystique qui existe entre Lui et son Église ; et après l'avoir ainsi élevé, il a laissé à son Église le soin d'en déterminer les règles et les circonstances, et d'en garantir l'unité et la perpétuité, en soustrayant ces lois au caprice inconstant des hommes et à l'instabilité des lois humaines, souvent aussi capricieuses que les hommes dont elles émanent. Qu'on nous dise maintenant si le maçonnisme et le catholicisme ne sont pas dans une opposition radicale relativement à leur appréciation respective du mariage; qu'on nous dise encore lequel des deux pourvoit mieux aux fins sublimes du mariage, à l'honneur de la femme, et aux prérogatives de la dignité humaine!

XII

De l'opposition radicale qui existe entre le maçonnisme et le catholicisme dans leur manière de considérer les droits de la puissance paternelle.

Le maçonnisme enseigne encore des monstruosités plus énormes relativement à la famille; et il ne se contente pas de les enseigner, il les

met en pratique. C'est là une conséquence de sa façon d'organiser uniquement au civil cette institution fondamentale, et de l'absurde principe qui a prévalu et d'après lequel la famille est une création de la loi civile, de qui elle tient et son existence et sa force. Le maçonnisme fait un pas de plus : il affirme que tous les droits qui naissent du mariage ne sont, d'après lui, qu'une création de l'État et sont uniquement soumis à l'État. D'où il résulte que le premier et le principal de ces droits familiaux, celui qui est connu sous le nom de *puissance paternelle*, n'appartient aux parents qu'en vertu d'une concession supposée de la loi civile, et dans la forme et selon la mesure qu'il plaît à celle-ci d'accorder. De là naît également le droit que s'arroge l'État maçonnique sur l'éducation, qu'il décore pompeusement du nom d'éducation obligatoire, et qui est un des points essentiels du programme que la maçonnerie annonce et prépare pour l'avenir. Ainsi le père et la mère, d'après cet horrible système, en donnant le jour à des enfants, exercent non une fonction naturelle, mais une fonction sociale, et ils n'ont ces enfants que pour le compte de l'État, qui est en quelque sorte leur suzerain; et les enfants sont à l'État avant d'être à leurs parents, et l'État a juridiction sur eux avant leurs parents.

C'est là un despotisme horrible, grossier, qui transforme les familles en simples centres d'élevage à l'usage de ce féroce tyran, maître de toute la jeunesse : despotisme brutal et inhumain, qui s'est donné cependant comme un nouveau dogme régénérateur de l'humanité à l'époque de la Révolution française, et qui depuis lors a été, d'une façon plus ou moins dissimulée, le fondement obligé de toutes les législations inspirées par la maçonnerie.

Et cependant ces principes sont faux, monstrueusement faux, contraires à tout droit positif et naturel. La famille n'est pas une création de l'État : au contraire, on pourrait dire avec beaucoup plus de raison que l'État est une création, une amplification de la famille, puisqu'on ne conçoit pas l'État sans des familles déjà existantes, groupées ou agrandies pour le constituer.

Les droits de la famille ne viennent donc pas d'une concession de l'État, et ce n'est pas l'État qui confère au père son autorité paternelle ; tout au plus la reconnaît-il et en règle-t-il l'exercice. C'est donc un mensonge, et un grossier mensonge, de dire que les enfants appartiennent à l'État avant d'appartenir aux parents, ou qu'ils leur donnent le jour pour l'État et que celui-ci peut en

disposer au gré de sa volonté et de son bon plaisir. En conséquence, le principe sur lequel se fonde l'éducation obligatoire est mensonger : l'État ne peut obliger le père à élever son fils de telle ou telle manière, ou l'empêcher de l'élever à son gré et selon les règles et conditions que lui impose sa conscience, d'accord avec une autre loi plus élevée. C'est donc une tyrannie contre nature, inhumaine, antisociale et antireligieuse, de prétendre imposer aux peuples, cette façon de considérer l'institution domestique dans son principe et dans ses droits essentiels.

Ce n'est pas ainsi que l'entend l'Église ; au contraire, elle qu'on accuse d'opprimer toutes les libertés, est, en cela comme en tout le reste, la gardienne zélée des droits de la véritable liberté. Elle enseigne que les pères ont des fils qui leur viennent de Dieu, qui les a faits pères uniquement dans le but très noble de lui procurer à lui-même de nouveaux serviteurs et de nouveaux héritiers à son ciel, et dans le but aussi de donner à la patrie de bons et honnêtes citoyens.

L'Église reconnaît dans le père et dans la mère le droit et le devoir d'élever leurs fils pour cette fin suprême ; mais elle est si jalouse des droits de la liberté naturelle, que si un père et une mère n'appartiennent pas par le baptême

à sa juridiction, elle se regarde comme empêchée d'intervenir dans l'éducation de l'enfant, jusqu'à ce qu'il soit en âge d'agir et de se prononcer selon sa propre conscience. C'est ainsi qu'il est sévèrement défendu de baptiser les enfants des infidèles contre la volonté de leurs parents, excepté lorsque l'un de ceux-ci, au moins, est sujet de l'Église par le baptême. L'Église considère comme un attentat contre le droit naturel l'éducation d'un enfant mineur dans la religion chrétienne contre la volonté expresse de ses père et mère non baptisés. Et plus tard, lorsque le fils est parvenu à sa majorité, l'Église ne l'admet pas à la profession religieuse sans la permission de ses parents, pendant que ceux-ci ont besoin de leur fils pour subvenir à leurs besoins ; et ce n'est que dans le cas où le refus des parents serait absolument déraisonnable et sans fondement, parce que cette nécessité n'existe pas, que le fils majeur est admis par l'Église à embrasser l'état religieux sans la permission de ses parents. Avec quelle délicatesse l'Église respecte tous les droits naturels ! Elle les respecte infiniment plus que le naturalisme, qui n'est que la contrefaçon du vrai droit naturel, comme le libéralisme est la contrefaçon de la vraie liberté et le rationalisme la contrefaçon de tout ce qui est véritablement raisonnable.

Toutefois, ô aveuglement ! les législations qui se sont inspirées de ce principe chrétien, sont appelées tyranniques et oppressives de la dignité humaine ; on les accuse de violer les droits de la nature, de profaner le foyer domestique. Et celles, au contraire, que la secte maçonnique inspire de son grossier matérialisme, sont proclamées libres, nobles, patriotiques, propres à élever le citoyen. C'est ainsi que l'on aboutit directement à cette condition ignominieuse et abjecte de la famille, dans laquelle les fils ne sont que la *chose* de la nation, de la chair à canon à la disposition du chef suprême, si celui-ci s'engage dans des entreprises militaires qui rendront son nom odieux; une matière pour les officines, si ce n'est pas l'esprit militaire, mais l'esprit de bureaucratie, qui domine dans la nation. C'est là que nous conduit à pas de géant la maçonnerie, à mesure que son souffle infernal réussit à nous arracher à l'Église. Elle émancipe l'homme, c'est vrai, mais en l'arrachant du sein et des bras d'une mère très tendre ; et pour le soumettre, pieds et poings liés, au régime de la verge, unique sceptre qui puisse convenir pour gouverner une société tombée dans une si profonde abjection.

XIII

Combien diffèrent essentiellement entre eux le maçonnisme et le catholicisme dans leurs principes sur la propriété.

La propriété est une des autres institutions fondamentales de la société qui ont subi l'action destructive du maçonnisme. Il devait logiquement en être ainsi : une fois la notion de la famille détruite ou considérablement altérée, celle de la propriété, qui a tant de ressemblance avec elle, devait avoir tôt ou tard un sort analogue. Ainsi le concept maçonnique de la propriété, conformément à ce que nous avons vu pour le mariage, n'est ni plus ni moins que la destruction de la propriété. Le maçonnisme considère la propriété, non comme un droit naturel de l'homme, droit antérieur à sa condition de citoyen, mais comme une création du droit civil, et partant subordonnée en tout aux dispositions arbitraires du Dieu-État. C'est ainsi que nous avons vu l'État, pour des motifs de pure convenance personnelle, déclarer nulle la propriété sacrée appartenant à une communauté, propriété qui repose cependant sur des droits égaux à ceux de la pro-

priété séculière et privée; et de même qu'il fait des lois pour la propriété et répartit les charges, ainsi en règle-t-il la jouissance et la transmission, à tel point que le propriétaire a fini par n'être guère autre chose que l'administrateur de ses biens, ou une sorte de fermier privilégié. Tout cela découle de la fausse notion que l'on a de cette vérité, la plus délicate après le mariage. L'État maçonniquement constitué en vient, bien qu'il ne le dise pas clairement, à se considérer comme le maître absolu de tous les biens des citoyens, de la même façon qu'il se considère comme le maître de tous leurs fils. Avec ce principe, il annule le droit sacré de la propriété, selon son bon plaisir, comme il a détruit le droit de l'Église et des communautés au moyen de la désamortisation; il rend impossible le libre usage de cette propriété, usage qui est essentiel, au moyen des lois de désagrégation; pour les motifs les plus futiles, il spolie le citoyen contre sa volonté, comme on le voit fréquemment aujourd'hui, au moyen de la faculté si largement concédée de l'expropriation forcée; sans parler du sans-façon avec lequel elle traite, ainsi que nous l'avons remarqué, les questions d'héritages et de transmissions de propriétés.

Ainsi l'État maçonnique, sans professer ouvertement le socialisme, qu'il abandonne, non quant

au fond, mais quant à la forme et au nom, aux démagogues de la rue et des clubs; sans professer, dis-je, ouvertement le socialisme, l'État maçonnique est, dans son esprit, dans ses fins et dans plusieurs de ses procédés, parfaitement socialiste. C'est au point que si le socialisme pur et sans voiles réussissait un jour à prévaloir pratiquement, il n'aurait rien à inventer pour implanter ses horribles théories; il lui suffirait de généraliser les principes que le critère maçonnique et libéral a précédemment établis, et d'en déduire toutes les conséquences logiques et toutes les applications.

La doctrine du catholicisme sur la propriété est en contradiction absolue avec tout cela. Le catholicisme reconnaît la propriété comme un droit naturel et inhérent à la personnalité humaine. D'après le catholicisme, l'homme est propriétaire comme il est sociable, comme il est homme, par nature, c'est-à-dire, par la volonté expresse de Dieu. Ainsi, antérieurement à toutes les législations civiles, l'homme était déjà propriétaire, personne ne pouvait, par exemple, le dépouiller du produit de sa chasse, ou du fruit de l'arbre qu'il avait planté, ou de l'ouvrage de ses mains. Les législations civiles ne peuvent donc dépouiller arbitrairement personne de sa propriété; elles ne peuvent faire autre chose qu'en garantir et en régler l'exercice, pour que le citoyen jouisse de son bien

sans préjudice pour autrui. Mais elles ne peuvent déchirer ses titres sacrés et inviolables, comme on l'a fait en notre siècle, par tant de lois injustes, qui ne sont, à les considérer suivant les principes de la morale et du droit, que des actes de brigandage légal. Et à cette notion très élevée de la propriété, qui en fait, comme pour l'autorité et la famille, non une création de l'homme, mais une institution divine; à cette notion de la propriété de droit divin, opposée à cette notion mensongère de la propriété de droit humain, le catholicisme a ajouté la sanction du septième précepte du Décalogue, qui est moins la prohibition du vol qu'une nouvelle consécration du droit de propriété. Ce commandement défend le vol et la rapine, non seulement aux particuliers, mais aux États et aux gouvernements; et c'est en s'appuyant sur lui que l'Ancien Testament maudit la mémoire de cette reine Jézabel qui s'empara de la modeste vigne du pauvre Naboth, et que l'Église nous offre dans l'histoire de ses évêques la grande figure de saint Jean Chrysostome se présentant courageusement devant l'impératrice Eudoxie pour exiger la restitution de quelques pièces de monnaie à une veuve infortunée, à qui cette majesté impériale les avait dérobées. C'est ainsi que l'Église entend le droit de propriété et le septième commandement.

La propriété de droit humain ou de pure institution civile, comme l'entend et la pratique le maçonnisme, il suffit de l'indiquer ici, est exposée, relativement à sa sécurité légale, aux mêmes risques et périls que nous avons mentionnés ailleurs en parlant du mariage. Si la propriété est une pure création du droit positif humain, elle est sujette, comme celui-ci, aux variations et aux vicissitudes qui peuvent provenir d'un changement de législation. Et comme la législation changera avec le pouvoir législatif, lorsque, par quelqu'un de ces coups de la Révolution assez probables aujourd'hui, le pays se sera laissé imposer une chambre législative composée d'éléments socialistes, formant une majorité parlementaire, cette chambre pourra voter simplement l'abolition de la propriété, ou sa réorganisation selon l'idéal du collectivisme, ou simplement sa répartition égale entre tous les citoyens, conformément au système communément admis par les partisans de la théorie socialiste. Une chambre légalement constituée peut émettre un vote de ce genre, et personne ne pourra légalement ni l'en empêcher ni l'en blâmer ; et il n'y a pas de jurisprudence au monde, étant donnés les principes maçonniques, qui puisse taxer ce vote d'absurdité ; bien au contraire, elle doit le reconnaître comme parfaitement logique, surtout si une telle chambre socialiste rappelle, dans les

considérants ou dans les préliminaires de sa future loi, qu'une telle abolition de la propriété n'est pas une chose nouvelle, mais qu'elle a déjà été mise en pratique, il y a quelques années, contre l'Église, sous le nom de désamortisation, et que, grâce à elle, on voit figurer comme propriétaires un grand nombre de ceux qui sont aujourd'hui détenteurs de ces biens. Je le demande au jurisconsulte le plus retors, que peut-on reprocher à une telle loi, en admettant les théories maçonniques? Les malheureux qu'elle a dépouillés, pourront la qualifier d'attentat odieux et criminel; mais le peuple, la science et le bon sens seront forcés de l'appeler une légalité.

Telle est la conséquence de l'exclusion de l'idée de Dieu des institutions humaines. Il n'est aucune de ces institutions qui ne demeure comme suspendue en l'air, si on lui enlève son fondement divin, parce que l'ordre surnaturel est la condition indispensable de l'ordre naturel. Tout ce qui concerne l'homme peut, à première vue, subsister pendant quelque temps sans Dieu, mais bientôt arrivent la langueur et la mort. C'est ainsi qu'un arbre dont on a coupé secrètement la principale racine, ne voit pas dès le premier jour ses rameaux se flétrir ; mais, infailliblement, il ne tardera pas à les voir se dessécher et mourir, faute du suc nécessaire. Il faut remarquer en outre que ce qui con-

cerne ainsi l'homme, sans cesser d'être surnaturel et divin, peut être simplement humain, comme nous l'avons dit plus haut, à moins de devenir franchement satanique. L'homme ne peut vivre émancipé et sans avoir un maître, comme il le rêve dans son orgueil insensé : s'il détrône Dieu, ce trône laissé vacant sera immédiatement occupé par le démon.

XIV

Doctrine du maçonnisme et du catholicisme sur l'éducation publique.

En suivant le programme que nous nous sommes tracé pour mettre en relief les divergences essentielles de doctrine qui sépar ent le maçonnisme et le catholicisme, nous sommes amené à parler en ce moment de l'éducat ion, qui est un des points sur lesquels existe l'opp osition la plus radicale entre les critères de chacun d'eux.

Le maçonnisme et le catholicis me se trouvent en même temps en présence d'un petit enfant, et ils conviennent que cet enfan t, outre les aliments matériels qui nourrissent son corps, a besoin d'un aliment moral qui nourrisse son esprit ; ils

s'accordent aussi à admettre que l'éducation est nécessaire. Le catholicisme voit dans l'enfant un être que Dieu a créé à son image et à sa ressemblance, mais un être dégradé, corrompu par un vice originel, qui a fait naître en lui une multitude de germes qu'il convient de combattre, et de mauvaises inclinations qu'il faut réprimer. C'est un champ où l'on ne peut espérer de récolter de belles fleurs et de bons fruits, qu'autant qu'on y aura jeté une bonne semence, qu'on l'arrosera en temps convenable, qu'on en arrachera constamment les mauvaises herbes, en un mot, qu'on le cultivera avec soin. S'il n'en est pas ainsi, il ne demeurera pas stérile et sans végétation, mais il produira en abondance des fruits empoisonnés en toute sorte de perversion et de malice. Et ces soins, qui consistent à montrer tantôt de la tendresse et tantôt de la sévérité envers l'enfant, tantôt à l'encourager et tantôt à lui faire des réprimandes, constituent ce que le catholicisme appelle l'éducation. Pour que ces soins produisent de bons résultats, la première notion à inculquer à l'enfant est celle de la loi morale, qu'il doit respecter, et la sanction éternelle de cette loi, qu'il doit espérer ou craindre, selon qu'il l'observe fidèlement ou la viole. Et comme il ne peut pas y avoir de loi sans législateur, ni de sanction légale sans juge qui l'applique, il faut commencer par inculquer

à l'esprit de l'enfant l'idée de Dieu, qui est le législateur invisible dont l'autorité donne sa force à la loi, et le juge qui, au moyen des châtiments ou des récompenses, procure l'observation de la loi. Ainsi, avec les conseils, les maximes, les exemples et les secours de son organisme divin, qui est l'Église, le catholicisme croit posséder le système d'éducation le meilleur, le plus parfait et le plus raisonnable, le seul qui permette de diriger l'enfant dès le bas âge, et de dominer jusqu'à ses affections et à ses sentiments les plus intimes.

Telle est l'éducation catholique, basée entièrement sur l'ordre surnaturel.

Le Maçonnisme procède d'une façon différente, selon son critère grossièrement naturaliste. Il prend l'enfant, et commence par se tromper dans l'idée fondamentale qu'il s'en fait : il le considère non comme un être vicié par le péché originel, mais comme un être parfait, en pleine possession de lui-même, et dans toute l'intégrité de sa perfection morale. On va demander ici : si l'enfant est parfait, et qu'il n'y ait en lui rien de vicieux ou de déréglé, à quoi peut bien lui être utile l'éducation ? A rien, absolument : là où il n'y a pas à combattre des germes mauvais et des tendances coupables, ce que l'on doit désirer, c'est que l'arbre croisse selon toute son exubérance naturelle, sans que le fer du jardinier vienne couper

aucune de ses branches vigoureuses. Il conviendra donc de l'instruire, mais non de l'élever : qu'il apprenne les lettres, les logarithmes, la géographie, la physique, la chimie, l'histoire, la musique et la gymnastique, parce que le maître ne s'occupe pas de la formation du cœur. Il y a là tout ce dont il a besoin pour son parfait développement. En suivant ce procédé, très logique dès que l'on part de la négation du péché originel, il est inutile de parler à l'enfant de Dieu ou de la religion, et de tout ce qui s'y rapporte : voilà, logiquement justifié, ce qu'on appelle l'enseignement *laïque,* nouveauté que la Maçonnerie s'efforce, depuis quelques années, d'introduire dans notre pays.

Nos lecteurs voient-ils clairement maintenant en quoi consiste la différence essentielle qui existe entre le Maçonnisme et le catholicisme, dans la façon de concevoir les principes relatifs à l'éducation ?

Le simple bon sens suffit pour porter sur ce point un jugement impartial. L'homme ne naît pas parfait, comme la Maçonnerie veut le supposer ; l'homme naît et croît, non par un développement pacifique, mais au milieu d'un combat pénible et continuel contre lui-même et presque avec tout ce qui l'entoure : l'œuvre de l'éducation consiste donc à lui enseigner à combattre,

pour lui faciliter la victoire. Et quelles armes lui donne pour ces combats, quelles leçons lui offre pour ces luttes l'éducation laïque ou sans Dieu ? Aucune, absolument. Au contraire, elle commence par développer en lui tous les mauvais instincts, qui sont les principaux ennemis à combattre, en les caressant avec l'idée d'une indépendance totale, qui ne s'accommode avec aucune pensée de sujétion ou de répression. Toutes les issues par lesquelles la passion peut se produire avec fougue et impétuosité, elle les laisse ouvertes avec une lamentable insouciance ; les puissants ressorts que la religion seule établit pour les comprimer et en régler l'exercice, elle les qualifie de superstitions insensées. L'enfant étant imbu de ces idées, il en résultera nécessairement, s'il a le sang vif, qu'il deviendra une bête féroce ; s'il a un tempérament indolent, qu'il sera un pourceau d'Épicure, et jamais un homme capable de porter sur son front, nous ne disons pas la noblesse du chrétien, mais même la dignité de l'être raisonnable.

XV

Que pensent le maçonnisme et le catholicisme sur l'enseignement officiel ?

Si le catholicisme et le maçonnisme diffèrent

essentiellement, lorsqu'il s'agit de préciser et de fixer ce qu'on entend ordinairement par éducation, qu'on juge de l'abîme qui les séparera dans la question de l'enseignement. Ici toutefois il y a un avantage : l'opposition mutuelle des deux systèmes est plus franche et plus évidente ; ici, le voile ne sert de rien, et n'empêche point de connaître dès le premier moment quels sont les ennemis contre lesquels le catholique sincère de notre temps doit se tenir en garde.

Le catholicisme nous apprend que tout enseignement doit être subordonné au dogme, en ce qu'il a avec lui une relation plus ou moins directe. La raison en est claire : ce qu'on nomme la science, même dans son concept le plus digne et le plus élevé, n'est pas ordinairement la vérité certaine, mais la vérité présumée, ou la vérité que l'on tient pour telle, nonobstant les exemples très fréquents des théories les plus autorisées et universellement acceptées qui, peu de temps après, ont été rangées parmi les paradoxes les plus célèbres. Etant donné l'esprit humain essentiellement faillible, on ne peut avoir une autre idée de la vérité philosophique ou scientifique. Il n'en est pas ainsi de la vérité religieuse, dans sa partie formellement dogmatique et définie : elle est la vérité certaine, fixe, objective, indépendante des découvertes de demain ou du siècle suivant ; la

vérité une, immuable, indéfectible, éternelle comme Dieu. C'est donc une règle rigoureusement scientifique que la vérité purement présumée et hypothétique soit subordonnée à la vérité fixe et absolue ; que celle-ci soit la pierre de touche pour vérifier la vérité de celle-là; que ce qui est connu comme certain *a priori*, soit la base et le guide dont on se servira pour vérifier, accepter ou rejeter les connaissances acquises postérieurement.

Voilà pourquoi le catholicisme exige que tout l'ordre des connaissances humaines parte de ce principe que tous ses enseignements dogmatiques sont indiscutables, et qu'il faut leur demeurer fidèlement et scrupuleusement attaché, sans se permettre le moindre écart, sous prétexte de liberté. C'est ainsi seulement que l'on enseigne et que l'on apprend d'une façon catholique.

Et ce système, grâces en soient rendues à Dieu ! n'arrête aucunement ni ne gêne le légitime essor de l'intelligence humaine ; il le favorise, au contraire, en lui donnant des principes certains, comme le prouve une expérience cent fois répétée, qui montre dans tous les temps les génies les plus sublimes, embrassant du regard de vastes horizons et étendant le champ de leurs investigations, bien que le catholicisme exigeât d'eux cette subordination expresse à ses dogmes

infaillibles. Bien au contraire, pour la largeur des vues, l'élévation des idées, la fécondité des découvertes, la profondeur du raisonnement, l'étendue de l'observation, les fils de la foi ont pu dans tous les siècles accepter d'être mis en parallèle avec les partisans de la libre pensée ; et ils le peuvent encore aujourd'hui, assurés que ces derniers resteront bien loin derrière eux.

L'enseignement organisé maçonniquement se déclare, en tout et pour tout, libre penseur. Tel est malheureusement celui qui se donne aujourd'hui dans presque tous les centres officiels, même dans notre Espagne. D'après des déclarations très graves, que nous avons recueillies avec un saisissement d'épouvante de la bouche de fonctionnaires qui, malgré tout, veulent encore passer pour catholiques, le professeur est tenu de se renfermer dans les limites d'une certaine prudence, en ne blessant pas ce qui est légalement réputé comme inviolable; mais, à l'heure présente, nous ne savons presque plus ce qu'il faut entendre par là, tant sont devenues vagues et incertaines les limites de cette inviolabilité. La science, ou ce qui s'affuble de ce nom, est donc libre, au point de se permettre toute espèce de hardiesses et de licences, y compris celle d'enseigner que l'homme n'est qu'un orang-outang perfectionné, ou que Dieu est un pur fantôme de la superstition populaire. Ma-

çonniquement parlant, tels sont les droits de la science, tels les privilèges de l'enseignement. Et si quelqu'un forme ainsi la jeunesse, et joint à son enseignement les principes de morale calqués sur la théorie de l'amour libre ou sur les funestes programmes de la liquidation sociale, on ne peut logiquement ni le lui reprocher ni l'en empêcher.

Il est vrai que le Maçonnisme doctrinaire et doucereux ne tolère pas de telles applications du critère libre-penseur ; mais cela prouve seulement que le Maçonnisme, outre qu'il est faux, est de plus inconséquent dans sa fausseté, ce qui le rend doublement inique et odieux. En effet, si l'on n'admet pas pour la science le frein du dogme catholique, pourquoi admettre celui du gouvernement ? si l'Église n'a pas le droit d'exiger, au nom de Dieu, le respect pour certaines de ses vérités, de quel droit le ministre peut-il exiger que l'on respecte comme inviolables certains principes ou institutions sociales ? Ou l'intelligence humaine est libre, dans sa marche et ses développements, d'aller où il lui plaira, ou elle ne l'est pas : si elle est libre, elle l'est entièrement ; et alors qu'on la laisse aller librement et sans aucune entrave.

Rendons cette vérité plus claire. Étant donnée une certaine loyauté, s'il peut y en avoir dans le principe maçonnique, l'unique conséquence serait la proclamation franche de la liberté confession-

nelle, sans l'estampille de l'Université. Mais cela ne convient pas à la secte, qui sait d'une façon certaine que, sur ce terrain de la libre concurrence, elle serait vaincue par l'enseignement catholique. A la secte convient le monopole officiel, l'enseignement avec l'estampille rationaliste de l'État, qui se constitue par là son unique dépositaire et dispensateur légal. C'est ainsi qu'on a créé ce qu'aucun autre siècle n'avait connu, l'idole de l'État enseignant, à l'instar de ce que nous avons vu en parlant de la propriété, du mariage et de la puissance paternelle. On a, comme résultat, l'odieuse sujétion du citoyen sous la domination d'une tyrannie cent et mille fois plus ignominieuse que celle qui, comme on l'a prétendu faussement, opprimait autrefois l'enseignement, soumis au noble magistère de l'Église de Dieu.

XVI

Que pensent le maçonnisme et le catholicisme sur l'enseignement officiel (suite).

La tyrannie maçonnique de l'État enseignant, dont nous parlions précédemment, irrite d'autant plus qu'elle est moins justifiée, lorsqu'elle s'exerce

dans une nation exclusivement ou presque exclusivement catholique, ainsi qu'il en est, par bonheur, de notre Espagne, en dépit des ravages de la Révolution. Il arrive alors qu'à la violation brutale des droits de la vérité religieuse s'ajoute la violation non moins impie des droits du citoyen, malgré les protestations continuelles par lesquelles l'État maçonnique ou libéral se déclare le zélé protecteur et le gardien de ces mêmes droits.

En effet, qui peut nier que les pères de famille catholiques, même ceux qui pratiquement laissent à désirer sous le rapport du catholicisme, désirent tous pour leurs enfants l'enseignement catholique ? qui peut méconnaître que ces pères de famille constituent encore aujourd'hui la majorité, la presque totalité des contribuables ? Cependant, que nos lecteurs s'arrêtent pour contempler avec horreur ce qui se passe ; qu'ils s'arrêtent pour contempler cette infamie, qui n'a peut-être pas encore fixé leur attention : ils payent l'enseignement officiel, ils donnent leur argent aux maîtres, ils soutiennent les universités, les Institutions, les écoles normales et primaires ; ils soutiennent tout cela avec leurs contributions d'abord, et ensuite avec leur adhésion et leurs noms inscrits sur les registres matricules, quand ils confient leurs enfants à ces établissements. Il semblerait donc que, payant l'instruction qui assurément leur est

vendue à chers deniers, ils devraient au moins obtenir qu'elle fût conforme à leur désir et à leur volonté. Mais il n'en est point ainsi : l'État vend son enseignement, le vend cher, le vend avec privilège exclusif, en ne permettant pas qu'on regarde comme valable celui qui se donne dans un autre établissement; et cependant il s'arroge le droit de donner un enseignement qui n'est au goût ni de celui qui le paye ni de celui qui le reçoit, condition que l'on regarde comme obligatoire dans tout contrat de vente ; mais, au contraire, il donne cet enseignement contre la volonté et les intérêts de l'un et de l'autre, violant ainsi à la fois, avec son despotisme professoral, les droits de la bourse, de la dignité et de la conscience. L'État enseignant, converti en marchand de programmes, les donne en échange de bons et beaux deniers, après les avoir falsifiés et empoisonnés; et le Dieu-État ne rougit pas de pratiquer ce qu'il punit chaque jour chez tout individu qui altère un comestible ou une boisson. Et le père, le pauvre père doit payer avec son or l'empoisonnement moral de son fils, et consentir à cet empoisonnement, au moins dans le cas où il veut lui faire embrasser une carrière : car l'État maçonnique a coupé tous les canaux de l'eau de la science, en obligeant tous les citoyens à ne pouvoir boire ailleurs qu'à sa source méphitique et empoison-

née, poûr obtenir un diplôme qui mette leurs fils en état d'entrer dans une faculté ou d'exercer une profession.

Cette tyrannie est semblable à celle dont usaient, dans les derniers temps de la persécution contre le christianisme, les empereurs romains, lorsqu'ils plaçaient des idoles dans les endroits où l'on vendait les objets de première nécessité, sur le marché public, et qu'ils exigeaient de chaque citoyen, l'adoration de l'idole avant de lui céder la viande, le vin ou le pain dont il avait journellement besoin. C'est là ponctuellement ce qui est prédit des temps de l'antéchrist, dans l'apocalypse de saint Jean, lorsqu'il dit qu' « il viendra un temps où nul ne pourra ni « acheter ni vendre, s'il n'est marqué du carac- « tère de la bête », ce qui peut fort bien signifier la Révolution.

Ainsi en est-il déjà avec l'enseignement officiel, dispensé uniquement par l'organe et sous l'estampille de la Maçonnerie : nul ne pourra être avocat, médecin, ingénieur, etc., s'il n'a passé au laminoir de cette machine, qui en fait ou bien un maçon complet, ou pour le moins affaiblit la vigueur et la force de ses convictions chrétiennes. L'État maçonnique veut les consciences, qu'il proclame libres, comme la monnaie qui ne circule pas sans la marque de son coin ou de son poinçon.

Que l'Église ait les mêmes exigences pour les *siens*, qui, après tout, sont *siens* et veulent l'être, on appelle cela une oppression despotique, la servitude de la pensée ; que l'État maçonnique agisse de la même façon vis-à-vis des intelligences, ce sera noble, généreux, libéral, avec cette particularité nouvelle qu'ici celui qui se sent opprimé par un procédé si inique, se voit obligé, pour sa suprême humiliation, de payer et de se mettre lui-même la chaîne ignominieuse qu'il doit porter.

Ainsi en va-t-il aujourd'hui dans le monde ; ainsi en va-t-il en Europe ; ainsi en va-t-il, ô pères catholiques, pour les fils de cette catholique nation. L'Épiscopat et la bonne presse poussent chaque jour des cris d'alarme, en dénonçant les discours et les livres que le catholique paye de son argent, afin que la Maçonnerie les fasse servir à ravir la foi aux âmes. Qu'on ne dise pas que nous exagérons, puisque nous ne disons pas sur ce sujet le quart de ce qu'il y aurait à dire. Le réseau maçonnique est une trame aussi habilement qu'universellement ourdie dans toute la nation. A l'école primaire, ou au collège, ou à l'Université, à peine y a-t-il une âme qui ne voie sa foi exposée à tomber dans quelqu'un de ces filets. Et cela en ne parlant que de l'enseignement officiel ; si nous examinions celui qui se donne

dans cette multitude d'athénées, de cercles, d'académies et de bibliothèques populaires, qui presque toutes, à l'exception de celles qui sont franchement catholiques, sont de vraies succursales du Maçonnisme, nos amis verraient combien nous pourrions généraliser notre proposition.

En résumé, Satan, sous le manteau du professeur, règne aujourd'hui dans le monde et est la cause des principaux désastres. Cela ne prouve-t-il pas d'une façon assez éloquente que c'est sur ce terrain que tous les bons catholiques doivent *immédiatement lui livrer la* principale bataille ?

XVII

Combien diffèrent la doctrine du maçonnisme et celle du catholicisme touchant la bienfaisance.

Sur ce point, comme en tout le reste, le critère franchement maçonnique est en opposition directe avec le critère franchement chrétien ; avec cette seule différence, qu'ici l'ennemi travaille d'une façon beaucoup plus habile, et introduit dans la société une confusion beaucoup plus grande. Ici, le démon de la maçonnerie porte son

masque jusque sur les yeux, pour ainsi dire ; ce qui fait qu'il est pris naïvement pour l'ange de la charité, même par des personnes qui, sur d'autres sujets, sont assez habiles pour comprendre dès le début sa ruse infernale. Ici, on prend fréquemment pour les doux reflets de la lumière céleste, ce qui n'est autre chose que la sinistre lueur des flammes de l'abîme. Ici, l'art de tromper est aussi ingénieux que possible ; c'est au point que l'oripeau et l'étain circulent parfois sur le marché de la vie sociale et sont acceptés comme monnaie courante, au même titre que l'or et l'argent les mieux épurés.

La raison de cela, à la bien considérer, se trouve dans la délicatesse de la matière à laquelle on fait subir cette altération. Dans d'autres branches, l'ennemi a besoin de substituer un vice à une vertu, et pour cela de donner à ce vice les couleurs et l'apparence de cette vertu, ce qui, comme on le voit, est chose difficile. Ici, il y a plus de facilité. Le sentiment naturel de compassion que nous inspirent les afflictions et les besoins de nos semblables, devient de la sympathie et finit par séduire ceux qui seraient imprévoyants, même après avoir dépouillé l'auréole du surnaturel. Ici, le naturalisme présente quelque chose de noble et d'élevé qui lui permet de prendre certains faux aspects de

divin, même quand il fait les plus grands efforts pour se séparer de Dieu et lui faire la guerre. C'est donc un champ d'opérations, le plus favorable pour la séduction, et la maçonnerie exerce cette séduction de trois manières :

1° Elle détourne l'attention de l'homme des besoins principaux de son frère, tels que ceux de son âme, pour la fixer seulement sur les besoins de son corps, qui paraissent plus pressants, parce qu'ils sont plus visibles et plus sensibles ;

2° A l'instar de cet objectif falsifié ou pour le moins mutilé, elle lui propose également une série de stimulants purement humains, tels que la pure satisfaction d'un sentimentalisme féminin, ou la satisfaction plus grossière encore de l'amour propre, de la vanité et du respect humain ;

3° Conformément au caractère purement humain de ces stimulants, elle suggère les moyens d'exercer la charité, moyens simplement terrestres, subordonnés à une moralité purement terrestre, et partant exempte de tout scrupule.

Voilà les trois aspects, qui, à notre humble vis, caractérisent la bienfaisance maçonnique, vulgairement appelée philanthropie, et la constituent dans une opposition directe avec la bienfaisance chrétienne, la seule qui puisse se glorifier du beau et saint nom de charité.

La charité, à l'encontre de ce que nous avons

vu pour la philanthropie qui se couvre de son masque, se distingue aux caractères suivants :

1° Elle a pour objectif l'homme complet, l'homme tout entier, c'est-à-dire avec son corps et son âme ; mais la fin suprême de l'âme est son but principal.

2° L'amour de Dieu et le sentiment du devoir, voilà son principal stimulant : et par conséquent, dans tous ses actes, elle a un motif surnaturel.

3° Ses procédés sont en tout conformes à la loi divine, et par là même ils ne sont en rien, pas même dans les moindres détails, en opposition avec les règles de la morale la plus stricte.

Ces trois points de vue, du maçonnisme et du catholicisme relativement à la bienfaisance, vont être exposés, confrontés, et examinés dans les paragraphes suivants qui, nos lecteurs ont pu déjà l'entrevoir, ont un caractère pratiquement incontestable et ont à l'heure présente une souveraine opportunité.

XVIII

On examine le premier des trois points de vue signalés plus haut.

En traitant de la manière de subvenir aux besoins du prochain, nous devons montrer la diffé-

rence radicale qui existe entre le maçonnisme et le catholicisme, dans la façon d'apprécier ces besoins. Pour le maçonnisme, qui n'est autre que le naturalisme, l'homme n'a d'autres besoins que ceux de la vie naturelle; ces besoins tiennent la première place, ou mieux ils sont les seuls.

Toute la fin de l'homme, d'après le naturalisme maçonnique, est en lui-même et ne sort pas de la sphère de sa vie matérielle et terrestre. Les besoins seuls dignes d'être pris en considération dans l'homme, sont ceux qui se rapportent à son corps, et, au plus, à son intelligence, en ce qui touche aux vérités de la philosophie humaine. D'où le naturalisme conclut, avec une logique rigoureuse, bien qu'elle s'appuie sur un principe faux, que la souffrance, tant physique que morale, est pour la créature humaine le mal essentiel, et qu'elle ne peut être envisagée autrement, à la considérer uniquement dans son opposition avec le bien terrestre. D'où il résulte que toute bienfaisance maçonnique ou inspirée par le maçonnisme a pour unique objet de délivrer l'homme de cette souffrance, ou au moins de le soulager, sans aller absolument au delà, puisqu'il n'existe pas d'autres horizons pour ses yeux malades.

Il croit donc bonnement, cet homme qui prétend à tort être charitable, avoir fait beaucoup, ou mieux avoir tout fait, quand il a apaisé la

faim de l'indigent avec un morceau de pain, ou couvert ses membres nus avec un mince lambeau d'étoffe, ou apporté quelque soulagement à ses douleurs, en procurant les remèdes prescrits par le médecin ou le chirurgien, et lorsqu'il ne peut pas réussir de la sorte, il se croit dans l'impossibilité absolue de faire quoi que ce soit de plus parfait ; et, à la rigueur, on ne peut rien exiger de plus de celui qui ne voit dans l'homme que son enveloppe extérieure, c'est-à-dire son corps.

Le catholicisme se fait de l'homme une idée bien supérieure, et, partant, il se conduit à son égard d'une façon fort différente. Il voit en lui un corps et une âme ; et, par conséquent, il distingue deux ordres de besoins et de souffrances, et il prescrit en sa faveur deux espèces d'œuvres de bienfaisance, que le catéchisme désigne sous le nom si suave « d'œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle ». Et comme il reconnaît la supériorité de l'âme sur le corps, il reconnaît aussi, fort logiquement, que les œuvres corporelles sont d'un ordre inférieur aux œuvres spirituelles ; et qu'elles doivent être subordonnées à ces dernières, bien qu'elles puissent elle-mêmes être élevées au même rang, si, en les accomplissant, on se propose une fin spirituelle, en dehors du motif supérieur de la foi qui doit les animer toutes. Telle est l'appréciation fort juste du ca-

tholicisme. La fin suprême de l'homme, sa fin la plus noble, uniquement importante, puisqu'elle est définitive, c'est celle de son âme immortelle, qu'il doit sauver et qu'il peut perdre. Donc toute œuvre de bienfaisance, quelle que soit la misère ou la souffrance qu'elle ait pour but de soulager, doit principalement avoir en vue cette fin dernière de l'homme, et être considérée principalement comme un moyen pour arriver à cette fin très noble. Le pain qui est donné pour apaiser la faim, le vêtement destiné à couvrir la nudité du pauvre, la visite et le remède destinés au soulagement de l'infirme, ont pour fin immédiate et pour ainsi dire tangible, d'apaiser la faim, de vêtir la nudité, de soulager une infirmité, mais ils doivent avoir pour fin supérieure et dernière de perfectionner l'âme et de l'aider à obtenir les biens qui lui sont propres, à savoir : la vérité et la grâce de Dieu, et, par dessus tout, le bonheur éternel. Assurément, ceci ne fait pas que ce secours matériel qui est donné, vaille moins, ou soit donné avec moins de spontanéité ou d'abondance ; mais qu'il se donne d'une manière plus digne de l'homme et de sa très noble condition ; qu'il se donne non comme à un chien ou à un cheval, auxquels nous voudrions uniquement conserver la vie, mais comme on doit le donner à un être raisonnable auquel on souhaite, outre l'as-

sistance passagère du moment, les joies de la suprême félicité.

Ceci soit dit pour les besoins qui peuvent en quelque manière être secourus, et pour les douleurs qui peuvent recevoir quelque soulagement.

Mais quand le besoin est tel qu'aucun secours humain ne peut le satisfaire, et que l'épine de la douleur est si profonde qu'aucune main d'homme ne peut l'arracher, ah ! c'est alors que l'on voit très clairement combien est vaine, impuissante, stérile, la bienfaisance purement humaine, et combien est sublime, féconde et puissante, la véritable Charité ! C'est alors que la lumière de la foi révèle aux yeux de l'affligé toute sa philosophie sur la douleur en lui enseignant, en premier lieu, qu'elle est transitoire, et que, par conséquent, elle n'a pas le caractère d'un mal absolu et inaccessible à toute espérance ; en second lieu, qu'elle est méritoire et qu'elle peut et doit être, en l'acceptant avec résignation, le principe et la cause d'un bonheur sans fin ; en troisième lieu, qu'elle est satisfactoire, c'est-à-dire qu'elle sert admirablement, dans le plan divin, à nous purifier, à nous faire expier et payer en cette vie les dettes parfois très lourdes que nous avons contractées envers la majesté suprême. Tout cela modifie, élève, et, en quelque façon, transforme tellement la souffrance aux yeux du bon chrétien, qu'il regar-

de l'affliction, non seulement comme quelque chose de tolérable, mais souvent, on le voit dans quelques âmes justes, comme quelque chose de désirable. Transformation merveilleuse, empire complet de l'esprit sur la matière, réalisés par la foi et la grâce de Dieu, par l'efficacité de la véritable charité, qui est seule surnaturelle et chrétienne.

Que l'on constate donc quelle distance immense, infinie, sépare au premier abord, l'idée catholique de la charité, de l'idée naturaliste ou maçonnique de la même vertu. Cette différence ressort avec plus d'évidence encore de la façon dont le maçonnisme et le catholicisme envisagent l'homme et sa fin dernière, ainsi que nous le constaterons plus clairement encore dans les paragraphes suivants.

XIX

On examine le second des points signalés plus haut.

Le maçonnisme essentiellement opposé au catholicisme, dans la façon d'apprécier l'objet matériel de la bienfaisance, c'est-à-dire l'homme, ne l'est pas moins dans l'appréciation du motif formel et de la règle de cette appréciation, qui doit

et peut être exclusivement l'amour de Dieu. Voyons maintenant ce second aspect de la question, qui n'offre pas moins d'intérêt.

Le motif formel de la bienfaisance maçonnique ou naturaliste se réduit à l'amour de l'homme pour l'homme même, sans considération pour une autre idée supérieure. Aussi bien, ce sentiment est-il appelé fort justement *philantropie*, mot grec qui signifie *amour* de l'humanité. Cette parole est sonore et retentissante, nous ne pouvons le nier, et parfois est-ce à cette sonorité musicale qu'il faut attribuer l'effet qu'elle produit sur certaines imaginations. Mais si nous nous arrêtons un instant à examiner sa valeur idéologique, il est possible que nous la trouverons aussi creuse et insignifiante qu'elle est pompeuse en apparence, comme il arrive pour la plupart des paroles retentissantes dont la résonnance est en proportion de leur absence de signification.

Aimer l'homme seulement pour l'homme, c'est s'exposer à deux inconvénients très graves, et nous pouvons défier tous les philantrophes passés et présents de les éviter avec leur système absurde et impuissant.

En premier lieu, il se présente des cas, et ce sont les plus fréquents, dans lesquels l'homme est par lui-même peu aimable, qu'on le considère

au point de vue physique ou au point de vue moral : et dans ces cas, si je ne dois aimer l'homme que pour ce qu'il vaut, dites-moi, je vous prie, comment je puis faire pour donner une base, un motif à l'amour que je dois avoir pour des êtres peu sympathiques. En second lieu, il existe d'autres cas, assez nombreux aussi, où l'homme est extrêmement aimable, et alors, s'il n'y a pas d'autre raïson d'aimer l'homme que l'homme lui-même, oh ! c'est encore pire : dites-moi quelles limites, quel frein vous donnerez à ce sentiment pour l'empêcher d'être désordonné et le maintenir dans de justes bornes.

Qu'on nous permette de donner quelques développements à chacune de ces pensées :

L'homme, avons-nous dit, est souvent un être fort peu aimable. Les exemples à l'appui de cette vérité sont connus de tout le monde, et il serait oiseux de recourir pour la prouver à de longues démonstrations. Considéré physiquement, le pauvre est d'ordinaire répugnant : presque toujours la misère est dégoûtante, et le plus souvent, l'infirmité impressionne fort mal. Les pauvres sympathiques et bons ne se trouvent guère que dans les drames ou les romans : dans la vie réelle, la maison du pauvre loin d'attirer, repousse. Il faut faire un effort, faire violence aux mouvements naturels de la sensibilité et de l'impressionnabilité pour

s'approcher du lit du phthisique, pour pénétrer dans la mansarde ou le galetas de l'indigent. Nous en appelons au témoignage des personnes les plus généreuses et les plus adonnées aux œuvres de charité. Ceux qui sont fermes sur ce point, le sont parce qu'ils ont réussi à se vaincre eux-mêmes dans ce combat de la nature; et c'est en cela que consiste précisément le principal mérite de leur vertu. Ce combat existe spécialement quand on considère dans le pauvre, non pas sa difformité physique, mais sa difformité morale, qui est parfois encore plus sordide. Il y a des pauvres qui sont réellement bons, qui ont le cœur noble et reconnaissant: mais il y en a qui sont mauvais et ont des instincts pervers, vils, abjects, et qui ne savent payer les bienfaits reçus que par une noire ingratitude. Et toutefois, ils doivent être aimés eux aussi, et ils doivent être aimés par celui qui est véritablement charitable, beaucoup plus que les autres, parce qu'il doit non seulement les secourir dans leurs besoins physiques, mais encore les corriger de leur difformité morale. Et bien que l'esprit répugne à s'approcher d'une de ces créatures avilies, il faut pourtant s'en approcher; il faut étreindre cette main qui parfois peut avoir été déshonorée et souillée, il faut rapprocher de son cœur cet autre cœur parfois gangrené et corrompu. Dites-moi donc maintenant; lorsque

l'homme n'est aimable, ni physiquement, ni moralement ; lorsqu'il est au contraire, au physique et au moral, antipathique, méprisable, digne de haine et parfois bien coupable, si l'homme ne doit être aimé qu'autant et parce qu'il le mérite, comment un tel homme pourra-t-il être aimé? Que le naturalisme discoure sur ce sujet tant qu'il voudra, il ne trouvera pas un motif suffisant pour déterminer à faire du bien à de telles créatures, si ce n'est le mérite qu'a une telle action aux yeux de Dieu Notre-Seigneur.

Voyons maintenant la contre-partie de ce raisonnement.

Que l'on suppose une misère où l'indigent, au lieu d'être peu sympathique, l'est par malheur outre mesure. Supposons le cas, qui n'est pas rare, où c'est une femme possédant des charmes pleins d'attraits, qui ait besoin du secours d'un homme, ou encore celui où un homme dans la vigueur de sa jeunesse a besoin d'être secouru par une femme à la main caressante et délicate. Si la bienfaisance doit être purement humaine, comme dit le naturalisme, qui réglera les mouvements naturels du cœur ? Et notez que nous ne parlons ici que de ce débordement des plus nobles instincts, mais enfin d'un débordement. Qui peut les soutenir, les réfréner, s'ils s'égarent ? Si, dans le premier cas, on a besoin du motif de la foi,

comme d'un stimulant divin, n'est-il pas certain que, dans ce second, on a besoin du motif de la foi comme d'un modérateur divin? Quel homme réservé et discret enverra nos jeunes et angéliques *Sœurs de Charité* respirer l'atmosphère viciée des camps, qui ressemblent si peu à un cloître, sans ce divin sauf-conduit ? Quel champion catholique ou quel jeune prêtre affrontera sans danger pour son âme certains foyers d'infection sans cette céleste sauve-garde ? Et comment, dans ces deux cas, pourra-t-on pratiquer, non plus avec un succès véritable, mais simplement sans courir de graves dangers, la très noble, mais très délicate et très fragile vertu de charité ?

Nous croyons en avoir dit assez pour être compris, et pour que l'on voit clairement que s'il est une circonstance où il soit nécessaire, non seulement de croire en Dieu, mais de penser beaucoup à lui, c'est quand il s'agit d'être véritablement charitable. C'est ainsi que la religion l'a toujours enseigné avec une profonde sagesse ; c'est ce que confirme, dans la pratique, une expérience certaine et qui n'a jamais été démentie. Aimer l'homme pour l'homme seul, et l'aimer sincèrement, c'est une formule plus facile à écrire dans les livres maçonniques et à développer pompeusement dans les joyeux banquets des loges, qu'à implanter dans les salles des hôpitaux et dans

les mansardes des faubourgs de nos grands centres de population. Aimer l'homme pour l'homme seul et l'aimer sincèrement, sont deux choses pratiquement irréalisables! La preuve en est évidente, puisque, pratiquement, on ne les a jamais vues réalisées. L'homme sent rarement pour l'homme, autre chose qu'un souverain mépris, quand ce n'est pas une aversion profonde, dans les cas où il n'éprouve pas pour lui un attrait purement sensuel et une passion grossière.

La raison de ceci est fort claire. L'homme pour l'homme seul n'est au fond et ne peut être logiquement que l'homme pour son intérêt propre. Sans l'idée de Dieu, qui, en effet, est uniquement mon prochain, sinon moi-même? L'égoïsme est donc la conséquence inévitable du principe naturaliste. Eh bien! cet égoïsme humain a d'ordinaire deux formes qui le disputent en brutalité; la forme du mépris, quand j'éprouve pour mon frère de l'indifférence ou de la répulsion; celle d'un appétit grossier, quand mon frère excite en moi une passion coupable. Et la philantrophie naturelle, nous l'avons vu, n'a pas de remède contre ce double mal.

Et cependant cette fausse charité crie, s'agite et fait des siennes, comment donc se procure-t-elle des stimulants pour ses œuvres? Comment et avec quel fil à plomb et quel niveau les règle-

t-elle et les ordonne-t-elle ? Nous étudierons ces questions avec plus de détails que nous n'aurions pu le faire ici, dans le paragraphe suivant, dans lequel nous verrons et constaterons d'une façon plus saisissante les différences essentielles qui distinguent la véritable et la fausse bienfaisance, celle qui est catholique et celle qui est maçonnique, celle qui est de Dieu, et celle qui est du diable, le singe de Dieu.

XX

On examine le troisième des points mentionnés plus haut, celui qui est le plus pratique aujourd'hui.

En établissant la bienfaisance, sans l'amour de Dieu pour stimulant, et sans la loi de Dieu pour règle, il est clair que le maçonnisme va chercher ailleurs d'autres stimulants et une autre règle. C'est là que brille son génie. Nous entrons en plein dans l'examen du tableau qu'offre à nos yeux la philanthropie ou charité naturelle.

Il en coûte à l'homme de se dépouiller de ce qui lui appartient pour le donner inconsidérément à un autre homme. Pour qu'il se décide à ce dif-

ficile sacrifice, il faut qu'on lui offre une compensation. Le catholicisme l'offre dès ici-bas, dans les avantages du mérite, et dans l'avenir par la perspective de la récompense. Ceux qui excluent Dieu de la bienfaisance, ne peuvent reconnaître en elle ni ce mérite surnaturel, ni cette récompense promise. Ils doivent chercher et proposer à l'homme des compensations dans la vie présente, et ils les lui offrent de la manière suivante :

En premier lieu, ils excitent la sensibilité naturelle, qui ne peut moins faire que d'émouvoir l'homme, même le plus dépravé, à la seule vue des afflictions d'autrui. Ce sentiment est le plus noble de tous ceux qui sont purement humains, mais il est si faible par lui-même, qu'il ne produit quelque acte en faveur de l'indigent, que dans le cas où il n'est pas nécessaire de s'imposer pour cela de lourds sacrifices. Entre voir souffrir son frère et s'imposer à soi-même quelque souffrance, il est clair qu'on optera pour le premier, à moins qu'une raison supérieure n'encourage et n'oblige à faire autrement.

En second lieu, ils flattent la vanité par les applaudissements publics, ils portent tel homme ou telle femme à être généreux, et à accomplir tels ou tels actes d'abnégation en faveur de leurs frères; ce qui cesse d'être un acte de charité pour devenir une ostentation d'amour-propre.

En troisième lieu, ils menacent par le ridicule du respect humain celui qui ne donne pas bon gré mal gré, la pièce de monnaie qu'on lui demande, pièce que l'on donne à la fin, en murmurant, et en maugréant, non par un sentiment de compassion fraternelle pour l'indigent, mais parfois en le maudissant, à cause de la contrainte qu'il nous fait avec son exigence. Nous voyons assez d'exemples de ce genre, depuis les souscriptions officielles ou les dons volontairement forcés que le gouvernement impose sous prétexte de calamités publiques, jusqu'aux commissions qui, sous une forme plus ou moins autoritaire, parcourent parfois les quartiers de la ville pour le même objet.

Quatrièmement, lorsque cela ne suffit pas, c'est-à-dire, lorsque le riche ne se résout pas à secourir le pauvre par le stimulant de sa sensibilité naturelle, ou par un mouvement de vanité, ou sous l'impulsion du respect humain, le maçonnisme ne se décourage pas pour cela; il connaît parfaitement tous les ressorts qui font agir l'homme bestial « *animalis homo* », et il ne manquera pas de les mettre tous en jeu. Il fait alors appel à sa frivolité, et en échange de l'aumône qu'il veut tirer de sa bourse, car on ne peut pas dire qu'il l'obtienne de son cœur, il le soumet à la tentation la plus forte, parce qu'elle est la plus grossière :

il lui offre des jouissances. A cet effet, il ouvre comme un marché public de sensualité, pour obtenir en faveur des œuvres de bienfaisance une cotisation en rapport avec les goûts de chacun : il offre des chansons à celui qui se plaît à les entendre, des danses plus ou moins décentes à celui qui a le palais moins délicat, les sourires et les faveurs d'une femme à celui qui a besoin de cet appât pour délier sa bourse.

On voit alors ce que personne ne pourrait croire s'il ne le voyait de ses propres yeux. Les grandes calamités nationales, les grands deuils de la patrie, paraissent produire dans les âmes le même effet que les plus glorieux triomphes, puisqu'ils se traduisent également au dehors par des réjouissances et des fêtes : c'est au point que la contre-façon de la charité a dénaturé les sentiments les plus naturels chez l'homme ; de telle sorte qu'il en est venu à se dépouiller de sa nature, et à tomber dans ce qui est contraire à la nature, à force de vouloir fuir le surnaturel chrétien.

Que nos lecteurs veuillent bien observer la progression descendante de ces stimulants naturalistes auxquels on a dû recourir pour remplacer le stimulant surnaturel. D'abord, les émotions ou l'impressionnabilité des nerfs ; ensuite, la soif des applaudissements ; plus tard, la peur du ridicule

et de la censure ; enfin, la soif des plaisirs. De sorte que, pour ne pas vouloir s'en tenir à la charité descendue du ciel et pénétrée des parfums du temple, on en vient à la demander aux passions les plus basses de l'humanité et jusqu'aux hontes de la prostitution.

Par où l'on voit bien clairement d'abord combien une bienfaisance de cette espèce a peu de noblesse, et ensuite combien elle a peu de consistance. L'aumône procurée par de tels moyens doit logiquement demeurer un simple secours matériel. Celui qui donne pour de tels motifs donne au plus un écu ou un franc, mais il ne donne pas un sentiment du cœur capable d'encourager le pauvre, de lui faire comprendre qu'il le regarde comme son égal, qu'il l'embrasse et le console comme un frère. Il ira beaucoup moins jusqu'à le respecter et le servir comme une image vivante de Dieu. On donne au pauvre, comme on jette un morceau de pain à un chien que l'on veut écarter du chemin, ou comme on paie au gouvernement la taxe des contributions. Cette Charité est de plus, une charité passagère, un feu d'artifice qui ne dure pas plus que la fête pour laquelle on l'a préparé. Pendant quelques instants, sous la première impression d'une grande catastrophe, devant les exigences de l'opinion publique fortement excitée, on fait quelque chose, on

recueille une certaine somme ; mais bientôt après, l'égoïsme natif et l'indifférence habituelle reprennent leurs anciens droits. Il n'y a rien des œuvres qui exigent la persévérance, rien des entreprises qui demandent de la patience. Ce n'est pas ainsi que se fondent les institutions qui vivent des siècles, comme, par exemple les hôpitaux et les asiles, qui absorbent une vie entière, toute une fortune ; ce qu'on fait actuellement est factice, frivole, temporaire, au jour le jour.

Qu'y a-t-il d'étonnant, l'idée de Dieu et de l'éternité ne présidant à rien de tout cela !

XXI

Suite du même sujet.

Si la bienfaisance sans Dieu doit être nécessairement, faute de stimulant suffisant, faible, inconstante, peu disposée à tout ce qui a le caractère du vrai sacrifice, il n'est pas moins certain qu'à défaut de règle et de modérateur, elle doit être inévitablement peu délicate, sans scrupule aucun dans ses moyens et dans ses procédés.

Que se propose la bienfaisance sans Dieu ? Tout

au plus de tirer l'indigent d'un embarras matériel. Ne prenant Dieu ni comme premier motif, ni comme dernière fin, ni comme régulateur des moyens à employer pour arriver à cette fin, il est naturel et logique qu'elle juge bons et convenables tous les procédés, à la condition qu'ils facilitent l'acquisition d'une somme d'or à l'aide de laquelle on sortira habilement d'une difficulté. Elle ne peut supposer que pour de pures raisons de convenance humaine, on renonce à les employer; surtout lorsqu'on sait d'avance que ce critère de la convenance humaine est très élastique dans toutes les questions de morale qui s'offrent à son appréciation, et qu'il l'est beaucoup plus encore, lorsqu'une plus grande élasticité peut se dissimuler et se donner des apparences d'honnêteté, sous prétexte qu'on la tolère pour une bonne œuvre, pour secourir les besoins pressants.

Quelques-uns de nos lecteurs auront peut-être trouvé excessif ce que nous avons dit plus haut, à savoir qu'une certaine charité moderne n'hésite pas, quelquefois, à recourir même aux turpitudes de la prostitution. Nous étions bien loin, lorsque nous écrivions cela, de penser que nous étions sur le point d'avoir sous la main un fait qui justifierait notre assertion. C'est Satan lui-même, Satan qui, parfois, devient pour nos œuvres un excellent collaborateur, qui nous fournit cette preuve,

au moyen d'un de ses représentants les plus autorisés dans la presse locale (de la ville de Barcelone). Nous empruntons à cet organe satanique le trait suivant, qui paraît expressément écrit pour nous donner raison. Il y est dit : « Les deux événements du jour les plus curieux sont une fête de charité à Paris et un procès en Allemagne. La fête de charité a consisté en un concours de natation, auquel ont pris part des femmes. Ce concours a eu lieu la nuit, dans le gymnase nautique. Ces femmes ont nagé en public et avec habileté. Nous nous dispensons de mentionner le public qui a assisté à un spectacle si nouveau et si alléchant. La charité excuse tout, selon la doctrine moderne, et nous n'osons pas songer à ce que pourront tenter avec le temps les dames françaises toujours sous le couvert de la charité.

Quoi donc ? C'est ainsi que peu à peu la charité purement humaine estime licites et honnêtes pour sa fin une partie des moyens qu'elle ne pourrait aucunement employer, si elle devait compter avec le frein sévère de la loi de Dieu. Mais sans parler de choses indignes d'être mentionnées, la pratique de la charité sans Dieu présente un autre genre d'inconvénients qui, pour être d'un ordre plus vil et plus abject, ne laissent pas d'être fort en vogue. Tels sont ceux qui résultent de la fraude et de la malversation avec les-

quelles des mains peu délicates réussissent à détourner à leur profit personnel des fonds destinés au soulagement des besoins d'autrui. Cette lèpre est si contagieuse et atteint aujourd'hui si fortement toute espèce de charité laïque ou civile, que dans les calamités récentes, nous avons pu voir de nos propres yeux, des personnes qu'on ne pouvait nullement suspecter d'attaches au cléricalisme, aller déposer leurs dons entre les mains de l'évêque et du curé, aussi sûres par ce moyen de voir arriver ces dons à leur véritable destination, qu'incertaines de les y voir arriver par tout autre chemin. Oui, le triomphe de la charité catholique sur sa rivale, son ennemie, sa contrefaçon, la charité maçonnique ou civile, est manifeste, splendide, indiscutable, nous avons pu le constater, à l'occasion des derniers tremblements de terre. Le bon sens naturel l'a emporté spontanément à cette occasion dans la plupart des cœurs, au préjudice de la secte : Tout le monde a compris que le meilleur fil conducteur de la charité, du cœur de celui qui peut secourir, au cœur de celui qui a besoin d'être secouru, et partant de la bourse bien garnie du premier, à la bourse vide du second, c'est le fil de la croyance religieuse, et que tout autre mode de demander la charité et tout autre mode de la pratiquer et de distribuer des secours, sera actuel

et libéral, tant qu'on voudra.., mais il ne donnera pas de résultat. En définitive, on a besoin de croire en Dieu, de parler de Dieu, de penser à Dieu et de craindre Dieu, pour donner beaucoup au prochain, et pour donner de telle sorte que le prochain soit véritablement satisfait.

Les épidémies de l'an dernier ont montré dans la même nation voisine un autre avantage du même genre de la charité véritable sur la charité maçonnique. La maçonnerie avait éloigné des hospices et asiles les infirmiers et infirmières appartenant à des instituts religieux, et avaient mis à leur place des laïques du républicanisme le plus accentué et les moins suspects de cléricalisme. Arriva l'heure terrible, l'heure non plus de palper de bons traitements, mais d'exposer sa propre vie pour le salut du prochain... Et ces vaillants séculiers et séculières abandonnèrent presque tous honteusement leur poste, prouvant par là qu'ils étaient des soldats qui ne servent qu'en temps de paix. Et la maçonnerie elle-même qui domine dans la plupart des conseils municipaux et provinciaux, dut subir l'humiliation de faire de nouveau appel aux religieux et aux religieuses qu'ils avaient éloignés par violence du lit des malades. Et religieux et religieuses accoururent à l'appel de leurs ennemis, non pour se prévaloir d'une victoire si glorieuse, ou pour leur

jeter à la face, leur inconséquence présente et leur injustice passée, mais simplement pour mourir pour leurs frères, ainsi qu'il arriva à plusieurs d'entre eux.

Quelles leçons ? Le monde actuel les voit en acte, et il ne peut assurément pas en exister de plus indiscutables ! Il les a sous les yeux et sous la main, afin qu'il voie et touche ce que peut et sait faire avec tant de facilité la charité qui a Dieu pour principe, pour fin, pour règle, et ce que ne peut ni ne sait faire en aucune façon, pour nombreux que soient ses essais, la charité qui s'obstine à se passer de Dieu.

XXII

Opposition radicale qui existe entre le catholicisme et le maçonnisme, dans la façon d'apprécier l'art.

L'art est un des points sur lesquels nous nous sommes proposé d'indiquer rapidement en quoi diffèrent l'appréciation et l'influence du maçonnisme et du catholicisme. Nous allons maintenant traiter ce sujet, mais sans lui donner les développements que nous désirions, pour ne pas trop prolonger un sujet qui dépasse déjà les limites

ordinaires. L'art, dans ses diverses manifestations, comme expression du sentiment du beau, inné dans l'homme, pourrait s'appeler le moins humain de tous les concepts humains, ou si l'on veut le moins terrestre, tant il est idéal, sublime et rapproché du divin et du céleste. Tous les peuples, les infidèles, comme les chrétiens, ont reconnu dans l'art véritable et dans l'artiste véritable, quelque chose de divin, « *quid divinum* », qui donne aux œuvres d'art un caractère qui les distingue essentiellement de toutes les autres conceptions du savant ou de l'artiste de talent. L'art et l'artiste vivent, respirent et se développent dans une région beaucoup plus élevée et plus pure que celle où se meut le commun des mortels; ils jouissent d'horizons éclairés par une lumière plus vive que celle dont on jouit dans les sphères communes de la vie; ils appartiennent à l'humanité, mais ils en sont comme nous l'avons dit, la partie la plus noble; c'est par eux que, dans l'ordre naturel, se manifeste d'une façon plus évidente, l'origine divine de l'homme, et l'étincelle du feu céleste déposée par la main du Créateur, dans ce vase de boue qui s'appelle le corps.

C'est une raison de plus pour que, sur ce point, l'ennemi de Dieu et de l'homme s'efforce de leur ravir leur honneur à tous les deux, en obscur-

cissant, au moyen des noires vapeurs, ou des lueurs sinistres de l'abîme, la pure et sereine lumière du ciel, que l'art et l'artiste ont la mission de faire res plendir à l'aide de leurs œuvres sur les arides vallées de la terre. Le naturalisme ou le maçonnisme ont ici un but bien facile à saisir : faire que ce que le Créateur a répandu dans l'homme pour regarder uniquement en haut, regarde uniquement en bas; patronner et exalter un art qui soit l'expression des concupiscences qui abrutissent et animalisent l'homme; au lieu de lui proposer et de lui recommander un art qui soit l'expression des sentiments élevés qui l'ennoblissent et relèvent sa dignité. La matière en quelque sorte spiritualisée, telle était, pour ainsi dire, la formule de l'art chrétien. L'esprit rabaissé autant que possible, aux viles satisfactions de la chair, voilà la devise de l'art naturaliste. Chanter, peindre, sculpter de façon que la poésie, le tableau, la statue ou le monument, soient comme autant d'ailes au moyen desquelles l'homme s'élève, au-dessus de sa condition actuelle d'exilé, à des joies supérieures, à des sentiments plus nobles, et, par conséquent, à un niveau supérieur dans ses idées et dans ses actes; tel sera l'apostolat divin de l'art, qui chez quelques artistes, parvient à être une véritable religion. Chanter, peindre, sculpter, pour que les immondices de la matière flattent davan-

tage les sens, pour que l'homme trouve plus de joie dans ce qui l'avilit et le souille, pour qu'il se jette plus résolument dans la boue ; pour qu'il oublie et même déteste le ciel avec la plus aveugle obstination ; tel est l'apostolat satanique de l'art impie et ennemi de Dieu.

A ces traits, on reconnaîtra facilement à quel mouvement obéit et quelle lumière céleste ou infernale se réflète sur le front de la plupart des artistes dans nos temps malheureux. Par cela même que très souvent il éloigne l'homme de Dieu, et le dégrade, l'art moderne laisse voir clairement quels sont son principe et son esprit : ce n'est pas Dieu, donc c'est son ennemi. La maçonnerie, qui est cet ennemi universel de Dieu, organisé, concentré et constitué, pour ainsi dire, en une vaste conjuration de forces ennemies de Dieu, proclame, propage et encourage cet art avili et corrupteur qui abrutit l'homme, tandis que l'art inspiré par la foi chrétienne tend constamment à le diviniser : La musique, la littérature, la peinture, la sculpture sont dans les mains de la maçonnerie et dans les mains des esprits qu'elle inspire malheureusement, comme autant de foyers ardents de grossière sensualité et de brutale concupiscence, qui, après avoir desséché le cœur à la façon d'une fièvre brûlante, l'endurcissent au point qu'il ne pourra jamais éprouver

un sentiment plus noble. Avec les émotions de la chair et des nerfs s'évanouit dans l'âme la joie sereine, pure et enthousiaste que produit en elle la véritable beauté. Au lieu de l'extase intellectuelle artistique, on trouve et on obtient l'ivresse et l'excitation nerveuse, qui n'en sont que l'imitation et la parodie.

Dites : n'est-ce pas là, le plus souvent, le caractère de l'art à notre époque ? Ne sont-ce pas ses effets manifestes et déplorables ?

XXIII

Combien on voit clairement l'application de cette doctrine dans les plaisirs modernes.

Nous touchons au terme de ces simples explications, qui ne sont guère qu'un énoncé d'idées, dont chacune demanderait, pour être développée d'une façon convenable, plus d'espace que nous n'avons pu leur en consacrer à toutes ensemble.

L'application la plus commune et la plus pratique de ce que nous disions dans le paragraphe précédent sur l'art, quand il subit l'influence funeste de la maçonnerie, s'offre très clairement à nos yeux dans les distractions ou plaisirs publics, et dans la presse, branche spéciale de litté-

rature, qui peut et doit être rangée parmi ces passe-temps. Oui, les amusements publics et la presse moderne sont généralement aujourd'hui, un pur maçonnisme, c'est-à-dire le produit de l'influence maçonnique, et en même temps un moyen de la propager et de l'étendre.

Nous en avons la preuve sous la main, et pour le comprendre, il suffit de rappeler les principes que nous avons posés précédemment. Le maçonnisme n'est rien autre chose que le naturalisme; et les amusements modernes et la littérature contemporaine, s'efforcent, depuis plusieurs années, d'être exclusivement naturalistes. Il en résulte qu'ils sont radicalement et absolument maçonniques et *maçonnisants*, un effet à la fois et une cause très active de cette horrible conspiration de tous les éléments sociaux contre le règne surnaturel de Dieu Notre-Seigneur sur la créature humaine et la société humaine.

Que le naturalisme, et assurément le plus object, soit l'inspirateur de tout ce que l'homme écrit, chante ou expose pour le plaisir de l'humanité, il suffit de n'être pas aveugle ou myope pour le constater sur chaque affiche de théâtre ou dans chaque prospectus de journal circulant en public ou placardé au coin des rues. Actuellement, la matière n'est plus idéalisée comme au temps où l'on croyait universellement que

c'était là un des objets primordiaux de l'art, mais l'idée se matérialise, elle se prostitue, s'avilit honteusement pour être un appât séduisant pour l'homme. Une grande partie, la presque totalité des spectacles et des productions de la littérature du jour sont d'immondes cloaques, qui ne causent pas des nausées à tous les estomacs, parce qu'ils ont contracté eux aussi une lamentable infirmité, et sont devenus absolument charnels et grossiers. Ce n'est pas seulement la critique catholique qui formule ce jugement et porte cette condamnation; les docteurs du rationalisme contemporain eux-mêmes, dans leurs fréquents intervalles lucides et dans des moments de saine appréciation constatent ce mal, le déplorent et le flétrissent. Zola dans le roman, Echegaray dans l'art dramatique, Sara Bernhardt dans l'ambition plastique de cet art, sont trois types qui peuvent fort bien personnifier trois écoles, qui mériteraient mieux le nom d'ignobles prostitutions. Ces écoles règnent aujourd'hui, et prédominent presque exclusivement, et comme le souverain Pontife l'a dit de la maçonnerie, elles exercent sur le goût une influence sociale, qui peut en quelque sorte s'appeler une domination. On lit ces productions et on ne lit guère autre chose; on entend, on voit, on applaudit cela avec fureur; et on n'entend, on ne voit et on applaudit guère que cela :

toute autre nourriture artistique et intellectuelle devient fade et insipide pour les palais habitués à ces sauces fortement épicées.

Voilà précisément un camp dans lequel la maçonnerie peut se glorifier de régner même sur ceux qui, en apparence, sont ses ennemis les plus résolus. L'âme s'épouvante à la vue des innombrables familles catholiques, sincèrement catholiques, qui, à la faveur du roman et du spectacle maçonniques, respirent, boivent et mangent, chaque jour ou chaque nuit, à forte dose, le poison du maçonnisme le plus subtil et le plus raffiné. Dans les lectures et les spectacles, on ne prêche autre chose que la haine de l'ordre surnaturel chrétien, ou au moins l'abstraction voulue et affectée de cet ordre. Ces hommes s'en vont formant insensiblement leurs sentiments, leurs idées, leurs affections et leurs mœurs, sur ces moules naturalistes; ils s'habituent à penser, à sentir, à juger, à se déterminer selon ce critère ; et,. à la fin, ils se trouvent, dans leur for intérieur, de parfaits maçons du degré supérieur, bien que, dans leur vie, ils n'aient jamais vu de triangles, ni porté de tabliers, ni assisté à aucun des rites officiels de la secte. Qu'importe, toutefois, qu'ils n'aient pas participé à ses rites extérieurs, si leur vie est entièrement conforme à son esprit, s'ils se sont faits les prosélytes de ses maximes et de ses usa-

ges, et si, très souvent, sans s'en douter peut-être, ils s'en sont faits les champions chaleureux et empressés ? Ce n'est pas tout ; ici, le préjudice est d'autant plus grand et le résultat plus considérable, que l'action est plus secrète et procède de personnes contre lesquelles on est moins en garde. Ainsi vont les choses aujourd'hui ; et c'est ce qui explique l'immense influence du Maçonnisme scientifique, littéraire, artistique et pratique, dans la société actuelle. Nous avons convenu naïvement qu'il n'y a de maçons que ceux qui ont passé par les épreuves grotesques de l'initiation, lorsqu'en réalité on compte davantage sur le prestige et l'influence de ceux qui ne se sont jamais soumis à de pareilles cérémonies. A quoi bon ces rites symboliques ? Ces loges mystérieuses ? Ces clubs ténébreux ? Si on attribue à la maçonnerie tous les résultats obtenus, beaucoup de malheureux catholiques d'aujourd'hui, dépassent ses espérances. Par là, nous l'avons dit au commencement, et tel est l'objet véritable de notre présent travail, le maçonnisme est, à notre époque, plus dangereux que la maçonnerie. Il nous plaît de le redire : Cette dernière pourrait fort bien s'affaiblir et même disparaître du tableau des institutions, tandis que celui-ci demeurerait et régnerait d'une façon absolue et presque exclusive, comme la chose commence aujourd'hui, pour notre malheur, à se réaliser.

ÉPILOGUE

Nous voici arrivés, conformément au plan que nous nous étions tracé, au terme de nos considérations sur le maçonnisme et le catholicisme. Aussi bien, nous arrêtons-nous là, sans donner place à mille autres questions qui se pressent en ce moment au bout de notre plume et qui nous rendraient interminable sur ce sujet. Il nous semble du reste que nous avons suffisamment prouvé notre thèse, c'est-à-dire que nous avons démontré l'opposition radicale et absolue qui existe entre le maçonnisme et le catholicisme, en montrant successivement la solution opposée qu'ils donnent l'un et l'autre à tous et à chacun des problèmes philosophico-sociaux qui s'agitent aujourd'hui en Europe. Il ne reste plus à entendre sur ce sujet que la voix la plus autorisée de toutes, après celle du docteur suprême qui, de son siège de Rome, nous a parlé avec tant de précision et de clarté dans sa célèbre Encyclique *Humanum genus*. Il nous reste à entendre la voix de la maçonnerie, afin de décider à se ranger de notre côté ces catholiques plus aveugles ou plus obstinés, que n'a pas encore pu convaincre la

parole de l'oracle universel du Vatican, et qui ont besoin, pour sortir de leur étrange perplexité, de la décision, plus autorisée peut-être à leurs yeux, de Satan lui-même : nous voulons parler de l'oracle des loges.

Oui, cet oracle a parlé lui aussi, et il a rendu hommage à la vérité des affirmations pontificales, pour la honte de tant de prétendus catholiques qui s'obstinent à les taxer d'exagération et de pessimisme. Oui, c'est la main officielle de la maçonnerie qui a écrit dans un de ses bulletins les plus autorisés (*Bulletin Maçonnique de la grande Loge symbolique Écossaise*), les phrases suivantes, d'une effrayante exactitude. Tous nos lecteurs y verront la synthèse et en même temps la confirmation de tout ce que nous avons écrit sur ce sujet :

« La franc-maçonnerie, y est-il dit, ne peut moins faire que de remercier le souverain Pontife de sa dernière Encyclique. Léon XIII, avec une autorité incontestable et un grand luxe de preuves, vient de démontrer une fois de plus, qu'il existe un abîme infranchissable entre l'Église, dont il est le représentant, et la révolution, dont la franc-maçonnerie est le bras droit. Il est bon que ceux qui sont hésitants cessent d'entretenir de vaines espérances de conciliation. Il faut que tous s'habituent à comprendre que l'heure est

venue d'opter entre l'ordre ancien qui s'appuie sur la révélation, et l'ordre nouveau qui ne reconnaît d'autres fondements que la science et la raison humaine; entre l'esprit d'autorité et l'esprit de liberté. »

LE MARIAGE CIVIL

Il existe une loi de ce nom, promulguée et appliquée, il y a quelques jours. Parlons clairement peuple mon ami. Comme tout espagnol, j'ai, de par la constitution, le droit de croire cette loi absurde et funeste; et comme catholique, l'obligation de la croire impie et anti-chrétienne. Certes, ce n'est point moi, mais plutôt la philosophie révolutionnaire qui a inventé la distinction pratique entre l'homme ou le citoyen et le chrétien ou l'homme religieux. Toutefois m'emparant de cette distinction, je commence par vous déclarer que, comme citoyen, je me soumettrai malgré moi au mariage civil, mais comme catholique... Juste ciel ! comme catholique, je déteste et je condamne de toutes mes forces le faux sacrement de la Révolution ; d'ores et déjà et à tout jamais, je déclare que je le considère comme une cérémonie de nulle valeur, comme une comédie ou une parodie ridicule que jouent ensemble, pour se divertir un instant, les époux et le juge municipal.

Et après ces réflexions préliminaires, que j'ai jugées indispensables, je vais vous soumettre, ô peuple qui me lirez, les questions suivantes :

Que doit penser le catholique du mariage civil ?

Que se propose la révolution avec le mariage civil ?

Quelle conduite doit tenir un bon catholique obligé au mariage civil ?

I

— Que doit penser un bon catholique du mariage civil ?

— Je réponds sans hésiter : il doit en penser ce qu'en pense le Pape et l'Église. Si nous pouvons savoir ce que pensent le Pape sur ce point, il nous importera fort peu, à nous catholiques, de savoir ce qu'en pensent et en disent tous les gouvernements présents et futurs ; car notre maître en catholicisme, ce n'est pas le gouvernement, mais le Pape. Un Juif lui-même nous donnerait ici raison.

— Eh bien! le Pape a-t-il parlé sur ce cas particulier ?

— Certainement, il a parlé, et d'une façon fort claire et décisive.

Écoutez bien son langage. Dans l'allocution prononcée au consistoire du 27 septembre 1852, Pie IX déclare « *que l'union entre l'homme et la* « *femme, en dehors du sacrement, de quelque forma-* « *lité civile ou légale qu'on l'accompagne, n'est au-* « *tre chose qu'un concubinage honteux et violent, for-* « *mellement condamné par l'Église* ».

Dans une lettre adressée la même année au roi de Sardaigne, le Souverain Pontife s'exprime en termes identiques. « *C'est un dogme de foi*, dit-il, « *que l'état de mariage a été élevé par Notre-Seigneur* « *Jésus-Christ à la dignité de sacrement, et c'est la* « *doctrine de l'Église catholique que le sacrement n'est* « *pas une qualité accidentelle du contrat, mais qu'il* « *est de l'essence du mariage lui-même, de sorte que* « *l'union conjugale, entre chrétiens, n'est légitime que* « *dans le sacrement, en dehors duquel il n'y a qu'un* « *pur concubinage* ».

Enfin, dans le *Syllabus* publié par Notre-Saint-Père le Pape en 1864, parmi les propositions condamnées se trouve la suivante : « *Il peut exister* « *entre chrétiens, en vertu d'un contrat purement civil,* « *un véritable sacrement* (Prop. LXXIII). »

Voilà comment parle le Pape dans des documents connus de tout le monde et en termes d'une clarté incontestable. Dites-moi maintenant :

comme catholique, qui devez-vous croire : le Pape, qui vous dit que le mariage civil est un concubinage, ou le juge qui prétend qu'il est un vrai sacrement ? Quel doit être pour vous le véritable et légitime mariage : celui de l'Église, ou celui de la révolution ? celui du Christ ou celui de Montero Rios ? Décidez-vous, car entre ces deux points, il n'y a pas de conciliation possible. Le Christ, le Pape et l'Église vous disent que le mariage civil est nul, et que seul le sacrement est valide. Le ministre, les Cortès et la loi actuelle vous disent que seul le mariage civil est valide, et que le sacrement de l'Église est nul. Peut-il exister une opposition plus formelle ?

Résumons ici brièvement les différences capitales qui existent sur ce point entre la doctrine catholique et la doctrine révolutionnaire.

L'Église dit : Entre chrétiens, le mariage qui n'est pas un sacrement, n'est pas un vrai mariage.

La Révolution dit de son côté : « Entre chrétiens, il peut y avoir un mariage légitime en dehors du sacrement.

L'Église : Selon le Concile de Trente, pour que deux chrétiens soient légitimement mariés, l'assistance du curé de l'une des parties est requise.

La Révolution : D'après mes lois, il suffit de

l'assistance d'un maire, d'un juge ou de la personne désignée par la loi.

L'Église : Le mariage civil est radicalement nul ; il n'est, par lui-même, qu'une fornication autorisée par la loi. Le mariage du Christ est seul véritable.

La Révolution : Le mariage du Christ n'a aucune valeur. Pour moi, il n'est autre chose qu'une fornication. La loi ne reconnaît pour véritable d'autre mariage que celui que j'ai institué.

Tel est bien l'état des choses ; personne ne pourra me contredire.

Catholique méditez, comparez et choisissez !

II

— Quel but poursuit la Révolution avec le mariage civil ?

A parler franchement, je crois qu'emporté par votre zèle, vous tombez dans une lamentable exagération. La formalité civile n'est qu'un moyen pour accorder aux époux le bénéfice des droits civils. Et cela est entièrement indépendant de la Religion.

— A parler franchement, je crois, peuple mon

ami, que vous vous êtes laissé tromper, ainsi qu'un grand nombre d'autres imprudents comme vous. Ce que vous dites a été le prétexte de la loi, et c'est sur ce prétexte que ses défenseurs ont basé toute leur argumentation. En disant la vérité entière sur ce point comme sur d'autres, ils auraient scandalisé le peuple espagnol qui, malgré ses égarements, n'est cependant pas encore suffisamment préparé à accepter des erreurs si monstrueuses.

Pour accorder aux époux les droits civils, il n'était pas nécessaire d'inventer un nouveau mariage, ni de déclarer nul devant la loi le mariage du Christ. Il suffisait que tous les mariages célébrés dans la paroisse fussent inscrits à un endroit déterminé du régistre municipal, ou qu'un délégué du gouvernement intervînt comme témoin à la célébration des mariages. C'est ainsi que la chose se passe en Angleterre où l'État respecte le mariage de chaque secte, se contentant de savoir que chacun s'est marié légitimement d'après les cérémonies de son culte. Ce qui se passe ici est entièrement différent. Chez nous, comme en France, pays que nous imitons complétement dans ce qu'il a de mal, mais très imparfaitement dans ce qu'il fait de bien, l'État s'est forgé un nouveau catholicisme touchant le mariage, il a réglé une nouvelle formule de bénédiction, il s'est donné la faculté de dispenser des empêchements de pa-

renté; en somme, il en est venu, en quelque sorte, à instituer un nouveau sacrement. Et alors, satisfait de son œuvre, il a déclaré par la bouche du ministre, que désormais le mariage du Christ serait nul devant la loi, et que le mariage révolutionnaire serait seul valide. En d'autres termes, il a déclaré que le mariage institué par l'autorité du ministre annulerait en cas de conflit celui que Jésus-Christ a institué en vertu de son autorité divine. Voilà la vérité sans déguisement. Tels sont l'esprit et la lettre de la loi que vous pouvez lire quand il vous plaira.

— Ne serait-il pas possible de deviner la fin que s'est proposée la révolution, en inventant, dans ces derniers temps, la nouveauté du mariage civil ?

— Cela est non-seulement possible, mais même très facile. La révolution est athée. Elle veut soustraire l'homme à toute influence religieuse, et pour cela, elle s'efforce de le placer en dehors de tout contact avec la Religion. N'osant pas s'avancer jusqu'à dire : « Faisons que tous les actes de la vie soient athées : » elle a dit, en déguisant sa pensée : « Faisons que tous les actes de la vie soient civils ». Et elle sait d'avance que le résultat sera le même, car ce qui est *purement* civil, c'est ce qui est civil sans mélange de Religion, c'est-à-dire ce qui est athée. De là, la ten-

dance de la révolution à faire toutes choses d'une façon purement civile. C'est sur ce point que j'appelle particulièrement votre attention.

Remarquez-le bien; elle se déclare pour l'enseignement *civil*, c'est-à-dire pour l'enseignement sans mélange de Religion positive. Elle veut que la bienfaisance soit *civile*, c'est-à-dire que le pauvre soit consolé et soulagé en dehors de la Religion.

Actuellement, elle fait le mariage *civil*, et veut que le mariage institué par Dieu ne soit pas légitime, mais qu'il n'y ait de légitime que celui qui est célébré par le juge municipal.

La naissance sera pareillement *civile*, dès le moment où il n'en sera pas fait mention sur le régistre paroissial des baptêmes, mais seulement sur le régistre de l'alcade. On aura soin que la mort soit *civile*, ou plutôt, les solidaires et d'autres que je connais obligeront leurs adeptes à promettre, pendant leur vie, qu'ils refuseront, à leur dernière heure, les consolations de la Religion. Horrible compromis! En beaucoup d'endroits, on a fait aussi l'enterrement *civil*, en écartant à force de difficultés et de vexations, le signe de la Croix qui le précédait et le prêtre de Dieu qui l'accompagnait en récitant les prières de la Liturgie. Le lieu même de notre sépulture sera *civil*, afin que la haine révolutionnaire ne laisse même pas en

paix nos cendres catholiques. En effet, il y a le projet de faire des cimetières civils, où la dépouille mortelle du fidèle chrétien reposera près de celle du libre-penseur, sans une croix qui la surmonte, sans une bénédiction de l'Église qui la consacre, sans aucune intervention officielle et publique de Dieu. Tout ce chemin n'a pas encore été parcouru, mais on est en train de le faire. Je le répète; la tendance, le programme révolutionnaire veulent rendre l'homme athée dans sa vie officielle, afin qu'il le soit ensuite dans sa vie privée ; de faire des lois athées, pour en venir à rendre les mœurs athées. La loi actuelle du mariage civil obéit à ce funeste mot d'ordre que l'impiété a donné aux gouvernements, et auquel les gouvernements obéissent avec un aveuglement si déplorable. La loi du mariage civil prouve également que la famille est athée, comme la loi de la liberté des cultes prouve que l'État est légalement athée. Il n'y a point là d'exagération, mais l'expression de l'exacte vérité. Quiconque ne le voit pas, ou est aveugle ou a la vue très faible.

Et si cette tendance de sécularisation obtenait les résultats que désire la révolution (qui n'a pas lieu d'être satisfaite sur ce point), les conséquences en seraient plus désastreuses en ce qui touche au mariage civil qu'en aucune autre des nombreuses institutions qui se prétendent pareillement

athées. On est épouvanté en considérant ce que deviendraient bientôt la famille et le monde, si le mariage civil venait à prévaloir au détriment du mariage religieux. Nous verrions bientôt revivre les plus mauvais temps du paganisme.

Notez que le mariage est la source d'où sortent pures ou corrompues les générations humaines. Corrompre le mariage est donc empoisonner la racine, troubler la source, appliquer la hache au tronc vital, employer le marteau démolisseur contre la base même de l'édifice social. Deux choses auront principalement à souffrir le jour où se généraliserait la pratique du mariage purement civil : l'honneur de la femme et l'honnêteté des mœurs publiques. Voyons cela.

La première victime de la sécularisation du mariage, ou du mariage civil, sera indubitablement la femme. A-t-on jamais pensé à l'auréole de respect dont l'Église entoure l'épouse, lorsqu'elle la remet à l'époux au pied des autels ? Consacrée, en quelque sorte, par les prières du prêtre, bénie d'une bénédiction spéciale, aprés avoir fait l'humble confession de ses fautes et reçu le plus auguste des sacrements, l'adorable Eucharistie, l'épouse ne se donne pas à l'homme, mais elle est donnée par Dieu, comme une chose qui lui appartient, comme un objet sacré qu'il doit considérer avec un religieux respect. En lisant les paroles que

l'Église place sur les lèvres de son ministre dans cet acte, on voit bien l'enseignement qui en ressort et les motifs qui l'ont fait accompagner de si sévères admonitions. Pour un homme et une femme qui ont de la foi et de la piété, en dehors de l'efficacité surnaturelle du sacrement, il est aisé de comprendre ce que doivent dire à leur cœur dans ces instants solennels la vue de Jésus-Crucifié (du crucifix), l'image de la très sainte et très pure Vierge Marie, les paroles liturgiques de l'Église, la sombre et religieuse majesté du sanctuaire où ils sont agenouillés. Mais, même pour l'homme frivole et dissipé, je crois que la célébration de son mariage au pied des autels doit incontestablement se présenter à lui revêtu d'un tout autre caractère, et exciter en lui des idées d'un genre fort différent de celles que peut donner le cabinet, ou le bureau meublé, où le juge municipal exécute sa grotesque cérémonie. Et qu'on ne m'accuse pas de m'en tenir à des questions d'ordre purement extérieur. Elles ne laissent pas pour cela d'exercer une influence incalculable sur le cœur humain qui reçoit une si grande puissance de tout ce qui est extérieur.

La déconsidération du mariage est donc inévitable, et là où le mariage a perdu son prestige, la dignité de la femme n'existe plus. Meuble d'agrément pour les uns, ornement pour les au-

tres, base d'un bon séjour pour beaucoup, élément utile pour le plus grand nombre, elle ne sera pour aucun la compagne aimable de la vie, mais elle sera presque toujours l'esclave du caprice ou du sordide intérêt. Ah ! la tendance sociale sur ce point est désolante, horrible !

Et cette tendance ne s'accroît-elle pas à mesure que la religion est privée de l'intervention légale nécessaire, qu'elle exerçait jusque-là sur le mariage ? Gouvernements aveugles ! Vous n'avez écouté que les conseils de votre haine contre l'Église ! Vous n'avez eu d'autre objectif que la pensée mesquine et misérable de causer un ennui de plus au clergé ! les païens vous auraient mieux conseillé. Ils vous auraient dit que, dans la république romaine, ce n'était pas un prêteur, mais un pontife qui mariait ; que le mariage se célébrait, non à la cour, mais dans le temple.

Ils comprenaient les législateurs, moins éclairés cependant que l'institution du mariage, comme la plus exposée aux assauts de toutes les passions et de tous les caprices, devait, plus que tout autre être inviolable et jouir du prestige des choses sacrées. Le mariage civil est une invention française du siècle dernier. Ce n'est qu'au bout de six mille ans que le monde a compris que l'homme et la femme pouvaient s'unir d'une façon légitime et stable sans l'intervention de la divinité.

Mais, aussi déplorable que soient les résultats dont il a été parlé, le pire de tout, c'est que cette nouveauté en vient à se réclamer de l'honnêteté publique. Qu'on dise ce que l'on voudra, les lois civiles ont peu d'actions morales sur les citoyens; la baguette de l'alcade ou l'épée du gendarme pourra faire qu'on respecte ces lois; mais là où on ne recourra pas à ces moyens physiques, l'action de la loi sera à peu près nulle. Eh bien! faire du mariage l'objet d'une loi exclusivement civile, c'est faire courir à cette institution le périlleux hasard de toutes les lois civiles. C'est fournir au peuple l'occasion de tenir, avec sa logique habituelle, le langage suivant : « Avec la permission de l'autorité civile, je puis prendre une femme; dont je le puis également sans la permission de cette même autorité; et, à la fin, ce ne sera pas le seul point sur lequel je me séparerai d'elle. Surtout étant donné qu'il ne me sera infligé aucune amende de ce chef ». Et voilà à l'aide de quel raisonnement simple et facile le concubinage pourra être justifié. Maintenant, on dit : Dieu me le défend »; et cette parole a sur tous les cœurs une influence quelconque; il en est même beaucoup sur qui cette influence est considérable. Désormais on dira : « cela m'est défendu par l'alcade, et l'on sait déjà l'influence dont jouit une telle autorité, dans tous les pays du monde et sur-

tout en Espagne. Et qu'on ne dise pas que la loi civile inflige également une peine à ceux qui la violent, et prive des droits civils les enfants issus d'une union illégale. Non, cette considération n'arrêtera jamais le cri de la passion honteuse de la luxure; le sort des enfants à naître, importera peu en ce moment à ceux qui sont incapables d'éprouver un sentiment de tendresse à leur endroit. Ne reste-t-il pas la ressource suprême d'une légitimation postérieure à la naissance de ces enfants? Il n'y a plus que cette extrémité; mais le gouvernement, en rabaissant au niveau des lois humaines, la loi toujours divine du mariage, ne pourra jamais l'établir dans des conditions qui lui donnent droit au respect. Le gouvernement, en soustrayant ce point à l'influence religieuse, a cru faire une loi sur le mariage, lorsqu'en réalité, il n'a fait, qu'on me pardonne l'expression, qu'un réglement de police relatif à la procréation. Ces expressions sont dures, mais exactes.

Heureusement le bon sens populaire sera plus sage que les systèmes des politiciens, et il sera plus puissant que leurs déplorables préoccupations de parti. Il se trouvera quelques hommes qui, pour affecter une jactance insensée d'athéisme, se contenteront de la cérémonie civile, et qui garderont chez eux une concubine sans éprouver de grands scrupules. Mais l'immense majorité continuera à

demander à l'Église catholique la consécration des engagements matrimoniaux. Telle est, ami lecteur, mon opinion; et je laisse au temps le soin de me donner raison.

III

— C'est fort bien; mais laissons de côté ces considérations philosophiques, et envisageons la question sous son aspect le plus simple et le plus naturel. La loi oblige, et je dois m'y soumettre, sous peine de voir mes enfants ne pas porter mon nom devant elle; et ne pas profiter de l'héritage que j'ai à leur léguer. Si je ne me marie pas civilement, l'État ne reconnaît pas pour légitimes les enfants qui naîtront de mon mariage bien que ce mariage ait reçu la bénédiction du prêtre. Dites-moi donc, quelle conduite dois-je tenir ici, en présence de la loi athée d'un côté, et de ma conscience catholique de l'autre?

— Écoutez-moi, peuple mon ami, et pour l'amour que je vous porte, gravez en caractères indélébiles dans votre mémoire et dans celles de vos enfants les prescriptions suivantes : je suppose que vous êtes catholique entièrement, et non pas seulement à moitié. Eh bien! dans ce cas, pour vous, le sacrement que vous recevez à la paroisse doit

tenir lieu de tout; pour vous, la cérémonie du juge de paix, doit être regardée comme nulle. Vous devez donc vous marier deux fois (1); une fois devant le curé, et ce mariage est véritable; une autre fois devant le juge, et ce mariage est une plaisanterie. En vous mariant d'abord devant le curé; vous donnerez à entendre que, pour vous, la bénédiction de l'Église est seule sérieuse et que la bénédiction du juge de paix est une insanité.

Mais écoutez-moi encore. Si je devais me marier, voyez comment je me comporterais. Je me marierais d'abord selon toutes les formalités religieuses devant le curé de ma paroisse, et avec cette bénédiction je conduirais tranquillement dans ma maison la femme que le Christ vient de me donner pour épouse. Je laisserais passer quelques jours pendant lesquels je me regarderais et agirais comme un homme réellement marié. Après cela, je commencerais mes premières démarches devant le juge civil, et je recevrais ainsi la fausse bénédiction de la loi, lorsque tout le monde, ma femme et mes voisins, mes amis et mes parents, se

1. Qu'on se rappelle la date de la composition de ce travail 1870. Aujourd'hui la loi civile a varié sur ce point. Ce serait le cas de citer ici en note les articles de la loi française touchant le mariage civil; lois mauvaises, mais qu'on ne pourrait violer impunément.

seraient convaincus que je me regarde comme véritablement marié sans cette fausse bénédiction, et que, sans elle, j'ai vécu saintement et honnêtement dans le mariage catholique.

Ainsi ferais-je, et ainsi devraient faire les catholiques d'Espagne pour rendre un témoignage éloquent à leurs croyances sur ce point particulier. Et remarquez, ami lecteur, que le gouvernement ne vous demandera jamais compte du nombre plus ou moins considérable de jours que vous aurez vécu dans le mariage sans sa fausse bénédiction. Mais Dieu vous jugera comme fornicateur et concubinaire, si vous avez osé vivre maritalement une heure seulement sans la bénédiction de l'Église.

J'ai lu sur ce sujet, il y a peu de temps, dans un certain journal, une lettre où l'on traçait aux catholiques, de la façon la plus claire et manifestement la plus enjouée, la ligne de conduite qu'ils devaient tenir. Je vais vous en citer ici un extrait qui convient fort bien à notre sujet (Comme un coup de pierre dans l'œil d'un apothicaire). Il dit donc : « Si j'avais voulu me marier pour le moment je n'éprouve pas le désir de me charger d'une si lourde croix », j'échapperai en catholique, à l'oppression de la loi et du gouvernement, dont je me rirais à sa barbe. Écoutez plutôt, et ne perdez pas une syllable de tout ce que je vais vous

dire pour le soulagement de votre conscience.

Prenez l'épouse honnête que votre cœur a choisie et que le ciel vous a accordée. Prenez-là et présentez-vous avec elle devant l'autel, et après l'accomplissement des formalités requises, recevez tous les deux, de votre curé, la bénédiction de Dieu, la seule qui consacre et sanctifie votre union. Célébrez votre noce; recevez les félicitations et les vœux, recevez les cadeaux et régalez vos convives, et demeurez tranquilles, sans remords et sans crainte, sans vous laisser troubler en rien dans vos songes par le fantôme du mariage civil ou du mariage *vil*, comme l'appelle, dites-vous, votre fiancée. Et si vos ressources vous le permettent, entreprenez votre voyage de noce, qui n'offense nullement le Seigneur.

Présentez-vous comme mariés à la face de tout le monde; envoyez vos lettres de part pour annoncer votre mariage, faites vos réceptions et tout ce qui est d'usage en pareille circonstance; faites en sorte, enfin, que tous vos amis, vos voisins, vos parents comprennent qu'avec la seule bénédiction de l'Église, vous êtes aussi tranquilles et satisfaits que s'il n'existait point de mariage civil. Ensuite, au bout de quelques jours, lorsqu'auront cessé les visites et les félicitations, et que vous serez rentrés dans le calme, remplissez tranquillement les formalités requises devant le juge civil.

Ce mariage civil serait une simple plaisanterie, et le premier sera tenu seul pour sérieux et vrai, et en retardant l'accomplissement de ces formalités, vous ferez comprendre le peu de cas que vous en faites et leur inutilité pour la réalisation de vos espérances. Et voilà comment, sans manquer à la loi, vous la raillerez de la manière la plus catholique qui se puisse imaginer.

Ce n'est pas tout encore. Si l'autorité le permettait, comme elle devrait le faire pour être logique, vous pourriez vous marier civilement par procuration, en envoyant devant le juge de paix votre laquais et votre servante, qui vous représenteraient et, en votre nom, recevraient la bénédiction civile, en leur recommandant très fortement de retenir leur éclat de rire, pendant l'auguste cérémonie. Mais cela n'étant pas possible, puisque la loi exige la présence personnelle de l'un des contractants, recourez à un autre moyen. S'il en coûte trop à votre jeune épouse de se présenter seule devant le juge, qui pourrait bien être un mari divorcé, ou un célibataire inconvenant, ou encore un jeune imberbe sans retenue, qui avec sa bénédiction et une déclaration d'amour lui ferait monter la rougeur au front, ou si vous craignez qu'en voyant aller devant le juge, vos voisins ne soupçonnant que vous n'y alliez tous les deux pour adresser une demande en séparation de bien ou

pour vous plaindre de mauvais traitements réciproques, laissez cette pauvre jeune épouse à la maison, ou envoyez-la pendant quelques heures auprès de sa mère ; qu'elle donne une procuration en forme à quelque femme du quartier avec laquelle vous paraîtrez devant le juge et qui prononcera le bizarre consentement que ne réclament ni votre cœur ni votre conscience. Si cet expédient a la chance de réussir, je ne doute pas que la portière elle-même et la servante du juge, moyennant quelque modique gratification, ne consente volontiers à laisser un moment l'office, pour figurer avec vous à cette comédie.

Ainsi vous donnez à la loi ce qu'elle exige de vous, comme catholique, et en retour, elle vous donne comme citoyen, tout ce qu'elle peut vous donner, c'est-à-dire le droit civil de donner votre nom à vos enfants. Ne vous hâtez même pas de remplir ces formalités. La loi ne peut pas vous causer le moindre préjudice jusqu'à ce que vous approcherez du temps où vous devrez goûter les joies de la paternité.

Remarquez encore que, si vous vous en teniez au faux mariage civil, et que vous n'eussiez pas recours au prêtre, vous obtiendriez les résultats suivants :

1° Devant Dieu, vous seriez malheureux concubinaire, et votre femme une concubine déshonorée, et rien de plus.

2° Vos enfants seraient inscrits comme illégitimes sur le registre de la paroisse, et considérés toujours comme tels devant l'Église.

3° Ni vous ni votre fausse épouse ne pourriez être admis à la réception des sacrements; et l'Église ne pourrait pas vous porter ses consolations à l'heure de votre mort.

4° Aucun prêtre, aucune autorité ne pourrait vous donner la sépulture ecclésiastique, à moins qu'au préalable, vous eussiez manifesté un repentir formel et ne vous fussiez soumis à ce qu'exige l'Église en pareil cas.

5° On ne pourrait ni célébrer vos funérailles, ni réciter les prières prescrites par la liturgie catholique.

En résumé, vous seriez aux yeux de l'Église, comme des renégats du catholicisme, et l'on vous traiterait en conséquence, pendant votre vie et à votre mort.

IV

Je puis ajouter ici un document officiel, qui donnera une nouvelle force à mes observations. C'est une consultation adressée par quelques prélats espagnols à la Pénitencerie romaine sur dif-

férents points relatifs au mariage civil, accompagnée des réponses de la même Congrégation. On sait que les déclarations de la Pénitencerie font autorité dans l'Église catholique, d'autant qu'elle a reçu du Souverain-Pontife une délégation formelle à cet effet.

Voici ces questions et ces réponses :

Doutes proposés à la Sacrée Pénitencerie touchant le mariage civil, par les évêques de la Seo d'Urgel et de Tortosa.

« Est-il permis aux juges et aux secrétaires municipaux d'intervenir dans la célébration des mariages civils, en raison de leur charge, de procéder à l'accomplissement des formalités préparatoires, d'exiger le consentement oral des contractants, de prononcer la formule de leur union légale et perpétuelle, de confirmer l'acte et d'en donner une copie certifiée conforme, surtout lorsque malgré tout cela, le mariage n'a pas été célébré devant l'Église, ou qu'on sait qu'il ne doit pas s'y célébrer, ou du moins qu'on le soupçonne raisonnablement ?

« L'autorité civile sanctionne ou reproduit en vertu d'un droit propre quelqu'un des empêchements dirimants établis par l'Église ; elle n'exige pas cependant qu'on en obtienne la dispense canonique, loin de là, elle ne s'en occupe même pas, ou bien elle s'attribue à elle-même la faculté d'en

dispenser. Sera-t-il permis à ceux qui se trouvent liés par ces empêchements d'en solliciter la dispense du gouvernement pour obéir à la loi civile et n'être pas privés des droits qu'elle accorde sans omettre pour cela l'obtention de la dispense canonique, ou encourront-ils des peines ecclésiastiques ? Seront-ils soupçonnés par exemple d'empiéter sur les droits de l'Église ?

Conviendrait-il d'ordonner aux pasteurs, de s'abstenir sans la permission de l'Évêque, d'unir par un mariage ecclésiastique ceux qui, après avoir contracté le mariage civil, se sont enfin décidés, en consultant leur propre conscience, à recourir au mariage religieux ?

Il était d'usage d'omettre, sur les registres de baptême des enfants illégitimes, les noms des parents. Le mariage civil étant un concubinage funeste, les enfants qui naissent de ce mariage sont illégitimes aux yeux de l'Église, bien que la loi civile les tienne pour légitimes. Convient-il néanmoins d'omettre les noms des parents sur les régistres de baptême des enfants nés d'un mariage civil, surtout si l'on considère que ces noms sont déjà inscrits sur le registre civil, et que l'omission de ces noms sur le registre paroissial entraînerait un déshonneur; ce livre paroissial deviendrait un registre criminel, où il serait fait mention de l'état de péché des parents, et des

empêchements qui, existant entre eux, s'opposent à la célébration de leur mariage religieux?

Ceux qui ont contracté un mariage civil ne sont ni époux, ni mari, ni femme, mais seulement des concubinaires et souvent des incestueux. Malgré cela, sera-t-il permis aux notaires et autres fonctionnaires publics de les nommer et de les désigner comme vrais et légitimes, époux, mari, épouse et fils dans les documents et écritures où ils interviennent; d'autoriser les contrats passés pour ces personnes pour exercer les droits que les lois accordent aux époux légitimes; de paraître en justice pour réclamer et défendre ces même droits ?

La réponse de Rome porte :

La sacrée Pénitencerie, après avoir examiné attentivement les questions proposées, les a résolues de la manière suivante :

1° On peut permettre toujours aux dits juges et secrétaires municipaux d'intervenir dans les actes susdits, à la condition qu'ils entendent faire autre chose que vérifier une cérémonie purement civile, et qu'ils n'entreprennent rien, ni ne conseillent rien de contraire à la sainteté du mariage et à la nécessité de le contracter devant l'Église, se rappelant les très saintes lois de notre religion et les lettres de Benoît XIV : « *Reddite sunt nobis* » et, qu'ils avertissent pru-

demment les contractants, d'éviter tout sujet de scandale. Quant au mariage civil de ceux qui manifestent l'intention de ne pas le célébrer devant l'Église (en règle générale le mariage religieux devra toujours précéder le mariage civil), en demeurant dans l'état de concubinage, sans prétexte du contrat civil, les juges et secrétaires des municipaux devront se conformer aux règles tracées par les auteurs approuvés par le Saint-Siège et en particulier par S. Liguori. Lib. II, tractat. 3, cap. 2, dub. 5, art. 3.

2° A la seconde question, la S. Pénitencerie répond affirmativement, à la condition qu'en sollicitant cette dispense du gouvernement, les époux ne lui reconnaissent pas la faculté ou le droit d'établir ou d'en dispenser des empêchements dirimants pour le mariage ; mais qu'ils le vérifient pour lever un obstacle ou une formalité injuste.

3° La solution de ce cas est abandonnée à la prudence des Évêques, qui doivent veiller à ce que ceux qui sollicitent le mariage, vivent séparés de la meilleure façon possible.

4° Il n'y a aucun inconvénient à ce que les noms des parents soient inscrits sur les livres de baptême, où il sera toujours fait mention de leur union purement civile.

5° On ne molestera point les dits fonction-

naires et notaires pour leur façon d'agir dans le cas présent.

Donné à la sacrée Pénitencerie, à Rome, le 2 septembre 1870. A. Pellezzini, S. P. Regens, L. Canonicus Peirans, — S. P. Leridan.

La première réponse dit que les juges et secrétaires catholiques peuvent intervenir dans les actes du faux mariage, « *toujours en entendant qu'ils vérifient une solennité purement civile, et qu'ils n'entreprennent ni ne conseillent rien contre la sainteté du mariage et la nécessité de le contracter devant l'Eglise* ». Elle ajoute qu'ils doivent avertir les contractants et les engager à agir de la sorte. C'est-à-dire que les juges et secrétaires doivent tenir aux époux à peu près le langage suivant: « Voyez, mes amis, nous ne marions, ni ne bénissons, ni ne faisons rien de semblable. Par la présente cérémonie vous n'avez fait que vous soumettre à une formalité que la loi vous impose et nous impose. Vous n'êtes pas mariés, si vous n'allez pas à la paroisse. Et ce recours à la paroisse n'est pas une chose libre, comme le prétend le gouvernement, mais une chose nécessaire, ainsi que l'a décidé l'Église. » En d'autres termes, par cette harangue, le juge municipal doit déclarer nul et sans valeur tout ce que lui et son secrétaire ont fait pour marier leurs clients.

Et s'ils ne le font pas?

Ah ! alors, que tout le monde l'entende bien : l'Église a déclaré illicite cette intervention des juges et des secrétaires, puisqu'elle permet seulement aux conditions susdites. N'y aurait-il pas alors une certaine analogie entre ces juges et ces secrétaires et celui qui tient l'échelon pour la perpétration d'un rapt, ou celui qui offre sa médiation pour un adultère ? Dieu ne les jugera-t-il pas comme des complices coopérant à la fornication d'autrui ?

Que ces fonctionnaires réfléchissent ; et s'ils sont catholiques, qu'ils sachent à quoi s'en tenir rigoureusement, après cette solennelle décision.

Par la seconde réponse, il est accordé aux fidèles la faculté de demander au gouvernement dispense des empêchements, à la condition qu'ils la demanderont toujours également à l'Église, et qu'en s'adressant au Gouvernement ils n'aient d'autre but que d'écarter un obstacle ou une formalité injuste ». *Injuste* : Avez-vous entendu, lecteur ? C'est-à-dire que le contractant rachètera son droit d'une vexation injuste ; il ne demandera pas une dispense que le Gouvernement ne peut pas accorder, mais il obtiendra de son oppresseur le droit d'agir légalement conformément à son droit.

La troisième réponse, constate le droit des évêques pour résoudre selon leur critère pastoral, ce qui convient le mieux aux intéressés, mais

elle déclare expressément que l'homme et la femme ne peuvent vivre ensemble comme vraiment mariés, qu'après avoir reçu la bénédiction nuptiale du curé, et qu'avant la réception de cette bénédiction, ils doivent vivre séparés, en dépit du mariage civil. Veut-on une déclaration plus authentique de la nullité de ce dernier ? La quatrième réponse permet d'inscrire sur les registres les enfants nés d'un mariage civil avec les noms des parents, en ne mentionnant pas ces derniers comme inconnus. La raison en est claire. Pour les enfants illégitimes on met cette mention : *nés de parents inconnus*, non pas pour faire injure aux parents, mais, au contraire pour sauvegarder leur bonne réputation. Pour les parents mariés civilement, cette considération cesse d'exister, puisqu'eux-mêmes déclarent ouvertement leur paternité, couverts qu'ils sont par cette loi absurde qui a autorisé leur union.

Ces enfants peuvent donc être inscrits sous le nom de leurs parents, la raison de charité qui obligeait à les omettre n'existant plus.

La cinquième réponse porte que les notaires et secrétaires n'ont pas à s'inquiéter si dans leurs écritures et sur leurs registres ils appellent légitimes les enfants nés de parents mariés civilement. La raison s'offre d'elle-même.

Aussi mauvaise que soit une loi. Ce qui lui est

conforme est légal et légitime entre les hommes; d'où il résulte que souvent une action est en même temps légale et injuste; c'est de là que les anciens légistes ont tiré la distinction entre la justice et l'équité. Mais pour légitime que soit devant les hommes, une absurdité, le sera-t-elle devant Dieu ?

Voilà, simplement exposées les cinq réponses de la congrégation romaine. Elles viennent à point pour éclairer de plus en plus la conscience de ceux qui interviennent dans l'accomplissement des formalités du mariage civil et établissent les principes suivants de jurisprudence :

Le mariage appelé civil est une vaine formalité légale et non un vrai mariage.

Les juges et les secrétaires doivent en prévenir les époux, sous peine de péché, et d'une incontestable complicité s'ils ne le font pas.

Ceux qui sont unis civilement ne peuvent se regarder comme mariés ni vivre comme tels, avant d'avoir reçu la bénédiction nuptiale. Le gouvernement ne peut accorder de dispense, parce qu'il n'en a pas le droit; mais le catholique peut demander ces dispenses, comme demande la liberté, à prix d'argent, l'esclave à qui un injuste oppresseur l'a enlevée.

Les enfants nés d'un mariage civil ne doivent pas être inscrits sur le même registre, ni avec la

même formule que ceux nés d'un mariage catholique.

Un mot à la femme. Jeune fille catholique ! Ne donnez jamais votre main devant le juge de paix à celui qui ne vous aura pas auparavant donné la sienne à l'Église. Voici ce qui pourrait vous arriver : si votre (fiancé) n'est pas scrupuleux en matière de conscience, comme il y en a beaucoup aujourd'hui après l'accomplissement de la fausse cérémonie civile, il pourrait refuser de se soumettre à la cérémonie religieuse à laquelle assurément vous ne pourriez le porter de force. Et nonobstant, la loi lui accorderait sur vous des droits dont votre conscience ne pourrait alors s'accommoder. Et la loi ne vous protégerait pas, infortunée ! parce qu'elle n'est pas pour les catholiques. La loi vous condamnerait à être la concubine déshonorée, et non l'épouse d'un homme qui se moque de votre honneur. Ne donnez donc jamais devant la loi la main à un homme qui ne vous aura pas donné la sienne auparavant devant Dieu.

Peuple catholique d'Espagne ! l'épreuve à laquelle l'impiété soumet votre catholicisme est rude et dangereuse. Pour ce motif, le témoignage de votre foi catholique, apostolique et romaine trouvera là une occasion de briller plus que jamais. Vous avez donné, à comprendre,

d'une façon assez évidente, la peine que vous cause cette innovation, si on en juge par le nombre énorme des mariages que l'on a vu s'y soustraire en peu de temps. J'ai confiance, que grâce à votre constance et à la miséricorde de Dieu, cette calamité passera pour notre patrie, sans laisser ni trace, ni vestige dans vos mœurs chrétiennes.

LES MAUVAIS JOURNAUX

Je crois, ami lecteur, que si Satan avait dû s'incarner d'une façon digne de sa perversité et de sa haine pour Dieu et pour le genre humain, il se serait incarné dans un mauvais journal. En parcourant par l'imagination tout le mal que l'enfer a vomi sur la face de la terre depuis le péché d'Adam jusqu'aux blasphèmes du temps présent, je ne rencontre rien de si diaboliquement corrupteur qu'un journal impie. Ainsi doivent également l'avoir compris les ennemis de notre foi et de la félicité de l'homme, puisqu'ils se sont mis dès la première heure à inonder le monde de ce funeste poison. Ce genre abonde, et de même que ceux-là ne sont pas les seuls voleurs qui vont en prison, puisqu'il en est beaucoup qui s'en vont triomphants à travers les rues et les places publiques, ainsi n'est pas seulement votre ennemi, et l'ennemi de votre foi, le journal prohibé par l'Église, mais vous en tenez chaque jour un grand nombre entre vos mains, qui méritent votre exécration. Je vais donc vous parler des mauvais journaux en général.

Le journal se réduit à quatre pages environ de

papier, bien ou mal écrites, plus ou moins bien imprimées, qui pénètrent chaque matin au foyer, dans l'atelier ou dans le magasin de trois, quatre ou cinq mille fils du peuple. Le journal est donc un hôte que vous admettez tous les jours dans votre maison, pour vivre avec lui depuis le matin jusqu'au soir, et avec lequel votre femme, vos fils et vos subordonnés, conversent familièrement. C'est un inconnu auquel vous ouvrez chaque jour votre porte, afin que, une fois entré, il dit ce qu'il lui plaira, il enseigne ce qui convient ou ne convient pas, il instruise ou démoralise, sans que personne l'en empêche. Cet inconnu peut raconter aujourd'ui à votre fille une anecdote (scandaleuse) qui ravira à son cœur l'innocence, et lui fera monter au front la rougeur de la honte. Il peut apprendre à votre fils à mépriser Dieu, à ridiculiser le prêtre et à secouer le joug des saints devoirs de la famille. Il représentera parfois à votre subordonné, comme une chose nécessaire, l'émancipation de l'ouvrier et l'extermination des tyrans qui, comme vous, ont le tort impardonnable d'être plus riche, ou plus industrieux que lui. Il prêchera enfin, ce qui tournera à son profit en vers ou en prose, dans des articles légers ou graves, dans un conte, dans une histoire, et même dans les annonces, car le diable est si habile qu'il va jusqu'à savoir tirer partie de tout. Et vous

vous reposerez en paix, persuadé que vous avez procuré aux vôtres une éducation excellente, que l'on récite le Rosaire dans votre maison, que l'on va à la messe les jours d'obligation, et que l'on observe tous les préceptes du décalogue. Et vous ne soupçonnerez pas d'où vient à votre fils cette fièvre d'insubordination, ou ce langage inconvenant qui a choqué votre oreille, et à votre fille cette désinvolture et cette légèreté d'allures qui la rendent si différente de sa mère? Malepeste de ceux qui ont la vue courte ! Vous examinerez avec diligence quels sont les compagnons de jeux de votre enfant, ou bien la société que fréquente votre fille et vous ne prenez pas garde à ces quatre pages de papier qui s'introduisent cauteleusement sous votre porte, et peuvent être la véritable cause de tous vos chagrins! Un mauvais journal offre tous ces dangers : Mais comment, me direz-vous, un tel mal peut-il en venir à paraître insignifiant? C'est bien simple. Avez-vous entendu parler du proverbe qui dit que la goutte d'eau creuse la pierre ? Eh bien, le mauvais journal est aussi une goutte ; mais une goutte de poison corrosif, capable de faire une brèche dans les cœurs les mieux trempés, surtout s'ils ne sont pas prévenus contre lui ; c'est une goutte, mais une goutte qui tombe continuellement chaque jour, à chaque instant. Mesurez ses effets, sachant

que la constance dans le bien comme dans le mal opère toujours des prodiges. Et si le journal, pour mauvais qu'il soit, sait se présenter avec les attraits et les grâces d'une belle littérature, il est alors la goutte de venin sucrée qu'avaleront non seulement avec facilité, mais même avec délices, tous ceux qui dans le monde, ont l'habitude de ne se laisser guider par d'autre critère que celui du goût sensible, et ils sont innombrables!

On est saisi d'épouvante en pensant avec quelle légèreté s'ouvrent les portes d'une maison honnête à cet ennemi domestique, silencieux, auteur de la plupart des désastres moraux que nous déplorons dans la société et dans la famille. On est justement irrité par l'indifférence glaciale avec laquelle des pères trop faibles voient dans les mains de leurs enfants, ou dans l'atelier de leurs subordonnés, ces pages empoisonnées, dans lesquelles on enseigne le mépris de tout ce qui est respectable, depuis la suprême autorité de Dieu jusqu'à celle de ses plus humbles délégués sur la terre! Et quelle que soit l'observation qui soit faite à ce sujet on répond avec la plus grande tranquillité, et parfois avec un bruyant éclat de rire: « Oh! c'est un journal! Qui va faire cas des journaux? Ne soyez pas intolérant! »

Vous êtes, ami lecteur, un de ces hommes à courte vue à qui j'ai entendu tenir ce langage.

Vous avez journellement ouvert la porte de votre maison à quelqu'une ou à quelques-unes de ces feuilles mensongères, propres à empoisonner le cœur de vos enfants, de ces enfants que vous auriez pourtant voulu conserver si purs et innocents. Et non seulement vous leur avez ouvert la porte, mais de plus, vous les avez payés pour qu'ils vinssent exercer parmi les vôtres, leur criminel office de corrupteurs. Malheureux !

« Mais, m'objecterez-vous, en anathématisant les mauvais journaux, vous paraissez lancer votre excommunication majeure contre tous les journaux indistinctement. Cette espèce de productions abonde, avez-vous dit ; comment donc puis-je distinguer celui qui est bon de celui qui est mauvais ? A quel signe peut-on discerner ce genre de contrebande ? Cette question ou ces questions, ami lecteur, arrivent fort à propos. Prenez un peu patience, et je vais vous dire à ce sujet, dans cet entretien, des choses curieuses. Vous y verrez une peinture exacte et caractéristique des mauvais journaux contre lesquels vous devez vous tenir en garde, comme contre le démon lui-même qui vous vient avec eux sous les dehors de ce papier.

II

Je viens de vous promettre quelques signes qui vous aideront à distinguer facilement les bons journaux des mauvais. C'est là une tâche importante et d'une nécessité urgente, au temps où nous vivons, mais en même temps, une tâche ennuyeuse jusqu'à un certain point, dégoûtante et pénible, selon le point de vue sous lequel on la considère. Je vois plus de quatre lecteurs, faire un geste négatif, assombrir leur front, et se plaindre qu'au journaliste (car je le sais bien qu'indigne), se constitue l'accusateur de quelques-uns de ses collègues, en les dénonçant à l'opinion publique comme suspects, et en excitant contre eux l'indignation des gens honnêtes.

L'inspectation est terrible, et, à elle seule, elle suffirait pour me faire déposer à l'instant la plume comme si elle brûlait mes doigts, si je n'étais très persuadé que la honteuse qualification de délateur ne m'atteint, ni directement, ni indirectement.

Elle ne m'atteint pas, puisque je ne désignerai pas les personnes, je ne nommerai même pas les journaux. Si, par malheur quelqu'un se trouve compris parmi ceux que je réprouverai comme

détestables, qu'il demeure constaté que ce n'est pas sur moi que doit en retomber la faute. Il dépend d'eux de ne pas tomber sous la censure de ceux qui, comme moi, réprouvent franchement ce qui mérite d'être réprouvé.

Les mauvais journaux se divisent en deux classes : ceux qui sont effrontément mauvais, et ceux qui le sont hypocritement. La première classe est peu nombreuse, et pour bien des motifs, elle est la moins redoutable. La seconde est nombreuse, et, à divers points de vue, est la plus funeste.

J'appelle journaux impudemment mauvais ceux qui, ouvertement et sans déguisement, manifestent leur plan, leur intention de combattre la religion et la morale. Ces journaux d'ordinaire nient clairement l'existence de Dieu, s'attaquent au Christ et à l'Église ; en religion, ils sont habituellement athées ; en morale, sensualistes, en politique, démagogues ; en économie, apôtres du socialisme. La haine de Dieu et de la société est ordinairement le mobile secret qui inspirent leurs articles, qui distille le poison ; l'obscénité et le scandale sont le plus souvent la pâture qu'ils servent à leurs lecteurs. On ne sait pas au juste s'ils corrompent les mœurs pour déroger les intelligences, ou au contraire, s'ils pervertissent les intelligences en vue de corrompre les mœurs : Ainsi voit-on marcher ensemble l'erreur et l'immoralité.

Cette catégorie n'inspire point de sympathie; sa perversité inspire de la répugnance, même aux plus impies. Ceux qui entreprennent de combattre la Religion et la Morale avec de telles armes se montrent de vrais apprentis dans le métier; ordinairement ce sont de jeune hommes inexpérimentés, ou des vieillards que la fureur aveugle, au point de leur faire ignorer les notions les plus vulgaires de la stratégie. Ils ont coutume de paraître seulement aux époques des bouleversements publics; ils n'écrivent pas pour engager une discussion, pour fournir matière à une lecture calme et reposée, mais pour produire présentement une impression profonde, ou pour exhaler une colère longtemps comprimée. On les connaît même à leur titre, l'équivoque n'est pas possible. Leur existence est ordinairement courte, après avoir épuisé le dictionnaire des insultes et des impudences honteuses, ils s'en vont comme les serpents, dans l'antre d'où ils sont sortis, sans laisser après eux aucun vestige de leur passage.

Qui n'a pas eu la douleur de rencontrer quelqu'un ou quelques-uns de ces journaux, dans ces dernières années ? Qui ne les a pas lus avec un véritable frémissement d'indignation, comme si le poison que distille leurs colonnes devait donner la mort par son seul contact ? Toutefois on voit circuler parmi nous de tels monstres de

perversité, qui s'introduisent de préférence dans l'atelier du pauvre, parce qu'ils savent qu'il y a là une victime moins en garde contre eux, et qu'ils remporteront par conséquent plus sûrement la victoire.

Déchirez, déchirez, fils du peuple, la page impie qui vous dit ce que jamais dans votre vie vous ne voudriez faire entendre à vos fils ou à votre femme ! Déchirez l'infâme papier qui s'efforce de vous rendre heureux en vous prêchant la haine comme l'unique sentiment digne de votre cœur ! J'ai promené mon regard avec horreur sur ces productions infernales, et je n'ai pas pu trouver d'autre parole pour résumer ces abominables doctrines que celle-ci : c'est la prédication de la haine. Abhorrer Dieu, parce qu'il met un frein à ma cruelle envie ; abhorrer l'Église, parce qu'elle me parle de Dieu ; abhorrer l'autorité, parce qu'elle m'oblige à obéir à la loi ; abhorrer les riches, parce que je n'ai pas su ou je n'ai pas pu me ranger parmi eux ; abhorrer en un mot tout ce qui surpasse d'une ligne l'humble niveau de mes sentiments abjects. Et tout cela, sous prétexte de dignité, d'émancipation sociale et de je ne sais combien d'autres choses ! Et par là, on prétend élever le peuple, l'éclairer, l'ennoblir, le délivrer, l'émanciper ! Faux apôtres ! Regardez votre œuvre ! Voyez les peuples modernes sans Dieu et sans loi, s'entre

déchirant eux-mêmes les entrailles, dans l'aveugle délire du désespoir provoqué par tant d'années de lectures subversives! Et le bélier qui a réussi à ébranler jusque dans ses fondements l'édifice du pouvoir, c'est, n'en doutez pas, en premier lieu, le journalisme.

Mais le journalisme impudent n'est pas le seul qui mérite d'être aussi justement flétri; en raison de son grand degré de perversité, le journalisme hypocrite encourt une réprobation encore plus grande.

III

Le journal mauvais par excellence est le journal hypocrite. Cette catégorie abonde; signe évident que l'ennemi a connu depuis longtemps, que c'est là l'arme la plus puissante dont il puisse se servir contre la vérité. Le journal impie est rejeté avec dédain ou indignation par l'homme que les passions ou les erreurs n'ont pas encore entièrement corrompu; d'où il résulte qu'en règle générale, le journal ouvertement mauvais réussit à peine à porter atteinte à la morale et aux saines croyances.

Il n'en est pas ainsi du journal hypocrite. C'est un piège continuellement tendu contre les gens

de bien; ce sont des embûches perfides, cachées à l'ombre de phrases modérées, et qui sait? peut-être même empreintes de dévotion et de componction. C'est une arme chargée avec une poudre sourde qui frappe et tue sans bruit, sans que la victime ait pu se mettre en garde; et ce qui est pis encore, fréquemment, sans que la victime s'aperçoive du préjudice dont elle a souffert. L'effet du journal hypocrite est lent à la mode de certains poisons qui débilitent insensiblement, et donnent au préjudice qu'ils causent, toutes les apparences d'une infirmité naturelle. Le malheureux qui, de bonne foi, absorbe journellement la potion funeste que lui administre cauteleusement, de son bureau de rédaction, un ennemi sagace, sent s'affaiblir insensiblement ses croyances; la ferveur des anciens jours lui paraît une exagération féminine; les généreux élans de l'âme chrétienne lui semblent des traits de grossière intolérance. Le malheureux ne réussit pas à voir la main criminelle qui vient éteindre dans son cœur tout le feu des convictions qui sont le meilleur héritage des aïeux, afin de mettre à la place une certaine condescendance (ce mot est aujourd'hui fort à la mode), envers *ou opinions*, un certain juste milieu, comme un critère excellent dans toutes les polémiques; certains égards pour les droits de la libre-pensée, qui ne s'accordent pas

très bien avec la charité évangélique qui commande, il est vrai, d'aimer ses adversaires, mais aussi d'abhorrer cordialement leurs pernicieuses erreurs, de détester et de combattre ces erreurs sans trève aucune.

La société actuelle empoisonnée par l'influence des journaux hypocrites, leur doit, amis lecteurs, sa décadence morale, son manque de convictions sincères, sa profonde indifférence pour tout ce qui n'est pas question d'intérêts matériels. Ah! Plût au ciel que tous les journaux hostiles à la vérité imprimassent chaque jour en tête de tous leurs numéros le mot satanique : « Guerre à Dieu! » que quelques-uns seulement ont eu la loyauté de prononcer! Que d'esprits, aujourd'hui traîtreusement séduits, déchireraient avec horreur l'article impie qu'ils dévorent sans scrupule! Pourquoi nos ennemis n'ont-ils pas pour le mal la loyauté que nous avons pour le bien.

Pourquoi ? — Voulez-vous le savoir, ami lecteur ? — Je vous l'ai démontré clairement tout à l'heure : parce que le diable, qui est très actif, quoique très vieux, est meilleur stratégiste que cent et plus de Moltke.

— Je suis un homme de progrès, direz-vous, de progrès sur toute la ligne, et je ne m'en cache pas; et avec votre avertissement vous me placez dans une situation fort embarrassante. Si l'en-

nemi s'en va ainsi, se glissant partout avec cette activité et cette astuce, il en résultera que nous, les fils du peuple, devrons user toujours d'une grande circonspection, et ne pourrons jamais nous défendre d'un sentiment de légitime défiance, lorsqu'il s'agira de tendre la main à un journal qui ne portera pas l'estampille de l'autorité ecclésiastique. Les temps sont bien choisis pour la censure et le contrôle! Les journaux s'écrivent à la vapeur; c'est à la vapeur qu'on me les vend, on me les donne sur les places publiques ou les promenades; je les lis de même à la vapeur, sans avoir le temps de prendre de sérieux renseignements. Et puis, si le poison y est si délayé, et y a un goût si suave, qui pourra bien s'en préserver, car je n'ai ni un palais très sensible, ni un odorat très fin?

— Vous voulez décidément, lecteur naïf, quelques règles pratiques pour discerner, dans la mesure du possible, les ennemis des amis, dans ce champ de bataille de la presse quotidienne? A la grâce de Dieu, je vais donc être franc, et comme dit la chanson: « A qui Dieu se donne, que saint Pierre le bénisse ».

IV

Qui est capable de faire la description du journal hypocrite? Qui pourra se rappeler, pour en présenter la liste, les mille et un masques, déguisements ou travestissements, que l'on emploie chaque jour pour séduire les imprudents et obtenir parmi eux un certain crédit d'honneur, une certaine réputation catholique, qui permette à ce journal de s'introduire comme un ami, là où précisément il désire exercer, sur une plus grande échelle, sa funeste influence ? Qui pourra énumérer les ferventes protestations de religion à toute épreuve, de soumission à l'Église, de respect à son chef, qui constituent parfois le masque de ses sinistres intentions ? Je vais vous décrire, lecteur très désireux d'être renseigné, deux types de cette famille infernale. Vous verrez réunis en eux les traits et signes distinctifs qui caractérisent tous les autres.

Comme dans toutes les branches de l'industrie humaine, il y a là une distinction à établir : il y a les journaux obscènes et les journaux habiles. Le journal hypocrite obscène se reconnaît à une lieue; à chaque pas qu'il fait, il soulève, par inadver-

tance, un coin quelconque de son masque et découvre ce qu'il en est au fond.

Le journal hypocrite habile est plus réservé; rarement il se laisse surprendre; il faut prendre bien des précautions, l'observer longtemps et avec grande attention, en s'appliquant à l'étudier dans tous ses détails, pour parvenir à le connaître à travers son déguisement.

Voyez le journal hypocrite obscène! Il annonce en tête de son numéro les Quarante-Heures, la cour de Marie, et les saints du Calendrier. Il a sa section d'annonces religieuses, et il insère fréquemment les descriptions des exercices du culte les plus extraordinaires. C'est là le vernis, le masque, la robe de moine qui le couvre. Voulez-vous voir le visage véritable, et les petites cornes de Satan qui se cache sous le noir capuchon? Lisez la petite gazette, les correspondances, les articles de fond, toujours à la recherche d'anecdotes capables de nuire à la réputation d'un ministre des autels, lisez ces éloges continuels pour toute disposition légale tendant à diminuer la légitime influence de l'Église sur la société; dans tout conflit entre l'Église et la Révolution, ce journal approuvera toujours la Révolution et blâmera les excès (c'est le mot qu'il emploie), de l'Église. Avocat infatigable du mariage civil, que l'Église a condamné; champion décidé de l'inique

désamortisation qui tend à avilir l'œuvre de Dieu ; ennemi furieux des Ordres religieux, qui sont la prunelle des yeux du catholicisme, il n'y a pas de fausse nouvelle qu'il n'invente, de scandale qu'il ne publie, de calomnie qu'il n'accueille contre eux dans ses colonnes impudentes. Un de ces journaux diffama un jour dans une correspondance deux illustres communautés de Paris. Si ce qui était dit, dans cette page immonde, de femmes illustres et d'hommes distingués, avait été dit de la mère, de l'épouse, des filles du journaliste, celui-ci aurait déclaré un duel à mort à l'auteur d'une si grossière vilenie. Mais comme l'insulteur est un journaliste, et comme ceux qui sont outragés portent l'habit religieux, celui qui écrivit cette noire calomnie, parcourait tranquillement et sans vergogne les rues, comme le faisaient les autres hommes honnêtes. Au nom de la morale universelle ou révolutionnaire, au nom de la décence publique, au nom du droit de chacun à sa réputation, je le dis aujourd'hui à haute voix, pour que tous m'entendent et pour enlever l'illusion à beaucoup de lecteurs crédules, les Quarante-Heures, le saint du jour, la visite de la cour et les annonces religieuses d'un journal qui se conduit ainsi, ne sont qu'un masque honteux dissimulant mal la haine la plus féroce contre le catholicisme.

S'il en était autrement, qu'on me le dise franchement et loyalement, pourrait-on être catholique et épier, guetter, saisir à toute heure toutes les occasions de vilipender le catholicisme et de lui faire une guerre à mort? Peut-on être catholique et provoquer tout le jour à l'assaut de l'Église de Dieu? Peut-on être catholique et vivre journellement à côté de ses ennemis dans cette lutte cruelle qu'elle soutient en ce moment d'un bout à l'autre de l'Europe? Peut-on être catholique et tourner en ridicule la convocation du Saint-Concile avant sa réunion, se railler de sa suprême autorité, une fois qu'il est réuni, et déclarer une guerre sans merci à ses décisions, lorsqu'elles sont promulguées? Peut-on être catholique dans ces conditions? La chose est possible; mais ce catholicisme n'est pas le nôtre, ce n'est pas celui du Pape, ce n'est pas celui de Jésus-Christ.

L'inhabileté de quelques-uns de nos confrères sur ce point particulier dépasse presque les limites du croyable. Dans la semaine sainte, pour se conformer au sentiment qui domine en ces jours de religion, ils entonnent des chants plaintifs sur la mort du Sauveur, et consacrent des articles lugubres à sa sainte Passion, dans ces mêmes colonnes où, quelques jours auparavant, ils ont outragé l'Église fondée au prix du sang très précieux répandu par ce même Sauveur dans cette même

Passion. Satan prépare ses armes à la vue d'une telle piété et d'une ferveur si extraordinaire. Je désire rappeler ici un souvenir qui convient à mon sujet comme un cierge à un autel. Lorsque Satan, dans les vies des Pères du désert, se transformait en austère solitaire, pour séduire ces insignes pénitents, il le faisait avec accompagnement de mille prodiges merveilleux ; il priait avec eux, et même parfois, il mêlait sa voix à leur mystique psalmodie. Mais rarement ces hommes de sainte mémoire se laissaient tromper. Ils prononçaient le nom de Jésus ; et à cette puissante invocation, Satan perdait le calme, et s'en allait la queue entre les jambes, remplissant la solitude de ses terribles rugissements. Nous avons, nous catholiques de l'heure actuelle, nous avons une parole puissante pour arracher le masque de Satan, quand il se présente à nous sous le dehors du journaliste catholique. Jetons-lui à la face le mot *pape*. Cette sainte parole lui brûle la peau, comme l'eau bénite. Vous le verrez entrer en fureur, perdre à l'instant contenance, s'échapper en blasphèmes révolutionnaires. Vous avez alors atteint votre but ; vous avez découvert, comme dit la chanson, « que sous la bure il y a le moine ». Vous avez déjoué le plan d'un hypocrite honteusement déguisé.

Voilà le journaliste qui se déguise avec habileté.

V

Je vous ai fait connaître les pièges et les coquineries du journaliste hypocritement mauvais; combien de fois aurez-vous eu l'occasion de voir en actes les observations que j'ai faites à ce sujet?

Ce n'est plus de lui que je vais parler maintenant.

Laissons en paix, après en avoir tracé un portrait convenable, les journaux hypocritement mauvais. Je veux m'occuper du journal hypocrite habile. Il est difficile d'en faire le portrait, bien qu'on lui applique cent fois l'appareil photographique. Il change si facilement et si fréquemment, il prend des attitudes si variées, qu'on ne sait par où le saisir. Il faut le prendre à l'improviste, et cela réussit très rarement, parce qu'il est habile. Aussi peut-on le reproduire difficilement d'une façon exacte; il suffira de pouvoir saisir quelqu'un de ses traits les plus saillants, dont on se servira comme d'un signalement qui permettra de le reconnaître. — En premier lieu, le masque du journal hypocrite habile est ordinairement la modération. Voyez; il est modéré, réservé et poli, jusque dans la défense de sa foi, que les ennemis attaquent avec frénésie et fureur. Dans

l'assaut d'une forteresse attaquée, il ne se placerait pas du côté des assiégeants ; non, jamais ; il se bornerait à recommander le calme, la modération et la réserve aux combattants. Chez les premiers, il ne blâmerait pas la cruauté de l'attaque ; ne sont-ils pas dans le droit et la légalité ? Mais chez les assiégés, il taxera la vigueur de la défense d'exécrable folie. Peu de temps avant la dernière révolution, une revue voyait le jour en Espagne. Elle était magistralement pensée et magistralement écrite. Des aigles, au regard très sûr, virent en elle, à travers ses habiletés, la haine la plus profonde contre le catholicisme. Ils ne se trompèrent pas. Lorsque la Révolution éclata, les auteurs de ces articles prudents, furent ceux qui arrachèrent les premières larmes à l'Église d'Espagne. Ils étaient hypocrites habiles. En second lieu, le type que je signale à la honte et à la réprobation, a ordinairement une parole douce ou aigre, qui donne la clef de toutes ses opérations et le secret de tous ses exercices d'équilibre. Cette parole douce, aimable, accommodante, est la grande parole du jour, la grande parole du siècle, la parole qui résume tous le système philosophique de certaines gens. Cette parole n'est pas un nom, ni un verbe ; c'est une simple conjonction qu'aucun grammairien réactionnaire n'aurait cru devoir être appelée, avec le temps, à

jouer un rôle si important. Cette parole magique c'est le *mais*.

Un *mais*, servi à propos et avec habileté, est un admirable condiment avec lequel on se tire de toutes les difficultés et qui contente tout le monde. Avec lui, on peut non pas comme Janus, avoir seulement deux faces, mais en avoir cent; ce que la mythologie n'avait jamais imaginé. Avec un bon *mais*, on unit des choses en apparence perpétuellement irréconciliables, telles que l'esprit catholique et l'esprit révolutionnaire; l'amour de l'Église et l'enthousiasme pour ses oppresseurs, etc.! On peut dire comme on le faisait, il n'y a pas longtemps : le pape est dans son droit de convoquer le Concile, mais il ne connaît pas que les temps ne sont pas à cela. La conduite de Victor-Emmanuel est une indignité ; *mais* le *non possumus* du Pape est un entêtement. L'Église a été la grande civilisatrice du monde, *mais;* dans le siècle actuel, elle ne devrait pas s'opposer au courant des idées. L'unité catholique est un grand bien, *mais* nous ne voulons pas pour cela l'intolérance. Qui n'a pas lu ces phrases ou d'autres semblables? qui ne connaît un ou plusieurs de ces journaux *sages*, qui s'érigent en aimables entremetteurs entre l'Église et Satan, en faisant la leçon à l'une et à l'autre, et en se lamentant d'une façon mélodramatique de ce que, par suite du

mépris que l'on fait de leurs sages conseils, il en résulte un préjudice pour la foi, qu'ils défendraient indubitablement mieux que ceux-là même qui ont mission de la défendre ? Qu'est-ce qu'un catholicisme avec des *mais*, sinon un catholicisme mutilé ? Et qu'est-ce qu'un catholicisme mutilé, sinon un catholicisme faux ? Maudit *mais*, grand récéleur de trahisons et d'apostasies !

En troisième lieu, le journal hypocrite habile a coutume d'avoir grande horreur de s'appeler simplement catholique. Il ne lui importe pas qu'on l'appelle catholique; à la condition qu'on ajoute quelque qualificatif qui diminue ou tempère la force et la crudité de cette parole. Ainsi en va-t-il avec ceux qui jamais ne se laissent appeler simplement catholiques, mais catholiques libéraux, catholiques éclairés ? etc. Notez-le bien. Ils se sont donc fixés dans cette singularité,qui n'en est pas moins un fait très important. Quelle peut être la cause de cette persistance opiniâtre à s'approprier un nom distinct de celui des autres catholiques? Comme je pourrais m'étendre sur cette particularité ! Qu'il demeure constant seulement qu'il n'y a qu'un catholicisme. Celui qui, en dehors de cette devise qui dit tout, veut se distinguer en religion, à la faveur d'un autre devise, se rendra nécessairement suspect à ses frères. Il donne le droit de douter s'il tient la même foi que tous les autres,

celui qui refuse de s'appeler simplement du même nom qu'eux.

C'est une grande désolation de voir souvent se présenter à nous, enveloppés dans ce groupe odieux, non seulement les hypocrites, mais encore leurs victimes ; non seulement les séducteurs, mais ceux qu'ils ont séduits.

En effet, il arrive fréquemment qu'avec la meilleure bonne foi, plusieurs dont il est impossible de suspecter la droiture des intentions, font cause commune avec les hypocrites habiles. Instruments inconscients d'une vaste conspiration antichrétienne, ils font preuve, à certains moments, d'un véritable amour pour la sainte cause que nous défendons, et ils se battent en braves pour elle. N'est-il pas, par là même, plus étonnant de les voir séparés en d'autres circonstances du courant vraiment catholique, et misérablement mêlés à la foule de ses ennemis? N'est-ce pas l'histoire de quelques hommes célèbres dont on ne sait pas, d'une façon précise, si les services qu'ils ont rendus à l'Église catholique l'emportent sur la joie qu'ils ont procurée à ses ennemis? La bonne foi pourra excuser leurs âmes devant le tribunal terrible de Dieu, mais elle n'aura pas été moins dangereuse pour les âmes de leurs proches que la fureur des ennemis les plus décriés. Gardez-vous des uns et des autres, ô mon peuple!

les traits que je vous ai cités vous aideront à ne pas tomber dans le piège. Souvenez-vous, à toute heure, pour votre profit et pour celui de vos fils, que le journal impie, qu'il appartienne au groupe des impudents, ou à celui des hypocrites habiles ou honteux, est toujours votre pire ennemi. C'est l'arme privilégiée de Satan dans le siècle présent; c'est le grand conducteur de toute l'électricité infernale qui agite le monde à l'heure présente. Que les journaux impies disparaissent, et le mal aura perdu en un instant, ses apôtres les plus intrépides; la société civile, ses plus puissants agitateurs, et la famille chrétienne, le bélier qui sans cesse la sape, et finira par la détruire. Tel est le motif pour lequel j'ai consacré les paragraphes qui précèdent à cette importante matière.

LES ÉCOLES LAÏQUES

C'EST-A-DIRE IMPIES

Avez-vous entendu parler, amis lecteurs, d'une nouveauté qui, sous le titre d'*écoles laïques*, s'est introduite parmi nous? Écoutez et retenez bien ce qui va suivre pour votre gouverne. Ce sont purement et simplement des écoles de Satan et un piège tendu pour la perdition des âmes. C'est la dernière tempête suscitée par l'enfer contre ce catholique pays, qui en a essuyé tant d'autres depuis le commencement de ce siècle; c'est le dernier déguisement à la faveur duquel la révolution prétend séduire et gagner notre pays.

Parlons clairement et sans voiles.

L'erreur ne ferait aucune conquête, si elle se montrait sous son véritable jour et dans toute sa laideur. Ce n'est point ainsi qu'elle procède; et pour se propager elle a tout d'abord besoin de se couvrir d'un masque, qui est ordinairement un nom plus ou moins sympathique, à la faveur duquel elle attire l'attention. Voilà pourquoi ces centres d'impiété, établis récemment dans nos contrées, ont reçu de Satan leur véritable

père, le nom d'*écoles laïques*. *Écoles*, c'est-à-dire lieux où l'on semble se borner à donner l'instruction, qui est une très bonne chose. *Laïques*, c'est-à-dire, selon les apparences, confiées à des séculiers qui peuvent remplir leurs obligations avec autant de compétence et de dévouement que les ecclésiastiques les plus distingués. Jusqu'ici, à première vue, rien d'extraordinaire.

Mais, hélas ! il y a là un masque et rien de plus ; un piège couvert de fleurs, un hameçon qui prend les naïfs. Ces *écoles laïques* ne s'appellent point de ce nom, dans la pensée de leurs fondateurs, parce que ce sont des laïques ou des séculiers qui les dirigent, mais parce que l'enseignement qui s'y donne se proclame laïque ou indépendant de toute religion. Cet enseignement est un enseignement sans Dieu, un enseignement athée, un enseignement qui cherche à s'emparer de bonne heure du cœur de l'enfant ou du jeune homme, pour en faire, non point ce qu'il doit être, un chrétien, ayant la foi et la crainte de Dieu, mais un homme sans foi ni loi, un homme sans religion.

Est-ce que nous calomnions les écoles laïques ou libres, en les qualifiant de la sorte ?

Nullement, puisque ces écoles ont eu soin de s'arroger et de mériter ce nom par leurs paroles et par leurs actes.

Par leurs paroles dans les journaux qu'elles soutiennent. Il y a dans notre cité un journal qui leur sert d'organe officiel et qui ne cesse de nous répéter chaque semaine que le laïcisme est l'émancipation de toute idée religieuse, du jour sacerdotal, du despotisme de Rome, des idées du *Syllabus*, c'est-à-dire de tout ce qui constitue le véritable catholicisme. Et comme conséquence de ce plan diabolique, il ne laisse pas passer un jour sans vomir des blasphèmes contre ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, de recueillir toute la fange et la boue qu'il trouve dans la presse immonde de Paris, pour le jeter à la face des catholiques, et en couvrir tout ce qui touche au catholicisme.

C'est ainsi que parlent dans leurs programmes, dans leurs allocutions, les fondateurs et les patrons de ces écoles, prônant à haute voix l'excellence de la libre-pensée, de la science séparée, de la raison émancipée, et autres expressions empruntées au dictionnaire libre penseur, qui n'ont qu'une signification franche et véritable : guerre à la Religion.

Ces écoles justifiant encore leur nom pas leur acte. On commence par y supprimer le catéchisme comme chose inutile; on enlève le crucifix de la place d'honneur qu'il occupait ; on abandonne complétement les pratiques de la religion;

on refuse de visiter le pasteur de la paroisse. Dans les livres placés entre les mains des écoliers, on ne rencontre rien qui parle de la foi, de ses maximes, de ses préceptes, de ses fêtes, de ses sacrements, de ses saints, de ses cérémonies. C'est un enseignement vide et creux, au moyen duquel on veut asphyxier, dès le bas-âge, le cœur de l'enfant, en y détruisant toute idée de Dieu, tout sentiment de culte, toute aspiration à une autre vie.

Que les fondateurs de ces écoles ne nous disent donc plus que nous les calomnions. Nous ne faisons que soulever légèrement un coin du voile sous lequel elles se dissimulent. Ce sont des écoles impies et rien de plus.

L'école sans Dieu est nécessairement l'école contre Dieu, l'école sans catéchisme est nécessairement l'école contre le catéchisme, nous dirions simplement à celui qui ne comprendrait pas cela, qu'il ne sait pas ce que c'est qu'un enfant, ce que c'est que l'éducation.

Élever un enfant, ce n'est pas seulement lui enseigner les lettres, le calcul, l'écriture et la géographie, la physique ou les mathématiques. Élever c'est former le cœur à l'aide de sentiments honnêtes, et nourris l'intelligence, au moyen d'idées nobles: élever, c'est encore réfréner les appétits, les astreindre aux limites et aux aus-

térités du devoir, réprimer toutes les tendances vicieuses, corriger le désir naturel de liberté, à l'aide de la rigidité de la loi et de ses impérieux préceptes. Pour cela, il est indispensable d'habituer l'enfant à l'idée d'un être suprême et d'une loi supérieure, qui n'a point été faite par des hommes semblables à lui, mais qui a une origine plus élevée. Cet être et cette loi, qui exercent leur rigoureuse juridiction sur les pensées et les désirs les plus intimes et les plus secrets de son âme; cet être et cette loi dont il ne pourra jamais, quoi qu'il fasse, secouer l'autorité, cet être et cette loi, dont il est le sujet dès sa naissance, l'accompagnent à la façon d'un magistrat instructeur pendant sa vie, le jugent sévèrement à sa mort, et le punissent ou le récompensent pendant toute l'éternité. Telle est la base de toute éducation. Sans elle, on peut savoir fort bien lire, écrire ou compter, connaître la physique, la chimie, la gymnastique et tout ce que vous voudrez; mais rien au-delà. On possèdera peut-être une fort brillante instruction, mais l'éducation, une éducation solide fera absolument défaut. Pour avoir confondu ces deux choses, plusieurs pères se trompent d'une façon lamentable quand il est question de l'école où ils doivent envoyer leurs enfants. Ils s'occupent beaucoup de la formation de l'intelligence et nulle-

ment de celle du cœur. Ils se contentent d'un maître qui instruise leurs enfants, et n'attachent aucune importance à la question de l'éducation.

Toutefois si tout le mal consistait à négliger l'éducation, il serait certainement moindre qu'il n'est en réalité ; on donne aux enfants une éducation, mais une éducation vicieuse. En se targuant d'indifférence, le maître les élève dans l'indifférentisme; en se faisant gloire de n'observer aucune pratique de religion, il leur enseigne à la regarder comme une chose sans importance.

Placez, durant cinq ou six heures par jour, un enfant en contact avec un maître athée; il ne tardera pas à subir la contagion, et à être atteint lui-même d'athéisme. L'enfance est un âge où presque tout s'acquiert par impression, et rien ou presque rien par conviction ; c'est pour cela que, chez elle, les bons et les mauvais exemples exercent une influence si grande et exceptionnellement décisive. Par une conséquence inévitable, le maître impie formera, presque toujours, des disciples impies.

Satan sait bien ce qu'il fait, quand il s'efforce, par tous les moyens, d'introduire partout cet abominable système de corruption. Il y a un plan vaste et horriblement satanique pour étendre sur notre malheureuse Espagne ces infernales écoles comme un épais réseau, dans les mailles duquel,

depuis plus ou moins longtemps, une grande partie de notre jeunesse est prise pour être élevée dans l'athéisme. C'est la dernière étape du programme franc-maçonnique qu'on s'efforce d'appliquer chez nous avec la plus extrême hypocrisie. Aujourd'hui l'école athée, sous le nom d'école laïque qui lui sert de masque, demande uniquement le droit de vivre en bon voisinage à côté de l'école catholique. Elle se borne à séduire, sous le pompeux prétexte de propager l'instruction, les malheureux qui ne savent pas connaître la malice de sa réclame. Demain, comme on le voit déjà en France, elle réclamera la dictature la plus cruelle sur nos consciences, et sous le nom d'instruction laïque et obligatoire, elle tiendra le gouvernement à sa dévotion et le forcera à obliger sous peine d'amende et de prison les citoyens à lui envoyer leurs enfants. L'école laïque, c'est Satan converti en pédagogue. Aujourd'hui, il demande seulement à être admis à titre d'hôte ; demain il se dressera en tyran. Tel est la place des écoles laïques qui s'annoncent pour la première fois dans notre patrie, et que tous les catholiques devraient combattre comme la pire des calamités sociales.

Pères et mères ! Le gouvernement ne la combattra pas, parce que, depuis des années déjà, le gouvernement est aux ordres de la Révolution. C'est

vous qui devez la combattre. Ces agents rusés de la Franc-Maçonnerie veulent vous enlever vos fils, pour les vouer à l'enfer, vous ne devez pas y consentir. Préférez pour eux l'ignorance à la perversion. Mais non; vous ne les laisserez point pour cela croupir dans l'ignorance; vous pouvez leur faire donner une éducation bonne, solide et chrétienne; il y a partout des écoles publiques et privées ayant des maîtres séculiers ou ecclésiastiques, tels que Dieu les demande. C'est à ces maîtres et non aux autres que vous devez confier vos enfants. Au maître qui abhorre le catéchisme, vous ne devez pas confier une pièce d'argent, comment lui confierez-vous l'âme de vos enfants. Ne regardez pas comme un maître, mais comme un agent de perdition, celui qui ne vénère pas le crucifix. N'accordez aucune confiance à celui qui n'enseigne pas à vos enfants le signe de la croix et l'oraison dominicale, alors même qu'il aurait une science complète pour tout le reste. S'il est mauvais chrétien, plus il est savant, plus il est dangereux; comme l'assassin est d'autant plus à redouter qu'il tient à la main un poignard mieux aiguisé.

Pères et mères! Vous devez désirer la mort de vos enfants, plutôt que de les voir dans de tels centres de perdition. Qu'espérez-vous d'un fils ou d'une fille élevés sans la crainte de Dieu? Celui qui ne craint pas Dieu, ne craindra ni n'aimera

ses parents ; celui qui commence par mépriser la Religion deviendra, avec le temps, le bourreau de sa famille. Considérez que les parents mauvais eux-mêmes, veulent que leurs enfants soient bons. Vous qui êtes bons, ne permettez pas que vos enfants reçoivent une instruction qui les rendra mauvais.

Pères et mères ! Quand vous lisez l'affiche ou que vous recevez le prospectus de l'*École laïque*, dites-vous immédiatement :

École laïque signifie école sans religion, sans catéchisme, sans messe, sans prières, sans Dieu.

École laïque signifie école d'athées, pépinière d'apostats, de mauvais fils, de mauvais pères, de mauvais citoyens.

École laïque, signifie instruction, mais instruction empoisonnée ; lettres, hameçon de corruption ; sciences, bureau d'embauchage pour les loges maçonniques.

Telle est l'école laïque ; elle est cela, et rien de plus.

Il y a péché grave à y envoyer les enfants. Les parents qui commettent une pareille iniquité pèchent mortellement. Ils pèchent comme s'ils jetaient leurs enfants du haut d'un précipice, comme s'ils vendaient leurs filles à la prostitution.

Ils pèchent gravement ceux qui, pouvant em-

pêcher ces écoles de se fonder ou de se maintenir, leur donnent leur approbation ou leur autorisation. Ils pèchent gravement ceux qui les louent ou les favorisent. Ils pèchent gravement ceux qui, obligés de parler clairement sur ce sujet, se taisent ou dissimulent la vérité. Ils pèchent tous comme pécherait celui qui incendierait les moissons, empoisonnerait les fontaines, le pain et les autres aliments.

Oh ! l'instruction est une grande chose, mais à condition qu'elle soit bonne. Mais l'instruction est une chose détestable, horrible, quand elle est mauvaise. Les ennemis de la religion ne peuvent pas nous causer un plus grand préjudice qu'en empoisonnant l'instruction. En recourant à ce moyen, l'empereur Julien crut détruire le catholicisme plus sûrement et plus promptement qu'avec le fer et le feu. Ainsi pensent les persécuteurs actuels. Ils croient qu'avec l'école satanique ils arriveront à leurs fins. Vaine illusion ! Ils attireront à eux un grand nombre de malheureuses âmes; ils pervertiront beaucoup de cœurs, ils raviront la paix et l'honneur à un grand nombre de familles, ils sèmeront la zizanie de l'erreur dans de vastes contrées, mais qu'ils cessent de se faire illusion, ces ennemis du Christ et de l'Église ; le Christ ne mourra pas ! L'Église ne périra pas !

En attendant, préservons, autant qu'il est en

notre pouvoir, les âmes de ce piège de perdition. Crions toujours et partout. Attention ! Attention ! Pères, ne vendez pas vos fils ! Mères, n'abandonnez pas vos filles ! Prenez garde à l'école laïque qui veut vous les ravir !

LE SECRET
DE L'ENSEIGNEMENT LAÏQUE

Le but de la révolution est purement et simplement la déchristianisation du monde et la proclamation des faux droits de l'homme rebelle substitués aux droits véritables de Dieu. Tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour sous le nom de révolution n'a été, à le bien considérer, qu'un prélude de cette révolution, des engagements d'avant-postes, des escarmouches qui précèdent le combat décisif. Ce qui s'est déjà réalisé, et ce qui se réalise actuellement sur le terrain des systèmes politiques ; les transactions et les formules de conciliation qu'on a examinées en vue d'établir, au moins pour un jour, une certaine paix apparente ; les réformes d'économie sociale dont on menace le riche ; les utopies dont on flatte le pauvre ; les mille et une tracasseries législatives au moyen desquelles on veut baîllonner l'Église, toutes ces choses ne sont que des préparatifs en vue du terrible engagement final. Le jour viendra très prochainement, plût à Dieu que ce fût aujourd'hui ! où il n'y aura plus que deux termes dans le problème, deux étendards sur le champ de bataille : L'athéisme

franc, avoué, qui enfin, pour tous, s'appellera de ce nom, et le catholicisme intégral, qui, pour tous aussi sera reconnu sous ce nom.

En attendant que cet engagement ait lieu, une certaine confusion est inévitable : l'ennemi se montre parfois sous notre costume et il adopte notre devise ; pour prendre par le côté et par des moyens détournés ce qu'il ne pourrait prendre de front et dans une attaque directe, il a recours à des attaques partielles, mais qui, toutes partielles qu'elles sont, lui permettent de se rapprocher chaque jour du centre d'opération. Aujourd'hui le combat est sur le terrain de l'enseignement.

Prêtez-moi, je vous prie, votre attention. La révolution, jusqu'à ces derniers temps, pour faire un athée, n'avait qu'à pervertir d'avance un bon ou un mauvais catholique. En effet, comme il n'y avait dans le monde que des catholiques bons ou mauvais, il est manifeste qu'elle ne pouvait en aucune autre façon recruter ses prosélytes. Faire d'un catholique, mais surtout d'un mauvais catholique, un athée, ne paraît pas chose difficile, à première vue. La pente honteuse qui conduit de la foi à l'incrédulité est si facile ! les attraits du monde, du démon et de la chair surtout, sont si nombreux, si séduisants, et ils rendent si glissant le chemin du doute et de la négation ! La liberté

a une telle puissance de séduction ! La voie large est si riante ! La jeunesse est si inconsidérée ! La mode a un ascendant si despotique !

Il arrivait cependant qu'un homme, ainsi perverti, n'en venait que rarement à être un véritable athée. Presque toujours il paraissait l'être à première vue, mais l'antique foi catholique demeurait vivante au fond de son cœur. Il blasphémait comme un démon, maudissait le ciel, assassinait les religieux, saccageait les couvents, distillait le poison avec sa langue ou avec sa plume ; en un mot, il était tel que nous l'avons vu dans la personne de plusieurs de nos malheureux frères, baptisés comme nous, élevés par des mères chrétiennes comme nous, et qui, néanmoins, ont été le fléau de la religion et la honte de la patrie, depuis le commencement de ce siècle, et qui sont bien moins des athées que de mauvais catholiques au service de l'athéisme. De telle sorte que, soit pour s'amender, soit pour se procurer une paix plus parfaite, soit par l'effet d'une illumination soudaine, soit par la vertu de la parole ardente d'un zélé missionnaire, soit par tout autre de ces moyens que la grâce divine tient à sa disposition, notre fier révolutionnaire se souvenait, sans savoir comment, de la foi de son premier âge ; sentait se réveiller subitement en lui des sentiments religieux, éteints depuis de longues

années ; les prières de son enfance, qu'il avait si longtemps oubliées, venaient se placer sur ses lèvres ; il se confessait, arrivait à la vieillesse, et mourait parfois comme un saint, alors que durant la plus grande partie de sa vie il n'avait été qu'un instrument et un esclave de Satan.

Chaque jour, nous recevons au confessionnal et nous assistons à leur lit de mort les derniers survivants de cette génération criminelle ; toutefois moins criminelle que victime de la séduction. Chaque jour, Dieu retrouve un grand nombre de ces malheureux prodigues, qui retournent en pleurant au foyer paternel.

On voit clairement, par là, que le travail révolutionnaire n'obtenait ainsi que la moitié de ses résultats désastreux. D'abord, parce que cette révolution ne pouvait pas être une véritable révolution, puisqu'au fond, elle n'avait pour auteurs et pour fauteurs que des catholiques ; ensuite, parce que ces mêmes catholiques révolutionnaires, ordinairement du moins, ne demeuraient pas tels toute leur vie ; à la fin, se sauvaient en grand nombre, après avoir réparé par leurs bons exemples, et quelquefois même par leurs écrits, le mal qu'ils avaient commis.

Le désir ardent de la Révolution devait être, était et est aujourd'hui, d'avoir des révolutionnaires franchement révolutionnaires ou franche-

ment athées; des révolutionnaires sans mélange de catholicisme d'aucune sorte, qui vienne tempérer leur malice ou paralyser leur action; des révolutionnaires offrant le moins de chances possibles de conversion; des révolutionnaires, non pas devenus tels par le fait d'une perversion, après avoir été catholiques, mais des révolutionnaires reconnus pour tels, dès leur naissance, ou au moins dès leur naissance à la vie intellectuelle. Ceux-là seulement seraient révolutionnaires sans aucun espoir de retour au catholicisme, dans toute la force et l'ardeur de leur tempérament satanique.

A cette fin, il était indispensable de prendre l'homme non plus seulement dès sa jeunesse, mais dès sa première enfance, non seulement depuis l'âge des passions, mais depuis l'époque de l'éducation première; il fallait le prendre, non plus seulement à l'atelier ou à l'université, pour le conduire de là au club, mais sur les genoux de sa mère pour le placer dans une école spéciale, où il doit se former; et cette école, on le comprend, ne saurait être ni l'école sincèrement catholique, ni même l'école simplement officielle.

Telle est l'école laïque. Ce qui s'y passe, achèvera de nous en faire comprendre l'intention satanique. Le voici :

En premier lieu, on fait en sorte de lui donner

un maître qui soit un homme sans religion. Naturellement pour former des disciples athées, le meilleur procédé est de les mettre de bonne heure en présence des actes d'une vie athée. Il convient que les enfants voient, dès le jeune âge, que leur maître, dont ils ont toujours une haute idée, n'entend pas la messe, n'entre pas à l'église, ne respecte pas le prêtre, ne salue pas le crucifix, n'est pas marié légitimement, ne fait pas baptiser ses enfants, ne prie pas dans sa maison, où il n'y a ni tableaux, ni vies de saints, ne donne en un mot aucune preuve de sa croyance. Les enfants voient naturellement cela à chaque instant, et ils connaissent de plus, du commmencement à la fin, toute l'histoire du personnage, et ils reçoivent ainsi près de lui les premières leçons d'incrédulité pratique, qui en feront plus tard des hommes sans Dieu, sans loi, sans foi.

En second lieu, il arrive que les textes ou les livres placés entre les mains de ces tendres créatures respirent cette même incrédulité qui, lentement les empoisonnera et les corrompra. Il n'y est nullement fait mention de Dieu, créateur du ciel et de la terre ; de l'âme spirituelle et immortelle, des récompenses et des châtiments de la vie future, de Jésus-Christ et de l'Église catholique, du catholicisme et des sacrements ; en un mot, il n'y est fait aucune mention de la

religion, pas même la plus élémentaire et la plus simple. On veut que l'homme commence à vivre à l'instar d'une brute errant à l'aventure, sans frein d'aucune espèce, et s'en tienne aux seuls principes d'un faux honneur naturel qui lui suffiront pour n'être pas condamné à la potence ou à la prison. Telle est l'éducation du citoyen libre ; tellement libre, Dieu nous pardonne ! qu'on s'éloignera à la vue des écarts et des abus qu'il se permettra dans l'exercice de sa liberté.

En troisième lieu, l'étude de la religion ne figurera même pas dans le programme d'enseignement imposé à l'enfant. De sorte qu'il pourra connaître en fait de géographie et d'histoire, la mythologie païenne, ou les rites superstitieux des Celtes, des Hindous ou des Japonais, tandis qu'il sera condamné à ignorer complétement la véritable religion de son pays et de ses ancêtres, parce qu'elle est considérée dans cette école comme une contrebande dangereuse.

Toutefois, que ces maîtres n'enseignent pas la religion, ce sera un mal, mais un mal relativement secondaire, malgré son extrême gravité. Ce qui est pire, c'est qu'ils enseignent à leurs élèves une religion falsifiée, mélangée d'erreurs, afin que, dès le bas-âge, les enfants commencent à l'abhorrer. C'est ainsi qu'ils disent que le Pape est un tyran cruel, que le clergé

forme un caste composée d'exploiteurs et de corrupteurs, que les couvents sont des foyers de corruption ; que les églises sont des repaires de voleurs et d'hypocrites ; que le *Syllabus* est le code de la réaction ; que les idées religieuses ne sont qu'ignorance et inutilité ; que le catéchisme avilit et trompe ; que le monstre des temps présents c'est ce qu'on appelle le Jésuitisme. Le laïque enseignera tout cela dans son école ; parce que c'est ce qui se publie chaque semaine dans les journaux qui sortent de cette école.

Qu'on nous le dise maintenant, en toute impartialité : quel est le père ou la mère sensés disposés à accepter pour leurs petits enfants ou leurs petites filles une éducation si mauvaise ?

— Holà ! reprend l'orgueilleux maître laïque ; instruire n'est pas élever. Dans l'école, on ne peut donner que l'instruction ; l'éducation se donne dans la famille. — Ne nous arrêtons pas à la première de ces fausses allégations, c'est-à-dire à celle qui prétend que l'école ne doit pas être en même temps une maison d'instruction et d'éducation ; ne nous arrêtons pas à ce grossier mensonge, parce que, dans tous les siècles et dans tous les pays, les distributeurs de l'instruction primaire ont compris qu'ils devaient non seulement instruire, mais élever, attendu qu'en ce qui regarde l'enfant, l'instruction et l'éduca-

tion ne sauraient être séparées. Dites-moi : si, dans l'école vous donnez une instruction mauvaise, est-il possible que l'enfant reçoive une bonne éducation avec le seul secours de la famille ? L'instruction a pour objet les idées, et l'éducation regarde principalement les sentiments et les mœurs; toutefois ces deux choses se tiennent tellement que l'homme ne saurait avoir des sentiments honnêtes et des mœurs pures, s'il avait des idées perverses. Il est moralement impossible que l'enfant qui reçoit une instruction mauvaise ait une éducation solidement bonne; il est difficile qu'un édifice construit à sa base avec le ciment de l'incrédulité, devienne dans la suite et dans son couronnement un édifice chrétien; en semant dans l'âme des enfants des chardons et des épines, on ne saurait récolter, dans l'âge mûr, de bons fruits. Le Sauveur l'a dit de sa bouche infaillible : « *L'homme récoltera ce qu'il aura semé.* »

Pères et mères ! Lors donc que Satan vous tente pour vous porter à envoyer vos enfants à une de ces écoles d'où l'on a banni l'idée de Dieu, principe unique de toute morale, dites-vous à vous-même :

« Je ne le puis, parce que, sans le fondement de la crainte de Dieu, mon fils ne peut pas être un homme de bien; parce que, par exemple, pour

ne pas être voleur, il est indispensable de croire auparavant que le vol est une chose mauvaise, et je ne puis pas croire que le vol est une chose mauvaise, s'il n'est pas constant, d'une façon certaine, qu'il y a une loi supérieure qui le déclare mauvais; et cette loi supérieure ne peut exister, si on ne commence par croire à un législateur suprême, qui est Dieu.

« Je ne le puis, parce que, si mon fils a droit à être un mauvais chrétien, il a droit également à être un mauvais fils, un mauvais époux, un mauvais père et un mauvais citoyen. Quiconque en effet se dispense de ses devoirs envers Dieu, doit logiquement se croire dispensé aussi de ses devoirs envers les autres hommes. Ou il existe des devoirs, ou il n'en existe pas. S'il n'existe pas de devoirs envers Dieu, il n'y en a envers aucun autre, et le monde sera alors un bagne, où il n'y aura d'autre autorité que la force brutale du bâton, ou bien une réunion de sauvages où chacun agira au gré de son caprice ou de son intérêt, au cri de vive la liberté !

Telle est l'instruction soi-disant laïque; tel le secret de l'iniquité qui se cache derrière les programmes de cette fausse éducation sans Dieu. Le secret, ai-je dit; oui, en vérité, mais un secret publié à son de trompe, comme on dit; un secret connu du monde entier; un secret tellement

public que personne, par là même, ne peut plus désormais s'y méprendre. La Révolution, en donnant à cette instruction le nom de *laïque*, n'a pas voulu faire autre chose que l'appeler *athée;* seulement elle a supprimé et remplacé ce mot, dur à entendre pour une grande partie du peuple, pour en employer un qui scandalise moins et garde mieux les dehors de la pudeur sociale.

Pères et mères ! Ne confiez pas vos fils et vos filles à de tels maîtres de corruption ! Quelque mal qui puisse arriver à leurs corps et à leurs âmes, ce mal sera toujours moins terrible que cet empoisonnement calculé de leur première enfance. Pères et mères ! vous commettez le plus grand des crimes, en plaçant vos fils dans de tels centres de perdition !

LES TROIS MENSONGES

DE L'ENSEIGNEMENT LAÏQUE

1° L'enseignement laïque.

2° L'instruction n'est pas l'éducation.

3° L'École laïque n'attaque pas la Religion ; elle ne s'en occupe pas.

Trois mensonges solennels servent de base à toute cette innovation de l'enseignement laïque qui, en haine de la Religion et de la morale, prétend s'implanter dans notre pays. A l'aide de ces trois mensonges, on veut désorienter notre peuple, afin de l'empêcher de voir où le conduisent, par cette voie de perdition, ses faux régénérateurs.

Parlons du *premier* de ces mensonges.

Que veut-on dire avec ces paroles : *enseignement laïque*, *école laïque*, *professorat laïque*, *instruction laïque*, et autres du même genre? Veut-on désigner seulement l'enseignement donné par des maîtres séculiers, par opposition à celui que donnent les religieux ou les ecclésiastiques? On essaie de faire entendre au peuple inexpérimenté que tel est bien le sens de ces paroles. Je dis, au contraire, que c'est là le premier des trois mensonges capitaux sur lesquels est basé ce pré-

tendu laïcisme. C'est un mensonge, en effet, puisqu'on semble croire qu'il n'est question ici que de l'enseignement donné par des séculiers, par opposition à celui qui est donné par des religieux. On semble croire que l'Église tient en suspicion tout enseignement qui n'est pas donné par des religieux ou par des ecclésiastiques, voulant par là la représenter comme aspirant à un monopole qu'elle ne veut, ni ne doit, ni ne peut exercer. Non, lecteurs, ne vous laissez pas tromper. L'Église veut qu'il y ait des séculiers qui enseignent, et elle bénit ceux qui se consacrent à ce ministère de l'enseignement; elle a placé parmi les œuvres de charité les plus recommandables, l'instruction des ignorants. Elle ne veut pas que les prêtres et les religieux soient seuls chargés d'instruire l'enfance; elle ne veut pas cela, elle ne peut pas le vouloir, elle n'en a fait l'objet d'aucune de ses lois, elle ne l'a prêché dans aucune de ses chaires, elle ne l'a écrit dans aucun de ses livres. L'Église est la principale avocate de la liberté de l'enseignement, mais de la liberté véritable. Elle exige seulement que l'enseignement se donne selon la vérité et non qu'il serve de sauf-conduit à toute sorte d'erreurs; elle veut que l'instruction se donne en vue de moraliser l'enfance, et non de la corrompre. Elle veut que l'enseignement ait pour but de faire de l'enfant un

bon chrétien, et un bon citoyen, et non un athée, qui sera toujours, nécessairement, un libertin en pratique et un démagogue en politique. Elle veut, en un mot, que le maître, ecclésiastique ou séculier, marié ou célibataire, portant la soutane ou la redingote, soit un maître véritable et non un empoisonneur public.

Passons au *second sophisme* de l'enseignement laïque. L'instruction, dit-on, n'est pas l'éducation. C'est vrai ; mais il n'y a pas, et il ne peut pas y avoir une bonne éducation, si l'enfant est perverti par une fausse instruction.

L'instruction regarde l'intelligence et l'éducation regarde le cœur. Mais si l'intelligence est viciée au moyen d'idées absurdes, le cœur ne peut pas être animé de sentiments nobles et honnêtes. En sorte que, si l'école laïque enseigne à l'enfant le mépris de Dieu, l'indifférence à l'égard de sa loi et le mépris de l'église, il ne vaut pas la peine que l'on dise que la mission de cette école n'est pas d'élever ; non, parce qu'en réalité elle élève, mais elle élève pour le mal, elle élève pour le désordre, elle élève pour la ruine temporelle et éternelle de ce malheureux enfant. Elle donne une éducation perverse, quand elle inculque à l'esprit de l'enfant les mauvais principes dont plus tard, quand l'âge des passions sera venu, il s'empressera de tirer les conséquences ; elle donne une éduca-

tion perverse, quand elle arrache du cœur de l'enfant, cette ancre et ce guide de la foi, sans lesquels la pauvre nacelle doit aller forcément se briser contre quel qu'un des nombreux écueils de la vie ; elle donne une éducation perverse, parce que, en n'enseignant pas à l'enfant qu'il y a un Dieu qui l'a créé, un Dieu qui l'a racheté, un Dieu qui lui a donné une loi, un Dieu qui ne cesse de l'accompagner en toutes ses voies, un Dieu qui doit le juger un jour, un Dieu qui, après le jugement lui donnera une éternelle récompense ou le condamnera à un supplice sans fin, en ne lui enseignant pas, dis-je, tout cela, elle bâtit en l'air tout l'édifice des devoirs de l'homme, du fils, de l'époux, du père et du citoyen, et elle est responsable, par là même, de toutes les révoltes dont se rendra coupable cet enfant qui demain sera un homme, un citoyen, un époux, un père, lorsqu'il violera toute loi, foulera aux pieds tout devoir, brisera tout frein, et ne voudra reconnaître d'autre règle que sa souveraine, despotique et brutale volonté. De même que, dans l'organisme humain, il y a deux choses distinctes : le cœur qui sent et la tête qui pense, deux choses qui sont cependant inséparables et influent mutuellement l'une sur l'autre, de sorte que le sentiment modifie notre pensée, et la pensée, à son tour, modifie le sentiment, ainsi l'instruction et l'éducation sont des concepts

distincts ; mais sachez-le, si vous instruisez mal, vous n'éleverez pas bien ; si l'instruction est mauvaise, l'éducation ne pourra pas être bonne ; si vous établissez un fondement sur le sable, l'édifice que vous bâtirez sur ce fondement ne sera pas solide. Voyons enfin le *troisième sophisme* ou *mensonge du laïcisme*.

Il consiste à dire que l'école laïque n'attaque pas la religion, puisqu'elle se borne à l'écarter absolument. Cette monstrueuse assertion, vraie bouffonnerie souverainement déplacée, mille fois répétée, doit néanmoins être démasquée à son tour et vouée comme toutes les autres à la honte et à la réprobation universelle. L'enseignement laïque n'attaque pas la religion, puisqu'il ne fait autre chose que garder le silence à son endroit ? Fort bien ; mais se taire sur la religion, c'est l'attaquer dans ses droits les plus sacrés, c'est-à-dire les droits de son autorité ; car la religion ou n'est rien ou est une autorité, d'où il résulte qu'elle a un droit absolu et primordial, consistant en ce que personne ne puisse se dispenser de la connaître, de la respecter et de lui obéir. Entendez-moi, vous qui êtes les dépositaires de l'autorité dans la nation, vous paraîtrait-il juste que l'on enseignât qu'il n'est pas permis d'attaquer la loi, mais que le citoyen peut absolument faire abstraction de l'existence de cette loi. Écoutez-moi,

pères et mères, vous tiendriez-vous pour satisfaits, si vos fils vous disaient : Oh ! père ! oh ! mère ! Il nous est défendu de vous attaquer, mais non de nous séparer de vous, d'être indifférents à votre endroit. Qu'est-ce que faire abstraction de la loi, sinon la fouler aux pieds ? Qu'est-ce que faire abstraction de l'autorité, sinon se déclarer en révolte ouverte contre elle ? Faire abstraction de Dieu ! Blasphème horrible ! Et de quel droit la créature fait-elle ainsi abstraction de son auteur, le vassal de son roi, le serviteur de son maître, le fils de son père et le coupable de son juge ? Faire abstraction de Dieu ! Qu'est-ce sinon une criminelle rébellion, une infâme apostasie ? Ah ! Vous n'enseignez pas à vos enfants à attaquer Dieu, à abhorrer sa loi, à renier son Église ! Vous n'enseignez rien de tout cela ; vous ne leur enseignez qu'à en faire abstraction, cette parole respire la réserve et le respect et ne semble cacher aucune malice ! Remarquez toutefois qu'une telle abstraction a des conséquences beaucoup plus considérables que ne le pensent une foule de naïfs, et même les rusés et les habiles. L'enfant, accoutumé à faire abstraction de Dieu et de sa loi, apprendra à tenir pour nulle et non avenues beaucoup d'autres choses sans lesquelles il ne sera ni bon, ni honnête, ni même convenable envers ses semblables. En se passant

de Dieu, il est logique et naturel qu'il se passe de ses commandements. En effet, que signifient les commandements, si on ne reconnaît pas l'autorité de celui qui les a portés ? S'abstenir des commandements paraît chose peu importante, et cependant celui qui fait abstraction du quatrième commandement, est un grossier insulteur des droits de ses parents ; celui qui fait abstraction du cinquième précepte est un assassin, un nouveau Caïn ; celui qui fait abstraction du sixième est une brute, qui n'a d'autre loi que ses appétits grossiers ; celui qui fait abstraction du septième, est un voleur; celui qui fait abstraction du huitième est un imposteur; celui qui fait abstraction du neuvième, est un ravisseur des biens et de l'honneur de son prochain ; et ainsi des autres préceptes. L'abstraction de Dieu entraîne avec elle la suppression de tout devoir, de tout ordre, de toute loi, comme la suppression du premier anneau d'une chaîne entraîne la suppression de tous les autres anneaux qui la forment et qui sont unis au premier. Voyez ce qui se passe : les malheureux qui subissent le honteux supplice du garrot, ou qui gémissent dans les fers au fond d'une prison, ne se trouvent ordinairement réduits à cette extrémité que pour s'être plu à faire indûment abstraction de quelques-uns de ces préceptes, et pour avoir théoriquement et pratique-

ment commencé par faire abstraction de Dieu.

Ceci étant admis, dites-moi maintenant : Convient-il que l'enfant reçoive une première instruction dans laquelle la religion ait sa part, ou convient-il que cette instruction soit indépendante et absolument séparée de la religion ? L'enseignement laïque est-il bon ou mauvais ? Que le simple bon sens juge ici. C'est comme si l'on demandait : convient-il d'accoutumer l'enfant, dès le jeune âge, à vivre en dehors de toute idée de Dieu, de devoir, de vie future ? Tout homme ayant des enfants qu'il ne veut pas voir s'engager dans les sentiers du crime et de la perversion, répondrait sans hésiter. Comptez, en effet, qu'il n'y a pas un père, aussi criminel soit-il, qui désire voir ses fils s'adonner au crime. Je m'adresserais donc à ce père et je lui dirais : « Écoutez, malheureux; prêtez l'oreille à ce que vous dit quelqu'un qui n'est point poussé à vous tenir ce langage par une sotte préoccupation de parti, ou par un mesquin esprit de secte, mais qui veut vous dire la vérité, rien que la vérité et toute la vérité. Votre fils porte, en venant au monde, des inclinations bonnes et des inclinations mauvaises. Par malheur, les mauvais penchants prédominent dans son cœur, et par malheur, la voie du mal est agréable et glissante, au lieu que la voie du bien est, au contraire, rude, escarpée, épineuse. En conséquence, abandonné

à son instinct et au caprice de sa liberté, votre enfant, il y a cent probabilités contre une, s'en ira par le sentier agréable et glissant, qui lui plaît et le réjouit, au lieu de se décider à prendre le chemin escarpé et rude qui lui réserve travail et sacrifice. Le devoir ne s'accomplit pas sans que l'homme lutte avec lui-même, parce que tout devoir implique une résistance à la volonté propre, une sujétion pénible au sacrifice. Quel stimulant donnez-vous donc à cet enfant, pour qu'il affronte la fatigue inhérente au dévoir, et quel frein lui donnez-vous pour l'empêcher de se précipiter sur la pente rapide des passions ? Vous voyez que je vous pose la question uniquement sur un terrain qui doit vous être familier, celui de la science mécanique ; quelle résistance opposez-vous à cette terrible gravitation qui le pousse jusqu'au fond de l'abîme, ou au moyen de quelle attraction facilitez-vous cette pénible ascension en haut, vers le bien ?

Au moyen de la loi de la conscience, répondrez-vous. Oh ! la conscience sans la religion est très accommodante et facile à contenter ; et elle est exposée à de fréquents égarements. La conscience a conseillé et permis des libertés étranges aux peuples privés de la lumière de la foi. Apprenez, si vous ne le savez pas, ce que beaucoup d'anciens peuples croyaient pouvoir faire en toute

conscience. La conscience enseignait aux Massagètes qu'il leur était permis de tuer leurs vieux parents; aux Lacédémoniens qu'ils pouvaient en conscience ne pas laisser vivre les enfants infirmes. La nation la plus cultivée du paganisme, la Grèce, pratiquait comme une chose sainte la prostitution en l'honneur de Vénus; et cela en toute conscience. Ce n'est pas tout. Il existe encore des sauvages qui, en toute conscience, offrent à leur idole des sacrifices humains et mangent dans un festin sanglant leurs prisonniers de guerre. La conscience est presque toujours une parole vide de sens, si elle ne reflète en elle-même une autre lumière supérieure. Quelle est cette lumière ? La révélation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui a revêtu notre humanité pour racheter l'homme tombé dans ces excès, et pour l'éclairer de sa doctrine, afin de l'empêcher d'y retomber. Et cette lumière brille et rayonne au milieu du monde, soutenue en haut par la main de l'Église. Mille bourrasques, mille ouragans, le souffle de toutes les tempêtes suscitées par Satan et tous ses suppots, — et ils sont nombreux sur la terre ! — conspirent inutilement, oui, inutilement pour l'éteindre. Mais comme leurs efforts sont impuissants, ils se consolent, en privant de cette lumière les malheureux qui obéissent docilement à leur action criminelle. Et, s'ils

ne peuvent réussir à faire retomber encore le monde dans le paganisme, ce qui dépasse leur pouvoir, ils réussissent, du moins, à faire retomber dans un paganisme volontaire quelques individualités; s'ils ne peuvent éteindre la lumière, ils ont du moins la cruelle consolation de fermer ou de crever les yeux à quelques malheureux pour les empêcher de jouir de ses bienfaits. L'école laïque, entendez-le bien, père infortuné, l'école laïque est un laboratoire de paganisme en plein christianisme; une officine d'aveuglement, mais de l'aveuglement le plus criminel, puisque ses victimes ont renié volontairement la lumière qu'elles avaient connue et aimée auparavant et qu'elles se font un jeu, ô perversité horrible! d'aveugler d'autres victimes qui partagent ici-bas leur haine pour la lumière et partageront plus tard leur éternel malheur.

C'en est assez; qu'est-il besoin d'insister encore pour que l'abominable école sans Dieu soit et demeure jugée et irrémédiablement condamnée devant le tribunal de tous les cœurs honnêtes?

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE VII
LE MAL SOCIAL ; son triple caractère : impiété, indifférence, lâcheté I
LA LUTTE ACTUELLE ; ses principaux caractères : elle est radicale, universelle, individuelle 10
ACTUALITÉS, ou réponse d'un vrai catholique à quelques scrupules d'un catholique libéral 25
LA PRESSE RELIGIEUSE. 70
MAÇONNISME ET CATHOLICISME, parallèle entre la doctrine des loges et celle de la sainte Église catholique, apostolique et romaine . . . 80
LE MARIAGE CIVIL 214
LES MAUVAIS JOURNAUX. . . . . .
LES ÉCOLES LAÏQUES. 269
LE SECRET DE L'ENSEIGNEMENT LAÏQUE. . 280
LES TROIS MENSONGES DE L'ENSEIGNEMENT LAÏQUE 291

Imprimerie de l'Ouest. — A. NÉZAN, Mayenne.

DON SARDA Y SALVANY

LE MAL SOCIAL

SES CAUSES — SES REMÈDES

MÉLANGES ET CONTROVERSES
LES PRINCIPALES QUESTIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES
DU TEMPS PRÉSENT

Seule Traduction française autorisée

TOME DEUXIÈME

Le laïcisme catholique. — II. L'esprit paroissial. — Le sacerdoce domestique. — IV. L'apostolat séculier.

PARIS
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10
1890

LE

LAÏCISME CATHOLIQUE

> Une cause si grande et si noble sollicite le concours des laïques qui unissent à la probité et à la science l'amour de la patrie et de la religion.
>
> S. S. Léon XIII, Encyclique *Humanum genus.*

I

Vous ne trouverez pas étonnant, amis lecteurs, qu'en présence d'un sujet d'une importance si capitale, je déplore aujourd'hui plus que jamais ma faiblesse et mon insuffisance. C'est un sujet que je n'ai point choisi au hasard, mais qui m'a été fourni et comme irrésistiblement imposé par les circonstances; un sujet que vous aurez déjà deviné par les paroles si graves du Vicaire du Christ que j'ai cru devoir placer en tête de ce travail, dont elles sont un résumé, et que je vous demande la permission de reproduire ici : « Une cause si

noble et si grande, dit le Pape en parlant de la défense des intérêts religieux et sociaux contre la franc-maçonnerie, appelle à son secours la coopération des séculiers qui joignent la probité et la science à l'amour de la religion et de la patrie ».

Eh bien ! mes humbles paroles ne seront autre chose qu'un simple développement de cette thèse pontificale, développement dans lequel je trouve résumé tout le concept de l'action catholique séculière à notre époque. Remarquez-le bien : ces paroles du Pape contiennent d'une façon claire et nette trois vérités.

1° Que la défense des intérêts religieux et sociaux dans ce siècle réclame la coopération active de l'élément séculier ; 2° que les séculiers appelés à cette coopération active doivent être précisément ceux qui ont en eux-mêmes, notez-le bien, l'amour le plus vif pour la religion et pour la patrie ; 3° qu'on requiert, en outre, pour cet apostolat séculier que sollicite le Pape, pour la défense des intérêts religieux et sociaux, la probité et une doctrine saine.

Cette même parole du Vicaire du Christ qui m'a fourni mon thème, m'indique suffisamment mon plan. Je me contenterai de paraphraser simplement ce thème, en suivant fidèlement la voie que me trace mon plan.

II

Deux faits apparaissent dans l'histoire contemporaine, qui se complètent et s'expliquent mutuellement. Je vous prie de m'accorder toute votre attention.

Le premier de ces faits est l'abandon absolu dans lequel se trouve l'Église catholique de la part des pouvoirs temporels, qui, lorsqu'ils ne lui sont pas ouvertement hostiles, se montrent au moins systématiquement indifférents. Le second est un certain mouvement général d'initiative séculière, dans le but de suppléer, au moyen de l'action privée, cette indifférence et cet abandon officiel.

Ces deux phénomènes historiques existent en même temps sous nos yeux, et parfois ils sont tellement communs que c'est à peine s'ils attirent notre attention. Je désire cependant qu'ils l'attirent, et je le désire vivement, surtout à l'heure présente. Premier fait : l'abandon officiel de l'Église par l'État moderne, dans presque toute l'Europe, est un fait public, notoire et d'une évidence désolante. On a rompu cette antique alliance des deux puissances religieuse et civile, où à l'instar de celle qui existe dans le composé

humain entre le corps et l'âme, selon la comparaison exacte de saint Thomas, la seconde étant parfaitement subordonnée à la première, elles travaillaient ensemble à conduire le citoyen chrétien à sa fin dernière, à l'aide des éléments surnaturels et naturels dont chacun, dans sa sphère respective, pouvait disposer. Cette antique alliance n'existe plus; la puissance civile l'a rompue violemment, en se mettant ouvertement en révolte contre sa sœur aînée, la puissance religieuse, et contre Dieu, de qui elles sont filles l'une et l'autre. Et elle a rompu cette alliance avec des circonstances aggravantes qu'il convient de rappeler ici. Elle a commencé par dépouiller l'Église de ses antiques moyens d'influence humaine, en la dépouillant de ses biens; elle s'est emparée des biens du clergé, sous prétexte de réformes économiques; des biens du Pape qui étaient la garantie de son indépendance, sous prétexte de réformes politiques. Ensuite elle a détruit tout ce qu'elle a pu des magnifiques institutions de l'Église; elle a dispersé ses communautés; elle a démoli ses monastères; elle a pillé ses bibliothèques; elle a mis la main sur ses œuvres de bienfaisance; elle a aboli ses universités et ses autres centres d'instruction; elle a refusé toute valeur à ses grades académiques; c'est à peine si elle a respecté ses paroisses. C'est exactement comme un mau-

vais mari qui formulerait une demande en divorce contre son épouse innocente, mais qui auparavant dilapiderait la dot de cette infortunée et la laisserait dans la plus extrême misère. Et lorsque, à l'aide de tels procédés, qui vont parfois jusqu'à des trahisons sans nombre et jusqu'à l'effusion du sang, elle a laissé sa victime impuissante et dépouillée, elle fait entendre une parole qui rappelle le baiser de Judas ou l'*ave rex* des soldats du Prétoire: l'Église libre dans l'État libre; parole qui signifie en réalité : « l'Église esclave dans l'État impie », et rien autre chose. Et ne pouvant proclamer ouvertement cette formule d'une façon aussi sèche et aussi crue, elle l'a proclamée rigoureusement dans ses actes qu'elle dirige continuellement vers cet objectif désiré : la complète sécularisation de la société.

Tel est le premier fait, amis lecteurs; fait qui se manifeste à tous les yeux; fait général, dont les détails et les circonstances sont consignés dans chaque page de notre histoire contemporaine et dont l'esprit est vivant et palpitant dans toutes les législations modernes; fait qui, lentement, mais constamment, va se changeant en *modus vivendi*, en loi ordinaire des États modernes dans leurs relations avec l'Église dans le siècle actuel; fait sur lequel on ne revient jamais sinon d'une façon simplement apparente, aux jours de réac-

tion passagère, aux époques d'orages et de troubles ; mais on ne recule jamais en réalité sur cette voie, si ce n'est pour constater la distance parcourue, et pour avancer avec une nouvelle ardeur. Tel est le fait, et telle est la situation dans toute l'Europe, dans la dernière moitié du XIX^e^ siècle.

Mais à côté de ce fait et en opposition complète avec lui, nous voyons s'en produire un autre que nous vous avons indiqué en second lieu. C'est le fait d'un mouvement général d'initiative séculière pour combler l'abîme creusé par l'État moderne dans la vie catholique, d'abord par ses injustes déprédations et ensuite par son lâche abandon. On voit paraître aussitôt et simultanément de toutes parts dans la société chrétienne, des groupes isolés animés d'un même esprit et poursuivant un même idéal : faire quelque chose pour l'Église de Dieu, qui est abandonnée ; quelque chose sur le terrain de la protestation publique ; quelque chose sur le terrain de la bienfaisance, de l'éducation populaire, de l'entretien du culte et de ses ministres, de la célébration et de la sanctification de ses solennités, de la protection de ses missionnaires, de la diffusion des bons livres pour réagir contre la presse impie ; faire quelque chose dans l'ordre politique lui-même pour améliorer sur ce point, dans la mesure possible, la gestion des affaires publiques dans leurs

rapports avec la religion. Ces groupes s'appellent dans tel endroit *Académies*, dans tel autre *Congrès ;* ici *Comités*, là *Cercles*, ailleurs on leur donne le nom générique d'*Associations*. Mais avec cette diversité de noms et cette variété d'organisation, ces groupes sont animés du même esprit, poursuivent le même but, recourent aux mêmes moyens ; ils aiment le bien et détestent le mal avec la même ardeur. Ils semblent obéir à une même consigne générale et secrète, et néanmoins un grand nombre d'entre eux ne savent pas même s'ils ont des frères. La haine de tous les méchants et les bénédictions de tous les bons avec lesquels ils font cause commune, achèvent, après la sanction de l'Église, de leur donner le sceau de l'orthodoxie la plus authentique. Ils ne se bornent point, comme les antiques Associations pieuses dont ils pourraient se regarder comme les continuateurs, à la mission, noble pourtant et fort recommandable, de la sanctification personnelle et du bon exemple mutuel. Ils sont pieux, c'est vrai ; et ils doivent l'être, parce que *la piété est utile à tout*, selon la parole de saint Paul ; mais leur caractère spécial est d'être militants. Le combat est leur vie ; c'est à sa faveur qu'ils croissent et se fortifient ; et il devient comme leur élément naturel. Il existe dans tous les cœurs généreux, mais spécialement dans le cœur des jeunes gens, une irré-

sistible sympathie, et un jour ou l'autre, dans tous les camps où l'on peut déployer quelque genre d'activité chrétienne, leurs yeux respirant une noble indignation, en même temps qu'un franc sourire s'épanouit sur leurs lèvres, ils engagent d'un bras vigoureux les grands combats de la propagande catholique !

Amis lecteurs, ces deux faits sont sous vos yeux ; je ne les invente pas ; je ne fais que les esquisser légèrement et à grands traits. Mais j'ai dit qu'ils s'expliquent et se complétent mutuellement ; et il en est ainsi. Cet abandon officiel de la part de l'État produit cette coopération officieuse de la part des catholiques séculiers ; cette sécularisation de l'un motive cette *cléricalisation*, qu'on me permette ce néologisme, des autres. Et en bonne logique, il doit en être précisément ainsi.

L'État, cette entité morale que nous appelons l'État, dans les services officiels qu'il rendait à l'Église de Dieu, ne faisait, à bien considérer les choses, qu'exercer en son nom et de concert avec elle, une certaine délégation, en prenant pour ainsi dire à son compte les services individuels que ses sujets doivent à l'Église. Les citoyens confiaient au bras de leurs gouvernants, fidèles comme eux, cette défense continuelle des droits de l'Église ; et quand ils jugeaient qu'ils n'étaient plus tenus de rendre personnellement de tels services

ils savaient que l'autorité leur échappait par le fait même et dans les mêmes proportions. Eh bien ! l'État ne se souciant plus de remplir ses obligations, celles-ci vont retourner naturellement au citoyen, à qui il appartenait, en premier lieu, de les exercer; car les devoirs sont parfois réversibles, absolument comme les droits. Un certain instinct secret l'a dit au peuple catholique; et une voix, qui est celle de la conscience, écho de la voix de Dieu, a crié tout récemment au cœur de tous ceux qui ont voulu l'entendre: « Lorsque l'État ne protége pas le culte ; le devoir de le soutenir vous incombe ; lorsque l'État n'élève pas chrétiennement le pauvre, vous devez l'élever ; lorsque l'État ne s'avance pas pour soutenir les droits de la vérité, vous devez vous présenter dans la rue, sur la place publique, pour prendre sa défense. La plupart des fonctions sociales, lorsque le pouvoir social les détient, deviennent d'une façon plus rigoureuse, des devoirs individuels. Et dans ce cas, ils sont en relation et en proportion avec la défense et la protection de la religion ».

Si nous n'avions pas souvent deux poids et deux mesures, un poids pour nos intérêts humains, et un autre, malheureusement moins sensible, pour les intérêts de Dieu, il n'est personne pour qui cette vérité ne fût claire comme l'évidence.

Voyez ce qui arrive lorsque, aux jours des

grandes crises sociales, au milieu des horreurs de la guerre civile ou étrangère, le pouvoir public cesse de se trouver dans les conditions voulues pour assurer nos intérêts et notre tranquillité. Lorsque nous ne pouvons pas être en relation avec le pouvoir central, nous organisons des gouvernements de province et nous leur confions notre défense. Et si cela n'est pas possible, nous nous organisons par territoires ou régions et par localités, quelquefois même par quartiers. Et lorsque l'armée ne peut pas assurer la tranquillité, nous formons une patrouille avec nos voisins, et il y a des mains qui, n'ayant tenu jusque-là que le pinceau ou la plume, savent en pareil cas, à la porte de la maison, ou à l'angle d'une rue, s'armer d'une épée, d'un fusil ou d'un pieu : Le bon soldat qui est peut-être à la frontière repoussant l'ennemi, ou dans les grands centres exterminant les mutins, ne voit jamais de mauvais œil cette organisation des gens de la campagne pour venir au secours de la défense commune, et ne taxe point une telle conduite d'usurpation d'attributions, ni de mépris de juridiction, ni même de *paysannerie*.

Voilà, amis lecteurs, notre laïcisme ; et voilà pleinement justifiées, si elles avaient besoin de l'être, les paroles du Pape que j'ai données pour thème à cette première partie de mon travail :

« Une cause si noble et si grave appelle le concours des laïques ». Telle était la première vérité que nous nous étions proposé de vous démontrer.

III

Après cette première affirmation, qui contient la partie la plus substantielle du sujet que nous examinons en ce moment, le Pape signale comme première note caractéristique des séculiers appelés à la noble mission d'aider et de défendre l'Église, *l'amour de la religion et de la Patrie.* Tel est le second aspect de la présente question. L'amour de la religion et l'amour de la patrie fondus pour ainsi dire en un seul sentiment généreux et ardent, qui pourrait bien s'appeler le patriotisme religieux, tel est l'esprit qui doit caractériser l'apostolat catholique séculier de notre temps. Le souverain Pontife réunit comme en une seule devise les mots *patrie* et *religion,* et il indique ainsi en premier lieu un stimulant ; en second lieu, un procédé ; en troisième lieu, un idéal. Un stimulant destiné à exciter les cœurs séculiers à cette généreuse croisade en faveur de la patrie et de la religion, par la vue des maux qui de tous côtés affligent ces deux saintes choses. Un procédé,

consistant en ce que les travaux entrepris participent à la fois de ce double caractère civique et religieux qui ne forme autre chose que les deux côtés d'une même médaille. Un idéal, consistant à voir rétablir un jour l'heureuse union de l'Église et de l'État pour la parfaite réalisation des fins particulières de chacune d'elles ; et en dernier terme, pour la parfaite réalisation de la fin suprême de l'homme, c'est-à-dire la gloire de Dieu et le salut éternel de la créature.

Ce stimulant, ce procédé et cet idéal, amis lecteurs, sont tout le contraire de cette espèce de platonisme religieux ou de catholicisme platonique que plusieurs prêchent aujourd'hui, et qui, n'en doutez pas, n'est autre chose qu'une des cent phases variées du Protée catholico-libéral. Oui, plusieurs imaginent une certaine propagande catholique, toute divine, toute céleste, c'est vrai, mais vague, aérienne, impalpable, n'ayant rien d'humain, rien de terrestre ; propagande qui paraît inventée sur commande par les ennemis de la vérité, afin que celle-ci ne descende pas de ces hauteurs pour les molester le moins du monde; en retour, il est clair qu'ils ne cesseront pas de l'exalter, de la louer, de la glorifier, en allant, dans certains cas, jusqu'à se prosterner à ses pieds. C'est une propagande qui éloigne la religion des événements humains, sous prétexte qu'ils pour-

raient entraver ses pieds divins ou souiller les bords de sa robe mystique. C'est une propagande qui se contente d'entonner des hymnes en l'honneur de l'Église catholique, d'exalter sa beauté et sa grandeur, à la condition qu'elle se maintienne ainsi dans les nuages, sans se mêler en rien dans les conflits humains ; propagande toute de lyrisme, d'idéalisme, d'admiration, d'enthousiasme poétique, mais nullement pratique, n'ayant aucune efficacité, aucune action directe, aucun résultat positif. Amis lecteurs, il y a là pour quelques-uns de nos frères une déplorable hallucination; pour d'autres, je sens qu'on ne peut admettre cette excuse charitable. De toute façon, de bonne ou de mauvaise foi, il y a toujours une erreur. La religion est fille du ciel; mais elle est venue sur la terre pour y vivre et y remplir sa mission au milieu des obscurités et des fanges. Elle est à la fois divine et humaine, céleste et terrestre; Dieu est son auteur et sa vie; mais les hommes sont son objet et son moyen secondaire ou instrumental d'opération. En se faisant une autre idée de la religion et de la propagande, je crains qu'on ne commette une extravagance semblable à celle de ceux qui niaient dans la personne du Verbe incarné la réalité de son humanité, sous prétexte d'exalter davantage son caractère divin. L'Église, comme le Christ, est vrai Dieu et vrai homme;

avec une véritable distinction dans les natures, mais avec une union étroite et exempte de confusion de ces natures dans un seul et même suppôt ou hypostase. Dire que l'Église est divine et ne pas reconnaître en même temps qu'elle est humaine, c'est détruire complétement cette espèce d'union hypostatique du corps mystique du Christ, comme les hérétiques des premiers siècles détruisaient la véritable réalité de sa personnalité.

Amis lecteurs, telle est l'Église; et en vertu de sa double nature, elle doit être défendue et assistée par des travaux de deux sortes. Le Pape l'a bien dit dans une autre circonstance, lorsqu'il a qualifié d'impie l'erreur de ceux qui veulent séparer la religion et la politique, deux choses qu'on ne doit jamais séparer, sous prétexte qu'elles ne doivent pas être identifiées. Il est clair que ces deux concepts ne sont pas identiques, pas plus que ne le sont dans le Christ la divinité et l'humanité. Mais précisément parce qu'ils sont distincts, ils peuvent être réunis, puisque l'union n'est pas possible là où on ne commence pas par supposer d'abord la distinction. Nous voulons l'union et non la confusion de ces choses qui sont à la fois divines et humaines, célestes et terrestres; nous voulons l'union, mais jamais la séparation que prêche parfois ouvertement la révolution, sous le nom franchement satanique d'émancipation et de

sécularisation sociale, d'autres fois d'une façon détournée et qui en trompe un grand nombre, sous prétexte de respect pour les choses saintes, dont on désire à tout prix éviter la profanation.

Et comme ce faux point de vue, d'où plusieurs considèrent les relations de l'Église avec les événements humains, est très commun aujourdhui, permettez-moi d'insister sur ce sujet que je considère comme d'un intérêt capital. *Les sacrements sont pour les hommes,* dit un apophtegme de théologie morale, qui pourrait fort bien s'appliquer à notre cas. Si, par la crainte ridicule que les choses de la terre ne souillent et ne profanent par leur contact les choses du ciel, nous prétendons tenir les premières aussi éloignées des secondes que le firmament l'est de notre sphère terrestre, nous tombons dans l'erreur très funeste de ces Jansénistes du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles qui semblaient ne vouloir permettre la fréquentation de l'auguste Sacrement de l'autel qu'aux anges, pour lesquels il n'a certainement pas été institué ; et qui plaçaient si haut, si haut sur leurs autels, le tabernacle où était renfermée la sainte Eucharistie, qu'on ne pouvait y parvenir qu'après avoir vaincu mille obstacles et surmonté mille difficultés. Telle serait la place que voudraient donner à l'Église de Dieu dans la société civile, ces zélateurs extraordinaires de son honneur et de son divin prestige. Qu'elle

ne se mêle pas aux questions de droit public, comme si le jugement de l'Église n'avait pas, ici comme en toutes choses, le dernier mot ; qu'on ne l'appelle point à intervenir dans les luttes des partis, luttes qui, si elles ont parfois pour objet des appétits grossiers, sont dues très souvent aussi à de délicates et subtiles susceptibilités de conscience ; qu'elle se retire dans l'intérieur du temple et du foyer domestique, comme si sa juridiction ne s'étendait pas jusqu'à la place publique, au Barreau, au Parlement, au bureau des Ministres et au cabinet du Monarque. Et tout ceci, sous prétexte de respect ; sous prétexte que l'autorité de l'Église est amoindrie au contact des agitations humaines. Ah ! soldats stupides, qui voudriez que l'épée fût toujours dans le fourreau, pour qu'elle ne perde pas son éclat au contact du sang et de la poussière du combat ! Vous oubliez, malheureux ! que l'épée est faite pour s'ébrécher et se souiller en frappant fort, là où il faut frapper.

Navigateurs ridicules, qui voudriez que la barque fût toujours à l'abri de la cale, pour que les vents et les vagues ne puissent pas l'agiter, ne vous souvenant pas que la barque a été construite dans le seul but de voguer en pleine mer et d'être agitée par les vents et par les flots ! Amis lecteurs, ne considérez pas de cette façon mesquine, étroite, misérable, l'œuvre de Dieu, et ne faussez

pas ainsi ses conditions essentielles ; ne prenez pas pour maîtres de vos œuvres de propagande de tels mystificateurs de sa divine mission. Ne vous laissez pas décourager par le sophisme de ceux qui vous disent que vous faites de la sorte de la politique à l'Église. L'Église est née politique, a toujours vécu politique, et demeurera politique jusqu'à la consommation des siècles. Et tous ceux qui défendent, dans leur sphère la plus large, les droits et la divine autorité de l'Église, doivent être tenus pour des politiques, et ils doivent paraître faire de la politique, sous peine de ne pas la servir. Et à celui qui vous dit celà, savez-vous ce que vous avez à répondre pour renverser tout ce vain étalage de sophistique argumentation ? Dites-lui que l'Église se conduit vis-à-vis de la politique comme les prêtres vis-à-vis du mariage ; comme ces derniers, sans être mariés, sont les seuls qui tiennent les clefs du mariage, les seuls dont l'intervention rend valide le lien conjugal, les seuls qui garantissent sa stabilité et son harmonie, et qui sans être mariés sont toujours mêlés aux conventions matrimoniales ; ainsi, sans être politiques, l'Église et les œuvres catholiques ont toutefois dans les grandes questions politiques le premier et le dernier mot ; le Pape ne fait pas de politique, et cependant, sans le contre-seing du Pape, il n'y a pas de sage politique ; l'évêque et le prêtre ne sont pas

des hommes politiques ; toutefois, personne, sans eux, ne peut résoudre d'une manière satisfaisante les questions les plus élevées que soulève la politique. Pareillement, les associations catholiques, comme telles, ne sont point politiques ; néanmoins, qu'on le veuille ou non, elles ont une influence politique, et elles seront toujours regardées comme politiques, quoi qu'elles disent et qu'elles fassent, ne serait-ce que porter une bannière à une procession ou placer un insigne sur la poitrine de leurs membres. Telle est la nature essentielle des choses, et telle est l'indispensable connexion et l'influence réciproque des choses divines et humaines, que, notez bien ceci, ce qui est en bas n'a aucune valeur indépendamment de ce qui est en haut ; et ce qui est en haut n'a aucune utilité, si on le sépare et l'isole de ce qui est en bas. Pour tous ces motifs, les séculiers fervents, que le Pape appelle à la défense et au secours de l'Église attaquée et combattue, doivent comprendre, aimer, pratiquer et chercher cette union essentielle de ce qui est en haut et de ce qui est en bas ; des événements humains et des faits divins de la société civile et de la société religieuse, de la patrie et de l'Église. Qu'ils gardent, en un mot, fondues dans leur cœur en un seul amour, la religion et la patrie, comme parle textuellement le vicaire de Jésus-Christ, dans la phrase que je me suis borné

à développer. Nous passons de là à la troisième partie, la seule qui nous reste maintenant à exposer.

IV

Je traiterai brièvement cette partie, amis lecteurs, non point qu'elle ne soit pas très importante, mais parce que je désire ne pas abuser de votre si indulgente attention. Les dernières conditions exigées par le Pape des valeureux soldats qu'il appelle les soldats de son Église sont la *probité* et la *doctrine*.

Ce n'est pas demander beaucoup à celui qui s'offre courageusement pour entrer en campagne en faveur des droits de la foi, que d'exiger ce qui est de stricte obligation, même pour les disciples les plus obscurs : la probité. Il est bien entendu que cette probité ne doit pas être celle qui se pratique si facilement et si commodément dans le monde, mais la seule que la religion reconnaisse pour légitime et vraie, c'est à-dire la probité chrétienne. A cet effet, les associations séculières, pour être entièrement militantes comme il convient, doivent avant tout être pieuses. La grande gloire et le grand honneur du laïcisme catholique moderne consistent en ce qu'il emploie, de nos jours, ses

principales armes de combat en vue de sa propre sanctification. C'est à cela que tendent la pratique annuelle des exercices spirituels, les fréquentes communions publiques, l'obtention des nombreuses indulgences, l'assistance publique aux Quarante-Heures, les mois de Marie, les Pèlerinages et les Jubilés. C'est l'esprit de tout son organisme, c'est son intime et mystérieux ressort, et malheur au jour où disparaîtrait un tel ferment de piété, pour faire place aux stériles recours qu'inspire le froid naturalisme ! Sous ce point de vue, toutes les associations catholiques sont admirables dans notre patrie. Toutes ont compris que sous la cuirasse du guerrier, ou parfois au sommet de cette cuirassse, le pieux scapulaire doit protéger le cœur ; qu'on ne défend bien le Christ qu'en aimant très généreusement le Christ ; et que la piété, en toutes ses manifestations, est la meilleure arme, à la fois offensive et défensive, pour lutter contre la révolution, dont le caractère fondamental est l'impiété.

Quant à la *doctrine*, qui est la seconde condition signalée dans le document pontifical, il est évident, amis lecteurs, que le fidèle séculier doit posséder la doctrine la plus pure, la plus entière, la plus éloignée de tout mélange d'erreur et de mauvais esprit du siècle. Serait-il donc permis d'accueillir dans sa maison, à titre d'hôte, l'ennemi que l'on

doit combattre à outrance ? Si la mondanité dans les habitudes est le corrosif naturel de la piété, la mondanité dans les idées est le dissolvant le plus énergique des saines convictions. Vous devez agir à l'encontre du courant le plus universel, à l'heure actuelle. Pensez donc pareillement à l'encontre de ce que pensent les multitudes.

La maladie morale qui empoisonne les générations actuelles, c'est le rationalisme. Ne prétendez pas y échapper en adoptant les tempéraments d'un semi-rationalisme, qui a toute la malice intrinsèque du premier, moins sa loyauté et sa franchise. Des critères distincts, essentiellement distincts, radicalement, diamétralement opposés, inspirent la cité de Dieu et la cité de Bélial, dont le Souverain Pontife a fait un tableau si énergique dans son encycliqne *Humanum genus*. En partant de critères essentiellement opposés, est-il possible d'arriver à des conséquences qui n'aient pas entre elles la même opposition essentielle ? Et cependant voilà le problème étonnant dont s'occupent, il y a déjà des années, un très grand nombre de nos malheureux frères, victimes du plus horrible aveuglement. Ce problème peut se formuler ainsi : Étant donné que Dieu et Satan ont chacun une génération spéciale, chercher le moyen d'obtenir de ces deux générations contradictoires des fils qui puissent, en quelque sorte, s'appeler parfaite-

ment frères. Problème absurde, tâche difficile, labeur ennuyeux, dans lequel tant de malheureux hallucinés ont perdu leur temps, la patience et parfois leur âme et celles de leurs frères, à la recherche d'un idéal qui n'est point la brillante lumière du jour, mais plutôt un reflet sinistre des flammes ténébreuses de l'enfer. Ah ! telle n'est pas la doctrine qu'enseigne le Pape aux soldats de sa milice séculière, comme ce n'est pas celle qui inspire les actes des membres de nos associations catholiques, attentives toujours et avant tout, je le répète, à n'admettre dans leur sein (et elles font bien de se montrer en cela rigides et intransigeantes), que *cette classse de laïques qui unissent l'amour de la religion et de la patrie à la probité et à la saine doctrine.*

V

Si maintenant vous me demandiez, amis lecteurs, de vous indiquer sommairement quelles doivent être les limites et l'extension des travaux qui incombent dans les associations catholiques à l'action catholique séculière, je résumerais ma pensée d'une façon très concrète dans une formule tirée et déduite des principes même que je viens d'exposer. Travaillez, vous dirais-je, en vous con-

sidérant comme véritablement et naturellement substitués à l'État moderne, en toutes les choses où l'État moderne a cessé de remplir sa mission naturelle. Accordez votre incessante activité officieuse à tous et à chacun des points qui ont été abandonnés par l'athéisme officiel.

Vous pouvez beaucoup ; votre force d'action a une portée considérable ; et peut-être vous ne vous êtes jamais rendu un compte exact de votre véritable puissance. Il vous est permis de vous livrer à toutes les œuvres pour l'exercice desquelles l'Église n'exige pas le sacrement de l'Ordre. Réfléchissez un peu sur cette proposition et vous verrez combien s'élargissent vos horizons et s'étendent vos frontières. Parcourez-les dans toutes les directions ; sondez le terrain dans tous les sens ; mesurez toute l'étendue de cette incommensurable arène ; ce qui est public, comme ce qui est privé ; le général et le particulier ; ce qui regarde la politique, comme ce qui relève du droit ; ce qui est industriel, artistique et scientifique ; la maison et l'église ; les nobles besoins de l'âme et les doléances et les misères du corps ; partout où il y a des plaies à guérir, des vides à combler, des besoins à satisfaire ; vous avez-là autant de centres ouverts à votre généreuse initiative et à votre infatigable propagande. Voyez dans le monde actuel tant d'âmes errantes qui s'en vont comme dans un désert sans

chaleur et sans lumière ; servez-leur de centre d'attraction pour les conduire à Dieu et au sein maternel de sa sainte Église. Considérez de quelle façon une presse, qui devient chaque jour plus impudente, et un art chaque jour plus dévoyé et plus obscène, attaquent et déchirent les choses les plus sacrées ; honorez-vous comme d'un noble blason, de la sainte déconsidération de ces choses que le siècle couvre de boue, et exaltez et louez tout ce qu'il tente d'avilir, ne pouvant le détruire. Examinez comment ces apôtres de mensonge séduisent le malheureux peuple avec leurs utopies aussi grossières que trompeuses, en excitant son envie et sa haine contre Dieu, contre la société, contre la propriété, contre le capital, contre l'inévitable loi des inégalités sociales. Faites-vous les mentors de ces dévoyés, pour prêcher à leurs cœurs désolés la bonne nouvelle de Jésus-Christ, père commun de tous les hommes ; d'une religion qui a un baume pour toutes les peines ; d'un ciel qui est l'espérance et l'héritage commun de tous les déshérités.

Ah ! lecteurs, grande, très grande est la mission religieuse et sociale du laïcisme catholique ! Accomplissez-la ; l'Église, la patrie et votre propre intérêt vous le demandent par la voix du Pape. Marchez sur les traces de ces illustres séculiers qui ont honoré par leur zèle et leur talent la voie

où vous vous êtes engagés. Et lorsque la présente crise religieuse aura cessé, car tout passe en ce monde, sauf la parole de Dieu ; lorsque s'écrira la douloureuse histoire des souffrances actuelles de notre mère, on réservera une page, une page très glorieuse, pour rappeler ce mouvement catholique séculier de notre époque, auquel elle est redevable de tant de consolations ; et l'on écrira de vous, dans les annales de l'histoire, comme on aura sans doute écrit déjà dans les annales de Dieu : « Ce sont ceux qui demeurèrent fidèles au jour de l'affliction, qui furent constants au jour des grandes commotions, et qui, dans les temps des grandes luttes, n'ont combattu que pour la cause de Dieu et de la vérité ».

L'ESPRIT PAROISSIAL

I

Introduction. — Opportunité du sujet. — A qui nous adressons-nous de préférence ?

Voici une vertu catholique qui n'est mentionnée, que nous sachions, en aucun endroit du catéchisme ; ce qui ne l'empêche pas d'être une des plus importantes que l'on puisse prêcher aujourd'hui au chrétien qui désire l'être véritablement. Parce que cette vertu n'est pas expressément citée dans le catéchisme, ce n'est pas à dire qu'elle ne s'y trouve pas implicitement contenue, comme nous espérons en convaincre le lecteur, lorsqu'il aura parcouru les quelques pages que nous nous proposons d'écrire sur cette matière.

Qu'entendons-nous par esprit paroissial ?

Nous entendons par esprit paroissial cette adhésion, cette fidélité, cette affection pratique, que doit avoir tout bon chrétien envers sa paroisse. Une comparaison rendra cette pensée plus claire.

On parle beaucoup, depuis déjà longtemps, de provincialisme et d'esprit provincial; et tous les penseurs s'accordent à dire qu'un véritable provincialisme, un provincialisme bien entendu, est la source et le fondement de l'amour le plus pur et le plus élevé pour la nationalité. Un illustre patricien de notre pays, répondant, ces années dernières, à ceux qui l'accusaient d'être partisan outré de l'esprit provincial, exprima tout le mérite et toute l'exellence de cette affection, en apparence exclusive et égoïste, par cette phrase aussi simple que profonde : « Celui qui n'estime pas la province, ne peut estimer la nation ». Qui, en effet, sentira le moindre amour pour cette entité abstraite, appelée la nation ou l'État, s'il n'en éprouve d'aucune sorte pour la terre plus rapprochée de lui, qu'il voit et foule chaque jour, et à laquelle le rattachent les liens si forts de la nature, du sang et de l'éducation ?

Nous pouvons tenir le même langage, dans la circonstance présente, sur l'esprit paroissial. Prétendre être un bon fils de l'Église catholique ou universelle, en restant indifférent à l'endroit de l'église particulière, modeste ou riche, dans laquelle nous sommes nés à la vie de la foi, dans laquelle nous avons reçu l'éducation chrétienne dont la voix retentit d'une façon plus immédiate à nos oreilles, et qui est, à tant de titres, comme

notre foyer spirituel, ce n'est rien moins qu'une contradiction manifeste. Ni en politique, ni en religion, nous ne devons avoir beaucoup de foi dans les idées cosmopolites, qui très souvent, à de très rares exceptions près, ne sont qu'un masque dont se couvrent d'abord l'absence complète de patriotisme, et ensuite l'indifférence religieuse. Oui, il faut être très catholique universel, qu'on nous pardonne ce pléonasme; mais en étant en même temps très catholique diocésain, et très catholique paroissial. C'est ainsi que le Pasteur suprême veut être aimé, obéi, d'un amour et d'une obéissance qui arrivent jusqu'à lui, en passant par les degrés hiérarchiques qui le séparent du simple fidèle, c'est-à-dire en passant par l'autorité de l'évêque qui gouverne le diocèse, et du curé qui régit la paroisse. L'amour et l'obéissance envers Rome, sans intermédiaire (*per saltum*), c'est-à-dire l'amour et l'obéissance qui détacheraient le fidèle de ses chefs immédiats, si la chose était possible, ne seraient pas catholiques, puisqu'ils ne seraient pas conformes à ce que requiert le catholicisme.

Et cependant, voyez où en sont les choses ! on parle peu, très peu, de la paroisse et de l'autorité paroissiale, qui est la plus rapprochée de nous, et dont l'influence immédiate est notre vie. Aussi bien, nous semble-t-il convenable d'en dire quelque chose. Assurément, nous ne le disons pas

pour cette foule d'incrécules et d'indifférents, qui, surtout dans les grands centres de population, vivent et meurent sans savoir à quelle paroisse ils sont affiliés; vrais nomades sans foyer spirituel, ou orphelins ne connaissant pas leur mère, et qui doivent peu nous étonner en ne l'aimant pas et en n'en faisant aucun cas, lorsqu'ils n'ont ni amour ni considération pour Dieu lui-même et pour leur propre âme. Ce n'est point à eux que nous nous adressons, parce qu'ils ne liront pas les lignes que nous écrivons. D'autre part, comment pourrait-on exiger l'accomplissement des devoirs d'un fidèle sincère de quelqu'un qui, par ignorance ou par malice, néglige les obligations les plus élémentaires du christianisme?

Nous parlons pour ces autres catholiques qui, avec une entière volonté d'être sincèrement chrétiens, n'apportent pas à le devenir l'attention et l'application nécessaires. Ces catholiques croient avoir accompli envers la paroisse les devoirs d'un bon paroissien, quand ils s'y sont mariés, qu'ils y ont fait baptiser leurs enfants, ou enterrer leurs morts, parce qu'ainsi l'exige strictement la loi, mais sans aucun motif d'affection ou de bonne volonté, considérant comme indifférent pour tous leurs autres actes de religion, le choix de telle ou telle église de la localité, ou renfermant peut-être toutes leurs pratiques de religion, dans l'étroite

enceinte d'un oratoire domestique, sans avoir le moindre contact avec le reste du peuple fidèle, sans participer à aucune des solennités publiques, et conséquemment, sans concourir en aucune façon à leur pompe et à leur splendeur, et sans tenir aucunement compte de ce que vaut et de ce que peut, en pareil cas, le très puissant apostolat de l'influence personnelle et du bon exemple. C'est pour ceux-là spécialement que nous écrivons en ce moment.

Oh ! oui, nous voyons dans la société religieuse actuelle un grand nombre de victimes de ce mal qui produit un affaiblissement et une paralysie lamentables ! C'est à ceux-là que nous voudrions faire comprendre qu'au moins en pratique, on n'est pas, en général, bon catholique, comme on doit l'être aujourd'hui, si on n'accomplit pas d'une façon très exacte et en détail les devoirs d'un bon paroissien.

Nous avons tracé à ce sujet un programme complet dans le développement duquel nos amis trouveront une infinité de détails qu'ils ne soupçonnent peut-être pas actuellement, mais qui sortent comme d'eux-mêmes des entrailles de notre sujet. Depuis longtemps, ce moyen de propagande nous sourit. Pour simple et familier qu'il paraisse, il peut être le plus pratique, le plus important de tous ceux qui ont attiré l'attention de nos bienveillants lecteurs.

II

La paroisse est notre mère spirituelle. — Rigoureuse exactitude de cette expression. — Caractères très particuliers de cette maternité.

La paroisse est la mère spirituelle de ses fidèles; ceux-ci lui doivent donc respect et considération, comme de bons fils. C'est sur cette pensée fondamentale que repose tout ce que nous allons dire touchant les devoirs d'un bon paroissien ; devoirs qui se trouvent résumés dans ces deux mots : *l'esprit paroissial,* que nous avons pris pour thème de ce travail. Il importe donc, en premier lieu, d'établir solidement et de démontrer d'une façon évidente le caractère de maternité spirituelle qui distingue, aux yeux des fidèles, l'église paroissiale de toutes les autres églises. Abordons immédiatement notre sujet.

Dans quel sens l'église paroissiale peut-elle et doit-elle être appelée la mère de ses fidèles, pour exiger d'eux, comme conséquence, l'accomplissement ponctuel et rigoureux de leurs obligations de fils ? La réponse est claire et évidente. Dans ce sens que l'Église paroissiale fait pour nous, relativement à la vie surnaturelle, ce que fait notre

mère selon la chair par rapport à notre vie naturelle. Pourquoi donnons-nous le nom de mère à une femme, que nous distinguons de toutes les autres par notre affection et notre respect ? Parce que c'est par son intermédiaire que nous avons reçu l'existence dans l'ordre naturel et physique. C'est au même titre que nous devons donner le nom de mère spirituelle à la paroisse par laquelle nous avons reçu la vie surnaturelle, ou qui a fait de nous, qui étions hommes, des Chrétiens, des fils adoptifs de Dieu, des membres véritables du corps mystique qui s'appelle l'Église catholique.

Que cette maternité spirituelle ait avec l'autre une analogie parfaite, cela se conçoit aisément, pour peu qu'on y fasse attention; en observant toutefois que la maternité spirituelle l'emporte sur la maternité naturelle, autant que l'âme l'emporte sur le corps, que la vie spirituelle et éternelle l'emporte sur la vie charnelle, transitoire et très misérable de ce monde.

Le premier titre de maternité que possède la paroisse, relativement à chacun de ses fils, est la régénération spirituelle. Nous sortons de l'Église, après avoir reçu le Baptême, tout autres que nous n'y étions entrés. Nous n'étions, en y entrant, que des hommes ; en sortant, nous sommes des Chrétiens ; nous n'appartenions d'abord qu'à la famille d'Adam ; nous sommes maintenant de la famille

de Jésus-Christ; il n'y avait en nous d'autre vie que la vie naturelle qui résulte de l'union de notre corps avec notre âme; nous avons la vie de la foi et de la grâce qui, comme un nouveau sang venant du Cœur de Jésus, se répand dans notre cœur.

Outre notre naissance ordinaire et naturelle, nous avons donc puisé une nouvelle naissance dans les eaux du Baptême; nous avons une seconde fois ouvert les yeux à la lumière, au moyen d'une illumination toute divine; et la mère dont Dieu s'est servi pour nous donner cette nouvelle vie, c'est la paroisse. Les fonts baptismaux, fécondés par l'Esprit-Saint pour une opération si merveilleuse, sont le sein maternel dans lequel s'est opérée une telle régénération.

Mais, dira quelqu'un, je me reconnais pour fils du catholicisme, et je reconnais pour mère l'Église catholique en général, plutôt que l'Église particulière de la ville ou du village où j'ai été baptisé. Votre argumentation croule donc par la base.

Dieu me pardonne, mon ami! Autant vaudrait dire que, dans l'ordre naturel, vous n'êtes pas le fils de telle femme qui vous a donné le jour, parce que vous ne reconnaissez pour mère que l'humanité en général. Vous appartenez à la race humaine, c'est vrai; mais par le moyen de la

nature humaine que vous tenez d'une femme, votre mère, sans laquelle l'humanité tout entière n'aurait pas réussi à faire de vous un homme tel que vous l'êtes. Appliquez la comparaison. Vous appartenez au catholicisme ; c'est une vérité, mais vous êtes entré dans le catholicisme, vous avez acquis ce nouvel être, cette nouvelle nature, au moyen d'une institution du catholicisme, institution à qui Dieu a confié la mission de lui donner des fils. Cette institution est la paroisse, et elle produit cette génération par le moyen du sacrement du Baptême, qui devient comme son sein maternel. Si cette comparaison vous paraît neuve et risquée, ne m'en attribuez pas l'invention. Je l'ai empruntée aux paroles qu'emploie l'Église au jour très solennel de la bénédiction des Fonts baptismaux. Dans la cérémonie mystérieuse du Samedi-Saint, le prêtre implore la vertu de l'Esprit-Saint sur les Fonts, et lui demande de féconder par la mystérieuse admixtion de sa divinité, cette eau préparée pour régénérer les hommes ; afin qu'après avoir conçu la sanctification dans le sein immaculé de cette fontaine divine, la race céleste sorte transformée en une nouvelle créature, et que la grâce engendre à une même vie nouvelle tous ceux que distingue la diversité des sexes ou des temps. Que peut-on dire de plus pour rendre parfaite la dé-

monstration de cette maternité paroissiale ?

Mais poursuivons. L'office de mère qu'exerce la paroisse ne se borne pas à cette illumination spirituelle ; la paroisse ne se contente pas de nous donner la vie ; elle est, en outre, principalement chargée du développement et de la conservation de cette vie. La mère naturelle nourrit ses enfants après leur avoir donné le jour, d'abord avec son propre lait, plus tard avec des aliments plus solides, et pourvoit par mille moyens variés à leur conservation et à leur bonheur. La mère spirituelle remplit pareillement, envers ses enfants, ces devoirs sublimes. Ainsi, l'enseignement du catéchisme est un devoir essentiellement paroissial. Il importe peu qu'il y en ait qui, au lieu de recevoir l'instruction chrétienne dans la paroisse, la reçoivent, par exemple, dans une maison d'éducation. La mère naturelle ne cesse pas d'être mère, parce qu'elle confie l'allaitement de son enfant à une nourrice quelconque, placée sous sa direction vigilante. Les maisons d'éducation, pour la partie catéchistique, ne sont que des nourrices par rapport à la mère véritable, qui est la paroisse, sans l'autorisation implicite ou explicite de laquelle nul ne peut catéchiser les enfants ni les disposer convenablement à recevoir les sacrements, ni les admettre à leur participation.

Mais l'enfant est déjà un homme, et le voilà

arrivé à l'âge mûr. De fils de famille, il devient à son tour la souche d'une famille qui doit se fonder par son intermédiaire. La paroisse ne renonce pas même encore à la tutelle de ce fils de ses entrailles, et réclame le droit d'intervenir comme mère, dans l'acte le plus essentiel de la vie, qui est le mariage.

C'est le curé qui, par lui-même ou par un délégué, prend en quelque sorte au pied de l'autel l'épouse pour la bénir et la remettre ensuite à l'époux. Ce droit est si sacré aux yeux de la foi, qu'un mariage ne serait pas valide, s'il était célébré sans cette intervention paroissiale personnelle ou déléguée, aussi saint, savant et éminent que fût d'ailleurs le prêtre qui interviendrait dans cet acte. La religion exige que ce soit la mère spirituelle qui autorise l'union conjugale de ses fils; elle veut que ce soit la paroisse.

Pourquoi la loi de l'Église prescrit-elle que chaque année le fidèle chrétien reçoive le sacrement de l'Eucharistie dans sa propre paroisse ? Sans doute pour conserver dans sa force ce lien de filiation qui rattache les fils à leur mère. Si une condescendance charitable, de la part de cette dernière, tolère qu'on accomplisse ce devoir dans d'autres églises, il est à noter qu'au fond, la chose reste essentiellement la même : cet acte paroissial s'appelle pour ce motif, dans un langage topi-

que, *accomplir son devoir envers la paroisse*, ou *se mettre en règle avec la paroisse.*

Au déclin de la vie, au seuil de l'éternité, la religion réserve au voyageur qui se trouve au bord de la tombe, les seules consolations et les seuls secours qui puissent adoucir les amertumes de ce triste moment. Mais remarquez-le; elle exige encore que ces consolations et ces secours soient donnés par la paroisse, à moins qu'elle ne délègue quelqu'un à cet effet. Dans ce but, la paroisse charge, outre le curé, d'autres prêtres de la visite des malades et de l'assistance des mourants. Et lorsque le chrétien a rendu le dernier soupir, ni son âme ni son corps, bien que séparés l'un de l'autre, n'échappent cependant à l'affectueuse tutelle de la paroisse. A l'âme, elle accorde le privilége des premiers suffrages publics, au corps, celui de la sépulture solennelle.

La paroisse est mère, et elle ne se sépare pas de son fils, à moins que des cas fortuits ou violents ne l'arrachent de ses bras. Comme elle le prend, à sa naissance, des bras de sa mère naturelle et le conduit, durant la vie, en toutes les grandes circonstances ; ainsi lorsqu'il a cessé de vivre, et que sa dépouille mortelle a été déposée dans le sein de la terre, elle lui donne, par la voix de ses ministres et de ses cloches, l'adieu chrétien, le dernier salut maternel.

Cette maternité paroissiale, cette intervention pleine de sollicitude de l'Église, au moyen de la paroisse, durant toute la vie du chrétien, passent inaperçues dans les grands centres de population, où le tumulte et l'agitation, et plus encore le manque de foi et l'indifférence ont relâché, brisé, les liens les plus sacrés. Hélas! Est-ce que, par hasard, l'autorité des mères naturelles n'y est pas elle-même moins écoutée et moins influente ?

Mais, dans les centres moins considérables, là où la simplicité et la pureté des mœurs se sont maintenues dans leur intégrité, où le véritable esprit catholique a conservé son empire, règne dans toute sa splendeur, comme la souveraine de tous les cœurs, l'autorité maternelle de la paroisse ; la vie du fidèle chrétien se voit protégée en tout, par l'action constante de cette tendre mère.

Comme la poule, selon la belle comparaison du divin Sauveur, rassemble ses poussins sous ses ailes, ainsi la paroisse réunit ses fidèles à l'ombre tutélaire de son vieux clocher, et les joies de tous deviennent ses joies, comme leurs tristesses sont ses tristesses ; réalisant ainsi dans la vie publique et sociale le beau tableau de la vie domestique dans ce qu'il a de plus intime et de plus affectueux. Mais, pour cela, il est indispensable que la paroisse ait des fils qui soient de bons fils, c'est-à-dire de

bons paroissiens, tels que nous voulons apprendre à l'être à tous les bons catholiques.

III

Devoirs du bon catholique envers cette mère. — Assistance à ses exercices les plus importants. — Audition de la messe paroissiale.

Le caractère de maternité spirituelle que possède la paroisse vis-à-vis de ses fidèles étant démontré et, nous osons le dire, mis en pleine évidence, il en résulte rigoureusement que les fidèles sont à l'égard de la paroisse de véritables fils spirituels. Et on ne peut pas dire que les rapports de filiation spirituelle soient d'une condition bien inférieure à ceux de la filiation charnelle, ce qui serait une affirmation monstrueuse. Bien qu'on ne veuille pas reconnaître l'absolue et incontestable supériorité de la filiation spirituelle, si on lui reconnaît une certaine égalité ou au moins une certaine analogie, cela nous suffit pour établir que le fidèle doit respecter sa paroisse, lui obéir et lui porter secours, c'est-à-dire, remplir les mêmes devoirs que le quatrième précepte de la loi de Dieu prescrit à tous les fils envers leurs parents selon la chair.

Premièrement, il doit la respecter ; et non de la façon ordinaire dont on respecte tout ce qui est saint et sacré, mais d'une manière distincte et spé-

ciale. Tous les hommes bien nés respectent les femmes, par le fait même qu'elles appartiennent à leur sexe ; mais il est indubitable que nous entourons la femme qui est notre mère, d'un respect particulier, qui ne ressemble en rien à celui que nous témoignons aux autres femmes, fussent-elles princesses et reines. Une autre femme pourra nous paraître plus riche, plus belle, plus instruite, peut-être même meilleure ; mais nous ne l'aimerons pas pour cela plus que notre mère, alors même que celle-ci serait plus pauvre, moins belle, moins tendre ou moins vertueuse. Notre mère a pour nous une qualité essentielle, indépendante de toutes celles que peut réunir la femme la plus opulente : elle est simplement notre mère. Ainsi doit se conduire le bon fidèle envers sa paroisse. Que celle-ci soit une petite église de village ; qu'elle soit la plus pauvre et la moins artistique dans ses formes ; qu'elle ait une histoire peu illustre, l'église paroissiale, comme telle, a droit, de sa part, à la vénération et à l'amour, mais à une vénération plus sincère, à un amour plus délicat et plus ardent que ne sauraient lui en inspirer les plus somptueuses basiliques du monde.

Cette tendresse et cette vénération, cela est évident, ne doivent pas être purement intérieures, mais se traduire par certains hommages extérieurs. Aimer seulement avec le cœur peut être bon pour

les rêveurs idéalistes, qui ne voudraient pas, semble-t-il, prendre la nature humaine telle que Dieu l'a faite. Comment doivent donc se manifester la tendresse et la vénération que le fidèle professe pour sa paroisse ?

D'abord, par l'assistance ordinaire et habituelle à ses offices, de préférence à toute autre église de la localité. Oui, le premier devoir du bon paroissien est la préférence donnée à l'assistance aux exercices de la paroisse, et principalement à celui qui s'appelle par excellence l'office paroissial. Arrêtons-nous un instant à parler de ce dernier, qui est d'une importance souveraine.

L'Église a décidé qu'outre les exercices du culte, que nous pourrions appeler particuliers, il en existe, dans chaque paroisse, d'autres qui sont comme ses actes officiels, et le principal de tous est la messe solennelle de chaque dimanche et jour de fête, qu'elle désigne sous le nom de grand'messe ou messe paroissiale.

D'autres messes sont célébrées dans la paroisse, et en assistant à l'une d'elles on peut satisfaire au précepte de la sanctification du jour de fête ; mais celui qui désire faire quelque chose de plus que le strict accomplissement de la loi qui oblige sous peine de péché, devra se faire, en quelque sorte, une obligation d'assister à la grand'messe. Nous recourrons, une fois encore, à une compa-

raison ; car, nous devons le confesser, nous aimons les comparaisons. Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut le premier propagandiste populaire de la doctrine catholique, en laissait tomber quelqu'une de ses lèvres divines presque à chaque pas, au cours de ses sublimes enseignements. Nous dirons donc que, comme dans une maison bien ordonnée, il y a des heures réglées, où la famille réunie s'asseoit à la même table, ainsi l'église paroissiale centre de réunion des fidèles qui, sous le nom de paroissiens, reconnaissent la paroisse pour leur mère, a des heures déterminées pour réunir les paroissiens autour de son autel, et leur faire pratiquer les actes les plus importants de la famille spirituelle à laquelle ils appartiennent. Il est vrai que, dans la maison, on peut manger également à des heures insolites, et la nourriture ne laisse pas pour cela de profiter à celui qui la prend, aux moments et de la façon qui lui conviennent le mieux. Toutefois, les bons fils de famille n'agissent pas ainsi, ordinairement, mais seulement lorsqu'une nécessité rigoureuse les y contraint. La pratique des fils bien élevés consiste à ne pas manquer à la table commune, à l'heure convenue, afin de former autour d'elle une couronne charmante, la plus belle des vieux parents. Ainsi se conduit le bon paroissien. Il peut entendre la messe le dimanche, à quelque heure qu'elle

se dise ; mais lorsque aucune raison urgente ne l'y oblige, il se fait une loi de ne pas manquer la grand'messe, qui est l'heure du rendez-vous où la paroisse désire voir ses fils les plus assidus réunis dans son sein.

Nous voudrions avoir ici à notre disposition la plume des grands écrivains catholiques, pour peindre le ravissant spectacle d'un peuple véritablement religieux, à l'heure solennelle de la messe paroissiale. Il n'est pas très commun dans les grandes cités, mais il l'est beaucoup plus dans les populations où existe encore dans sa force le lien sacré de la foi, qui fait de tous les voisins une seule famille. La messe dite paroissiale s'annonce en effet plus longtemps à l'avance et avec une sonnerie plus joyeuse et plus prolongée.

Avant de la commencer, le pasteur purifie sa famille réunie, au moyen de l'aspersion de l'eau bénite ; belle cérémonie, par laquelle l'Église veut préparer ses enfants aux divins offices qui vont se célébrer, en leur pardonnant leurs péchés véniels ; car tel est l'objet de cette pratique sacramentelle et de tant d'autres qui, sans être des sacrements, sont appelés par l'église des sacramentaux, c'est-à-dire, presque des sacrements. L'oraison par laquelle on termine ce premier acte est pleine d'onction. On y demande au Père éternel qu'il envoie ses anges pour défendre et protéger d'une

manière spéciale ceux qui sont ici rassemblés pour l'honorer. Ceci prouve l'importance que l'Église attache à la réunion officielle de ses enfants. On commence la messe, qui généralement est chantée avec des lumières plus abondantes et des ornements plus riches. Il faut noter que la messe du curé est appliquée, d'après une disposition canonique, pour tout le peuple; de sorte que chaque paroissien peut l'entendre comme si elle était célébrée à son intention et en son nom, ce que beaucoup ignorent et dont un petit nombre se souvient. Parlons encore plus clairement. La messe véritablement paroissiale ne se célèbre pas pour telle ou telle famille ou personne dévote, ayant donné pour celà une aumône, mais pour l'ensemble des paroissiens vivants et morts, pour leurs nécessités spirituelles et temporelles, pour leur santé, leurs biens et leurs intérêts, pour les membres de la paroisse et leurs familles, en un mot, pour tout ce qui peut être l'objet d'une prière ou d'une recommandation devant le trône de Dieu. Cette messe est la prière officielle de la paroisse pour ses paroissiens, prière à laquelle est obligé le curé sous des peines très sévères, et à laquelle, en conséquence, il est préférable de voir assister les bons paroissiens, comme à un acte qui les regarde tout spécialement. Si ces vérités étaient moins oubliées, on assisterait en beaucoup plus grand

nombre, et avec beaucoup plus de dévotion, à la messe solennelle de la paroisse.

Mais la messe se poursuit. Arrivé à un certain moment, le pasteur l'interrompt, et se tournant vers le peuple, du pied de l'autel ou du haut de la chaire, par lui-même ou par un délégué, il parle aux fidèles réunis. Nous avons considéré dans la messe qui se célèbre la prière paroissiale; écoutons dans la courte instruction qui y est faite, la véritable parole de la paroisse, l'enseignement paroissial. Le curé n'est pas moins obligé à l'une qu'à l'autre par les saints Canons. Qui parle ici? De qui parle-t-on? Comment parle-t-on? Pour qui parle-t-on?

IV

L'instruction paroissiale. — Le meilleur orateur populaire.

Nous n'assistons jamais à la grand'messe de notre paroisse, et croyez que nous y manquons très rarement, sans que ces questions se présentent immédiatement à notre esprit.

Qui parle? Le curé, c'est-à-dire le représentant de l'Église, placé par elle au milieu de ce centre

plus ou moins considérable qui constitue la paroisse. C'est par lui qu'elle exerce son action sur les paroissiens; c'est par lui que Jésus-Christ se met en rapport avec eux; c'est par lui que l'évêque et le Pape leur parlent. En conséquence, le curé est en quelque sorte l'évêque, le Pape, le Christ, pour les paroissiens. Comme, dans le plus modeste alcade, nos pères, si sincèrement attachés à la monarchie, voyaient la personne du roi; ainsi, dans le pasteur de la paroisse la plus oubliée, le bon chrétien voit la représentation auguste de Dieu lui-même. Dans les mains du pasteur, comme dans celles de Dieu, est placée la verge de la justice, sont déposées les clefs qui symbolisent la juridiction sur les consciences. Cet homme, tout homme qu'il est, accorde ou refuse les sacrements; menace, pardonne ou châtie; exerce sur les mœurs une autorité de censeur, telle que n'en connurent jamais les Grecs ni les Romains; il est à la fois père, prêtre et magistrat; il est devant Dieu la voix du peuple pour parler au nom de ce dernier, exposer ses besoins, excuser ses égarements, demander pardon, et parfois s'offrir comme victime volontaire d'expiation; il est devant le peuple la voix de Dieu pour rappeler les devoirs, exciter les espérances du ciel, menacer des châtiments éternels, veiller sur toutes les actions; prodiguer le jour et la nuit toute espèce de consolations.

Tel est le pasteur. Il n'est aucune charge qui soit en même temps si élevée et si populaire, aucune magistrature qui soit plus simple et plus sublime dans ses fonctions.

Mais écoutons le pasteur... De quoi parle-t-il? Ce n'est point des questions ardues de la philosophie, des affaires compliquées de l'État, des nouveautés présomptueuses, ni de ce qui a ordinairement le privilége d'attirer l'attention publique et de piquer la curiosité des auditeurs.

Mais il traite des sujets sans lesquels toute philosophie est insensée, toute politique impuissante, toute découverte scientifique inutile. Il parle de Dieu, de l'âme, du salut, de la conscience, du sacrifice, de la résignation; autant de vérités anciennes, et que le monde a néanmoins besoin d'entendre répéter et comme rajeunir, de la même façon que l'homme a besoin de manger chaque jour le pain comme une nourriture nouvelle, bien que cet aliment soit cependant très ancien et très commun parmi les hommes. Vérités les plus simples, pour qu'elles puissent être comprises du pâtre le plus grossier; les plus élevées, afin qu'elles offrent aussi un aliment inépuisable aux plus sublimes intelligences.

Vérités les plus individuelles, de façon qu'il n'y en ait pas qui intéressent davantage, et qui s'accommodent mieux à la manière d'être intime et par-

ticulière de chacun ; les plus générales en même temps, puisqu'il n'est personne, si obscur ou si puissant soit-il, qui puisse se croire dispensé de leur accorder son attention ; et qu'il n'en est pas d'autres qui influent plus directement sur la masse du genre humain en général. Elles sont les plus divines, puisqu'elles viennent directement de Dieu ; qu'elles sont indispensables et essentielles pour connaître Dieu, le servir et le posséder ; non point comme les vérités de l'ordre purement naturel, qui n'aboutissent à ce résultat qu'indirectement ou pour ainsi dire accidentellement. Elles sont en même temps les plus humaines ; puisqu'il n'en est point qui touchent l'homme de plus près, qui pénètrent plus avant dans son cœur, qui répondent plus exactement à ses besoins, qui soient plus aptes à lui procurer la félicité terrestre elle-même. Telles sont les vérités que maintient toujours vivantes dans le cœur des peuples l'humble chaire paroissiale. La simple homélie que le pasteur adresse chaque dimanche à ses paroissiens sur le ton familier a maintenu dans le monde la foi du Christ, depuis qu'il l'y a plantée, il y a dix-neuf siècles, laissant à ses ministres la mission de la conserver et de la propager. Cette instruction populaire, écho de celle que, dans une sphère supérieure, font constamment entendre la Papauté et l'épiscopat ; cette instruction populaire, plus que

les livres des savants, plus que les raisonnements des docteurs et les discours des académiciens, a contribué à la civilisation et au bonheur de l'homme pour qui la vérité religieuse et morale est la première nécessité, mille fois plus que la vérité scientifique ou le progrès industriel, pour autant que ces choses méritent d'être prises en considération. Un bon pasteur fait plus pour les véritables intérêts du genre humain que cent philosophes; et la chaire paroissiale, si elle devenait subitement silencieuse dans le monde, laisserait voir, au bout de quelques années, un vide plus funeste que celui qui suivit la destruction de l'Académie et de l'Aréopage.

Mais comment parle ce singulier tribun du peuple chrétien ? En paraboles, comme le Christ, lorsqu'il s'adressait aux foules sur les montagnes, dans les vallées ou sur les places publiques, puisqu'en effet tous ses discours se réduisent à répéter et à exposer les simples phrases de l'Évangile du Dimanche. Il parle le seul langage qu'il puisse tenir au peuple dont il désire être compris et avec lequel il désire s'identifier ; c'est-à-dire le langage du cœur qui, même sans connaître les règles de la rhétorique, a toujours le don d'être éloquent et de toucher; et le langage du bon sens pratique qui, sans les artifices de la dialectique, porte la conviction dans les intelligences et la persuasion dans les volon-

tés. C'est donc une grande chose que cet art oratoire qui s'enseigne à peine dans les livres, mais qui remporte cependant les triomphes, sinon les plus brillants, au moins les plus solides. Quand il est animé du zèle de Dieu, il voit céder à son ascendant très puissant les haines invétérées, la sordide cupidité; il voit se calmer les douleurs les plus vives de l'âme, et reprendre courage les cœurs les plus abattus, s'humilier les fronts superbes et orgueilleux, les pauvres concevoir une haute idée d'eux-mêmes et de leur noble destinée, et mépriser tout ce qu'il y a de vain et de trompeur dans la condition de ceux que le monde appelle heureux. Il se fait à toutes les circonstances dont il s'inspire et dont il profite. Son langage respire l'allégresse à Noël et à Pâques; il est triste et lugubre le Vendredi-Saint et le jour des Morts; il est calme et joyeux aux fêtes de la sainte Vierge et des saints, grave et austère dans l'explication des préceptes de la morale. Il a les accents d'une mère pour les petits enfants et les jeunes personnes; d'un père pour les jeunes hommes et les mères de famille ; d'un ami pour les pères et les vieillards. Il est l'âme des solennités chrétiennes; sans lui, les fleurs, les tentures, les clochers, l'orgue et les illuminations auraient à peine une signification; il leur donne une voix, les rend intelligibles au peuple fidèle; il convertit tout en un livre, dont

les caractères sont si expressifs, que le rude laboureur, l'artisan grossier, l'ouvrière modeste de l'atelier ou des champs, savent parfaitement le lire, et puisent dans cette lecture joie, attendrissement, consolation, lumière et sanctification, alors même qu'ils ne sauraient pas distinguer les lettres entre elles. Telle est la parole paroissiale, telle est la voix du pasteur, ou mieux, de la paroisse.

Enfin, pourquoi parle-t-il? Ce n'est ni pour flatter l'orgueil de ceux qui sont en haut, ni pour exciter ou enflammer la terrible envie de ceux qui sont en bas; ce n'est pas pour exalter des droits mensongers que certains panégyristes prônent malheureusement à l'excès; ce n'est pas pour flatter les passions, l'imagination, à l'aide de perspectives trompeuses d'ambition ou de lucre. La voix humaine se fait souvent entendre en vue de semblables résultats. Mais la voix paroissiale a un objectif plus élevé, qui peut se résumer en trois mots : éclairer, améliorer, consoler. Il y a et il y aura toujours en ce monde des erreurs à dissiper, des abus à extirper, des amertumes à adoucir. Les premières se dissipent par l'enseignement chrétien, les secondes se détruisent par la sévérité de sa morale, les troisièmes se calment par la douceur de ses consolations. Ainsi la parole de Dieu, que chaque population entend continuellement prêcher du haut de la chaire, est une lu-

mière pour l'entendement, un frein pour la volonté, un baume pour le cœur. Le peuple chez lequel l'instruction paroissiale est l'objet d'un soin spécial de la part du pasteur et d'une attention particulière de la part des fidèles, ne peut être un peuple ignorant, corrompu ou malheureux. Il ne sera peut-être pas docte, à la façon de plusieurs prétendus savants, qui sont au fond les plus ignorants; il ne sera pas distingué de cette distinction que l'on fait reposer seulement sur le luxe des édifices et des vêtements, et sur le raffinement des relations sociales; il ne sera pas heureux comme le demandent ceux qui font consister la félicité d'un peuple dans le nombre et la magnificence de ses lieux de dissipation; mais je refuse cette science, cette distinction et cette félicité, qui se traduisent d'abord par un plus grand nombre de suicides dans la statistique, et par un surcroît de travail pour les juges et la police. Je renie ces peuples savants, avancés et heureux, qui donnent sur leur propre compte de si grands sujets de tristesse et d'effroi, dont les feuilles publiques nous font journellement le récit. Tout autres sont les fruits de l'instruction paroissiale, là où elle est écoutée et mise en pratique.

V

La conversation près du foyer. — Les fêtes de la semaine. — Les prières et le catéchisme. — Les bans de mariage.

Poursuivons. Dans une maison bien ordonnée, vous verrez presque toujours que, près du foyer ou autour de la table à l'heure du repas, on tient chaque jour ou chaque soir, comme un conseil de famille où, dans une sainte paix et fraternité, on s'entretient, on délibère et on prend des décisions sur les sujets les plus importants qui concernent la famille ; on n'exclut que ceux qui, en petit nombre, exigent, en égard à leur nature, une réserve spéciale. Là, sous la présidence du père ou de l'aïeul, on parle du travail commencé ou de celui qu'on va entreprendre, des malheurs que l'on redoute ou des joies qu'on espère, des parents et des amis, des nouvelles qui circulent parmi le peuple, etc., etc. Ici, les anciens causent de leurs souvenirs et les jeunes gens de leurs projets, car la vieillesse vit de souvenirs, et la jeunesse d'espérances ; on raconte des histoires ; on passe en revue les événements mémorables, on mêle à tout cela des conseils salutaires, le tout accompagné de l'affection la plus franche et de la cordialité la

plus expansive. Devant un pareil spectacle, le plus indifférent lui-même est obligé de s'écrier : Heureux celui à qui appartient un tel foyer ! Heureux celui qui peut abriter et réchauffer son cœur dans cette affectueuse intimité de cœurs qui se nomme la famille ! Malheureux, au contraire, celui qui partout se voit condamné à vivre comme un simple hôte ou un étranger !

Nous avons nommé ailleurs la paroisse le foyer domestique de la famille spirituelle ; et, aujourd'hui, placés au pied de l'autel ou près de ses degrés, nous sentons plus que jamais l'exactitude parfaite de cette expression. En effet, la paroisse est le véritable foyer des âmes, la véritable maison paternelle de la famille chrétienne.

Nous avons parlé dans le paragraphe précédent du bon pasteur considéré comme la voix de la paroisse pour instruire ses paroissiens, les perfectionner et les consoler. Mais, quel intérêt dans les moindres détails de ce qui précède ou suit l'instruction paroissiale, quelque peu important que cela paraisse ! que d'attraits ! quelles leçons !

Dans nos paroisses de Catalogne, la première parole que le pasteur adresse à ses paroissiens, en se tournant vers eux à l'offertoire de la grand'messe, est une parole de tendre félicitation de les voir réunis autour de lui. « Pieux chrétiens, leur dit-il, vous qui avez accouru à ce saint temple pour

entendre la messe, vous accomplissez un des commandements de notre mère, l'Église. Plaise au Dieu tout-puissant que pendant plusieurs années vous puissiez vous appliquer à de telles œuvres de vie éternelle, et que le Seigneur daigne les accepter pour son plus grand honneur et sa plus grande gloire et pour le profit de vos âmes, ainsi soit-il! ». Où trouver une formule plus affectueusement paternelle que celle qui est prescrite par nos rituels ? Comme on y a bien trouvé le ton familier n'excluant pas la solennité qui convient à celui qui doit se présenter et parler toujours le langage de l'autorité ! Qu'on nous permette ici une observation en passant. S'il n'est pas plus agréable à l'Église de voir ses enfants réunis à la grand'messe que de les voir assister à une autre messe quelconque, ce qui suffit pour l'accomplissement rigoureux du précepte; s'il est indifférent à notre mère que les fidèles assistent à l'une ou l'autre messe, pourquoi n'adresse-t-elle cette salutation spéciale, ce souhait particulier qu'à ceux qui assistent à la messe dite par excellence messe paroissiale ? Pourquoi n'impose-t-elle pas à ses ministres l'obligation de saluer d'une façon aussi affectueuse ceux qui assistent aux autres messes ? C'est une preuve incontestable que l'Église voit là un acte auquel elle attache une grande importance, et par le fait même une preuve manifeste

de l'importance que doit y attacher le catholique qui veut avoir en tout véritablement et complétement l'esprit du catholicisme.

Mais écoutons encore. La première chose que lit le pasteur, c'est l'annonce des fêtes qui doivent se célébrer pendant la semaine suivante, en mentionnant les obligations qu'elles entraînent avec elles, telles que les jeûnes, les abstinences, le repos obligatoire, le précepte de la messe, etc. Il énumère les indulgences qui peuvent se gagner dans le cours de cette même semaine, et indique les moyens à employer à cet effet. Il explique les fêtes principales, s'il s'en rencontre quelqu'une se rapportant à Notre-Seigneur ou à la Sainte Vierge; il mentionne les cérémonies prescrites par le rite chrétien, il en explique la signification et invite le peuple à les célébrer. Ainsi, pour celui qui assiste à la grand'messe, il n'y aura rien, dans l'ordre religieux, durant la semaine qui va suivre, qu'il n'ait prévu et qu'on ne lui ait expliqué minutieusement. La liturgie avec ses circonstances les moins connues, l'histoire du mystère avec ses applications les plus pratiques, tout est placé sous les yeux du fidèle et lui est expliqué avec une profusion de détails les plus circonstanciés. Ainsi nous avons pu remarquer, que dans les populations où règne le véritable esprit paroissial, les paysans grossiers ont sur les fêtes de l'Église

et sur tout ce qui les concerne une connaissance telle qu'elle pourrait exciter l'envie d'un grand nombre de ceux qui ne cessent pas de lire les livres, et d'un nombre assez considérable de ceux qui les écrivent. Tel est le fruit des annonces de la semaine que fait chaque dimanche le pasteur à la grand'messe; tel le cours continuel qu'il tient ouvert sur ce sujet aux paroissiens ses fils. Les faux savants, ceux qui tirent vanité de leur intelligence et de leur érudition, souriront à leur aise; mais il est certain qu'ici, ils ne sont que de malheureux ignorants et les plus ignorants de tous, puisqu'ils vont jusqu'à méconnaître leur ignorance.

Que dirons-nous maintenant de l'enseignement du catéchisme qui se donne aussi à cette occasion au peuple réuni ? Je sais, grâce à Dieu, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, le *salve regina* et les autres prières qu'il contient. J'ai retenu parfaitement tout le formulaire de demandes et de réponses qui constituent l'explication des quatre parties de la doctrine chrétienne. Cependant, j'éprouve du plaisir, de l'attendrissement et de l'édification à voir que le pasteur m'enseigne cette doctrine le dimanche, de la même manière qu'il l'enseigne aux enfants; parce qu'ainsi il me la rappelle, alors que peut-être je pourrais l'oublier. Il me plaît de le suivre à mi-voix, parole par parole, lorsqu'il me dit à

haute voix, ce qu'après mon lever et avant mon coucher, ma bonne mère, qui a quitté ce monde » me faisait dire aux jours de mon enfance. Et lorsque j'entends le pasteur qui nous dit à tous : « Nous réciterons maintenant les actes de foi, d'espérance et de charité; nous ferons ici un acte de contrition pour obtenir le pardon de nos péchés », quand il répand sur le peuple réuni autour de lui sa bénédiction paternelle, après avoir recommandé les pauvres, les défunts, l'œuvre de l'église et les besoins du culte, oh ! alors, je vois, sous son expression la plus élevée, ce caractère de famille que présente le peuple réuni en ce lieu. Combien est malheureux celui qui n'éprouve pas alors de tels sentiments !

Toutefois, il existe, dans un grand nombre de nos populations, une coutume qui met plus en relief encore ce caractère si fraternel de la réunion chrétienne du dimanche. Quand un pauvre laboureur est devenu infirme, que ses champs restent sans culture et qu'il court risque, par suite de ce retard, de voir manquer la récolte si désirée, le pasteur parle en sa faveur à la grand'messe, et demande aux autres laboureurs d'aller en sortant de l'église, au champ de leur voisin et de le labourer le jour de la fête, les dispensant ainsi, comme il en a le pouvoir, du précepte ecclésiastique qui défend de travailler un pareil jour, en raison de

l'œuvre si méritoire à laquelle ils s'emploient. Et en effet, au sortir de la grand'messe, les voisins s'en vont, déposent leurs vêtements de fête, prennent leurs instruments de travail, et souvent, au son du tambourin, ils s'adonnent ensemble à cette œuvre de charité. Dites-moi, amis lecteurs, qui a jamais eu une idée semblable, et qui a trouvé la manière si simple de la réaliser, sinon la religion ! Et qui a pu organiser en son nom une si singulière société de secours mutuels, sinon le pasteur et la paroisse ?

La conversation (donnons-lui ce nom) du père avec sa famille paroissiale se termine par la publication des mariages qui doivent se contracter dans la paroisse entre les personnes de cette paroisse ou du voisinage. C'est là encore un sujet que l'Église veut voir traiter comme en famille, au point qu'elle n'admet pas comme valide, le mariage clandestin, c'est-à-dire qui prétend s'accomplir à la dérobée et sans sa participation publique et officielle; c'est pour celà que le pasteur, à la messe paroissiale, fait connaître le nom, l'état et la famille de ceux qui désirent contracter ces solennels engagements, en demandant et même en ordonnant que chacun expose librement tous les empêchements qu'il connaîtrait à ce mariage projeté, à la condition que ces empêchements soient au nombre de ceux que la loi ecclésiastique recon-

naît pour véritables. Nous ne savons vraiment pas si l'Église peut déployer un zèle plus vigilant et plus délicat pour la conservation du véritable esprit de famille dont elle veut voir animés tous les membres d'un même groupe paroissial. Le mariage des riches et des nobles est soumis, comme celui de tout le monde, à cette sorte de sanction populaire, et il se publie en même temps que ceux des artisans et des ouvriers. Et la plus obscure villageoise peut et doit dénoncer l'empêchement, si elle en connaît quelqu'un, qui s'oppose à la célébration du mariage de la plus noble grande dame. Car ce n'est pas sans motif que l'on dit sur le ton de la plus rigoureuse autorité, en terminant les proclamations, du haut de la chaire ou du pied de l'autel : « Si quelqu'un de vous sait qu'il existe quelque empêchement qui s'oppose à la célébration de ce mariage, il doit en avertir le pasteur de la paroisse ; autrement il encourra les peines portées par l'Église ».

VI

Réponse à une objection. — Assistance aux bénédictions et aux processions.

Après ce que nous venons de dire, restera-t-il encore un catholique, parmi ceux qui veulent l'être

de corps et d'âme, comme on a coutume de dire, qui ne soit pas convaincu que l'assistance à la messe paroissiale doit entrer, pour une partie très importante, dans le programme des quasi-obligations que s'impose celui qui désire véritablement justifier ce titre si noble devant Dieu et devant les hommes? Se trouvera-t-il quelqu'un qui regarde comme une chose de minime importance, ou même de pure forme, la participation à de tels actes, surtout s'il est chef de famille, alors que tout lui dit que l'Église considère ces actes comme une partie essentielle des relations que cette mère veut entretenir avec nous, qui sommes ses fils? Mais on dira peut-être: « Après tout, il n'y a pas là une obligation sous peine de péché mortel. Il ne semble donc pas qu'il faille donner une telle importance à une omission qui ne constitue pas, aux yeux de l'Église, une faute grave ».

— Assurément, mon ami; mais veuillez m'accorder quelques instants d'attention, et décidez ensuite.

La peine du péché mortel est dans l'ordre spirituel ce qu'est dans l'ordre naturel la peine de mort. En effet, le péché grave est appelé mortel, d'après le catéchisme, parce qu'il prive l'âme de la vie de la grâce, de sorte que, quand l'Église déclare qu'un de ses préceptes oblige sous peine de péché grave, c'est comme lorsqu'un prince ou

un législateur dicte à ses vassaux une loi avec la sanction que celui qui ne l'observera pas encourra la peine capitale.

Eh bien ! écoutez : aurait-on raison de dire qu'il suffit, pour être un citoyen parfait, un citoyen modèle, un citoyen possédant les véritables vertus civiques, de ne pas violer les lois dont l'infraction entraîne le supplice de la potence ou du garrot ? Non, certes; sans cela, pour être un citoyen exemplaire, il suffirait, au premier venu de n'être pas un scélérat. Au bon citoyen, qui veut l'être dans toute la rigueur de l'expression, on demande communément quelque chose au-delà de ce qui suffit pour ne pas monter à l'échafaud, et même pour ne pas être chargé de chaînes. On veut qu'il accomplisse, non seulement ce qui emporte une si grave sanction, mais ce que demandent de lui la nécessité, le bien-être, l'honneur de la patrie dont il est fier de se dire le fils ; on demande qu'il lui procure tout le bien, toute l'utilité et toute la gloire possibles, et non point qu'il se contente de ne pas faire ce qui est mal et condamné. On veut, en un mot, qu'il ait du patriotisme, et non de la *patrioterie*, qui est la contre-façon du patriotisme, et qu'il croie avoir rempli ses devoirs, non point lorsque le juge ne trouve pas de motif de le punir, mais quand il a accompli, pour le bien ou l'honneur de son pays, ce que dictent aux citoyens

généreux l'amour, l'utilité publique et le véritable civisme.

Voilà l'erreur de ceux qui croient, ou qui feignent de croire, pour parler plus exactement, qu'ils sont déjà de bons et de parfaits catholiques, uniquement parce qu'ils agissent avec toute l'habileté possible pour se tirer de tel cas, qui les oblige sous peine de péché mortel ou sous peine de mort. Vaillants catholiques et excellents modèles, qui se contentent de ce *minimum* de catholicisme, qui suffit à la rigueur pour qu'ils ne soient pas païens et maudits de Dieu. Il est clair que nous ne nous proposons pas de les prendre pour des types d'une si rare perfection, lorsque nous recommandons surtout les vertus paroissiales à nos bons amis qui, sans doute, désirent tous être quelque chose dans le royaume de Dieu. Qu'il reste donc établi que le refrain si ressassé : « cela n'oblige pas sous peine de péché mortel », ne vaut rien et ne prouve rien. C'est tout au plus une sottise avec laquelle désirent excuser leur manque d'esprit catholique les gens apathiques et les égoïstes.

L'occasion présente est favorable pour parler ici d'autres actes paroissiaux que l'Église accomplit durant l'année et qui ont des rapports avec la grand'messe, à quelques-unes des fêtes principales. Nous en parlerons rapidement.

Les bénédictions des cierges pour la Chan-

deleur, des cendres le mercredi qui inaugure la Sainte-Quarantaine, des Rameaux le dimanche qui est connu sous cette dénomination, des limites de la paroisse le jour de l'Invention de la sainte Croix, et quelques autres qui se donnent dans certains diocèses particuliers, sont pleines de mystères sublimes et de belles significations, et cependant elles passent inaperçues pour un grand nombre de catholiques qui croient l'être plus et mieux que les autres, comme elles le feraient, ni plus ni moins, pour un protestant ou un musulman, qui vivrait au milieu de nous ; et cependant lorsque l'Église a institué et prescrit de tels rites, elle avait sans doute en vue de les faire servir également pour ses fils vivants dans le siècle, et non point seulement de les voir observés par le pauvre curé dans l'enceinte déserte et solitaire de son temple paroissial. N'y aura-t-il donc pas un devoir, pour le bon paroissien, d'y prendre part comme à une chose qui le regarde directement? Nous croyons que ce devoir existe.

Quelle bonne page nous pourrions écrire ici sur les processions, et spécialement sur celles des Rogations et de la solennité de la Fête-Dieu !

Ne sont-ce pas là comme autant de points sur lesquels chacun doit montrer ce qu'il est et quel est le degré de son esprit paroissial ? Il est honteux de voir comment se célèbrent ces cérémonies

dans un grand nombre de paroisses; on éprouve de la peine à voir le curé faire tout seul le tour extérieur ou même intérieur de son église, sans qu'il y ait à peine quelques personnes qui répondent à ses prières ou tiennent un flambeau allumé devant la Vraie-Croix ou le Ciboire qu'il porte solennellement; c'est à peine s'il y a un malheureux vieillard ou une vieille femme qui semblent avoir été délégués pour représenter officiellement tous les autres catholiques de la localité. Et ces catholiques, qui font si peu d'honneur à leur paroisse et au catholicisme, seront peut-être les premiers à exiger que le curé ait quelques égards pour eux, ou qu'il n'oublie pas, grand Dieu ! qu'ils occupent un certain rang dans la société et qu'ils ont tel ou tel titre honorifique. Qui sait même s'ils ne se jugeront pas offensés ou attaqués dans ces pages, s'ils ont de tels sentiments ! Car notre misérable amour propre est tel que nous nous considérons comme une offense et un mépris des injures qui n'existent que dans notre imagination ! Quant à eux, ils tiennent parfois leur paroisse et les cérémonies qui s'y accomplissent comme choses moins importantes que ce qui concerne leur maison ou leurs biens; et cette paroisse attire leur attention mille fois moins que l'affaire la plus insignifiante qu'ils pourraient recommander au dernier de leurs serviteurs ou de

leurs ouvriers ! En serait-il ainsi, si tout le monde considérait comme une vertu très importante celle que nous prêchons ici, c'est-à-dire l'esprit paroissial ?

VII

Œuvres paroissiales. — Avantages de l'esprit paroissial appliqué à toutes les bonnes œuvres d'un caractère public.

Le bon paroissien ne doit pas considérer sa paroisse uniquement comme un endroit affecté à la célébration des exercices du culte de toute la vie morale de la paroisse, vers lequel tout converge et d'où tout émane en ce qui touche aux œuvres de propagande catholique, quel que soit le genre des œuvres désignées sous cette dénomination très élastique. Plus brièvement, le bon paroissien doit s'efforcer de donner un caractère paroissial, autant qu'il est possible, à toutes les manifestations de vie religieuse qui s'accomplissent dans la paroisse. Et cela pour deux raisons : Pour le bien et l'honneur de la paroisse même, et pour l'avantage et l'honneur de ces mêmes œuvres catholiques. Abordons maintenant ce sujet important.

L'organisation de l'Église catholique, par cela même qu'elle est parfaite, est entièrement basée sur l'unité. Il y a un seul centre pour tout l'univers, le Pape; un seul centre dans chaque diocèse, l'évêque; un seul centre dans chaque paroisse, le curé. De telle sorte que le fidèle reçoit la vie et le mouvement de sa ferme union avec les trois anneaux de cette chaîne bien simple qui constitue tout l'organisme de notre vaste société; c'est-à-dire en demeurant uni au curé, qui demeure uni à l'évêque, lequel l'est au Pape, qui est indéfectiblement uni à Dieu. La conduite du chrétien du siècle sera donc d'autant plus catholique qu'elle s'identifiera davantage avec cette unité hiérarchique; elle sera au contraire d'autant moins parfaite, ou pour ainsi parler, d'autant moins catholique, si tant est que l'on puisse admettre dans cette qualification des degrés en plus ou en moins, qu'elle s'éloigne davantage de celle-ci ou se sépare de celle-là. Ainsi, comme les œuvres catholiques d'un caractère universel sont d'autant plus recommandables qu'elles reçoivent plus directement leur vie de la Papauté, et les œuvres diocésaines d'autant plus qu'elles reçoivent une influence plus directe de l'évêque, ainsi les œuvres locales, auront ce caractère local dans la proportion de leur participation à la vie paroissiale.

Étant admis, comme ils doivent l'être en thèse

générale, ces principesque n'infirment point quelques exceptions rares et bien spécifiées, voyons maintenant les avantages que nous procurera leur application.

En premier lieu, nous avons dit qu'ils tourneront au plus grand bien et au plus grand honneur de la paroisse. Cette vérité est tellement claire que nous pourrions fort bien nous dispenser de la démontrer. La paroisse a besoin, pour remplir sa haute mission de la meilleure manière possible, d'avoir un grand prestige et un grand ascendant sur ses subordonnés. Les dignes fils de cette paroisse doivent s'efforcer de faire tourner à sa gloire tout le bien qui se fait dans la localité. Donnons un exemple. Les gouverneurs habiles et les soldats loyaux ont coutume de ne point vouloir qu'on leur attribue la gloire de leurs campagnes ; mais leur loyauté et leur patriotisme les obligent à l'attribuer tout entière au souverain ou à la nation qu'ils servent et dont ils se considèrent comme de simples instruments. Le général de David, dout il est parlé au livre des Rois, serrait de très près, dans un siège, une ville ennemie ; et comme il était déjà sur le point de la prendre, il attendit que le roi fût venu dans son campement, afin que le prince eût les honneurs de la victoire, bien qu'en réalité tout le mérite de cet exploit glorieux appartînt à ce vaillant soldat.

Ainsi se comportera celui qui aime sa paroisse ; il voudra se montrer son généreux et dévoué serviteur. Il associera le nom de sa paroisse à toute bonne œuvre ou entreprise glorieuse qu'il tente ou accomplit par lui-même ou avec ses associés ; s'il y a des fautes ou des maladresses, il les prendra à son compte ; il cédera à sa mère la paroisse, les lauriers ou les palmes de la victoire. Il comprendra qu'elle doit se présenter devant ses fils, dont plusieurs, malheureusement, sont méchants et dénaturés, forte, digne, féconde, couronnée de mérites. Il comprendra que cela est nécessaire pour que la voix de la paroisse soit écoutée, pour que sa parole ait l'honneur et l'autorité convenables, qu'elle soit acceptée avec respect, sinon avec amour, par les méchants eux-mêmes ; pour qu'elle opère dans leur cœur avec l'efficacité nécessaire pour les détourner du mal et les diriger dans le droit chemin.

Par ce moyen, il lui procurera non seulement les avantages dont nous parlons ; mais il donnera à ses œuvres elles-mêmes une importance qu'elles n'auraient pas sans cela.

En second lieu, ces œuvres faites en union avec la paroisse, paraîtront dès lors dépouillées de ce caractère personnel qu'elles pourraient avoir si elles étaient entreprises ou accomplies par telle ou telle individualité. Le caractère personnel nuit presque

toujours plus qu'il ne profite aux institutions religieuses. Outre que, dans l'Église de Dieu, l'isolement, l'individualisme, est en soi peu conforme à l'esprit de cette Église, il arrive que le caractère personnel que revêt telle ou telle œuvre de piété, de bienfaisance ou d'instruction, rend cette œuvre comme solidaire de tous les défauts réels ou supposés, imputés à la personne qui l'accomplit, et par là celui qui l'entreprend excite des antipathies, des rivalités, ou au moins des préventions qui n'existeraient pas, s'il avait eu soin de lui enlever tout caractère de personnalité. Sans compter qu'il en coûte beaucoup à l'initiateur, aussi vertueux qu'il soit, de se défendre des suggestions de l'amour propre, de la misérable vanité, des caprices du tempérament ou de l'humeur; circonstances qui très souvent font échouer piteusement des œuvres qui paraissaient appelées à un succès merveilleux. On éviterait tout cela en enlevant aux travaux chrétiens autant que possible le caractère personnel; et on obtiendrait ce résultat en leur donnant toujours un caractère éminemment paroissial.

Que le fidèle laborieux et actif se repose en travaillant comme à l'abri de ce bouclier, qui le délivrera des dangers mentionnés plus haut et de mille susceptibilités, mauvais vouloirs et enfantillages. Ce qui est personnel est presque toujours

petit par sa nature, et conduit à l'égoïsme; ce qui est général, commun, se trouve mieux protégé contre de telles atteintes. Les pronoms *le mien* et *le tien* sont ordinairement funestes aux œuvres catholiques, qui toutes doivent avoir pour base l'abnégation et l'oubli de notre nom et de nos intérêts.

Que dirons-nous, si nous considérons ce que gagnera de la sorte une œuvre quelconque, même au seul point de vue de la stabilité ? Les personnes font défaut, les titres brillants s'obscurcissent, le prestige de tel ou tel nom s'éclipse ou se voile par le fait de mille péripéties de la fortune incertaine; le même fidèle, aujourd'hui animé des meilleurs sentiments, ne peut être sûr de persévérer jusqu'au lendemain, de ne pas sentir diminuer sa ferveur, changer ses dispositions, et varier entièrement le point de vue sous lequel il considérait auparavant le même fait. Si donc nous voulons mettre les travaux catholiques à l'abri de la versatilité et de la faiblesse humaines, faisons-les dépendre de l'homme le moins possible. Donnons-leur un caractère, une physionomie, une organisation indépendants de nos misères et de nos petitesses. Faisons-les reposer sur quelque chose de plus ferme et de plus durable que nous. Identifions-les, dans la mesure du possible, avec la stabilité et la fixité que regarde comme assurée

pour elle-même l'Église de Dieu, dont le représentant le plus naturel et le plus immédiat pour nous est la paroisse.

Que de travaux très coûteux ont été, de nos jours, stériles et éphémères, parce qu'on avait oublié ces simples vérités!

VIII

Applications pratiques. — Le curé doit occuper partout la première place.

Comment ramènerons-nous à la pratique les principes théoriques des paragraphes précédents? De quel procédé nous servirons-nous pour donner le véritable caractère paroissial à toutes les œuvtes catholiques de piété comme de bienfaisance et de propagande que nous entreprenons, puisque vous regardez comme un point si important qu'on les ait en haute estime?

Nous allons donner pleine satisfaction à ces questions en entrant dans quelques détails circonstanciés, qui donneront une légère idée de la manière dont nous entendons et dont nous voudrions voir entendre, sur ce point, l'esprit paroissial si recommandé.

Premièrement, ce qu'il y a de plus facile et de

plus simple dans ce procédé, c'est que, pour donner un caractère paroissial à tous nos travaux ayant un caractère public, on fasse intervenir comme agent principal le curé ! Voilà ce qui saute aux yeux, dès qu'on les porte sur ce sujet. Le curé peut n'être pas le premier moteur, pour ne pas priver un autre fidèle, ecclésiastique ou séculier, du privilége de l'initiative; il peut ne pas être l'élément le plus actif; car mille circonstances peuvent faire que son action matérielle soit nulle, ou fort médiocre; cependant sa présence, dans tout travail du caractère indiqué plus haut, sera toujours d'une très grande importance, et très souvent elle sera réellement indispensable. Et qu'on ne croie pas que nous nous tenons pour satisfaits, si l'on accorde au curé une présidence purement honoraire, qui fait de lui, dans l'assemblée de ses paroissiens, une simple figure de décor; non, nous désirons qu'il ait une influence réelle et efficace, et pour le moins une haute direction qui lui permette de dominer pleinement tout l'ensemble et la marche des travaux, alors même qu'il n'aurait pas une connaissance personnelle et pratique de tout et de chacun de ces travaux.

Qu'on le considère en toute chose pour ce qu'il est véritablement, c'est-à-dire pour la tête. C'est là l'expression propre et celle qui donne

l'idée la plus exacte de ce que doivent être ses attributions. La tête, dans l'organisme humain, ne remplit point toutes les fonctions ; cependant elle intervient en toutes, comme l'élément directif principal ; et sans son intervention efficace, le pied ne marche pas, la main ne s'ouvre pas, les lèvres et la langue n'articulent pas de sons, et aucun des éléments constitutifs de cet organisme si compliqué ne se met en mouvement. C'est ainsi qu'on doit estimer la présence du curé dans tout travail ayant un caractère religieux, qui s'entreprend dans sa paroisse. La vie religieuse dans toutes ses phases et ses manifestations, si elle doit être catholique et porter le sceau du catholicisme, doit se distinguer par sa physionomie hiérarchique particulière, et pour employer une expression plus exacte, par son caractère de subordination. S'arracher à de tels liens ou les affaiblir, sous prétexte que ce sont des entraves, c'est s'exposer aux dangers de ce qu'on a appelé de nos jours, et parfois avec une intention peu droite, le *laïcalisme ;* et si ce nom était justifié, grâce à Dieu il ne l'a pas été jusqu'ici en Espagne ! ce serait purement et simplement une forme du protestantisme. Ne donnons donc ici ni cette satisfaction, ni ce prétexte à nos adversaires. Y a-t-il une école nocturne ou dominicale ? Que le pasteur la visite. Y a-t-il une œuvre de jeunesse ou

une association catholique ? qu'il en soit le président-né et le conseiller, par lui-même ou par un délégué. Se forme-t-il, pour un motif quelconque, un pèlerinage ? Que le pasteur soit à la tête.

Le curé doit avoir dans sa paroisse comme une certaine ubiquité morale qui rende son action et son autorité sensibles partout. S'il est zélé, comme a l'habitude et l'obligation de l'être celui qui remplit cette charge auguste, sa parole embrasera les cœurs, son prestige donnera de la vigueur aux faibles, son influence aidera à vaincre facilement toutes sortes de difficultés. Si, par malheur, son cœur était hésitant, timide, peu courageux, il s'exciterait en pensant qu'il est, par position, obligé de commander une armée vaillante et décidée. Combien de fois, ainsi que l'ardeur du capitaine se communique aux soldats, par je ne sais quelle sorte d'électricité morale, les soldats communiquent, à leur tour, l'ardeur guerrière et un élan généreux à leur chef ! Et cette mutuelle action des membres et de la tête produit des résultats étonnants ! Quelle consolation ne trouve pas le bon pasteur, parfois âgé, d'autres fois jeune et inexpérimenté, lorsque les moyens humains d'action lui font défaut, à se voir entouré de cœurs dévoués qui s'honorent de travailler à l'ombre de son nom, partagent ses plus rudes fatigues, et lui cèdent la plus belle part de leurs

triomphes ! Mais quelle tristesse n'éprouvera-t-il pas, au contraire, si, au lieu de procurer à leur chef naturel ce prestige et cette gloire, les soldats se proposent de se séparer de lui et de le laisser dans un honteux isolement, entreprenant, sans s'entendre aucunement avec lui, des travaux dans un champ qui est après tout le sien, puisque c'est à lui, comme principal administrateur, que l'église l'a confié ! Et si, par l'effet de l'oubli de ces préceptes de discipline, il y avait dans la localité un individu ou une association qui se flatterait de vouloir vivre et travailler en dehors de cette tutelle essentielle, Dieu pourrait-il bénir comme siennes de pareilles œuvres qui, bien qu'entreprises, en apparence, en son nom, s'accompliraient néanmoins contre sa volonté expresse et formelle ? Stérile mouvement catholique, si tant est qu'il puisse être appelé catholique, qui commence par se targuer d'indépendance et de particularisme ! Un pareil mouvement n'aboutirait, à la fin, qu'à une funeste agitation ; il ne saurait être la règle ordinaire et régulière d'un cœur qui bat plein de vie, mais l'agitation convulsive de la fièvre qui dévore ; non le signe d'une santé robuste et durable, mais le symptôme infaillible de la dissolution et de la mort.

Fidèles séculiers, qui formez autour de l'arche sainte d'Israël une milice choisie de volontaires,

en vue de l'honorer et de la défendre! Vaillants soldats de la cause, qui s'appelle la propagande catholique, vous qui acquérez tant de titres à la gratitude et aux bénédictions de l'Église, le chef naturel de vos œuvres locales c'est le pasteur, comme dans une sphère plus étendue c'est l'évêque, et dans la sphère catholique, c'est le Pape, vicaire de Dieu! Au sein de cette magnifique organisation générale peuvent et doivent se développer un grand nombre d'organismes particuliers; mais ils ne sauraient s'en séparer, sans devenir aussitôt des membres disloqués, et par là impropres à toute fonction régulière. Bénis soient les zélés promoteurs d'œuvres! ceux qui, dans ce rayon normal, commandent des phalanges nombreuses; provoquent, par leur généreuse initiative, des protestations et des manifestations éloquentes; et, avec une activité et une constance sans égales, font en quelque sorte vibrer dans toutes les fibres du corps de l'Église catholique, un saint enthousiasme pour la cause de Dieu! Ainsi a toujours procédé, en Espagne, la propagande catholique; ainsi ont été conduites, en ces derniers temps, les mémorables campagnes qui ont donné tant de consolation à l'Église de Dieu! Avec le Pape en tête de l'armée universelle, avec l'évêque en tête de ce qu'on pourrait appeler la division diocésaine, et le curé en tête de ce qu'on peut

nommer le bataillon local, se livrent les véritables combats de Dieu, s'obtient la victoire dans cette société glorieuse, que le prophète appelait déjà, dans les Livres Saints, « terrible comme une armée rangée en bataille ».

IX

Amplification du même sujet. — Toute œuvre doit se placer à l'ombre de l'édifice paroissial.

Faisons un pas de plus. Nous voulons inculquer qu'il est nécessaire, non seulement que le curé soit le chef naturel de toutes les œuvres religieuses entreprises par chaque catholique dans sa localité respective, mais qu'il est convenable que ces œuvres se fondent et se maintiennent dans l'église paroissiale, afin que l'édifice matériel de la paroisse devienne comme le centre commun de toutes ces œuvres, où elles puisent la chaleur et la vie qui doivent les rendre vigoureuses et fécondes. Nous croyons donc, et nous voudrions que nos amis partageassent cette foi, que toute institution religieuse qui se fonde doit prendre naissance dans l'église paroissiale, y grandir et adhérer à ses murs bénis à la façon du lierre, se multiplier

et se développer, comme l'hirondelle sous son toit paisible. Nous déplorons de voir inaugurer dans des salons, des jardins, voire même dans les casinos, des œuvres dont le berceau devrait être la maison de Dieu; nous déplorons de voir, par l'abject naturalisme de notre époque, dénaturer des institutions qui ne peuvent prospérer et porter les fruits qu'on en attend qu'à l'ombre du sanctuaire. Nous voudrions qu'à la place du discours académique étudié, on entendît à leur inauguration, la voix du prédicateur, et au lieu du piano, la mystérieuse harmonie de l'orgue. C'est bien assez que le Libéralisme s'efforce de sécula riser toute entreprise, même la plus sacrée, sans que nous l'aidions nous-mêmes dans cette œuvre maudite.

Nos pères, et en cela ils agissaient assurément avec beaucoup de sagesse, n'entreprenaient jamais aucune affaire ayant un caractère public, même dans l'ordre purement civil, sans la placer sous la sauvegarde dévouée de la paroisse. Nous, au contraire, nous nous séparons d'elle, même dans des entreprises strictement religieuses. Les antiques monts-de-piété, les fraternités, les associations de bienfaisance, les corps de métiers eux-mêmes, au moyen desquels se groupaient et prenaient une forme corporative les industries et professions diverses, tout cela prenait naissance sous l'influence du soleil paroissial; tout cela se

conservait sous les voûtes du temple noircies par les siècles. Il y avait là comme les archives de tout ce qui concernait la vie publique du citoyen catholique. Toute institution se plaçait sous le patronage et le vocable d'un saint titulaire, et on élevait, en retour, à ce saint, sous le patronat de telle corporation, un riche autel et une chapelle somptueuse. On y célébrait avec pompe et par des réjouissances la fête annuelle et on voyait se renouveler l'esprit des anciens fondateurs chaque fois que les associés se reunissaient au pied de cet autel, qui était pour eux comme le foyer patriarcal de la famille.

Bien que les circonstances présentes aient rendu, non pas impossible, mais très difficile, la continuation de ces belles traditions civico-paroissiales, donnons au moins à la paroisse toute la participation possible dans nos entreprises religieuses. Que tout ce qui se fait dans notre localité pour la gloire de Dieu paraisse manifestement érigé dans l'église paroissiale et lui soit ostensiblement uni. Ne donnons pas le spectacle, malheureusement assez fréquent, d'un éloignement ou d'une indifférence qui seraient moins excusables en nous qu'en toute autre personne. Le catholique a toujours son bureau d'affaires religieuses à l'ombre de son clocher, et il ne doit pas le chercher ailleurs. Remarquez cela ; tout ici parle au cœur, tout y

porte à des pensées élevées, tout y produit des impressions profondes. A la porte ou sous le vestibule, s'offrent à vos regards les Fonts baptismaux où vous avez été régénérés; vous êtes venus ici infidèles et enfants de colère, vous en êtes sortis chrétiens et héritiers de Dieu. Au sommet se trouve l'autel où vous avez fait votre première communion et où vous avez été initiés à la vie du chrétien parfait, événements qui marquent la page la plus importante de la vie. En cet autre endroit, un parent et peut être nous-mêmes avons reçu la bénédiction nuptiale; et sous vos pieds reposent et dorment du sommeil de la paix vos antiques concitoyens. Cette image qui occupe la place principale au grand autel, préside depuis des siècles aux joies et aux tristesses de ce peuple qui s'est placé sous son vocable; les autres que vous apercevez confusément dans le fond un peu sombre des chapelles, portent des souvenirs et des ex-voto qui excitent le plus affectueux intérêt. Les cloches, qui se balancent majestueusement au sommet de la tour, sont celles qui ont sonné leurs joyeux carillons à votre naissance, et qui feront entendre leur voix plaintive à vos funérailles. Telle est la paroisse, que nous pouvons appeler notre première mère, et telle est l'église, que nous pouvons nommer notre première maison paternelle, avec plus de raison peut-être que ne sauraient

en invoquer en leur faveur nos parents selon la chair et la maison qui nous a vu naître. A la paroisse donc tous nos respects et tous nos égards.

X

Coup d'œil sur les antiques institutions paroissiales. — Il importe plus de restaurer que d'innover.

Cette idée nous amène naturellement à une autre qui nous occupe depuis longtemps et que nous voulons exposer en ce moment, attendu que nous ne trouverions jamais une circonstance plus favorable pour la développer. Nous nous reportons à l'importance qu'eurent toujours en Espagne les antiques institutions paroissiales, et nous constatons combien est lamentable la décadence dans laquelle elles sont tombées sur quelques points et injuste le dédain avec lequel les considèrent certaines personnes, d'ailleurs très zélées et bien intentionnées. La soif de nouveauté, qui est la maladie contagieuse de notre siècle, et qui parfois nous a atteints, nous catholiques, plus que nous ne pensons, a fait qu'en plusieurs paroisses, on a jugé faire beaucoup en intro-

duisant des institutions nouvelles, au lieu de penser à rajeunir les précieuses institutions antiques, qui demeuraient dans le plus douloureux abandon. Entretenons-nous un instant sur ce sujet, qui offrira à nos lecteurs plus d'intérêt qu'ils ne pensent peut-être.

Il est hors de doute que chaque siècle a ses besoins particuliers, et que le nôtre en a plus que tous les autres, par cela même qu'il présente entre tous un caractère exceptionnel. Il faut donc apporter à de nouveaux besoins de nouveaux remèdes, ou au moins adapter les anciens remèdes aux exigences actuelles. C'est là une vérité incontestable et de simple bon sens. En donnant plus de développement à cette pensée, nous ferons remarquer que les siècles précédents, profondément croyants, avaient à peine besoin d'apologétique, attendu qu'en général, la religion n'était point attaquée dans sa doctrine, au moins en Espagne ; au lieu qu'aujourd'hui, tous les vents de l'enfer étant déchaînés contre la sainte foi, l'apologétique devient une nécessité d'une urgence extrême. Il a donc été indispensable de créer à cet effet des institutions qui n'existaient pas auparavant, parce qu'elles n'étaient pas nécessaires; de là, la fondation d'Associations catholiques, d'Académies de jeunesse catholique, d'apostolat de la presse, de bibliothèques populaires, etc., etc. Mais, sans méconnaître là né-

cessité de ces nouveaux moyens de défense, que les nouvelles attaques avaient rendus indispensables, n'est-il pas vrai que, pour le reste, en ce qui touche aux œuvres de piété surtout, il n'y a rien à innover dans notre patrie, et que tout ce que nous inventons de bien, quelque bonnes que soient nos inventions, sera loin d'égaler la bonté et l'efficacité des anciennes institutions que nous avons laissé ou que nous laissons tomber? Quand aurons-nous la conviction qu'en Espagne, sur ce point, on n'a besoin que de restaurer, c'est-à-dire de mettre de nouveau en lumière ce que nous tenons peut-être à l'écart et dans l'oubli, comme un vieux meuble inutile, relégué au grenier, alors qu'il l'emporte incomparablement, en solidité et en force, sur ce qu'il y a de plus brillant et de plus à la mode, d'où que cela puisse venir?

L'Espagne, qui a été la nation théologique et ascétique par excellence, doit se borner à revoir son glorieux passé pour trouver les meilleurs modèles d'œuvres catholiques. Revenir donc sur ce point à l'antiquité, c'est un progrès que nul catholique sensé ne doit négliger de poursuivre et de réaliser.

Étudiez les statuts de nos anciennes congrégations, associations et fraternités. Quel doux parfum de vie surnaturelle on rencontre jusque dans leurs détails les plus insignifiants ! Quel ascétisme

ingénument chrétien respirent toutes leurs ordonnances! Comme on y visait peu à *faire de l'effet*, manie si en vogue aujourd'hui! et comme on s'appliquait à produire de sérieux résultats d'édification, d'amélioration des mœurs, de répression des vices, d'exemples publics et privés de vertu! Comme on voit palpiter dans leur ensemble le sévère « *respice finem*, » « *regardez la fin* », qui doit être l'âme de toute bonne œuvre, si elle paraît telle aux yeux de Dieu et sert à ce titre les intérêts éternels du fidèle chrétien! Comparez tou cela avec le genre de piété et de dévotion que plusieurs pratiquent aujourd'hui, et vous trouverez vite la différence qu'il y a entre esprit et esprit, entre moyens et moyens, et par conséquent, entre résultats et résultats. Nous paraîtrons téméraires et audacieux ; cependant, puisque nous avons la mission de dire la vérité, pourquoi ne la dirions-nous pas ici, claire et entière? Nous soupçonnons une grande partie de cette piété d'être un pur sentimentalisme, qui cherche uniquement dans les pratiques de la religion l'émotion naturelle, plutôt que des fruits solides de sanctification; nous craignons qu'une grande partie de ces ferveurs ne soit à la fin que des feux follets du naturalisme, au moyen duquel Satan, le grand falsificateur, entraîne beaucoup d'âmes imprévoyantes. Nous pensons que quelques-unes de ces fêtes

splendides qui captivent l'attention par la richesse des décors, l'élégance de la perspective, la profusion et la splendeur des illuminations, le choix exquis de la musique, unique objet que se proposent certaines personnes en se réunissant en association, ne produisent pas d'autre fruit que la nouvelle plus ou moins exagérée, qui se lit dans les journaux, et le profit plus ou moins considérable qu'en retirent les musiciens et les artificiers. Tout cela sera bon et très bon, comme sont bonnes pour l'arbre les fleurs et les feuilles, à condition que tout ne s'arrête pas là, mais qu'il y ait des fruits. Si l'essentiel manque, comme nous croyons qu'il le fait très souvent, à quoi servent toute la pompe de ces actes, l'enthousiasme ou l'attendrissement des cœurs, les applaudissements et les réclames bruyantes des journaux, pour la gloire de Dieu et le bien de l'âme, l'unique et vrai point de mire que doit viser celui qui ne veut pas, comme on dit, dépenser sa poudre en des salves inutiles ?

Il nous déplaît de voir que plusieurs de nos chrétiens du temps présent commencent les Exercices à la seconde des quatre semaines, et laissent comme surannée et dure, et peut-être comme pouvant inspirer de la répulsion, la première qui est fondamentale. Ainsi va disparaissant la vie spirituelle dans certaines âmes.

Méditer la mort attriste la vie ; penser à l'enfer cause des crises nerveuses ; considérer ce qu'a d'horrible le péché mortel doit être abandonné aux missionnaires de campagne ; soumettre le corps à la mortification est une cruauté dont ne s'accommodent pas les tempéraments du jour ; la haine de soi-même, l'horreur du monde, l'austérité, l'abnégation, s'accordent fort mal avec le roman qui, dans certains cabinets, alterne avec le livre de prières, ou avec l'opéra et le bal, auxquels on assiste parfois, le soir même du jour d'une communion générale. Que peut-il sortir d'un système de piété, ou de piétisme, pourrions-nous dire plus exactement, qui a perdu sa partie sérieuse et fondamentale, pour ne conserver que les simples formes extérieures, qui peuvent séduire quelqu'un par les dehors, ou tout au plus exciter d'une façon passagère la sensibilité ? Laissons toutefois cette digression, qui, à la rigueur, n'en est pas une, pour revenir à notre sujet. Une restauration bien conduite de nos antiques institutions paroissiales empêcherait assurément un bon nombre de ces inconvénients. Vous qui lisez ces pages, ne savez-vous pas qu'il existe certainement dans votre paroisse une Association du Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou une autre du Très-Saint-Sacrement, ou du Sacré-Cœur, ou bien la Congrégation de Notre-Dame des Sept

Douleurs, ou la confrérie si populaire et si universelle où du Saint Rosaire, ou une autre de celles la sage piété de nos aïeux s'est montrée si féconde et en même temps si discrète, cette piété cent et mille fois plus célèbre que celle de leurs très illustres descendants ? Ah ! parfois, l'antique autel où a été établie telle congrégation ou confrérie est aujourd'hui le plus pauvre et le moins fréquenté de votre église paroissiale ; parfois il n'est personne qui s'occupe de l'orner, qui s'inscrive sur ses vieux registres, qui y célèbre les cérémonies antiques. Pourquoi ne lui rendez-vous pas la vie qui fut autrefois si vigoureuse et si puissante, et qui pourrait le redevenir aujourd'hui, si vous le vouliez ? A quoi bon dépenser vos forces en des essais nouveaux, alors que vous abandonnez des œuvres que l'expérience recommande, qui portent en elles le sceau vénérable de la tradition, et qui, de quelque côté qu'on les considère, réunissent toutes les conditions de force, de vertu et de beauté, que l'on peut désirer ; ces vieux rétables, ces antiques images, ces bannières légendaires, ces usages poétiques conservés encore, par hasard, dans telle paroisse de notre pays, et dans lesquels sont reproduits au vif les nobles traits de l'antique physionomie morale de notre peuple, physionomie si catholique et si exclusivement catholique ?

Il est hors de doute qu'une sage *restauration* de ces antiques institutions paroissiales serait la meilleure œuvre d'esprit paroissial à laquelle puisse se livrer le catholique à notre époque. Restaurer c'est rajeunir ce qui est ancien; c'est donner un nouveau lustre, un nouveau vernis, à ce qui est altéré; c'est étayer et consolider ce qui est chancelant; c'est relever ce qui est tombé, c'est tirer de la poussière et de l'oubli ce qui était abandonné. Appliquons ce procédé aux débris très précieux que notre Espagne catholique a pu sauver de son passé, au milieu du grand naufrage actuel. Restaurons; puisque, heureusement, ce qu'il y a d'ancien parmi nous était si bon que, sauf de rares exceptions, c'est à peine si nous avons à faire autre chose que restaurer, pour nous placer en tête de ce que les autres nations ont de plus parfait.

XI

Acceptation des charges paroissiales. — Devoir spécial des riches à ce sujet.

Ce que nous venons de dire nous conduit naturellement à discourir sur un autre des moyens par lesquels le bon catholique peut et doit mon-

trer, en certaines occasions, son véritable esprit paroissial. Nous parlons de l'acceptation personnelle des charges de l'église, obligation qui n'est pas purement honorable, bien qu'elle le soit souverainement, mais qui est réelle et capitale. C'est ainsi que les paroissiens aident le curé à administrer la paroisse, dans la mesure, importante assurément, où le fidèle séculier peut y coopérer. Nous allons faire sur ce sujet quelques courtes réflexions. On sait que la législation canonique non seulement autorise, mais ordonne l'intervention des laïques ou séculiers dans l'administration matérielle des églises paroissiales.

Elle veut sans doute, par là, fournir au peuple l'occasion de s'intéresser de plus en plus à la splendeur de ses temples, et de les regarder de plus en plus comme une chose qui lui appartient, car ils lui appartiennent en effet, dès le moment où il voit qu'on a confié à ses soins la conservation et l'ornementation de ces temples. C'est dans ce but qu'a été instituée la fabrique, qui, sous une forme plus ou moins distincte, fonctionne dans toutes nos paroisses, et est comme une représentation de l'élément séculier, dans l'administration des intérêts matériels de nos paroisses. Ainsi pouvons-nous considérer le patronat qu'exercent sur d'autres églises, ou sur des autels ou chapelles de ces églises certaines familles

ou corporations auxquelles un tel privilége a été canoniquement concédé, soit parce qu'elles avaient fondé ces églises, ou simplement parce qu'elles leur avaient accordé des faveurs extraordinaires. Ainsi doit-on considérer encore la simple administration de l'entretien d'un autel ou d'une image, confié par le curé, durant tout le temps qu'il lui plaît, à telles ou telles personnes de sa paroisse, afin qu'elles veillent à sa propreté, à son ornementation, au recouvrement des rentes et des aumônes, ou à leur conversion. Eh bien! toutes ces charges devraient être l'objet d'une sainte ambition, de la part des catholiques dévoués à la paroisse et des principales familles, qui se tiendraient pour très honorés d'assumer ces charges, comme on s'honorerait de remplir les fonctions les plus élevées et les mieux rétribuées de la société civile ou politique.

Cependant, telle est la misère des temps présents, tel est le dédain avec lequel regardent la paroisse, leur mère, les catholiques influents de la plupart des localités, que, très souvent, il est très difficile au pauvre curé de trouver quelqu'un qui veuille accepter un tel office, lorsqu'arrive l'époque du renouvellement, et dans presque toutes, cet office tombe entre les mains d'hommes de la classe la plus humble, qui, si elle peut égaler et même surpasser la classe aisée en ferveur et

en bonne volonté, manque cependant des ressources, du temps et de l'ascendant indispensables pour donner aux choses de l'église l'impulsion que pourraient leur communiquer ceux qui réuniraient à une dévotion solide et courageuse les avantages d'une position sociale aisée. Il est certain que, quand nous contemplons ce spectacle dans nos populations, nous nous expliquons parfaitement le peu de respect que portent aux classes riches les classes pauvres qui les voient faire si peu d'efforts pour se rendre, ainsi qu'elles le pourraient et le devraient, véritablement respectables. Un égoïsme mesquin et mal entendu, puisqu'il se tourne contre les intérêts même de l'égoïste, les a portées à s'éloigner de la paroisse et de l'administration de ses affaires, et même à oublier les égards et le respect dus au pasteur, dont elles devaient être naturellement le principal appui. Heureux même si de misérables questions d'amour-propre local ne convertissent pas en ennemis jurés du pauvre curé ceux qui devraient être jusqu'au bout ses alliés et ses défenseurs les plus constants!

Ce n'est pas ainsi qu'agissaient nos pères, meilleurs catholiques, meilleurs citoyens et meilleurs conservateurs que ceux qui aujourd'hui se prévalent le plus de ces titres! Servir la paroisse, aider le curé, était pour eux une question de dignité, et ils n'y auraient renoncé pour personne ni pour rien

au monde. Ces écussons et ces blasons vieillis, que nous voyons encore aujourd'hui aux clefs et à la naissance des arcs, au soubassement et au sommet des autels, prouvent avec quel zèle ils établissaient une sorte de solidarité entre le luxe de leurs maisons et de leurs noms et les splendeurs de la maison et du nom de leur Dieu : ils s'asseyaient sur le marchepied ou l'estrade du conseil de fabrique, ou sur le banc séculaire de la confrérie, avec la même gravité et la même satisfaction que dans la salle du conseil municipal ou provincial, parce qu'ils savaient que jamais l'homme ne s'honore autant que lorsqu'il met sa personne au service d'intérêts et d'objets si relevés. Est-ce que, par hasard, ils ne s'honorent pas d'être appelés les serviteurs du souverain, ces majordomes et ces chambellans, qui ont une belle position dans le monde, et se font servir eux-mêmes comme de grands seigneurs? Il n'est pas jusqu'au soin des écuries royales, qui ne sont en réalité que de viles étables, qui ne constitue un emploi très important dont s'honorent des nobles et des chevaliers dans le palais du monarque terrestre; et il s'en trouverait qui dans la maison du Roi des rois dédaigneraient comme humiliants et indignes de leur condition les soins donnés à la propreté, à l'ornementation, à la conservation et au bon entretien de cette maison?

C'est ce que doit considérer tout catholique qui

veut l'être sérieusement et être regardé comme tel dans sa localité. Persuadé de la vérité de ces réflexions, il se rapprochera du curé, s'offrira sincèrement à lui et se mettra à sa disposition pour remplir les charges paroissiales. Il sera à ses côtés en tout ce qui concerne les réparations et améliorations ; il montrera pour l'ornementation de l'église paroissiale le même zèle et le même goût que pour l'entretien de ses parcs et de ses jardins; il prendra dans toute souscription pécuniaire un des premiers rangs; dans les exercices du culte, il occupera une place visible et bien connue ; il consacrera aux soins de l'autel ou de la chapelle dont il a la charge, quelques-unes des heures que d'autres perdent parfois misérablement en murmures acerbes ou en des racontars de café ou de casino. Il lui suffira de cela et de quelques autres résolutions que lui suggèreront son zèle et le soin quotidien des choses de Dieu, pour voir, avant longtemps, combien le culte est plus en honneur dans son église, combien les offices sont plus suivis, combien on assiste mieux aux instructions, combien le curé est plus respecté, et comment il se produit, dans toutes les classes de la société, une réforme dans les idées et dans les mœurs, qu'on n'aurait pu obtenir autrement.

Ah! si ceux qui, dans chaque localité, en raison

de leur condition spéciale, sont appelés et même obligés à pratiquer cette propagande, comprenaient combien elle est féconde, facile et méritoire ! Une bonne propagande d'esprit paroissial, que de changements salutaires elle opérerait bien vite dans nos foules si égarées !

XII

Bibliothèques paroissiales. — Leur nécessité. — Facilité de leur organisation. — Grande simplicité de leur administration.

Nous ne voulons pas omettre de parler ici des bibliothèques paroissiales, bien qu'en en parlant nous devions nous adresser beaucoup plus à nos confrères, les curés, qu'à leurs paroissiens. Nos amis nous pardonneront cette liberté.

Qu'est-ce qu'une bibliothèque paroissiale ? Elle n'est simplement autre chose que ce qu'on entend généralement par bibliothèque populaire, avec cette seule différence, qu'elle se fonde et s'administre ici sous la vigilance immédiate de l'autorité du curé. En un mot, elle est un dépôt de bons livres à l'usage des voisins de chaque église paroissiale, auxquels on les prête gratuitement,

afin de procurer ainsi à toutes les classes de la société le grand bienfait d'une saine lecture.

Cet apostolat a-t-il une importance réelle? Il en a une immense. Le siècle actuel pourra ne pas être éclairé, philosophique, penseur, et n'avoir aucune de ces guenilles obligées dont ne cessent de l'affubler ses admirateurs fanatiques et ses panégyristes; mais on devra lui accorder, parce qu'on ne peut aucunement le lui refuser, qu'il est un siècle liseur. Jamais peut-être, depuis que, d'après la légende, Cadmus inventa les lettres de l'alphabet, on n'a lu comme aujourd'hui; et jamais peut-être on n'a lu avec aussi peu de discernement dans le choix des livres, et, en conséquence, avec moins de profit. On lit immensément et on lit mal, parce que l'inclination naturelle du cœur vicié porte de préférence les lecteurs à des ouvrages séduisants et malsains; parce que l'inexpérience et le manque de discernement font souvent chanceler dans le chemin même ceux qui ont la meilleure volonté de ne pas faire de faux pas; et enfin parce que les mille et mille bouches de l'enfer, c'est ainsi, à notre avis, qu'on peut appeler sans exagération la presse impie, ne cessent pas un instant de répandre sur le monde des livres et des livres qui distillent à l'envie le poison et la corruption, et forment une véritable atmosphère de perversité, à laquelle il est presque impossible

au plus prévoyant d'échapper sans être plus ou moins atteint.

Ce sera donc une œuvre très agréable à Dieu et très profitable aux âmes que de procurer une lecture saine à celui qui, sans cela, en fera peut-être une mauvaise ; de lui procurer une lecture non seulement saine, mais agréable, à bon marché, et attrayante, s'il est possible. Toutes ces conditions sont indispensables, si, dans cette compétition entre le bien et le mal, qui constitue la grande lutte du siècle, nous voulons obtenir dès le premier engagement, quelques avantages. Et comme nous désirons, nous l'avons dit cent fois, que la paroisse soit le foyer, le centre et la personnification de toute œuvre bonne, pour ce motif et parce que la paroisse a plus de facilité que personne pour le faire, nous croyons que le meilleur moyen de promouvoir dans une population le goût des bonnes lectures et de contrebalancer les pernicieux effets des mauvaises, c'est l'établissement dans chaque paroisse d'une bibliothèque populaire qui, sous un autre nom et pour la distinguer de celle que la municipalité ou une société particulière aurait ouverte avec des garanties plus ou moins sérieuses de confiance s'appelle bibliothèque paroissiale.

Comment s'y prendre pour établir dans une paroisse une de ces bibliothèques ? Pour nous, ce

serait, ma foi, chose très simple. Nous chercherions un local quelconque, le plus rapproché possible de l'église. Nous commencerions par placer au-dessus de la porte et à l'endroit le plus apparent, un placard en très gros caractères portant cette inscription: « *Bibliothèque paroissiale à l'usage de tous les paroissiens* ». Nous placerions contre le mur quelques modestes planches de sapin sur lesquelles nous installerions quelques douzaines de bons livres solidement reliés, pour le choix desquels nous demanderions conseil à la personne la plus instruite et la plus zélée, et pour l'achat desquels nous chercherions la somme de cent ou deux cents francs que nous prierions la personne la plus charitable de nous donner pour l'amour de Dieu. Notre bibliothèque est debout et établie, vous le voyez. Du haut de la chaire ou du pied de l'autel, nous offririons de prêter gratuitement les livres à tout paroissien qui, par simple mesure de précaution, laisserait un reçu sur un registre ouvert à cet effet et tout serait dit. Et vous verriez que la chose marcherait avec la plus grande simplicité. Doucement et sans le moindre bruit, elle ferait dans les maisons de la paroisse comme une mission permanente dont les résultats ne tarderaient pas à être sensibles. Le pauvre convalescent, à ses heures d'ennui; le travailleur des champs, aux jours de pluie ou durant les longues veillées d'hiver; l'artisan, les dimanches et jours de

fête ; l'enfant, pendant les moments où il se repose du travail ; tous rencontreraient dans ce livre un bon ami qui leur procurerait une conversation agréable et utile, au lieu d'aller la chercher dans la taverne, au jeu ou dans les dangereux commérages et caquets du voisinage. Nous-même, si nous étions pasteur, nous irions les porter à domicile, si c'était nécessaire ; et dans le cas contraire, du pied de l'autel, nous dirions souvent à nos paroissiens ces paroles ou d'autres semblables : « Je viens de recevoir tel ou tel livre, qui est curieux et intéressant, qui est relié de telle ou telle façon, qui parle de telle ou telle question agitée aujourd'hui ; que celui qui désire le lire vienne le prendre après la grand'messe dans la salle de la bibliothèque ».

Il est certain que plus d'une âme ainsi gagnée à Dieu et à l'Église serait souvent la récompense d'un procédé si simple.

Quant à la manière de réunir des livres, voici une indication qui, toute naturelle qu'elle est, passerait inaperçue pour un grand nombre. A qui, mieux qu'à la bibliothèque paroissiale, les pasteurs pourraient-ils léguer leurs livres plus ou moins nombreux, quand l'occasion est venue d'en disposer par testament ? A qui les autres prêtres de la localité pourraient-ils mieux léguer les leurs ? Grâce à Dieu ! il n'y a pas de curé qui n'ait des livres ;

c'est là l'honneur du prêtre, même au milieu de sa gêne et de sa pauvreté : son luxe consiste presque toujours dans sa bibliothèque. Or, on est effrayé à la pensée du sort réservé après notre mort à ces tendres amis de toute la vie, dont le commerce et l'intimité nous ont procuré tant de pures satisfactions. Presque toujours, ils sont destinés à être vendus à l'encan, ce qui équivaut ordinairement à une profanation publique de la mémoire du défunt, comme de ses chers compagnons de gloire et de fatigue. Ajoutez à cela que le prix que l'on retire de telles ventes, surtout quand il est question de livres, est si modique et si insignifiant qu'on pourrait dire qu'il vaut mieux les jeter par la fenêtre que les vendre.

Or, « à quoi bon cette perte » ? pourrions-nous demander ici avec beaucoup plus de raison qu'on ne le fit la première fois dans la maison du pharisien. « A quoi bon cette perte ? Mes livres ne seraient-ils pas mieux placés dans les rayons de la bibliothèque paroissiale, mis au service des pauvres paroissiens, et lus et relus dans les familles, que dans les friperies de la place ou aux pieds du vendeur aux enchères, qui vous les maltraite à la confusion du public ? Qui, pour l'honneur de son propre nom, pour l'honneur de ses livres et de la gloire de Dieu, pour le bien de ses frères, pourrait hésiter un instant entre ces deux destinations

de sa bibliothèque ? Que tous les prêtres s'engagent donc à mettre dans leur testament une clause par laquelle ils ordonnent à leur exécuteur testamentaire de donner tous leurs livres à la bibliothèque paroissiale à titre de legs pieux, et ils verront avec quelle rapidité se formera une merveilleuse collection de livres, digne d'être mise en parallèle avec celle du particulier le plus instruit. En peu d'années, avec quelque persévérance dans cette façon de faire, chaque paroisse aurait sa bibliothèque publique, comme peut en avoir aujourd'hui une grande ville quelconque. Et si les séculiers instruits et catholiques, qui n'ont pas d'héritiers directs, imitaient cette conduite, bien vite la bibliothèque populaire paroissiale prendrait un accroissement considérable

En fin de compte, personne n'en retirerait autant de profit que les prêtres et les personnes lettrées de la localité. Cette quantité de livres légués à la paroisse par leurs prédécesseurs serait pour eux comme un bien dont ils ont l'usufruit et se serviraient en cas de nécessité. Le jeune curé ou le jeune vicaire, à qui l'âge ou le manque de ressources n'ont pas permis dans les malheureux temps actuels de se former une bibliothèque personnelle, en trouveraient une toute formée dans le presbytère, auquel elle est attachée, et en mesure de leur rendre de précieux services. Un curé

distingué nous écrivait naguère qu'il partageait nos idées sur ce point et pensait qu'en effet le riche a raison de donner à cette œuvre une grande et une très grande importance. N'est-il pas vrai que si ce procédé avait été toujours pratiqué, chaque paroisse, même la plus abandonnée, offrirait aujourd'hui au pauvre prêtre qui doit aller l'habiter, l'attrait d'une magnifique bibliothèque ? Pourquoi donc ne commencerions-nous pas, dès maintenant, d'agir ainsi en faveur de ceux qui doivent venir après nous, qu'ils appartiennent au clergé ou au peuple ?

Mais, après que la bibliothèque paroissiale est établie, il faut s'occuper de l'administrer. Un ami très estimable nous dit que c'est là la partie la plus difficile de l'affaire. Quant à nous, Dieu nous pardonne ! elle nous paraît la plus simple. Abstraction faite de ce que pourraient, à bon droit, décider nos supérieurs sur ce point, nous organiserions l'administration de la bibliothèque paroissiale sur le modèle d'une autre institution paroissiale quelconque, par exemple de la confrérie des âmes du Purgatoire, du Rosaire ou du Saint-Sacrement. Nous nommerions, tous les ans, tous les deux ou tous les cinq ans, deux administrateurs choisis parmi les membres les plus zélés et les plus intelligents de la paroisse. Il suffirait de les instruire de leurs obligations,

pour qu'aussitôt cela se perpétuât par tradition, comme il arrive dans les autres administrations d'œuvres de dévotion ou de bienfaisance.

Avec la demi-heure pendant laquelle ils restent présents chaque dimanche au sortir de la grand' messe, dans la salle de la bibliothèque, pour donner les livres demandés et recevoir ceux qu'on rend, ils se tireraient très aisément d'affaire. Un modeste registre où l'on consigne ce mouvement hebdomadaire, un catalogue général des livres qu'on possède, un compte abrégé des aumônes reçues et de leur emploi ; voilà toutes les écritures qu'ont à faire de tels bibliothécaires. Qu'on juge si une telle administration est compliquée !

Que le ciel nous bénisse ! Combien de choses de ce genre n'offrent pas de difficultés et peuvent se faire avec la plus petite dose de bonne volonté !

Courage donc ! et que d'ici à peu de temps, chacune de nos localités ait son centre d'instruction catholique, qui, si nous ne nous trompons fort, sera bientôt la meilleure école du véritable et sincère esprit paroissial !

XIII

Le curé, personnification de la paroisse. — Sublimité de cette personnification.

Notre travail ne serait pas complet, même dans le sens le moins absolu qu'on puisse donner à ce mot, si nous ne consacrions pas un paragraphe spécial à la personne qui, dans la paroisse, en est comme la personnification typique ; nous voulons dire le curé. Tel sera donc le dernier sujet que nous considérerons dans la série déjà trop longue des réflexions au moyen desquelles nous avons essayé de captiver l'attention de nos lecteurs.

Le curé est la personnification de la paroisse. Voilà la formule la plus exacte pour exprimer l'importance religieuse, sociale et même matérielle de ce modeste fonctionnaire, dont les attributions, bien qu'il soit lui-même très populaire, sont les plus élevées et les plus sublimes qui s'accomplissent dans toute les conditions de la vie publique. Il n'y a pas de magistrature comme la sienne ; ni celle du roi assis sur son trône élevé, ni celle du juge placé sur son estrade honorable, ni celle du capitaine à la tête de sa puissante armée, ni celle du père de famille assis au foyer domestique. Elle les résume toutes dans sa très simple unité, et,

par son influence secrète, elle les soutient et les sanctionne toutes.

Napoléon, dans une de ses fréquentes invectives contre l'Église, unique digue puissante qu'ait rencontrée son ambition effrénée, laissa échapper ces phrases que l'histoire a recueillies et qui contiennent un lumineux enseignement: « La partie est inégale! Ils veulent que je me contente du gouvernement des corps, en se réservant pour eux (les curés) la direction des âmes » ! Voilà, exprimée en termes clairs, malgré leur ton brusque et fanfaron propre aux militaires, la vérité sur cette question. Depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, et depuis l'époque actuelle jusqu'à la consommation des siècles, il n'en a pas été, il n'en sera pas et il ne pourrait en être autrement. Les pouvoirs humains se sont résignés et se résigneront constamment à gouverner la partie matérielle de l'homme ; les âmes ont appartenu et appartiendront uniquement à celui qui les dirige au nom de Dieu, sous peine, pour ces âmes, de ne supporter, comme il arrive à tant d'infortunés, ni joug ni direction d'aucune sorte. L'État est presque omnipotent en tout ce qui se rapporte à l'extérieur du citoyen. Avec son sceptre, ou sa verge, ou son sabre, ils l'obligera, sur ce point, à se plier à toutes ses exigences. Les intérêts, l'habitation, le costume, l'idiome, la communauté de vie, tout l'assujettira à des liens

lourds ou légers, selon qu'une main gantée de soie ou de fer préside au gouvernement général. Mais qu'ils cessent de se faire illusion, le roi, le dictateur, le comité de salut public, ou quelque autre personnage que ce soit, et de quelque nom que s'appelle le représentant de la force légale ou illégale; ils ne pénétreront pas dans le sanctuaire des âmes, si le seul pouvoir qui en tient la clef, c'est-à-dire le pouvoir religieux, ne la leur prête. Au temps de la plus pure monarchie, la royauté était un dogme pour tous les cœurs, et la loyauté un devoir devant lequel on ne reculait jamais; mais c'était parce que la religion avait sanctifié et consacré de telles idées. Toutefois, même à cette époque, le génie du grand Caldéron savait faire entendre, du haut de la scène espagnole, aux puissants monarques de son siècle, cette vaillante et populaire stance, que plusieurs jugeraient aujourd'hui irrespectueuse, et que les princes et les peuples regardaient alors simplement comme très chrétienne : « Il faut donner aux rois nos biens et notre vie ; mais l'honneur est le patrimoine de l'âme, et l'âme... n'appartient qu'à Dieu ».

Or, cette magistrature directe sur les âmes, *qui n'appartiennent qu'à Dieu,* selon la phrase du grand dramatique, ce n'est pas le roi, ce ne sont pas le juge, le gouverneur ou l'alcade constitutionnel ou populaire, qui l'exercent; mais bien le

curé, représentant son évêque, lequel représente le Souverain Pontife, qui tient la place de Dieu. Chaîne magnifique, faite non point de fer ni d'or, mais d'autorité, et d'une autorité exclusivement morale, exerçant un ascendant purement divin, chaîne qui relie le dernier fidèle de la plus petite paroisse du coin du monde le plus oublié, au trône, non point des rois ou des empereurs, mais du Fils du Dieu vivant, assis à la droite de son Père céleste. De telle sorte que le pauvre curé de paroisse, dernier anneau de cette chaîne merveilleuse, dernier degré de cette divine hiérarchie, sera, si l'on veut, un homme faible, infirme, moins savant peut-être que le grand seigneur de l'endroit, moins habile que lui dans le maniement des affaires publiques, moins saint peut-être quelquefois que quelques-uns de ses subordonnés ; mais s'il peut en être ainsi, et si, en réalité, il en est ainsi de l'homme, il en est et il en sera toujours tout autrement de l'autorité qu'il exerce : la personne pourra être humble, la personnalité ne laissera jamais d'être très élevée. La direction de l'homme dans ce qu'il a de plus noble, qui est son être spirituel, ne vient et ne peut venir que de là. La consolation dans les tribulations durant la vie et au moment de la mort, ne se trouve que là ; nul autre, petit ou grand, savant ou ignorant, ne peut diriger et conso-

ler, si ce n'est le pasteur. La morale publique et privée, le respect des lois, le respect de l'autorité, la considération mutuelle des citoyens, en un mot, la formule et l'abrégé, dans l'humanité, de toutes les obligations et de tous les droits résumés dans ces trois mots : « vivre honnêtement, ne blesser personne, et rendre à chacun ce qui lui appartient », puisent là leur force, s'ils en ont quelqu'une, s'appuient sur ce fondement, s'ils ne veulent pas être agités, selon le caprice des appétits et des passions. L'autorité du pasteur est donc plus grande que celle de tous les agents réunis que peut avoir à son service l'autorité civile pour arriver à l'observation des lois et à la conservation de l'ordre social.

Nous avons dit avec quelle déférence devrait toujours traiter cette autorité de l'ordre moral, l'autorité de l'ordre matériel, qui, de quelque côté qu'on la considère, serait obligée de reconnaître toujours son infériorité, si dans notre siècle, les idées n'étaient pas misérablement égarées, et les plus claires notions obscurcies, en dépit de tant de lumière.

XIV

L'autorité civile et l'autorité paroissiale. — L'écharpe et l'étole. — Récapitulation générale. — Une dernière parole. — Douloureux et glorieux tribut.

Par son origine et par sa fin, l'autorité paroissiale est la plus élevée de toutes celles qui fonctionnent dans l'organisme de nos sociétés chrétiennes. Très souvent, cependant, celles-ci ne lui reconnaissent malheureusement pas ce caractère ; mais elles prennent plaisir, en apparence, à la voir constamment humiliée, pour ne pas dire avilie. Il est vrai que, depuis des années, l'épidémie qui règne dans le monde, c'est l'horreur de la prépondérance cléricale, et actuellement, rien n'indique qu'on songe à y porter remède. Il sera nécessaire peut-être d'y appliquer le cautère douloureux du feu de la démagogie, pour que le monde actuel connaisse de qu'elle façon et à quel point est défectueuse sa prétendue civilisation, et pour que cette dernière sorte corrigée et amendée de ses errements déjà chroniques.

Mais laissons de côté les digressions, et arrivons

à la question. Le curé devrait être le chef et le directeur reconnu de tout ce qui a rapport à l'ordre moral, dont il est le représentant le plus naturel. Nous concevons que la municipalité le nomme vice-président d'une commission de travaux publics d'armement et de défense ; mais il serait ridicule qu'on lui confiât un rôle aussi secondaire dans une société de charité ou d'enseignement ; et je connais une localité où on a eu le courage de nommer le curé vice-président de la commission administrative du cimetière de sa propre paroisse, c'est-à-dire, de ce champ que la loi considère comme ne faisant qu'un avec l'église, et qui, partant, au point de vue civil et canonique, ne saurait être soumis à une juridiction autre que celle de la paroisse. Ce sont là des faits inouis ! Et tout cela parce que le citoyen alcade, représentant de la loi humaine, se regarderait comme déshonoré d'être sous la présidence du ministre de Dieu, représentant de l'autorité divine. Ainsi s'élèvent les peuples à l'école du mépris de toute autre force que celle du sceptre municipal. Ainsi, avec ce procédé, qui n'est ni catholique, ni chrétien, ni conservateur, ni rationnel, mais brutalement césarien, on enseigne à ne craindre que celui qui peut nous frapper avec un bâton ou nous contraindre au moyen d'une amende, dès

lors que l'homme qui représente les idées de vertu, de conscience, de force morale, de droit divin, etc., se voit traité si dédaigneusement par celui qui, aussi respectables que soient ses qualités accidentelles, n'est, après tout, à notre époque, que l'œuvre plus ou moins légitime, plus ou moins mensongère du suffrage universel. Ils entendent donc mal les choses ceux qui, tout en se disant hommes d'ordre et conservateurs, favorisent à ce point la déconsidération de toute autorité, en renversant si inconsidérément celle qui est au-dessus de toutes les autres.

Et encore, s'il n'y avait que cela ! si les absurdités du sécularisme actuellement en vigueur s'arrêtaient là ! La loi exempte de certains impôts la dotation du curé, qui n'est pas et ne peut pas être considérée comme une matière imposable, qu'on la regarde comme une simple et stupide dévolution de biens propres perdus à une heure funeste, ou comme une aumône volontaire du peuple fidèle, et par là même précaire et contingente, ainsi qu'il arrive avec les droits aussi vantés qu'insignifiants de l'étole et de l'autel. Il s'est trouvé une localité où l'on a imposé une contribution au pauvre curé, même pour ce qu'il reçoit de ses paroissiens à titre d'aumône pour la célébration de la Messe. Exaction ridicule, absolument monstrueuse, comparable uniquement à celle par laquelle les *italianissi-*

mes avancés ont prétendu que le Pape devait payer une contribution prise sur les aumônes que nous, les fidèles, nous ses fils, lui envoyons pour subvenir à ses besoins. Il est certain qu'après de tels mépris des droits, publiquement commis et autorisés par ceux qui devaient être les plus fermes appuis du prestige paroissial, nous ne sommes pas étonnés de voir le flot montant de la marée socialiste, les attentats contre les rois, les menaces contre les riches, l'anarchie prêchée à nos prolétaires comme le plus bel idéal. Ces cruels démagogues auront une excuse au tribunal de l'histoire, mais non au tribunal de Dieu ; on dira que ce ne sont pas eux qui ont répandu la semence ou couvé le germe révolutionnaire. Et on dira la vérité.

Que les catholiques, qui veulent l'être en toute sincérité et vérité, n'imitent pas en cela l'État moderne. Que l'alcade soit pour eux la *véritable image* du roi, mais que le curé soit aussi la *véritable image* de Dieu ; et qu'ils traitent l'un et l'autre avec la différence d'égards dus à chacune de ces deux majestés. Que la majesté terrestre se regarde pour ce qu'elle est, c'est-à-dire comme subordonnée dans ses fonctions à celle du ciel, qui tient la première place, et mérite, de ce chef, le respect, l'assistance et l'obéissance. A mesure que l'élément officiel laisse le curé dans un plus grand abandon et un plus

grand oubli, l'obligation pour le catholique de s'en occuper devient plus rigoureuse et plus urgente. A l'époque où l'union de l'Église et de l'État était réelle et non une convention mensongère comme elle semble l'être aujourd'hui dans beaucoup de nations, le fidèle pouvait se regarder comme déchargé d'une foule d'obligations qu'avait assumées l'État, à titre de délégué. Aujourd'hui les circonstances sont telles, cette union bénie entre l'Église et les pouvoirs publics en est venue à ce point, que plusieurs penseurs catholiques sont amenés à mettre en question si un état de franche et loyale séparation ou de persécution déclarée serait moins désastreux pour le catholicisme, que ce monstrueux amalgame de relations léonines, où la partie la plus forte se regarde, en pratique, comme dispensée de tous les devoirs, en même temps qu'elle est ridiculement jalouse et exigeante à l'excès dans l'exercice de ses prétendus droits. L'heure est donc venue de parler bien haut, pour que la faiblesse ou l'égoïsme des catholiques ne puissent invoquer comme excuse l'ignorance. L'Église et, par suite, la paroisse, qui est sa représentation la plus immédiate, ne peuvent plus compter désormais que sur le concours du simple fidèle : au simple fidèle s'impose donc rigoureusement le devoir de prendre à son compte cette charge très urgente. A lui re-

vient, en conséquence, l'obligation d'édifier, de conserver ou de réparer le temple et ses dépendances ; d'entretenir le culte et tout ce qui s'y rapporte, tels que les meubles, les ornements, le luminaire, la musique, les cloches et le reste ; de veiller à l'ornementation du temple et à l'entretien des ministres, s'ils sont dans la nécessité par suite de leur pauvreté, du délai ou de la suppression de leur traitement, ou d'un mécompte forcé ; de concourir aux œuvres paroissiales de bienfaisance et d'instruction catéchistique, de leur bourse ou de leur personne, et avec cette dernière plus qu'avec la première ; d'accepter sans résistance et même avec joie le service des différentes charges, qu'elles soient honorifiques ou effectives, dans lesquelles le droit canonique a décidé que les séculiers devaient venir en aide aux ecclésiastiques ; de remplir, en un mot, envers leur mère spirituelle ce triple devoir de révérence, d'obéissance et d'assistance, que tout bon fils, comme l'enseigne le catéchisme, doit à ses parents selon la nature.

Le catholique espagnol, accoutumé depuis de longs siècles à voir fonctionner toutes ces œuvres, n'est pas entré cependant aussi pleinement que nous le désirerions dans ce véritable esprit paroissial, qui est aujourd'hui de la plus indispensable nécessité. Ces choses et beaucoup d'autres seront enseignées à

notre malheureuse patrie par les tristes circonstances présentes, et par celles beaucoup plus calamiteuses encore que nous réserve l'avenir. Pour remédier aux maux présents et prévenir autant que possible les maux à venir, rien n'est plus opportun qu'une propagande efficace et constante d'esprit paroissial. Si nous avions pu y contribuer plus ou moins par ces quelques pages, notre vœu serait accompli, et notre fatigue aurait reçu sa récompense.

Un mot encore avant de conclure. Nous voulons l'adresser à nos frères dans le sacerdoce, à ceux qui sont chargés, dans ces temps malheureux, du difficile et épineux ministère paroissial. Si nous osons le leur adresser, ce n'est point en vertu de notre autorité, puisque nous n'en avons aucune, mais c'est à titre d'amitié, de cette amitié dont ils nous donnent chaque jour des preuves si nombreuses. Voici ce mot.

Les pasteurs sont la personnification la plus naturelle de la paroisse; qu'ils soient donc aussi la personnification la plus naturelle de l'esprit paroissial. Ils prêcheront par leur conduite cette vertu, ou mieux cet ensemble de vertus, à leurs paroissiens pour qui ce sermon muet aura incontestablement plus d'efficacité que tous ceux que leur a adressés notre plume dépourvue d'autorité. Dans toutes les provinces d'Espagne, dans notre Catalogne

en particulier, la digue la plus puissante qu'ait rencontrée dans les populations la révolution dans son œuvre de démolition, a été la fermeté apostolique de ces obscurs athlètes de la foi, dont la couronne dans le ciel doit être aussi glorieuse qu'est grande actuellement leur responsabilité, et souvent cruel leur martyre. Oui, le martyre, car ils étaient pasteurs ceux qui furent les premières victimes que la fureur révolutionnaire immola dans notre pays en haine de la foi, longtemps avant qu'on égorgeât les religieux ; ils furent pasteurs, pauvres ou plutôt riches amis ! ceux qui, il y a peu d'années, illustrèrent par l'effusion de leur sang le ministère paroissial dans les jours lugubres de la dernière révolution fédéraliste. Cette seule parole « *mis à mort* », placée à côté du nom de chacun d'eux dans nos nécrologes, à la place du simple mot « *est mort* », qui accompagne les autres noms, honore tout le corps, est un triomphe pour tout le pays, qui compte de si dignes fils dans son clergé honoré des haines de l'impiété !

LE SACERDOCE DOMESTIQUE

INTRODUCTION

Ce sujet, qui a toujours été très important, l'est aujourd'hui au plus haut degré. Aussi bien, devons-nous le traiter avec l'ampleur et la réflexion que nous accordons, dans notre œuvre de propagande, aux sujets les plus transcendants et les plus délicats. Nos lecteurs ont déjà compris quelle est la matière qui va faire l'objet du présent opuscule. Nous avons l'intention de nous occuper des obligations rigoureuses du catholique, considéré comme chef de famille, envers cette famille, à la tête de laquelle l'a placé Dieu Notre-Seigneur. Obligations dont l'ensemble constitue un certain sacerdoce domestique, comme la famille chrétienne constitue en quelque sorte une église domestique, selon la parole même de l'apôtre saint Paul ; sacerdoce dont les fonctions sont exercées dans leur sphère respective par le père et la mère envers tous ceux qui sont réunis sous leur toit et placés sous leur juridic-

tion, mais spécialement sur leurs fils, qui sont la chair de leur propre chair et le sang de leur sang ; sacerdoce dont l'institution est de droit naturel, et par conséquent de droit divin ; puisque *Dieu et Dieu seul est l'auteur de toute paternité au ciel et sur la terre.* En conséquence, tous les droits et tous les devoirs qui en découlent sont également divins, et ne sont point l'effet d'une pure convention humaine, d'une simple législation civile, ou d'une théorie philosophique variable et inconstante. Sacerdoce dont la responsabilité est immense, puisque, de son accomplissement parfait ou imparfait, dépend l'être physique et moral du fils, son sort temporel et éternel ; l'ordre dans la famille et dans la société, et cela, non seulement dans une génération, mais dans une suite de générations embrassant parfois des siècles entiers.

Combien diffèrent de ces idées élevées celles que professent ou tout au moins que pratiquent sur ce sujet particulier la plupart des hommes du jour ! On dirait, à voir le désordre de certaines maisons, désordre dû à l'incurie et aux mauvais exemples des parents, que rien n'est moins important que les enfants et les inférieurs, que rien ne mérite moins d'attention et de soins. On veille avec plus de diligence à la conservation d'un édifice matériel au moyen de réparations continuelles

qu'à celle des bonnes mœurs. Les arbres des champs et les animaux de la basse-cour paraissent à ce singulier catholique mériter plus de considération que les âmes de ses enfants et de ses serviteurs. Plût à Dieu que l'éducation de sa famille l'occupât aussi longtemps et lui fît faire d'aussi sérieuses réflexions que l'augmentation de ses bénéfices ou l'amélioration de ses produits industriels !

Mais ce n'est pas seulement au point de vue chrétien que cette situation d'un grand nombre de familles est honteuse et lamentable. Elle l'est aussi sous le rapport de la convenance temporelle et terrestre. Si nous voulions chercher le secret des amertumes sans nombre qui affligent l'existence intime de beaucoup de maisons, nous le trouverions incontestablement dans cette coupable insouciance, qui semble plutôt une corruption calculée dans laquelle végète la famille. Dieu permet, pour le juste châtiment des pères, qu'ils ne veuillent pas l'être comme sa loi le prescrit ; que les fils, qui devraient être leur joie et leur félicité, soient leurs propres bourreaux. C'est là un de ces énormes péchés qui entraînent avec eux, même en cette vie, le châtiment qu'ils ont mérité. Ici plus que partout ailleurs, se vérifie le proverbe qui dit que chacun récoltera ce qu'il aura semé. C'est là une sentence qui pourra paraître à quel-

ques-uns vulgaire et triviale, mais qui ne l'est assurément pas, puisqu'il existe tant et tant de malheureux pères et mères à qui elle semble absolument inconnue, ou qui, en pratique, l'oublient et la négligent complétement.

Mais là ne s'arrêtent pas les funestes conséquences de la mauvaise éducation et du gouvernement défectueux de la famille. La société en général en supporte les conséquences déplorables. Les désastreuses révolutions qui agitent notre siècle, il nous est facile de le constater, n'ont pas besoin de chercher ailleurs leur origine et leur explication. Le moderne révolutionnaire, presque toujours (il y a des exceptions, mais elles sont rares), a commencé par devenir tel au milieu des caresses de ses parents. Avant que le club ou la loge l'eussent entièrement formé, le futur démagogue avait fait son premier apprentissage dans le mépris consenti de l'autorité paternelle, dans l'oubli complet de Dieu et de sa loi sainte, dans l'indépendance absolue de chacun érigée en règle unique dans certaines maisons organisées à la moderne. Ce qui sort, sous forme de loi, des Parlements révolutionnaires, a été premièrement comme couvé et préparé au foyer domestique de milliers et de milliers de citoyens, en apparence inoffensifs, qui, par leur déplorable conduite comme pères, étaient déjà libéraux et

révolutionnaires dans le gouvernement de leur intérieur, avant que toute la nation parût atteinte par la contagion et la pourriture de cette lèpre dégoûtante.

Nous allons voir tout cela et quelque chose de plus encore dans le présent opuscule.

I

S'il convient de donner le nom de sacerdoce catholique aux fonctions des parents relativement à l'éducation de leurs enfants et de leurs inférieurs.

Il semblera hardi à quelques-uns que nous ayons donné ce nom de sacerdoce à l'ensemble des fonctions qui naissent du caractère moral de la paternité, tel que l'entend le christianisme. Il y a certainement de quoi se tenir en garde; car, en vérité, on a fait de nos jours un tel abus du mot *sacerdoce*, qu'il frise la profanation. Ceux qui ont déclaré le plus ouvertement la guerre à tout culte positif, et conséquemment à tout véritable caractère sacerdotal, ne cessent de se rendre journellement fatigants et ennuyeux en l'attribuant à une partie des fonctions humaines qui ne sont rien moins que sacrées ou sacerdotales. Passe encore que

l'on appelle la magistratare judiciaire, dûment exercée, *un sacerdoce ;* parce qu'en saine philosophie, on ne peut ni proclamer le droit avec autorité, ni l'imposer comme obligatoire, ni appliquer une sanction pénale à ses violateurs, sans que celui qui exerce cet office se donne comme le délégué de Dieu, qui est la source unique du droit et l'unique juge des actions humaines. En effet, si ce n'est pas en vertu de cette formelle délégation : « Par moi règnent les rois et les législateurs portent des jugements justes », (Prov. VIII, 15), « Par moi règnent les rois et les puissants décrètent selon la justice » (Prov. VIII, 16), avec quelle ombre de raison, un homme comme moi, ou la société, réunion d'hommes semblables à moi, qui n'ont sur moi que la supériorité du nombre, c'est-à-dire la force brutale, me disent-ils à moi leur égal, à moi, libéralement parlant, unique juge compétent de ma conduite, que ceci est bien et que cela est mal, me feront-ils une défense et m'infligeront-ils un châtiment ? Si les juges ne sont pas les délégués de Dieu et les représentants de sa loi éternelle et de sa juridiction imprescriptible sur la société, qui est à lui et qui doit lui être soumise comme l'individu, ils ne sont ni magistrats, ni prêtres de la loi ; ils seront simplement des despotes revêtus de la toge, qui prononcent contre moi une sentence tyrannique,

se prévalant de leur force et de ma faiblesse, ou des assassins légaux, lorsque, par la main du bourreau, ils me font monter sur l'épouvantable échafaud. Passe encore que l'on accorde le nom et l'honneur du sacerdoce aux représentants légitimes de la justice. Mais pourquoi voit-on s'arroger fastueusement le *sacerdoce de la science,* cent et cent malheureux qui ne la connaissent et ne la cultivent que pour la fouler aux pieds et la faire servir de bélier contre la foi et la morale, et pour donner au monde, comme des oracles de science, les délires de leur raison et les caprices de leur orgueil? Dans quel but un journaliste d'une honorabilité douteuse nous étourdit-il et nous importune-t-il chaque matin et chaque soir avec le prétendu *sacerdoce de la presse,* de la presse qui (nous éprouvons de la peine à avoir la mission de le dire, car enfin tout indigne que nous sommes, nous sommes plus ou moins journaliste), montre fréquemment qu'elle n'a pas de mission sacerdotale ou divine, et qu'elle manque même de naturel, de pudeur, de conscience, de sens commun.

Le sacerdoce que nous attribuons à la paternité n'est pas de cette espèce, et n'a pas de fondement si chancelant. Il n'y a là ni exagération ni métaphore. Ce sacerdoce a son caractère propre, réel et pratique. Le père de famille et la mère aussi, dans un certain degré, exercent dans

la maison régulièrement organisée un sacerdoce véritable.

Dans le premier âge du monde, aux jours de la simple organisation patriarcale, qui forment comme l'enfance du monde, le père était prêtre dans toute l'étendue des attributions qui peuvent être désignées sous ce nom. Non seulement il instruisait ses fils et ceux qui dépendaient de lui, et il maintenait vivantes au foyer les augustes traditions de la révélation primitive, mais c'était lui qui bénissait les mariages, qui imposait aux nouveau-nés leur nom et le sceau de la circoncision, qui offrait à Dieu les sacrifices. Dans la Bible, comme dans les poètes antiques, nous trouvons la paternité investie de fonctions si saintes qu'elles durèrent chez le peuple Hébreu jusqu'à ce que la loi écrite fût donnée par Moïse sur le mont Sinaï, et chez les autres peuples, jusqu'à ce que la corruption complète des mœurs et l'oubli de la révélation naturelle les eût conduits à l'idolâtrie.

La loi donnée par Dieu à son peuple sur le Sinaï et confirmée sur ce point par l'enseignement évangélique chargea certaines personnes déterminées des fonctions les plus augustes du sacerdoce ; dans la Loi ancienne, en désignant pour le culte divin la race d'Aaron et la tribu de Lévi ; dans la Lo nouvelle, en créant une hiérarchie spéciale, qui,

perpétuée par le sacrement de l'Ordre, fût dans le peuple chrétien l'unique dispensatrice des mystères divins. Dès lors, comme il y eut un lieu spécialement destiné à être le temple, il y eut aussi un personnel expressément député pour exercer le sacerdoce ; et tout lieu ne fut plus apte à recevoir l'autel, ni tout chef de famille à servir à l'autel. L'antique simplicité des mœurs ayant disparu, l'organisation de la société s'étant complétée par le fait même de son développement extraordinaire, cette séparation d'attributions était indispensable ; et le fait même de la trouver universellement établie, chez les Juifs comme chez les Gentils ; dans les pays où règne la loi évangélique, comme dans les nations infidèles récemment découvertes par la géographie moderne, nous dit clairement qu'elle s'imposait par la force naturelle des choses et que cette institution répondait à une véritable nécessité. Et cela sans oublier les raisons spéciales d'ordre surnaturel qu'a eues Jésus-Christ d'instituer les degrés de la hiérarchie ecclésiastique dans le christianisme.

Dès lors, par la création de cette nouvelle paternité d'ordre purement spirituel, et d'un caractère tout surnaturel, le père de famille fut déchargé des fonctions principales du sacerdoce, dont il avait été investi à l'origine ; mais il n'en fut pas ainsi de toutes ces fonctions. Le père n'offrit plus les sacrifices, ne bénit plus les mariages, ne

pardonna plus les péchés. Sa maison ne fut plus un temple, et son foyer l'autel du culte et de l'expiation. Toutefois, Dieu ne voulut pas que le père fût privé de toutes ces sublimes prérogatives, et que son front fût dépouillé de ce caractère si respectable de délégué divin. Il se contenta de les restreindre et de les réduire à des proportions plus modestes, mais non moins sublimes et glorieuses à ses yeux. Il n'émancipa point de la juridiction pastorale domestique les âmes des enfants, en les plaçant sous la juridiction plus spéciale de ses ministres divinement élus, consacrés et assistés par lui dans cette charge. Il ne fit que lui adjoindre des auxiliaires et compléter par cette nouvelle paternité spirituelle ce que pouvait avoir d'incomplet et d'insuffisant la paternité naturelle dans l'ordre des intérêts les plus élevés de l'âme. On peut donc en toute vérité et rigueur d'expression, donner aux fonctions du père le nom de sacerdoce domestique.

II

Analogies entre le sacerdoce du foyer et le sacerdoce de l'autel.

Si quelqu'un persistait à mettre en doute la propriété du mot *sacerdoce* que j'applique au ministère moral de la paternité chrétienne, je me permettrais seulement de lui demander : De quoi est père le père de famille ? Il est clair que ce n'est pas seulement des corps ; car alors sa condition serait assez matérielle et grossière ; elle cesserait d'être humaine, mais uniquement bestiale. La paternité humaine a, il me semble, quelque chose de plus élevé et de plus respectable que celle du cheval, par exemple. Le père de famille est un homme, père d'autres hommes, c'est-à-dire père d'êtres composés d'un corps et d'une âme. Et comme l'âme est, dans ce composé, l'élément supérieur et qui constitue ce que les scolastiques appellent sa forme substantielle, il suit de là, en toute rigueur, que le père de famille doit être avant tout appelé le père des âmes. Il ne les crée pas, c'est vrai ; mais Dieu ne les crée et ne les unit aux corps que moyennant l'intervention du père. L'homme est donc père des âmes, et elles lui doivent également l'existence

terrestre pour laquelle Dieu les a créées, et qui est le fondement de la première condition de l'existence supérieure et éternelle à laquelle elles sont destinées. Il faut donc ajouter que le père de famille n'est pas seulement père des âmes, mais qu'il est père des âmes pour le ciel, plus que pour la terre, puisqu'elles n'ont été créées pour la terre que d'une manière transitoire, et pour le ciel d'une manière permanente et définitive.

Premier titre de la dignité du père et première note de son caractère sacerdotal ! Donner des âmes à Dieu pour sa gloire dans le temps et dans l'éternité ! Que cette très noble pensée relève et exalte le ministère de la propagation de l'espèce humaine ! Oh ! homme ! compare ces extrêmes! Ou tu es très vil, tu es comme un animal sans raison, si tu ne crois pas avoir dans l'état de mariage d'autre mission que celle d'engendrer de nouveaux êtres terrestres, sans relation aucune avec leur esprit, sans aucune destination pour l'éternité ; ou tu es, au contraire, semblable à Dieu, depuis qu'il a daigné partager avec toi les fonctions de sa paternité universelle, en te donnant dans l'œuvre de la perpétuation du genre humain une participation si grande, si indispensable, si élevée. La conservation, disent les philosophes, est une création continuée. Ce que Dieu fit en créant Adam, tu le fais d'une certaine façon en conservant sa race.

Il créa, tu procrées ; c'est-à-dire tu crées pour lui ou à sa place, car telle est le double sens de la préposition placée devant le verbe créer ; tu crées comme agent et ministre de Dieu ; tu représentes, comme père, la divinité dans le plus sublime de ses attributs ; celui de communiquer l'être, de produire de nouvelles existences.

Et que procrées-tu, c'est-à-dire que crées-tu comme instrument de la divinité ? Ce ne sont pas précisément des corps périssables, des corps de boue ; il suffirait pour cela que tu fusses une brute, ou une plante dont la semence est confiée à la terre ; mais tu crées des âmes et des âmes immortelles, des âmes en qui se réflète l'image de Dieu, des âmes que tu crées, non pour toi, mais pour Dieu ; car il t'ordonne de les créer comme une chose particulièrement à lui, et qui lui est destinée. Écoute une observation. Dans les corps, qui sont la partie qui t'appartient plus directement, Dieu te permet de graver en quelque sorte ton sceau. Ainsi se présente à nous la physionomie des parents dont les fils offrent en général une image au monde. Mais il n'en est pas ainsi des âmes. Les âmes ne reproduisent que l'image de Dieu ; car bien que Dieu se serve de toi pour leur donner l'existence, il veut cependant qu'on sache qu'en cela plus qu'en toute autre chose, ta paternité est seulement un reflet de la

sienne, et en conséquence, ton autorité n'est qu'une représentation et une délégation de celle de Dieu.

Je ne m'étonne plus que l'Église catholique, dans le catalogue de ses sacrements, ait placé l'Ordre près du Mariage. Ils ont entre eux une ressemblance plus grande que leur disparité apparente ne permet de le constater à première vue. L'Ordre sacré est un mariage du jeune lévite avec l'Église, et le résultat de cette union est la fécondité et la paternité spirituelle, attribut du sacerdoce chrétien. A son tour, le Mariage selon le Christ est une certaine ordination sacrée des époux qui les élève du rang de simples fidèles à celui de ministres pour la perpétuation indéfinie des générations humaines. En sorte qu'il peut se faire ici une certaine conversion de termes qui montre plus que tout le reste l'analogie intime des deux concepts. L'Ordre sacré donne au ministère sacré le caractère d'une certaine paternité, le saint mariage donne en retour aux parents selon le Christ, le caractère d'un ministère sacré. L'Ordre sacré est un mariage d'un ordre supérieur et le Mariage chrétien est en quelque sorte une ordination d'un ordre moins élevé. Dans les deux, la paternité que l'on acquiert est de Dieu et pour Dieu. Et en conséquence, dans les deux institutions, la dignité

est divine et la responsabilité épouvantable, bien que dans un degré différent.

Je ne sais si telle est la pensée de la plupart de ceux qui se marient, lorsqu'ils contractent devant Dieu et devant leur conscience des liens si sacrés. Ah ! le caractère sacerdotal de la paternité devrait être tenu en compte, non seulement dans l'éducation des enfants, mais longtemps à l'avance, lorsque, à la réception de la bénédiction nuptiale, les premiers engagements se contractent dans ce but. Oui, le devoir des parents envers leurs enfants commence même avant la naissance de ces derniers. Bien longtemps avant que Dieu place entre leurs mains ces êtres qui, à leur naissance, portent déjà sur leurs âmes le terrible dilemne d'une éternité heureuse ou malheureuse, ils doivent être convenablement disposés au grand ministère que leur confie la Providence relativement à ces âmes. Que personne ne s'imagine que ces dispositions soient chose facile à improviser.

Nous ne nous arrêterons point à les examiner ici, car cet examen nous entraînerait fort loin de notre sujet, et il peut mieux faire l'objet d'une série d'articles sur le Mariage chrétien. Nous ne dirons donc rien de l'intention droite et surnaturelle qui doit présider à cet acte, le plus important de la vie du fidèle séculier ; de la préférence

qu'il faut donner, dans la question du choix d'une épouse, aux qualités morales sur les qualités purement physiques, ou d'intérêt matériel, bien qu'il ne soit point défendu de tenir compte de celles-ci ; de la prudence et de la délicatesse extrêmes, ou en d'autres termes, de l'honnêteté, qui doivent accompagner, les relations préalables des jeunes gens qui ont l'intention de s'épouser; du conseil et de la lumière que, dans une affaire si délicate, on doit toujours demander à Dieu et aux personnes expérimentées. Nous ne rappelons pas ici cet ensemble de vertus et de maximes chrétiennes que doivent apporter les époux au foyer domestique et qui sont plus précieuses que les riches meubles, les bijoux, les toiles fines, ou la dot considérable. Nous supposons tout cela comme déjà obtenu, nous supposons de plus que les époux ont déjà goûté les joies de la paternité, et qu'une nouvelle créature est venue, comme une agrafe d'or, rendre plus intimes et plus tendres les liens que la bénédiction du ministre de Dieu avait consacrés entre deux âmes chrétiennes au pied des autels. La mère a déjà entendu les premiers vagissements de cet être qui remplit à a fois son tendre cœur de délices ineffables et d'une sollicitude anxieuse. Le père a déjà déposé son premier baiser sur ce tendre visage où il voit comme sa propre image. Le sacerdoce

domestique est déjà en plein dans ses fonctions. Nous allons l'étudier dans l'exercice de ces fonctions.

III

Caractère sacré du foyer domestique. Temple de ce sacerdoce.

Si les parents sont, en quelque manière, revêtus du sublime caractère sacerdotal relativement aux nécessités morales et à la fin suprême des enfants que Dieu a confiés à leur responsabilité, il en résulte, comme première et nécessaire conséquence, que ce qui porte le nom de foyer domestique doit être en quelque sorte, pour eux, sacré comme un temple. De là découle une condition indispensable que doivent remplir les époux, pour correspondre fidèlement aux vues de Dieu sur eux et sur leur famille, et que nous appellerons la sainteté de la maison. Nous allons donner sur ce sujet quelques développements.

Avant que l'enfant naisse, c'est-à-dire avant que vienne faire, pendant quelque temps, partie de la famille terrestre, une âme que Dieu destine plus tard, mais dans un avenir toujours très prochain, à faire partie de la famille du ciel, il est

nécessaire qu'elle trouve déjà préparé ce que les naturalistes appellent le milieu dans lequel elle doit se développer et acquérir tout ce qui lui est nécessaire pour arriver à cette très noble destinée. Pour l'oiseau, le milieu c'est l'air, pour le poisson c'est l'eau, pour les âmes ce sont les idées saines et les bonnes mœurs. Et comme il y aurait de la cruauté à lancer un petit oiseau nouvellement éclos dans un endroit qui serait privé d'air, ou à jeter des poissons sur un rivage sec et aride, où ils mourraient inévitablement; ainsi il y a une espèce d'assassinat moral à donner le jour à des enfants et à ne pas leur préparer une atmosphère convenable pour que leurs âmes ne s'asphyxient pas et ne meurent pas misérablement. Un foyer saint et chrétien est donc la première condition de la vie pour les êtres spirituels que le père et la mère y introduisent. Il est ce qu'est l'air pour le passereau, ce qu'est l'eau pour le poisson.

Mais en quoi consiste cette sainteté du foyer domestique? Cette question est tellement banale que nous pourrions bien nous dispenser d'y répondre, s'il n'était pas malheureusement certain que ce qui est le plus vulgaire et le plus trivial est ordinairement ce qu'on oublie le plus. La sainteté du foyer domestique consiste en ce qu'il soit saint, c'est-à-dire en ce que tout ce qu'on y voit et tout ce

qu'on y entend, tout ce qui peut influer en quelque manière sur le cœur, sur les idées, sur les actes, sur toute la manière d'être des enfants, soit parfaitement chrétien; car telle est ici la signification du mot saint. Elle consiste en ce que les conversations qu'on y tient soient saintes; en ce que les distractions auxquelles on se livre soient honnêtes; en ce que les tableaux qui décorent les murs soient décents; en ce que les statues qui ornent la cour et le jardin soient convenables; en ce que les livres de la bibliothèque soient irréprochables; en ce que les journaux qui en franchissent le seuil soient bons; en un mot, en ce que, tout ce qui peut y frapper ou impressionner les sens, le cœur ou l'imagination, soit bon. Nous subissons presque toujours l'influence des impressions que nous recevons; et les impressions sont bonnes ou mauvaises, selon que sont bons ou mauvais les objets dont nous subissons l'influence; et les objets que nous avons sans cesse autour de nous influent plus directement sur nous, particulièrement dans le premier âge. Cela est élémentaire; c'est l'a, b, c, de toute éducation. Les anciens Grecs portèrent si haut cette doctrine, que nous pourrions appeler d'assimilation morale, que, même avant la naissance de leurs enfants, ils avaient soin que la mère eût toujours devant les yeux des tapis et des peintures où fussent représentés au vif

les exploits de leurs héros, persuadés que ce spectacle continuel pouvait fort bien influer sur l'enfant et contribuer à le doter d'un cœur magnanime et de pensées généreuses et élevées. Il pouvait y avoir là une superstition, et nous ne voudrions pas urger à ce point l'application de notre doctrine ; mais il est incontestable que le tempérament moral est ordinairement modifié en tel ou tel sens, selon l'atmosphère au milieu de laquelle on commence à vivre; de la même manière que les différences de climat ou de pays influent de la façon étonnante que nous connaissons tous sur le tempérament physique.

Désire-t-on dans l'enfant le développement de la vie chrétienne? Qu'on ait soin qu'il commence et qu'il continue de vivre toujours dans une atmosphère chrétienne; que son esprit s'en imprègne; qu'il la respire à toute heure, comme l'air que respire son poumon ; qu'elle enveloppe son âme de tous côtés; qu'elle pénètre, pour ainsi dire, par tous ses pores. Ainsi se développe le chrétien, depuis que, par le saint Baptême, les premiers germes de la vie surnaturelle ont été déposés en lui par les mérites de Jésus-Christ. Ainsi est-il élevé pour le bien; car élever c'est surtout répandre, infuser; et l'éducation est comme une infusion; et comme plonger un corps dans une infusion c'est le baigner, c'est l'imprégner jusqu'à ce qu'il s'ap-

proprie les qualités de la substance dans laquelle il a été immergé ; ainsi, pour pratiquer l'infusion des bons sentiments dans l'âme, il est nécessaire de recourir au moyen dont nous avons parlé plus haut, et que nous ne rappellerons pas ici.

Qu'on tienne compte, à cet effet, d'une observation que le rationalisme moderne nous a fait oublier dans la pratique, beaucoup trop souvent, même alors que nous professons clairement et nettement la doctrine catholique du péché originel. Ce mystère du péché originel est l'unique clef du secret de l'éducation. Nous ne naissons pas bons, mais mauvais, c'est-à-dire enclins au mal, avec un amour inné pour tout ce qui est vicieux et corrompu ; de sorte que la seule prohibition d'une chose ou la seule connaissance qu'elle est mauvaise, suffit parfois pour nous exciter à la rechercher et nous attirer fortement, mais jamais irrésistiblement toutefois, vers elle. L'homme n'est pas une toile unie sur laquelle on puisse dessiner avec une égale facilité, d'une main habile, des peintures belles ou dégoûtantes ; ce n'est pas une cire molle sur laquelle on puisse graver à volonté et sans efforts tels ou tels linéaments ; ce n'est pas une balance perfectionnée sur laquelle est placé le fidèle bien équilibré et ne sentant aucune inclination antérieure de l'un ou l'autre plateau.

Toutes ces comparaisons, que nous trouvons

dans les traités de pédagogie, sont inexactes, si on veut les entendre à la lettre et dans leur sens rigoureux. L'homme n'est pas une toile unie ; mais une toile souillée où il y a beaucoup à effacer et à purifier, si l'on veut pouvoir y reproduire un tableau avec quelque succès ; ce n'est pas une cire molle, mais souvent un fer dur ou une planche noueuse, offrant une résistance continuelle au burin ou au ciseau ; ce n'est pas une balance toujours équilibrée et exacte ; mais une balance fausse, dans laquelle le bien et le mal ne se pèsent pas avec les mêmes poids, et où, le plus souvent, par suite de la tendance naturelle du cœur, le mal est plus favorisé que le bien. D'où il suit que l'atmosphère chrétienne qui doit être préparée à l'enfant, antérieurement à sa naissance, si elle doit avoir pour objet le bien, n'est pas seulement nécessaire comme infusion de bons sentiments, mais surtout comme un puissant réactif contre les maux qui, dès la naissance, empoisonnent, corrompent et ébranlent la nature humaine par le fait du péché. De là la nécessité indispensable, même au point de vue philosophique, de la sainteté du foyer.

IV

La sainteté du foyer (suite). — La maison paternelle. — Le collége.

L'atmosphère chrétienne, que nous demandions dans l'article précédent pour le foyer domestique, pour le développement normal, de la plante humaine que, par l'intermédiaire des parents, y fait croître la main de Dieu, consiste dans l'absence de tout ce qui peut être pour l'enfant une occasion d'infirmité morale prématurée, et dans la présence de tout ce qui peut contribuer à fortifier et à perfectionner sa bonne constitution. On sait, en effet, comme nous l'avons dit, qu'en venant au monde, nous portons avec nous des germes bons et des germes mauvais ; ceux-ci dus à la corruption originelle qu'a subie notre nature par suite du premier péché, ceux-là restes du grand bien dont le créateur avait doté cette nature, et que le péché n'a pas entièrement détruit. Il y a donc en nous quelque chose que nous devons réfréner et soumettre à une servitude absolue et à une dépendance perpétuelle, et quelque chose qu'il convient d'encourager, d'exciter et de constituer en vue de dominer toutes nos inclinations. Tel doit être le

travail du père et de la mère sur l'âme de leur enfant ; et comme préliminaire indispensable, ils doivent disposer les choses pour que tout ce qui entoure leur fils, dès les premières lueurs de sa raison, ne contredise et n'empêche en rien, mais au contraire aide et seconde en tout, leur si délicate mission.

Quelle excellente occasion pour entrer ici dans une description minutieuse de ce que sont aujourd'hui un grand nombre de maisons, même de celles qui s'appellent chrétiennes, nous ne savons pour quel motif, quand on les compare à ce que fut toujours dans ce pays, l'antique maison chrétienne vraiment digne de ce nom ! Combien, dites-le, en trouverions-nous qui fussent dignes de cette noble dénomination d'églises domestiques que consacre la religion, comme elle honore les parents en leur attribuant un certain sacerdoce ? Car, en vérité, nous ne savons si l'enfer a réuni quelque part autant d'aiguillons pour le mal et d'obstacles pour la bonne éducation, que dans la plupart des maisons *chrétiennes* d'aujourd'hui. Depuis le costume que la mère porte en particulier l'été sous le nom familier de *négligé*, qui est si opposé aux lois sévères de la pudeur que doit observer partout, même dans son intérieur, une femme honnête, jusqu'aux libertés de parole et d'action que le père a contractées en fréquen-

tant le casino et le cercle, et qu'il se permet devant ses enfants ; depuis les conversations qu'entretient ici, sans aucune considération pour ces mêmes enfants, le visiteur aristocrate ou plébéïen, jusqu'aux dialogues familiers et sans retenue qu'entretiennent à leurs côtés les oisifs de l'office, les cuisinières ou les bonnes ; depuis les gravures indécentes de la feuille légère qui pénètre dans la maison par la fente de la porte, jusqu'au volume doré et enguirlandé où elles s'étalent dans la bibliothèque avec plus d'art, mais avec la même impudicité ; depuis les toiles et tableaux infâmes, qu'une main insensée a collectionnés en raison de leur valeur artistique et placés dans les salons et les couloirs, jusqu'aux autres tableaux plus grands, mais aussi peu édifiants, qu'on offre aux enfants à titre de distraction et d'amusement, dès le premier âge, dans l'opéra, le drame et le ballet des spectacles ; depuis la profanation du jour de fête à laquelle s'accoutument les enfants dans la fabrique et dans l'atelier, jusqu'à la violation des saintes lois de l'abstinence dont on ne tient pas compte ; depuis l'abandon complet de la prière domestique, du Rosaire et de la lecture de piété en famille, jusqu'à l'oubli complet de l'obligation de l'assistance à la Messe les jours de précepte, ou au moins jusqu'à l'abus coupable par lequel on se

dispense de cette loi très sévère, sous le moindre prétexte, dites, amis lecteurs, n'est-il pas vrai que nulle part on ne fait aujourd'hui à Dieu une guerre si cruelle que dans l'âme de l'enfant et dans la maison paternelle dont la bonne éducation devrait être le rempart le plus solide ? C'est déjà un grand bonheur que le petit garçon et la petite fille réussissent à conserver leur cœur pur et exempt de cette première infection au moyen de laquelle, ô Dieu ! ceux-là même qui devraient placer autour d'eux comme un globe de verre afin de les préserver, les empoisonnent bien rapidement.

Par bonheur, à côté de cette suprême misère, peut-être la pire de toutes à notre époque, la Providence a voulu qu'on élevât à chaque pas des maisons d'éducation sérieuse et chrétienne, pour les petits garçons et pour les petites filles ; maisons dans lesquelles les pères et les mères dans l'ordre surnaturel, remplissent vis-à-vis des enfants, les fonctions difficiles d'éducateurs, que comprennent si mal et qu'exercent d'une façon si détestable un grand nombre de parents selon la chair ; maisons d'éducation dont la nécessité est de nature à attrister ; car le meilleur collége pour un enfant devrait être la maison paternelle ; mais il est très utile, nécessaire, providentiel, que ces maisons d'éducation existent, en raison du petit nombre de

pères sachant actuellement l'être dans le vrai sens du mot et du petit nombre de familles qui ne semblent pas avoir fait par avance un pacte avec le démon pour enfanter et élever à son gré les malheureuses âmes que Dieu veut voir engendrer et élever uniquement pour lui. Combien de ces infortunés, placés dans une maison religieuse dès l'âge le plus tendre plutôt par vanité ou par raison de convenance sociale, que par attachement aux idées qui s'y professent, y ont trouvé une arche de salut! Que Dieu bénisse les modestes ouvriers des deux sexes qui, dans notre siècle, se dévouent à combler, avec un zèle et une persévérance infatigables, les lacunes innombrables que présente continuellement le sacerdoce domestique? Si le saint nom de Dieu et la connaissance et la pratique de sa loi ne finissent pas par disparaître complètement de la génération présente et de la génération future, on le devra sans doute à l'obscur labeur de ces glorieux éducateurs de l'enfance, qui, pour ce motif, ont le privilége d'être honorés des haines les plus féroces de la Révolution. Heureuse la contrée qui possède un bon collége où l'on enseigne sérieusement, nous disons sérieusement, à aimer et à servir Dieu! Heureuse la nation qui en possède un grand nombre! Honneur aux religieux qui vont recueillir l'enfant pauvre dans sa

mansarde, le retirent de l'abrutissement de la rue et des carrefours, ou vont chercher l'enfant riche, plus pauvre parfois que beaucoup de pauvres, et le délivrent de la contagion de certains salons, plus pestilentielle peut-être que celle des réduits les plus infects! Honneur à ces modestes sœurs qui forment le cœur de nos ouvrières et de nos jeunes filles riches, et préparent patiemment, avec cette matière première si délicate, et sur le modèle de la Vierge, mère de Dieu, l'épouse mystique du Seigneur ou la chrétienne mère de famille, l'une et l'autre la gloire de leur sexe et le soutien de la société humaine.

V

De l'exemple, élément principal du sacerdoce domestique.

Nous abordons présentement un autre élément indispensable de la bonne éducation, dont il est en quelque sorte la partie principale, nous oserions dire essentielle. Cet élément, c'est l'exemple. C'est le premier et le plus auguste des devoirs qu'impose aux parents leur sacerdoce domestique. Ils doivent

être irréprochables, pour que leurs enfants le soient; ils doivent montrer en eux-mêmes les traits séduisants de la vertu, pour que leur famille les imite.

Il serait banal de nous arrêter ici à des lieux communs sur l'efficacité très grande du bon ou du mauvais exemple. Aussi bien nous garderons-nous de donner dans ce travers. Tout le monde sait qu'une bonne action a plus d'influence pour nous porter à bien faire, que cent discours éloquents ; et aussi combien nous nous laissons facilement porter au mal par esprit d'imitation, par la raison que ce que nous voyons commettre aux autres nous paraît plus excusable et plus aisément justifié, si nous le commettons. Nous nous permettrons une seule observation qui revient spécialement à notre sujet. Nous sommes tous plus ou moins accessibles à l'influence de l'exemple, mais les petits garçons et les petites filles y sont accessibles d'une façon particulière. Ils en sont en quelque sorte les esclaves. Dans un âge plus avancé, il y a toujours quelque chose de la conviction propre, bonne ou mauvaise, qui contrebalance l'influence bonne ou mauvaise des actions d'autrui. Il en est autrement dans les enfants; chez eux, en effet, comme la conviction est nulle, ordinairement l'esprit d'imitation peut tout et inspire tout.

N'avez-vous jamais lu qu'un enfant né dans le désert, d'une chèvre qui lui servait de nourrice, contracta l'habitude de bêler et de ruminer comme elle, de grimper et de se jucher sur les rochers les plus escarpés? Voilà un exemple de ce que peut dans le jeune âge l'esprit d'imitation. Remarquez-le : l'enfant fait tout par imitation. Si le pays entre en guerre, si les soldats parcourent la région, bientôt les enfants revêtiront l'uniforme militaire et s'armeront à leur manière, se partageront en groupe d'Espagnols et de Marocains, ou de libéraux et de carlistes; ils combattront, parfois avec beaucoup d'acharnement, ou au moins ils passeront des revues et se livreront à des exercices, ils feront entendre le son du clairon, les paroles de commandement, le trot des chevaux, etc., etc.

Y a-t-il dans la localité une compagnie de comédiens ou de gymnastes? Tous les enfants paraissent en un instant, convertis en comédiens ou en histrions. Y a-t-il des jeux de taureaux sur la grande place? A quel vacarme se livre durant un mois la classe du peuple en jouant au taureau, et il y a parfois un insensé qui va jusqu'à se prêter à être combattu presque sérieusement.

Lorsque l'on vit pour la première fois un chemin de fer dans notre pays, les enfants de la rue se mirent à jouer au chemin de fer, en se joignant les uns aux autres en forme de wagons, et en

imitant ingénieusement la fumée de la machine et le sifflet de la locomotive ; ils allaient jusqu'à imiter les déraillements et le renversement des wagons, en tombant eux-mêmes sur le sol pour rendre la ressemblance plus parfaite. A quel jeu se livrent les enfants de chœur ? Aux saints, aux autels, aux messes et aux sermons. A quoi jouent ordinairement les petites filles ? Aux querelles de mères et de filles, d'acheteuses et de vendeuses, de maîtresses et d'élèves. Que dit le petit garçon ? Ce qu'il entend dire. Que fait-il ? Ce qu'il voit faire. « Celui qui va avec les loups, dit le proverbe, apprend à hurler ». « Ce n'est pas à celui avec qui vous naissez, dit un autre proverbe, mais à celui avec qui vous vivez, que vous ressemblez ». « Si j'étais dans un pays de boîteux, dit un troisième adage, je prendrais une jambe de bois ». Ce sont là autant d'expressions graphiques qui rendent toutes la même idée, à savoir, la puissance de l'imitation, qui, si elle est très grande sur tout le monde, est presque irrésistible sur les enfants.

C'est là que nous trouverons la raison pour laquelle il y a de pauvres enfants qui blasphèment comme des démons, sans sentir peut-être dans leur cœur aucune haine contre celui-là même qui est l'objet de leurs blasphèmes ; ils blasphèment par pure imitation. Comme il y en

a d'autres qui tiennent des discours impudiques à un âge où l'on conçoit à peine qu'ils puissent éprouver une tentation d'impureté. Il y en a qui, à dix ans, font déjà les démagogues et les mangeurs de prêtres, et toisent de haut en bas, d'un œil de mépris ou de haine, le prêtre qu'ils rencontrent sur leur chemin, ou se moquent déjà de Dieu et du Pape comme le plus violent et le plus intrépide habitué du club. Ils font, les malheureux, ce qu'ils ont vu faire à leurs parents. La corruption du cœur commence par là ; c'est ainsi que débute la propagande du mal. Lorsque, plus tard, la raison en vient à se demander et à se rendre compte de certaines choses, elle trouve l'habitude déjà prise, habitude qui, très souvent, sert à former au début les idées et à faire prendre une direction déterminée. L'ennemi s'étant une fois emparé de ces premières redoutes, est maître, ou peu s'en faut, de toute la place. Il faudra une lutte désespérée et un courage vraiment héroïque pour l'en chasser.

On voit par là combien sont puissants les motifs qui obligent les parents à donner de bons exemples à leurs enfants et à ne leur en donner jamais de mauvais, ou même de suspects. Sur qui l'enfant a-t-il continuellement les yeux? Sur ses parents. Qui entend-il à toute heure? Ses parents. Quels sont ceux qui lui inspirent le plus

de confiance et sont revêtus à ses yeux de plus de prestige et d'autorité ? Toujours ses parents. Pour un enfant, personne n'est aussi savant, aussi intelligent, ne travaille mieux, ne mérite plus de crédit, n'inspire une confiance plus grande, que ses parents. Le père et la mère ont devant l'imagination de l'enfance comme une certaine infaillibilité. Sa mère l'a dit, son père le dit, voilà pour l'enfant un argument d'une autorité plus indiscutable que le témoignage d'Aristote pour le plus assidu des antiques péripatéticiens. Plus tard seulement, le développement de la raison personnelle, droite ou erronée, commence à nous faire douter si une autorité si respectable ne peut pas quelquefois être révoquée en doute. En sorte que, pour ce qui touche aux premières années, qui sont fondamentales dans la vie, l'exemple des parents est ordinairement décisif. Et l'on peut assurer, en règle générale et sauf de rares exceptions, que les enfants sont ordinairement bons, si les exemples que leur donnent leurs parents sont bons, et qu'ils sont mauvais, si leurs parents ne leur donnent que des exemples mauvais.

En vérité, on est ému de compassion en entendant des milliers de fois des pères et des mères se lamenter sur les désordres de leurs enfants, alors que ce sont leurs propres exemples qui ont fait

leurs enfants tels qu'ils sont, sans que, moralement parlant, il soit possible qu'ils fussent différents. La récolte est ici de même nature que la semence. Jeter dans la terre une semence d'ivraie et oser se lamenter ensuite de ce que cette semence ne donne pas de bon froment, est une insanité et une folie manifeste. Après avoir jeté dans la terre une bonne semence, il est indispensable encore de lui donner des soins nombreux et prolongés, pour que la plante n'avorte pas avant de donner son grain. Quelle sera la récolte de celui ou qui n'a pas semé ou qui a confié à sa terre une semence de perdition ? Le père fait entendre, dans la maison et au dehors, un langage détestable, et l'enfant serait réservé et scrupuleux dans son langage ? Jamais l'on ne voit chez la mère rien qui respire la piété ; mais au contraire tout en elle sent une coquetterie profane, indigne de son âge et de son état, et sa fille serait modeste et réservée ? Que ces hommes insouciants possèdent des choses rares et même précieuses qu'ils ne peuvent arriver à comprendre, même avec l'intelligence la plus déliée ; les comprendraient-ils, même très parfaitement, qu'ils offrent le spectacle de l'éternelle inconséquence de l'homme séparé de Dieu et victime de ses appétits corrompus, qui voit le bien et l'aime et le désire pour les autres, qui l'impose même parfois rigoureusement, et toutefois..., se permet à lui-même

de n'obéir qu'à son caprice et à ses passions. Tel est l'homme, lorsqu'il n'est pas dominé et assujetti par l'inflexible lien de la foi et de la crainte de Dieu. Malheureux, les pères qui n'édifient pas leur maison avec ce ciment qui est le seul indestructible !

Elles sont innombrables les circonstances dans lesquelles le père et la mère peuvent faire briller la splendeur de leurs bons exemples aux yeux de leurs enfants, pour leur montrer ainsi le droit chemin ; elles sont tellement nombreuses qu'elles embrassent la vie entière, jusque dans ses détails les plus minutieux et les moins importants. Aussi bien, y a-t-il une autre particularité à observer dans les enfants; c'est que leur instinct d'observation est égal et parfois même supérieur à leur instinct d'imitation, dont nous avons déjà parlé. L'enfant observe tout, rien ne lui échappe ; il finira par comprendre parfaitement demain ce dont il ne se rend pas entièrement compte aujourd'hui. Il réunit les faits, il compare les impressions, il rapproche les événements, et par une certaine intuition naturelle, propre à une intelligence encore neuve, et que ne préoccupent encore nuls soucis, il déduit les conséquences, et conçoit des idées qui, à première vue, paraissent au-dessus de son âge. Mille fois, il dévide par un fil l'écheveau que vous désiriez cacher le

plus soigneusement à sa pénétration : vous parlez, quelquefois, père et mère, et votre enfant est occupé à jouer ou à courir de l'autre côté de la salle ; vous croyez qu'il n'est attentif qu'à sa toupie ou à sa poupée, et cependant il suit patiemment le sujet de votre conversation. Il paraît sommeiller sur vos genoux, et au milieu de ses regards assoupis, son âme tendre et enfantine a lu toute votre âme. L'enfance est essentiellement curieuse ; elle pourra être incertaine dans ses jugements ; mais elle les porte à l'instant, sur toutes sortes de sujets. Sa pensée est comme une meule de moulin, sans cesse occupée à moudre les impressions qu'elle reçoit continuellement, et qui l'intéressent d'autant plus vivement qu'elles ont pour elle l'attrait de la nouveauté. Enfin, qui n'a été enfant dans ce monde ? Qui ne se rappelle les objets qu'il a affectionnés aux jours de son enfance, et les mille riens qui captivaient alors son attention et qui maintenant ne réussiraient pas à la fixer un seul instant ?

En toutes choses donc les parents doivent s'appliquer à donner le bon exemple ; en toutes choses, parce que leurs enfants les examinent sans cesse ; et qu'en toutes choses ils peuvent leur faire du bien ou les perdre. Dans leurs actes et dans leurs paroles, dans leur costume et dans

leur tenue, dans leurs récréations et dans leurs compagnies, dans leurs lectures et dans leurs chants, dans ce qui se fait à la maison et dans ce qui se passe au dehors, en tout, doivent présider l'austère loi de Dieu et une extrême vigilance.

VI

En quoi les parents doivent-ils spécialement donner le bon exemple.

En quoi les parents doivent-ils avoir le plus de soin et d'attention à donner le bon exemple à leurs enfants? Une seule réponse suffirait pour donner satisfaction à cette demande. Le père et la mère doivent donner avec plus de soin le bon exemple à leurs enfants dans les choses où ceux-ci sont plus exposés à en recevoir de mauvais. Cela est évident. La corruption du monde et l'atmosphère pestilentielle que l'on y respire partout font que certaines choses se présentent aujourd'hui à l'enfant comme les plus déconsidérées de toutes, alors qu'elles devraient être celles qui jouissent de plus de prestige à ses yeux. Il arrive, au contraire, que certaines autres choses, abominables et répugnantes en elles-mêmes, n'ins-

pirent pas la répugnance et l'horreur qu'elles devraient inspirer, par la raison que la société corrompue d'aujourd'hui les considère comme très licites et honnêtes.

Eh bien ! l'exemple des parents doit être comme un réactif, comme un contre-poison, qui neutralise ou diminue au moins, dans une certaine mesure, cette funeste influence des idées et des habitudes en vogue, à laquelle il est impossible au plus prévoyant d'échapper complétement, comme il est impossible d'échapper complétement à la contagion, au moment d'une épidémie générale. Il est donc indispensable que le bon exemple des parents se fasse sentir avec plus de force, là où le mauvais exemple du monde actuel attaque leurs enfants avec plus d'acharnement. Pour parler plus clairement, les parents, pour connaître sur quels points ils doivent exercer spécialement leur sollicitude et leur diligence, n'ont qu'à observer sur quels points le courant du siècle est plus opposé au bien et plus favorable au mal. Pour parler plus clairement et plus brièvement encore, étant donné que la société civile est aujourd'hui complétement sortie de sa voie, la société domestique sera d'autant plus sûre de combattre pour la vérité et de marcher dans le droit chemin, que ses chefs s'efforçeront d'imprimer par leurs exemples une direction contraire, radicalement con-

traire, à celle que suit la société civile, jetée hors de sa voie par des conducteurs inconsidérés.

Il est vrai que cette doctrine est dure ; et qu'il sera très dur à certains parents de notre époque de la pratiquer. Un père de famille très discret et fort bon chrétien avait raison de nous assurer que jamais les devoirs de la paternité n'avaient été si difficiles à remplir qu'aujourd'hui. Autrefois, tout ou presque tout venait en aide au père et à la mère dans l'accomplissement de leur tâche difficile ; il y avait de l'immoralité, mais elle ne se montrait pas en public comme une chose licite ; bien moins encore la préconisait-on comme une chose sainte ; le mal s'appelait le mal ; et ce n'était qu'en se dissimulant soigneusement qu'il pouvait sortir de ses réduits immondes. Aujourd'hui, au contraire, tout est organisé en quelque sorte pour contrarier les efforts de l'éducation chrétienne. La maison qui désire se conserver chrétienne, doit lutter contre les lois mauvaises, contre les mauvaises écoles, contre la mauvaise presse, contre les distractions et divertissements illicites, contre ce qui émane du gouvernement comme contre ce qui sort de l'académie ; contre ce que dit le fonctionnaire public du haut de sa chaire ou de sa tribune, comme contre ce que dit le baladin sur la place publique ou dans l'estaminet. A cet effet, la bonne éducation qui, autrefois, n'a-

vait qu'à favoriser la victoire sur la corruption individuelle, que chacun de ceux qu'il s'agissait d'élever portait avec soi comme un héritage de son premier père, doit s'armer aujourd'hui de tout un appareil de résistance contre la perversité sociale, qui est chaque jour plus entreprenante et plus contagieuse. Avec de très minces efforts, relativement parlant, on pouvait autrefois avoir un fils bien élevé; alors qu'aujourd'hui, au contraire, on a besoin d'efforts héroïques pour obtenir un résultat médiocre. On naviguait autrefois comme sur une mer agitée (car tel a toujours été le monde), exposé aux écueils et aux récifs, aux vents et aux tempêtes; mais on avait toujours un but certain, un port connu et tranquille vers lequel on voguait; on connaissait la route exacte qu'on devait suivre; on avait une boussole infaillible; telle était, en effet, la foi, publiquement reconnue et universellement professée. Il suffisait, en conséquence, au pilote de prendre les précautions d'un voyage ordinaire, pour ne pas voir son embarcation sombrer ou échouer sur le sable. Aujourd'hui nous vivons au milieu du désordre de tous les éléments, de tous les vents déchaînés et dans un vrai naufrage général. Voyez, ô parents, s'il y a du mérite à maintenir aujourdhui à flots, et à conduire à bon port la barque de votre maison !

Voyez si vous pouvez dormir tranquilles ou vous livrer à la joie sans vous occuper du gouvernail !

Après ce qui a été dit, il sera facile à qui que ce soit de constater sur quels points doit être plus accentué et pour ainsi dire plus attentif le bon exemple que les pères et mères doivent donner actuellement à leurs enfants. Il nous paraît que, l'incrédulité étant ce qu'il y a de plus saillant dans le tableau général des extravagances modernes, le principal devoir du père et de la mère envers leurs enfants c'est de se montrer à eux comme des chrétiens de foi, mais de foi vive, de foi pratique, de foi absolue et intransigeante, ou pour tout dire en un seul mot, de foi véritable. Après avoir bien établi que la profession de cette foi doit être sincère, complète et pratique, il faut ajouter qu'elle doit animer, pour ainsi dire, tout l'ensemble de la vie chrétienne, et renfermer, de plus, tout ce qui est indispensable au bon père et à la bonne mère, pour être manifestement un miroir dans lequel les enfants puissent se contempler et régler leur conduite. Que les pères et les mères soient chrétiens de foi, d'une foi telle que nous l'insinuons ici ; et ils n'ont besoin de rien autre chose dans l'ordre religieux et moral, pour être réellement tels que les demandent Dieu, le bien de leurs enfants et la société civile elle-même.

VII

Moyens pratiques et détaillés de donner le bon exemple.

Le bon exemple des parents doit consister actuellement dans la profession claire et manifeste de la foi et de la piété chrétienne plus qu'en toute autre chose, étant donné que la honteuse apostasie, qui domine dans la société contemporaine, est le plus grand danger qui menace actuellement la famille chrétienne.

Nous allons développer sur ce point quelques réflexions.

Par bonheur, les mères ont encore l'habitude, parmi nous, d'être croyantes et pieuses. La femme sans honneur est malheureusement déjà connue en Espagne ; toutefois elle est montrée du doigt comme un phénomène rare ou une honteuse monstruosité. Nous ne pouvons pas en dire autant des pères. Il y en a cependant de très bons et de vraiment exemplaires ; mais une grande partie est ou effrontément incrédule ou lamentablement relâchée. Le père et la mère également fervents, tels qu'il devrait y en avoir dans toutes les maisons, sont un spectacle assez rare au-

jourd'hui. Le plus ordinairement, la mère seule défend au foyer domestique les grands intérêts de Dieu et de l'âme, pendant que le père, occupé à ses affaires ou à ses plaisirs, regarde toute idée élevée avec un suprême dédain, si ce n'est avec aversion et dégoût, en qualifiant stupidement la religion et ses pratiques « d'affaires de femmes ».

Toutefois, si la paternité est un sacerdoce, et si le devoir principal de ce sacerdoce est l'éducation en vue du ciel du petit troupeau qui s'abrite sous le toit domestique, à qui incombe plus rigoureusement ce ministère qu'à celui qui y est le principal représentant de l'autorité de Dieu ? L'apostolat de la mère est fécond, mais qui doit l'appuyer et le fortifier de tout son prestige, sinon le père ? N'est-ce pas le déconsidérer, le combattre, n'est-ce pas souvent l'annuler complétement, de la part du père, que d'offrir constamment à ses enfants le spectacle d'une conduite et d'idées en opposition absolue avec celles que la mère leur prêche constamment comme les seules vraies et les seules salutaires ?

Le père doit donc être le premier de tous dans la pratique de la religion, pratique qu'il ne doit point regarder comme une faiblesse ou une indignité, mais dont il doit, au contraire, s'honorer comme de son plus beau titre de gloire. Ainsi, pour entrer dans quelques détails, le père doit

être le premier à parler, devant ses enfants, de Dieu, de l'Église et du Pape. C'est là une chose qui coûte tellement à certains pères, de nos jours, que, tout en croyant en Dieu, à l'Église et au Pape, ils sont, qui le croirait ? assez lâches pour sacrifier au malheureux respect humain, même au sein de leur propre famille. Qu'on tienne donc devant les enfants une conversation animée sur ce sujet; à table par exemple, à la promenade, ou dans toute autre circonstance; que l'on raconte, à propos de tel ou tel événement, ce qu'on a entendu au sermon ou lu dans un bon livre ou un journal honnête. Les fils accoutumés dès leur enfance, à voir que leur père croit en Dieu, aime l'Église et obéit au Pape, grandiront dans le respect et l'amour de ces saintes choses, et, plus tard, ils n'entendront qu'avec horreur celui qui les mettrait en question ou formulerait un doute à leur sujet.

Il sera très utile, en vue d'obtenir ce résultat, de placer dans des endroits apparents et fréquentés de la maison des tableaux religieux, de préférence à ceux qui représentent des sujets profanes. Le divin Sauveur, sa sainte Mère, et le glorieux saint Joseph doivent se trouver dans toute maison ayant des idées chrétiennes. Le portrait du Pape régnant est le meilleur ornement d'un cabinet ou d'un salon de réception, il est

en même temps comme une profession de foi manifeste et la plus catégorique, aux yeux du visiteur, qu'il lui plaise ou non de se trouver en présence d'un tel spectacle; s'il est bon, ce tableau servira à l'encourager au bien; s'il est mauvais, il contribuera à le confondre.

Le père, quelques prétextes qu'il allègue, n'est pas dispensé d'aller à l'église pour y accomplir ses devoirs de chrétien, au moins le jour de fête. Pourquoi n'y serait-il pas accompagné par les enfants un peu plus grands, au lieu de les confier uniquement à la mère ou même à la servante ? Mieux encore, pourquoi le père n'y conduirait-il pas, en corps, toute la famille ? Que perdra-t-il aux yeux de celle-ci, à ce qu'on le voie prosterné devant l'autel, entendant la messe, recevant les sacrements ou écoutant le sermon ? Il ne perdra rien, bien au contraire, il gagnera et gagnera beaucoup en ascendant moral, en respect et en vénération auprès des siens, et en élévation de caractère. Les pères qui, méconnaissant ces vérités, ou n'accomplissent pas leurs devoirs religieux, ou vont les accomplir pour leur compte dans un entier isolement de leur famille, s'éloignant ainsi comme s'ils faisaient une mauvaise action, se privent, avec cette fausse indépendance, du moyen le plus efficace de tenir leurs enfants dans la déférence et l'obéissance. Le respect ne

se commande pas, il s'inspire ; et celui-là ne saurait l'inspirer pour lui qui n'est pas le premier à respecter tout ce qui est respectable, et surtout ce qu'il y a de plus respectable, à savoir, la religion et ses pratiques journalières.

C'était un antique usage, dans tous les pays chrétiens, et particulièrement en Espagne, de réciter la prière en famille. Aujourd'hui, pour notre malheur, on a laissé tomber en désuétude une pratique si excellente. Oui, pères et mères, il convient qu'au moins une fois par jour la prière se fasse en commun. La formule adoptée dans les maisons espagnoles est le saint Rosaire ; l'heure ordinaire, celle du soir. Or, le père doit être l'officiant dans ce concert de louanges domestiques; le père doit détacher du clou enfumé ou tirer de son élégant guéridon les grains de son Rosaire, et le tenant dans la main, diriger la récitation de cette prière si populaire et si pieuse. Il doit veiller à ce que, à cette heure solennelle, tous ceux de la maison soient réunis, les enfants et les serviteurs, les inférieurs et les ouvriers à la journée. La voix du père doit dominer dans ce concert, et les plus jeunes enfants doivent l'entendre, en s'endormant sur les genoux de leur mère ou de leur bonne, lorsque leur âge encore tendre ne leur permet pas d'y prendre part matériellement. Et que le père soit

persuadé qu'en agissant ainsi il a prêché à ses enfants le sermon le plus éloquent et qu'il a fait pour leur éducation religieuse plus que cent instituteurs et institutrices.

Nous voudrions également que le père donnât de sa propre main l'aumône aux pauvres, là où il est usage de le faire à des jours déterminés, et qu'il se fît un honneur, quelqu'opulent qu'il soit, d'échanger quelques mots avec les mendiants de Jésus-Christ. Bien plus, nous voudrions qu'il fît consister une partie de la sanctification du dimanche à conduire ses enfants dans la maison du pauvre ; ce serait là un spectacle plus instructif et plus moralisateur que ceux qu'il a l'habitude de leur procurer à prix d'argent dans les théâtres, et qui laisserait un souvenir salutaire à tous ceux qui l'auraient contemplé.

Il est bon que le petit garçon et la petite fille, surtout s'ils appartiennent à des parents riches, voient souvent les enfants des pauvres, contemplent leur maison délabrée, entendent leurs plaintes, touchent leur petit morceau de pain noir, voient leur misérable couche, et frémissent à la vue de leur dénuement.

Il est bon qu'ils fassent par eux-mêmes la comparaison entre ce qu'ils ont reçu de Dieu et ce que, par un juste jugement, ce même Dieu a refusé à ces infortunés; apprenant dans cette loi

de l'inégalité sociale, cette autre loi très rigoureuse de la charité envers le prochain, qui en est la solution unique, parce qu'elle en est le complément naturel. Il est bon qu'ils puisent là la modération dans leurs désirs, un frein à leurs caprices, l'amour de la simplicité, le dégoût du luxe, une sainte impatience pour faire le bien, consoler les infortunés et prodiguer leur fortune personnelle pour les soulager. Il est bon que les enfants voient que leurs pères et mères agissent ainsi et qu'ils honorent le jour du Seigneur par de tels actes, mieux que par des festins; et que certaines solennités de l'année, comme par exemple Pâques, la plus grande fête du peuple, le jour du saint patron du père, soient célébrées par une plus abondante distribution de secours, par une visite extraordinaire au pauvre infirme, etc.

De cette façon, combien d'exemples pourraient être donnés journellement, qui assureraient l'avenir de la famille chrétienne, aujourd'hui si compromis? Y a-t-il un système d'éducation moins coûteux que celui-là? Y en a-t-il de plus pratique et qui exige moins de science et moins d'habileté? Quel père, aussi peu instruit soit-il, pourra se croire excusé par son ignorance?

VIII

Idée extraordinaire. — Qu'on la pardonne à l'auteur en considération de sa bonne intention.

Plus de la moitié des pères de famille qui me liront, vont rire comme des fous, si je leur communique *une de mes idées*, qu'ils voudront bien au moins me pardonner s'ils ne l'admettent pas ou ne l'applaudissent pas. Qu'en adviendra-t-il, puisque, libre comme je le suis de toute préoccupation et de toute appréhension, en ma qualité de feuilletonniste, office qui comporte je ne sais quel genre de désinvolture, c'est à peine si j'ose le dire à mes bienveillants lecteurs ? Mais, allons, mettons de côté les préoccupations ridicules et en avant,

Mon idée, amis lecteurs, est que dans toutes les familles chrétiennes, (aujourd'hui plus que jamais), on devrait faire un petit moment, le dirai-je ? oui, un petit moment de lecture.... Achèverai-je de le dire ? Eh ! bien, oui, je parlerai franchement : un petit moment de lecture spirituelle.

— Que le ciel vous bénisse ! Comme dans un couvent ? en style de séminaire ?

— Oui, oui, amis lecteurs, comme dans un couvent et comme dans un séminaire ; car le mot couvent signifie *réunion*, et la maison est une réunion ; et le mot séminaire signifie *semis*, *pépinière ;* et la maison doit être une semence et une pépinière de bons chrétiens et de bonnes mœurs.

— Mais, une lecture en famille et une lecture spirituelle ?

— Oui, lecteurs ; oui, une lecture en famille et une lecture spirituelle. Écoutez-moi bien et me répondez ensuite. Ne nous appelons-nous pas à toute heure, les fils du béni dix-neuvième siècle, des hommes de progrès et de lumière ? Ne sommes-nous pas convenus que l'imprimerie est le *fiat lux* « que la lumière soit faite » ! des temps modernes, et que le livre et le journal sont notre plus beau titre de gloire ? Or, sera-ce une chose moins digne de notre siècle et de notre progrès de demander que dans la maison du dix-neuvième siècle il y ait des livres et des journaux ? Et comme il faut admettre en principe l'hypothèse que la maison est ou désire être bonne et chrétienne, sera-t-il déraisonnable d'exiger que ces livres et ces journaux soient bons et chrétiens ? Et en admettant que les livres et les journaux s'impriment pour être lus (sans compter qu'une destinée beaucoup moins noble les attend parfois), sera-t-il ridicule de demander qu'on en

fasse la lecture au foyer domestique? Je demande ceci et des barres droites, comme disait Sancho dans une certaine occasion; et vous voyez qu'il n'y a pas lieu de vous étonner et de vous effrayer. Je suis en cela d'accord avec le siècle comme pourrait l'être le plus ardent panégyriste de tous ses progrès.

De plus, lorsque vous fondez un casino, un athénée, un lycée ou une autre des mille petites créations de ce genre, instructives et divertissantes, que notre époque fortunée a mises à la mode, dites-moi, ne faites-vous pas en sorte que ces œuvres aient leur petite bibliothèque, au moins pour leur donner du relief et pour vous faire une réputation d'hommes cultivés et instruits? N'établissez-vous pas une sorte de *Sancta Sanctorum* (Saint des Saints), très recueilli et très discret sous le nom de salle de journaux? Ne donnez-vous pas à une de vos dépendances le titre élégant de cabinet de lecture ? Or, je me contente pareillement de cela et ne demande rien autre chose. Oui, que votre maison soit un athénée, une académie, un lycée ou autre chose de ce genre; qu'elle ait sa bibliothèque, sa salle de journaux, son cabinet de lecture. Mais que tout cela existe en réalité, et ne soit pas une pure forfanterie, comme l'oratoire luxueux de certaines maisons où personne ne prie; qu'il y

ait des livres qu'on lise, des journaux que l'on commente, que tout cela soit bon et réglé par la loi de Dieu, que tout cela soit apte à instruire la famille dans la vertu et dans la vérité.

C'est une honte que, pour tout ce qu'il y a de bien, nous ayons à rappeler à l'orgueilleuse génération présente les exemples de nos aïeux si décriés ! Nos aïeux, démodés et arriérés comme nous les supposons, nos aïeux avec leurs antiques usages qui nous font rire, étaient, j'en demande pardon à la majesté du siècle présent, plus profondément instruits que nous. Dans la maison espagnole de nos bons vieux temps, on lisait et on lisait beaucoup et on lisait de bons livres. Nous avons rencontré des vieillards des deux sexes de cette génération, qui tout en appartenant à la modeste classe du peuple nous ont étonné par leurs connaissances sur Dieu, la religion, les choses saintes, qu'ils avaient puisées dans leurs lectures et qu'ils exposaient avec simplicité, mais avec exactitude, en citant très souvent les livres où ils les avaient apprises. Les livres étaient très appréciés ; ils étaient comme un héritage sacré qui passait des pères aux enfants. Il y avait moins de livres qu'aujourd'hui, mais on les choisissait avec plus de discernement, on les étudiait avec plus d'ardeur, et on les conservait avec plus de soin et d'attachement. Aujourd'hui, après nous être décerné le titre d'érudits et de savants,

nous avons eu la naïveté de prendre ce grossier mensonge pour une vérité ; nous feuilletons, il est vrai, beaucoup de livres, mais nous le faisons toujours dédaigneusement, et nous lisons peu ; nous entassons des livres dans une bibliothèque élégante, mais on dirait que nous n'apprécions que la dorure du dos de ces livres, afin d'en faire l'ornement de notre habitation. Dans un journal, nous cherchons de préférence la petite gazette, les variétés ou la gravure, surtout si c'est une caricature. Nous ne demandons pas à nous instruire, mais à nous divertir et à rire. Interrogez tous les journalistes, et ils vous diront que ce qui est le moins goûté dans les feuilles quotidiennes ou hebdomadaires, c'est l'article de fond.

Nous ne voudrions pas que cette tendance dominât dans les maisons dont les chefs considèrent le gouvernement de leur intérieur comme un véritable sacerdoce. Qu'on y lise ; qu'on y fasse de bonnes lectures, qu'on y lise beaucoup et bien. A la bonne heure ! Mais pour que les résultats de cette lecture soient plus pratiques, il serait bon et utile que le père la fît en commun, auprès du foyer et de la cheminée en hiver ; au frais sur la terrasse, sur la galerie ou à l'ombre des arbres, pendant l'été. Quel tableau plus enchanteur que celui d'une famille groupée autour du chef, suspendue à ses lèvres,

attentive à la lecture d'un bon journal, de la vie d'un saint, d'un fait biblique, d'un bulletin apologétique, d'un opuscule de piété, lecture interrompue par les questions et les remarques des plus jeunes ou par le commentaire et l'explication du lecteur; le tout assaisonné de l'amour, de la tendresse et de l'union des cœurs, l'unique ciel réalisable sur la terre, si l'on nous permet cette comparaison? Et si cette lecture, avec une prudente discrétion, s'accommode aux temps et aux circonstances; si on fait à chaque fête une lecture appropriée à cette fête; si on fait une lecture sur le Pape, lorsque l'on parle beaucoup du Pape, et ainsi du reste, quel préservatif plus efficace pourrait-on offrir dans les maisons chrétiennes contre l'air empesté que l'on respire au dehors? Quelle école meilleure, à meilleur marché, et plus affectueuse que cette école journalière? Une demi-heure suffirait chaque soir pour cela; une demi-heure qui se perd si facilement d'une façon quelconque, ou que l'on emploie si tristement à des futilités, quand ce n'est pas à des choses véritablement mauvaises!

Nos amis croiront-ils que, quand nous avons eu la première idée d'écrire nos opuscules de propagande, nous n'avons pas eu aussi la pensée de la lecture domestique qui nous a toujours souri comme une des plus fécondes? Ainsi

l'indiquons-nous dans nos prospectus, et c'est avec cette idée fixe que nous écrivons encore aujourd'hui la plupart de nos ouvrages. Nous nous figurons qu'ils sont appelés à être lus dans la gracieuse ronde du foyer, et c'est dans ce but qu'ils sont écrits ; et c'est cette pensée qui donne le ton à notre modeste et vulgaire littérature. Nous ne tenons pas, en effet, à ce qu'une autre muse les inspire, nous l'affirmons à nos amis en toute loyauté. Qu'ils nous secondent donc et établissent cette chaire si importante dans chacune de leurs familles, ne serait-ce qu'un quart d'heure chaque soir, ne serait-ce qu'une demi-heure chaque dimanche. S'ils exercent le sacerdoce domestique, peuvent-ils se dispenser de la prédication domestique ? Voilà une manière très facile pour tous de s'en acquitter : le bon livre, le journal honnête ; voilà la chaire du foyer.

IX

La bonne éducation des enfants est-elle un art facile ? Où est-ce qu'on apprend cet art, et où est-ce qu'on ne l'apprend pas.

— D'après ce que vous venez de dire dans les paragraphes précédents, répliquera quelqu'un, la

bonne éducation des enfants doit être chose difficile !

— Et qui a jamais dit, mon ami, que ce fût une affaire offrant peu de difficulté ? C'est quelque chose, c'est même beaucoup d'être père, il y a là une très grave responsabilité ; et la difficulté n'est pas de donner le jour à des enfants et de les conserver vigoureux et bien vêtus ; mais de les élever comme il faut, pour Dieu et pour la société, et en définitive pour le ciel.

Et pourquoi la tâche dont nous parlons ici serait-elle si facile ? Façonner, non point d'une manière parfaite, mais avec un certain succès, une statue d'argile, de bois ou de marbre, est un travail qui exige des connaissances préalables acquises par un long apprentissage, et demande actuellement une attention extrême, une patience et une habileté infinies. Le sculpteur se place cent et cent fois devant son œuvre avant de la présenter au maître qui la lui a commandée ; il la regarde de tous les côtés le ciseau à la main ; il la touche et la retouche jusque dans les moindres détails ; la plus petite aspérité, la plus légère incorrection le retiennent à l'œuvre des heures et des heures. Et l'on regardera comme une chose qui se fait en quelque sorte par elle-même et qui ne demande aucune attention, la formation des âmes que Dieu veut modeler au moyen de l'éducation, à la ressem-

blance de son divin Fils ? Oh ! pères ! Oh ! mères ! Vous êtes des sculpteurs, et vous travaillez non sur le marbre ou le bois, mais sur des créatures vivantes, qui, en sortant de vos mains, doivent être des images dignes de figurer dans le palais de Dieu. Vous ne voudriez pas qu'elles fussent, au sortir de vos mains, un bois inutile et apte seulement à brûler dans l'enfer. Vous êtes des sculpteurs d'œuvres divines, et votre atelier est la famille. Votre art est un art difficile et qui réclame toute votre attention; toute, entendez-le bien; absolument toute; beaucoup plus que le labour de vos champs, que le perfectionnement de vos industries, que le roulement de vos capitaux, que la hausse et la baisse de vos fonds. L'éducation n'est pas l'affaire d'un moment chaque jour, ni d'un jour chaque mois, ni d'un mois chaque année; c'est une œuvre qui demande des efforts constants et persévérants, une œuvre incessante, une œuvre continuelle. Vous élevez vos enfants sans interruption, sans trêve, pour le bien ou pour le mal, pour en faire des enfants de Dieu ou pour les donner au démon. Vous les élevez toujours, même quand vous y pensez le moins; vous les élevez en parlant, en travaillant, en vous récréant, en mangeant et même en vous reposant. Aucune de vos paroles, aucun de vos mouvements, même les

plus insignifiants, ne sont indifférents pour l'éducation de vos enfants. Voyez donc si vous devez agir toujours avec prudence et circonspection. Miroirs vivants, tout ce que vous faites de bien ou de mal se réflète en vous, et se reproduit dans vos enfants. Tout dépend de l'usage que vous faites de ce formidable pouvoir d'édification ou de destruction que vous tenez dans vos mains !

— C'est fort bien, me direz-vous ; mais où s'apprend cet art si difficile !

Où s'enseigne-t-il ?

— Où ? Non pas assurément dans les endroits où plusieurs d'entre vous vont l'apprendre. Il ne s'apprend pas dans la frivolité des passe-temps mondains, ni dans l'atmosphère saturée d'incrédulité et de vice des cafés et des casinos ; ni dans ce que vous débite du haut de ses tréteaux l'actrice éhontée, ni dans ce qu'exhibe à vos regards scandalisés l'effrontée danseuse de ballets. Il ne s'apprend pas dans les grands repas des amis du tapage, ni dans les bavardages ou les commérages du quartier, ni dans les assemblées orgueilleuses et élégantes du grand monde, ni dans la peu scrupuleuse revue de la mode et des salons, ni dans le journal sans foi ni loi, sans frein ni crainte de Dieu. On n'apprend là ni la vie sérieuse, ni l'exquise vigilance, ni la sainte susceptibilité, ni le zèle

soucieux, toutes qualités qui doivent caractériser votre noble sacerdoce. Cessez de vous faire illusion ; les austères devoirs de votre profession de pères sont incompatibles avec la vie joyeuse qui est le seul objet des désirs du monde, même de cette partie du monde qui s'appelle, sans l'être en réalité, la bonne société. Là où ne règnent pas le Christ et sa sainte loi, n'allez pas chercher une école de pères chrétiens, qui sont les seuls pères vraiment bons.

Où donc l'apprendre ? Dans l'Église, dans des rapports fréquents et humbles avec Dieu, dans l'oraison fervente et prolongée, dans les sacrements, au pied de la chaire où l'on enseigne avec l'autorité de Dieu. C'est là qu'on apprend tout ce qu'il y a de plus important ; c'est là qu'on apprend aussi ce sublime ministère de la paternité. Et quand on l'a appris ; il en est de lui comme de toute autre chose ; on s'y exerce sans dificulté, on l'accomplit avec de véritables délices.

Alors on voit le plus rustique paysan devenir dans cette science un autre Salomon. En effet, on rencontre d'excellents maîtres et modèles dans cet art de l'éducation, qui sans connaître ni livres ni écoles, peuvent donner sur ce point des leçons pratiques aux plus sublimes philosophes. Nous ne dirons pas qu'ici la science des livres et la fré-

quentation des écoles sont un obstacle ; nous disons seulement qu'elles ne suffisent pas.

Oh ! maisons modestes, où un honnête laboureur et un humble ouvrier, pénétrés de la sublimité de leur mission, supérieure à celle des princes et des gouverneurs de peuples, soutiennent d'une main ferme la bannière du Christ dans ce boulevard assiégé du foyer, en groupant autour d'eux le gracieux essaim de leurs fils et de leurs petits-fils ! Oh ! restes glorieux de notre antique société espagnole, surnageant à la surface d'un si immense naufrage et destinés à être peut-être le point de départ d'une future reconstitution sociale ! Oh ! familles chrétiennes dans lesquelles on croit en Dieu, on parle de Dieu, on adresse chaque jour une prière à Dieu ; dans lesquelles la loi de Dieu est le code fondamental des devoirs et des droits de chacun ; dans lesquelles on naît, on grandit, on travaille, on se réjouit, on vit et on meurt toujours pour Dieu ; toujours selon Dieu, toujours comme à l'ombre et sous le regard auguste de Dieu ! Qu'on dise aux familles organisées à la moderne, aux pères et aux mères de notre époque, aux maisons que le démon du rationalisme et de la fausse liberté a faites siennes ; qu'on dise où l'on goûte plus de paix, où la joie est plus abondante, où le joug de l'autorité est plus doux à porter, où l'obéissance est plus

douce, la charité mieux pratiquée, les joies de la société domestique plus délicieuses. Qu'on dise où il y a plus d'union, où l'on montre un visage plus serein en face de l'adversité, où l'abnégation est plus héroïque dans les consolations qu'elle prodigue aux souffrances d'autrui, et la résignation plus parfaite dans le support de ses propres souffrances. Que les insensés, follement épris de l'absurde anarchie sociale actuelle comparent une maison organisée chrétiennement, d'après les prescriptions de la loi évangélique, avec une maison organisée à la mode païenne, telle que l'a mise à la mode le désolant rationalisme. Que l'on voie où se réalise plus parfaitement l'idéal de la félicité humaine que chacun se représente dans ses rêves pour la vie présente.

Un observateur impartial dira, nous n'en doutons pas, que si l'on voit quelque part une image des délices du ciel, c'est dans l'admirable groupement des cœurs que présente une famille selon la loi de Dieu, et que s'il y a quelque chose qui ressemble ici-bas au désespoir et à l'horreur de l'enfer, c'est le malaise et le désordre absolu d'une maison d'où Dieu et sa loi ont été bannis.

X

Un mot au sujet des inférieurs et des domestiques.

Parmi les obligations qu'impose la très respectable condition de père de famille selon les lois du christianisme, nous trouvons à la suite de celles que nous avons déjà mentionnées d'une façon sommaire, relativement aux fils, celles qui se rapportent aux serviteurs. Ces derniers forment une partie du groupement domestique connu sous le nom de *famille*. L'antique idiome latin comprenait sous cette dénomination jusqu'aux esclaves; et même dans les langues modernes, on sait qu'on nomme familiers ou famille d'un prince ou d'un prélat, ceux qui sont plus étroitement attachés à son service. La loi de Dieu ne l'entend pas autrement, lorsqu'elle considère les obligations des parents envers leurs enfants; aussi bien, tous ceux qui expliquent le Décalogue au sujet de ces obligations disent-ils clairement que le maître a envers son serviteur des devoirs semblables à ceux que la paternité confère envers les enfants. Et l'apôtre compare à l'apostasie de la foi et regarde comme pire que l'infidélité, le

péché du chef d'une maison chrétienne qui n'a pas soin de ses domestiques. « Si quelqu'un, dit-il (I Tim. V, 8), n'a pas soin des siens, et spécialement de ses domestiques, il a nié la foi et est pire qu'un infidèle ». Et un docte commentateur dit à ce propos, que la raison d'une telle sévérité de langage s'explique en ce que le maître qui n'a pas soin de ses domestiques dément ainsi son caractère de maître chrétien, et se rend pire que les païens, qui se croyaient obligés de veiller sur leurs domestiques et leurs inférieurs.

Les idées rationalistes qui dominent aujourd'hui sont pires que celles du paganisme, parce que, par un juste châtiment de leur désertion volontaire, Dieu paraît avoir privé les nations qui apostasient, même de ces lumières de la simple raison naturelle qui rendaient moins épaisses les ténèbres de la gentilité antique. Ce que nous observons sur divers autres points, se produit ici d'une façon toute spéciale. Dans la famille moderne telle que l'a faite le progrès révolutionnaire, le père ne se reconnaît pas d'autre devoir envers son serviteur, ni la mère envers sa servante, que de leur payer chaque mois ou chaque année le salaire convenu. En échange, le serviteur et la servante s'inspirant de sentiments analogues, ne se croient tenus envers leurs maîtres qu'au service matériel pareillement convenu. Ils sont considérés et

se considèrent eux-mêmes comme un objet de pur contrat. Ils vendent leurs services comme un autre les achète, sans mentionner dans l'acte aucune espèce de responsabilité morale, ni d'idée supérieure qui l'élève et l'ennoblisse. Ils se louent et s'emploient comme on loue une voiture ou un cheval à l'heure, et rien de plus. Ainsi il arrive d'ordinaire que le commandement qui exige le service rivalise en brutalité avec la grossièreté et le dédain que l'on met a rendre ce service ; il résulte de là une réciprocité de mépris qui est le châtiment respectif de l'oubli des devoirs du maître et du serviteur, dignes en tout l'un de l'autre.

Les serviteurs et les servantes ne sont plus comme autrefois les confidents de leurs maîtres et de leurs maîtresses, attachés à la maison comme le lierre au mur, aimant leurs maîtres jusqu'à partager leurs joies et leurs tristesses. Aujourd'hui, le serviteur ne se repose plus sur son maître comme sur l'ami le plus digne de sa confiance. Au contraire, il le regarde comme un ennemi domestique, comme un ennemi nécessaire, contre lequel il doit se tenir continuellement en garde. On ne rencontre plus de maison comme nous en avons vu une très ancienne dans laquelle il y a une fondation de rentes perpétuelles faite par un des anciens maîtres pour l'établissement des servan-

tes ayant servi dans la famille un nombre d'années déterminées. Hélas ! on ne fait plus de telles fondations ; il n'y a plus de domestique qui vieillisse au foyer de ses maîtres ; la fidélité est une vertu de parade, les types du domestique loyal et de la vieille servante qui avait vu marier l'aïeule et avait donné plus tard ses soins aux petits-fils, sont des héros qu'on ne rencontre plus que dans les romans. Et pourtant, un jour, ils ont été dans notre société chrétienne, une réalité ! Qui a détruit la race très noble de tels maîtres et de tels serviteurs ?

Écoutez une autre observation fort instructive. Dans la société domestique organisée aujourd'hui d'une façon libérale, il se passe la même chose que dans la société civile organisée libéralement ; ces deux sociétés ont toujours été le reflet l'une de l'autre. Le commandement est très libéral, et l'obéissance l'est également, par crainte du fouet du grand Seigneur, et non point pour un autre motif. Et comme, dans l'état libéral, celui qui commande a l'habitude de tolérer dans celui qui obéit tout désordre moral, tout relâchement, tout abrutissement, de la même façon que celui qui paie ses contributions et ne trouble pas l'ordre dans la rue, est regardé par l'Etat moderne comme ayant rempli toutes ses obligations ; ainsi le chef d'une maison organisée à la moderne a coutume de

se tenir pour satisfait en ce qui touche aux idées et à la conduite de ses serviteurs, pourvu qu'ils ne se battent pas dans le vestibule ou dans les antichambres et qu'ils ne manquent pas à la consigne du service, en ce qui regarde l'étiquette.

Ainsi un maître et une maîtresse se soucieront très peu de constater si leurs serviteurs ou leurs servantes pratiquent ou ne pratiquent pas la religion, professent ou ne professent pas la foi véritable, observent ou n'observent pas une conduite régulière. Comme ils ne les volent pas, au moins ostensiblement, et qu'ils ne les font pas rougir de honte par des scandales éclatants, ils sont contents à ce prix. C'est pour cela que l'on voit si fréquemment des cas d'enfants corrompus par les serviteurs, et des cas de corruption des serviteurs dans les maisons d'un grand nombre de maîtres. C'est au point, en vérité, qu'on ne sait plus ou mettre le pied sur ce terrain du service domestique, tellement les progrès de notre civilisation y ont introduit de vices et de dépravation. Les servantes surtout donnent à la statistique du libertinage un contingent épouvantable.

Quel remède efficace peut-on offrir à une pareille contagion ? Il n'y en a pas d'autre que l'application des lois chrétiennes du sacerdoce domestique aux relations entre maîtres et serviteurs. A

la maison constituée selon le critère libéral ou rationaliste, il faut opposer la restauration de la maison selon les lois sévères qu'enseigne le Décalogue chrétien. Pour qu'il y ait de bons fils, il est nécessaire qu'il y ait des pères qui sachent se conformer aux commandements de Dieu. Pareillement, pour qu'il y ait de bons domestiques, il est indispensable qu'il y ait d'abord des maîtres selon l'Évangile.

XI

On peut diviser en trois catégories les devoirs du maître envers ses inférieurs.

Pour démontrer que les maîtres ont le devoir de veiller sur la conduite de leurs serviteurs et de s'intéresser à leur salut éternel, il nous suffira de recourir à un seul argument, mais qui est tellement fort que nul, s'il est chrétien, comme nous supposons que le sont nos lecteurs, ne peut le récuser.

Le voici :

Les maîtres et les maîtresses exercent sur leurs serviteurs et leurs servantes et sur leurs inférieurs une véritable autorité. Or, toute autorité, d'après

la doctrine catholique, est divine par son origine et par sa fin. Par son origine, puisqu'elle procède de Dieu, qui seul peut donner à un homme autorité sur un autre homme; et par sa fin, puisque l'autorité doit avoir constamment pour but le salut éternel de celui qui l'excerce et de ceux sur qui elle s'exerce. Cela est incontestable, de quelque autorité qu'il s'agisse, de celle de l'État, qui n'est autre chose qu'une grande famille, comme de celle de la famille, qui n'est en somme qu'un État en petit et en abrégé. Or, de trois choses l'une : ou il faut dire que le maître n'exerce sur ses serviteurs aucune espèce d'autorité, ou penser qu'un maître chrétien peut ne pas l'exercer conformément à ce que lui prescrit la loi chrétienne, ou admettre qu'un maître, par le seul fait qu'il est maître, est obligé de veiller sur les âmes de ses serviteurs et de ses subordonnés. Les deux premières hypothèses sont évidemment absurdes; donc la troisième est seule logique et rationnelle.

On peut formuler en trois mots les trois espèces de devoirs qui obligent envers ses serviteurs le père de famille qui veut être un maître selon la loi de Dieu : l'exemple, l'instruction et la correction. Le sens de ces mots est tellement clair et leur application tellement nette, que nous pourrions assurément nous dispenser de les expliquer.

L'exemple. — Il est évident que le maître doit donner le bon exemple à ses serviteurs, puisqu'il y a une loi générale qui oblige de le donner à tout le monde. Mais le maître est obligé de le donner à ses domestiques avec d'autant plus de raison qu'il a plus de rapports avec eux, et que sa conduite influe d'autant plus sur eux qu'il est en communication continuelle avec eux, et qu'il exerce sur eux l'ascendant de la supériorité. Que répondront à cela les maîtres qui, non seulement ne donnent pas de bons exemples à leurs serviteurs, mais leur en donnent d'affreusement mauvais, en faisant servir leurs subordonnés d'instruments et de complices à leur corruption et à leur libertinage, à leurs fraudes, à leurs haines et à leurs vengeances ?

L'instruction. — Le maître doit la donner à tous ceux de sa maison, et il doit la leur donner au même titre que les aliments, le logement et les soins. Toute la personne du serviteur s'est assujettie à la juridiction du chef de la famille ; et la personne se compose du corps et de l'âme ; et le domestique sert son maître temporel avec son âme et avec son corps. Celui-ci doit donc pourvoir aux nécessités de l'une et de l'autre. Et qui doute que l'instruction sur les vérités indispensables au salut ne constitue une nécessité, au même titre que le pain pour la nourriture, et le toit et

le vêtement pour l'abri? Et si la loi et l'opinion publique condamnent le maître qui laisserait son serviteur souffrir de la faim, comment Dieu jugera-t-il ceux qui ne procurent pas aux âmes de leurs serviteurs les moyens nécessaires à leur vie surnaturelle?

La correction. — Non seulement celui-là est coupable qui fait le mal, mais aussi celui qui aide à l'accomplir. Or, qui est plus complice que celui qui, pouvant empêcher le mal, ne l'empêche pas? Qu'un grand nombre de maîtres et de maîtresses voient donc de combien de fautes de leurs serviteurs et de leurs servantes ils auront à rendre compte au tribunal de Dieu. Mais ces maîtres ne trouvent-ils pas une excuse dans leur ignorance? Cette ignorance les excuse, quand ils ont fait ce qui leur était possible pour s'instruire; mais non lorsque, pouvant être au courant de la conduite de leurs domestiques, au moyen d'une vigilance ordinaire, ils ont négligé de l'exercer comme ils en avaient l'obligation. Ceux qui ont l'autorité ont même le droit de soupçonner leurs domestiques, d'après le principe suivant : « Il est permis aux parents de soupçonner leurs enfants ». Il doit donc y avoir une police domestique, comme il y a une police sociale. Le bon maître peut donc prudemment penser mal de ses serviteurs et de ses subordonnés, se défier d'eux, soupçonner leurs

démarches, leurs actions qu'il ne voit pas, examiner soigneusement tout ce qui se passe dans cette région inférieure de ses modestes états, menacer et reprendre, châtier et réprimer, et enfin chasser de son foyer celui qui se montre dur et récalcitrant devant de semblables moyens.

Que ceux qui ne seraient pas encore convaincus écoutent la comparaison suivante :

S'ils savaient que parmi leurs serviteurs ou leurs servantes on ourdit quelque complot contre la loi de l'État, et que leur cuisine ou leur vestibule est un foyer de conspiration contre la tranquillité publique, y consentiraient-ils, au risque de voir la justice, lorsqu'elle en serait informée, traiter leur maison comme un repaire d'incendiaires et de perturbateurs ? Non, assurément ; et le maître le plus libéral et le plus entiché des prétendus droits du citoyen libre, serait le premier à jeter à la rue et peut-être même à dénoncer ceux qui compromettraient la tranquillité de sa maison par de telles machinations. Aussi libéral que fût un tel maître, il serait pour de tels domestiques un implacable réactionnaire.

Eh bien ! Maîtres qui lisez ces lignes, vous ne toléreriez pas dans votre maison des conspirations contre l'État ou contre ses lois ! Pourquoi donc en tolérez-vous si souvent contre l'Église

et la loi de Dieu ? Pourquoi la seule accusation d'intolérance vous fait-elle reculer, lorsqu'il s'agit de corriger de tels désordres ? Vous savez ou vous devez savoir ce que disent vos serviteurs, où ils vont le soir, les jours où vous leur permettez de sortir, quelles relations ils entretiennent, quelles compagnies ils fréquentent, quels livres et quels papiers ils ont entre les mains, et vous ne croyez pas qu'ici votre autorité domestique ait un devoir sérieux à remplir ? Vous craindriez de vous compromettre auprès du gouvernement terrestre, et vous ne redoutez pas de vous compromettre devant le juge céleste ? Pensez-vous que si, au jour de sa justice, il vous jette à la face que, dans votre maison, on a soutenu tant et tant d'années la propagande du mal, on a vu la vertu et les croyances de tant et tant d'âmes faire naufrage, il ne vous demandera pas de tout cela un compte exact et très sévère ? Ou bien croyez-vous peut-être que les fausses libertés de penser, de parler, de s'associer, qui sont de fausses libertés appliquées à la société civile, doivent être tenues pour bonnes et véritables dans la société domestique ?

Oh ! non ; le libéralisme domestique n'est pas moins anticatholique que le libéralisme social, et les gouverneurs de peuples, comme les chefs de famille, seront jugés et condamnés terrible-

ment pour le mal qu'ils auront laissé faire, lorsqu'ils pouvaient l'empêcher, et pour le bien qu'ils n'auront pas fait, lorsqu'ils devaient le faire. Et comme celui-là est un mauvais gouverneur public qui ne regarde pas la religion et la morale publique comme le plus fondamental de tous les intérêts publics, ainsi est mauvais gouverneur domestique, celui qui ne tient pas la religion et la morale domestique pour le premier de ses devoirs de chef de la société domestique. Dieu et sa religion doivent régner dans la maison, comme dans la nation, intégralement et exclusivement. Les droits de Dieu et de son Église doivent être soutenus avec une égale vigueur dans ces deux juridictions; et l'on ne peut pas donner véritablement le nom de catholique au chef de nation ou au chef de foyer qui ne le croit pas et ne le pratique pas ainsi.

CONCLUSION

Nous mettons fin à ce travail, dans lequel nous nous sommes attaché beaucoup plus à établir des principes et une doctrine qu'à descendre à des applications. Sans cela, nous aurions été interminable. Nous devions laisser quelque chose au travail individuel de chacun de nos lecteurs et à son bon sens naturel. Nous ne voulons pas cependant abandonner ce sujet sans faire une dernière observation.

Nous avons sous les yeux la famille typique, la famille modèle, la famille dont voulut être membre le Fils de Dieu, dont le Père éternel constitua chefs un homme et une femme, ayant le caractère et les prérogatives de la plus haute paternité, afin d'offrir ainsi, comme perpétuellement ouverte au monde, la plus belle école de sacerdoce domestique. Comme Marie et Joseph ont exercé ce sacerdoce envers le divin Enfant ! Comme ce même Fils de Dieu l'a respecté dans la personne de ces deux humbles créatures ! Comme la paternité chrétienne est une institution sublime, puisque le Fils unique du Père céleste a voulu s'y soumettre ! Qu'ils se contemplent dans ce tableau

ravissant tous les membres de la famille moderne, aujourd'hui si violemment agitée par la Révolution, et presque entièrement détruite; qu'ils s'y contemplent, qu'ils méditent, étudient et s'instruisent! S'il doit y avoir un remède contre l'affreux relâchement des liens domestiques qui nous ronge rapidement comme une lèpre épouvantable, c'est là qu'on doit le chercher; et c'est là qu'on le trouvera. Il ne devrait pas y avoir une famille chrétienne, à l'heure actuelle, qui ne considérât comme son devoir le plus rigoureux la dévotion à la Sainte Famille. Fasse le ciel qu'il en soit ainsi, et que nous obtenions la faveur d'avoir pu contribuer en quelque chose à ce résultat, à l'aide de ces modestes réflexions!

L'APOSTOLAT SÉCULIER

OU

MANUEL DU PROPAGANDISTE CATHOLIQUE
A NOTRE ÉPOQUE

INTRODUCTION

En toutes ces choses, l'homme est soldat

TERTULLIEN.

La propagande catholique! Voilà une phrase qui est aujourd'hui dans toutes les bouches, que l'on entend continuellement dans tous les discours sur la religion, qu'on lit chaque jour dans nos revues et dans nos journaux, qui forme l'esprit et résume la pensée de la majeure partie de nos associations. Elle a une signification très claire et parfaitement déterminée. S'il n'en était ainsi, comment s'entendraient si facilement entre eux les catholiques du monde entier qui la prononcent ou l'écrivent ? Elle présente néanmoins quelque chose de vague, d'indécis, dû sans doute à ses formes multiples et à ses horizons

vastes et sans limites. C'est donc aujourd'hui une proposition universelle, connue de tous et entendue dans le même sens par tout le monde; elle est comme une monnaie courante que nous donnons et que nous recevons à toute heure, même dans la conversation familière. Et cependant voyez comment vont les choses! Nous ignorons s'il existe quelque traité, plus ou moins long, spécialement destiné au développement de ce thème fécond d'ailleurs et admettant une multitude d'explications. Nous ne savons si, dans le nombre, incalculable, grâce à Dieu! de propagandistes catholiques, qui consolent, par leurs travaux incessants, l'Église au milieu des luttes et des persécutions de l'heure actuelle, il y en a eu un seul qui se soit occupé de formuler d'une façon claire et distincte les idées capitales qui doivent servir de règle et de lumière en cette matière. On dirait parfois que, dans la terrible lutte religieuse qui constitue le caractère spécial de notre siècle malheureux, les soldats de la cause de Dieu, c'est-à-dire tous les vrais croyants, se sont plus occupés à faire de l'escrime, chacun le mieux qu'il l'a su, qu'à dicter des règles pour le cas présent ou à écrire des traités subtils sur cette nouvelle stratégie. Et cependant, il est certain qu'en temps de guerre, ordinairement, les meilleurs soldats ne sont pas les soldats improvisés; alors même qu'il

serait sorti de leurs rangs, dans des cas donnés, d'excellents capitaines. D'après la loi ordinaire et normale, le bon soldat se forme à l'aide d'une bonne éducation militaire, qui ajoute au courage naturel et aux généreux mouvements du cœur les calculs de la froide raison, les données de l'expérience, en un mot les règles de l'art.

Qui sera assez heureux pour écrire un traité de ce genre donnant satisfaction aux nécessités multiples du soldat de la foi chrétienne à notre époque ? Qui méritera l'honneur d'être appelé avec raison et justice, nouveau Végétius, l'historien de l'art militaire en ce qui concerne ces glorieux combats ? Nos aspirations ne vont assurément pas jusque-là ; nous nous contenterions d'être des disciples ordinaires dans cet art ; tant nous sommes loin d'aspirer à être des maîtres. Mais pourquoi ne nous serait-il pas permis et louable même, à titre d'œuvre de charité, d'émettre quelques considérations ayant pour but de porter quelqu'un à étudier et à examiner mieux que nous ne pourrions le faire, ce qui serait nécessaire pour composer plus tard un manuel théorique complet, comblant parfaitement dans notre société chrétienne cette lamentable lacune ?

En ces choses tout homme est soldat. Nous avons pris pour devise de notre modeste essai ces paroles énergiques de Tertullien; qui donnent pour ainsi

dire, la formule la plus vaste de ce qui peut se présenter à nous dans le développement du texte placé en tête de ce travail. Elles indiquent que la propagande catholique est une milice dans laquelle on s'exerce à prendre formellement l'offensive et la défensive : l'offensive, en combattant l'erreur qui tente par mille moyens de dominer et de régner dans la société chrétienne ; la défensive, en défendant les intérêts de la vérité sans cesse en butte à toutes sortes d'attaques furieuses et de piéges perfides. C'est une milice dans laquelle se trouve forcément engagé, à titre d'ami ou d'ennemi, tout homme qui naît à la vie de ce monde, et avec beaucoup plus de raison, tout homme qui renaît à la lumière surnaturelle de la foi par le moyen du saint Baptême. Étant donc admis que nous le voulions ou non, qu'il n'y a pas dans l'homme doué de raison et de libre arbitre, d'actes moraux indifférents, il s'en suit rigoureusement que, par ces actes, ou nous servons Dieu en combattant par là-même contre l'enfer, ou nous servons le démon en nous mettant en lutte plus ou moins directe et ouverte contre Dieu. Tel est le sens des paroles : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » qui devraient pénétrer de crainte et couvrir de honte les hommes apathiques et indécis.

Eh ! bien ; nos amis prendront ce qu'ils voudront des observations, réflexions et conseils

que nous leur donnerons successivement dans cet opuscule, toujours avec la meilleure intention du monde, sinon avec la compétence et le prestige d'une plume plus autorisée que la nôtre. Quelqu'un peut-être n'accordera à ces pages qu'une importance médiocre ou absolument nulle; en retour, nous leur en accordons une si grande que, parmi les sujets que nous avons traités, il n'en est aucun qui nous ait préoccupé autant que celui-ci. Depuis plusieurs années, nous avons acquis la conviction qu'il est d'une souveraine nécessité, et pour peu qu'il nous soit permis de pronostiquer de nos temps malheureux, nous sommes persuadé que cette nécessité va se faire sentir, dans un avenir prochain, avec une gravité exceptionnelle et une urgence extrême dans notre malheureuse Espagne. On entend aujourd'hui parmi nous un sourd grondement, semblable à celui d'un ouragan épouvantable qui menace de tout renverser, à la faveur de la fausse et très fausse trève qu'un ennemi rusé nous a accordée pour mieux nous tromper et nous endormir. Et lorsque la tempête éclatera, mille cœurs généreux éprouveront le désir de faire quelque chose pour Dieu et pour son Église. Aussi bien nous semble-t-il qu'elle est grande l'œuvre de celui qui, par anticipation, aura hasardé quelques idées sur ce que doit être *l'instruction du jeune soldat* dési-

reux de se jeter dans le combat pour la cause de sa foi.

En attendant, il nous suffit, à nous, de penser qu'avec ce travail qui est bien modeste, mais qui donne la mesure de nos forces, il est possible cependant de donner quelque gloire à Dieu et d'enrôler quelque nouveau soldat sous son drapeau si attaqué.

Sabadell, en la fête de l'Épiphanie, 1885.

I

Ce qu'on entend par Propagande Catholique dans le sens ordinaire donné aujourd'hui à ce mot.

Ayant entrepris dans ce travail, de discerner quel est, pour le chrétien séculier de notre époque, le meilleur moyen de s'exercer à la propagande catholique, il nous semble naturel de consacrer le premier paragraphe à définir ce concept fondamental d'une façon solide et inattaquable.

Le mot de *Propagande Catholique* est né de nos jours, et appartient exclusivement à l'idiome moderne. On ne le trouve pas une seule fois dans nos

anciens écrivains. Il a été introduit par les nécessités religieuses du jour, comme l'expression qui les rendait plus fidèlement et plus parfaitement, et à peine lancé dans le public, tout le monde s'est empressé de l'accepter comme une formule d'un mérite incontesté dont il est à peine nécessaire de donner l'explication. C'est ainsi qu'il en va de certaines idées qui, en raison de la condition particulière des temps, germent, pour ainsi dire, spontanément et simultanément au fond de tous les cœurs. La première fois qu'on les énonce avec une expression convenable et propre, elles sont comprises à l'instant et universellement acceptées. C'est le signe le plus manifeste que ce n'est ni la volonté, ni le génie de l'homme qui leur a donné le jour, mais qu'elles sont le résultat et la conséquence naturelle des événements et l'effet d'un dessein providentiel de Dieu.

Tel a été de nos jours le sort du mot *Propagande Catholique*.

Nous ne savons quel est celui qui l'a employé le premier ; mais nous savons qu'en un moment il a été populaire dans tout le monde chrétien.

En Europe et en Asie, en Afrique et en Amérique, dans les articles de controverse comme dans les journaux et les revues, dans les réglements et les programmes des Associations catholiques, comme dans les exhortations des évêques, il est

partout connu et compris sans difficulté ni équivoque. Personne, que nous sachions, n'a tenté jusqu'à présent de préciser sa définition, ce qui n'a point été un obstacle à ce qu'il fût clairement et distinctement compris de tout le monde, bien qu'il n'eût point été formulé dans des termes concrets. Nous allons essayer de donner la définition de cette formule, afin de nous en servir ensuite comme de point de départ, de but et d'objectif, dans notre travail.

Nous croyons donc, sauf meilleur avis, que la *Propagande catholique* peut se définir « *le travail individuel ou collectif de tout fidèle catholique pour la propagation, la défense, l'accroissement et l'honneur de sa foi, en dehors de ce qui constitue la fonction hiérarchique et officielle de l'Eglise enseignante, mais toujours sous la direction et l'autorité de cette même Eglise* ».

Analysons une à une les diverses parties de cette définition, afin d'en avoir une intelligence convenable.

La Propagande catholique est en premier lieu *un travail*. On comprend sous ce nom générique tout exercice de l'activité humaine dans ce qui nous conduit aux fins de la Religion : l'investigation scientifique du savant, le chant du poète, la musique du compositeur, la statue, le tableau, le dessin de l'artiste, la bonne parole qui est prononcée intentionnellement dans la conversation,

la bonne action qui procure l'édification du prochain, l'argent que l'on gagne ou que l'on économise pour une pieuse entreprise, le livre ou la feuille qui se donne ou se distribue ; le flambeau ou la tenture que l'on étale en public en un jour de fête chrétienne, le voile que l'on porte à l'autel, le Rosaire que l'on récite au foyer ou dans l'atelier, ou que l'on chante dans la rue, la prière secrète qui s'élève vers Dieu du fond du cœur ; le signe de la croix qui se fait au commencement d'un voyage ou à la sortie de la maison, etc., etc., qui saurait énumérer ici les mille espèces de bonnes actions qui peuvent se pratiquer dans un but de Propagande catholique ? Quelles se fassent donc toujours d'une façon actuelle ou habituelle dans ce but, et elles revêtent alors, pour minimes et insignifiantes qu'elles paraissent aux yeux des hommes, une sublimité et une grandeur incomparables aux yeux de Dieu.

Nous avons dit que ce travail peut être *individuel* ou *collectif*, selon que chaque fidèle l'accomplit pour son compte et en son nom ; ou bien en tant qu'il fait partie d'un groupe dûment organisé et légitimement présidé et dirigé, et qui se nomme « *Association* ».

Nous avons ajouté les mots « *de tout fidèle catholique* » ; car il est clair qu'en traitant d'œuvres catholiques, on ne pourrait donner ce nom à celle qui

procéderait d'un homme séparé du catholicisme, soit pour motif d'infidélité, venant du défaut de baptême, soit pour hérésie, provenant de la négation formelle d'une vérité de foi, soit pour motif de schisme ce qui serait la séparation du corps de l'Église par le fait d'une désobéissance publique au Pontife Romain. De plus, ces paroles expriment l'universalité de l'armée de la Propagande catholique, armée à laquelle peuvent s'affilier et dont peuvent être d'excellents soldats le lettré comme le laboureur, la princesse comme la servante, le magistrat comme le militaire, le vieillard comme l'enfant de l'école. C'est le combat général de la foi ; autour de son drapeau et à sa défense sont appelés tous ceux qui en ont fait le serment à leur Baptême et qui lui demeurent fidèlement attachés, sans distinction d'âge, de sexe, d'état, de condition ou de classe. Depuis saint Thomas d'Aquin. qui a écrit son immortelle Somme théologique, jusqu'à la dernière pauvre mendiante, qui récite son *Ave Maria* pour le Pape, les rangs de la Propagande catholique embrassent toute l'échelle sociale.

Nous avons dit ensuite : « *pour la Propagation, la défense, l'augmentation et la splendeur de la foi* » ; et c'est ici que s'offre spécialement ce que nous pourrions appeler l'objet matériel de la Propagande catholique. Son objet formel et éminent est

la gloire de Dieu et le bien des âmes. Mais c'est dans ce but qu'elle travaille à la *propagation de la foi*, qui consiste à procurer ce bienfait à ceux qui ne l'ont pas reçu ; qu'elle travaille à sa *défense*, en la vengeant des attaques de tout genre dirigées contre elle ; qu'elle contribue à son *accroissement*, c'est-à-dire qu'elle la ravive et la fait croître en œuvres fécondes, là où elle est déjà établie ; et enfin qu'elle cherche sa *splendeur*, qui consiste en ce qu'elle réjouisse même humainement de toute la considération, de tout le prestige, de toute la dignité et de toute la beauté, qui lui sont d'un si grand secours pour obtenir la fin sublime que Dieu lui destine. D'où il résulte que le champ de la Propagande catholique est très vaste et comprend la conversion des infidèles et des hérétiques, la réforme des mœurs, l'augmentation de la ferveur, la confusion des ennemis, la splendeur du culte catholique, l'éclat de ses solemnités, la diffusion des lettres et des arts catholiques ; puisque toutes ces choses sont comme autant de moyens, les uns directs, les autres indirects, de prócurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. La vie catholique est multiple à l'infini dans ses manifestations, ainsi selon la parole de l'Apôtre, que la grâce de Dieu, qui les produit. Donc, à l'imitation de ce personnage dont Terence disait : « Je suis homme, et rien de ce qui

touche à l'homme ne m'est étranger », le catholique doit dire : « Je suis catholique ; et aucun des intérêts catholiques ne peut m'être indifférent » ; d'autant que, comme nous le dirons, il n'a pas été donné à tous de tout embrasser, mais chacun, dans ce champ, doit cultiver la partie où l'appelle une vocation spéciale de Dieu. Aussi bien, il est évident, que ni l'artisan n'a à discourir dans les Académies, ni l'ouvrier de l'usine ne doit se constituer écrivain ; tous les rouages ne sont pas égaux dans une horloge ; tous les jeux d'un orgue ne donnent pas le même son ; mais de leur inégalité réglée et ordonnée résulte, dans l'horloge un mouvement régulier, et dans l'orgue une harmonie parfaite.

Nous avons ajouté à la définition les paroles suivantes : « *A l'exception de ce qui constitue la fonction hiérarchique et officielle de l'Église enseignante* » ; paroles que tous les lecteurs ne comprendront pas sans une explication. Nous allons la donner. Il y a, dans l'Église de Dieu, une caste chargée de remplir dans son sein le ministère public et officiel, dont les actes principaux sont le gouvernement et l'enseignement pastoral, la célébration du sacrifice et l'administration des sacrements. Ces actes et ceux qui s'y rapportent constituent l'office spécial de la hiérarchie catholique, qui comprend le Pape, chef

de la hiérarchie, les évêques, les prêtres et les ministres. Toute intrusion dans cet exercice public et officiel est défendue au séculier, quels que soient son savoir, sa position sociale ou sa fortune. Ni le roi ne peut l'exercer sur ses sujets, ni le père sur ses enfants. C'est une fonction essentiellement hiérarchique, et par là même, essentiellement réservée. Par conséquent, on ne lui donne pas le nom de propagande catholique, dans le sens où ce mot est ordinairement employé de nos jours.

Ce mot désigne l'initiative et la coopération du peuple fidèle dans tout ce qui n'est pas une fonction particulière et exclusive du prêtre. On donne le nom de peuple dans la langue liturgique à tous ceux qui n'appartiennent pas à la classe sacerdotale. Ce que cette dernière exerce est un ministère officiel ; ce que fait le peuple en lui venant en aide est un service officieux. Cette distinction est très importante et fondamentale, pour apprécier exactement le véritable concept de la Propagande catholique et de tout notre présent travail, et également pour défendre cette propagande contre une multitude d'accusations que portent à chaque instant contre elle quelques-uns de ses ennemis.

« *Mais toujours*, dit en terminant la définition, *sous la direction et l'autorité de la même sainte Église* ». Ces paroles n'ont pas moins d'impor-

tance que les précédentes et en sont le complément nécessaire. Une œuvre ne peut pas se nommer catholique et ne saurait l'être véritablement sans cette condition. L'Église est une armée, et tout en elle est soumis à cette indispensable organisation. L'initiative propre n'est point défendue au fidèle séculier dans ce qui n'a pas de caractère essentiellement sacerdotal ; mais, même dans ce cas, il ne doit pas faire un pas sans compter avec l'autorité hiérarchique, la seule qui puisse en toute sûreté le diriger dans ce qui est de sa juridiction. Aussi savant, aussi saint, aussi puissant, aussi favorisé que soit un catholique dans les services qu'il rend à la vérité, il ne doit jamais se regarder comme exempt de cette tutelle rigoureuse. S'il écrit une ligne, s'il organise une fête, s'il dirige une institution, s'il annonce une nouvelle entreprise, il doit toujours le faire avec le contreseing de celui qui (en ce qui est relatif à sa juridiction) peut lui dire : « En avant ! ou Halte ! » selon qu'il le croira convenable. Sans cela, l'accusation de Laïcisme, qu'on a si souvent portée contre les œuvres de Propagande catholique, serait très fondée. De plus, ces œuvre cesseraient d'être par leur essence même, ce qu'elles doivent être pour mériter ce nom honorable d'œuvres de Propagande catholique.

Nous nous sommes attaché à expliquer en

détail et minutieusement tous les mots de cette définition : 1° pour la laisser pleinement, solidement justifiée, comme étant la pierre angulaire sur laquelle nous allons élever notre modeste édifice ; 2° parce qu'en elle se trouvent contenues, comme dans leur germe, toutes les idées que nous développerons dans le cours de cet humble travail, et que, pour ce motif, nous nous sommes borné à indiquer seulement ici.

II

Quelle est l'importance de ce sujet, principalement à notre époque.

Par la définition que nous avons donnée et sommairement exposée dans le paragraphe précédent, on peut déjà commencer à comprendre quelle est l'importance de la Propagande catholique en général, et quelle est son utilité spéciale à l'époque actuelle. Aussi bien, est-elle aujourd'hui connue et populaire parmi les catholiques. On dirait vraiment qu'un souffle de Dieu l'a inspirée efficacement à tous les cœurs, afin de les exciter, de les fortifier et de les diriger dans toutes sortes de glorieuses entreprises. Il existe,

chez les peuples chrétiens, un instinct supérieur qui, à des époques données, les porte tous à diriger vers un objet quelconque leurs communs efforts, sans qu'ils se rendent à peine compte à eux-mêmes de la cause et de la fin de ce mouvement ou de cette direction. Ce caractère général de certains mouvements, leur spontanéité, ce quelque chose que nous remarquons en eux de vague et d'irréfléchi, et qui, parfois, pourrait même paraître inconscient, tout cela est le signe le plus certain que ces tendances ne sont point le résultat de calculs humains ou d'artifices habiles; mais d'une secrète influence de la grâce de Dieu, qui, par sa propre impulsion, incline dans une certaine direction les esprits et les cœurs. C'est comme la brise légère qui pénètre sans bruit dans une épaisse forêt, dans un bosquet touffu, et dont le passage ne se connaît qu'à la légère agitation qu'elle imprime au vert feuillage. Ainsi s'agitent aujourd'hui tous les cœurs catholiques, mus par ce souffle secret de Dieu, qui agit sur eux d'une manière invisible, mais très efficace. Il y a donc là une raison *a priori* qui devrait suffire à elle seule pour nous convaincre de l'importance spéciale qu'a, de nos jours, la Propagande Catholique.

Qui pourra la méconnaître, alors même qu'il se contenterait de jeter un simple regard sur le spécta-

cle qui s'offre à toute heure devant nos yeux ? Que nous dit chaque jour la voix du Chef suprême de la hiérarchie catholique ? Que nous disent les Lettres pastorales des évêques? Que nous disent les gémissements de l'Église universelle ? Que le monde entier, transporté de haine, s'arme en guerre contre la vérité que les peuples et les gouvernements semblent s'être coalisés contre le Seigneur et contre son Christ; que c'est un assaut général livré à l'Église, contre laquelle marche aujourd'hui tout l'enfer et tous ses partisans en bataillons nombreux et serrés, d'autant plus nombreux et serrés que ce combat sera peut-être le combat suprême et décisif. Jamais l'Église n'avait vu en face d'elle une armée si considérable, ni sous ses pieds une conspiration si formidable, depuis que, dans les premiers temps, elle eut à lutter seule et sans armes, contre toute la puissance païenne, à qui elle a enlevé, après trois siècles d'horreurs, la possession du monde. Depuis cette époque, elle n'avait eu à soutenir que des luttes partielles. Aujourd'hui la lutte tend à devenir générale. Satan, son ennemi, semble avoir conçu le plan d'une revendication complète et entière : ses partisans les plus avancés et les plus sincères le disent déjà sans détour et sans vergogne ; il n'aspire à rien moins qu'à la déchristianisation du monde, au renversement du règne du Christ et à la reven-

dication du genre humain pour la liberté du mal. C'est un nouveau paganisme dont les prétentions ne vont à rien moins qu'à prendre la revanche de la déroute que souffrit l'antique paganisme, il y a seize siècles, lorsque Dieu le confondit pour toujours et le renversa de son trône officiel au moyen de l'épée de Constantin. Devant cet investissement général que subissent de tous côtés la vérité et la vertu, personnifiées dans notre sainte Église, y aura-t-il quelqu'un qui ne voie pas et ne sente pas la suprême utilité (nous dirions mieux la nécessité), d'une défense générale ? Oui ; lorsque des armées puissantes envahissent le sol de la Patrie, ce n'est pas seulement l'armée permanente et régulière qui se trouve dans l'obligation de la défendre ; mais tout citoyen, jusqu'à l'écrivain, au laboureur pacifique, à l'artisan tranquille, jusqu'à la faible femme, jusqu'au pieux prêtre, laissent leurs livres, leurs champs, leurs outils, leur foyer, l'autel, pour voler au combat. Et celui qui ne brandit pas le glaive en rase campagne, concourt à la défense des fortifications ; celui qui ne sait pas se battre, aide au moins ceux qui se battent ; celui qui ne peut rendre un autre service, soigne les blessés et ensevelit les morts. Ainsi, pendant une tempête, on ne voit pas seulement s'employer à sauver le navire, les marins chargés de la manœuvre en temps ordinaire, mais

les passagers les plus étrangers à cette rude besogne s'emploient à aider, à plier les voiles, à jeter les ancres, et à faire continuellement jouer la pompe. Ainsi nous apparaît aujourd'hui l'Église de Dieu. Le camp royal du Christ est attaqué de toutes parts, et par là même, tous sont appelés à le défendre ; le vaisseau de l'Église est assailli par une tempête épouvantable, et pour le sauver le Pilote divin veut que chacun apporte le concours de son bras et de son dévouement.

D'autre part, chaque jour, la corruption des mœurs augmente ; et c'est une arme très puissante dont se sert l'ennemi pour obscurcir la vérité parmi les peuples et faire tourner à son profit cet obscurcissement général. Cette marée infecte avance lentement, mais continuellement, menaçant de convertir le monde en un bourbier pestilentiel rempli de toute sorte d'immondices. Elle est faible, elle est nulle la puissance d'un homme et même de mille hommes, pour empêcher le débordement de ce bourbier ; mais dites : n'est-il pas vrai que plusieurs de ceux qui sont menacés de s'y perdre, peuvent être délivrés, si nous qui, grâce à Dieu, sommes encore sur la rive, leur tendons une main compatissante ? Voyez combien d'enfants restent sans éducation ! N'est-ce pas une œuvre très méritoire de leur en procurer une convenable et honnête ? Voyez que de pauvres sans

consolation. Chacun de nous ne pourrait-il pas en réchauffer quelqu'un ou quelques-uns à la chaleur de son cœur ? Considérez avec quelle profusion le mauvais livre et le mauvais journal inondent nos villes et nos campagnes. Cela ne montre-t-il pas la nécessité de contrebalancer leur mauvaise influence par le bon livre et le journal moralisateur ?

Cette méditation si connue *des deux étendards*, que le glorieux saint Ignace a placée dans le livre admirable et profond de ses *Exercices spirituels*, n'a peut-être jamais trouvé son application plus exacte que dans le siècle actuel. On voit, on touche les deux corps d'armée qui, sur l'ordre de leurs chefs respectifs, et sous leurs bannières si distinctes, aspirent à la conquête de l'homme et du monde. De l'homme et du monde disons-nous; car ce champ de bataille, qui a pour théâtre le monde et pour spectateur le genre humain tout entier, commence par exister pour chacun dans son propre cœur. Et ainsi, comme il n'est personne qui puisse rester indifférent en présence des assauts que se livrent dans son cœur ces deux puissants rivaux : la grâce de Dieu et les suggestions diaboliques ; de même il n'en est point qui puisse rester neutre, lorsque cette lutte, sortant hors de l'enceinte intérieure de nous-même, s'engage dans les rues et sur les places, dans le camp en ap-

parence paisible de la science, et dans le camp plus agité de l'éducation, ou dans celui toujours agité de la politique. Après cela, qui osera nier que ces deux étendards ne soient aujourd'hui levés l'un en face de l'autre, se combattant avec d'autant plus d'acharnement que leur opposition se montre plus accentuée, plus radicale, et la distance qui les sépare moins considérable?

Écoutez les voix qui retentissent dans chacun des deux camps. Jamais l'enfer n'a parlé d'une façon aussi claire et précise; jamais, depuis que Lucifer est tombé de son trône de gloire, l'infâme n'avait osé écrire sur son étendard : « Guerre à Dieu » ! Et il l'ose aujourd'hui; aujourd'hui il a écrit cette devise infernale, et tous nous avons pu la lire, et peut-être l'avons-nous lue sans ce frémissement d'horreur et de sainte colère qui devrait soulever toute âme chevaleresque et chrétienne. Écoutez, d'autre part, la voix par laquelle réclame du secours l'Église du Christ, opprimée, mais jamais vaincue, selon la parole de son chef suprême, parole qui retentit pour réveiller ceux qui seraient endormis et exciter les indifférents. Jamais les Souverains Pontifes ne s'étaient adressés aux peuples, ni si souvent ni avec tant d'insistance sur le même sujet, ni avec une telle énergie d'expression qu'aujourd'hui. Ils se sont adressés non seulement aux évêques et

aux prêtres, c'est-à-dire aux troupes de l'armée régulière qui sont placées dans les rangs, mais à tous, aux associations, aux peuples qui vont en pèlerinage, aux journaux qui implorent leur bénédiction.

Celui-là est sourd qui, une fois ou l'autre, n'a pas entendu comme s'adressant à lui-même la voix du clairon militaire qui ne cesse de résonner, comme il a coutume de le faire au milieu des populations, à l'heure des *suprêmes dangers et des pressantes calamités*.

III

Combien est excellent en lui-même et honorable pour le fidèle chrétien cet exercice de la Propagande catholique.

De ce qui vient d'être dit, on peut facilement conclure combien est excellent et honorable l'exercice de la *Propagande* catholique. Une seule parole le fera suffisamment comprendre. Cette Propagande constitue un apostolat spécial et véritable. C'est un service direct et immédiat rendu à la gloire de Dieu, à la plus grande extension du règne de son Fils unique Jésus-Christ, et au salut des âmes qu'il

a rachetées au prix de son sang très précieux. La Propagande catholique est donc une milice de beaucoup supérieure en importance et en dignité à la milice matérielle chargée de défendre et d'étendre les royaumes terrestres, et cela d'autant que la royauté de Notre-Seigneur, qui s'exerce dans les cieux, est plus élevée. Et si les monarques temporels accordent à leurs vaillants soldats des récompenses qui leur confèrent des titres de noblesse dans leur royaume, et leur octroient une autorité et des charges qui les font participer en quelque manière à leur royauté, de quelle estime notre très généreux Seigneur et Roi honorera-t-il ceux qui, par pur dévouement à son drapeau, auront entrepris et soutenu ces combats spirituels ?

Le monde honore et applaudit universellement ceux qui font des découvertes ou des inventions utiles, et ceux qui consacrent leur existence à les populariser et à les mettre au service de la multitude. De tels hommes sont appelés des génies bienfaiteurs de l'humanité, et leur nom se perpétue immortalisé sur le marbre ou le bronze, et leur famille est l'objet de toute sorte de priviléges et de distinctions. Bien plus brillante est la gloire qui attend devant Dieu le bon catholique dont l'esprit et l'activité ont été employés à propager efficacement le bien et la vérité parmi ses frères.

Dissiper une préoccupation funeste, démasquer une erreur, organiser un centre quelconque de bonnes œuvres et d'exemples édifiants, préserver de l'infection du mal tels ou tels cœurs, concevoir des projets propres à faire resplendir davantage la lumière divine parmi les hommes, sont autant d'inventions plus importantes et d'une utilité plus considérable pour le bien général que la découverte de l'imprimerie, de la vaccine ou de l'Amérique. Peu importe qu'elles ne jouissent pas de cette estime auprès du vulgaire dont l'opinion est plus portée à admirer l'éclat trompeur du faux or ou du verre peint que l'éclat véritable de l'or pur et des pierres précieuses. La philosophie saine et raisonnable apprécie médiocrement les lauriers et les palmes que le monde accorde à certaines idoles qu'il élève aujourd'hui sur un glorieux piédestal, pour les jeter ignominieusement demain dans la poussière. Les modestes conquêtes de la vérité et du bien, fruit du travail d'obscurs champions de la propagande, passent inaperçues très souvent, presque toujours, d'un monde frivole et superficiel, parce qu'elles ne cherchent pas l'ostentation et le bruit; toutefois elles n'échappent pas un instant à l'œil vigilant de Dieu, à qui rien n'est caché, ni une goutte de sueur versée pour Lui, ni un battement du cœur, pas même le désir le plus secret. On n'obtient, il est vrai, par de tels mé-

rites, ni croix ni décorations ; on n'arrive point à des postes élevés ; on ne lègue point de blasons à sa famille. Mais on amasse des trésors de mérites précieux pour l'éternité, et on obtient la promesse d'un trône magnifique dans le séjour de la gloire céleste.

Grande nous paraît l'entreprise qui a pour but la conversion du monde de la nuit des erreurs de la gentilité à la claire lumière de la foi chrétienne; et immense nous paraît le bonheur de ces hommes privilégiés à qui le Fils de Dieu a confié un si sublime ministère. Paul haranguant l'Aréopage d'Athènes, Pierre établissant à Rome, capitale du monde, le siége de son pontificat ; Jacques répandant dans notre Espagne, la première semence de la foi, Thomas la portant au cœur de l'Inde, et les autres apôtres éclairant chacun la portion du monde connu que le sort lui avait assignée, et tous fécondant cette semence par leurs sueurs, leurs prières, et finalement par leur sang, nous apparaissent dans l'histoire comme de grandes figures placées par la main de Dieu dans le vestibule ou à l'entrée de l'Église pour montrer ce que peut l'homme, pauvre et misérable pécheur, lorsque la Providence lui confie une si haute mission. Le monde païen devenu chrétien leur doit, après Dieu, son baptême et sa conversion. C'est à bon droit que l'Église

chante en leur honneur, dans son office : « Ils ont été magnifiquement honorés, ô Dieu, vos amis ; leur puissance sur la terre a été merveilleusement active et féconde ».

Ainsi en est-il de la gloire du *propagandiste* catholique zélé et actif dans l'accomplissement de sa noble mission. Si l'on dit en philosophie que la conservation d'une chose équivaut à une création continuelle de cette même chose, l'apostolat qui s'emploie à maintenir la foi chez les individus et chez les peuples ne paraît pas moins glorieux que celui qui se consacra, un jour, à l'implanter pour la première fois. De plus, comme la foi va aujourd'hui diminuant dans beaucoup de cœurs, n'est-il pas vrai que le propagandiste catholique a plutôt à faire souvent œuvre de reconstruction que de restauration ou d'étayement de cet édifice ? Voyez donc combien est noble l'entreprise de ramener à Dieu des cœurs que l'ennemi lui a ravis, de reconquérir pour l'Église ces âmes qui, par erreur ou par indifférence, étaient redevenues païennes ou peu s'en faut. Voyez combien on doit estimer le travail et les projets de celui par qui telle ou telle localité ou famille a été transformée dans ses idées et ses mœurs; de celui par qui Satan a été arrêté dans sa marche et qui a soutenu d'une main ferme l'immortel étendard du Christ. Si une seule âme préservée ou délivrée l'avait été par vos com-

bats, quel ne serait pas pour ce seul fait votre titre de gloire devant Dieu ? Que sera-ce donc si l'on considère qu'un bon propagandiste peut, par son action aidée de la grâce, sauver non pas une âme seule, mais une famille, une paroisse, et que le fruit de son travail n'est pas limité parfois à la génération et à la localité qui le voient, mais que ce foyer répandra dans l'avenir et à une grande distance de magnifiques splendeurs ? Il est pénible, après tout cela, de voir combien sont peu nombreux, relativement, les chrétiens adonnés à ce très noble exercice de la *Propagande catholique*. Dans aucune autre branche de bonnes œuvres n'est plus exacte la dénomination de *service de Dieu* qui leur est communément donnée à toutes. On y sert Dieu en travaillant beaucoup pour son propre salut, en mortifiant son corps, en occupant son esprit à de pieuses méditations, en fréquentant les sacrements, en gagnant les Jubilés, les pardons et les indulgences Mais, à la fin, ce service individuel, aussi précieux soit-il, se borne à la sanctification propre de la personne qui le pratique, et ne va pas au delà. Au lieu que celui qui, sans négliger aucunement sa perfection personnelle, y tend au contraire avec ardeur et s'applique en outre à étendre la connaissance de Dieu et de sa loi parmi ses semblables, celui-là multiplie ses mérites propres d'une manière merveilleuse, en proportion

des mérites nombreux qu'ont acquis les autres par sa généreuse médiation. Et ainsi qu'un saint Père dit de Paul, avant sa conversion, qu'il lapidait Étienne par les mains de tous ses bourreaux, puisqu'il se faisait le complice de tous en gardant leurs vêtements, de même le généreux propagandiste catholique fait siennes, en quelque sorte, les bonnes œuvres de tous ceux qui, par son enseignement ou ses exemples, accomplissent ces mêmes bonnes œuvres. C'est ainsi qu'il prie avec tous ceux à qui il a enseigné à prier; qu'il fait l'aumône au pauvre ou au Pape, avec tous ceux qu'il a déterminés à faire l'aumône; qu'il marche, pour ainsi dire, avec les pieds de tous, qu'il travaille avec les mains de tous, et qu'il acquiert un véritable droit à la récompense de tous.

IV

Des consolations que procure au fidèle chrétien le noble exercice de la Propagande catholique.

L'exercice de la Propagande catholique ne se recommande pas moins par les consolations qui rendent suaves et douces les fatigues que supportent les vrais champions de cette propagande. C'est là un point sur lequel nous voulons particulièrement appeler l'attention.

Comment, en effet, douterait-on que cet exercice ne procure à plus d'un titre, des douceurs et des consolations. Qu'on nous donne quelqu'un qui ait la foi, car c'est avec un homme de ce genre et nullement avec un autre, que nous voulons traiter ce sujet. Existe-t-il une œuvre où il y ait pour l'homme une participation plus grande à l'œuvre suprême du Sauveur du monde et à son caractère le plus spécial comme tel, et à ses mérites infinis ? Le Verbe fait chair a été appelé Jésus ou Sauveur ; et pour sauver l'homme, il s'est incarné, il a souffert et il est mort en répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang. Eh bien, maintenant, mon frère, regardez-vous comme peu de chose de pouvoir, en quelque manière, vous faire participant de ce divin caractère et de ce nom au-dessus de tout nom ?

Mais examinons un peu en détail cette idée qui est d'une ineffable suavité.

Premièrement et essentiellement, au Christ seul est dû le titre de Sauveur, puisqu'il n'en est pas d'autre en qui les hommes puissent être sauvés. Il est certain cependant que, par participation, on peut honorer de ce nom les instruments qui le servent fidèlement et de bonne volonté pour cette œuvre très glorieuse. Ainsi nous affirmons, et cela avec sincérité, que le médecin nous a guéris, alors qu'il est certain que ce n'est pas à

lui, mais à la médecine que nous sommes avant tout redevables du bienfait de la guérison. Mais nous devons également remercier et récompenser le médecin, puisque c'est sa main dévouée et habile qui nous a appliqué le remède au moyen duquel Dieu a voulu que nous fussions guéris. Ainsi, bien que ce soit le Christ qui sauve les âmes, et que ce soit lui qui mérite essentiellement et, dans ce sens, exclusivement le nom de Sauveur, on peut cependant appeler sauveurs des âmes avec Jésus ceux qui assistent les âmes malades dans leurs nécessités, en leur facilitant l'usage des remèdes institués par Lui. Ils sont sauveurs d'un individu ou d'une famille ceux qui par leurs enseignements ou leurs exemples, leur ont montré le chemin du salut, les y ont encouragés et les ont conduits au terme bienheureux.

Il se fait aussi le compagnon et l'auxiliaire de Dieu dans la plus grande de ses œuvres, le chrétien fidèle qui consacre à la Propagande catholique ses forces, son talent ou son influence. Et je ne sache assurément pas qu'il se puisse rencontrer dans les trésors de la piété, une pensée plus consolante et qui porte davantage le chrétien à soulager le cœur oppressé.

Nous sommes faibles et pécheurs, et à chaque pas nous chancelons, nous tombons, et quiconque oserait tenir un autre langage, ou se jetterait mi-

sérablement lui-même dans l'illusion, ou tenterait de nous y jeter. Grande est notre dette de ce chef, et nous devons redouter terriblement et à juste titre le compte que nous aurons à rendre. Or, quelle idée plus capable de nous rassurer en présence de cette redoutable perspective que celle de la pensée que nous avons fait quelque chose dans ce monde pour les intérêts de notre Dieu, qui devient, par là, d'une certaine façon, notre débiteur, et qui s'est déjà engagé, par une promesse formelle, à ne pas laisser sans une récompense spéciale la plus petite action faite en son nom ? Oui pour ces œuvres de propagande catholique, oh ! parole d'ineffable consolation ! Dieu en vient, en quelque façon, à se faire le débiteur de l'homme, de même que, eu égard à ses fautes, l'homme est toujours redevable à la divine majesté.

Par un artifice plein de miséricorde, les conditions sont ici changées ; dans le céleste registre, l'actif et le passif changent de place ; le pécheur, accablé sous le poids énorme de ses dettes, peut par ce moyen, acquérir devant Dieu des titres qui le constituent son véritable créancier. Que de telles œuvres, faites selon Dieu, couvrent très facilement notre déficit, l'apôtre saint Jacques le dit fort clairement dans les deux derniers versets de son Épître : « Mes frères, si quelqu'un se détourne de la vérité, et qu'un autre l'y ramène, il

doit savoir que celui qui fait qu'un pécheur se convertit de ses égarements, sauvera de la mort son âme et couvrira la multitude de ses propres péchés ». De telles œuvres méritent de belles récompenses et disposent Dieu, non seulement à pardonner, mais encore à accorder une très riche récompense. Qui ne se rappelle ce texte suave dans lequel le Christ assure qu'il ne laissera pas sans récompense un verre d'eau froide donné au pauvre à son intention ?

C'est donc plein de consolation et de joie que le bon soldat de la Propagande catholique doit aller à son labeur. Oui ; comme il s'en acquitte fidèlement, il ne perdra pas son salaire. C'est avec un visage serein qu'il peut voir arriver la mort, le jugement et la sentence finale, sans que les dettes de sa vie pécheresse puissent le porter au désespoir. Il a de quoi les payer au tribunal suprême. Et si confesser le Christ devant les hommes est un gage certain et assuré pour le chrétien que le même Christ le reconnaîtra pour sien devant le Père céleste, combien plus celui qui l'aura prêché ; celui qui lui aura gagné des amis ou des disciples ; celui qui lui aura soumis les intelligences et les cœurs ; celui qui l'aura défendu et qui aura souffert pour lui, seront-ils sûrs de leur salut ?

Voilà, voilà le trait principal du caractère du prédestiné ; caractère qui, selon l'apôtre, con-

siste dans la ressemblance avec Jésus-Christ, type et premier-né des élus. De tous les traits de sa divine physionomie, celui qui est incontestablement le plus accentué, c'est celui du zèle pour la gloire du Père céleste et pour le salut des âmes. Quiconque excite donc en lui-même le zèle, qui est le fondement de la Propagande catholique, doit tenir pour certain, autant qu'il est permis d'acquérir sur ce point une certitude morale, qu'il porte sur son visage un air de famille, une ressemblance avec les élus du Seigneur. Les mondains disent qu'une bonne physionomie est la meilleure recommandation. Devant Dieu, il est d'une importance décisive pour l'âme de porter la ressemblance de son divin Fils. A défaut de cette ressemblance, les réprouvés entendront ce terrible : « Je ne vous connais pas », qui sera leur éternelle confusion. Comment donc celui qui, comme le bon propagandiste catholique, a acquis cette ressemblance divine, ne compterait-il pas se présenter plein de joie et d'assurance au tribunal du souverain Juge ?

Ces consolations encouragent le bon propagandiste catholique pendant sa vie, lui procurent une mort douce, et rendent riante la perspective de l'éternité. Ce sont des gages du divin amour qui dédommagent de toutes les amertumes. Avec eux on peut fort bien souffrir, de la part du monde,

des vexations ou des injures, affronter les humiliations et les mépris. L'Apôtre des nations, sublime modèle, après son Maître, de la ferme confiance et de l'esprit résolu qui doivent caractériser le soldat de la foi, disait avec un calme admirable : « Je sais en qui j'ai mis ma confiance, et je suis certain qu'il est assez puissant pour me conserver jusqu'au dernier jour la récompense que j'aurai méritée ». *II Tim. I, 12.*

Celui qui sait cela, qui le croit, qui le repasse souvent dans sa mémoire, comment n'éprouve-t-il pas, dans chacun des travaux qu'il entreprend pour Dieu, les douceurs de la plus grande consolation.

V

Sympathie et enthousiasme qu'excite cet exercice dans tous les cœurs.

Aux motifs mentionnés plus haut d'ordre supérieur qui doivent rendre la pratique de la Propagande catholique digne d'une estime spéciale pour tout fidèle chrétien, nous allons aujourd'hui en ajouter un autre qui, pour être d'ordre purement naturel et humain (c'est pour ce motif que nous lui donnons la dernière place), pourra cependant

avec la grâce de Dieu, venir en aide aux autres et concourir à la fin spéciale de cet opuscule. Nous voulons parler de ce qu'a de sympathique pour tout cœur généreux et chevaleresque la défense de la Religion, si indignement opprimée aujourd'hui. Cette raison, nous n'en doutons pas, trouvera un écho puissant dans les cœurs espagnols, aux sentiments si délicats et si élevés.

Figurez-vous, à ce propos, que vous vous rencontrez dans la rue avec une femme abandonnée, que raille et maltraite une troupe de mauvais gredins sans aucun respect pour son innocence et sa faiblesse.

Imaginez-vous qu'à la vue d'une conduite si inconvenante et si brutale, un généreux fils du peuple se trouve à passer par là, son sang se met à bouillonner, ses yeux étincellent et respirent l'indignation, et regardant en face les insulteurs et les attaquant brusquement, il les met précipitamment en fuite, leur arrache des mains leur infortunée victime, qu'il relève du sol et accompagne à sa demeure jusqu'à ce qu'il l'ait mise hors de tout danger et la laisse en pleine sécurité. Qui à cette vue, n'applaudirait avec enthousiasme le noble et généreux protecteur ? qui ne l'embrasserait et ne le presserait avec effusion ? qui ne désirerait savoir son nom afin de le proclamer dans les feuilles publiques comme digne de tout éloge ? qui n'en-

vierait le sentiment de satisfaction qu'il devrait nécessairement éprouver dans son âme, après un exploit si chevaleresque.

Comment ne l'éprouverait-il pas, alors que, en lisant seulement ce récit, nous sentons palpiter notre cœur et monter à notre visage le feu de l'enthousiasme ?

Donc, ou nous n'avons pas la foi, ou nous sommes aveugles, ou nous n'avons pas, mes amis, une seule goutte de sang de catholique et d'espagnol dans les veines, si la Propagande catholique n'excite pas aujourd'hui en nous des sentiments analogues.

Ou nous n'avons pas la foi ; c'est-à-dire, ou nous ne croyons pas que la sainte Église catholique est notre mère et qu'elle ne peut pas se défendre et qu'elle sollicite par ses cris un prompt secours de notre part.

Ou nous sommes aveugles ; c'est-à-dire que nous ne voyons pas la multitude innombrable d'ennemis perfides qui baffouent et maltraitent cette femme, nous ne sommes pas témoins du dédain et du mépris dont elle est victime chaque jour, de la boue qu'on ne cesse de jeter à sa face vénérable, des soufflets continuels qu'on lui inflige au visage, de la salive immonde dont on la couvre et la déshonore à toute heure.

Ou nous n'avons pas dans les veines une goutte

de sang espagnol, si croyant cela et ayant ce spectacle sous les yeux, nous restons froids, apathiques ou indifférents, sans nous élancer à la défense d'une si noble victime. Non, car jamais le sang espagnol n'a été tel, jamais il n'a cessé de s'enflammer en présence du spectacle d'une injuste oppression, jamais il n'a circulé dans les veines froid et impassible en présence de si énormes iniquités.

Que nos amis choisissent maintenant celle de ces trois hypothèses qui leur répugne le moins. Ou ils ne sont pas catholiques, je le répète, s'ils ne croient pas que l'Église et le Pape ont droit de leur part à être estimés et défendus plus qu'aucun père, qu'aucune mère selon la nature; ou ils sont absolument aveugles, si leur attention n'est pas attirée par les vexations infâmes auxquelles est en butte, de nos jours, l'Église de Dieu; ou ils ne sont pas les enfants légitimes de cette chevaleresque famille espagnole, si en présence de tout cela, ils ne se sentent pas émus d'une sainte indignation. Ils sont les enfants illégitimes si, à l'instant, d'une façon ou d'une autre, sous une forme ou sous une autre, sur une échelle plus ou moins grande, ils ne s'élancent pas, remplis d'une ardeur guerrière, au saint combat de la propagande catholique.

Que Dieu me pardonne, mes amis, vous traversez ce monde, et vous voyez en réalité à cha-

que instant les injustes mépris dont je viens de vous faire la description sous forme parabolique. Voyez, ô fils, comme on baffoue, comme on insulte, comme on déchire votre mère! Voyez comme on l'a volée et dépouillée sans compassion! Voyez comment, après l'avoir dépouillée et saccagée, de propres spoliateurs l'accusent de commettre elle-même des spoliations! Voyez s'il y a une expression d'estaminet des vols, un sobriquet inventé dans un mauvais lieu, qu'on n'ait pas lancé contre elle! Le sarcasme officiel d'en haut et le sarcasme roturier d'en bas; le coup de pied donné avec une botte vernie ou avec l'espadrille crasseuse, le coup de poing donné avec des gants, ou sans gants, elle reçoit tout cela sur sa noble face, cette mère infortunée, depuis déjà plus de cinquante ans. Et cette femme n'a pas des fils en Espagne? Cette fille n'y a pas de frères? Et cette auguste dame n'y rencontre pas de défenseurs? Notre très noble pays a-t-il cessé d'être la terre des chevaliers?

Oh! oui, oui; elle a encore des chevaliers; elle les connaît, elle les estime et apprécie leurs services. Voyez-les en lutte ouverte pour elle depuis plusieurs années. Ce sont les soldats de l'Église; ce sont les armées de la Propagande catholique. Ils sont peu nombreux, il est vrai, en proportion du nombre incalculable des ennemis;

mais cette différence numérique augmente sa valeur, et rend ses triomphes plus éclatants. Ils ont donné et ils donnent pour elle leur argent, leur intelligence, leur santé, leur activité, leur sang, leur vie; oui, jusqu'à leur vie, et l'Espagne est peut-être la seule nation du monde au XIXe siècle, où la défense matérielle de la foi a eu de très valeureux martyrs. Dispersés ou réunis, sous le froc ou sous la blouse, dans l'un et l'autre sexe, dans la jeunesse et dans l'âge mûr, avec une seule parole sur les lèvres, et un seul souffle dans le cœur, les yeux fixés sur une seule bannière immortelle, excitant leur cause par la seule récompense de l'immortalité, ils combattent sans cesse dans un combat inégal d'un contre mille, le fleuve en haut toujours du courant actuel assujetti. Voyez-les en rangs pressés, ils n'ont transigé et ne transigeront en aucune façon avec l'erreur moderne si souvent condamnée par l'Église; ils traitent l'erreur pour ce qu'elle est comme une hérésie; ils vivent en la haïssant et en haïssant tout ce qui lui appartient comme au IVe siècle, ils ont juré une haine mortelle, à l'Arianisme, au Ve siècle au Pélagianisme, au XVIe au Protestantisme, un siècle plus tard au Jansénisme. A chacun de ceux qui étaient atteints ou infectés de cette maudite peste ils disent intérieurement comme le grand Docteur

de l'Église à un disciple de Marcion : « Je te connais, premier-né de Satan ». Ils subissent, c'est évident, l'hostilité, non seulement de ceux qui les combattent ouvertement, mais principalement de mille autres, qui pour leur sainte folie, qui est la folie de la foi, ne cessent de les apostropher les traitant d'illuminés, de fanatiques, d'exagérés, de perturbateurs, de rebelles à l'autorité ! Grand Dieu ! Quand donc les fils de la Croix n'ont-ils pas été traités de la sorte ? Que doit être l'apostolat de l'heure actuelle, sinon une folie, comme il le fut dans les premiers siècles ? Que peut-il être, sinon une sublime exagération ? Que peut-il être, sinon une chose qui soit traitée de folie par tous les hommes que dirige la prudence de la chair ? Que peut-il être, sinon un fanatisme ? Le Comte de Maistre n'a-t-il pas dit en un langage énergique que là où il n'y a pas de véritable fanatisme il n'y a pas de véritable amour ?

VI

Quels sont ceux qui sont appelés à ce très noble exercice de la Propagande catholique ?

Dans les chapitres précédents, nous avons vu l'importance générale de la propagande catholi-

lique, et avec quel intérêt doit la considérer et l'apprécier tout bon catholique de notre époque. Dans le présent paragraphe, faisant un pas en avant, nous entrons résolument et en plein dans notre sujet, en commençant par éclaircir la question suivante : quels sont ceux qui sont appelés à exercer la propagande catholique ? A cette question nous répondons en établissant la thèse suivante que nous allons démontrer. « Tout fidèle catholique est appelé et par conséquent obligé à l'exercice de la propagande catholique, comme à un devoir général de sa profession ».

Plusieurs, nous le confessons, fronceront les sourcils en lisant le caractère absolu et catégorique que nous avons donné à la précédente formule. Ils trouveront quelque chose d'un peu fort dans cette espèce de service militaire obligatoire que nous venons leur prêcher, et ils s'étonneront beaucoup plus lorsque nous leur dirons que ce service n'admet aucune exemption, ni pour raison d'âge ni pour défaut physique, ni remplacement de personne, ni rachat à prix d'argent. C'est une milice et une milice forcée, dans laquelle se trouve enrôlé tout chrétien, depuis sa naissance à la vie spirituelle, et d'où l'on n'est licencié qu'à la mort.

Un seul raisonnement très simple suffira à le prouver. Écoutez.

— A quoi est obligé le chrétien par son baptême ?

— A suivre et à professer la loi chrétienne.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que le chrétien doit croire tout ce que cette loi enseigne et pratique, tout ce qu'elle commande, et le croire et le pratiquer d'une manière convenable.

— Et de quelle manière ?

— Il doit le croire et le pratiquer de tout son cœur et de toute son âme. Le texte sacré est formel : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit ».

— Fort bien, mais que suit-il de là sur notre sujet.

— Il en résulte que celui-là n'aime pas Dieu, comme il le doit,et n'observe pas sa loi comme il le doit, qui ne regarde pas ces choses comme étant du plus haut intérêt et de la plus grande importance parmi toutes celles qui dans le monde ont de l'intérêt et de l'importance. Il en résulte que celui-là ne les accomplit pas comme chrétien qui ne regarde pas les choses de sa foi, comme le plus chaud politicien celles de la politique, comme le négociant le plus actif celles de son commerce, comme le soldat le plus intrépide, celles de sa milice, comme le littérateur le plus appli-

qué, celles de ses études. Il en résulte que celui-là n'est pas bon catholique qui ne sent pas pour les choses et les intérêts du catholicisme toute l'ardeur, toute la passion qu'il éprouve pour les choses qui touchent de plus près son intérêt ou son honneur. Il en résulte enfin qu'il n'est pas un bon fils de l'Église celui qui n'approuve pas ou ne manifeste pas pour elle une vertu sans laquelle tout enthousiasme est un feu de paille, tout amour une pluie d'orage, tout intérêt une pure hypocrisie. Cette vertu est celle du zèle.

Avoir du zèle c'est aimer véritablement, et montrer véritablement cet amour par des œuvres véritables.

Le zèle veut dire que la chaleur de l'âme monte aux lèvres et se traduit sur le visage, donne de la vivacité au regard, et rend toutes nos actions généreuses, ardentes et embrasées, si l'on peut ainsi parler, à cette fournaise brûlante.

Avoir du zèle c'est vivre pour celui qu'on aime, c'est agir et souffrir pour lui ; affronter pour lui les difficultés, accepter les sacrifices, ne reculer pour lui ni devant les sueurs, ni devant les fatigues, c'est donner pour lui, si c'était nécessaire, jusqu'à sa vie. Qu'on se prenne à méditer la force de ces paroles : « De tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit ».

Si dans un degré quelconque on n'a pas ce

zèle, on n'a à aucun degré le véritable amour, base de la profession chrétienne; en conséquence si, dans un degré quelconque, on n'a pas ce zèle, on ne mérite en aucune façon le titre de vrai catholique.

Eh bien! Que sont les œuvres de la Propagande catholique? Elles sont purement et simplement la pratique du zèle appliqué à la gloire de Dieu, à la défense de l'Église et au bien des âmes. Tout ce que l'on fait dans ce but mérite le nom de Propagande catholique, depuis la plus petite prière, ou le bon exemple le plus insignifiant, qui est à peine aperçu, jusqu'à la fondation de l'Ordre religieux le plus insigne, ou tout autre événement de grande importance, occupant une large place dans l'histoire. Tout, si peu que ce soit, sert à quelque chose dans cette lutte universelle; c'est pourquoi on voit appelé à y prendre part quiconque peut faire quelque chose. Et comme il n'est personne qui ne puisse faire quelque chose, il s'en suit qu'il n'y a personne qui ne soit appelé de Dieu à y prendre part. Et comme il n'y a pas d'appel de Dieu adressé à celui qui n'est pas obligé de la part de la créature, il s'ensuit par une conséquence inéluctable, que tous les chrétiens sans exception sont tenus dans une sphère ou dans une autre à la pratique et aux travaux de la Propagande catholique.

Oui, lecteurs mes amis ; tous sans exception ; et pesez bien cette parole qui est réellement accablante. Sont obligés à travailler pour Dieu, pour la foi, pour l'Église et pour le prochain, non seulement les ecclésiastiques, mais encore les séculiers ; et, parmi ces derniers, non seulement ceux qui sont abonnés aux lettres et aux sciences, mais encore ceux qui se consacrent aux arts et au négoce ; non seulement les hommes, mais aussi es femmes ; non seulement les riches et ceux qui ont des loisirs, mais aussi les journaliers et les mendiants. C'est là le combat général de la foi dans lequel chacun a son rang, et dans ce rang un poste qu'il doit occuper.

En examinant plus tard les travaux auxquels peut s'étendre la Propagande catholique, nous verrons clairement comment en réalité ces travaux sont accommodés à toutes les classes et à toutes les conditions de la famille chrétienne. Il suffit pour aujourd'hui, d'endonner une légère indication.

Vous ne pouvez rien faire pour Dieu et pour la foi ? Nous allons le voir. Ne pouvez-vous pas au moins donner à votre voisin l'exemple d'une conduite chrétienne ? Il est clair que vous le pouvez. Persuadez-vous donc que vous avez parfois fait plus pour la cause de Dieu une œuvre meilleure et plus efficace que si vous aviez écrit l'article le plus chaleureux dans un journal.

Vous ne savez pas parler en public? C'est bien, et ne vous en affligez pas. Plût au ciel qu'il y eût moins de discoureurs publics! Mais vous saurez bien parler en particulier avec vos amis et votre femme? Il en est ainsi, à moins que vous ne soyez muet. Eh bien, regardez-vous comme peu important l'avantage que vous pouvez procurer au prochain et à l'Église, au moyen d'une bonne conversation? Où converse-t-on chrétiennement? En peu d'endroits. Pourquoi donc dans le cercle de vos connaissances, à votre foyer, dans votre famille, ne montreriez-vous pas ce que c'est que de converser avec Dieu, selon Dieu et pour le service de Dieu ?

A quel nombre incalculable d'hommes ne pourrions-nous pas adresser les mêmes considérations ? En disant qu'il n'y a pas une œuvre, grande ou petite, par laquelle on ne puisse rendre quelque service à la vérité, on a tout dit. Ne voyez-vous pas comment, en toute chose, on peut offenser et on offense réellement cette vérité ? Comment donc ne nous appliquerions-nous pas à faire que tout concoure à la servir? Le génie de l'homme crée chaque jour quelques nouvelles inventions et produit à chaque instant de nouvelles merveilles. Voyez notre siècle, qui est vraiment admirable sous ce rapport. N'êtes-vous pas attristé en considérant que tous ces prodiges, une heure après

qu'ils ont été produits sont employés par l'homme à faire la guerre à son suprême Auteur? Ah! pourquoi l'activité des fils de la foi n'est-elle pas égale, et n'a-t-elle pas pour but le bien et le progrès de cette foi? Étendez maintenant cette considération à tout ce qui constitue l'ensemble si varié et si complet qui forme la vie humaine avec toutes ses pensées et ses affections, ses paroles et ses œuvres, son or, son influence, se présente qui voudra, quelque obscur que soit son nom et quelque modeste que soit sa condition, qu'il se présente et ose dire : Je ne puis rien faire pour la cause de Dieu. Comment osera-t-il tenir un pareil langage, sans qu'à l'instant s'élève dans son cœur une voix qui l'accuse de mensonge?

J'arrive au vif de mon argumentation. Si vous pouvez quelque chose, vous devez ce quelque chose à Dieu. C'est ainsi que tout chrétien peut quelque chose, l'infortuné malade dans un hôpital, peut lui-même donner l'exemple de la patience au malheureux étendu sur la couche voisine. Il est donc que tout fidèle est appelé, en conséquence obligé par un véritable devoir de sa profession chrétienne, à l'exercice de la Propagande catholique, sous une forme ou sous une autre. C'était là ce que nous avions à démontrer.

VII

De ceux qui peuvent et doivent pour une raison spéciale, être honorés du titre d'Apôtres de la Propagande catholique, et des qualités particulières qui doivent briller en celui qui aspire à cet apostolat, et en premier lieu, de la conduite régulière et exemplaire.

Nous avons vu précédemment que tout chrétien est appelé par son Baptême à l'exercice de la Propagande catholique ; et nous croyons avoir démontré ce point d'une façon complète. Pourquoi donc a-t-il été question si souvent ici du devoir du Propagateur catholique, comme d'un genre spécial d'obligations distinctes des autres qui sont communes à tout fidèle ? La réponse s'offre d'elle-même. Parce que, alors même que tout chrétien est appelé et par conséquent tenu à contribuer par ses actes à la défense et à l'augmentation de la foi, il y en a cependant qui prennent cette défense et cette augmentation comme l'objet très spécial de leur tâche toute particulière, et ce sont ceux-là qui sont appelés par excellence Propagateurs, Apôtres de la Propagande. Comme nous sommes tous obligés à la pénitence sans que pour cela on donne le nom de péritents à d'autres qu'à ceux qui sont spé-

cialement adonnés à l'exercice de cette vertu : Nous aimons tous une fois ou l'autre la solitude; et cependant on n'appelle solitaires que ceux qui se consacrent spécialement à vivre de cette façon : nous avons tous une religion, grâce à Dieu; et néanmoins on ne donne le nom de religion, qu'à ceux qui sont unis entre eux par un lien volontaire sous une régle spéciale de religion. Ainsi, tout fidèle, grand ou petit, peut et doit faire quelque chose pour la Propagande catholique; toutefois nous ne désignerons sous le nom d'apôtres de la Propagande catholique que ceux qui consacrent d'une manière spéciale leurs efforts à cette noble tâche.

On ne trouvera donc pas extraordinaire que pour cet office spécial, dès lors que nous le considérons de cette façon, qu'on exige des conditions particulières de la personne qui doit le remplir. Ce sont ces conditions que nous allons désormais étudier attentivement. Et en discourant sur les circonstances ou conditions particulières dans lesquelles doit s'exercer la Propagande catholique, nous commencerons, ainsi que l'indiquent la logique et la nature, par la première de toutes, et celle sans laquelle les autres seraient de nulle valeur. C'est la conduite droite et exemplaire de celui qui prétend s'adonner avec fruit à cette mission.

Il ne sera point nécessaire de recourir à des arguments nombreux et subtils pour rendre claire une vérité qui est d'évidence pratique et de simple bon sens.

Pour convaincre un homme de la vérité d'une proposition scientifique quelconque, il n'est pas nécessaire que celui qui la propose et qui la démontre soit chrétien, ni même honnête. Il n'en est pas ainsi, toutefois, lorsqu'il s'agit de traiter des vérités et des devoirs de la religion. Ces vérités sont d'une nature telle que, pour s'imposer à l'esprit et au cœur, elles ont besoin du prestige moral de celui qui les pratique, autant que de la force intrinsèque des raisons sur lesquelles on s'appuie en les prêchant.

Que Jésus-Christ ait existé et qu'il ait présenté tous les caractères de fils de Dieu, ce sont là des problèmes historiques d'un ordre scientifique offrant sur ce terrain une démonstration égale à celle de l'A+B des mathématiques les plus claires. Toutefois, si un professeur se présente pour me les démontrer, et que sa conduite vicieuse scandalise le public, j'écoute sa démonstration, je l'admire même, mais après cela, je hausse les épaules et me refuse à donner aucune espèce d'adhésion morale à la vérité historique qui vient de m'être démontrée. C'est là un phénomène qui, peut-être, n'a pas été suffisamment étudié jusqu'à présent,

et qui, toutefois, ouvre un large champ à des considérations élevées. Pour produire dans l'âme l'effet que l'on désire dans l'ordre de la foi, il ne suffit pas d'aider son premier agent, qui est la grâce de Dieu, avec les raisons de la science humaine, mais il faut ajouter un moyen plus puissant, qui a un ascendant moral, c'est-à-dire la force du bon exemple, l'efficacité qu'ajoute aux paroles le caractère autorisé de celui qui les prononce. Sans cela, les intelligences seront subjuguées peut-être, mais non convaincues, et beaucoup moins encore les cœurs seront-ils émus et persuadés. En religion, il faut qu'on triomphe d'abord de nos nombreuses résistances, pour nous faire admettre la vérité; car la vérité religieuse n'est pas une vérité purement intellectuelle, comme les vérités mathématiques ou métapyhsiques; mais elle est en même temps une vérité morale, c'est-à-dire une vérité qui entraîne après elle des préceptes, une vérité qui restreint la liberté, modère les appétits, une vérité qui aspire à nous dominer et à nous enchaîner complétement sous le joug de devoirs stricts et impérieux. Cette verité rencontre donc en nous des résistances brutales et grossières, qui ne naissent pas précisément de notre entendement, mais très souvent de notre cœur, quand elles n'ont pas une plus basse origine. Lors donc qu'on nous propose

une de ces vérités, nous cherchons d'abord le moyen d'y résister, si elle se présente condamnée par le mauvais exemple de celui qui nous la prêche ; nous éprouvons un secret plaisir à la trouver en contradiction avec sa conduite, et nous nous faisons une joie de la considérer comme suspecte ou ne méritant aucune confiance. Nous nous trompons en cela, parce que la vérité de l'enseignement ne dépend pas de la qualité du prédicateur; mais il nous semble que cette erreur est très digne d'excuse, et qu'en conséquence notre résistance est bien justifiée.

Ce phénomène moral se voit et s'est toujours vu; il s'observe dans les classes cultivées comme dans les classes ignorantes. Mais il se présente avec un caractère particulièr chez le peuple simple, auprès duquel exerce communément son office le propagandiste catholique. Le peuple a besoin, plus que personne, de l'ascendant personnel de celui qui l'enseigne, par cela même qu'il est moins capable de comprendre et d'apprécier la trame subtile des raisonnements scientifiques. Et cela beaucoup plus encore, quand il s'agit de toucher et de persuader, car alors nous sommes tous le peuple. La règle du vieil Horace : « Si vous voulez que je pleure, commencez par pleurer vous-même », s'applique beaucoup plus aux catéchistes et aux champions de la propagande

qu'aux poètes et aux orateurs. Celui-là seul nous émeut que nous voyons ému ; celui-là seul nous réchauffe et nous enflamme en qui nous sentons la chaleur et la flamme ; celui-là seul nous force, en quelque sorte, à marcher droit, qui marche lui-même très droit et ne fait point de faux pas. C'est ainsi, et pas autrement, que nous sommes tous.

Comment donc osera-t-il entreprendre une tâche quelconque en faveur de la religion, celui qui, dans sa conduite, ne se montre pas fidèle observateur de cette Religion ? Celui qui, dans ses œuvres, la contredit et la déshonore chaque jour, comment pourra-t-il la présenter aux autres d'une façon qui la leur rende croyable et respectable ? Ils auront raison, jusqu'à un certain point, de regarder l'apostolat comme méprisable, dès le moment où l'apôtre se rend méprisable lui-même.

Un paysan quelconque répondra à l'argument le plus concluant par un *nego consequentiam* (je nie la conséquence), s'il voit que celui qui présente cet argument le réfute par ses mauvais exemples. Qu'il commence donc par être bon chrétien celui qui aspire, avec la grâce de Dieu, à être un bon propagandiste, et qu'il n'espère point le devenir, s'il ne commence par ce point, qui est fondamental. Avant d'écrire, de parler, ou d'exciter les autres, qu'il se fasse comme le miroir pratique de celui

pour le triomphe duquel il va écrire, parler ou agir. Veut-il que la religion règne dans les autres? Qu'il commence par faire en sorte qu'elle règne dans sa personne. Sans cela, il écrira, il parlera, il agira en vain, quel que soit le genre de ses paroles et de ses entreprises.

En vain, avons-nous dit. Peut-être n'est-ce pas dire assez. Parfois, il produira un effet contraire à celui qu'il désire; il donnera occasion de tourner sa foi en dérision, de l'attaquer, avec la même intrépidité qu'il met à la défendre; parfois il éloignera d'elle beaucoup de cœurs, au lieu de les attirer et de les rapprocher.

Non seulement il tirera en l'air et non au but convenu, mais encore, avec son tir mal assuré, il frappera ses frères d'armes.

C'est un soldat qui, par ses actes d'indiscipline, déshonore son drapeau, et qu'aucun chef ne veut accepter dans ses rangs, quelque valeur qu'il lui reconnaisse. La fidélité à la consigne et l'observation de la discipline contribuent à la victoire autant que les efforts des cœurs les plus courageux.

En outre, et ce sera là notre dernière réflexion, quelque service que rendent les bons livres, les harangues les mieux intentionnées, les manifestations publiques, les bons exemples sont beaucoup, sont incomparablement plus utiles que tout cela. Je donnerais tout ce qui se dit et s'écrit

aujourd'hui en échange et à raison de cent paroles ou discours pour cinq bonnes actions, car les actions m'ont toujours paru d'une éloquence et d'une efficacité incomparablement supérieures aux meilleurs discours. Bien parler et bien écrire, c'est une bonne chose ; mais bien agir, c'est chose excellente et incomparablement meilleure. Le Seigneur voulut *faire et enseigner*, et telle doit être la règle de tous ses disciples. Pratiquer et enseigner; pratiquer d'abord et enseigner ensuite. Comme il y en a beaucoup qui, par malheur, prenant, comme on dit, le navet par les feuilles, intervertissent les termes, et négligent ce qu'ils devraient faire avant tout; aussi en est-il un très petit nombre qui, dans le présent combat de la foi, méritent le nom et la considération de véritables soldats de cette foi. Que le champion de la Propagande catholique commence donc par là; que ce soit là son début; sans cela, quoi qu'il fasse, qu'il tienne pour certain qu'il n'a même pas encore commencé !

VIII

De la seconde qualité que doit avoir le Propagandiste catholique, c'est-à-dire une instruction compétente.

Après la conduite régulière et exemplaire qui est exigée comme première qualité du Propagan-

diste catholique, vient immédiatement une autre qualité également essentielle: C'est une instruction régulière et compétente.

La nécessité de cette seconde condition, dans celui qui désire être de quelque utilité pour la cause de la foi, est manifeste et incontestable. Il est certain que le Seigneur notre Dieu peut communiquer subitement les dons d'une intelligence surnaturelle au plus ignorant des hommes, et le placer spontanément dans des conditions telles qu'il puisse engager avec un ennemi quelconque les combats les plus rudes et remporter les plus glorieuses victoires. Il le peut, c'est vrai, mais les miracles ne sont pas la loi ordinaire de la Providence; s'il en était autrement, ils cesseraient d'être des miracles. Ce qu'il y a de régulier et de normal dans les combats, c'est de marcher à l'ennemi avec des épées bien aiguisées et des fusils de précision; bien que parfois David ait gagné miraculeusement une bataille, armé de sa fronde et d'une pierre, et Samson en combattant avec une mâchoire d'âne. Ainsi, dans la propagande et dans la défense de la religion, des femmes sans lettres ou des paysans ignorants peuvent parfois confondre, par un juste jugement de Dieu, par une seule parole, la haute sagesse, le profond savoir, de grands orateurs et d'illustres philosophes; toutefois, d'après la règle ordinaire, à la

science mauvaise on répond par la science de bon aloi; le sophisme éloquent est combattu par la vérité éloquente; la façon de raisonner faux des impies trouve en face d'elle la saine, solide et substantielle philosophie des vrais croyants. Il est donc indispensable au chrétien qui veut faire quelque chose pour sa foi, de posséder une instruction régulière et compétente.

Nous disons régulière et compétente, parce qu'elle n'est pas exigée de tous à un égal degré. Les grands controversistes catholiques, qui ont à confondre les hérésiarques fameux, ont besoin de posséder un trésor d'érudition et de science dont peut très bien se passer un soldat de condition plus humble. Il est donc évident que tout propagandiste catholique n'est pas obligé de connaître la religion comme saint Augustin, saint Thomas, ni même comme Balmès ou Donoso Cortès; mais il est hors de doute que le propagandiste catholique, s'il n'est pas tenu d'être savant, est au moins tenu de n'être pas ignorant. Il a donc besoin d'une somme de connaissances proportionnée au caractère et à l'étendue des travaux auxquels il se consacre; cette somme doit être plus forte, si la sphère d'action est plus étendue; moins forte, si cette sphère est plus restreinte; mais, de toute façon, elle doit être proportionnée.

Nous avons dit *compétente;* et nous voulons indi-

quer par là que l'instruction du propagandiste catholique doit être en rapport avec le caractère spécial de ses travaux, c'est-à-dire qu'elle doit être religieuse et avoir pour objet les matières les plus particulièrement mêlées à la religion. De sorte que le séculier ne sera pas bon propagandiste catholique, s'il est seulement bon avocat, excellent médecin, ou chimiste distingué ; car bien qu'il connaisse fort bien alors tout ce qui se rapporte à ces professions, il ignorera cependant, s'il ne sait pas autre chose, ce qui fait la partie spéciale et essentielle de sa profession de propagandiste.

Que faut-il donc savoir pour cette très noble profession ? Premièrement ce qu'est obligé de savoir tout fidèle chrétien : le catéchisme. Il semblera que nous n'exigeons pas grand chose en demandant que le propagandiste catholique sache bien son catéchisme ; toutefois il nous est arrivé de rencontrer des cas, où cette exigence paraissait excessive pour une multitude de personnes qui se disent et se croient chrétiennes ! Savoir le catéchisme, oui, voilà la première nécessité ; le savoir bien, non pas seulement pour le réciter à la façon des petits écoliers, mais comme chacun sait les choses qui regardent sa profession ou son industrie ; comme le cordonnier connaît les règles de sa profession ; comme le peintre connaît les règles de son art ; comme la cuisinière la moins

habile connaît les règles diverses de la cuisine. C'est ainsi et non autrement que doit être le bon chrétien; comme il n'y a qu'une seule manière d'être bon cuisinier, artiste de talent. On rougit d'être obligé d'insister sur des vérités si élémentaires. Il n'est donc pas possible d'être un bon propagandiste, si l'on ne commence pas par remplir la première condition qui s'impose à tout bon chrétien après son Baptême; et celui-là ne sera pas apte à se constituer le défenseur et l'apôtre de sa foi, qui serait dans la situation honteuse et criminelle de ne pas bien la connaître, pas même pour sa conduite personnelle.

Mais il ne suffit pas au propagandiste d'avoir cette vulgaire connaissance de la religion, qui est obligatoire pour tous les fidèles. Il doit la connaître plus à fond; il doit savoir comment on l'attaque, et pouvoir répondre à ceux qui l'attaquent; il doit avoir sans cesse entre les mains les ouvrages de ses plus habiles défenseurs, dans la sphère de sa capacité particulière. Et dans ce but, il doit lire, étudier, s'instruire, questionner celui qui est plus instruit que lui; il doit, par toute sorte de moyens, arriver à posséder une somme de connaissances utiles dont il pourra se servir à toute heure pour dissiper les doutes, résoudre les difficultés, répondre aux attaques, confondre les blasphèmes. Il doit surtout lire avec attention les journaux les

plus franchement catholiques, et non point ceux dont la doctrine est douteuse ou dont le drapeau n'est pas bien tranché, en suivant attentivement les phases du journalisme d'apologétique populaire, dans lequel se trouvent reflétés si au vif tous les accidents et toutes les péripéties du combat actuel de la foi.

Il doit recueillir soigneusement les armes que lui fournissent les polémistes catholiques, à propos de chaque question qui se présente, en considérant aussitôt les raisons qui militent pour elle ou contre elle, afin de pouvoir se former à son sujet un jugement propre et personnel. Et si, sondant ses forces, il se sent en état de manier des armes plus pesantes, qu'il se forme une bibliothèque composée des ouvrages des douze ou vingt auteurs les plus célèbres qu'ait produits en notre siècle la science catholique ; qu'il apprenne de mémoire les points les plus importants et les plus décisifs, qu'il s'en pénètre bien et qu'il marche ainsi au combat. Nous avons connu un bon artisan qui laissa stupéfaits, plus d'une fois, des incrédules de profession, seulement parce qu'il avait une connaissance suffisante des œuvres de Balmès, qu'il avait lues avec beaucoup d'attention. Le seul livre des *Réponses* de Mgr. de Ségur a fait parler comme des savants plus de quatre pauvres travailleurs.

Qu'on ne croie pas qu'il faille une immense

étude pour cette polémique franche et familière qui est la plus commune chez les apôtres de la propagande catholique. Il n'en est rien. Une lecture attentive des opuscules consacrés à ce sujet suffit la plupart du temps.

D'abord, l'ennemi avec lequel nous avons à nous mesurer n'est pas ordinairement fort savant. Que Dieu nous pardonne ! A peine voit-on articuler contre notre foi des vulgarités insensées et de stupides sottises. En second lieu, l'étude de la religion ouvre et développe tellement les facultés de l'âme, qui est, comme on l'a dit, naturellement chrétienne, que quand cette étude s'est prolongée pendant quelque temps, le simple esprit naturel trouve des raisons et des arguments, découvre des analogies, improvise des réponses, perçoit des points de vue tels que, sans s'en douter, celui-là se trouve philosophe qui croit l'être le moins. L'expérience nous offre plusieurs exemples de ce genre. En effet, la foi bien connue est déjà, par elle-même, une philosophie très élevée ; elle jette des lumières très vives, au moyen desquelles elle éclaire, comme un phare central, tous les problèmes humains qui s'agitent autour d'elle. C'est d'elle qu'il est dit avec vérité dans nos Livres Saints : *qu'elle donne la sagesse aux petits.*

On vante beaucoup aujourd'hui le mot *lumière*,

qui en est venu à être à la mode, ou mieux qui est devenu l'éternelle manie du siècle présent. Donc, pour parler selon le style du jour, la lumière est ce que nous demandons pour le propagandiste catholique ; nous voulons la lumière et rien de plus. Qu'il soit donc instruit dans la connaissance claire de sa foi ; instruit dans ce qui se rapporte principalement à la foi. Toutes les sciences humaines ont un côté spécial par lequel elles touchent à celle qui est le centre de toutes les autres, à la science religieuse. Exiger la possession de ces sciences humaines de la généralité des soldats de la propagande catholique serait rendre cette tâche impossible, puisque ce serait vouloir la rendre parfaite. Mais demander qu'ils soient instruits sur les principales relations qui existent entre la religion et les autres connaissances humaines, ne nous paraît pas une exigence excessive, et en nos temps d'encyclopédie, on peut facilement arriver à ce résultat. Voyez, et nous concluons par-là, voyez ce qui arrive pour la politique : le malheureux engouement de la politique s'est développé de telle façon que presque tout le monde se fait un malin plaisir de faire de la politique, au moins un moment chaque jour. Et en vertu de cet engouement, il en est beaucoup, un très grand nombre même qui, sans être savants, sont parvenus à acquérir en cette matière des connaissan-

ces telles que, la plupart du temps, ils traitent et résolvent les questions comme de véritables maîtres. Ils connaissent les noms et l'histoire des personnages; ils sont au courant des questions de parti; ils classifient, qualifient et prédisent avec un aplomb sans pareil les événements publics; ils ont une conviction arrêtée sur des points variés et subtils de droit public, et ils savent exposer, défendre et propager cette conviction avec calme et intrépidité. Comment tous ces hommes se sont-ils faits ainsi subitement politiciens? Voulez-vous le savoir? Ils ont commencé par s'adonner à la politique; ils ont lu avec attention leur journal; ils se sont mêlés aux conversations; et ils ont fini par être ce que vous voyez.

On ne voudrait pas, assurément, pour le propagandiste catholique, la pétulante érudition de l'habitude du café, dont font parade la plus grande partie de nos politiciens à l'eau de rose. Mais on voudrait les voir employer dans l'étude de la religion, pour être vraiment instruits à son endroit, un procédé analogue: étudier, lire, engager sur la religion des conversations sérieuses et fréquentes, consulter et prendre goût à ces matières et se faire à leur sujet une conviction personnelle. Ils les aimeraient d'autant plus qu'ils s'en seraient pénétrés davantage; et ils les traiteraient et les défendraient comme on traite et défend toutes les choses pour

lesquelles on a un véritable amour. Pourquoi faut-il qu'il y en ait tant qui sachent discourir pour ou contre les plans du Gouvernement, et qu'il y en ait si peu qui comprennent la défense de Jésus-Christ et de sa loi souveraine?

IX

De l'esprit de foi qui doit être une autre des principales vertus du propagandiste catholique.

La plus remarquable des qualités qui doivent distinguer le propagandiste catholique, s'il veut réellement mériter ce nom, est incontestablement celle qui est connue sous le nom d'*esprit de foi.*

On entend par esprit de foi ce que nous pourrions appeler une influence vive, efficace et persévérante de la vertu de foi dans toutes nos actions; de cette foi qui les vivifie, les anime, les embrase, et les dirige; l'habitude constante de n'entreprendre ou de n'abandonner une œuvre que pour un motif concernant les intérêts de la gloire de Dieu et de nos âmes. Cette vertu est pour ainsi dire formulée dans les paroles suivantes de l'Apôtre: « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez,

ou que vous fassiez quelque autre chose que ce soit, faites tout pour la gloire de Dieu ».

A le bien examiner, l'esprit de foi est la condition essentielle de toutes les œuvres pour qu'elles soient chrétiennement bonnes. Sans cette condition, les plus grands actes d'abnégation portés jusqu'aux dernières limites, ne sont rien dans l'ordre surnaturel; avec elle, les œuvres les plus vulgaires et les plus triviales, même celles dont s'aperçoit à peine celui qui les accomplit, jusqu'à la plus petite parole que l'on prononce ou à laquelle on renonce pour une fin déterminée, jusqu'au désir le plus intime qui se cache au fond du cœur, jusqu'à la matérialité des actes les plus ordinaires de l'existence physique, jusqu'à l'action de manger, de dormir, de respirer, tout cela constitue des œuvres excellentes. L'esprit de foi est pour toutes ces œuvres, eu égard à leur moralité, ce qu'est l'esprit de vie pour toutes les actions de l'être physiologique.

Comme l'âme est dans le corps qu'elle compénètre et vivifie tout entier, y faisant partout sentir son action, agissant dans les organes les plus nobles, tels que le cerveau et le cœur, aussi bien que dans les parties en apparence les plus viles, telles que les ongles et les cheveux; comme tout homme est homme par son âme, que sans son âme il cesse aussitôt d'être un homme; et qu'il doit à

son âme la vigueur de toutes ses opérations, son incorruptibilité et sa croissance ; pareillement, l'esprit de foi, qui présentement s'identifie avec la grâce sanctifiante, est l'âme intérieure de l'être surnaturel ; c'est par lui que l'on vit, que l'on croît et que l'on mérite dans cet ordre divin d'opérations ; c'est lui qui rend ces opérations profitables pour le temps et pour l'éternité, fécondes ici-bas en vrais résultats pratiques d'apostolat, fécondes là-haut en divines récompenses.

C'est fort bien ; mais voyons maintenant comment on obtient l'esprit de foi ? D'abord, en commençant par avoir la foi, c'est-à-dire par croire fidèlement, exactement et intégralement tout ce qu'enseigne l'Église catholique, apostolique et romaine ; en aimant tout ce qu'elle aime ; en condamnant tout ce qu'elle condamne ; en pensant comme elle pense ; en ayant pour les hommes, les choses et les idées, même en dehors du cercle étroit du dogme, ses préférences et ses sympathies, ses répugnances et ses préventions. Aussi bien est-il manifeste qu'on n'aura pas l'esprit de foi, si on n'a pas la substance de la foi elle-même, c'est-à-dire si l'on ne croit pas ce qui en est la base et le fondement.

Mais on peut avoir la foi, et on l'a très communément, sans posséder pour cela ce que nous recommandons ici sous le nom d'esprit de foi.

Cet esprit s'obtient lorsque non seulement on croit, mais quand on fait de sa foi le *premier moteur* (*primum movens*) et la raison immédiate de toutes ses pensées, de toutes ses paroles, de son silence et de son travail ou de son repos. Il s'obtient lorsque, par une vive application de l'intelligence et une énergique détermination de la volonté, nous nous proposons de faire des motifs religieux l'unique ou au moins le principal mobile de tous nos actes ; ne cherchant une chose qu'autant qu'elle le favorise, et ne renonçant à une autre chose qu'autant qu'elle lui est indifférente, et ne réprouvant une chose qu'autant qu'elle lui est opposée. Toutes les choses de ce monde, même celles qui paraissent les plus indifférentes au mouvement religieux, peuvent avoir un ou plusieurs côtés ayant des rapports avec la foi, et par conséquent la favoriser ou la combattre. On a donc l'esprit de foi, lorsque, en toutes choses, on regarde principalement le côté par lequel elles contrarient ou favorisent cette foi. Cette raison est décisive pour nous porter à les rechercher ou à les repousser, à les seconder ou à les combattre. L'esprit de foi consiste à juger toujours de tout avec cette principale pierre de touche, en en faisant la règle de nos sympathies ou de nos antipathies dans tout ce que nous voyons passer sous nos yeux.

Après avoir exposé la doctrine, venons aux exemples, qui sont le principal ressort de notre rhétorique populaire. Un seul nous suffira.

Il n'est ni abstrait, ni étranger à ce monde de l'esprit de foi, comme quelques-uns de nos lecteurs commencent assurément à se le figurer. Ce n'est point seulement ici une vertu de mystiques et de contemplatifs. C'est d'abord une chose très familière et usuelle, et nous allons le voir, que nous rencontrons tous les jours sur notre chemin, et trouvons à chaque instant sous la main. Seulement, par une malheureuse éventualité, il y a un esprit de foi mondain ou terrestre, ou encore animal, selon la parole de saint Paul. Mais si nous avons l'esprit de foi pour ces choses, il sera logique de conclure que nous pouvons également l'avoir pour les autres, en changeant seulement son application, en plaçant seulement plus haut, si l'on peut parler ainsi, notre point de mire.

En effet, que fait cet homme si actif et si entreprenant? Voyez-le : c'est un industriel. Il a l'esprit de foi en son négoce et rien de plus. Les intérêts commerciaux sont tout pour lui; il leur subordonne tout, mesure tout et apprécie tout à leur valeur. Les mille péripéties de la politique, la chute des trônes, les grandes catastrophes sociales, les guerres et les épidémies, les changements de climat ou de domicile, il réduit tout à un seul

critère, il voit tout sous un seul aspect. Cela favorisera-t-il ou non la branche spéciale de ses opérations commerciales? Tout cela fera-t-il hausser ou baisser d'un centime le prix de ses grains, de ses vins, de ses marchandises? Pour lui le monde n'est rien autre chose qu' une bourse ou un bazar, et les hommes n'ont d'a utre valeur que celle des objets qu'ils vendent ou achètent. Lorsqu'il mange et lorsqu'il se repose; lorsqu'il est dans sa famille, au théâtre ou au casino, il n'a pas d'autre pensée, d'autre conversation. Quels sacrifices, quelles fatigues, que de sueurs il lui en coûte! quels chagrins! quels dégoûts il éprouve! S'il se marie, il songe tout d'abord et principalement à la dot que lui apportera son épouse, aux bonnes relations qu'elle lui procurera pour le développement de son commerce. S'il a des fils, sa première préoccupation est de les mettre en mesure de le seconder un jour dans le commerce; et il les élève et les instruit dans ce but. Ah! nous le confessons, cet homme est un bon commerçant, un vrai commerçant, parce qu'il ne vit que pour son commerce. Il en a fait son unique idéal, sa pensée unique, la pensée de toute sa vie, et il examine tout à ce point de vue, qui est pour lui unique et exclusif. Plût au ciel qu'il ne le fût pas jusqu'à lui faire oublier entièrement les affaires plus graves et plus importantes de son salut éternel!

Ce que nous venons de dire brièvement du négociant, chacun peut le reprendre à son compte et le développer à son aise en l'appliquant au militaire qui ne vit et ne meurt que pour ses grades et ses décorations; au littérateur et à l'artiste, qui ne rêvent que lauriers académiques, réputation, et ne désirent rien tant que de voir vendre rapidement leurs livres et leurs tableaux; au chercheur appliqué qui ne dort, ne mange, et n'a de repos, qu'autant qu'il a atteint son but, et fait quelque nouvelle invention; à la femme légère qui ne songe qu'à obtenir des succès dans le grand monde, à dicter la loi du bon ton et de la mode, à briller, à surpasser, à éclipser tout le monde Voyez si tous ceux-là n'ont pas un esprit de foi profond et très ancré dans l'objet spécial, élevé ou frivole, auquel ils ont consacré leur vie. Esprit de foi, de foi ardente, de foi tenace et inébranlable, qui en fait des héros et quelquefois même des martyrs.

Dites donc maintenant que l'esprit de foi est une chose rare, lorsque nous en trouvons tant d'exemples à chaque pas! Dites plutôt qu'on ne sait pas ou qu'on ne veut pas faire pour Dieu et pour la vérité, ce qu'on fait si facilement et si communément pour le monde et pour ses vanités mensongères. De cette foi vive, de cet esprit de foi, le Sauveur a dit, que celui qui en aurait comme

un grain de sénevé, transporterait, par sa seule volonté, les montagnes d'un endroit à un autre. Magnifique appréciation qui exprime toute la vertu et l'efficacité de l'esprit de foi! Oui, il en va ainsi également dans les choses du monde. Voyez quelles montagnes ébranle et transporte l'ambition humaine, de quelles montagnes triomphe le talent! quelles montagnes déplace la cupidité! quelles montagnes transporte une ambition énergique! La foi dans la fortune, le savoir, la politique, abaissent et aplanissent chaque jour les montagnes. Ah! quelles montagnes ne roulerions-nous pas dans le champ de la propagande catholique, si nous avions un grain, un atome seulement de cette énergique dynamite céleste qui se nomme l'esprit de foi!

X

De l'horreur souveraine pour l'hérésie qui doit caractériser le bon propagandiste catholique.

L'esprit de foi dont nous venons de parler entraîne avec lui une autre vertu très importante et qui est absolument indispensable au bon propagandiste catholique : c'est une horreur souveraine pour l'hérésie. Vertu rare à notre époque, où

dominent les idées de fausse tolérance malheureusement introduites parmi nous par le rationalisme moderne ; vertu qui, par là même, doit être exaltée plus que jamais aujourd'hui, en montrant clairement que c'est en elle, et non dans la tolérance révolutionnaire, que se trouvent l'esprit et la quintessence de la véritable charité.

On doit avoir une haine suprême pour l'hérésie, par cela même qu'on est tenu d'avoir un amour souverain pour la vérité. Personne ne se scandalisera de ce mot de *haine* que nous avons employé, parce que c'est le mot propre et strictement chrétien qui doit être employé ici. Nul ne sait haïr véritablement que celui qui sait aimer de même. L'amour et la haine bien réglés ne sont pas au fond deux affections distinctes, bien qu'elles le paraissent à première vue ; ce sont deux aspects distincts d'une seule et même très noble passion. Si nous nous examinons nous-mêmes, nous verrons qu'il ne nous est pas possible de vouloir avec une ardeur tempérée un objet physique, moral ou intellectuel, sans qu'à l'instant et simultanément, nous sentions une vive répulsion contre ce qui tend, directement ou indirectement, à détruire cet objet que nous désirons ardemment. Le saint amour de Dieu se confond avec la haine non moins sainte du péché : le très noble amour de la patrie est, au fond,

un composé de haines généreuses pour tout ce qui tend à l'opprimer et à l'avilir. Aimez votre mère, votre épouse, votre frère, ou simplement un ami, et il vous sera impossible de ne pas sentir dans votre cœur de la colère et de l'indignation contre ceux qui persécutent, maltraitent ou offensent, de quelque manière que ce soit, cette mère, cette épouse, ce frère ou cet ami.

Comment donc, grand Dieu ! voudrait-on aimer sans haïr, uniquement en ce qui touche à la religion ? Savez-vous pourquoi ? Parce que, dans les choses de la religion seulement, quelques-uns se targuent d'un amour si extraordinaire et si platonique, qu'il n'a rien du véritable amour. Plusieurs croient aimer la religion, uniquement parce qu'ils n'éprouvent pas pour elle l'aversion particulière à ses ennemis déclarés ; ils prennent pour l'amour ce qui n'est que l'indifférence, ou tout au plus le tribut d'une officieuse courtoisie. Ah ! si c'était l'amour ! le véritable amour ! Il serait alors accompagné de son inséparable et naturel corrélatif, qui est la haine. Ils n'éprouvent pas cette haine ? Qu'ils sortent de l'illusion et qu'ils soient philosophes au moins cette fois. C'est qu'ils n'ont pas le véritable amour.

L'histoire va nous en fournir la preuve.

Dites à un martyr : « C'est bien : Adorez Jésus-Christ et reconnaissez-le pour l'unique Dieu vérita-

ble; mais ne donnez pas aux idoles le nom de démons; n'opposez pas à leurs faux ministres des négations qui vont vous coûter la vie ». Impossible, répondra le héros. Si j'aime ardemment mon Seigneur Jésus-Christ, comment voulez-vous que je me contienne devant un vain simulacre qui usurpe les adorations qui lui sont dues ?

Demandez à un espagnol de nos siècles de conquêtes : « Pourquoi parler ainsi du musulman ou du juif? Ne sont-ils pas des hommes comme vous? Ne sont-ils pas vos proches et vos frères ? Oh ! oui, vous dira-t-il ; ils sont mes proches et mes frères; mais leur race est ennemie de ma race; leur nationalité a opprimé la mienne. Je puis et je dois pardonner les injures privées, mais l'opprobre de ma patrie et de ma foi crie devant moi, contre leurs éternels bourreaux, haine et guerre sans trêve ».

Nos aïeux des XVI^e^ et XVII^e^ siècles étaient chevaleresques, nobles, généreux, prodigues de leur argent, de leur sang et de leur vie, en faveur de tout infortuné qui sollicitait leur protection. Notre caractère national était alors sincèrement chevaleresque, ceux qui ne parvinrent jamais à le comprendre, l'accusèrent d'extravagance. Qu'on lise notre théâtre antique, qu'on parcoure nos romans, qu'on étudie tout notre état social pendant ces mêmes siècles, on verra briller partout une

magnanimité et une noblesse de cœur qu'on ne retrouve à aucune autre époque. Cependant, je l'avoue sans détour ni déguisement, ces espagnols paraissent cruels, considérés à la lumière des idées du jour ; ils donnaient leur vie pour leur honneur et pour leur foi sans aucune hésitation, mais ils l'enlevaient de même ou la voyaient enlever aux autres sans hésiter. Devinez-vous le secret de cette apparente contradiction ? Il n'y a point de contradiction ; il y a une identité parfaite de sentiments qui ne sont opposés qu'en apparence. Ils étaient cruels en ravissant la vie d'autrui, comme ils étaient prodigues en donnant la leur, parce que leur haine pour un objet était égale à l'amour qu'ils portaient à l'objet opposé.

L'amour pour la patrie, pour l'honneur et pour la foi, atteignait aux limites d'un culte sublime ; pour ce motif, ce qui portait atteinte à leur foi, à leur honneur et à leur patrie, excitait une haine sublimement cruelle dans ces cœurs vaillants, qui s'inspiraient à la source de ces héroïques sentiments. Il y avait parfois des exagérations, et leurs actes n'étaient pas toujours irréprébensibles ; mais qui donnera quelque chose de cette rude trempe de fer aux cœurs pusillanimes de notre époque ?

Même dans notre siècle, l'Espagne a offert au monde des exemples héroïques en ce genre, parce

qu'elle a été la nation qui a succombé la dernière sous l'influence dégradante de la Révolution. Dans notre guerre pour l'indépendance, les noms de Français de naissance ou de naturalisés Français étaient un objet de malédiction et d'horreur pour la plupart des fils de l'Espagne. Le Français d'origine ou de naturalisation était pour nos bons pères et mères l'objet d'une haine dont on ne trouve d'exemple chez aucun peuple moderne; et plus nos pères et mères avaient de sens, de cœur et de religion, plus ils avaient de haine pour les Français. Ils ne voyaient pas l'homme dans le Français, mais l'ennemi de leur Dieu, de leur patrie et de leur roi. Et ils le haïssaient de tout l'amour qu'ils portaient à leur roi, à leur patrie et à leur Dieu. Ils haïssaient avec cet amour. Cette phrase paraît absurde, cependant elle est d'une exactitude parfaite. Le grand amour était en eux ce qui haïssait et rien de plus (1).

1. En traduisant cet alinéa, la pensée nous est venue de le supprimer et de laisser ignorer à nos lecteurs les sentiments peu charitables qui y sont exprimés à l'endroit de la France notre patrie bien aimée, et des Français nos chers compatriotes.

Toutefois, à la réflexion, nous nous sommes dit que, dans le feu de la lutte pour Dieu et la religion, il a pu échapper au vaillant polémiste Catalan des expressions que son cœur de prêtre et d'apôtre désavoue.

Nous avons intimement connu et sincèrement aimé et estimé un noble fils de la catholique Espagne qui, champion

Voilà donc la mesure de l'horreur et de la haine que doit avoir pour l'hérésie le Propagandiste catholique. Il doit la haïr comme il doit aimer la vérité. En général, toute doctrine opposée à la doctrine catholique est une hérésie. Là donc où l'on voit une opposition, ou une divergence avec cette doctrine, le catholique est absolument obligé de la détester et de l'abhorrer.

Et qu'on le remarque bien, cette haine ne doit pas être une haine abstraite, disons le mot, une haine purement idéale. Ce doit être une haine formelle, concrète, comme en éprouvent tous les hommes pour les autres choses qu'ils détestent et abhorrent. Haine aux fausses doctrines; haine aux livres qui les enseignent; haine aux journaux qui les propagent; haine aux lieux qui les recèlent; haine aux centres d'où elles se répandent;

---

infatigable de la cause de son Dieu, de sa patrie et de son roi, employait parfois dans l'ardeur de la discussion, des termes peu mesurés, qu'il retirait aussitôt avec une loyauté admirable.

Il serait difficile, du reste, de prouver que nos guerres d'Espagne n'ont pas eu leurs horreurs et leurs excès. La victoire a parfois des insolences et des cruautés inexcusables. La guerre franco-allemande nous l'a surabondamment démontré.

Enfin, on ne saurait oublier, pas plus au delà qu'en-deçà des Pyrénées, l'accueil fait par l'Espagne à nos prêtres émigrés pendant la tourmente révolutionnaire, et par la France aux soldats carlistes, après que la fortune eut trahi leurs héroïques efforts à deux époques différentes assez rapprochées de nous (Note du Traducteur).

haine aux lois qui ne les répriment pas; haine aux institutions qui les autorisent! Et la haine doit s'étendre, pour la même raison, à tout ce qui précède et accompagne l'erreur, à tout ce qui a quelque affinité avec elle, exactement comme il en va de l'amour, selon ce vieux proverbe: « Qui aime Martin, aime son chien ».

C'est ainsi que, sans préjudice pour la charité, qui nous ordonne de travailler à la conversion des ennemis de la foi et à leur tendre une main secourable, lorsqu'ils nous le demandent ou en ont besoin pour sortir d'une difficulté, nous sommes obligés, par cette charité elle-même, à les combattre partout où nous les rencontrons, porte-étendards ou fauteurs d'hérésie, à n'épargner aucun moyen pour démolir leur autorité et leur enlever toute influence auprès de nos frères, pour les anéantir s'il était possible, ou du moins pour obtenir que le peuple fidèle ne leur accorde aucun crédit, aucune attention. Ils sont nos proches, c'est vrai, mais ceux qu'ils essaient de tromper et que nous voulons préserver de leurs piéges, le sont aussi. Et, dans tous les cas, prochain pour prochain, qu'y a-t-il qui nous touche de plus près que la vérité, qui procède de Dieu avant toute chose? Elle doit donc être privilégiée quant au droit à notre charité.

Que notre siècle ne le comprenne malheureusement pas ainsi, nous le voyons et le savons

assez. Mais c'est là précisément la raison la plus forte pour que nous envisagions les choses d'une tout autre façon.

La foi d'un grand nombre de catholiques de nos jours (et en cela ils ne sont pas catholiques), n'est point une foi de ce genre ; elle est simplement une conviction humaine. Elle est même moins que cela ; car la simple conviction humaine donne à l'homme une intégrité qui ne leur est pas habituelle. Cette conviction n'est donc même pas humaine ; elle reste parfois dans le domaine des opinions qui flottent et vacillent incertaines. Malheureux, atteints de la contagion générale ! ils croient, mais sans oser proclamer la fausseté de ce que croient leurs ennemis en opposition avec leur propre foi ! L'homme qui n'ose pas dire carrément que ce que croit son ennemi en religion est un mensonge, n'a pas évidemment une certitude complète de la vérité de sa propre doctrine. En conséquence, celui-là n'est pas bon catholique qui ne croit pas mauvaises et perverses toutes les doctrines que l'on prêche contre le catholicisme ; et il n'est pas bon catholique non plus, celui qui ne hait pas ces doctrines comme mauvaises et perverses ; il n'est pas bon catholique, celui qui ne montre pas cette haine dans l'ensemble de ses pensées, de ses paroles et de ses actions, en matière de religion.

Il ne reconnaît pas la vérité, s'il ne reconnaît pas le mensonge dans ce qui lui est opposé ; et il n'éprouve aucun amour pour la vérité, s'il n'éprouve pas en même temps une sainte haine pour le mensonge.

Une pensée pour conclure. Dieu est l'amour souverain ; et comme tel, il est (que cette parole ne scandalise pas mes lecteurs), la haine suprême. Il hait infiniment, parce qu'il aime infiniment. C'est pour cela que le ciel est éternel, parce qu'il est l'œuvre de son amour infini en faveur de ses créatures fidèles ; c'est pour cela aussi que l'enfer est éternel, parce qu'il est l'œuvre de sa haine infinie pour le péché et pour celui qui meurt en état de péché.

Aimez donc, dans la mesure où Dieu aime, autant que cela est permis à votre humilité ; et en conséquence, détestez comme Dieu déteste et tout ce qu'il déteste. Vous serez ainsi de dignes soldats de son nom et de sa foi, de vrais propagandistes catholiques.

XI

Une intransigeance raisonnable et bien comprise est l'une des principales applications de cet esprit de foi.

Ce que le libéralisme et ses partisans abhorrent tant aujourd'hui sous le nom hideux d'intransigeance

n'est rien moins que l'application pratique et concrète de l'esprit de foi et de la haine pour l'hérésie que nous avons proclamés dans les paragraphes précédents comme les vertus fondamentales du propagandiste catholique. L'intransigeance doit donc être sa plus solide et plus excellente vertu, et nous allons, avec la grâce de Dieu, rendre ce point évident pour nos lecteurs.

Qu'est-ce que l'intransigeance ? Qu'est-ce qu'être intransigeant ? Au risque d'énoncer une vérité banale, nous pouvons dire qu'être intransigeant c'est ne pas transiger. Or, ne pas transiger c'est exiger pour la vérité tous ses droits, et n'admettre ni droit ni l'ombre même d'un droit pour l'erreur; c'est professer la vérité tout entière, sans mutilation ni atténuation ; c'est détester l'erreur jusque dans ses replis les plus cachés, et lui refuser jusqu'aux plus insignifiantes complaisances. Est-ce là un mal ou un bien ? Il me semble que, par cette seule interrogation, on peut déjà résoudre toute la question.

A le bien examiner, ce qu'on appelle intransigeance n'est autre chose qu'une qualité qui, si elle portait un autre nom et s'appliquait à un objet distinct de la religion, ne laisserait pas d'être tenue par tout le monde comme très noble et fort recommandable. C'est le cas fort commun où une chose est condamnée en nous, uniquement parce

qu'elle est en nous, et que nous la mettons au service de la religion, alors qu'on l'applaudit toujours, quand elle ne paraît pas directement employée au service d'une si noble cause.

Un martyr, à quelque époque qu'il appartienne, est toujours un obstiné intransigeant; puisqu'il donne son sang et sa vie pour ne pas transiger avec ce qu'il croit opposé à sa foi. Le martyre est une chose très glorieuse ; qui dirait cependant qu'on puisse l'appeler de ce nom si odieux d'intransigance?

S'il s'agissait de la défense de la patrie, on appellerait l'intransigeance une *noble fermeté* et rien de plus. Guzman-le-Bon, en laissant immoler son fils, plutôt que de livrer au Maure la ville confiée à son honneur, n'est autre chose, à le bien considérer, qu'un cruel et ridicule intransigeant! Il est vrai qu'à cette époque, les Espagnols l'étaient presque tous.

Dans la terminologie des partis politiques, aujourd'hui si fort en vogue, il y a une qualification dont tout le monde se pare avec une continuelle ostentation, bien que généralement on fasse ostentation plutôt du mot que de la chose qu'il signifie. Ce mot est celui de *conséquence*. Examinez-le bien : tous veulent être conséquents. Et pour s'insulter et s'outrager mutuellement, les hommes du jour se contentent de se jeter à

la face l'épithète d'inconséquents. Et cependant, qui le dirait ? Être conséquent c'est simplement être intransigeant.

Que concluons-nous de là ? Nous en concluons que comme, d'après le refrain espagnol, *sous un mauvais manteau il peut y avoir un bon buveur,* ainsi, sous l'écorce d'une parole si malheureuse et si détestable, il peut se cacher une vertu d'une importance capitale. Et comment s'y cache-t-elle ? Précisément parce qu'ils l'ont sentie et cherchée là, les partisans de la révolution, à la façon de chiens furieux, ne cessent de rugir avec une rage infatigable. On les voit assez, flairer avec leur instinct diabolique quelle est celle de nos œuvres qu'il est préférable d'attaquer. Ainsi nous connaîtrions toujours nous-mêmes, par ce seul fait, quelles sont celles qu'il nous convient de défendre avec la plus grande et la plus persévérante fermeté.

Mais donnons enfin la définition de l'intransigeance ?

Je l'ai dit. L'intransigeance est la rigide et stricte conséquence dans la vérité catholique et dans la loi de Dieu. Faisons maintenant un peu de logique à la façon des étudiants. La conséquence légitime est celle qui découle légitimement d'un principe. L'intransigeance consiste donc à se maintenir dans la ligne droite que forme le con-

séquent, en dérivant de son antécédent. Ainsi, au contraire, toute transaction est un faux syllogisme, au moyen duquel, d'une prémisse blanche, par exemple, on prétend tirer une conséquence noire ou tout au moins grise. Que de sophistes que l'on pourrait comparer à la peste ou à l'ivraie dans le champ catholique, s'en vont aujourd'hui entassant ainsi enthymèmes et syllogismes les uns sur les autres !

Pour parler plus clair et en finir avec ces réminiscences scolastiques que tous nos lecteurs ne pourraient pas entendre, savez-vous ce qu'est l'intransigance ? Elle est la vérité, la loyauté et la fermeté du *oui* et du *non*. Un *oui* ou un *non* pensés à propos, prononcés avec loyauté, soutenus avec une persévérance opiniâtre, voilà ce qui constitue le courageux intransigeant. Ce n'est pas un *oui* qui paraisse un *non*, ou un *non* qui, regardé d'un certain côté, puisse se prendre pour un *oui*, selon le système d'équilibre des hommes de concessions et de compromissions ; c'est un *oui* véritable, et non pour rire. Tout est là, et on ne peut rien demander de plus. Donnez-moi un homme qui dise clairement et franchement *oui*, toutes les fois qu'il doit le dire, et qui fasse entendre un *non* catégorique et accentué, toutes les fois qu'il doit le faire ; qui le dise toujours et partout, en présence des amis et des

ennemis ; quand il y a avantage comme quand il y a préjudice pour lui ; que cela plaise ou déplaise au prochain, sans autres considérations et égards que ceux dus à la vérité, égards qui ne sont nullement opposés à ceux de la véritable et légitime charité ; donnez-moi un tel homme, et le monde qui, en toute autre matière, le proclamera un héros, en matière de Propagande catholique, lui appliquera le sobriquet d'intransigeant. Qu'importe ! honte aux sobriquets et à ceux qui les emploient ! Chaque chose est ce qu'elle est, et non ce que prétend faussement le sobriquet, qui en cela ne réussit pas à tromper !

Allons encore plus au fait :

Il y a dans le siècle actuel un programme complet de questions religieuses et sociales, dans lesquelles tous les catholiques sensés diffèrent invariablement des libéraux ou des rationalistes ; un programme complet de questions, dans chacune desquelles, là où nous disons *oui*, ils disent invariablement *non ;* et où nous disons *non*, ils disent invariablement *oui*. Donc la première règle concrète pour le propagandiste catholique, c'est que son *oui* soit dans toutes ces questions un véritable *oui*, et son *non* un véritable *non*.

La seconde règle, c'est que son *oui* soit toujours aussi absolu et aussi catégorique que le *non* de

son adversaire, et son *non* aussi résolu et aussi franc et net que le *oui* rationaliste auquel il répond. Méditez un peu ces principes et leur application : n'est-il pas vrai que la sainte vertu de l'intransigeance ne vous paraît plus aussi déraisonnable ?

Mais il est déjà temps de conclure sur ce point ; et nous le ferons en nous résumant brièvement. Être intransigeant c'est admettre intégralement, non pas à moitié, la vérité, et se déclarer pour elle, non à demi, mais entièrement. Être intransigeant c'est ne pas renoncer à une parcelle de cette vérité, ne pas l'amoindrir par des atténuations insignifiantes, ne pas la soumettre à un contrôle artificieux et humiliant pour elle. Être intransigeant, c'est accepter non seulement la vérité, mais toutes ses conséquences théoriques et pratiques, surtout les conséquences pratiques, entendez bien ; en les envisageant toutes de front, aussi dures qu'elles soient pour l'amour propre et le respect dû au prochain ; en les proclamant toutes, quelque odieuses qu'elles paraissent et quelques sacrifices qu'elles imposent. Etre intransigeant, c'est souffrir pour la vérité, s'il faut souffrir pour la professer. C'est mortifier et frapper, s'il est nécessaire que, pour elle, les autres soient mortifiés et frappés. C'est, en résumé, l'aimer comme on aime Dieu, plus que

toutes choses ; c'est abhorrer ce qui lui est opposé, comme on doit abhorrer tout ce qui est opposé à Dieu. Son fondement, si nous le considérons bien, repose entièrement sur le premier des préceptes de la loi divine.

Quelles belles phrases a publiées à ce propos un bon journal, et comme elles s'accordent avec les idées que nous venons d'exposer sur le même sujet! Entendez le langage d'un moderne apologiste français. Voici comment il a admirablement tracé le tableau de l'intransigeance catholique et de la fausse charité qui lui est opposée.

« Celui qui aime la vérité, dit-il, déteste l'er-
« reur. Cette détestation de l'erreur est la pierre
« de touche qui permet de reconnaître l'amour
« de la vérité. Si vous n'aimez pas la vérité, vous
« pouvez jusqu'à un certain point dire que vous
« l'aimez, vous pouvez le faire croire ; mais soyez
« certain que, dans ce cas, vous n'aurez pas
« d'horreur pour le mensonge ; et ce signe dé-
« montrera que vous n'aimez pas la vérité.

« Lorsqu'un homme, qui aimait la vérité, cesse
« de l'aimer, il ne commence pas par déclarer
« sa défection, mais par moins détester l'erreur.
« C'est là ce qui le trahit.

« Les complaisances secrètes forment une des
« parties les plus ignorées de l'histoire du
« monde.

« Quand un homme perd l'amour de la doc-
« trine, bonne ou mauvaise, qu'il professait, ordi-
« nairement, il conserve le symbole extérieur de
« cette doctrine, il perd seulement l'aversion qu'il
« éprouvait pour les doctrines opposées à celle-
« ci.

« Pour mesurer l'amitié de Paul pour Pierre,
« ne demandez pas seulement comment se con-
« duit Paul à l'égard de Pierre; demandez com-
« ment le premier traite les ennemis du second;
« comment l'un s'afflige des injustices qui sont
« commises contre l'autre. C'est là la pierre
« de touche.

« Essayez de vous représenter un saint qui n'ait
« pas d'horreur pour le péché. La seule idée d'un
« tel saint est absurde. Et cependant c'est ainsi que
« le monde se représente aujourd'hui le chrétien
« digne de la canonisation. Le saint véritable a la
« charité; mais une charité terrible, qui brûle et
« dévore ; une charité qui déteste le mal, parce
« qu'elle veut sa guérison.

« Le saint, tel que le monde se le figure, devrait
« avoir une charité mielleuse, qui bénirait tout
« homme et toute chose ; il devrait sourire à l'er-
« reur, au péché, à tout et à tout le monde, n'a-
« voir ni indignation, ni grandeur, ni élévation,
« ni pénétration pour sonder les abîmes. Il devrait
« être bénin, bienveillant, compatissant à l'excès

« pour l'infirme, et indulgent pour l'infirmité. Si « vous voulez être un saint de ce genre, le monde « vous aimera et dira qu'en agissant ainsi vous « faites aimer le christianisme.

« Le monde, qui a un instinct diabolique, ne « vous demande jamais d'abandonner la chose que « vous soutenez ; il vous demande seulement de « pactiser avec la chose opposée. Et il déclare alors « que vous lui faites aimer la religion, c'est-à-dire « que vous lui êtes agréable, puisque vous cessez « d'être un reproche pour lui ».

Ce sont là des coups de pinceau de maitre, aussi habiles que pleins de profonde vérité. Voilà l'intransigeance.

XII

De la véritable charité qui doit animer le propagandiste catholique dans tous ses actes.

Le sujet de la charité, que nous abordons présentement, est intimement lié avec ceux que nous avons traités dans les paragraphes précédents. La charité, parole sainte, idée sublime, qu'à chaque instant on invoque contre nous, comme si la perfection de la charité était incompatible avec la fermeté de la foi ; ou comme si nous esti-

mions moins la première, en présence de l'inflexibilité et de la sévère intransigeance de la seconde. Nous venons aujourd'hui calmer ces scrupules, s'il en existe quelque part, et déchirer ces masques, si nous en rencontrons quelques-uns, ce que nous tenons pour plus certain.

L'apophtegme si connu : « en toutes choses la charité », « *in omnibus charitas* », nous était très connu, il y a quelques années, avant que les ennemis de la foi catholique eussent commencé de nous le jeter continuellement à la face, comme le corollaire de toutes les vertus, et, par conséquent, de la charité. Toutefois, nous connaissons une autre sentence de plus haute origine et d'une autorité plus irrécusable, qui dit la même chose et formule la même expression, d'une manière plus catégorique, c'est la suivante de saint Paul : « Faites toutes choses selon la loi de la Charité (1) ». Ce texte, que les interprètes entendent du principe surnaturel de l'amour de Dieu, qui doit animer toutes les œuvres chrétiennes, n'exclut point cependant le sens que nous voulons donner ici à l'amour du prochain.

Mais, en quoi consiste la charité ? Nous devons dire qu'aucun des concepts, aucune des idées de la religion, n'a subi si souvent de fausse interpréta-

1. *Omnia vestra in charitate fiant.* I. Cor. XVI, 14.

tion naturaliste que celui dont nous nous occupons ici. La charité, pour un grand nombre, n'est autre chose qu'une certaine douceur et suavité de caractère, dont la fin unique paraît être de faire plaisir au prochain en toutes choses, et de ne jamais le contredire. Pour eux, la charité est comme une courtoisie spirituelle, destinée à adoucir les aspérités, à tempérer les rigueurs, à cacher ou à dissimuler les difformités, à rendre douces et sympathiques les relations sociales, à couvrir de miel et de sucre toutes les œuvres divines et humaines, à faire du monde pécheur comme une Arcadie mystique, où l'on n'entend qu'églogues et idylles, où tout est épanchements d'amour fraternel, courants d'attraction et de sympathie, doux, tendres, onctueux, enchanteurs. Cet idéal rationaliste de la charité pèche par la base, puisqu'il est absolument contraire à la réalité. Depuis le péché originel, l'état naturel de l'homme sur la terre est l'état de guerre. Le chrétien doit entrer en guerre avec lui-même pour être bon, en guerre avec ses frères pour éviter qu'ils le rendent mauvais, ou pour préserver le prochain de la séduction. La contradiction, l'antithèse, sont la loi de l'existence humaine, depuis les jours du paradis terrestre jusqu'à notre époque. Ce n'est donc pas la charité, mais une fausse paix, que l'on exalte; la

fausse paix de l'homme avec lui-même et avec ses semblables.

Qu'est-ce donc que la charité ? Interrogeons un livre qui le sait, le catéchisme, ce code de la philosophie la plus fondamentale. « La charité, « dit-il, est une vertu surnaturelle qui nous porte « à aimer Dieu par-dessus toutes choses et notre « prochain comme nous-mêmes pour l'amour de « Dieu ». Cette définition nous apprend que la charité est un amour, mais un amour surnaturel, c'est-à-dire chrétien, un amour qui admet pour motif la foi de Dieu, pour fin la gloire de Dieu et pour moyens ceux-là seuls qui sont prescrits pour l'obtention de cette fin par ce même Dieu.

Or, cet amour, qui le croirait ? ne se traduit pas toujours par une prévenance ou une caresse; quelquefois, très souvent, la plupart du temps, il se manifeste par la dureté et la sévérité. Il n'y a pas sur la terre d'amour comparable à celui d'un bon père; et cependant cet amour est de telle nature que très souvent il afflige et fait pleurer les enfants. « Aimer, c'est vouloir du bien », dit la philosophie. Si, pour le bien d'un fils, il est nécessaire de le forcer à l'obéissance, de le châtier, qui doutera qu'on ne l'aime et qu'on ne l'aime beaucoup, quand on le fait pleurer et trépigner pour ne pas consentir à ses extrava-

gances? C'est ainsi qu'on aime beaucoup le malade à qui on fait une incision, on coupe un membre à l'aide du bistouri; et ce serait ne pas l'aimer que de négliger de lui faire subir cette douloureuse opération à laquelle il s'efforce de se soustraire par ses cris et ses gémissements; ainsi, dans l'ordre moral, c'est une œuvre d'amour véritable, et de véritable charité, de déplaire au prochain, lorsqu'il y va du service de Dieu, du bien du prochain, ou du bien commun, et que le devoir commande de lui déplaire et de le frapper.

Mon voisin est un mauvais homme, et il ne se contente pas de l'être, mais par ses paroles et par ses actes, il porte à le devenir les imprudents qui se fient en son apparente honnêteté. Mon devoir de charité n'est pas d'aider ce loup à conserver ses dangereuses apparences de brebis, mais au contraire, de dire aux brebis trop naïves qui se livrent à lui: « Attention! C'est un loup qui veut vous perdre ». Je puis et je dois, dans l'intérêt de la vérité et pour le salut de mes frères, démentir ses maximes, alors même qu'il en devrait rougir; démasquer ses piéges, alors même qu'il devrait en être couvert de confusion et de honte; publier ses hypocrisies, dût sa réputation en être compromise; le dénoncer comme séducteur au tribunal des gens honnêtes, d'autant

qu'aujourd'hui, c'est à peine malheureusement s'il y a un autre tribunal devant lequel ou puisse déférer de tels excès. Je puis et je dois le discréditer par mes écrits, le tourner en ridicule par mes satires; le rendre odieux par mes invectives, le démolir, le couler dans l'opinion publique par ma propagande. Et tout cela, malgré les cris que ce malheureux fait monter jusqu'au ciel ou descendre jusqu'aux enfers, malgré ses souffrances, malgré ses plaintes contre mon défaut de charité, malgré le préjudice que peuvent en éprouver ses intérêts, malgré la maladie à laquelle peut le conduire ma persévérante contradiction, malgré le danger que pourrait courir sa vie; oui, quelque soit le préjudice que je lui occasionne, non par haine pour l'homme, mais pour la juste défense de la vérité qu'il attaque, et de mes frères qu'il séduit, je n'aurai manqué en rien à la charité, bien plus, j'aurai fait acte de la plus excellente charité.

Et si j'étais vexé pour avoir tenu une telle conduite, je serais martyr de la charité. Je la trahirais, au contraire, si, par respect humain ou par une considération d'amitié, ou par une fausse compassion pour l'imposteur, ou par crainte de lui nuire dans sa réputation ou dans ses intérêts, je me taisais quand il faudrait parler, ou si je tenais un langage doucereux, lorsqu'il faudrait faire retentir de vigoureuses protestations; ou si j'atténuais

les obligations et les responsabilités, alors que je devais les présenter dans toute leur sainte horreur et leurs exigences pénibles. Ni Dieu, ni la vérité, ni le prochain, ne me sauraient gré de cette charité indigne d'un homme loyal, indigne d'un bon chrétien.

En conséquence, si, pour obtenir la fin suprême de la véritable charité, qui consiste dans le service *véritable* de Dieu et dans l'avantage *véritable* de mes frères, il convient que je me montre dur avec eux, cette dureté est charité; s'il convient, pour les atterrer, de recourir à l'invective acérée dont les Saints Pères nous ont laissé tant d'exemples, cette invective acérée est charité; s'il convient d'employer la satire mordante, qui emporte la pièce à la façon d'un fouet, la satire que les mêmes Pères ont employée si souvent, cette satire est charité. S'il convient de relever la faiblesse, c'est charité de le faire ; s'il convient de vouer à la honte des fautes cachées, c'est charité de le faire; c'est charité de réduire l'hérésie au silence; s'il convient d'attaquer et de compromettre des réputations, c'est charité de les réduire à néant; s'il convient d'attaquer les intérêts ou l'honneur de quelqu'un, c'est charité de ne respecter ni honneur ni intérêts. Dans ce mot « *s'il convient* » entendu chrétiennement et selon ce qu'on appelle en théologie morale « *moderamen*

inculpatæ tutelæ » « la règle de la juste et légitime défense », réside le régulateur secret de la véritable et solide charité.

Cette doctrine paraît dure ; mais, outre que le catholicisme l'enseigne et la pratique depuis XIX siècles, elle ne présente même au point de vue humain, rien que de fort licite et naturel. Il est honorable, en bonne guerre, de faire tout le mal possible à l'ennemi, et par tous les moyens possibles, de le détruire ou au moins de le réduire à l'impuissance ; et cela se pratique d'une façon très hohorable et sans forfaire aucunement au devoir de la conscience. Ainsi, lorsqu'une guerre juste l'exige, on ravage les champs, on brûle les maisons, on enlève les biens. Le bras qui frappe et qui cause de tels ravages peut fort bien être celui d'un homme très charitable, d'un saint, tels que Ferdinand de Castille ou saint Louis, roi de France, ou saint Étienne de Hongrie, ou saint Canut de Danemarck, ou saint Édouard d'Angleterre, ou cent mille autres qui furent guerriers et qui méritèrent la couronne du ciel en brandissant le glaive et en commandant des armées.

Vive Pilate pour être charitable aux yeux d'un grand nombre de catholiques du jour ! Leur charité est si imparfaite qu'elle commence par abandonner et sacrifier à leur sentimentalisme huma-

nitaire les suprêmes intérêts de la vérité. On voit bien que ce n'est pas la loi de l'Évangile qui leur inspire cette charité bâtarde, mais le naturalisme révolutionnaire. Ils se croient peut-être charitables, quand ils ne sont animés que de sentiments de philanthropie et de sensiblerie, à la façon de Rousseau. L'admirable saint Vincent de Paul et notre saint Pierre Claver ne furent pas moins des héros de la charité, lorsque, par amour pour leurs frères, ils s'enfermèrent, le premier dans les galères avec les prisonniers français, le second dans les embarcations des pauvres esclaves africains, que saint Bernard en appelant à la Croisade contre les Sarrasins tous les peuples de l'Occident, ou saint Pierre d'Arbues en mourant pour remplir contre les juifs ses pénibles fonctions d'inquisiteur dans notre royaume d'Aragon.

La douceur et les caresses sont excellentes à leur heure; les menaces et les châtiments ne le sont pas moins en leur temps. Du pain et un bâton, dit notre vénérable Grenade, voilà ce dont doit se servir le bon pasteur. Le bon chirurgien emploie alternativement le baume et les cautères; ainsi le médecin a recours tantôt à une potion savoureuse et à un remède sucré, tantôt à une potion acide et amère.

Cette littérature doucereuse et sucrée que l'on voudrait nous voir uniquement employer pour la

défense de la vérité, produit très souvent un effet opposé, puisqu'elle énerve et abat, au lieu de stimuler et d'enflammer.

En étudiant la controverse catholique là où nous devons l'étudier, c'est-à-dire dans les œuvres des Pères et des Docteurs de l'Église, nous y constatons l'emploi de tous les tons et de toutes les figures de la littérature classique et populaire, depuis l'apostrophe et l'imprécation, qui font trembler l'auditoire, jusqu'à l'ironie et au sarcasme qui provoquent les éclats de rire aux dépens de l'ennemi.

Ne vous effrayez donc pas et ne cédez point à la peur, lorsque, dans l'ardeur de vos luttes pour la foi, vos ennemis vous jettent à la face que vous trahissez la vérité, s'ils n'appuient pas ce reproche sur d'autres motifs. L'ennemi voudrait des épées qui ne frappent point, des canons sans projectiles pour abattre les superbes forteresses. Que l'épée de la vérité frappe, qu'elle frappe inconsidérément tout ce qu'elle doit frapper. Vous trouverez des occasions dans lesquelles vous pourrez vous montrer doux et patients comme des brebis ; soyez tels pour souffrir les injures que l'on fait à votre amour propre; soyez-le quand votre intérêt personnel est seul en jeu dans la lutte; c'est alors l'occasion d'offrir la joue gauche à celui qui vous frappe sur

la droite; il n'en est plus ainsi quand c'est Dieu, l'Église ou vos frères qui sont outragés. Les partisans d'une fausse charité agissent au rebours de tout cela ; quand l'honneur de Dieu est engagé, ils se montrent doux et résignés; on les voit, au contraire, impatients et emportés, quand on blesse leur amour-propre. Aussi bien, sont-ils durs et acerbes avec nous, autant qu'ils sont conciliants et modérés avec nos ennemis, qui sont aussi ceux de la religion. Non, non; la lutte s'impose à nous, et une lutte légitime et juste. Soyez donc terribles comme des lions, rusés comme des renards, infatigables dans vos avertissements, comme des chiens qui sentent le loup autour de la bergerie. Défiez-vous de celui qui, au milieu de ce rude combat, qui n'est autre que le « *bon combat de la foi* », *bonum certamen fidei* de tous les siècles, vous conseille des tempéraments, des transactions, vous recommande la considération et le respect pour l'ennemi. A celui qui se rend et se range sous votre drapeau, donnez le cordial baiser de la fraternité, puisque vous traitez véritablement avec un frère; mais guerre continuelle, guerre sans trève à celui qui continue à attaquer et à braver votre sainte foi. Telle est la pratique la plus sublime de la vertu de charité. Ainsi ont combattu les saints, ainsi ont-ils triomphé. Ainsi la lutte s'est-elle poursui-

vie dans le catholicisme, depuis les apôtres jusqu'à nos jours. Nous ne voulons pas apprendre une nouvelle stratégie, surtout si elle était recommandée par nos ennemis, car cette seule recommandation devrait nous la faire soupçonner de cacher quelque piége secret.

XIII

Cette doctrine trouve sa confirmation dans une citation d'une très grave autorité.

La doctrine morale que nous avons exposée dans le paragraphe précédent paraîtra dure à certaines oreilles. Un grand nombre de nos lecteurs, arrivés là, s'écrieront, scandalisés, comme les disciples du Christ, lorsqu'ils entendirent leur Maître, en une certaine occasion : « Ce discours est dur à entendre, et qui peut l'entendre » ? Mais, pour Dieu ! Qu'ils ne s'alarment pas, et qu'ils s'habituent à la vérité et même à *la dureté* de la doctrine catholique pure, car la doctrine que nous donnons ici est catholique et rien de plus.

A ce sujet, ils trouveront dans notre opuscule intitulé « *le Libéralisme est un péché* » la justification de ces règles de polémique chrétienne

fondées sur l'exemple et l'autorité de toute la tradition catholique, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours ; et ils les trouveront en outre confirmées par un article de la « *Civilta cattolica* » dont le critère théologique est d'un tout autre poids que le nôtre, et même que celui de nos adversaires, pour résoudre ce genre de questions. Nous renvoyons donc le lecteur chrétien à ces pages.

Enfin, cependant, nous avons eu la bonne fortune de nous voir confirmés dans cette même doctrine par cette savante revue dans un autre article très récent dont nous ne pouvons nous dispenser de reproduire les paragraphes les plus substantiels. Cet article contient la réfutation du livre d'un auteur qui a nom Stoppani, catholique libéral, fort semblable à ceux de notre pays. Les graves théologiens de la *Civilta cattolica* parlent donc de ce Stoppani de la manière suivante :

La septième des maximes inculquées par M. Stoppani se résume dans le mot *tolérance*, et renferme plusieurs avis relatifs à la manière dont l'apologiste doit se conduire dans la discussion avec les doctes « croyants ou incrédules, qui manifestent un sentiment contraire au sien, ou différent du sien ». La recommandation connue de saint Paul ne pouvait manquer, et on ne pouvait présumer qu'elle manquât ici : « *Sur toutes ces choses, ayez la charité, qui est le lien de la perfection* ». La charité

envers tous, répète cet auteur. Parfait ! Jésus-Christ avait-il la charité envers les Pharisiens dans l'acte même où il les appelait *race de vipères*, *sépulcres blanchis*, *hypocrites ?* « L'apôtre de la charité « observait-il cette vertu à l'égard de Marcion, « quand il l'appelait le premier-né de Satan ? Les « Saints Pères la pratiquaient-ils, quand ils n'é- « pargnaient pas les paroles les plus dures pour « réprimander les propagateurs du mensonge ? « Devons-nous croire que ceux-là la pratiquaient « aussi qui multipliaient l'ironie, des insinuations « évidemment malveillantes et des censures in- « justes, contre les écrivains de diverses écoles, « qui sont toutefois les apôtres les plus assidus « de la charité ?

« La charité pouvant donc quelquefois exister « avec des procédés acerbes, et que l'on voudrait « taxer d'intolérance, en invoquant le précepte « de la charité, on ne prouve rien en faveur de « ceux qui voudraient détruire ce précepte abso- « lument et pour toujours. En effet, bien que, « en général, on recommande les manières polies « dans les relations avec les partisans des opi- « nions qui diffèrent des nôtres, on ne saurait « donner absolument la même règle relativement « à ceux qui propagent l'impiété et l'immora- « lité, se parant ordinairement d'un vernis de « fausse science, et qui ont perdu tout droit à

« notre respect. Il est bon que celui qui discute « avec eux verbalement et personnellement « observe les convenances sans lesquelles la con- « troverse dégénérerait en dispute de la rue; mais « celui qui parle ou écrit pour les catholiques, « dans le but de réfuter cet apostolat impie, « pourra fort bien, en restant dans les limites de « la vérité et du bon ton, *les couvrir de l'ignomi- « nie qu'ils méritent, les dépouillant de cette auto- « rité dont ils abusent malheureusement avec un suc- « cès lamentable.* La compassion qu'inspire la con- « dition malheureuse de ces égarés, peut très « bien l'emporter chez quelque écrivain d'un « caractère très porté à la mansuétude, mais « cela n'empêche pas d'autres apologistes de mon- « trer contre ces égarés cette louable exécration « qui fut toujours permise envers les corrupteurs « et les séducteurs publics.

« On ne cesse pas un instant d'inculquer indis- « tinctement la tranquille et sereine défense de « la vérité, comme s'il y avait seulement des « erreurs innocentes et de peu de portée, exemp- « tes de ruses coupables et pernicieuses; comme « si l'activité humaine n'était bien employée qu'à « la défense des intérêts personnels et matériels; « comme si le Christ et les Saints Pères ne nous « avaient pas donné pareillement des exemples « de zèle, tantôt compatissant et tantôt irrité, et

« de celui-ci beaucoup plus souvent que de celui-
« là, en traitant avec les séducteurs du peuple.

« Une apologie purement didactique peut
« mieux convenir au tempérament de quelques
« fidèles, et être, en outre, exempte des défauts
« auxquels est exposée, nécessairement il est
« vrai, l'apologie sévère et vigoureuse ; toute-
« fois, elle ne laisse pas d'avoir ses écueils et ses
« périls. Il est extrêmement facile, par exemple,
« que l'apologiste tolérant prodigue des louan-
« ges, des compliments ou des expressions bien-
« veillantes à tel ou tel maître d'incrédulité dont
« il réfute les erreurs, comme s'il n'était aucu-
« nement offensé, par le titre d'ennemi que celui-
« ci a pris contre notre sainte religion, ou de
« séducteur travaillant à la ruine des âmes rache-
« tées par Jésus-Christ. Il peut arriver cependant
« qu'un tel apologiste, avec l'impartialité dont il
« se fait gloire dans la défense de vérités si chères
« à notre foi, paraîtra rabaisser les questions
« religieuses au niveau de pures questions acadé-
« miques. On comprend dès lors qu'un tel pro-
« cédé aboutit sûrement à entretenir parmi le
« peuple chrétien un certain esprit d'indifférence,
« qui cause autant de préjudice que l'erreur elle-
« même. Ces observations sont d'autant plus né-
« cessaires qu'on abuse davantage de l'équivoque
« au sujet des mots de tolérance et de charité,

« pour condamner les expressions inspirées par un « zèle légitime, laissant l'apologie catholique à « moitié désarmée, lui créant des entraves qui « sont tout à fait hors de propos dans une lutte « avec des ennemis qui ne gardent aucune me- « sure, et qui emploient inconsidérément le men- « songe, l'insulte, la calomnie, et les manœuvres « les plus détestables. Pour tout dire, en un mot, « l'une et l'autre méthode, employées avec dis- « crétion et en observant les règles communes à « tous les chrétiens, sont bonnes pour l'apolo- « giste, à qui toutefois, on ne peut raisonnable- « ment en imposer une de préférence à l'autre ». *Civilta cattolica*, 15 novembre 1884.

C'en est assez, nous semble-t-il, pour convaincre ou au moins pour forcer au respect de notre conviction sur ce point les ennemis de l'intolérance catholique, s'ils agissent avec quelque bonne foi. Nous doutons qu'on puisse opposer une objection à ce raisonnement clair, calme, solide de la première des revues religieuses de l'univers catholique.

XIV

On rapporte, à ce même sujet, une autre citation très importante d'un ancien auteur espagnol.

Le Père Jérôme de Saint-Joseph, dans son célèbre ouvrage, *le Génie de l'histoire* (édition de Barcelone, 1886, page 225), traite la même question, la développe et la résout dans le même sens. Voici son langage :

« La seconde partie du doute proposé au com-
« mencement de ce chapitre, relatif à la vivacité
« et à l'énergie de la pensée et du style des ré-
« ponses et des controverses, n'est pas plus facile
« à entendre. Personne n'ignore, en effet, l'obli-
« gation pour l'écrivain de foi et de cœur, de se
« maintenir dans ces occasions dans les limites
« de la modestie. La vie et la doctrine du Christ,
« notre Maître et notre modèle, d'accord avec
« la raison, enseignent à employer un style mo-
« déré, et à user de douceur dans les réponses.
« Mais il est certain, cependant, que, dans cer-
« tains cas, il est nécessaire de répondre avec
« vivacité, et même avec une certaine rudesse,
« pour la défense de la vérité et de la gloire de
« Dieu. Quand on doit recourir à l'un ou l'au-

« tre moyen, la prudence et les circonstances en « décident. Je dirai que, quand on ne se pro- « pose que d'élucider la vérité pour l'enseigner à « un ignorant, et ramener celui qui s'égare, il « est suffisant et même avantageux d'employer « de préférence la suavité dans le procédé et dans « le style ; mais quand on veut, en outre, châ- « tier un insolent et inspirer la crainte à un au- « dacieux, qui attaquent ou nient opiniâtrément « la vérité, on peut et on doit alors recourir à la « vivacité et à l'aigreur dans les paroles, dont « chacune doit être comme un trait lumineux, « afin qu'ainsi, à tout prix, les droits de la vérité « triomphent, quand ils ne peuvent être reconquis « autrement. La raison, l'autorité et les faits sont « ici d'accord avec nous. Il est clair qu'il est per- « mis quelquefois de se mettre en colère ; car la « colère n'est point mauvaise en elle-même ; elle « peut être juste et bonne lorsqu'elle a pour but « une vengeance légitime. Et il en sera ainsi, « si on se met en colère selon la convenance « de temps, de personne et de mode. Les cir- « constances justifient la colère, et changent une « passion en vertu. Les sujets qui demandent « cette vivacité sont nombreux ; mais il faut pla- « cer au premier rang la doctrine, qui ne servirait « de rien, sans un peu de colère ; sans cette juste « colère, les tribunaux sont sans autorité, les

« délits restent impunis, et la société périt. Ce « sentiment est autorisé, non seulement par la « doctrine des saints, mais même par celle du « Fils de Dieu, par ses exemples admirables con- « signés dans la sainte Écriture : Le Psalmiste « l'enseigne : « *irritez-vous et ne péchez pas* », « l'apôtre saint Paul le suppose : « *Que le soleil ne « se couche pas sur votre colère* », saint Jacques « l'insinue : « *soyez lents à vous irriter* ». Le sage « l'admet : « Ne soyez pas prompt à vous mettre « en colère » ; l'Évangile selon les Hébreux ne le « condamne pas : « Ne vous irritez pas sans mo- « tif » ; la doctrine des Pères et des Docteurs l'ap- « prouve, les exemples de Jésus-Christ, de saint « Pierre et de saint Paul, de Moïse, de Phinées, « d'Élie, d'Élisée et de beaucoup d'autres saints « le justifient. Finalement, *la juste colère de Dieu*, « dont Lactance a écrit un livre, l'accrédite. Ces « accidents terrestres ne troublent point la séré- « nité de Dieu dans la splendeur de son ciel, mais, « sans se mettre en colère, Dieu manifeste les « effets qui procéderaient en nous de la colère, « en indiquant par ses actes, cette passion si né- « cessaire à la vertu et à la vérité.

« Quelqu'un dira qu'on ne condamne pas la « colère, mais ce qu'elle a d'aigre et d'acerbe. « Bien qu'il ait été répondu à cette difficulté par « la doctrine et les exemples proposés plus haut,

« pour ajouter à la force et à l'abondance de ces « preuves nous en alléguerons de nouveaux : « Hypocrites et race de vipères; sépulcres blan- « chis, remplis de corruption; fils de Satan » ; « c'est ainsi que parle aux Pharisiens, le Christ, la « douceur infinie. « Incrédules et hommes sans « intelligence » ; ainsi parlait-il à ses apôtres; et à « Pierre : « Satan ». Moïse appelle tout un peu- « ple: « Ignorant et insensé », et l'apôtre dit à « Ananie, prince des prêtres ; « muraille blan- « chie ». Ce n'était point par ignorance, mais « par ironie, qu'il déclarait ne pas savoir à qui « s'adressait ce reproche, mais afin de le couvrir « ainsi davantage de dérision. Toutes ces paroles « sont assez acerbes; elles sont pleines d'aigreur, « et cependant elles tombent de lèvres empreintes « de douceur et de la plus suave charité. Que se- « rait-ce donc si nous parcourions l'histoire et les « vies des saints et d'abord d'un saint Laurent et « d'un saint Vincent, qui furent les premiers à don- « ner l'exemple du courage et de la liberté véritable « en face des tyrans, et se montrèrent véritable- « ment frères? D'une sainte Cécile et d'une sainte « Agnès? Nous pourrions ainsi parcourir tout le « martyrologe ou calendrier des saints. Et cette « conduite n'est pas seulement permise à l'égard « d'un tyran ou d'un infidèle ; les Galates étaient « fidèles, et saint Paul les appelle pourtant *insen-*

« *sés ;* bien plus fidèle était Pierre, que Paul reprend « cependant publiquement ; et il a écrit dans ses « Épîtres qu'il était répréhensible. Ils étaient éga- « lement fidèles ces rois d'Israël et de Juda, à qui « les prophètes faisaient entendre des paroles plus « dures encore. Dieu fait de Jérémie comme une « citadelle munie d'une garnison, une colonne de « fer, un mur de bronze contre les princes et les « prêtres de son peuple, parmi lesquels, au dire « de saint Jérôme, doivent être rangés nos prêtres « et nos évêques, qui ne doivent point, en consi- « dération de leur dignité, se donner toute licence « contre leurs inférieurs, ni se croire à l'abri « d'une juste réprimande, et qui trouvent, eux « aussi, à leur temps, une colonne de fer et un « mur d'airain où ils se brisent, s'ils se heur- « tent. Le Seigneur vient en aide au saint, eût- « il contre lui la puissance la plus redoutable du « monde.

« Cette doctrine n'est pas opposée à celle qui « nous enseigne la patience, vertu qui doit être « enracinée dans l'âme de celui qui s'irrite avec « raison ; elle n'est contraire ni à la charité, ni à « l'humilité avec lesquelles se concilie fort bien « la vérité, et cette dernière avec la colère. Com- « me le simple baiser de paix, dit saint Augustin, « est admis par la très belle et très modeste cha- « rité ; ainsi la dent perverse de la malice est évi-

« tée par la très chaste et très prudente humilité,
« ou est brisée par la très solide vérité. Je con-
« fesse avec saint Bernard que la patience est
« une grande vertu; mais, dans certaines occa-
« sions, l'usage de cette vertu n'est ni grand, ni
« vertueux; bien plus, l'impatience est quelque-
« fois plus louable. Dans le cas où il y a soupçon
« d'hérésie, saint Jérôme ne veut pas que l'on
« use de patience, parce que ceux qui ne con-
« naissent pas l'innocence de celui qui est calom-
« nié, ne regardent point son silence comme une
« preuve de cette innocence, et la dissimulation
« est réputée conscience. Le même saint Bernard
« n'admet pas que l'on souffre jusqu'à se laisser
« tyranniser par les occupations. D'après le même
« saint, l'Apôtre se moqua de cette patience, lors-
« qu'il disait aux Corinthiens » : qu'ils suppor-
« taient de bon cœur les insensés, étant eux-mê-
« mes savants; qu'ils toléraient qu'on les réduisît
« à une misérable servitude, qu'on les dévorât
« vivants, qu'on s'emparât d'eux, qu'on s'exaltât
« contre eux, qu'on les frappât au visage. A les
« bien considérer, ces paroles, dit saint Bernard,
« contiennent moins une louange qu'une moque-
« rie et une dérision à l'endroit de traitements
« si indignes et si humiliants. Aussi, en vérité,
« comme il y a une grande prudence à souffrir, à
« l'occasion, de grandes injures, ainsi c'est une

« folie et une insanité de supporter sans raison « ni profit une seule infamie.

« Nous avons prouvé comment il y a des occa- « sions dans lesquelles la colère, la vivacité et « l'intrépidité du cœur, sans lesquelles aucune « grande entreprise n'aboutit, sont non seulement « licites, mais encore louables et nécessaires. « Mais, s'il est une circonstance où ces senti- « ments sont indispensables, c'est incontestable- « ment dans la discussion. Plus alors la dispute « demande de calme dans les sentiments, plus elle « réclame de vivacité dans le discours écrit et « surtout dans le discours parlé ? C'est alors « comme une joute et un combat d'esprit pour « lequel il est nécessaire de se munir d'armes so- « lides et puissantes. En effet, comme les ins- « truments dont on se sert en temps de paix « sont différents de ceux qu'on emploie en temps « de guerre ; comme les instruments qu'emploie « le laboureur pour cultiver son champ, sont dif- « férents de ceux qu'emploie le soldat pour vain- « cre l'ennemi ; ainsi le littérateur et le savant ont « besoin d'une éloquence plus vive et plus entraî- « nante pour réfuter une opinion et défendre une « vérité, que pour enseigner et inculquer cette vé- « rité à quelqu'un qui l'accepte sans résistance.

« Ainsi s'armèrent, dans des circonstances sem- « blables, les saints les plus humbles et les plus

« modestes que nous connaissions dans l'Église : « saint Basile, saint Jérôme, saint Augustin, saint « Bernard, saint Thomas, saint Bonaventure et « une foule d'autres ; ceux-ci pour défendre l'É- « glise ; ceux-là pour soutenir leur opinion ; d'au- « tres pour venger l'état religieux ; et aucun d'eux « n'a été accusé pour cela de manquer de mo- « destie et d'humilité. Car, comme il est juste « de ne pas donner occasion aux médisants « de se perdre ; de même, il est juste et né- « cessaire, quand ils sortent des règles, non « seulement de ne pas les tolérer, mais encore « de les réprimer quelquefois, afin qu'en dés̀ho- « norant ceux qui sont victimes de leur calomnie, « ils ne perdent pas ceux qui se laisseraient sé- « duire par leur fausse doctrine. Quelqu'un en « appellera peut-être dans ce cas à la modestie ; « pour moi, j'en appelle, avec saint Jérôme, à « l'humilité et à la justice. Il vous appartient, le « grand saint Augustin le dit, de faire quelque « mince concession, de reprendre celui qui atta- « que, non celui qui répond. Et si quelqu'un « regarde la réponse comme un acte d'orgueil, « qu'il considère que c'en est un bien plus « grand d'accuser. On peut se dispenser d'accu- « ser, plus rarement de répondre. Quelquefois, « ni la vivacité, ni la rudesse de la réponse ne « dispensent de la faire ; parce que non seulement

« dissimuler la calomnie qui a été imputée, mais « y répondre avec trop peu de vivacité, cause un « préjudice. On regarde donc également comme « un aveu non seulement le silence, mais encore « une réponse molle. Oh ! frappez ! mettez les « défaites en évidence et enlevez la considéra- « tion ! Vous devez dissimuler et souffrir pour « ne pas compromettre la réputation d'autrui « tout en faisant connaître son ignorance ou sa « malice. La faute en est à lui ; il s'est découvert « et a publié sa faute, lorsqu'il s'est inconsidéré- « ment laissé aller à la calomnie. Je vois l'épée « qui a traversé mon corps, le corps de ma na- « tion ; son cœur, je veux dire son crédit, a été « blessé à mort, ses membres, c'est-à-dire ses fils, « auparavant purs et sans tache comme la beauté « et l'éclat de la bonne renommée, sont déjà « souillés, défigurés par le sang qui a jailli des « blessures que vous leur avez faites. Et pendant « que je souffre cette horrible injustice, vous me « dites : « N'applique pas la main à ta blessure, « afin qu'il ne paraisse pas que c'est moi qui t'ai « frappé. Belle insanité ! c'est une injustice ajou- « tée à une injustice. Il faut répondre à l'insensé « selon sa folie ; c'est-à-dire en le réprimandant « et le reprenant sévèrement, afin qu'une « autre fois il ne se risque pas et considère « ses paroles. En n'agissant pas ainsi, le plus sa-

« vant est ignorant et se donne lui-même pour « insensé. Ce n'est pas beaucoup qu'il passe par « ces lois et qu'il encoure l'indignation du sage. « Tels sont les motifs qui ont porté quelques his- « toriens à ne pas négliger l'occasion qui s'offrait à « eux d'engager la controverse sur quelques points « relatifs à ce sujet, ni de les traiter avec l'ar- « deur et l'élan qu'ils demandaient ».

Cet auteur très docte et très pieux va jusque-là. Il nous semble que nos adversaires ne doivent pas récuser une si grave autorité, ni croire que nous sommes revenus ici de deux siècles en arrière, circonvenir le bon Père, pour le porter à écrire une page qui s'accorde si bien avec notre façon de penser.

XV

De l'amabilité, de la douceur et des égards qui doivent être les vertus, unies et nullement opposées à celles dont nous avons parlé plus haut, du Propagateur catholique.

A la lecture des derniers articles que nous avons consacrés à cette matière, il se rencontrera inévitablement quelqu'un qui supposera que le type du bon propagandiste catholique, dont

nous avons tracé plus ou moins fidèlement le portrait, doit être à la fin un monstre odieux et austère, sombre, colère, plus propre à créer des ennemis à la bonne cause qu'à lui concilier des bonnes volontés fermes et déterminées, et qu'une telle conduite est plus propre à détourner les cœurs généreux de la défense de la foi, qu'à les attirer et les exciter à cet exercice si louable.

Oh! non; non assurément! Comme il nous connaît mal et comme il connaît peu la bannière autour de laquelle nous le convions, celui qui nous juge si indignement! Qu'il nous écoute avec un peu de calme et de sérénité discourir sur ce sujet, et peut-être à la fin nous arriverons à vaincre jusqu'à ses préventions les plus tenaces.

Que les mots intransigeance, horreur à l'hérésie, haine à la fausse charité, aient un son un peu dur et par là même désagréable pour la molle génération actuelle, nous n'essaierons pas de le nier. Certaines choses doivent nécessairement être telles, et vouloir les présenter comme suaves et douces serait les altérer, ou tout au moins leur faire subir une notable avarie. Toutefois, cela même qui, en soi, est d'une rudesse et d'une austérité qui épouvantent les caractères efféminés du siècle où nous vivons, peut avoir une sérieuse compensation, dans les autres qualités de celui

qui s'emploie au service de Dieu et au profit de la foi chrétienne. Ces qualités que doit avoir le propagandiste catholique pour tempérer en quelque chose l'aspérité et l'austérité de son office, doivent être une souveraine amabilité dans ses rapports sociaux, et une belle et franche dignité dans l'exercice même de ses plus austères devoirs. Comment? En rendant ses paroles, ses manières, sa conduite et ses actes aussi sympathiques que possible, en attirant ceux-là même qu'il est obligé de combattre, et en s'efforçant de montrer à ceux à qui il fait sentir la force de son bras pour les désarmer, les sentiments chevaleresques de son cœur, lorsque l'occasion se présente de les favoriser.

Quel mystère que cela, s'écrie je ne sais en quel endroit, le comte de Maistre, que le militaire, dont l'office est le plus dur, puisqu'il ne consiste qu'à détruire et à mettre à mort, soit en même temps, dans tous les siècles et chez tous les peuples, le type le plus sympathique et le plus chevaleresque? Voyez : l'épée qu'il porte à son côté est du même acier que le poignard; et comme ce dernier, elle fend et transperce; cependant, les femmes elles-mêmes voi t avec un sympathique intérêt briller l'épée que porte le brillant officier, en même temps que les plus intrépides ne voient qu'avec horreur et saisissement le poi-

gnard que l'assassin cache sous son manteau. Qu'y a-t-il là! Il y a que le même instrument d'horreur et de carnage est noble et sympathique quand il sert à la défense de la foi, de la patrie et du véritable honneur, autant qu'il est vil et indigne, quand il rappelle la trahison et le meurtre.

Eh bien! le propagandiste catholique est le soldat d'une bonne cause ; il est soldat, mais non assassin et brigand. Il frappe et tue, quand le devoir lui commande de frapper et de tuer ; mais il se sert de la noble épée du vaillant soldat et non du lâche poignard des assassins. Il est chevalier du Christ, et non l'esclave stupide et cruel des passions humaines. Ses yeux respirent une sainte indignation contre ce qu'il doit haïr ; mais sur ses lèvres s'épanouit également un sourire gracieux pour ce qu'il aime sincèrement; car, ainsi que nous l'avons dit, sa haine ne doit être qu'une forme de son amour le plus ardent. Le monde le taxera d'obstiné ; mais quelle beauté n'y a-t-il pas dans un front plein de noblesse et de fierté, qui ne se courbe ni devant les caresses, ni devant les menaces, surtout lorsqu'il ne voit autour de lui que des fronts courbés et avilis par la peur ou la flatterie ! Il ne se prête point à tout embrassement, et n'ouvre point son cœur à toutes les amitiés ; car il doit savoir qu'il y a des embrasse-

ments qui déshonorent et des amitiés que le code de l'honneur appelle des trahisons. Mais ce que notre siècle sans honneur appellera dans notre héros grossièreté et manque de politesse, ressemble singulièrement à ce que d'autres siècles plus dignes ont toujours appelé intégrité et magnanimité !

Ah ! Dieu sait bien comment nous souhaiterions le propagandiste de la vérité : nous le voudrions intolérant comme la vérité elle-même; mais, calme, radieux et souriant divinement comme elle aussi. Oui, que nos amis n'oublient pas cette observation. Sans abdiquer aucun des droits éternels de la religion, sans pactiser ou transiger implicitement ou explicitement avec ses ennemis, sans accepter de près ni de loin la fausse charité moderne, qui n'est au fond qu'une impie tolérance rationaliste; qu'ils s'efforcent néanmoins de se montrer aussi aimables, aussi sympathiques qu'ils le peuvent à leurs propres adversaires. Qui pourrait énumérer ici les mille et une occasions où on peut donner des preuves de cette amabilité ? Montrez autant que possible à tout le monde un visage affable; car il n'y a rien qui discrédite si vite une cause comme la mine renfrognée et la mauvaise humeur habituelles de celui qui la prêche ou la défend. Si vous vous rencontrez dans une rue avec un ami et avec un adversaire,

que votre premier et plus affectueux salut soit pour ce dernier ; parce que le premier vous est déjà acquis, et vous avez à gagner le second. Allez au-devant de lui pour lui manifester cette politesse sociale et chrétienne. Ainsi vous l'obligez, ou à se montrer lui-même impoli, ou à vous payer de la même monnaie. Un acte de ce genre peut être le principe d'une relation, et celle-ci d'un changement d'idées chez votre ennemi. Un salut affectueux ne coûte pas un centime, mais il peut conquérir une âme. La persuasion commune est que les cœurs se rendent aux raisonnements, alors que, ordinairement, ils ne cèdent qu'aux sentiments affectueux du cœur. Ne refusez pas ce salut, ô apôtre chrétien, à celui que vous avez la mission de confondre et de combattre. La même main qui, armée de l'épée, fait de profondes blessures pendant la bataille, si elle est généreuse, verse sur ces blessures le baume après la victoire, et serre avec une tendresse affectueuse la main de son contradicteur.

Accordez des faveurs à tous ceux à qui il vous sera possible, mais faites-vous un vrai bonheur de les accorder à ceux qui ne partagent pas vos idées. Oh ! quel moyen sûr pour gagner entièrement un homme que de l'enchaîner par un bienfait ! Ne lui rendez pas service à demi, ne marchandez pas,

n'exigez pas pour l'accorder trop de supplications, ne donnez pas à entendre qu'il faut vous faire violence pour cela. « Dieu aime celui qui lui donne allègrement et d'un cœur généreux » ; il en est de même de l'homme. Montrez plutôt que vous vous honorez en accordant une faveur ; au lieu de prétendre par là être tenu pour quelque chose. N'exigez pas la reconnaissance ; elle viendra d'elle-même, librement et volontairement.

Aimez, dans l'homme que vous voulez gagner à Dieu, non seulement sa personne, mais tout ce qui le touche. Parlez avantageusement de sa profession, informez-vous avec intérêt de sa famille, caressez ses enfants. Oh ! les enfants, quels admirables auxiliaires pour la propagande ! De superbes édifices d'erreur et de haine contre la vérité ont cédé devant ces démonstrations d'un affectueux intérêt, après avoir résisté aux invectives les plus véhémentes de la polémique. La polémique a sa raison d'être, qui en doute ? Comment se dissiperait autrement devant les imprudents l'éternel sophisme de l'impiété ? Mais la polémique est presque toujours atteinte du poison de l'amour-propre, qu'elle communique ensuite. Et l'amour-propre blessé est le mur le plus haut et le plus épais qui puisse s'élever entre le cœur de l'homme et la connaissance de la vérité.

Il importe donc que les solides raisons et la généreuse profession de foi aient pour compagnes et pour auxilliaires l'abnégation et la charité, qui nous ouvrent par elles-mêmes, avec le secours de la grâce de Dieu, une brèche dans le camp ennemi, et non les mouvements impétueux d'un orgueil blessé qui rendent impossible tout accès à la forteresse dont on veut s'emparer.

En résumé, rendons la vérité sympathique, non en la défigurant, en la mettant sur le même pied que l'erreur, en cédant le plus petit de ses droits imprescriptibles, — que cela demeure le rêve d'une stupide école équilibriste que nous détestons mille fois plus que l'impiété radicale, — mais avec un visage ouvert, avec un cœur magnanime, avec une disposition généreuse à oublier l'injure, avec une main tendue à toute heure, pour dispenser des bienfaits. Aimons comme des hommes et comme des frères ceux-là même que nous devons haïr, poursuivre et combattre comme des ennemis. Qu'il n'y ait en nous rien qui sente la transaction, qui ressemble à une attache quelconque au parti de la composition et de la conciliation. Que notre attitude soit ferme et radicale, et immuable notre devise : « Tout pour la vérité et rien pour l'erreur » ; mais sachons couvrir ces armes de fleurs et de guirlandes, lorsque l'occasion le demande : elles ne perdront rien de

leur solidité ni de leur puissance, bien que la main qui doit les brandir soit élégamment gantée et ornée à la façon des chevaliers. Ne cherchons pas à rendre nos personnes aimables au détriment de la vérité que nous sacrifierions pour attirer la bienveillance de nos ennemis : ce serait là une trahison honteuse et lâche. Cherchons à nous rendre aimables à tout le monde, malgré la rigidité de nos principes, afin qu'on voie briller jusque dans ces principes la sympathie dont nous entourons l'ennemi lui-même. Le monde a coutume de se payer bien souvent de niaiseries de pure forme, que l'homme superficiel se sent porté à regarder avec mépris ou compassion. Mais le vrai philosophe doit considérer que, bien qu'elles ne soient rien en elles-mêmes, ces niaiseries sont beaucoup dans la pensée du grand nombre ; et le propagandiste doit les juger d'après cette opinion générale et s'en servir, en tant qu'elles n'offensent pas Dieu, comme d'une monnaie courante pour le bien de sa belle et noble propagande.

XVI

De la ténacité et de la persévérance.

Persévérance opiniâtre, telle doit être au fond la vertu caractéristique du bon soldat de la vérité.

« *Par le travail et la constance* » ; telle fut la devise d'un héros antique. Nous voudrions qu'elle fût écrite sur le blason de tout propagandiste catholique. « *Le travail* », c'est-à-dire l'exercice actif de toutes ses facultés en vue de cette sublime fin ; « *la constance* », c'est-à-dire une ténacité supérieure à tous les contre-temps, sans hésitations ni défaillances, allant jusqu'à dépenser pour une si noble entreprise toute l'ardeur du cœur, tout le souffle de la vie.

Ordinairement, le mal de notre temps ne consiste pas, à le bien considérer, en ce qu'on néglige d'entreprendre des choses très grandes et très bonnes au profit de la vérité, mais en ce qu'il manque aux promoteurs de ces choses cette fermeté énergique, qui est la note la plus caractéristique du véritable héroïsme. On dirait que tout se transforme aujourd'hui pour nous en généreux élans et en fougueuses attaques. Après quoi, on éprouve immédiatement le besoin de la variété, signe manifeste d'inconstance et de versatilité. Ce n'est pas à entreprendre simultanément ou successivement plusieurs choses, mais à en conduire à terme au moins une avec une ferme intrépidité, que consiste le point le plus important. « Faire peu de choses, mais les bien faire » ; ainsi s'exprime un autre proverbe de la docte antiquité. « S'appliquer toujours au même objet »,

dit un autre adage, qui exprime la même idée.

Un caractère résolu et persévérant entreprend ce qu'il peut pour le bien et contre le mal. Une bonne part de ce qu'on appelle le génie, dit un auteur, n'est dû qu'à cette qualité de la persévérance. Les grandes entreprises ne doivent pas se montrer comme une lumière passagère, qui brille et éclaire un instant, et un instant après ne présente plus qu'un peu de cendre froide, mais comme un feu lent, ayant une action moins intense, mais plus durable et plus efficace. Le pas lent et solide du mulet et du bœuf est presque toujours préférable, quand il s'agit de traîner une charge considérable, au pas ardent et rapide du cheval. Et comptez que si ces considérations doivent s'appliquer spécialement à un genre d'entreprises, elles ne conviennent mieux à aucune qu'à celle dont nous nous occupons.

Par leurs caractères propres, les obstacles que rencontre parmi les hommes la propagande de la vérité sont difficiles à vaincre ; attendu qu'il n'y a aucune victoire de cette propagande qui ne suppose une autre victoire de l'homme sur lui-même et sur ses plus puissantes inclinations ; ce qui manifestement, ne peut s'obtenir sans une résistance ferme et opiniâtre. Il en coûte plus pour vaincre les volontés et pour soumettre les intelligences, pour dissiper les préoccupations, que pour

renverser à coups de canon, les murs et les forteresses les plus épaisses, ou attaquer à la baïonnette les redoutes et les tranchées. Ouvrir un passage à la foi à travers les nuages obscurs et la poussière épaisse que soulèvent contre elle les passions, ce n'est ni l'œuvre d'un jour, ni un jeu d'enfant, comme dit, à un autre propos, le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il importe donc non seulement de commencer avec énergie, mais de poursuivre courageusement ce qui a été entrepris. Une goutte d'eau finit par percer la pierre, dit un autre proverbe latin; non pas en tombant sur cette pierre une ou deux fois, mais indéfiniment, et parfois durant une très longue suite d'années. Il y a une maladie de notre siècle dans cette frivolité et cette impatience avec laquelle on voudrait, à l'aide de coups de massue, comme on dit, conduire à terme les entreprises les plus ardues. Le bon propagandiste catholique doit s'élever au-dessus de cette manie. Il y a un certain égoïsme à ne pas consentir à ce que d'autres générations voient le résultat ou la fin de ce que nous n'aurons pu que commencer. Personne ne considère que nous ne mangerions pas aujourd'hui les fruits savoureux d'un grand nombre d'arbres, si nos aïeux ne les avaient pas plantés sans avoir la moindre espérance d'en profiter eux-mêmes. Les anciens architectes de nos cathé-

drales en posaient la première pierre, sachant bien que ni eux, ni leurs fils, ni leurs neveux n'en verraient terminer les voûtes majestueuses. Ils travaillaient pour Dieu, et non pour la satisfaction puérile de se réjouir dans leur entreprise. Aujourd'hui, dès qu'on creuse le premier fondement d'un édifice, on rédige le programme des fêtes qui se célèbreront à son couronnement, et nous ne donnerions pas un centime pour une construction dont nos descendants seuls auraient à bénéficier. Pour Dieu ! ne laissons pas se glisser dans nos œuvres de propagande catholique cet égoïsme et cette frivolité, qui sont les ennemis jurés de toute entreprise sérieuse et de longue haleine. Ouvriers infatigables d'une œuvre qui n'est ni d'un jour, ni d'une année, mais de l'éternité, contentons-nous de lui avoir donné notre concours avant de mourir, de l'avoir préparée : nous ne l'avons point, en effet, commencée, et nous ne la terminerons pas. Les uns nous ont précédés, nous serons remplacés par d'autres. Dans ce champ, celui qui a semé ne voit pas ordinairement lui-même la récolte. C'est une illusion généreuse de notre part, de vouloir nous-même conduire à terme ce que nous avons essayé de pousser de toutes nos forces, et que nous avons à peine fait avancer de quelques pas. Illusion généreuse, avons-nous dit; elle pourrait cependant l'être davantage, si elle procédait moins souvent d'un

amour propre mesquin, et d'un amour de Dieu peu désintéressé.

Mais cela nous conduit naturellement à parler d'une autre qualité du propagandiste catholique, à savoir, le désintéressement ou l'abnégation totale de soi-même avee laquelle il doit exercer son noble office. Ce sera le sujet de notre prochain paragraphe.

XVII

De l'abnégation ou du désintéressement.

La vertu que nous recommandions dans le paragraphe précédent au propagandiste catholique n'est possible en réalité qu'autant qu'on lui donne pour principe et pour fondement celle dont nous allons traiter dans le présent paragraphe. C'est celle que nous désignerons sous le nom d'abnégation ou de désintéressement.

Le propagandiste catholique doit être désintéressé dans son office, sous peine de n'avoir de cet office que l'extérieur, l'apparence, ou d'en faire une véritable profanation. Le désintéressement consiste en ce que ce soit le pur désir de la gloire de Dieu et de la défense de la vérité qui anime et inspire le bon soldat de cette généreuse milice. Il ne s'agit point ici de ne pas chercher dans cet office un grossier profit matériel, un négoce

lucratif, mais de mettre de côté toute considération personnelle, de ne laisser obscurcir ou altérer son idéal ni par le désir d'être compté pour quelque chose, ni par celui d'acquérir l'estime des hommes, ou de s'attirer une vaine renommée. En un mot, servir Dieu et la vérité, uniquement pour Dieu et pour la vérité, sans tenir compte d'aucune autre considération, même de celle de son propre salut, voilà ce que nous entendons sous le nom de désintéressement, qui seul dans toutes les causes, fait les véritables héros.

Dans la milice terrestre, on ne porte point le désintéressement à ce degré de perfection, et nous ne voudrions pas que nos ennemis en prissent occasion de se former sur ce sujet des idées équivoques. On peut servir et on sert ordinairement les princes terrestres dans leurs entreprises, en leur procurant, outre le service public, le concours de sa personne et de sa bourse. Pour ce motif, la profession des armes ou de la magistrature est, outre un ministère, une carrière au moyen de laquelle on obtient des récompenses précieuses à la faveur desquelles les individus et les familles sont anoblies. Ce n'est point une honte pour un bon serviteur d'un roi d'être à sa solde, d'aspirer à un avancement, ni même intentions douteuses. Quelle confiance mérite d'entrer en concurrence avec un rival pour le

supplanter. Au contraire, ceux qui réussissent à triompher et à se créer un poste dans la société, par là sont même loués et applaudis, et on les considère comme des hommes de grand cœur et de sentiments élevés, comme au contraire on a coutume de taxer de pusillanimité et de lâcheté ceux qui n'agissent pas de la même façon.

Il n'en est pas ainsi, amis lecteurs, il n'en est pas ainsi dans la très noble profession de soldat de Dieu, dans les œuvres de la propagande catholique. Elle n'est pas et ne doit pas être appelée une carrière, et celui-là ferait absolument fausse route qui la jugerait ainsi. De grâce! que celui-là ne s'y engage pas, qui aurait cédé, ne fût-ce qu'un instant, à la tentation de s'y engager pour un but autre que le ciel. Il se rendrait indigne des bénédictions de Dieu, en faisant servir à une misérable spéculation personnelle cette sublime aspiration. Et si nous en étions à examiner la secrète raison de la stérilité d'un grand nombre d'œuvres catholiques, comment douter que nous ne la trouvions parfois dans ce vice intérieur qui altère et détruit une bonne partie de ces œuvres. Vous composez des livres ou vous rédigez des journaux, et vous le faites si vaillamment! C'est bien. Mais si en cela vous cherchez principalement le vain renom de lettré ou d'écrivain, dites, n'est-ce pas une raison pour que Dieu mar-

que vos travaux du sceau ignominieux de l'impuissance, puisqu'en les exécutant vous vous êtes proposé non de les faire servir à sa gloire, mais, oh ignominie ! de vous servir de Dieu comme d'un piédestal et d'un levier ? Si vous organisez des académies, si vous prononcez des harangues, si vous êtes promoteur de brillantes entreprises, en cachant sous le voile de votre éloquence ou de votre activité organisatrice l'ambition puérile de voir votre nom porté plus haut que les autres dans les gazettes, d'acquérir dans la cité du prestige et de la considération, d'obtenir que votre vaniteuse personnalité éclipse tout le monde, répondez : ne sera-t-il pas fort juste que Dieu se complaise à vous humilier comme un rival qui a voulu s'élever avec la gloire qui n'est due qu'à lui seul, au lieu de vous encourager et de vous protéger comme un loyal et généreux serviteur ?

Outre que Dieu voit cette misère intérieure du faux soldat qui ne le sert point, mais qui veut au contraire mettre à son service Dieu et les choses de Dieu ; les hommes le voient aussi ordinairement, d'autant que, par hasard ou par malheur, nous avons en règle générale des yeux de lynx pour deviner chez notre frère, et même quelquefois pour supposer sans fondement, des intentions douteuses. Quelle confiance méritez-

vous auprès de votre frère, et quel respect de la part de votre ennemi, si, à travers ces belles apparences de religion et de zèle, on découvre en vous, ne serait-ce qu'à la faveur des fautes et des indiscrétions toujours inévitables, de mesquines ambitions, une sordide cupidité, une vanité toute féminine, en un mot, le *moi* ridicule et misérable, exalté et divinisé comme une idole sur l'autel de votre cœur, où vous affectiez de ne servir et de n'adorer que le seul Dieu véritable et ses très nobles intérêts? Non seulement vous ne ferez rien, quelque nombreux que soient vos efforts, mais vous agirez puissamment contre ce que vous faites profession de défendre et de servir. Oui, on vous tiendra, et avec raison, pour un marchand et un voleur, pour un mercenaire qui ne s'engage point sous un drapeau plutôt que sous un autre par le sincère désir ou le stimulant de l'honneur, mais par l'appât d'un gain plus considérable. Vous parlerez et ne serez pas écouté ; vous écrirez, et on vous lira avec le sourire du dédain ; vous convoquerez à des œuvres importantes, et on vous laissera dans l'isolement. Vous couvrirez de honte la bannière que vous tiendrez élevée dans vos mains ; et quelque sainte et pure qu'elle soit, comme elle l'est assurément, vos ignominieuses hypocrisies la rendront antipathique et odieuse.

Le bon soldat de la foi sait se priver, même de la satisfaction naturelle et de la consolation intérieure que produisent dans les cœurs bien faits les œuvres de Dieu, heureusement conduites à terme ; même de la complaisance intérieure spirituelle, si les rigueurs de cette milice exigent un si grand sacrifice. Tel est l'idéal très pur et très parfait vers lequel le propagandiste catholique doit diriger ses aspirations ; tel est le foyer de véritable charité dans lequel il doit tremper son âme, s'il veut la rendre digne de sa haute mission. Il ne doit pas lui suffire de réprimer les aiguillons de la cupidité, de la vaine gloire ou de la faveur populaire, Sirène aussi menteuse que doucement flatteuse aux oreilles des hommes, particulièrement dans le jeune âge, auquel nous adressons spécialement ces pages. Tout cela est peu de chose et nous voudrions que de plus beaux lauriers excitassent l'ardeur du jeune soldat des armées de Dieu. Nous souhaiterions que dans les œuvres de ce service royal, il se résignât pour l'amour de Celui qui l'a tant aimé, jusqu'à se priver de la douceur et de la suavité qu'il pourrait licitement désirer dans cet héroïque exercice, savourant, au contraire, avec plaisir, ce qu'il y trouve d'amer et d'âpre, si Dieu permet que sa loyauté soit mise à cette épreuve. Qu'il souffre de se voir contredit par ceux-là même

de qui il devait attendre un appui ; d'éprouver des déplaisirs de la part de ceux de qui il pouvait être traité favorablement ; de voir ses intentions les plus droites méconnues et calomniées. Grand sera alors son mérite devant son divin chef ; immense sera sa récompense. Son apostolat revêtira aux yeux de Dieu toute l'importance d'un véritable martyre. Tel est le degré le plus élevé de la vertu de désintéressement, dont nous nous sommes proposé de présenter ici les principaux caractères. Le nom qui lui convient le mieux est alors celui d'abnégation. Parmi toutes les qualités du bon propagandiste, c'est l'abnégation qui le rend le plus semblable à son immortel modèle, le divin Rédempteur.

XVIII

De la prudente défiance de ses propres forces et de l'abandon et confiance en Dieu.

Si le propagandiste catholique est véritablement désintéressé dans ses œuvres, il est manifeste que ce qu'il cherchera avant tout ce sera de n'ajouter aucune importance à ce que ces œuvres soient siennes ou non, leur enlevant ainsi tout caractère de propriété personnelle, et les regardant uniquement pour ce qu'elles sont en réalité, comme la

chose de Dieu, et se regardant en même temps lui-même pour ce qu'il est réellement, à savoir pour un faible et misérable instrument, et rien de plus. Ainsi, de la vertu de désintéressement bien comprise naîtra en lui une autre vertu non moins importante, c'est-à-dire une prudente défiance de ses propres forces, un abandon absolu et une confiance parfaite en Dieu.

C'est le défaut des âmes faibles de présumer ordinairement beaucoup trop d'elles-mêmes; et bien que l'homme soit excessivement faible, comme il doit le reconnaître lui-même, la présomption est cependant un vice commun chez lui. Nous sommes peu de chose, nous ne sommes rien, et cependant il n'y a personne qui ne croie être quelque chose, être beaucoup et pouvoir beaucoup, en toute affaire à laquelle il consacre son activité. C'est une grande erreur surtout d'avoir cette persuasion en ce qui regarde la propagande catholique. En cette matière plus qu'en toute autre, ce que l'homme apporte de son fond est très peu de chose, et ce que Dieu apporte est tout.

C'est là comme une semence et une culture de bonnes idées; et la semence se fait ici comme en tout le reste. Le laboureur semble travailler beaucoup dans son champ, et cependant, à bien regarder la chose, le suc de la terre, la pluie du

ciel et la chaleur du soleil font presque tout, relativement au résultat. L'action de l'homme se limite, pourrions-nous dire, à confier à la garde de Dieu la semence, et à l'abandonner en quelque sorte à l'influence des agents naturels. D'où l'on a eu bien raison de dire que le laboureur, plus que tout autre, doit croire et mettre sa confiance en la Providence, puisqu'il est si peu puissant par lui-même, et qu'il doit lui confier pour la plus grande part le succès de ses entreprises.

Nous pourrions prendre ici pour terme de comparaison le travail du propagandiste catholique, et la comparaison ne serait point mal trouvée, puisque saint Paul nous l'indique lorsqu'il nous dit qu'en de telles œuvres « celui qui plante ou celui qui arrose n'est rien » mais que c'est Dieu qui fait croître. Si l'atmosphère énervante du naturalisme que nous respirons sans cesse aujourd'hui, nous eût moins habitués à ne tenir aucun compte de l'ordre supérieur, nous verrions clairement qu'une œuvre surnaturelle, telle que doit être nécessairement la propagande catholique, ne peut pas être efficacement conduite et obtenir ses résultats légitimes, si elle n'est commencée, continuée, terminée par des moyens surnaturels, les seuls qui soient proportionnés à une telle fin. Ainsi, ni la grande activité personnelle, ni les vastes connaissances littérai-

res, ni l'éloquence entraînante, ni aucun autre des moyens purement humains ne peuvent être par eux-mêmes des causes proportionnées à une telle entreprise, si la grâce de Dieu ne leur communique comme un nouvel être, une nouvelle âme, une nouvelle vie, et par conséquent toute leur efficacité véritable et réelle.

La main de Dieu paraît avoir fait dans toutes ses œuvres une très puissante démonstration de ces vérités, comme si, pour confondre l'orgueil humain, elle avait voulu laisser dans tous les temps, une preuve manifeste de sa force dans un contraste bien marqué avec la petitesse et l'impuissance native de l'homme. Elle s'est servie de pêcheurs pauvres et grossiers pour la conversion du monde au christianisme; avec de faibles et timides jeunes filles, elle a confondu plus d'une fois l'arrogance des plus féroces tyrans. Dieu ne dédaigne pas la sagesse humaine, il l'a utilisée au contraire mille fois, au service de la vérité; mais il a voulu, d'une certaine façon, l'humilier en la réduisant d'abord à la condition de servante, et ensuite en en faisant un pur auxiliaire d'obscurs ouvriers évangéliques qui, n'étant rien aux yeux du monde, devaient tout à la force et à la lumière d'en haut. Quelle que soit donc la valeur du propagandiste au point de vue des talents naturels, s'il veut faire quelque chose

pour cette vérité, il faut qu'il commence par se défier absolument de lui-même et par compter uniquement sur le secours de Dieu. Plus cet humble sentiment de défiance personnelle croîtra en lui, plus il se sentira encouragé par la confiance qu'il a dans le secours divin. Ce sont là comme les deux plateaux d'une balance très sensible; dès que l'un baisse de l'épaisseur d'un cheveu, l'autre monte dans la même proportion. Ainsi la vaine et stupide présomption conduit forcément au mépris de Dieu. Il est logique que celui-là tienne Dieu en souverain mépris qui, s'estimant beaucoup lui-même, est convaincu qu'il n'a aucun besoin de ce Dieu.

Ce sentiment prudent de défiance personnelle, accompagnée à titre de contre-poids, d'une absolue et entière confiance en Dieu, offre un autre avantage. Il y a dans certains mécanismes un régulateur qui active le mouvement lorsqu'il se ralentit, et le modère quand il se précipite avec une rapidité excessive. Le lecteur va nous comprendre parfaitement. Ordinairement, dans nos œuvres, nous oscillons continuellement entre les défaillances que produisent en nous certaines difficultés, et l'orgueil ou une satisfaction exagérée que peut produire le succès. Les deux extrêmes sont également répréhensibles, et c'est seulement dans un exact équilibre que nous

évitons l'une et l'autre. C'est là le secret de toute bonne action. Eh bien, ainsi en est-il de notre ressort régulateur. Lorsque nous sommes dominés par la lâcheté et la défaillance, en proie aux lassitudes de la contradiction et à l'insuffisance de nos forces, attachons-nous à la pensée que ce ne sont pas ces forces qui pourront mettre à flot notre barque, mais seulement la force de Dieu, et que tout l'enfer réuni n'est pas capable, si Dieu ne le permet, de nous faire sombrer. « Si Dieu est pour nous, a dit saint Paul, qui sera contre nous »? Au contraire, lorsqu'une sotte vanité commence à nous enfler, et lorsque, éblouis et séduits, nous avons obtenu quelque succès auquel nous croyons avoir contribué beaucoup par notre valeur, ah ! recourons immédiatement à la considération que notre part est nulle ou à peu près nulle dans ce bien, et qu'il est ridicule de nous décerner des couronnes et des palmes que nous n'avons point méritées nous-mêmes, mais dont nous a généreusement gratifiés le seul et véritable vainqueur, qui est Dieu. Répétons avec le même saint Paul : « Nous ne pouvons pas penser quelque chose par nous-mêmes, comme de nous-mêmes ; mais c'est Dieu qui nous en rend capables ». II *Cor.* III, 5.

Que l'on voie donc si elles sont pratiques ou non les vertus que nous exposons ici comme fondamentales dans l'exercice de la Propagande

catholique. Elles sont à ce point pratiques et fondamentales que, sans elles, il est impossible d'élever un édifice de quelque solidité. Mais, pour les acquérir, les conserver et les favoriser en soi-même et dans les autres, le propagandiste catholique a besoin d'une autre qualité dont nous parlerons dans le paragraphe suivant, et qui servira de conclusion à cette première partie de notre travail.

XIX

De l'esprit d'oraison.

La dernière condition que nous exigeons du propagandiste catholique, pour assurer l'exercice de son noble office, c'est, nos lecteurs l'ont déjà compris, l'esprit d'oraison. Oui, le propagandiste catholique doit être avant tout et par-dessus tout un homme d'oraison, d'une oraison longue et persévérante. Qu'il ne s'élance pas au combat sans cette pièce qui est la principale de son armure, celle qui le rendra véritablement invincible et invulnérable, et sans laquelle c'est un homme à l'eau, comme on dit en Espagne.

Le jeune David s'avance pour combattre le redoutable géant Goliath, la terreur et l'opprobre du peuple d'Israël. Le vaillant jeune homme

se présente avec son bâton de pasteur, sa fronde et son havre-sac, dans lequel il avait cinq pierres qu'il venait de ramasser dans le torrent voisin. Le Philistin vient de son côté, revêtu de toutes ses armes, la lance à la main, le glaive au poing, le casque sur sa tête, cuirasse sur sa poitrine, et un lourd bouclier à son bras vigoureux. Il vit le champion du peuple de Dieu avec cet appareil militaire si léger et si faible, et il lui dit en se moquant de lui : « Penses-tu donc que je suis un chien, pour venir ainsi vers moi avec un bâton ? » David lui répondit : « Tu viens vers moi avec une épée, une lance et un bouclier; et je viens vers toi au nom du Seigneur des armées; du Dieu des légions d'Israël ». Et avec ce secours, la fronde et la pierre de David étaient assurément plus puissantes que toutes les armes offensives et défensives du Philistin aguerri. Ce fut une victoire, non de l'art militaire, mais du secours divin obtenu par l'oraison.

Quelle autre puissance au monde soutiendrait le soldat de la vérité dans cette rude milice, sinon la puissance de l'oraison? Comment pourraît-il autrement surmonter le découragement que doit éprouver, humainement parlant, celui qui ne rencontre guère aujourd'hui que des obstacles, et rien ou presque rien qui favorise ses généreuses entreprises? L'opposition formidable

de l'ennemi extérieur, les défiances et les troubles de la lutte intestine, l'air mou, énervant, saturé de miasmes d'hérésie d'autant plus dangereux qu'ils sont moins apparents, l'erreur formelle et manifeste, l'incertitude de l'avenir, la solitude presque absolue de l'Église dans le monde officiel, non dans le monde populaire ; les défections presque continuelles de ceux qui, par crainte, par promesse, ou par respect humain, fléchissent le genou ou au moins inclinent la tête en signe d'acquiescement devant le Baal moderne, que de motifs, et quels motifs puissants pour que le catholique le plus déterminé se sente ébranlé, effrayé et tenté de désespoir au milieu de ces luttes quotidiennes ?

Eh bien ! il tiendra tête à tout cela, s'il est homme d'oraison ; s'il ne l'est pas, il se laissera vaincre beaucoup plus facilement. L'oraison, en entendant sous ce nom non seulement la supplication constante adressée à Dieu, mais la réflexion attentive aux vérités de la foi chrétienne, trempera son esprit, fortifiera son caractère, le tiendra toujours élevé au moins de quelques palmes au-dessus de cette sphère misérable des passions humaines, où les aspérités et les escarpements du terrain font trébucher à chaque pas, et où d'épaisses vapeurs méphitiques engendrent des nausées et produisent l'asphyxie. La vie intérieure, les rapports

avec Dieu, lui feront prendre l'habitude de voir, de trouver et de sentir Dieu en toutes choses, lui communiqueront une sainte audace, quand il sera nécessaire qu'il en fasse montre, et une prudente modération, lorsque cette vertu sera plus convenable. Dans le cours de cette éducation spirituelle, il apprendra mille choses que ne sauraient enseigner ni les livres ni les hommes, et il pénètrera incomparablement plus avant dans ce qui leur est déjà connu. L'oraison est force et lumière. En tant que force, l'histoire nous dit ses prodiges : elle convertit en héros de faibles femmes, de timides enfants et des vieillards décrépits ; en tant que lumière, nous la voyons de même transformant en docteurs du peuple chrétien des hommes sans lettres ni sciences, que le monde a méprisés au commencement, et que les sages dans la suite ne se sont pas lassés d'admirer. Comment le propagandiste catholique pourrait-il regarder avec indifférence cette source d'inépuisables secours que la divine bonté tient sans cesse à sa disposition ?

Comme on voit différemment, à la lumière de la foi, les cent et une questions qui ne cessent pas d'agiter le monde, et qui, à notre époque même, le troublent et nous troublent et nous causent une si mortelle fatigue, à nous qui sommes au milieu de ce tourbillon ! C'est la lumière de la foi

qui apprend à découvrir le côté religieux que présentent presque toutes les entreprises, même celles qui paraissent les plus exclusivement humaines et les plus étrangères à la religion; c'est elle qui, plus que l'habileté naturelle ou les études profondes, communique un instinct sûr de rectitude qui, à l'occasion, rend plus de services que les ingénieuses abstractions du philosophe et les raisonnements subtils de la diplomatie; c'est elle qui, dans les grandes crises sociales, guide les nations croyantes; et pendant qu'on voit les sages s'évanouir, vaciller et disparaître les savants avec leurs théories abstraites, grâce à cette lumière, le peuple simple qui chante, prie et pleure aux pieds des autels, donne aux problèmes les plus inextricables leur complète solution. L'expérience a montré plus d'une fois ce que peut et ce que vaut ce bon sentiment religieux, ce clair instinct de la foi, qui ne trompe jamais. Ainsi, dans notre grande question des principes du siècle, nos sages discutaient et délibéraient à Cadix et ils nous perdaient; en échange notre bon peuple invoquait les patrons de ses sanctuaires; engageait la lutte... et nous sauvait.

Eh bien! ce lumineux instinct de la foi, qui est *la sagesse rendant sages les petits*, ne s'obtient que par une humble oraison. Pour leur confusion,

Dieu a coutume de la refuser à ceux qui présument trop et tirent vanité de leurs propres lumières ; comme, au contraire, il a l'habitude de la départir abondamment, pour leur consolation, à ceux qui la demandent avec humilité et ferveur. Priez, priez, avant toute chose ; priez et vous aurez la science ; priez et vous serez forts ; priez et vous serez habiles ; priez et vous remporterez la victoire. Dieu n'a pas condamné pour cela les recours humains appropriés à chaque cas ; cherchez-les, apprenez-les, possédez-les ; employez-les comme des armes très puissantes que vous avez en mains pour le service de la vérité ; mais leur secrète vertu, leur influence décisive, leur efficacité véritable dépend de Dieu seul, qui ne l'accorde ordinairement qu'à celui qui compte avant tout sur Lui. Tel doit être l'*a b c* du propagandiste catholique, le premier exercice de son instruction, comme son catéchisme.

XX

Des règles les plus ordinaires à suivre pour la propagande, et, en premier lieu, de l'esprit d'association.

Après avoir examiné, dans notre première partie, les qualités qui doivent être le partage du bon

soldat de cette armée du Christ, nous pouvons désormais entrer dans l'étude des règles les plus communes à suivre dans cette milice. A notre humble avis, la première de ces règles consiste non-seulement à faire partie de cette milice spirituelle, mais à lui chercher des membres, à se joindre à ceux qui pensent, désirent et veulent travailler pour elle ; en un mot, à former une association. En effet, l'association qui, dans toutes les branches de l'activité humaine, produit des résultats si merveilleux, est aussi le moyen le plus simple et le plus efficace pour la propagande catholique, et la première des bases naturelles sur lesquelles elle doit s'appuyer.

Jetez un coup d'œil sur le monde moderne. Toutes les merveilles du progrès matériel que vous y voyez et qui sont loin d'être aussi saintes qu'elles sont étonnantes, sont dues à la puissance d'association. Ces voies ferrées, ces tunnels gigantesques, ces bateaux à vapeur qui sillonnent les mers, ces expositions au moyen desquelles l'industrie humaine nous éblouit si souvent, ces entreprises prodigieuses de canalisation, de percement de montagnes, ou autres, il n'y a pas au monde un capital particulier qui fût capable de les exécuter. Le souverain le plus riche se sentirait impuissant et déconcerté devant des dépenses si énormes. Cependant, nous les voyons se réaliser très faci-

lement, et parfois, il faut moins de temps pour les exécuter que pour en concevoir le plan. C'est la puissance de l'association qui les a réalisées. On a associé pour les conduire à terme les grands capitaux auxquels les petits sont venus ajouter leur utile appoint. Ainsi le million de l'un, le milliard de l'autre, les quelques cents francs de celui-ci et les modestes économies de celui-là, ont formé, réunis ensemble, l'agent très puissant qui a élevé ces œuvres étonnantes. Chaque individu qui a pris une seule action d'une de ces entreprises peut se glorifier d'être son véritable auteur.

L'activité humaine appliquée aujourd'hui presque exclusivement à des travaux humains, a trouvé ce secret, et vous voyez déjà comment elle l'a utilisé. L'activité chrétienne, consacrée à des travaux chrétiens, sous le nom de propagande catholique, doit s'instruire et se former à cette école. Chaque soldat de la foi, en travaillant seul et pour son compte, est un simple individu, isolé, faible, découragé peut-être, et de toute façon très facile à vaincre ou du moins à paralyser. Mais un certain nombre de ces soldats, unis, serrés les uns contre les autres, organisés, offrent déjà un aspect tout différent. Chacun devient alors fort de la force de tous les autres.

Donc la première nécessité qui s'impose au propagandiste catholique c'est de s'associer, et la

première loi et la base de toute bonne propagande c'est l'association.

Supposons que, dans une localité quelconque, la vie catholique soit paralysée de telle sorte qu'il n'y ait aucun mouvement, aucune énergie dans ce corps, qu'il n'y ait plus aucun battement dans ce cœur ; la vie officielle chrétienne, la paroisse, est languissante, ses œuvres semblent plutôt être l'effet de la routine, que le fruit de convictions solides ; le pauvre pasteur pleure presque seul devant son autel la mortelle indifférence de ce euple. Mais supposons qu'un jour un des voisins se souvienne que, comme fils de l'Église, il doit faire quelque chose pour elle, et qu'il prenne en lui-même la généreuse résolution de réveiller à la vie et aux œuvres chrétiennes ces cœurs endormis. D'après ce que nous avons indiqué, qu'est-ce qu'il devra faire avant tout ? Jeter un regard autour de lui, et voir s'il aperçoit dans quelqu'un de ses amis, une disposition favorable pour le seconder dans son entreprise. Il parle à cet ami, lui manifeste son projet, ils conviennent ensemble, sous la direction de l'autorité compétente, d'unir leurs efforts en vue d'une action commune ; ils commencent par recevoir ensemble un journal catholique, par participer ensemble à une fête catholique, à un pèlerinage, par exemple ; par y participer avec le spirite ou le protestant qui se

présente à la réunion avec son infâme marchandise ; par acheter ensemble un lot de livres ou de brochures à distribuer à l'occasion favorable, etc. Voilà la propagande catholique inaugurée dans cette paroisse. Ces deux amis forment déjà une association de propagande. C'est néanmoins une association élémentaire, rudimentaire, en germe seulement, si vous voulez. Mais c'est une véritable association, comme celle qui couvre de ses rameaux toute une vaste province; son développement complet sera l'œuvre de Dieu, du zèle et du temps. Le principal, l'indispensable est déjà fait. Ces deux hommes ne sont déjà plus deux hommes seulement comme auparavant ; ils forment déjà un groupe. Leurs forces se sont multipliées avec l'excitation mutuelle de l'exemple. L'un suggère à l'autre ses idées et ses projets; rien n'est efficace comme le contact et la communication des pensées. Chacun d'eux pris séparément n'oserait peut-être pas citer en public le nom de Dieu, les deux réunis n'ont pas peur aujourd'hui d'être montrés au doigt comme ses serviteurs les plus dévoués et les plus résolus. Les uns commencent à les admirer et à les aimer, les autres à les craindre et à les haïr.

On parle d'eux au foyer de la famille comme d'excellents jeunes hommes que toutes les mères dignes de ce nom seraient heureuses d'avoir

pour fils, au lieu que, dans le café et le casino on murmure et on les traite de *Jésuites* de marque qui donnent quelque chose à penser. Le miracle est fait ; et déjà on parle dans ce peuple pour et contre la religion et les œuvres religieuses. Il est très avantageux que l'on en parle, bien que ce soit pour les attaquer et les tourner en dérision. C'est le révulsif qui a commencé à faire revivre ce corps qui ressemblait à un cadavre, et dans lequel la vie s'est réveillée. C'est le miracle de deux forces associées, qui d'abord, dans leur isolement, n'attiraient aucunement l'attention. Dans peu d'années, les deux jeunes gens associés ne sont plus deux seulement ; on les compte par douzaines, et leurs œuvres de propagande catholique sont citées dans toute la contrée comme de véritables campagnes qui ont réussi à modifier l'aspect général de la paroisse. Ils ont créé des écoles ; ils ont tenu des séances académiques en public, ils ont accompli des pèlerinages magnifiques ; ils ont donné aux Instituts religieux de nombreuses vocations d'hommes et de femmes. L'Église n'est déjà plus déserte ; le pauvre curé n'est plus seul aux offices. La semence du bon exemple était bien petite au début, et aujourd'hui elle fait une belle et abondante récolte qui invite le monde entier à louer Dieu.

Est-ce un roman que nous écrivons ? Non, assurément ; c'est un fait historique, et qui s'est passé sous nos yeux, dans une paroisse très connue et plus ou moins éloignée de cette capitale de notre province (Barcelone).

XXI

De deux bases fondamentales sur lesquelles doit se fonder toute bonne association de propagande.

Chercher, connaître, grouper les efforts sincères et généreux de chaque localité pour une action commune, en vue de défendre l'Église opprimée et de répandre la bonne doctrine, voilà ce que nous avons appelé dans le paragraphe précédent, l'esprit d'association, la base essentielle et la forme privilégiée de la propagande catholique. Mais ce groupement ne doit pas être une simple agglomération. Il doit être une union, et pour l'être véritablement, il doit être fondé sur l'unité. C'est là un axiome de sens commun qui, pour être trivial et élémentaire, est par malheur fort souvent perdu de vue. Cette union est basée sur l'unité ; non pas sur l'unité apparente que produisent ces formules vagues et élastiques sur lesquelles les par-

tis établissent des fondements inconstants; mais une unité véritable et réelle qui réside au plus intime des sentiments, des pensées et des volontés des membres de l'association, plus que dans le fatras de ses programmes et de ses réglements. Unité fondée sur la diffusion nette et intégrale de la vérité, et sur la haine cordiale et sincère de l'erreur sous toutes ses formes et à tous ses degrés. A ce compte, l'union n'aura besoin, pour se maintenir, ni de compromis ni de transaction; elle ne devra recourir ni à des habiletés continuelles, ni à des traits héroïques d'abnégation pour conserver son équilibre instable et chancelant; elle vivra, au contraire, par ses propres forces, comme un corps qu'une seule âme anime et qu'un même sang vivifie. Mais laissons ce point sur lequel l'expérience de chaque jour nous a suffisamment éclairés. Tenons-nous-en à ce que nous dit l'expérience, elle est ordinairement la maîtresse la mieux écoutée.

Lorsque l'association sort de l'état embryonnaire où elle se trouve quand elle ne compte que deux ou trois membres, et telle que nous l'avons considérée, il lui manque comme une autre condition indispensable pour vivre : l'organisation. Sa première loi, après l'unité qui exclut tout dualisme apparent ou caché, c'est la soumission à l'autorité

légitime qui est, dans l'Église universelle, le Souverain Pontife, dans le diocèse, l'évêque, et dans la paroisse, le curé ou son représentant. L'initiative, qui en doute? — peut venir de simples fidèles et même d'humbles femmes, dont l'histoire ecclésiastique a conservé les admirables exemples; mais la sanction canonique, le sceau officiel d'œuvre parfaitement chrétienne, le supérieur hiérarchique seul peut les donner, le supérieur sous la dépendance duquel l'œuvre doit vivre et se développer.

Nous l'avons déjà dit dans une autre occasion, et nous ne nous lassons pas de le répéter. L'accusation de laïcisme serait très légitime et très fondée contre quiconque ne donnerait pas à cette prescription l'importance qu'elle mérite. Les réglements, si on en fait, doivent recevoir l'approbation de l'autorité; dans les actes publics qui se font, l'autorité doit intervenir, ou par elle-même ou par ses délégués; la marche générale des œuvres doit être réglée par l'autorité. Le catholicisme est essentiellement autoritaire; et tout ce qui aspire à la liberté d'agir, de parler et de penser, lui est essentiellement opposé. C'est pour cela que tous nos pèlerinages ont commencé avec la bénédiction du Pape et ont été présidés par les vénérables évêques; c'est pour cela que les Académies de la jeunesse catholique ont leurs conseillers; c'est pour cela que tous les journalistes et écri-

vains catholiques obéissent à une censure qui veille sur eux, en ce qui touche à la juridiction canonique.

C'est sur ces deux principes fondamentaux de toute organisation, l'union dans l'idée et la soumission à l'autorité, que le fidèle chrétien qui sen brûler dans sa poitrine la flamme du zèle de la propagande édifie toutes ses œuvres. Et il est certain qu'ainsi il élévera un édifice magnifique, solide et durable. Le champ est très vaste, et plus on l'explore, plus on voit s'élargir ses horizons immenses. Les œuvres sont variées, comme le sont les nécessités qui les réclament; comme le sont les moyens que peut inventer l'industrie chrétienne pour les faire réussir; comme le sont les aptitudes des individus ou le caractère de chaque peuple, pour se prêter à cet exercice. Il en est qui se sentent une vocation spéciale pour un genre particulier de travaux; d'autres ont de l'attrait pour une œuvre absolument différente. La sentence évangélique « celui-ci à tel attrait, celui là tel autre », est ici comme en toute chose, la loi de la grâce divine, que saint Paul appelle multiforme, à cause de son infinie variété. Dans une population, il conviendra d'attaquer l'ennemi en face, au moyen d'une polémique nette et sans détours, comme on jetterait un intrépide défi; dans un autre, il sera nécessaire de s'insinuer avec précaution et d'une façon détournée, à la faveur de la suave influence de la

charité. Ici, il sera bon de mettre en avant toute la force dont on dispose, au moyen d'éclatantes manifestations populaires, telles que des fêtes et des pèlerinages ; ailleurs, il sera plus opportun de ne pas quitter l'intérieur du temple, et de s'y restreindre aux actes de piété les plus usuels. Ici, la forme élégante et littéraire sera la meilleure ; qu'on ait recours alors aux académies et aux luttes des jeux floraux ; là, la prédication populaire, sans tant de frais et d'apparâts, produira plus d'effet. Chaque pays et même chaque temps offrent des raisons particulières pour procéder d'une façon différente ; c'est pour ce motif qu'il est si difficile de donner en cette matière autre chose que les principes fondamentaux et un point de vue général.

Il arrive ici ce qui arrive dans les luttes populaires ou dans les guérillas, aux quelles, dès le principe, nous avons comparé la propagande catholique. Les grands ouvrages de stratégie ne s'écrivent pas pour les armées irrégulières, mais pour l'armée régulière. Nous n'écrivons pas pour l'armée permanente de l'Église, mais pour l'armée du peuple. En envisageant de cette façon l'apostolat séculier, il est visible que nous ne pouvons faire autre chose qu'un traité qui ne formerait guère qu'une sorte de manuel du *guerrillero*, sans plus de prétention que cela.

Ainsi, en nous en tenant à cette idée, nous

poursuivrons notre tâche et nous ferons dans le prochain paragraphe une observation qui nous paraît fort à propos, avant d'entrer dans l'examen de chaque espèce d'œuvres en particulier.

XXII

Que rien ne doit paraître petit et insignifiant dans l'exercice de la propagande.

Quelle est la règle inviolable que doit suivre à toute heure le propagandiste catholique, dans les travaux, quels qu'ils soient, auxquels il consacre son activité ? Tel sera le sujet que nous allons traiter dans le présent paragraphe. Voici cette règle : qu'il ne regarde rien comme petit ou insignifiant dans son office ; que tout lui paraisse grand, au contraire, même ce que la prudence humaine ne jugerait pas de la sorte ; et que sa résolution, avant d'entreprendre une œuvre quelconque, soit de donner une grande et très grande importance a cela même qui semble, en apparence, le plus insignifiant. Il ne fera rien qui vaille aux yeux de Dieu, s'il ne s'attache pas à donner une véritable importance à ces petites bagatelles.

Elles sont rares les occasions où nous sommes appelés à faire quelque chose de considérable et d'é-

clatant pour la défense et le profit de la vérité. Il en va ici comme dans la pratique de la vertu. Il y a peu de cas, par exemple, où l'on doive sacrifier sa vie pour le Christ. Au contraire, nous avons chaque jour l'occasion de souffrir pour lui quelque sourire ironique, quelque insulte mordante, ou quelque légère incommodité matérielle. Celui-là donc se ferait une fausse idée de la vertu, qui penserait ne devoir la pratiquer que dans les cas les plus héroïques, que nous pourrions appeler des cas à grand effet. Non, non ; ce qu'il y a d'usuel c'est de pratiquer la vertu dans la vie commune, ordinaire, dans sa maison, c'est-à-dire dans le combat de chaque jour, de chaque heure et de chaque instant. Ce combat est obscur, si l'on veut, mais ses résultats ne sont pas moins importants que ceux du cirque et de l'amphithéâtre sous Néron et Dioclétien. Ainsi en est-il dans la propagande catholique ; les actes les plus importants sont parfois les actes ignorés et obscurs de la vie commune, ceux qui ne sont pas publiés à son de trompe par les journaux, ceux qui, le plus souvent, sont ignorés des voisins, ceux que parfois leur propre auteur arrive à pratiquer, sans se douter qu'ils aient quelque valeur. Les petites choses donnent de l'efficacité aux entreprises les plus grandes, et quiconque n'entend pas et ne pratique pas les choses de cette façon, sera

tout ce que l'on voudra, à l'exception d'un véritable propagandiste catholique.

Quelles sont ces minuties et ces frivolités sur lesquelles nous voulons appeler l'attention ?

Quelles sont-elles ? Il est impossible de les citer en détail ; car elles sont si petites et si insaisissables qu'elles échappent au regard, dès qu'il veut les fixer attentivement. Elles sont comme les limites imperceptibles qui forment les clairs-obscurs, les profils, les ombres d'un beau tableau de peinture ; toutes choses qui ne sont rien en apparence, et sans lesquelles toutefois le tableau perdrait toute sa valeur. Elles donnent une importance souveraine à la plus petite parole prononcée dans une conversation familière ou dans un entretien plus relevé, puisqu'il n'y a pas une parole, aussi frivole ou peu essentielle qu'elle paraisse, au moyen de laquelle on ne puisse ramener une âme à Dieu, ou, au contraire, l'en éloigner misérablement. Elles consistent dans une résolution continuelle et chaque jour renouvelée de faire valoir en faveur des droits de la vérité et contre l'influence mauvaise de l'erreur tous les actes de la vie, même ceux qui paraissent les plus étrangers à cet apostolat, tels que les opérations commerciales, l'influence personnelle d'une belle parole, d'un extérieur agréable et élégant, d'un visage qui respire la bravoure ; tout cela ne

manque jamais d'être une bonne lettre de recommandation. Elles consistent à savoir tirer parti des mille et une circonstances qu'offrent les relations sociales pour exciter les esprits timides, dissiper un doute ou une prévention, fermer la bouche à un insolent, contenir un extravagant, succès qu'on obtient parfois à l'aide d'un tour spécial donné à la conversation, d'un service rendu à propos, d'un trait de courage ou de possession de soi-même pratiqué en temps opportun, etc., etc.

Il suffit pour cela de considérer en nous-mêmes quelles sont les raisons qui dans le cours de notre vie ont influé pour nous porter à donner à nos actes telle ou telle direction, et l'on verra combien sont petites les causes qui ont produit parfois les résultats les plus considérables. C'est le spectacle que nous offre l'histoire, où nous voyons un mécanisme gigantesque mis en mouvement par des ressorts tellement insignifiants en apparence, que personne ne constaterait leur existence, si l'on ne voyait, après coup, que c'est à eux qu'il faut attribuer la chute des empires, la domination d'un peuple sur un autre peuple, ou même que c'est d'eux que dépend le sort des nations. Des agents microscopiques ont amené ou empêché les plus terribles catastrophes. Or, pourquoi de tels agents n'auraient-ils pas la même force et la même puissance dans

cette lutte morale de la vérité contre l'erreur, dans laquelle nous sommes tous engagés ?

Un conquérant cruel se vantait de la force et du nombre de ses éléphants, dans lesquels il mettait sa confiance plus qu'en tout le reste, pour le succès d'une grande bataille. Et Dieu, pour se railler de cet orgueilleux et le confondre, décidait qu'il serait vaincu, dans cette même bataille, non par des animaux également puissants, mais, qui le dirait ? par de petits moucherons. Ils apparurent, en effet, au plus fort de la lutte, et en piquant les éléphants dans la partie la plus sensible de leur trompe, ils les rendirent tellement furieux, qu'ils se retournèrent contre les troupes qu'ils devaient protéger, les dispersèrent et les défirent, en se changeant en ennemis très cruels de ceux qu'ils devaient aider.

Ceci est bien fait pour consoler et encourager les petits et les faibles qui, dans ce monde, sont les plus nombreux. Si les luttes épiques avaient seules de l'importance et du mérite dans le combat soutenu pour Dieu, on ne pourrait être appelé à y prendre part qu'autant qu'il serait reconnu qu'on est de la taille des héros que nous admirons et que nous chantons dans les poèmes. Mais ici, l'héroisme est d'une espèce si singulière qu'il est à la portée de tous, étant l'héroïsme de la bonne et loyale volonté, de la vraie et infati-

gable patience. Oui, Dieu a précisément choisi ce qu'il *y a d'infirme* dans le monde, ce que le monde estime de peu de valeur, ce qu'il *y a d'ignoble* et *de vil*, ce que le monde estime tel, ce qu'il *y a d'insensé*, ce que le monde juge folie. Et dans quel but ? pour confondre les *sages*, *ce qui est fort*, les puissants ; et tout cela, en fin de compte, *pour empêcher toute chair de se glorifier*, pour que l'homme ne se vante pas de pouvoir faire les œuvres de Dieu. Ah! quelle parole bien faite pour encourager la faiblesse de l'homme et pour humilier son orgueil!

Résumons donc. Toute la question de la propagande catholique consiste à ne pas négliger un seul des plus petits moyens que le Seigneur donne au plus humble et au plus petit de ses serviteurs. Et ces moyens très faibles, quel est celui, si petit soit-il, qui ne les ait pas reçus de la divine majesté ? La conséquence naturelle de tout cela, c'est que chacun doit s'étudier, s'examiner et s'éprouver, pour connaître ses ressources, et savoir enfin de qu'elles armes se trouve pourvu son arsenal, riche ou pauvre. Et chaque fois qu'une occasion se présente, qu'il ait soin d'en profiter ; n'aurait-il qu'une petite pierre, cette pierre suffira pour terrasser un géant aussi grand que Goliath, si le coup est dirigé par le doigt invisible de Dieu, qui, depuis longtemps, a la réputation de viser juste.

XXIII

Du moyen le plus général de propagande qui est le bon exemple.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la propagande catholique offre un certain caractère de théorie générale. Nous nous proposons actuellement d'entrer dans l'examen de chacune des formes de cette propagande, c'est-à-dire, de chacun des moyens principaux, à l'aide desquels, à notre humble avis, tout fidèle chrétien peut prendre part au grand combat de la foi, combat plus ardent aujourd'hui que jamais et auquel on peut appliquer une phrase d'une de nos hymnes sacrées : « La mort et la vie se sont livré un duel étonnant ». Voyons, dès maintenant, par quels moyens le plus modeste soldat de cette armée peut faire peser son influence dans la balance. Il est clair que ces moyens ne conviennent pas tous à tout le monde ; ceux-ci conviennent aux uns, et ceux-là à d'autres ; il n'y en a qu'un certain nombre qui conviennent à la généralité des hommes. Nous commencerons par les derniers, en procédant du général au particulier, d'après un ordre et une classification qui permettent à chacun de prendre le poste ou le grade qui correspond à sa condition.

Nous parlerons donc tout d'abord du bon exemple qui est le moyen le plus général de propagande catholique, et celui que tous, sans exception, peuvent et doivent employer.

Oui, amis lecteurs, être bon, l'être en tout, et l'être en public, sans se laisser arrêter par une fausse modestie ou par le respect humain; sans en faire ostentation par vanité; en se montrant tel, cependant, à tous les yeux, naturellement, simplement, de façon à faire briller notre lumière devant les hommes, afin que, voyant nos bonnes œuvres, ils imitent nos bonnes œuvres, et rendent par là gloire à Dieu; voilà la première des armes du combat catholique, arme facile, que tous peuvent manier, pour laquelle il n'est point besoin d'apprentissage; arme de précision, qui ne manque jamais, et avec laquelle nous gageons que le monde sera vaincu et se rendra, ce monde entièrement bouleversé aujourd'hui, si d'une façon ou d'une autre, il veut avoir pitié de lui-même.

Cela est si vrai, mes amis, que je donnerais volontiers tous les autres moyens pour celui-ci seul, comme on le fait, du reste, généralement; et je donnerais toutes les académies scientifiques, tous les livres savants, tous les journaux orthodoxes, tout, absolument tout, pour de bons exemples, fussent-ils incomparablement moins nombreux. N'obtiendrais-je que dix bons exemples, pour

cent articles de journaux, ou cinq pour cent ouvrages d'apologétique, ou douze pour mille sessions scientifiques et littéraires, que, loin de refuser la proposition, je l'accepterais au contraire, la regardant comme très avantageuse.

Le bon exemple, oh! le bon exemple est plus éloquent que les discours les plus émouvants, a plus de force de conviction que les raisonnements les plus serrés, plus d'autorité que les sentences des plus doctes académies. La moitié des hommes, et au moins la moitié de l'autre moitié, et en parlant ainsi, je demeure encore au-dessous de la vérité, se décident à agir en tel ou tel sens, non point à cause de ce qu'ils entendent dire, mais à cause de ce qu'ils voient faire. C'est là une triste vérité ; mais pour triste qu'elle soit, elle n'en est pas moins la vérité. Très souvent même, lorsque nous croyons agir sur notre propre initiative, nous sommes des copistes et non des initiateurs. Et pourquoi pensez-vous que soient mauvais et même scélérats une partie des hommes, en qui personne n'aurait soupçonné une malice native capable d'arriver à ces extrêmes ? Ils le sont presque tous pour avoir imité de mauvais exemples.

Ils blasphèment, parce qu'ils entendent blasphémer ; sans cela le blasphème leur paraîtrait une chose honteuse; ils méprisent l'Église, parce

que d'autres la méprisent, bien qu'ils sachent fort bien qu'elle ne leur a fait aucun mal, et alors qu'ils l'aiment peut-être dans le secret. Une grande partie de l'impiété, qui lève aujourd'hui la tête dans les rues et sur les places, est affectée ; et elle l'est parce qu'elle a réussi à s'imposer comme une mode et beaucoup l'affichent pour cette seule raison. Que Dieu me bénisse ! Si l'on examinait la chose attentivement et à fond, on constaterait peut-être que les convictions impies, les vraies s'entendent, sont moins nombreuses que les convictions religieuses !

Or, cette foule abrutie, c'est le mot, sous le joug humiliant et dégradant des mauvais exemples, il n'y a qu'un moyen de la démasquer, de la confondre, de la couvrir de honte, de la faire rentrer en elle-même, c'est de faire briller à ses yeux l'éclat des bons exemples. Celui qui a toujours vécu dans un endroit obscur ou peu éclairé est incommodé et ébloui par le premier rayon de soleil qui arrive jusqu'à lui, et cet éblouissement l'empêche de voir tout d'abord ; mais peu à peu la lumière réjouit son âme, l'enchante et la réchauffe. Aussi en est-il de la splendeur des bons exemples frappant subitement la vue de ceux qui n'y sont pas accoutumés. Elle les éblouit d'abord, les irrite même parfois, pour captiver ensuite leur admiration et leur cœur.

Je me souviens, et ce souvenir me fait sourire, de l'impression produite sur un homme de ma connaissance, malheureusement peu chrétien, par le bon exemple d'une communion générale, à laquelle prirent part un grand nombre de membres d'une de nos académies catholiques. Notre homme ne cessait pas de me regarder à chaque instant, oubliant dans son étonnement jusqu'au respect dû à la maison de Dieu. Persuadé jusque-là que les communions générales ne réunissaient que les femmes, ici comme dans sa ville, il fut surpris d'abord de voir tant d'hommes dans l'Église. Sa surprise augmenta lorsqu'il vit ces hommes s'approcher de la sainte table pour communier, et communier ni plus ni moins, comme les femmes. Au sortir de l'église sa première parole d'étonnement fut celle-ci :

— Oh ! Monsieur, comme il y avait des hommes aussi !

— Voyons, lui répondis-je, est-ce que, par hasard, il est défendu aux hommes de communier en public ?

— Mais, poursuivit-il, ce sont presque tous des jeunes gens ! Et des jeunes gens qui se marieront assurément !

— Pourquoi non, ami ? Comme ils ne doivent pas être prêtres, il est clair qu'ils se marieront, et ils choisiront des épouses aussi bonnes qu'eux.

Vous voyez combien leur tenue est correcte et élégante; ils appartiennent tous ou presque tous au commerce et à l'Université.

— Voyez, disait-il en se retirant, ce jeune homme aux moustaches noires, qui lisait dans son livre de prières avec une ferveur telle qu'il avait plutôt l'air d'un béat que d'un militaire.

— Et pourquoi, répondis-je, n'aurait-il pas l'air d'un militaire et d'un béat, je veux dire d'un chrétien, sans commettre pour cela aucun péché, ni mortel, ni véniel? Vous me la donnez belle! Croyez-vous que la foi et la dévotion ne sont bonnes que pour les femmes et les séminaristes?

Ainsi mon illustre visiteur fut plus frappé par cette communion générale, et en particulier par l'attitude dévote de quelques-uns des pieux communiants, que si on lui avait débité cinquante sermons ou qu'on lui eût donné à lire vingt volumes des plus célèbres apologistes de notre sainte foi. Et je suis persuadé que, plus d'une fois, il s'est souvenu avec une impression profonde de ce qu'il avait vu ce jour-là, et que ce spectacle fut peut-être pour lui le sujet de sérieuses réflexions sur l'état de son âme, réflexions qui purent lui être très utiles. Et comment n'en eût-il pas été ainsi, puisque chacun de ces chrétiens édifiants, qu'il voyait communier comme communient les pieuses femmes de son pays, à son très grand

étonnement, étaient des hommes, des hommes jeunes, élégants, pouvant briller aussi bien que lui, une heure après, sans préjudice de la modestie chrétienne, dans la société la mieux cultivée, lui parlaient plus éloquemment qu'un livre et un prédicateur !

A la vue de tels spectacles, la première réflexion qui vient à l'esprit des chrétiens faibles, chancelants et esclaves du *qu'en dira-t-on ?* qui aujourd'hui sont les plus nombreux, est celle que faisait le jeune Augustin lorsqu'à l'époque de ses égarements il entendait le récit de ce que faisaient ou avaient fait quelques saints à son âge : « Est-ce que tu ne pourrais pas faire ce qu'ont fait ceux-ci et celles-ci » ? L'âme qui sent en elle-même ce reproche secret du bon exemple est une âme sauvée, si d'avance elle n'a pas pris la résolution formelle et irrévocable de fermer l'oreille à la voix de Dieu.

L'exemple est donc une grande chose ; et puisqu'il est une grande chose, nous voulons en parler un peu plus longuement, comme du premier moyen de propagande, dans le paragraphe suivant.

XXIV

Comment et en quoi le propagandiste catholique doit donner le bon exemple.

Nous ne ferons qu'une réponse à cette question. Il doit donner le bon exemple toujours, partout et par tous les moyens possibles.

Toujours ; c'est-à-dire, non pas quelque temps chaque jour, comme celui qui récite des prières; non pas un certain nombre d'heures, comme ceux qui se livrent au travail; non pas quelques jours seulement, comme ceux qui consacrent quelques jours à la retraire spirituelle. Le bon exemple n'est pas un devoir qui n'occupe que quelques instants, quelques heures ou quelques jours, il est, comme disent les moralistes, au nombre des devoirs qui obligent *(semper et pro semper)*, *toujours et à tout instant*.

Le bon exemple est simplement la vie chrétienne en action, en présence de nos frères. Or, comme nous sommes toujours chrétiens, sans qu'il nous soit permis un seul instant de cesser de l'être, ainsi devons-nous toujours nous montrer tels dans notre conduite, sans pouvoir jamais cesser de l'être à notre gré, comme nous prenons tel ou tel vêtement selon l'occasion. Nous devons continuellement mener une vie chrétienne ; dans l'intimité du foyer domes-

tique, notre vie intime doit être chrétienne; dans notre vie publique, nos relations doivent être chrétiennes; dans les charges publiques que nous remplissons, notre manière de faire doit être chrétienne; dans la gestion de nos affaires, nos procédés doivent être chrétiens; jusque dans nos plaisirs et nos distractions, notre conduite doit être chrétienne. Combien est donc irrégulière et extravagante la conduite de certains catholiques, dont il serait impossible en certaines occasions, de savoir quelle est la religion, ou même s'ils ont une religion ! Ont-ils donc oublié que, si le caractère de leur baptême est indélébile, à tel point que le réprouvé ne le perd point dans l'enfer, mais qu'il sert, dans cet affreux séjour, à distinguer celui qui a été baptisé de celui qui ne l'a pas été, cet autre caractère de la profession chrétienne publique, qui ne doit être ni cachée ni dissimulée un seul instant, doit être pareillement indélébile dans la vie extérieure ? Si nous l'entendions ainsi, comme il conviendrait, nous porterions toujours ostensiblement cette arme du bon exemple ; bien plus nous la tiendrions à la main, la brandissant à droite et à gauche, afin d'inspirer par là des craintes et des frayeurs mortelles à l'impiété, à l'impiété qui n'est la plupart du temps si hardie que parce qu'elle ne rencontre guère devant elle que des poltrons et des lâches. Dans notre

société, les chrétiens sont les plus nombreux; comment se fait-il donc que cette société finisse de perdre entièrement sa physionomie chrétienne, sinon parce qu'un grand nombre d'entre nous ont résolu, ce semble, de n'être chrétiens que dans le temple ou tout au plus dans l'enceinte étroite du foyer domestique, et même lorsque les profanes ne peuvent pas nous voir et nous faire rougir? Nous avons peur qu'on nous surprenne dans l'exercice d'une œuvre pieuse, comme nous aurions peur d'être pris en flagrant délit.

Et que de fois nous rougissons moins d'un méfait, d'un délit véritable, que d'un acte de religion ? Quel compte rigoureux le Seigneur ne demandera-t-il pas à celui qui, pouvant et devant, comme nous pouvons et devons tous, porter très haut la devise de sa loi parmi les hommes, pour honorer cette loi et lui gagner des partisans, l'a cachée honteusement, le malheureux, par crainte d'une raillerie, d'un sourire, ou de quelque chose de plus futile encore ? Ah ! il y a là un crime, un crime dont se rendent responsables, et pour lequel mériteront une sentence terrible, plusieurs de ceux que l'on croyait hommes de bien. Le monde se perd, les mœurs se corrompent, l'impiété paraît triomphante et fière de ses victoires, et la plupart des esprits sont fascinés, séduits par ses enchantements, et il y a

un, cent, mille catholiques, qui n'auraient qu'à se montrer partout ouvertement et publiquement tels qu'ils sont, pour contenir cette infernale invasion, ou au moins diminuer en grande partie ses ravages. Et ils ne le font pas !... Quel serait le crime de celui qui, voyant brûler la maison de son voisin, et ayant de l'eau sous la main, refuserait de se lever pour éteindre l'incendie ?

Quelle iniquité de la part de celui qui, se trouvant en présence d'un homme qui roule le long d'un précipice affreux, refuse de lui tendre la main, alors qu'il suffirait de la lui tendre pour le sauver ? De quelle infamie ne se rendrait pas coupable celui qui voyant entrer dans la maison de son ami des voleurs qui vont le dépouiller et l'assassiner, refuserait de pousser un cri, alors qu'il saurait que ce cri suffirait pour mettre les voleurs en fuite ? Telle m'apparaît dans l'épouvantable crise sociale que nous traversons, la conduite de celui qui, à toute heure, n'emploie pas cette pratique si salutaire et si facile du bon exemple. Il n'est pas douteux que, selon toutes les lois morales, il n'y ait là une véritable et odieuse complicité. Celui qui ne s'oppose pas au mal, disent les moralistes, est parfois autant l'auteur de ce mal que celui qui l'accomplit de sa main et personnellement. Et qu'on nous le dise franchement, s'il y a une grande faute à corrompre le monde, n'y en

aura-t-il pas aussi une grande et très grande à ne pas s'opposer, au moins par ses exemples, à la corruption générale ?

En expliquant *quand* on doit donner le bon exemple, nous avons dit également *où* il faut le donner. Si l'on doit donner toujours le bon exemple, il est clair qu'il faut le donner partout; car ces deux adverbes, bien qu'ils se rapportent l'un au temps et l'autre à l'espace, ont cependant la même signification. Oui, partoût l'homme doit se montrer chrétien, et partout il doit donner de bons exemples. Et s'il y a un lieu où le bon exemple chrétien ne paraisse pas de mise et à sa place, c'est une preuve certaine que ce lieu doit être tenu pour suspect, sinon pour ouvertement antichrétien. Dites-le sincèrement : le catholique peut-il fréquenter tranquillement un lieu où il sait que la profession de sa foi est regardée comme quelque chose de vil et de méprisable ? Ne se sent-il pas, par là même, complice du mépris et des railleries dont on la couvre ? Supposons qu'il y ait un lieu au monde où la condition de citoyen espagnol soit abhorrée et infamante, celui qui mettra le pied en ce lieu sera-t-il un bon espagnol, à moins que ce ne soit pour confondre publiquement et même pour combattre, s'il le faut, ces insulteurs de sa nation et de son drapeau ? Incontestablement non. Soyons donc au moins aussi

susceptibles et aussi chatouilleux, lorsque l'honneur chrétien est en jeu, que quand il s'agit de l'honneur national, sous peine d'être taxés de mauvais catholiques, avec autant de raison qu'on nous accuserait dans l'autre cas d'être de mauvais citoyens, des patriotes indignes et criminels, sans aucun sentiment de délicatesse ou de pudeur.

Comment doit-on se servir de cette arme du bon exemple ? C'est la troisième et la plus importante partie de la question que nous avions posée, et pour ce motif, nous la réservons pour le paragraphe suivant.

XXV

Comment et dans quelles formes le propagandiste catholique doit-il et peut-il employer cette arme du bon exemple ?

Voici le moment venu de formuler à ce sujet quelques règles pratiques, qui, nous n'en doutons pas, jetteront sur cette matière une lumière plus abondante.

En premier lieu, il nous semble que le propagandiste catholique doit chercher les occasions de donner le bon exemple, et ne pas attendre qu'elles se présentent d'elles-mêmes sans qu'on les cherche. Le vaillant et habile capitaine, pressé du désir de battre l'ennemi, n'attend pas toujours

d'être provoqué ou forcé au combat ; il le provoque quelquefois et marche vers l'ennemi ou le poursuit, même lorsque celui-ci manifeste l'intention de l'éviter. Donner le bon exemple, lorsque nous y sommes impérieusement forcé par le devoir, ce n'est pas être soldat volontaire de la vérité; c'est plutôt éviter simplement d'être apostat. Donc, en règle générale, le bon chrétien agira très noblement en désirant et en cherchant les occasions où il pourra manifester sa foi et sa piété. C'est là non pas se borner à prendre la défensive, mais prendre franchement l'offensive contre le respect humain et ses considérations insensées ; c'est s'assurer à l'avance de grandes et très glorieuses victoires.

De temps en temps, l'ennemi infernal, plus rusé que les plus habiles diplomates, a l'habitude de paralyser les cœurs les plus résolus et les plus généreux à l'aide de la ruse suivante : il les met en présence des grandes louanges humaines que va leur mériter telle ou telle noble action qu'ils se proposent d'accomplir pour l'édification de leurs frères. En conséquence, il leur rappelle qu'un chrétien ne doit rien faire pour acquérir les louanges des hommes. Le mauvais sophiste leur montre qu'ils doivent donc renoncer pour des raisons d'humilité, à cette bonne œuvre publique.

Nous avons rencontré une foule d'âmes très bonnes, fréquemment victimes de ce grossier paralogisme. Une seule parole suffira pour le réfuter. C'est ainsi que raisonne le monde. « Cette action va vous attirer un déluge de louanges. Or vous ne devez pas les rechercher. Donc vous n'avez pas à faire cette action ». C'est là un faux syllogisme auquel on doit répondre en accordant les prémisses, mais en niant carrément la conséquence. Que le bon chrétien se dise donc à lui-même et dise au diable : « Cette action va m'attirer des louanges. C'est parfaitement vrai. Mais je ne cherche pas les louanges qu'elle m'attirera ; je cherche la bonne action elle-même, sans faire aucunement attention à ces louanges. A tel point que j'agirais ainsi, alors même que cette action m'attirerait, non plus des louanges, mais des critiques et des blâmes, ce qui est encore plus facile. Par conséquent, j'accomplis l'action, sans regarder autre chose que l'œuvre elle-même, la gloire qu'elle procure à Dieu et le profit qu'elle donne au prochain. Quant à la seconde proposition, il est certain que le chrétien ne doit pas rechercher les louanges ; mais il ne s'en suit pas qu'il ne doive pas pratiquer les actions qui les méritent. Au contraire, il ne doit pas cesser de faire les actions qui méritent ces louanges, c'est-à-dire les bonnes œuvres ». Cela est clair ; le bon

exemple doit être, en effet, à l'épreuve des insultes et des louanges. Au moyen de l'insulte, le démon cherche à effrayer les âmes tièdes; au moyen des applaudissements, il se propose de s'emparer des âmes ferventes. On ne doit le croire en rien, parce que, en toutes choses, le père du mensonge ne fait que travailler pour lui. On doit répondre, comme répondit un saint harcelé de tentations dans une de ses plus belles œuvres : « Retire-toi, Satan, ce n'est pas pour ton plaisir que j'ai entrepris cette œuvre; ce n'est pas pour ton plaisir que je l'abandonnerai ».

Mais le moyen employé le plus ordinairement pour décourager, c'est celui de la menace et du bizarre *qu'en dira-t-on ?* Toutefois on a déjà parlé si souvent sur ce sujet que nous pouvons bien le passer sous silence ici.

En ce qui est du bon exemple, il arrive plus qu'en aucune autre chose, comme nous l'avons dit plus haut, qu'on donne une grande importance aux petites choses. En effet, les occasions de faire quelque chose d'insignifiant en apparence sont journalières, tandis que celles de faire des choses éclatantes, considérables, sont, au contraire, très rares. Aussi, celui qui désire mettre en pratique la propagande catholique au moyen du bon exemple doit avoir soin de ne pas négliger les

petites choses. Ce sont elles, beaucoup plus que les actions brillantes et héroïques, qui forment le fond de l'apostolat du bon exemple. Nous avons déjà parlé sur ce sujet précédemment dans une petite brochure intitulée : *Excès catholiques*, et nous n'invoquerons point à cause de cela son autorité. Nous dirons seulement, en passant, qu'il y a une manière édifiante de se vêtir comme il y en a une de scandaleuse ; une façon d'orner sa maison qui convient à un catholique, et une autre qui conviendrait à un infidèle ; un genre de sociabilité qui est chrétien et un autre qui est païen. En pratiquant ce qu'il y a de chrétien en toutes ces choses, et en détestant ce qu'il y a de mondain, on fait une abondante récolte de bons exemples, au moyen desquels on pratique la propagande catholique. Ainsi, se découvrir en passant devant un temple, saluer un prêtre, non point parce qu'il nous est connu ou que c'est notre ami, mais par respect pour son habit et pour son caractère, fléchir le genou, se découvrir et réciter quelque prière, lorsque l'on voit passer le Saint-Sacrement ; avoir dans l'église l'attitude non d'un artiste absorbé par la musique ou l'architecture, non de l'étourdi (du dandy) tout occupé à promener les regards indiscrets, mais du chrétien pieux et croyant qui lit dans son livre, récite des prières ou médite ; faire le signe de la croix en sortant de sa maison

ou en entreprenant un voyage, que l'on soit en voiture ou en tramway; assister aux processions, non pour honorer celui qui y préside, mais pour rendre hommage à Jésus-Christ, à la Sainte Vierge ou à un saint; faire l'aumône au Pape en l'accompagnant de ses nom et prénoms, en signe de franche profession de foi, au lieu de donner son offrande en se cachant le visage, comme font quelques âmes pusillanimes; donner son nom à toute manifestation ou protestation dirigée contre l'impiété à l'occasion de quelqu'un de ses méfaits; ces petites actions et mille autres du même genre, qui se présentent à nous à toute heure, sont des occasions très belles et très favorables de propagande catholique, et sont un admirable exemple pour celui qui les voit et une source de très grand mérite pour celui qui les accomplit; et elles ont été et seront toujours l'occasion de nombreux changements de vie pour un grand nombre d'hommes qui ont besoin ou d'éprouver une confusion salutaire de leurs méfaits ou d'être encouragés dans la voie du bien.

Donnons une autre petite règle, avant de conclure. Le bon exemple agit ordinairement sur le cœur de nos semblables, comme certains remèdes sur quelques malades à qui on doit donner une médecine, sans qu'ils s'aperçoivent eux-mêmes qu'on la leur donne. Expliquons notre pensée.

Annoncer au prochain qu'en faisant telle ou telle œuvre on prétend lui donner un bon exemple, c'est par là même, blesser son amour-propre et élever dans son cœur une barrière formidable qui l'empêchera de se laisser convaincre. C'est comme si l'on disait à l'ennemi qu'on veut frapper : « Mettez-vous en garde, je vais vous donner une estocade ». Non, il est plus naturel, quand on veut vaincre quelqu'un, d'essayer de l'attaquer à l'improviste. Il faut donc donner au prochain la leçon du bon exemple, sans lui faire remarquer que nous la lui donnons, sans que nous paraissions nous-même y faire attention ; avec simplicité de cœur, naturellement, sans affectation, sans blesser l'amour-propre de l'adversaire, qui nous résisterait alors, comme nous l'avons dit ; sans faire courir aucun danger à notre humilité, trésor et pierre précieuse que nous pouvons facilement laisser s'altérer et perdre de son prix au milieu de ces bonnes œuvres.

XXVI

De la manifestation publique en forme de grande exhibition de bons exemples.

Heureusement, les vrais catholiques commencent à comprendre aujourd'hui la valeur de cette arme très puissante du bon exemple ; et depuis quelques

années, un mouvement généreux porte les âmes à accomplir en public de fréquents actes de piété et de religion. En cela, nous avons indubitablement fait quelques progrès sur la génération qui nous a précédés, et bien qu'il reste encore beaucoup, énormément à faire dans ce sens, nous pouvons cependant nous féliciter à bon droit de ce qui a été déjà obtenu. La vie publique catholique vient de mode; grâce à Dieu, toutes les modes ne sont pas au goût du diable, et l'on maudit les modes de Satan. Chaque pèlerinage qui s'accomplit, chaque protestation collective qui se produit en face de l'ennemi, chaque message qui s'envoie couvert de signatures, chaque somme qui est recueillie pour une œuvre sainte et catholique, tout cela est une propagande catholique qui, tôt ou tard, porte ses fruits ; des fruits dans celui-là même qui pratique ces œuvres, puisqu'elles l'habituent à la profession franche et ouverte de sa foi, et l'aguérissent contre les outrages et les sarcasmes des ennemis ; des fruits dans ses ennemis eux-mêmes, en leur fournissant l'occasion de réfléchir, à la vue de tant de chrétiens qui s'honorent de leurs mépris, et pratiquent publiquement ce qu'ils s'efforcent de faire disparaître de la face du monde.

Il y a donc un catholicisme honoré et honorable ! crie chacun de ces actes, pratiqués

ainsi successivement. Il n'y a plus seulement quatre ou six catholiques dans chaque localité; le catholicisme ne se recrute plus seulement parmi les femmes, les catholiques ne sont plus lâches et pusillanimes; ils sont nombreux et ils sont forts; et ils ne reculent devant rien, ni devant personne! Nous avons été et nous sommes encore des amis enthousiastes des pèlerinages modernes, tels au moins qu'ils se sont pratiqués jusqu'à ce jour dans notre pays, parce que nous avons vu en tous le désir de porter bien haut partout l'étendard du Christ, de chanter sans crainte ses louanges et de pratiquer avec une sainte audace toutes les bonnes œuvres qu'il prescrit. Nous voudrions voir ces pratiques se généraliser. Nous voudrions voir disparaître, une bonne fois, les misérables préoccupations de ceux qui ne voient pas ces manifestations d'un bon œil, appelant de nos vœux l'heureux moment où il n'y aura plus ici-bas, comme dans l'éternité, que deux camps bien tranchés : celui de ceux qui sans détour et ouvertement maudissent Dieu, et celui de ceux qui le servent et le glorifient à haute voix et devant le monde entier.

Nous connaissons une société de jeunes gens établie en France spécialement pour cette propagande du bon exemple, et nous allons en donner ici une idée pour clore nos réflexions sur cette

matière. On sait qu'on a vu dégénérer malheureusement plusieurs des fêtes patronales que célèbrent durant l'année les populations dans leurs paroisses et dans leurs sanctuaires. Ce qui, dans le principe, était une fête religieuse, en est venu à être ordinairement une fête absolument profane, et ne conserver de religieux que l'invocation de la Sainte Vierge ou du saint auquel elle est consacrée, ce qui rend le contraste encore plus odieux. La fête profane, introduite comme partie accidentelle de la solennité, en des temps où le profane pouvait, en raison de sa moralité, être admis à côté des cérémonies chrétiennes, est devenue aujourd'hui l'objet unique de fêtes bruyantes, de sorte que la plupart des fêtes patronales ne sont plus ordinairement aujourd'hui que de véritables profanations païennes du saint ou de la sainte qui leur servent de pure réclame. Beaucoup de luxe, beaucoup de bals, de jeux prohibés, des orgies scandaleuses, des spectacles corrupteurs, et parfois, dans des populations qui se prétendent éclairées, des joutes littéraires d'où sortent blessées plus ou moins directement la foi et les mœurs. Pendant ce temps, le saint ou la sainte ont l'habitude de rester très solitaires et relégués dans l'église paroissiale ou dans l'ermitage; les exercices du culte sont peu suivis, l'église est parfois plus solitaire que les autres jours. Est-ce

là, oui ou non, ce qui se passe dans notre pays ?

Ceci se passe également en France, et un groupe de jeunes hommes fervents a fondé une association spéciale pour y opposer le correctif et la protestation du bon exemple. Cette société assiste en corps à toutes les fêtes patronales de la contrée ; et elle commence par se présenter au curé de la paroisse, en lui offrant sa coopération pour les exercices religieux de la journée. Le matin, elle reçoit de ses mains la sainte communion ; plus tard, elle assiste aux offices, et y prête son concours, si la pauvreté de l'église l'exige ; elle figure à la procession avec son cierge à la main, accompagnant à travers les rues et les places l'image ou les reliques du saint patron. Les jeunes gens de cette société offrent ainsi aux populations voisines l'exemple de ce qu'elles devraient faire à pareil jour ; encourageant ceux qui agissent comme eux, s'il y en a, et faisant rougir ceux, ordinairement les plus nombreux, qui n'osent le faire. Ainsi, le monde voit que tous n'ont pas transformé la fête religieuse en fête profane ; qu'il y a encore des jeunes gens qui assistent aux fêtes pour autre chose que se livrer à des festins, participer aux bals, et scandaliser par leurs extravagances ; que tous les chrétiens n'ont pas tourné le dos au Christ pour se faire les courtisans de Satan, son ennemi. On ne saurait dire ce que peut,

un jour ou l'autre, le spectacle de la véritable piété ainsi noblement et courageusement pratiquée, avec tous les attraits que lui donne le jeune âge, et parfois avec tout l'ascendant d'une position ou d'une carrière entourée de prestige et d'éclat.

On pourrait faire quelque chose de ce genre dans notre pays, qui en a grand besoin. Il a été déjà fait un essai semblable dans une localité très voisine de cette capitale par un groupe de jeunes hommes fervents dont nous avons déjà cité l'exemple. L'idée d'opposer la fête patronale chrétienne et pieuse à la fête profane et devenue païenne, a causé une impression agréable à tous ceux qui ont été témoins de sa réalisation.

Que nos académies de jeunesse catholique s'excitent à faire quelque chose dans ce sens.

XXVII

De la conversation comme moyen très général de Propagande Catholique.

La conversation, cette chose si légère et si frivole, que nous entretenons la plupart du temps sans y apporter la moindre attention ; cette chose qui passe pour être le modèle de ce que l'on peut voir de plus vain et de plus insignifiant, puisqu'il suffit pour désigner quelque chose de peu impor-

tant de dire : « Oh ! c'est une pure conversation » ! oui, la conversation elle-même peut être un moyen spécial de Propagande Catholique. Et qu'on note bien que nous ne disons pas la discussion, l'exhortation, la controverse ; il n'est question de rien de cela pour le moment, mais bien de la conversation frivole, vulgaire et familière. On voit par là combien est vaste notre champ d'opération, puisqu'une chose aussi frivole peut acquérir de la valeur et de l'importance.

La bonne conversation n'est autre chose qu'une forme du bon exemple dont nous nous sommes occupés un peu plus haut ; mais elle exige certaines conditions particulières qui réclament un paragraphe spécial.

Et d'abord, la conversation est une chose inévitable et à laquelle il ne nous est aucunement possible de nous soustraire. C'est une nécessité sociale au premier chef. Il n'est donc personne qui puisse se dispenser d'user de cette arme faible en apparence, mais en réalité très puissante. Les peuples se divisent donc, non en peuples qui conversent et en peuples qui ne conversent pas, mais purement et simplement en peuples qui conversent bien et en peuples qui conversent mal.

Il y a sur ce point une préoccupation qu'il convient avant tout de dissiper. Un grand nombre de personnes donnent le nom de bonne conver-

sation à toute conversation qui n'est pas mauvaise; ce qui n'est assurément pas vrai dans le sens où nous parlons ici. Donc la conversation, véritable élément de propagande pour le bien, ne doit pas se borner à n'être pas mauvaise; il faut qu'elle ait certaines qualités positives qui la rendent féconde pour le résultat dont nous nous occupons actuellement.

On peut diviser en trois classes les conversations qui occupent les loisirs de notre société; tout autre langage, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'entre pas dans la catégorie vulgaire de la conversation :

La conversation essentiellement mauvaise;

La conversation simplement vaine;

La conversation positivement bonne.

La conversation essentiellement mauvaise a coutume d'être telle principalement pour trois motifs : ou bien on y blesse la modestie; ou bien on y offense la charité, ou bien on y attaque la religion. Obscénité, murmure, irréligion. Voici les trois thèmes et comme les trois têtes de l'hydre, qui corrompent aujourd'hui nos relations sociales familières. C'est à cela que se réduisent toutes les conversations de certaines familles et de certains cercles. La conversation de l'une ou l'autre de ces catégories, et plus fréquemment le mélange des trois genres réunis constituent comme l'anti-

pode de la bonne conversation que nous essayons actuellement de présenter comme un élément de propagande. La conversation est parfois l'élément principal et très privilégié de la propagande du mal. Il y a des gens qui, par suite de la corruption de leur cœur, se sont engagés d'une façon inconsciente dans ces infâmes conversations; il y en a d'autres, cependant, qui s'y adonnent d'une façon calculée et avec un raffinement satanique de malice. Nous voudrions que les champions de la cause catholique y trouvassent une occasion de servir la vérité et de favoriser le bien; dès lors que, certaines choses et certaine tactique ne peuvent pas être enseignées par nos ennemis mieux que par nous.

La conversation simplement vaine est moins mauvaise que la précédente, cela est clair; mais elle ne laisse pas d'être plus funeste, parce qu'elle est plus générale. Les bavards sempiternels, qui parlent sans savoir ni pourquoi ni comment, constituent une plaie universelle du genre humain. Parler pour parler est une infirmité de tous les siècles; mais ce qui est particulier au nôtre, c'est qu'il ne s'est pas mal dépeint en se décernant à lui-même l'épithète de parlementaire. Personne ne saurait dire combien la langue est un instrument vil et le don très précieux de la parole un instrument méprisable, selon qu'on en abuse

et qu'on s'en sert à tout propos. Ce ne sont pas seulement les femmes, depuis longtemps et injustement accusées, qui abusent de la parole; les hommes, des hommes graves, murs, confinant à la vieillesse, sont atteints de ce défaut commun de la vaine loquacité. Dans les casinos, en chemin de fer, dans les visites, partout, on se désole et on pleure, en voyant combien on parle, de quoi on parle, et comment on parle. On croirait facilement que plusieurs hommes raisonnables savent s'abstenir de penser et de discourir, mais ne savent pas se dispenser de parler. La conversation, sans autre fin particulière et déterminée que de jeter des paroles en l'air; sans autre but ni règle que le tour vague et incertain que donne au récit le dernier bon mot ou la dernière bouffonnerie; sans autre résultat que d'avoir déconcerté les idées de celui qui écoute, et de laisser sec et rauque le gosier de celui qui parle... oh! que cela se voit souvent en société, même dans la société qu'on appelle la société cultivée, la belle et la bonne société! C'est là ce qui donne le thermomètre moral d'un peuple, plus qu'aucune autre chose: et la conversation sert à marquer le degré! Il est donc clair que nous avons recours à ce thermomètre, quand nous voulons parler de la bonne conversation.

La conversation positivement bonne est celle

qui, comme toute autre chose, est bonne dans sa fin, dans ses moyens et dans ses circonstances. Elle est la seule qui serve au bien. Parmi les deux autres, l'une ne le sert pas absolument, et l'autre lui est absolument opposée. Celle-ci est la seule dont puisse et doive se servir, comme d'une arme souvent très efficace, le bon propagandiste catholique.

XXVIII

Des conditions de la bonne conversation.

La bonne conversation, bonne non seulement en ce sens qu'elle n'est pas mauvaise, mais encore en ce sens qu'elle travaille à produire un effet pratique pour la propagande du bien, doit réunir trois conditions : sa fin, ses moyens et ses circonstances ou son opportunité, doivent être bons.

Sa fin doit être bonne. Le bon chrétien doit se proposer, en toute sa conduite, de servir Dieu. Pourquoi excepterait-il de cette obligation de servir Dieu la conversation familière ? C'est vers ce but que doivent être dirigées, dès la première heure, toutes ses conversations, ainsi que toutes ses autres actions ; et il doit s'examiner de temps en temps pour savoir s'il a manqué en quelque chose sur ce point. Le moyen de prévenir ces

manquements c'est de renouveler cette intention mentalement, très souvent, mais surtout lorsque nous devons engager avec telle ou telle personne une conversation longue et soutenue. Chacun, dans ce cas, devrait se dire à lui-même : quel bien peut-il résulter pour moi ou pour mon prochain de cette conversation que nous entretenons ou que nous allons entretenir? Et aussitôt se présentera à lui une série nombreuse d'avantages auxquels il peut aspirer sans grands efforts et sans une grande habileté. Par exemple, sans avoir la prétention insensée de nous faire passer pour saints ou pour parfaits, nous pouvons, dans la conversation, nous montrer amis des choses saintes et bonnes, en en parlant avec beaucoup de respect et de vénération, en louant les personnes qui les pratiquent, en manifestant le désir de faire pour elles tout ce que nous permet notre insuffisance et notre misère. Sans nous ériger en prédicateurs ennuyeux, sans employer sans cesse le langage des livres d'heures et de prières, nous pouvons sanctifier notre conversation en y mêlant le saint nom de Dieu ; car s'il y a un très grand mal à le prendre en vain, il est parfois plus mal encore de l'écarter par fausse honte comme une chose de mauvais goût, ou qui donne à la conversation une saveur excessive de piété. Nous en disons

autant de ce qui touche aux pratiques et cérémonies catholiques. Nous connaissons des personnes très capables d'observer les prescriptions quadragésimales, depuis les Cendres jusqu'à Pâques, sans y manquer un seul jour, et très ferventes à chercher les endroits où l'on peut gagner les indulgences et les Jubilés, et qui sont assez malheureuses pour ne pas pouvoir parler de ces choses ou les citer en conversation, sans que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel leur montent au visage. Ces catholiques ont honte. Et de quoi? Ils ont honte qu'on les entende parler de choses catholiques. Voyez s'il y a lieu d'admirer! En tout cela, on peut rechercher et obtenir une fin très noble: celle d'édifier le prochain, de l'encourager, s'il se laisse abattre; de rectifier quelque pensée erronée, s'il en avait quelqu'une; de le délivrer de la fausse crainte des choses de Dieu; d'exciter dans sa conscience des remords salutaires, si dans ses idées ou dans sa conduite, il s'était éloigné de la vérité et de la vertu. Quoi encore? Un système de conversations, ainsi habilement engagées, pourrait arriver à être un véritable apostolat familier et avoir des conséquences incalculables. Il y avait dans notre pays un personnage qui avait une haute réputation de vertu. Ceux qui le fréquentaient disent que dans ses mille et mille relations officielles et intimes il pratiquait

constamment cet apostolat de la sainte conversation. Après cinq minutes d'entretien avec lui nous disait un de ses biographes, il tenait déjà son interlocuteur, aussi profane fut-il, sur un sujet de spiritualité. Et d'un autre homme apostolique, que nous avons connu et admiré de fort près, nous disions, nous qui le connaissions, qu'il gagnait peut-être autant d'âmes à Dieu dans le fauteuil de son salon de réception que du haut de la chaire dans son église. Tel était toujours le but de ses conversations familières, d'ailleurs fort gaies et courtoises. Pourquoi donc ceux qui désirent faire quelque chose pour Dieu ne pourraient-ils pas imiter de tels exemples, sur une échelle plus ou moins vaste ? Les occasions ne manquent pas, puisque nos conversations durent toute la journée; il n'est pas besoin de recevoir mission de Dieu ou des évêques pour ce genre de prédication domestique. Qu'on commence par se proposer une fin; qu'on parle toujours pour une fin; que cette fin soit celle que nous devons nous proposer dans toute notre conduite comme chrétiens, et nous avons déjà parcouru la moitié du chemin.

Une bonne fin, avons-nous dit; et nous avons ajouté ensuite, de bons moyens. On ne peut pas arriver à une bonne fin, par toute sorte de moyens; mais nous devons nous diriger vers une fin bonne

par des moyens convenables et licites; qui ne nous éloignent pas de cette fin. On doit donc fuir l'exagération, qui est une certaine catégorie de mensonge; la louange de notre personne ou de nos actes; cette louange avilit et celui qui en est l'auteur et celui qui en est l'objet, alors même que cet objet serait bon en soi; le mépris ou le dénigrement des actions du prochain, lorsqu'elles ne sont pas en soi ouvertement blâmables, alors même qu'elles seraient frappées de quelque imperfection; l'aigre invective ou la censure mordante, lorsqu'il n'est pas question des coryphées déclarés de l'impiété, que l'on est obligé de désapprouver et de confondre; la légèreté et la frivolité de certaines phrases et locutions un peu légères qui conviennent fort peu à la gravité des sujets religieux. Ces sujets admirables comportent un style enjoué, mais jamais vil et roturier. Les genres de la bonne conversation sont en résumé tous les genres décents et honnêtes; il n'est point nécessaire qu'ils soient ascétiques et ecclésiastiques, étant donné le caractère séculier de la propagande que nous recommandons ici.

Une fin bonne, des moyens bons, avons-nous dit; et nous ajoutons enfin des circonstances bonnes. Les circonstances influent plus qu'on ne se le figure communément sur l'efficacité de nos travaux; il ne sera donc pas bon soldat de la vérité

celui qui ne sait pas régler selon les circonstances l'opportunité de sa propagande. Ce point a son application spéciale dans la manière de converser dont nous nous occupons ici. Une parole dite à temps et à propos, ou prononcée à contre-temps, peut obtenir des résultats absolument différents. Notre prochain n'est pas toujours d'humeur à nous écouter, et surtout à entendre certains sujets. Vouloir entrer dans la place à certaines heures, non seulement c'est dépenser ses forces dans une attaque infructueuse, mais de plus c'est fournir l'occasion d'augmenter et de centupler la résistance. Il faut chercher la brêche pratiquée dans le mur et la jointure des pièces qui composent l'armure, si l'on *veut faire pénétrer par là le coin de la vérité*.

Nous ne voulons point justifier ici le hideux opportunisme, qui n'est autre chose que le masque de la lâcheté et un système continuel de capitulations et de retraites honteuses devant le combat de chaque instant. L'opportunisme est la contrefaçon de la loi de l'opportunité ; il a été condamné par la parole sévère de saint Paul : « *à temps et à contre-temps, opportunément et inopportunément ;* c'est le masque du traître ou du lâche qui ne cherche qu'à éviter la bataille, sous prétexte d'assurer la victoire. Nous ne voulons rien de semblable, mais nous voulons unique-

ment qu'on ne combatte pas sans rime ni raison; qu'on ne tire pas en l'air, pour dépenser inutilement la poudre; qu'on se batte sérieusement au moment et de la manière convenables; qu'on se taise, lorsque le silence prudent est l'arme qui peut produire les meilleurs résultats; qu'on parle et qu'on crie, lorsque l'heure est venue d'étourdir l'ennemi par nos cris. La grâce de Dieu elle-même, qui est si puissante pour abattre les plus solides retranchements de la présomption et du péché, semble se plaire à profiter pour son œuvre divine des circonstances et des occasions favorables; et si elle renverse les uns soudain et d'un seul coup, comme elle fit pour saint Paul; elle emploie parfois pour vaincre les autres les artifices et les détours calculés; c'est ainsi qu'elle se conduisit avec saint Augustin.

En ne perdant pas de vue ce triple conseil, on peut faire de l'arme de la conversation familière un usage qui a pour résultats de véritables triomphes. Parler en ayant l'œil fixé sur Dieu, voilà la fin, parler comme l'exigent la grandeur et la noblesse de la cause de Dieu, voilà les moyens; parler au moment et dans le lieu où il semble plus opportun de rompre le silence pour Dieu, voilà la convenance des circonstances.

XXIX

Des polémiques religieuses dans la conversation familière.

Parfois, la conversation familière, sans cesser d'être telle, entre par son animation et sa couleur dans la sphère de la polémique et de la controverse. Il en est ainsi lorsqu'une personne hostile à nos croyances ou malheureusement prévenue à l'endroit de quelqu'une de ces croyances, manifeste de l'opposition à ce que nous disons touchant la religion. Il se rencontre des cas fréquents où la conversation ne doit pas être seulement la manifestation de nos pensées; mais où elle doit se changer en une véritable défense de ces sentiments ou en une valeureuse attaque contre un adversaire. C'est là un nouvel aspect de la question qu'il convient d'examiner. C'est aussi le moment d'établir des différences, et nous allons, autant qu'il est possible, les signaler et les délimiter.

Il y a, en effet, des occasions où il convient que le catholique prenne sur ce point l'offensive; il en est d'autres où il est prudent d'attendre que l'ennemi nous attaque, afin de pouvoir convenablement répondre; il en est d'autres, enfin, où le

mieux est de ne rien répondre absolument, aussi vive que soit la provocation.

Il convient de se lancer sur l'ennemi dans une offensive généreuse, lorsque le sujet sur lequel roule la discussion est si grave, sa notion si claire, et l'ensemble des circonstances si favorable à la vérité que, selon toute probabilité, on peut espérer une victoire complète. Ce cas se présente rarement; par là-même, le bon propagandiste catholique doit être très réservé dans ces attaques, surtout s'il est séculier ; et principalement s'il n'a pas une situation qui lui ait permis de se mettre au courant des questions religieuses. Il vaut mille fois mieux se taire que de compromettre l'honneur du drapeau par des sorties téméraires. Celui qui, sans se trouver suffisamment armé, engage le combat avec l'incrédule, s'expose non-seulement à se déshonorer lui-même, ce qui serait fort peu de chose, mais aussi à faire prendre pour la faiblesse de la cause qu'il défend; ce qui n'est que la faiblesse du défenseur ; et à faire croire que la religion n'a pas à son service d'autres raisons que celles, très minces et très faibles, que fait valoir dans ce cas son apologiste bien intentionné, mais inhabile. Le propagandiste catholique doit se souvenir que la valeur ne suffit pas pour les grands exploits ; que les héros, même les plus courageux, n'ont jamais négligé de s'exercer au manie-

ment des armes dont ils devaient se servir, ni de se couvrir de fer pour parer aux coups de l'ennemi. Les exploits tels que celui de David, qui triompha du féroce Goliath avec sa seule fronde de berger, ne sont point des exploits ordinaires; ils tiennent plutôt du prodige; et on ne doit pas compter ordinairement sur un prodige du ciel, sous peine d'entendre dire que nous tentons Dieu. Dieu n'a pas l'habitude de bénir les efforts téméraires, sinon lorsqu'ils sont directement inspirés par lui, par des signes évidents de sa volonté, et dans ce cas, il est manifeste qu'il n'y a plus de témérité. Quelle peine nous ont occasionnée souvent de nombreux catholiques que nous avons vus en voyage ou en visite s'embarrasser de très bonne foi dans des polémiques sur la religion, sans avoir les connaissances les plus élémentaires et les plus indispensables pour une affaire aussi délicate! On comprendra que ce que nous disons ici ne doit point s'entendre dans un sens absolu, mais dans un sens relatif; c'est-à-dire qu'il faut tenir compte des forces de l'ennemi avec lequel on doit se mesurer, et des dispositions plus ou moins favorables des spectateurs qui assistent à la lutte. Il est donc évident qu'on peut fermer la bouche à certains pauvres avocats de l'incrédulité, au moyen de raisons de moyenne force, tandis qu'avec des adversaires plus habiles et plus aguer-

ris, il faut, si l'on veut les confondre, recourir à des armes plus solides et à une doctrine plus relevée. Il sera donc prudent de mesurer les forces de l'ennemi avant d'engager le combat. Telle est la première règle d'une tactique prudente et raisonnable.

Mais il arrive souvent que l'incrédulité, sans attendre d'être attaquée, attaque elle-même avec une audace sans pareille nos plus chères croyances. C'est là le cas le plus ordinaire et celui qui embarrasse le plus le catholique sincère. Comment se contenir, en effet, devant de telles provocations ?

Toutefois, il convient, en pareil cas, tantôt de parler et tantôt de se taire. Un certain instinct de prudence doit nous faire discerner dans quel cas il vaut mieux recourir à l'un ou à l'autre de ces moyens, en tenant compte, comme nous l'avons déjà dit, de l'adversaire qui nous provoque, des conditions dans lesquelles nous nous trouvons pour repousser son agression, des dispositions d'esprit des assistants relativement au résultat favorable ou non que doit avoir cette polémique. Nous allons donner sur ce point quelques explications qui aideront à bien saisir le sens de notre pensée.

On doit toujours se contenir, lorsque l'agression est de celles qui ne méritent pas les honneurs

d'une réplique. Ainsi lorsque l'adversaire commence sa diatribe par des blasphèmes violents, par des insultes personnelles, par des paroles obscènes ou des plaisanteries qui blessent la modestie, on ne doit ni adresser la parole, ni même regarder ce honteux et méprisable insulteur; on doit se détourner en signe de dégoût et rien de plus. Dans ce cas, les spectateurs sont convenables ou ils ne le sont pas. S'ils ne le sont pas et sympathisent avec l'ennemi, ils méritent le même traitement de notre part; s'ils sont convenables, ils approuveront notre conduite et laisseront parler et blasphémer seul, à son aise, cet immonde provocateur, qui n'est pas digne d'un autre châtiment.

Au contraire, on doit parler quelquefois, lorsque l'agression se présente sous une forme polie et modérée, comme il arrive ordinairement entre personnes bien élevées. Garder le silence alors serait, aux yeux de tout le monde, une honteuse reculade, préjudiciable, non-seulement à notre honneur personnel, ce qui est peu de chose, mais à la vérité elle-même. Il faut donc parler en pareil cas; mais que faut-il dire?

Si l'on a sous la main les raisons au moyen desquelles on peut détruire l'objection, ou les preuves à l'aide desquelles on peut rectifier de fausses idées, on doit les présenter en bonne

forme, sans faire parade de savoir, sans présumer d'avance de la victoire, mais avec calme et simplicité, en s'efforçant de faire resplendir la vérité et surtout la conviction dans nos raisonnements ; en évitant, autant que possible, de blesser au cours du débat l'amour-propre de l'adversaire ou des assistants ; en faisant, en conséquence, tout ce qui dépend de nous, pour enlever à la polémique tout ce qui serait personnel ou sentirait la discussion, car c'est là qu'aboutissent ordinairement les conversations animées, si le défenseur de la vérité n'a pas soin de se maintenir dans le calme et la dignité. Avec ce procédé, on pourra laisser l'adversaire convaincu ou non ; mais la bonne cause se tiendra toujours en bonne place, et parfois on aura ainsi commencé à saper les murs d'une forteresse, qui cèderont un autre jour à un assaut plus heureux.

Mais si, pour descendre dans l'arène où nous sommes provoqués, nous étions dépourvus d'armes, ou si nous n'avions que des armes trop inférieures à celles de l'ennemi, alors, quelles que soient ses provocations et ses insultes, n'acceptons pas le combat, renonçons à la défense et retirons-nous. Mais ici encore, il ne faut pas se retirer d'une façon quelconque. Ne nous rendons point comme des vaincus ; mais retirons-nous comme des hommes prudents qui, en évitant le combat, ne

plient point pour cela leur bannière et ne se rendent pas à discrétion. Nous voulons dire que, même quand nous ne jugeons pas convenable d'engager une discussion sur une question religieuse, nous ne faisons point à son sujet une honteuse abdication de nos idées. Au contraire, nous déclarons noblement que nous pensons d'une toute autre manière que le malheureux qui nous attaque ; nous prouvons qu'il ne pourra se servir ni d'un de nos sourires, ni d'un de nos mouvements de tête, ni d'un signe quelconque d'acquiescement de notre part, pour croire que nous abondons dans son sens ou que nous partageons quelqu'une de ses idées impies. Le péché de saint Pierre ne consista point à négliger de défendre son Maître par d'éloquentes raisons, lorsqu'il le vit accusé par les Pharisiens dans la maison de Caïphe. Son grand péché consista à refuser de paraître son disciple, donnant à entendre par là, qu'il regardait ce titre comme un déshonneur pour lui. Ainsi Dieu ne vous demandera pas si vous avez été plus ou moins éloquent, plus ou moins persuasif dans la défense de sa foi et de sa loi ; mais il vous demandera très sérieusement si, devant les ennemis de cette foi et de cette loi, vous avez rougi de les professer et si vous vous êtes associé, ne fût-ce qu'un instant à ceux qui les insultaient et les méprisaient.

Nous en avons dit assez sur un sujet qui, malheureusement, est de nos jours, d'une souveraine opportunité.

XXX

De la bienfaisance comme arme de propagande catholique.

La bienfaisance ! Oh ! quel puissant moyen de propagande ! Quelle clef incomparable pour ouvrir les cœurs ! Quel talisman souverain pour soumettre les volontés et pénétrer dans les intelligences !

Disons-en quelque chose en ce moment.

On sait par expérience que le moyen le plus sûr de s'emparer de l'homme tout entier, c'est de s'emparer d'abord de son cœur, et qu'il n'y a pas de meilleure manière de s'en rendre maître que la douce influence de l'affection témoignée d'une façon discrète et délicate. Aimer beaucoup une personne et le lui montrer par de véritables œuvres de charité, c'est ordinairement se rendre maître de cette personne, et, même à son insu, en prendre complétement possession. Le proverbe espagnol : « Les présents amollissent les rochers », le dit avec une exactitude saisissante ; nous l'é-

prouvons nous-mêmes, nous le voyons et le touchons tous les jours dans la personne de notre prochain.

Donner est donc l'argument le plus puissant pour convaincre et persuader ; donner, c'est pour le moins aplanir les premières difficultés; donner, c'est se faire aussitôt des partisans jusque dans la place dont on veut s'emparer ; donner, c'est commencer par mettre de notre côté, ou du côté de la vérité, ce qu'il y a ordinairement de plus puissant dans l'homme, son propre intérêt.

Telle est la raison du pouvoir secret de la bienfaisance pour la propagande catholique; c'est à ce point de vue que nous voulons spécialement la proposer ici.

Commençons d'abord par dissiper une préoccupation. On n'avilit ni ne déshonnore la charité en la faisant servir aux saintes conquêtes de la vérité. C'est un moyen, ainsi que nous l'avons dit, non seulement permis, mais très noble et fort honorable. On doit secourir l'homme, parce que c'est ainsi que le commande Dieu, notre commun Père, qui, par une sage providence, a placé dans ce monde les pauvres et les riches, afin que les besoins des premiers trouvassent leur soulagement et un dédommagement dans la générosité chrétienne des seconds. Mais secourir le pauvre n'est pas seulement lui donner le pain

qu'il doit manger, ou le vêtement dont il couvrira sa nudité, ou le remède destiné à guérir ses infirmités. Non; secourir le pauvre seulement dans les besoins de sa vie animale, serait supposer qu'il n'a pas d'autres besoins que la brute, lorsqu'en réalité. son esprit a aussi des besoins qui sont incontestablement plus dignes d'être pris en considération. D'où il résulte que, comme il y a deux ordres de besoins, il y a pareillement deux classes d'œuvres destinées à y porter remède; ces œuvres sont connues dans le catholicisme sous le nom d'œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Quel désordre ou quelle inconvenance y a-t-il donc à ce que, comme le corps doit être soumis à l'esprit et lui servir d'instrument, ainsi les œuvres de miséricorde corporelle soient subordonnées aux œuvres de miséricorde spirituelle et à ce que celles-ci aient pour objet celles-là, qui sont leur complément naturel? Quelle bassesse ou quel avilissement y a-t-il pour le pied ou pour la bouche, à ce que, après avoir servi pour les fonctions matérielles de la parole et de la marche, ils servent par cette marche et cette parole, à atteindre des objets plus élevés, tels que, par exemple, aller à l'église et chanter les louanges de Dieu? Au contraire, cette première fin matérielle des organes purement matériels acquiert un nouveau degré de noblesse

et de dignité, quand elle sert de moyen pour arriver à une autre fin plus élevée et plus transcendante. Ainsi en va-t-il dans le cas présent. Donner à manger au pauvre pour assouvir sa faim, c'est une belle chose ; mais si ce pain qui assouvit sa faim lui devient une occasion de recevoir un bon conseil ou une instruction salutaire qui perfectionne ses mœurs et dirige son esprit vers Dieu, c'est une œuvre encore plus belle. Et cette première œuvre de charité corporelle n'a point été avilie ou dépréciée pour avoir servi d'échelon ou d'instrument à la seconde œuvre de charité spirituelle ; mais elle en a été au contraire relevée et ennoblie. Dans ce cas, l'œuvre matérielle elle-même est par là spiritualisée ; ce qui était humain est divinisé ; ce qui était terrestre devient céleste et surnaturel.

Nous avons voulu traiter ce sujet par anticipation ; parce qu'il nous arrive parfois d'être offusqués et égarés par le maudit naturalisme du siècle, au point que les catholiques pratiques, mais peu avisés, eux-mêmes, ont exprimé devant nous l'idée que la charité doit être *désintéressée ;* c'est-à-dire qu'on doit la faire sans autre but que de consoler et de secourir le pauvre dans sa nécessité strictement matérielle, et que, ajouter à cette vertu des fins ultérieures, c'est la rabaisser au point d'en faire une manœuvre plus ou moins

habile pour corrompre, ou une ruse plus ou moins noble pour séduire. C'est là le naturalisme, un naturalisme pur, et par conséquent un grossier et très grossier matérialisme. Qu'une secte se serve de l'aumône qu'elle fait pour recruter des prosélytes à l'erreur, c'est une indignité, une infamie, c'est faire de la sainte charité un apôtre qui trahit, et qui, à la faveur d'un perfide embrassement, livre au démon cette âme qu'il affecte de caresser. Mais que la vraie charité se serve du bon chrétien pour ouvrir dans le cœur du pauvre un passage à la lumière de la vérité ; que le pain matériel soit donné en même temps que le pain sublime de l'intelligence et celui du cœur ; que l'homme généreux se serve de l'ascendant naturel qu'il acquiert aussitôt sur son obligé, pour lui donner la main, l'élever, l'améliorer, le diriger, le purifier, et le rendre, en un mot, pour le bien tout autre qu'il n'était auparavant ; oh ! c'est là l'aimer véritablement, c'est-à-dire l'aimer non comme une brute, mais comme un homme et un chrétien ; c'est aimer dans le prochain, non seulement la chair et les os qui se voient, mais principalement son âme, qui mérite surtout d'être aimée ; c'est aimer, non pour une heure ou pour vingt ans, mais pour la vie de l'éternité. C'est aimer comme Dieu aime et comme il nous commande d'aimer ; en tenant pour principe le motif de la loi

de Dieu, et pour fin, sa gloire et la sanctification des âmes. Tel est le véritable caractère de la charité chrétienne ; caractère qui la distingue essentiellement de ce qui cherche à la parodier sous le nom de philantropie. Telle est la charité qui ne trahit point la vérité, ainsi que le fait la perfide philanthropie sectaire, mais qui est le précurseur et l'apôtre de la vérité dans les cœurs, pour les prévenir en sa faveur ; pour y introduire, y soutenir et y fortifier cette vérité. Tout cela constitue l'apostolat sublime de cette très noble vertu, comme nous aurons l'occasion de le prouver dans les paragraphes suivants.

XXXI

De la charité dans le premier office de son apostolat, qui consiste à prévenir en faveur de la vérité.

Nous avons indiqué trois bons offices d'apostolat, que la charité bien faite peut exercer et exerce ordinairement dans le cœur de celui qui la reçoit. Par tous ces motifs, on doit la regarder comme un des moyens les plus excellents de propagande catholique. Ces offices sont les suivants : premièrement, prévenir le cœur du pauvre en faveur de la vérité ; secondement, se constituer comme l'introducteur de la charité

dans ce cœur ; troisièmement, assurer et confirmer le cœur dans cette vérité, lorsque, par hasard, il l'a déjà recouvrée ou qu'il ne l'a pas encore perdue.

On ne saurait croire combien, par malheur, les préventions ont d'influence sur le cœur de l'homme, pour empêcher la vérité d'y trouver l'accueil qu'elle mérite. Plus de la moitié du temps, on lui ferme la porte dès qu'on l'aperçoit, sans écouter même sa première parole, uniquement parce qu'elle est l'objet d'une noire prévention. Pour beaucoup de pauvres gens, parmi le peuple surtout, parler de maximes chrétiennes et de vertus chrétiennes, quel affreux épouvantail pour l'imagination ! On le voit déjà ; accoutumés à lire sur l'Église, sur le catholicisme, sur les hommes et les choses de l'Église, toute sorte de récits affreux, ces infortunés, dès qu'on leur présentera la plus petite parcelle de vérité, soupçonneront aussitôt à travers cette insinuation, tout un monde de réaction, de tyrannies cruelles, d'intransigeances dures et oppressives. Ainsi la vérité commence à leur être antipathique et importune, longtemps même avant qu'ils la connaissent. Et ils ne l'écouteront pas, quelles que soient l'éloquence et la solidité des raisonnements avec lesquels elle leur parle, parce que, dans leur intérieur, ils ont commencé à s'habituer à ne voir en elle qu'un

ennemi cruel. C'est ce qui explique, en grande partie, l'inefficacité de l'apostolat de la prédication dans nos grands centres de population, où l'on prêche si souvent et si bien. Si les foules, victimes de leurs préventions et de l'illusion, entendaient et voyaient le prédicateur de la vérité, elles croiraient en lui très souvent et obéiraient à sa voix. La révolution, pour prévenir et empêcher ce résultat, s'est efforcée avant tout de leur inspirer de l'horreur pour le prêtre. « Celui-ci, celui-ci est ton ennemi, crie-t-on à toute heure à l'oreille du pauvre ; celui-ci est le soutien et l'appui de tes tyrans; celui-ci est l'exploiteur de ta caste ; c'est le vampire, le bourreau, le cancer qui détruit ta félicité ». Et le pauvre ouvrier, le paysan, l'artisan croient cela; et pour ne pas avoir à refuser cet enseignement, ils commencent par abhorrer celui qui pourrait le leur donner; pour ne pas boire l'eau, ils commencent par jurer de se tenir perpétuellement éloignés du canal par où elle s'échappe. Aussi l'on conçoit que, dans des circonstances données, à l'heure où les illusions tombent soudain et à l'improviste, il échappe à ces victimes ces paroles ou d'autres semblables, que nous avons eu la consolation d'entendre plus d'une fois : « Ah! si j'avais connu plus tôt ce que c'est qu'un prêtre » ! Ou bien celles-ci :

« Ah ! si tous les prêtres étaient comme celui qui vient de prêcher ! » C'est qu'en un moment, on a enlevé à ces malheureux le bandeau au moyen duquel la révolution les tenait dans les ténèbres, peut-être depuis leurs premières années. C'est ce rayon de lumière qui, par une disposition particulière de la Providence divine, a dissipé en un instant ces nuages épais au milieu desquels vivaient depuis longtemps ces infortunés.

Il a donc assuré en grande partie la victoire de la vérité sur l'intelligence, l'apôtre de cette vérité qui commence par se rendre sympathique, très sympathique, au cœur de l'égaré qu'il désire convaincre et persuader. Qu'il obtienne qu'on l'aime même avant de l'entendre, comme on le haïssait auparavant sans l'avoir entendu. Que la prévention, puisqu'il doit y avoir prévention, soit en sa faveur, et non contre lui, comme il arrive plus communément. Le grand avantage pour la vérité, lorsqu'elle crie à la porte d'un incrédule ou d'un indifférent, c'est de se présenter dès l'abord avec une lettre de recommandation qui la représente comme une bienfaitrice et une amie, avant de la montrer, comme il faudra nécessairement le faire, avec ses priviléges et ses droits de souveraine absolue.

Nos lecteurs auront pu observer en eux-mêmes et dans les autres combien est puissante, pour ou

contre une chose quelconque, ce qu'on appelle la première impression. Une telle impression, uniquement parce qu'elle est la première, est ordinairement décisive. Nous modifions rarement notre façon d'apprécier un objet sur lequel nous avons porté un premier jugement. Ce premier jugement acquiert dès lors pour nous comme un certain droit de possession, et pour le modifier il faut des raisons beaucoup plus fortes que celles qui ont suffi pour le faire porter d'abord. Nous sommes ainsi, et il faut nous prendre tels que nous sommes et non autrement, et tirer parti de l'homme en le considérant, non pas tel qu'il devrait être, mais tel qu'il est.

Eh bien! réussir à produire dans l'âme de nos frères une première impression favorable, c'est presque toujours obtenir une sentence favorable devant ce tribunal invisible. Pensez-vous avoir convaincu votre prochain avec cette série de raisons puissantes que vous avez développées devant lui avec une dialectique si serrée? Innocent! Ce n'est assurément pas cela qui vous a rendu maître de la place, mais plutôt ce sourire affable ou cette cordiale poignée de main dont vous avez accompagné votre salut à votre première entrevue. Et lorsque vous avez lié aussitôt une aimable conversation avec lui, en l'interrogeant avec intérêt sur sa famille, ou en vous informant avec une

bienveillante curiosité et en détail de son office, oh! alors vous avez achevé de pénétrer à l'intérieur, au cœur même de cette place fermée auparavant. Et lorsqu'enfin, comprenant qu'il y a là de la gêne et de la souffrance, vous mettez généreusement la main à votre porte-monnaie, et qu'avec toute la délicatesse nécessaire pour ne pas humilier votre obligé, vous placez dans sa main quelques pièces de monnaie, qui tomberont comme une bénédiction de Dieu sur son foyer où réside la douleur; qui peut comprendre quelle nouvelle force auront dès ce moment vos paroles les plus insignifiantes ; quelle autorité morale acquerra toute votre doctrine ; de quelle extraordinaire auréole de respect, d'amour, de confiance intime paraîtra entourée toute votre personne aux yeux de cet infortuné ?

Les œuvres de charité sont donc un moyen très efficace pour faire accepter la vérité; c'est un flambeau excellent pour éclairer les sentiers cachés qui conduisent dans le cœur de l'homme; c'est une manière très sûre d'en prendre possession d'une façon définitive. Vous qui vous occupez constamment de redresser les voies de vos frères, n'entreprenez pas cette tâche sans vous frayer un premier passage au moyen de cette maîtresse clef de la sainte charité.

XXXII

De la Charité dans son second et dans son troisième office d'apostolat, qui consistent à convaincre de la vérité et à confirmer dans la vérité.

Avançons et faisons un pas de plus dans cette même question ; montrons que l'aumône bien faite n'est pas seulement une recommandation efficace pour nous ouvrir le cœur du pauvre, mais qu'elle est en même temps un argument très puissant pour le convaincre de la vérité que nous voulons lui enseigner, et pour le confirmer dans cette vérité, dans le cas où il n'aurait pas perdu la foi.

Il suffira pour cela d'une considération. La divine vérité de la religion chrétienne, de ses dogmes et de ses mystères, ne se montre jamais d'une façon plus claire et plus palpable, pour parler ainsi, que quand elle s'offre à nous incarnée dans des œuvres de quelque importance. Les faits sont ordinairement les arguments les plus solides, en faveur d'une doctrine quelconque ; et bien qu'ils ne doiven pas toujours être considérés comme l'unique critère pour la discerner, ni même comme le principal, toutefois ce sont eux qui ajoutent le plus de force aux raisons, le plus de poids à l'autorité, le plus de solidité et de pénétration à la dialectique.

Donner de bonnes et solides raisons, et ensuite les appuyer sur des œuvres bonnes et solides de vertu pratique, matérielle, tangible; voilà un procédé d'apologétique supérieur à tout le reste; voilà la rhétorique populaire aux résultats les plus sûrs et les plus certains. Ainsi, vous aurez remarqué que personne ne convainc mieux et plus que les saints : ils sont ordinairement dans l'histoire les grands orateurs, les grands controversistes. Devant le nombre et la rapidité de leurs conquêtes, les plus fameux professeurs des universités et les plus savants auteurs d'ouvrages volumineux restent hésitants et presque anéantis. Le véritable triomphe sur les cœurs, en matière de religion et de morale, appartient d'ordinaire plutôt à celui qui agit bien qu'à celui qui parle bien; et l'idéal véritable du propagandiste catholique, le type, pour ainsi dire, de cet apostolat, doit être, ou nous nous trompons fort, de bien discourir et bien parler, mais surtout d'agir encore mieux qu'on ne discourt et ne parle.

Venons donc maintenant à notre cas. Supposez un propagandiste catholique, ayant de bonnes raisons et habile à les présenter; supposez en même temps, qu'adonné à des œuvres de miséricorde et de charité, il soit membre, par exemple, d'une société de saint Vincent de Paul ou d'une autre société de charité chrétienne, ou travaille individuellement et pour son compte dans quelqu'une des

branches où s'exerce la bienfaisance publique ou particulière. Supposez que ce propagandiste sait accompagner ses aumônes et ses actes d'une charitable abnégation suivie d'exhortations et d'instructions en rapport avec les circonstances ; qu'il donne ainsi, à la fois, la théorie et la pratique de ce qu'il prêche ; qu'il présente en même temps, à son frère qui est ignorant, indifférent ou incrédule, la lumière qui éclaire l'entendement, la chaleur qui réchauffe le cœur, et l'exemple qui impressionne vivement et entraîne la volonté. Supposez que le pauvre incrédule ou indifférent a l'occasion d'étudier, dans ce séculier qui se présente devant lui, la réalisation pratique de ces doctrines élevées, qui lui semblaient d'abord très belles sans doute, mais impossibles et irréalisables. Supposez enfin que, pendant plusieurs jours, son regard soit frappé par un tel spectacle de désintéressement, d'humilité, de simplicité chrétienne, si différent, heureusement, de celui qu'ont l'habitude de donner aux fils du peuple, victimes de l'illusion, ceux qui s'appellent pompeusement ses apôtres et ses rédempteurs ; dites-moi, y a-t-il un homme, pour peu qu'il ait de bonne foi et de bon sens naturel, qui ne se sente aussitôt ému, vaincu, subjugué par l'ascendant de la vérité, entourée et comme placée au milieu du cadre, précieux comme l'or, de si nobles actions ? Quel livre en ferait

une plus belle description ? Quel fougueux orateur la présenterait d'une façon plus vive et plus saisissante ?

Ah ! si cette voix eût été entendue de tous, comme nous le désirions ; si tous l'avaient constamment suivie et observée, comme nous le voulions, que de belles et riches récoltes produirait continuellement ce champ, fertile en soi, de la propagande catholique ! Haine éternelle à l'erreur ! guerre cruelle et impitoyable à ses malheureux coryphées ! mais aux victimes plus malheureuses que coupables de l'hallucination, des préoccupations, des embûches cachées des sectaires, amour, amour et toujours amour ! car rien ne touche celui qui est de bonne foi autant que l'amour ; rien ne l'illumine comme l'amour ; rien ne le subjugue et ne l'assujettit comme l'amour. Le bras est armé et sans pitié contre les séducteurs empestés, les fils de Bélial et les ministres de la synagogue de Satan ; mais ce même bras est ouvert pour ceux qui se laissent séduire et tromper, pour les étreindre étroitement contre notre cœur, car et après tout, ils n'ont pas cessé d'être nos frères. C'est pourquoi, la propagande du livre est nécessaire, celle du journal est indispensable, celle de la manifestation publique est urgente ; mais la grande propagande, la propagande essentielle, celle qui est sans rivale dans la noblesse de sa nature, dans la

sûreté de ses procédés, dans la fécondité de ses résultats, c'est la propagande des bonnes actions, et en particulier des actions de charité. Ici, rarement on manque son but ; ici, presque toujours le coup porte et va droit au cœur. L'amour est une lumière, mais il est essentiellement une chaleur ; et les âmes défaillent et tombent plus souvent sur ce point faute de chaleur que faute de connaissance. Elles sont donc utiles et indispensables pour la propagande catholique, les Académies où l'on fait des lectures et des discours ; les centres où l'on enseigne, les cercles où l'esprit se dilate au moyen d'un honnête passe-temps ; mais le point capital de la propagande consiste dans les Associations d'où les œuvres de charité jaillissent à flots sur le cœur désolé et flétri du pauvre peuple. La charité qui donne le pain et le vêtement, la charité qui prodigue des consolations, la charité qui inspire le courage, la charité qui réconcilie, purifie et élève ; voilà la grande messagère, l'introductrice, la pourvoyeuse de la vérité dans les intelligences ; puisque pour s'emparer de ces intelligences au nom de Dieu, elle a commencé par s'emparer de la première redoute de la forteresse qui s'appelle le cœur.

Donc, beaucoup de charité, de nombreuses associations de bienfaisance ; des ressources pécuniaires considérables, allant de la bourse du riche

catholique dans la cabane ou dans la mansarde du pauvre mécréant; beaucoup de tendresse allant du cœur d'un frère au cœur d'un autre frère, et vous verrez comment fleuriront la propagande catholique et toutes les œuvres qui s'y rattachent.

XXXIII

Confirmation de la doctrine précédente à l'aide de quelques exemples.

Ce que nous avons dit, dans les paragraphes précédents, de l'efficacité souveraine de la charité pour l'apostolat de la vérité, s'appuie sur le témoignage constant de l'expérience. A peine y a-t-il une association de bienfaisance ou une salle d'asile qui ne puissent citer de nombreux cas de ce genre. Nous avons récemment recueilli d'un témoin oculaire digne de foi deux faits qu'il nous plaît de rapporter ici à nos lecteurs, parce qu'ils semblent expressément avoir pour but, dans la pensée de Dieu, de confirmer notre enseignement sur ce point.

Dans une de ces maisons, que le catholicisme a ouvertes dans les temps modernes pour consoler et abriter la vieillesse abandonnée, et qui sont connues sous le nom sympathique de maisons *des Petites-Sœurs des pauvres*, tout près de l'endroit

où nous écrivons ces lignes, il y avait récemment, parmi les vieillards qu'on y avait recueillis, un homme que mille péripéties de la fortune incertaine avaient réduit à la misère, après avoir occupé dans le monde une situation très avantageuse. Instruit et de manières distinguées, cet homme était néanmoins absolument incrédule ; il détestait la religion et ses ministres, avec tout le fanatisme dont l'impiété a l'habitude de remplir des cœurs comme celui-là. En vain les angéliques sœurs et le digne aumonier avaient-ils épuisé, semblait-il, toutes les ressources de la persuasion et des exhortations ; notre vieil incrédule résistait obstinément à tout ; et à bout de forces, il y avait à redouter prochainement pour l'infortuné une mort de réprouvé. Les angéliques sœurs eurent alors l'idée de faire un siége en règle pour triompher de ce cœur endurci ; un siége consistant en œuvres de bienveillance et de la plus délicate charité. L'une d'elles se présente un jour à lui et lui dit de l'air le plus riant et le plus affectueux : « Mon ami, si vous le permettez, nous vous couperons les ongles, dont la longueur doit vous causer quelque incommodité ». — « Bien», répondit notre homme, avec une mauvaise humeur manifeste ; et il se laissa couper les ongles. Le jour suivant, une autre sœur s'approche de lui, et lui fait gaiement la proposition suivante : « Monsieur,

vous déplairait-il que nous coupions et arrangions vos cheveux » ? Comme il vous plaira, ma sœur, répondit le vieillard sur un ton un peu plus bienveillant, et il se laissa peigner comme un enfant.

Un autre jour, une troisième sœur se présente, et avec l'accent d'une mère qui s'adresse à son enfant (de telles religieuses sont plutôt les mères que les sœurs de leurs vieillards) ; elle vient à lui et lui demande : « Vous plairait-il par hasard que nous vous lavions les pieds ? Le pauvre impie y consentit encore, et trois Petites Sœurs se mirent à lui rendre cet office avec la plus grande amabilité. Mais son cœur ne put pas résister à ces assauts répétés de semblables démonstrations de charité chrétienne, et lorsque les sœurs furent au milieu de leur tâche, le vieillard ému et en larmes les interrompt et s'écrie : « Petites Sœurs, au nom de Dieu ; conduisez-moi au prêtre, je veux me confesser ». La place était prise. L'obstination du vice et de l'incrédulité avait été vaincue par la ténacité des égards obstinés des douces religieuses. Le pauvre se confessa et mourut peu après en donnant des signes manifestes de prédestination.

Nous allons rapporter un autre fait dans lequel le procédé fut quelque peu différent dans la forme, mais qui était inspiré par un sentiment

semblable et obtint un résultat analogue. Il s'est passé dans la même maison des Petites Sœurs des Pauvres, et nous garantissons également son authenticité. Un français, grand révolutionnaire dans sa jeunesse, avait fait partie de l'Assemblée de son pays, et avait pris rang parmi les membres les plus avancés. Instruit, mais ennemi juré des curés et de la religion, il se trouvait à l'infirmerie dudit asile, couvert de plaies, et chaque jour une petite sœur le soignait avec une patience et un dévouement légendaires dans ces établissements, encourageant par intervalles le patient par de pieuses réflexions. Mais l'infirme y répondait par d'horribles blasphèmes, niant l'existence de Dieu, de la vie future, etc. Un des jours où le malheureux avait fait essuyer à la sœur la plus abondante bordée de blasphèmes, celle-ci se redresse soudain, cesse de le soigner, et lui dit sur un ton décidé : « Puisque nous ne devons ni aimer Dieu, ni espérer le ciel, vous serve qui voudra, monsieur ; il n'y a plus aucun motif de me sacrifier ni pour vous ni pour les autres ». Et elle s'éloigna, laissant au malade le temps de réfléchir sur ces paroles. Comme notre infirme n'était pas sot, il comprit à l'instant la force du raisonnement qu'elles renfermaient ; il reconnut d'une façon indubitable que de telles œuvres de charité ne sont possibles qu'avec le secours de Dieu et

l'espérance du ciel. Il appela la sœur et lui dit : « Appelez un prêtre, je veux me confesser ». — « Attention, mon ami, lui dit la sœur, ne le faites pas seulement pour m'être agréable : ce serait une vaine cérémonie, un sacrilège ». — « Non, non, répondit-il ; je ne croyais pas ; mais je crois. Les paroles que vous avez dites ont été une lumière pour ma raison. En effet, la nature proteste contre le spectacle d'un vieillard aussi dégoûtant que moi, et il est manifeste que Dieu seul peut vous donner les forces nécessaires pour faire ce que vous faites auprès de moi. Je veux aussi servir Dieu, pour qu'il m'accorde la patience ».

On pourrait écrire des livres remplis de faits de ce genre, si l'héroïque charité qui inspire de tels actes n'était pas tellement humble que c'est à peine si elle se donne le souci et croit nécessaire de les consigner. Il n'y a guère personne, exercé à demi aux œuvres de bienfaisance, qui ne puisse en rapporter quelqu'un dans lequel la charité a eu une influence plus ou moins considérable. Que le propagandiste catholique considère donc tout cela, et qu'il voie combien il est convenable de ne pas laisser dans l'oubli et l'inaction les armes de ce riche arsenal.

XXXIV

D'un objet qui doit être particulièrement cher au vrai propagandiste : nous voulons parler des enfants. De leur premier besoin : l'éducation.

N'est-ce pas le moment de parler ici des enfants ? Ne devons-nous pas consacrer quelques courts paragraphes à cette belle portion du genre humain, si digne des préoccupations du propagandiste catholique ?

« Qu'y a-t-il à dire des enfants ? » me demande sur le ton du mécontentement et de la mauvaise humeur un bon lecteur de ceux qui n'auraient jamais voulu s'arrêter à des vétilles, de ceux qui ne trouvent plaisir et attrait que dans les grands problèmes de la science sociale.

« Qu'y a-t-il à dire » ? Ce qui pourrait être dit sur cette matière, en un discours ou une dissertation, est-il donc une bagatelle et une frivolité ? Ce n'est pas moi précisément qui le dirai, moi qui ne connais pas la moitié de cette matière, pas même la moitié de la moitié, ni la centième partie de ce que fournirait un tel sujet à celui qui voudrait lui donner de plus amples développements. Mais j'affirme, que cette question, bien qu'elle ne s'occupe que d'êtres petits et oubliés du monde, est une des plus grandes aux-

quelles puissent s'appliquer les plus beaux talents; une de celles qui peuvent avoir les plus graves conséquences pour le bonheur ou le malheur de la religion et de la société, d'après la solution qu'on lui donne. Je dis que le nombre incalculable de savants qui se sont adonnés à des investigations profondes sur le cours des astres, ou sur les secrets de la politique, ou sur les péripéties de l'art militaire, auraient fait sans doute un usage plus utile et plus pratique de leurs connaissances, en les appliquant à l'étude, à l'amélioration, au perfectionnement de ces enfants de huit, dix ou douze ans, qui traversent nos rues sans attirer peut-être un seul regard de nos philosophes orgueilleux.

A notre époque, l'enfance court deux dangers: le danger de manquer complétement d'éducation, ou celui, plus grand encore, de recevoir une éducation fausse; en d'autres termes, le danger de l'ignorance, mal très grave, et plût au ciel qu'on pût l'exterminer du milieu des hommes! ou le danger de la fausse science, mal incomparablement plus grave et contre lequel nous ne lutterons jamais assez. La propagande en faveur des enfants a pour objet de remédier à ces deux maux, si elle est véritablement catholique.

Jetez un coup d'œil sur ces grands centres de population où le bien-être est à peu près général;

où abondent les bons journaux; où l'on porte des vêtements élégants; où l'on fait des repas somptueux; où il y a des spectacles et toute sorte de distractions, même pour les plus humbles classes de la société. La civilisation paraît y être arrivée à son apogée. L'industrie y a répandu tous ses dons. Qui ne dira que c'est là une société à laquelle rien ne manque? Levez pourtant un coin du beau voile qui vous présente extérieurement de si grandes magnificences. La première plaie que vous constatez sur ce corps, doué en apparence de tant de force et de vie, c'est la plaie dégoûtante de l'ignorance, et non pas d'une ignorance quelconque, mais de l'ignorance de ce qu'il y a de plus élémentaire, de plus simple, de plus indispensable, de plus fondamental, de plus rigoureusement nécessaire, si l'homme doit être regardé comme quelque chose de plus qu'un animal de l'espèce des bipèdes. Ils abondent les malheureux qui, parvenus à leur quinzième année, n'ont aucune idée ni de religion ni d'une pratique quelconque du culte; ils ne connaissent pas le nom de Dieu, ils n'ont pas entendu parler de Jésus-Christ, ils n'ont peut-être même pas ouvert une seule fois la bouche pour réciter une prière; leur cœur est resté fermé aux espérances et aux craintes d'une vie future. Un pauvre mineur anglais répondit à quelqu'un qui lui demandait

s'il savait quelque chose de Jésus-Christ : « Je ne connais pas ce monsieur, parce « que je n'ai jamais travaillé dans ses mines ». Une semblable réponse serait faite par quelques-uns des êtres malheureux que nous avons eu la mauvaise fortune de rencontrer ici dans notre patrie, au cœur de l'Espagne, dans ce centre de lumière et de culture intellectuelle. Outre ces malheureux, combien présentent une ignorance moins monstrueuse, c'est vrai, mais non moins déplorable ! Sur vingt enfants de dix ans, qui composent ici une classe d'une certaine école dominicale, six ne savaient pas le *Pater ;* huit ignoraient le *Credo*, et un petit nombre seulement possédaient parfaitement les préceptes du Décalogue. Les instructions paroissiales préparatoires à l'accomplissement du devoir pascal offrent chaque année, pendant le carême, des exemples nombreux de cette triste vérité. Les petites filles elles-mêmes, plus dociles d'ordinaire et plus attentives aux choses de la religion que les petits garçons, ignorent parfois, à un âge fort avancé, les vérités les plus élémentaires, et ont sur Dieu, la sainte Vierge, leur âme, la vie future, les sacrements, le Pape, la messe, et sur beaucoup d'autres points, des idées tellement extravagantes qu'elles font monter le sourire aux lèvres du catéchiste, malgré la profonde compas-

sion qu'elles lui inspirent. La cupidité des parents a attaché de très bonne heure ces pauvres créatures à la roue d'une machine, et c'est là toute leur éducation, tout leur idéal. Attendre avec impatience d'avoir quelques années de plus et une taille plus élevée pour doubler leur journée, secouer la tutelle des parents, et mettre de côté tout respect ; travailler douze heures du jour, en attendant la nuit, pour reposer les membres fatigués, et compter les jours qui séparent de la fête prochaine pour laisser les haillons de l'atelier, se vêtir, faire sa toilette et danser, voilà à quoi se réduit pour un grand nombre d'ouvriers la sanctification du jour de fête. Il faut avouer qu'un semblable état social est bien peu enviable, et cependant c'est celui d'un grand nombre de populations importantes.

Sans le vouloir, j'ai déjà indiqué la cause principale d'une si grande ignorance, et d'une si profonde dégradation : c'est la cupidité ; la sordide cupidité. Je dis la cupidité, parce qu'on ne peut supposer la *nécessité*, là où, d'autre part, règne le luxe et abondent les superfluités. C'est la cupidité qui, dès l'âge le plus tendre, arrache l'enfant et la petite fille, aux bras de sa mère et à la classe du maître, pour les abrutir dans l'atmosphère des ateliers. C'est la cupidité qui vend, pour le salaire d'une journée, ces âmes tendres et déli-

cates; et c'est la cupidité aussi qui achète et exploite ces âmes. Peu importe à ce père l'abrutissement de son fils, pourvu que le samedi, il voie entrer quelques pièces de monnaie de plus dans sa maison; peu importe à cet industriel l'abrutissement de cet ouvrier, pourvu que chaque année il entre quelques marchandises de plus dans son magasin. Personne n'échappe ici à une grave responsabilité; ni les riches ni les pauvres.

Devant cette épouvantable misère de l'âme, mille fois plus douloureuse que celle du corps; devant cette faim des intelligences, plus désastreuse que la disette du pain, que valent l'opulence d'une population, sa réputation de civilisation, la grandeur de ses édifices, le luxe de ses théâtres, le feuillage de ses promenades et de ses allées plantées d'arbres, les agréments de ses campagnes avec leurs villas et leurs maisons de récréation, si elles renferment dans leur sein de telles ignominies? Que valent les ouvriers qui portent le dimanche des vêtements de laine et de soie, assistent au théâtre, applaudissent la pièce nouvelle ou sifflent le chanteur mal habile et ne recherchent autre chose que le *pain et les jeux* « *panem et circenses* » des anciens romains dégénérés? Ainsi croît la mauvaise semence que le génie du mal répand abondamment sur une terre

si bien préparée pour ses fins ; ainsi les peuples se laissent prendre par le premier embaucheur qui les flatte pour les corrompre, et les corrompt pour les subjuguer. C'est ainsi que les peuples cessent d'être des peuples, pour se convertir en bêtes féroces, quand ils se révoltent, ou en vils troupeaux, quand ils se soumettent. Il arrive aussi qu'un peuple est ignorant au point de ne pas savoir ce qu'est l'obéissance noble et fière du bon citoyen : il n'entend par liberté que les revendications de l'anarchie, et par ordre que les bassesses de la servitude.

Si telles sont les conséquences du manque d'éducation religieuse des enfants, quelles seront celles d'une fausse éducation ?

XXXV

Du second danger que court l'enfance à notre époque : la fausse éducation.

Le plus grand danger pour l'homme, ce n'est pas l'ignorance ; la fausse science est pire ; comme il y a incontestablement un plus grand mal à se sentir empoisonné qu'à être privé d'aliments.

Or, l'enfance de nos jours, qui sera la génération virile et active de demain, se trouve exposée non seulement à l'ignorance dégradante dont

nous avons parlé dans le paragraphe précédent, mais encore aux effets désastreux d'une éducation empoisonnée. L'enseignement est libre, depuis que la loi a déclaré que tout était libre, sauf la vérité; et l'Église, dépositaire de cet enseignement, s'est vue privée de l'intervention efficace qu'elle exerçait dès les premiers siècles du christianisme dans les écoles! Ces écoles, en conséquence, peuvent être, quant à la religion, tout ce que voudra le maître; s'il est protestant, elles seront protestantes; s'il est spirite, elles seront spirites; s'il est juif, elles seront juives; s'il est athée, elles seront athées. L'État, qui a exclu Dieu de sa législation, ne s'occupe pas de semblables bagatelles. Et quand il s'occupe de questions religieuses il se contente et s'occupe seulement de démolir de temps en temps quelque église, pour procurer du travail au peuple souverain; de molester quelque couvent de pauvres religieuses, pour donner satisfaction à quelque personnage opulent qui convoite cet immeuble et son emplacement; d'attaquer quelque évêque qui a succombé à la tentation de parler haut et clair; de *désamortir* autant qu'il peut, et d'accomplir d'autres exploits de ce genre. Pour cela, il doit être permis à l'État moderne d'intervenir dans les affaires de la religion. Mais recommander l'enseignement public de l'Église, obliger le maître à enseigner d'une façon

honnête et loyale, comme on l'oblige à le faire pour l'hygiène domestique et le calcul décimal.... Horreur! Où aboutirions-nous avec un système si réactionnaire ? Vous demandez le rétablissement de l'Inquisition? Vous voulez retourner au fanatisme ?

Ainsi vont les choses dans notre malheureuse patrie, et si l'impiété ne profite pas autant qu'elle le pourrait des avantages que la loi lui donne, ce résultat est dû à la foi profonde de notre bon peuple, foi qui s'impose en plusieurs endroits, en dépit de la loi, et maintient dans le droit chemin ceux qui veulent lui demander protection et appui. Mais, enfin, il est certain qu'en beaucoup de points, l'impiété prévaut et que l'école est à peine chrétienne. Il est également certain que, dans plusieurs écoles, bien que, pour des considérations humaines, on n'ait pas supprimé l'enseignement matériel du catéchisme catholique, on enseigne en compensation des maximes qui tendent à le discréditer et à le faire passer aux yeux des élèves pour une matière ennuyeuse, un reste de la superstition des mères ou pour une mythologie curieuse, dont on ne peut se défaire, pas plus qu'on ne peut renoncer à d'autres vieilleries également ridicules.

Il y a des écoles où l'on dénigre la piété et la dévotion, en les présentant aux enfants innocents

et candides, sous les noires couleurs du fanatisme; on sème dans leurs tendres cœurs des doutes sur l'existence des peines et des récompenses de la vie future; on se raille cruellement du Pape et des prêtres. Dans d'autres, on inculque, sous le nom de religion, un vague sentiment pseudo-religieux, qui, sans imposer de devoirs, sans rappeler de préceptes, sans exiger de sacrifices, se contente de reconnaître à la création un auteur suprême dont on peut se passer en pratique, comme lui, dit-on, se passe de nous. Dans un grand nombre d'écoles, on enseigne, sous le nom de morale universelle, des devoirs fondés sur la seule raison naturelle, des vertus purement civiques, une honnêteté avec laquelle on peut canoniser tous les vices, pourvu qu'ils ne soient pas de ceux qui conduisent en prison.

Bien que, grâce à Dieu, il y ait peu d'écoles carrément athées, comme les premières dont nous avons parlé, il y a cependant, grâce à Satan, des écoles nombreuses, de la seconde espèce, non seulement dans les villes, mais même dans les bourgades et dans les hameaux, sans que les parents s'aperçoivent du mal épouvantable qu'elles font à leurs enfants, et sans qu'il puisse y être apporté remède par le curé qui n'a pas les moyens de s'opposer légalement à l'introduction d'une telle contrebande. Et l'enfance, accoutumée

à voir dans le maître un prodige de savoir, croit comme des oracles infaillibles les absurdités qui lui arrivent par un intermédiaire si autorisé à son point de vue. De cette enfance ainsi formée sortent, à la faveur des passions, à l'âge de la jeunesse, les demi-savants de café, qui dressent dans le village leur chaire en face de celle du curé; les gazetiers de journaux révolutionnaires, qui salissent de leur bave immonde les objets les plus respectables ; les apôtres des clubs, qui prêchent contre la propriété, pour se faire propriétaires ; en un mot les innombrables amis du peuple qui, comme des insectes pernicieux, s'agitent et se démènent dans cette boue immonde de nos révolutions.

L'ignorance et la fausse science marchent donc de pair et exercent d'un commun accord leur funeste influence. Remarquez-le ; dans les tristes jours de commotion sociale, la fausse science séduit, et l'ignorance est séduite; les faux savants commandent, et les ignorants leur servent de misérables instruments. Satan a, de la sorte, atteint son but infernal : il a tiré parti des uns, en les privant de la connaissance de la vérité; et des autres, en leur communiquant une fausse science.

Voilà la seconde raison pour laquelle l'enseignement catholique de l'enfance doit, de nos jours,

attirer spécialement l'attention du propagandiste catholique.

XXXVI

Ce que peut faire contre ces deux grandes plaies le propagandiste catholique.

Que doit donc faire aujourd'hui, en faveur de l'enfance, le propagandiste catholique ? La réponse se trouve clairement contenue dans les paragraphes que j'ai consacrés à exposer ses besoins les plus pressants : donner une bonne instruction aux ignorants, corriger l'instruction vicieuse de ceux qui ont été imbus de faux principes.

Comment ? Ici commence la partie difficile du problème. Il en coûte peu, me direz-vous, de connaître la maladie et de signaler le remède ; mais il est difficile d'appliquer ce remède ; et plus difficile encore de l'employer avec fruit. Je reconnais, amis lecteurs, le fondement apparent de votre défiance ; je jette toutefois un regard en arrière, et j'examine le passé de l'Église catholique, à laquelle nous nous faisons gloire d'appartenir, et je n'y trouve que des motifs de confiance.

L'ère qui voit entrer le catholicisme en relation avec l'État civil sur la question de l'enseignement n'est pas nouvelle, par bonheur. Lorsqu'il se mon-

tra pour la première fois au monde, le catholicisme trouva pareillement des écoles impies et une jeunesse et une enfance élevées d'une façon impie. Plus tard, lorsque l'empereur Constantin lui eut accordé la paix et qu'eut été fermée l'ère des persécutions sanglantes, il sortit de l'enfer un monstre que semblent avoir pris pour modèle plusieurs de ceux qui, aujourd'hui, nous vexent et nous tyrannisent. Ce monstre couronné était aussi un empereur ; il avait été catholique et devint plus tard apostat ; il se mit à employer contre le catholicisme une arme plus terrible que le fer et le feu : la tactique infernale d'un enseignement pervers. Il fit bannir des écoles de l'Empire le catéchisme chrétien ; il ordonna d'expliquer de nouveau aux enfants les erreurs du paganisme, afin que les fils de la foi se vissent dans la cruelle alternative, ou de demeurer dans l'ignorance, ou d'absorber le poison d'une fausse science.

L'Église catholique reconnut le nouveau genre de persécution qu'on employait contre elle, et acceptant le défi, elle se hâta de repousser l'attaque. Les moyens qu'elle employa et avec lesquels elle remporta la victoire furent analogues à ceux par lesquels on la combattait. On l'attaquait par l'école exclusivement païenne ; eh ! bien, elle répondit par l'école exclusivement catholique.

Lorsque l'empire romain disparut, emporté

par les invasions des barbares, ce ne fut plus l'enseignement païen qui fit courir un grand danger à la jeunesse catholique, mais l'ignorance brutale des nouveaux vainqueurs. D'épaisses ténèbres couvrirent le monde ; le guerrier barbare se faisait gloire de ne pas savoir lire et l'Église, en lui imposant sa foi, réussissait rarement à en faire un homme véritablement instruit dans la religion. En présence de ce nouveau danger, l'Église n'oublia pas d'employer l'unique moyen par lequel elle pouvait le conjurer : l'école catholique. Elle fonda des écoles dans ses cathédrales et dans ses monastères ; elle les soutint et les agrandit pour le pauvre peuple, plus encore que pour les grands, par toute sorte de stimulants, de priviléges et de récompenses. On fut alors redevable à l'école catholique de la conservation de la science dans les classes populaires.

On voit renaître aujourd'hui, pour notre malheur et pour notre honte, un nouveau paganisme et une nouvelle barbarie. L'enseignement séparé de la religion tend à devenir, avant longtemps, non pas seulement païen, mais athée ; et les classes populaires, privées de la plus vulgaire notion de leurs devoirs, vont être presque aussi barbares que les barbares du moyen-âge. Pour ceux-ci, l'unique école était le champ de bataille ; l'unique science, l'art de la guerre ; l'unique livre, la

hache, la lance et la massue. Pour ceux-là, l'unique école est très souvent l'usine; l'unique science, l'industrie; l'unique livre, l'outil ou le métier. Et comme l'âme humaine s'asphyxie et dépérit aussi bien dans la poussière des combats que dans la fumée du charbon de terre, ainsi est-elle également dégradée et par la barbarie des camps et par la barbarie de l'usine. En conséquence, contre le nouveau paganisme de la science athée et contre la nouvelle barbarie de l'exclusivisme industriel, l'Église recommande encore son remède universel : l'école catholique.

Oui, l'école catholique s'élevant aujourd'hui en face de l'école officielle athée, comme au temps de Julien l'Apostat elle s'éleva en face de l'école officielle païenne ! L'école catholique recueillant chaque soir et chaque dimanche les enfants des ouvriers comme au moyen-âge elle recueillait les enfants des guerriers ; s'élevant à côté de l'église paroissiale et en face de l'usine, comme elle s'éleva alors à côté de la cathédrale et du monastère et en face du château-fort ! L'école catholique l'emportant sur les autres en tout ce qui est utilité, en sagesse et en tout véritable progrès ; répandant la lumière et la science dans toutes les branches, depuis l'instruction agricole la plus vulgaire jusqu'au plus savant calcul astronomique, mais formant tout, vivi-

fiant tout avec l'esprit du catholicisme, et faisant tout tourner à la défense de la foi et à l'amélioration des mœurs. A ce compte nous régnerons toujours sur le monde, parce que nous sommes la vérité; mais à la condition que nous nous assurerons cette royauté en enseignant toujours la vérité au monde, et en particulier aux enfants et aux pauvres. Et pour cela, l'école catholique, et toujours l'école catholique; nous ne nous lasserons jamais de le répéter.

Dieu, qui assiste continuellement son Église et lui envoie des inspirations diverses, selon les différentes nécessités qu'elle éprouve, a déjà suscité dans le cœur des catholiques de notre temps l'apostolat de l'école catholique. Et cette impulsion divine augmente encore et se fait sentir davantage de jour en jour.

XXXVII

Des écoles nocturnes et dominicales.

Comment les catholiques doivent-ils correspondre à cette impulsion d'en haut et concourir à cette grande œuvre?

L'apostolat de l'école catholique présente deux aspects, qui le disputent en importance. Et d'abord, il peut s'étendre aux hautes études,

depuis l'enseignement secondaire jusqu'à l'enseignement supérieur qui couronne et complète chacune des carrières littéraires. On travaille déjà à ce résultat par la création des Instituts et Universités catholiques, où les familles qui désirent pour leurs enfants un enseignement solidement chrétien, ont l'assurance de le trouver pur, complet et digne de toute confiance. L'Espagne possède déjà quelques-uns de ces établissements, qui rivalisent avec ceux de l'État et même l'emportent sur eux par leurs brillantes et fortes études et par leur discipline excellente. C'est là une conception grandiose et appelée à de magnifiques résultats, si elle peut se développer activement et sans se laisser arrêter par les contradictions. On saura, au moins, d'une façon certaine, qu'il y a des écoles où la jurisprudence, la médecine, les sciences abstraites, en un mot, toutes les branches de la science humaine, sont traitées au point de vue catholique, et subordonnées à la foi et à la morale, règles suprêmes et absolues avec lesquelles la véritable science ne peut jamais être en opposition. Ce n'est pas là toutefois la question qui nous occupe en ce moment.

L'apostolat de l'école catholique doit s'exercer encore d'une façon plus active au moyen de l'enseignement primaire. Le propagandiste catholique peut donner cet enseignement de deux manière-

res : ou dans les écoles dominicales, ou dans les écoles nocturnes de chaque jour. La première manière est le minimum que l'on puisse faire; c'est aussi la plus facile; la seconde est la plus avantageuse, bien qu'elle présente quelques difficultés.

Rien n'est plus simple que l'organisation d'une école dominicale. Ce n'est une question ni d'intelligence, ni de capitaux. C'est purement et simplement une affaire de bonne volonté (1). Un local suffisant pour recevoir cinquante enfants; un crucifix ou une image de la sainte Vierge pour les sanctifier; quelques gravures pour récompenser les présences; voilà les premiers éléments d'une bonne école. Trois personnes de bonne volonté suffisent pour diriger le nombre d'élèves que nous avons indiqué. J'ai remarqué que les enfants écoutent toujours ceux qui les appellent, surtout si on leur donne quelque chose, ou simplement si on les caresse. Par conséquent, ils ne feront pas défaut. On les divisera en trois groupes, selon le degré de leurs connaissances. Chaque groupe se disposera en cercle ou en carré, et le catéchiste se placera au milieu. Pour lui et pour les enfants, l'heure destinée à l'instruction s'écoulera avec une rapidité étonnante. Le maître excitera l'attention

1. En France, l'ouverture de ces écoles nocturnes ou dominicales ne serait possible qu'autant que le curé aurait son brevet d'instituteur ou aurait à sa disposition un instituteur breveté. *Note du traducteur.*

en variant fréquemment son langage, en entrecoupant le dialogue de récits intéressants, qu'il accompagnera de commentaires pleins d'à-propos. L'enfance aime les contes. Voulez-vous rendre attentif un groupe de révoltés qui s'en vont se querellant, folâtrant ou promenant autour d'eux des regards inquiets? Voulez-vous qu'ils vous aiment, vous écoutent, vous dévorent des yeux? Racontez-leur dans tous ses détails un événement historique, la vie d'un saint, un exemple tiré de la Sainte Écriture. Faites que la maxime ou le commentaire jaillisse spontanément du fait raconté, et ne craignez pas qu'on l'oublie jamais. Vos disciples trouveront que l'heure est courte et ils en viendront à vous prier de continuer; et si alors vous savez laisser comme en suspens leur curiosité, leur attention vous est assurée pour la prochaine conférence. N'omettez pas de faire une prière et de la faire avec foi et piété au commencement et à la fin de votre heure de classe. Donnez toujours, quelque peu que ce soit, mais ne vous retirez jamais sans donner. Je vous l'assure, Dieu vous paiera par d'abondantes consolations, le sacrifice que vous lui aurez fait de votre commodité et les enfants vous paieront par de nombreux témoignages de reconnaissance.

Les écoles dominicales dirigées avec zèle et application, sans vaine ostentation, sans avoir la

prétention de faire figurer sur les tableaux statistiques plusieurs centaines d'enfants, mais avec le seul désir que ceux qui les fréquentent en sortent parfaitement instruits; en mettant d'accord l'enseignement théorique et la pratique de la religion, c'est-à-dire en prescrivant aux enfants la confession et la communion fréquentes, l'assistance aux exercices du culte; en leur inspirant l'horreur du blasphème, des jeux prohibés, des indécences; les écoles dominicales ainsi dirigées et multipliées dans les grands centres de population, seraient une arme très puissante, un auxiliaire excellent de la paroisse, un remède efficace contre l'indolence ou l'indifférence des parents.

Cependant, toutes les personnes pieuses ne comprennent pas le mérite de cette bonne œuvre ! Distribuez cette aumône de l'instruction, vous qui aimez Dieu et votre prochain; distribuez-la pour l'amour des deux, puisqu'il y a plus de charité à nourrir les âmes que les corps. Il y a tant d'âmes qui ont faim et tant de cœurs qui défaillent !

Je ne parlerai pas ou je ne dirai que très peu de chose des écoles nocturnes. L'enseignement y est donné d'une manière plus assidue, et par conséquent il peut y être plus varié. La partie catéchistique doit n'y entrer, en apparence, qu'accidentellement, mais en réalité, elle y doit occuper

la place principale. On doit donner une grande importance à la lecture, à l'écriture, à l'arithmétique, à la géographie, en un mot, à toutes les notions dont le peuple peut facilement comprendre l'utilité. Après cela, il doit y avoir un entretien sur la religion en forme de conférence ou de controverse, une ou deux fois chaque semaine. L'arithmétique elle-même, la géographie et tout le reste doivent être accompagnés et entremêlés d'exemples, de maximes et de comparaisons catholiques qui, avec l'amabilité de caractère du professeur, feront pénétrer le catéchisme comme par enchantement, même dans les cœurs les plus prévenus. Nous faisons cette observation, parce que l'école nocturne est destinée spécialement aux enfants plus âgés, à ceux qui sont presque adultes. Que l'on pratique auprès d'eux la propagande si efficace de la brochure et du tract; il restera toujours quelque chose de cette semence jetée comme par hasard.

L'école nocturne quotidienne requiert une plus grande habileté et de plus abondantes ressources; mais, en échange, comme le succès en est assuré! Une bonne école de ce genre peut, en très peu de temps, former pour Dieu et pour la société un noyau de jeunes gens catholiques arrachés à l'impiété et aux sectes antisociales. Si on pouvait y ajouter une bibliothèque populaire choisie, oh!

alors, n'en doutez pas, amis lecteurs, on verrait croître pour Dieu une moisson vigoureuse et abondante, et cette bonne œuvre nous paraîtrait incomparablement supérieure à toutes celles auxquelles peut se dévouer le chrétien qui aime Dieu et ses semblables.

XXXVIII

D'une autre classe de personnes très digne des soins dévoués du propagandiste catholique : nous voulons parler de la classe ouvrière.

Non, nous ne pouvons détourner nos regards du travailleur, maintenant que l'impiété le considère également pour en faire d'abord son complice et ensuite sa victime. Nous ne pouvons omettre de parler ici de cette classe ouvrière, qui, étant données les conditions spéciales de notre situation, est aujourd'hui une puissance formidable, une puissance que nos ennemis veulent utiliser pour le mal, et que pour ce motif nous devons nous efforcer d'utiliser pour le bien. Oui, bien aveugle est celui qui ne le voit pas ; la révolution, ennemie du catholicisme, veut avoir à sa disposition les soldats et les lettrés, les fonctionnaires et les magistrats, mais surtout l'ouvrier. Depuis des années déjà, la propagande infernale ne pour-

suit guère d'autre objet que celui-là : décatholiciser, déchristianiser l'ouvrier. L'impiété serait reine du monde, le jour où elle serait entièrement maîtresse de ces innombrables phalanges de fils du peuple qui remplissent nos usines et nos ateliers. Tous ses efforts tendent à obtenir ce résultat.

Et il est pénible d'être obligé de confesser qu'elle l'a obtenu en grande partie. Grâce à diverses causes funestes, que nous n'avons pas à énumérer ici et dont nous avons parlé assez haut et assez clair dans la brochure intitulée : *Le foyer et le clocher*, la situation de l'ouvrier espagnol, surtout dans nos provinces les plus industrielles, est déplorable sous le rapport de la religion et des mœurs. Oui, amis lecteurs, elle est déplorable, il ne faut pas se le dissimuler. Je ne veux pas indiquer la part de responsabilité qui revient à chacun dans cette ruine, que nous déplorons tous, des bonnes mœurs dans la classe ouvrière. Il importe moins de savoir par quels chemins nous sommes arrivés à cette douloureuse extrémité, que de chercher à tout prix le moyen d'en sortir. Il est certain que les pauvres classes laborieuses, en général, sont complétement dévoyées aujourd'hui ; aveugles et inconsidérées, sourdes à la voix amie de la religion qui les appelle, elles se laissent conduire, ou mieux égarer et précipi-

ter dans l'abîme, par les apôtres menteurs des idées nouvelles, auxquels l'enfer semble avoir confié cette funeste mission. Les effets sont déjà sous nos yeux, nous les touchons. Un athéisme effronté dans les croyances, un matérialisme cynique dans les mœurs, le relâchement des liens de la famille, une brutalité dégoûtante cachée sous les dehors d'un langage plus châtié et d'un extérieur plus recherché ; voilà les qualités qui font d'un grand nombre de nos ouvriers des êtres souvent bien coupables et presque toujours très malheureux. Le prêtre est pour ces infortunés un objet d'horreur ou de cruelle dérision; le maître est toujours un tyran, l'épouse une esclave, les fils une charge insupportable, la société une ennemie. Dieu fait défaut au milieu de ces multitudes ivres de jouissances matérielles et chaque jour plus avides de ces mêmes jouissances. Dieu manque, et lorsque Dieu fait défaut, qui peut remplir ce vide immense, sinon le démon son ennemi ?

Une restauration est urgente; il faut reconstruire sur des bases indestructibles cet édifice de la foi que les ennemis attaquent avec tant d'acharnement et que menace une ruine épouvantable. Mais en quoi doit consister cette restauration ? A quels points principaux doit s'appliquer d'abord cette propagande de reconstitution catholique ?

Les voici :

Rectifier les idées équivoques, dissiper les préoccupations ridicules, réveiller les saines croyances, si elles sont comme endormies, les faire revivre si, par malheur, elles avaient complétement disparu, réformer les mœurs, créer des habitudes de sobriété, de respect et d'amour, à la place des habitudes actuelles de libertinage, de mépris et de haine; voilà ce qui s'appelle une restauration.

Voilà la restauration dont a besoin une partie de notre classe ouvrière.

Trois courants pestilentiels et empoisonnés circulent aujourd'hui au milieu du peuple des usines, des ateliers et des champs, et y produisent trois horribles fléaux, comparables à la gangrène.

Un courant de fausse science.

Un courant de fausse fraternité.

Un courant de faux bien-être.

Nous savons assez où se trouvent les antres ténébreux où s'élaborent de tels programmes; nous savons assez d'où partent les fils conducteurs d'une pareille électricité. Dans les conciliabules sataniques où l'on a juré de faire la guerre à Dieu, à son Christ et à son Église, on a compté sur le travailleur comme sur un auxiliaire docile; on a eu soin de former autour de lui cette atmosphère de fausse *science*, de fausse *fraternité* et de

faux *bien-être*, paroles qui le séduisent et l'enchantent ; et par malheur, le nombre de ceux qui combattent dans cette horrible croisade, à bon escient ou sans le savoir, sont bien nombreux. Vous voulez que je vous expose simplement et pleinement le sens de ces trois mots ? J'y consens volontiers.

Fausse science.— Au nom de cette fausse science, on commence par inculquer au travailleur le mépris du prêtre et de son enseignement. Le catéchisme catholique est une vieillerie surannée. Il n'y a plus pour croire en Dieu que les imbéciles, pour aller à la messe et communier que les sots. Toute pratique religieuse est une superstition, tout blasphème un acte de souveraine indépendance ; la soumission est un esclavage, la patience une abjection. Tout est préférable au catholicisme : le protestantisme avec ses incertitudes, le spiritisme avec son manque absolu de sens commun, l'athéisme avec son affreux désespoir.

Fausse fraternité. — Les hommes sont frères ; mais le riche est un tyran qu'il faut renverser. Ce n'est pas la charité qui unit les pauvres entre eux, mais la haine commune contre celui qui a réussi à s'élever au-dessus du niveau ordinaire par son travail, son talent ou sa fortune. Tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils servent à cette fraternité

de haines et de rancunes pour obtenir le résultat désiré. La grève est-elle nécessaire ? Qu'on la décrète.

Faut-il recourir à la menace ? Qu'on profère des menaces. L'heure est-elle à l'incendie ? A l'œuvre et voilà le pétrole ou la dynamite, système encore plus expéditif.

Faux bien-être. L'homme est né pour jouir et pour jouir sur la terre. La jouissance est le ciel du travailleur ; la misère son unique enfer. Il met sa félicité dans l'or, les spectacles et la débauche. Les douceurs tranquilles du foyer, les joies de la famille, les saintes expansions de l'amour conjugal et paternel ne valent pas une heure de fête bruyante au café ou dans un estaminet entre quelques amis et amies de confiance. Enfin si l'homme n'est que matière, la matière doit trouver son plaisir à se procurer des jouissances dignes d'elle.

Ainsi parlent au pauvre travailleur ses nouveaux apôtres; ainsi l'égarent-ils. Non point qu'ils lui présentent toujours d'une façon si brutale leurs honteuses doctrines; le diable a beauconp d'esprit; il en a plus que cent rhéteurs. Mais, à la fin, d'une manière ou d'une autre, au moyen de détours ou en allant droit au but, au grand jour ou dans les ténèbres, il arrive toujours au même but, c'est-à-dire qu'il amène toujours le travail-

leur actuel à ne pouvoir se présenter le front haut parmi ses camarades, éviter d'être mis de côté, ou être reçu avec le sourire du dédain ou d'une pitié affectée, qu'en marchant par le chemin de cette fausse lumière qui enseigne à mépriser l'Église, de cette fausse fraternité qui enseigne à se moquer de l'autorité, de ce faux bien-être qui consiste à se procurer chaque jour les jouissances les plus grossières.

Travailleurs, mes amis, vous qui voyez de si près ce qui se passe dans votre classe, est-ce là, oui ou non, la pure vérité ? Les choses se passent-elles ainsi, oui ou non ?

Voilà donc pourquoi, à cette triple perversion des idées par la fausse science, des sentiments par la fausse fraternité, et des mœurs par le faux bien-être, il faut opposer la restauration de l'ouvrier au moyen de la science catholique, c'est-à-dire de la foi; de la fraternité catholique, c'est-à-dire de la charité ; du bien-être catholique, c'est-à-dire de la résignation et de l'espérance. Programme complet d'apostolat chrétien qui répond pleinement au programme infernal que viennent inaugurer nos ennemis.

Je ne sais si la question a été posée en ces termes par les illustres fondateurs des *Cercles catholiques ouvriers* en France et dans notre patrie.

Dans le paragraphe suivant, je montrerai le

moyen facile et assuré de réaliser ces trois parties du programme, avec le concours efficace des *Cercles*.

XXXIX

Quels remèdes apporter a ces trois plaies principales de la classe ouvrière à notre époque ? Des Cercles catholiques.

Il me reste à signaler trois points, qui me semblent capitaux, pour le relèvement de la classe ouvrière.

Le relèvement de ses idées au moyen de la véritable science : la foi catholique.

Le relèvement de ses sentiments au moyen de la véritable fraternité; la charité catholique.

Le relèvement de ses mœurs au moyen du vrai bien-être : la pratique de la morale catholique.

Les *Cercles catholiques ouvriers* peuvent réaliser complétement ce magnifique apostolat. Le *Cercle* est une association de travailleurs se proposant de s'instruire, de s'encourager et de se corriger mutuellement, d'après la doctrine, l'esprit et les pratiques du catholicisme. Le *Cercle* a le caractère d'abord d'une académie, et ensuite d'une congrégation. Son organisation est très simple. Après avoir acquis un local qui ait les proportions convena-

bles pour les pratiques religieuses, pour l'instruction et la récréation, les associés, sous la direction d'une personne compétente et toujours en union avec le curé, se proposent de grouper là tous ceux qui ne rougissent pas du nom de Jésus-Christ et désirent en même temps réaliser, chacun de son côté et pour sa part, de nouvelles conquêtes parmi ceux de leurs frères qui ont perdu la foi, ou qui l'ont laissée s'attiédir en eux, à la condition, toutefois, que la vacillation ou l'affaiblissement de la foi cesseront dans l'associé nouveau au moment où il mettra le pied sur le seuil du *Cercle*. Le *Cercle* doit être un foyer de puissante attraction et de bons exemples; personne ne pourra donc en faire partie, qu'après avoir fait auparavant profession de sa foi, et pris l'engagement de ne pas faillir à cette foi. Le Comité directif du *Cercle* doit être inflexible sur ce point. Douze hommes de foi et de mœurs irréprochables auront plus d'influence dans une localité que quatre cents de croyances amoindries et de conduite douteuse.

Le *Cercle* doit posséder avant tout un *oratoire* pour la pratique des actes religieux et une *école* où l'instruction sera donnée et reçue. Les dépendances destinées aux récréations honnêtes seront très utiles, mais non essentielles.

J'ai parlé d'un *Oratoire*, et dans un *Cercle* bien organisé, je ne me contenterais pas à moins. Toute

œuvre catholique qui ne porte pas le sceau de la piété, est une œuvre morte, un arbre sans sève, un phare sans lumière. La seule propagande par les moyens humains, c'est-à-dire celle qui donne la principale importance à la discussion, aux conférences publiques, à la diffusion des bons livres, etc., est et sera toujours stérile. Elle sera un effort de l'homme, et l'effort de l'homme est impuissant à faire les œuvres de Dieu. Il doit donc y avoir un *Oratoire*, non-seulement comme une dépendance de luxe que l'on montre aux visiteurs et qu'on loue pour l'élégance de son ornementation, mais un *Oratoire* où l'on *prie*, m'entendez-vous, amis? où l'on fait des prières, où l'on communie, où l'on entend la parole de Dieu, où l'on trempe et fortifie son cœur pour le mettre en état d'affronter les combats du monde; un *Oratoire* qui soit comme une succursale de l'église, un écho et un auxiliaire de la paroisse en toutes choses.

L'*école* est également indispensable. Là, outre les classes gratuites de lecture et d'écriture ouvertes pour les associés qui en ont besoin, on peut faire fréquemment des conférences religieuses sur les points les plus attaqués de la religion, sur les notions historiques les plus fréquemment altérées par l'impiété, sur l'économie politique et domestique dans ses rap-

ports avec le catholicisme, etc. Là, on doit rencontrer tous les jours les meilleures revues qui se publient dans le monde pour la défense de notre foi; là, l'ouvrier doit avoir à sa disposition tout livre ou feuilleton publié dans le sens catholique et dont le style peut l'intéresser en quelque manière. Pour me résumer, le *Cercle* doit réussir à être un véritable foyer d'instruction et de moralisation populaire, un perpétuel antagoniste du club, une pépinière de familles honnêtes et chrétiennes.

Plus de quatre ouvriers honnêtes sentent en ce moment, en me lisant, leur cœur battre plus fort et plus vite, pressés qu'ils sont du très vif désir de voir une description si intéressante devenir promptement une réalité dans leur cité ou dans leur bourgade. Du courage, mes amis ! Il suffit que vous soyez douze hommes de bonne volonté pour former le noyau d'une de ces institutions. Vous ne seriez ni catholiques ni espagnols, si vous vous arrêtiez devant les difficultés qui pourraient s'opposer à votre projet. Groupez-vous, groupez-vous ! l'union fait la force, non seulement la force physique, dont vous n'avez pas besoin ici, mais la force morale qui vous est nécessaire. Cette force morale vous rendra respectables aux yeux des méchants qui se verront forcés d'admirer en silence l'énergie de votre foi et la

fermeté et la solidité de vos convictions catholiques.

Ne vous découragez point si votre œuvre ne présente pas d'abord la grandeur et l'éclat des œuvres du monde. Je sais d'avance que votre *Cercle* ne sera pas aussi fréquenté que les casinos où l'on vise sans beaucoup de scrupule les passeports des aspirants. Il est naturel que là où l'on exige une moralité sévère et une orthodoxie irréprochable, où jamais on ne transige quand il est question de la foi et du devoir, on ne voie pas accourir empressées ces foules à la conscience large et peu délicate qui remplissent nos cafés et nos clubs.

Il est naturel que votre maison soit moins sympathique à certains yeux, vos conversations moins agréables à certaines oreilles. On n'exige pas de vous le nombre, mais la qualité. Ne savez-vous pas qu'une quantité petite, très petite de levain, suffit pour faire fermenter la pâte ? Ainsi nous l'a appris le Sauveur ; et qui sait si votre *Cercle* ne sera pas, au milieu d'une population considérable, ce peu de levain qui réussira, avec le temps, à lui communiquer pleinement la bonne odeur et la bonne saveur du Christ. En avant donc, modestes fils d'ouvriers ! Soyez les apôtres de la régénération de vos frères dévoyés ! L'influence du prêtre auprès d'eux est bien faible,

parce qu'ils ne l'écoutent pas et il ne peut pas se mêler à leurs réunions. L'influence du bon livre est peu considérable, s'il n'y a personne qui le mette dans leurs mains ; vous devez être le pont qui relie à la religion et au prêtre cette classe qui paraît avoir rompu avec eux toutes sorte de relations; c'est votre parole franche, sinon éloquente, sincère, sinon cultivée, qui sera écoutée avec intérêt et profit, parfois peut-être avec beaucoup de fruit. C'est à vous qu'il appartient de réaliser la belle idée du salut de l'ouvrier par l'ouvrier, et d'être comme le fil conducteur par lequel descendent du cœur de Jésus dans tant de cœurs désolés la foi,la lumière, l'amour et l'espérance.

Plaise à Dieu que nous voyions bientôt nos belles régions industrielles semées de *cercles catholiques ouvriers*, comme nous les avons vues jusqu'ici infestées par tant de centres de propagande impie et empoisonnée ! Que Dieu le veuille ! Mais il me semble qu'il le voudra si nous le voulons nous-mêmes.

XL

De la propagande au moyen de la presse et du bien considérable et varié que l'on peut faire par ce moyen.

C'est ici le lieu le plus convenable pour nous occuper de la propagande du bien, au moyen de

la presse, et spécialement au moyen des publications légères qui doivent constituer aujourd'hui sa forme la plus ordinaire et la plus usuelle.

Le XIX^e^ siècle, nous l'avons dit ailleurs, n'est pas un siècle aussi penseur que quelques-uns ont cru pouvoir le dire à sa louange; c'est un siècle liseur. On lit plus aujourd'hui en un an qu'on ne lisait autrefois en un siècle. On lit, ce n'est pas assez dire, on dévore les livres ; aussi bien, la lecture est-elle très souvent indigeste. Mais le fait public et indéniable c'est qu'on lit, et qu'on lit continuellement. La presse ne cesse pas de donner à l'avidité des peuples livre sur livre, écrit sur écrit, journal sur journal. La presse est donc la reine du siècle, et de son trône de papier elle dirige parfois l'opinion, et des milliers de fois elle l'égare misérablement.

Elle l'égare, avons-nous dit ; et c'est dans ce but que l'enfer envoie son inspiration à la presse et que la presse seconde l'inspiration de l'enfer avec une docilité effrayante. Jetez un regard sur le théâtre de nos luttes, et vous verrez la déplorable complicité de la presse dans l'œuvre du mal. Nous demandons pardon d'entrer dans des détails que tout le monde a actuellement sous les yeux.

Puis donc que la presse s'est alliée si facilement à l'enfer pour corrompre, serait-il difficile

d'en faire l'auxiliaire de Dieu pour sauver? Non; l'invention de Guttenberg, indifférente en elle-même, a débuté au XV^e^ siècle en imprimant les saintes Écritures; quel inconvénient y aurait-il à s'en servir sur une grande échelle, pour la vérité, puisqu'on en a tant abusé pour l'erreur? Aucun. C'est une question d'activité de la part des enfants de l'Église. Emparons-nous de cette arme puissante, de ce bélier formidable; plaçons-le en face de l'ennemi, et servons-nous en avec constance et intrépidité; faisons en sorte que nos feux éteignent les siens; que nos attaques repoussent les siennes; c'est là notre plan; exécutons-le et la presse deviendra le grand apôtre du XIX^e^ siècle.

Considérons donc comme un devoir de travailler tous, plus ou moins, dans ce camp. Voués à la défense et à la propagande de la vérité, ne perdons pas l'occasion de recommander un bon livre, de faire circuler un bon journal, de recueillir et de faire disparaître une feuille immonde, de faire réimprimer à nos frais un article important, etc., etc. Mettons à contribution nos relations et nos amitiés pour les faire concourir à ce but si louable et si désirable. Ne le perdons pas de vue dans nos visites, dans notre atelier, dans notre bureau, jusque dans la frivolité de nos récréations. Additionnons chaque mois ce que nous

avons fait pour arracher des victimes à l'impiété, et pour gagner des disciples au catholicisme, et nous nous réjouirons dans le Seigneur du fruit de nos travaux ; ou, s'ils ont été infructueux, nous nous consolerons en pensant qu'au tribunal de Dieu on examinera et on récompensera moins le résultat obtenu que le travail consacré à l'obtenir. Nous travaillerons beaucoup, énormément, et il nous semblera que nous ne faisons rien, parce que nous considérerons uniquement tout ce qui nous reste à faire.

Combien notre conduite ordinaire est différente sur ce point ! Si nous jetons quelques pièces de monnaie dans le tronc d'une œuvre pieuse, si nous assistons de temps à autre à telle ou telle réunion ou société de bienfaisance, il nous semble que nous avons déjà rempli une grande mission et que nous pouvons nous reposer sur nos lauriers. Quand Dieu nous montrera au grand jour tout ce qu'ont fait les impies pour le triomphe de l'impiété, combien de catholiques qui se croient actuellement catholiques excellents et exemplaires, baisseront la tête et seront confondus devant le redoutable: « *serviteur paresseux* », que le Juge Suprême prononcera contre eux.

Mais où trouver les fonds nécessaires ? dira quelqu'un. On peut et on doit faire beaucoup, c'est vrai ; mais tout cela coûte beaucoup. Je le

demande, en ce moment, où trouvera-t-on les ressources ?

XLI.

Réponse à la question qui termine le paragraphe précédent.

Vous avez raison, en effet, mon ami; l'argent est le nerf de la guerre, et, conséquemment, un élément indispensable pour la bonne propagande. Il y a à faire des distributions, et il faut acheter ce qu'on doit distribuer, parce que, malheureusement les progrès du siècle n'ont pas même pu obtenir que les imprimeurs impriment gratuitement. Il est donc nécessaire de compter avec les fonds. Nous allons traiter cette question ennuyeuse.

Je suppose que vous appartenez à l'une des trois classes suivantes : à la classe riche, à la classe pauvre, ou à la classe moyenne.

Êtes-vous riche ? Dans ce cas, vous aurez un budget ordinaire de vos dépenses, n'est-il pas vrai ? sur lequel figureront premièrement vos frais les plus indispensables pour la nourriture, le vêtement. Après cela, figurera une autre espèce de dépenses

moins importantes, relatives aux agréments, à la maison de campagne, à la calèche, aux meubles de luxe, etc. Enfin il y en aura une troisième, moins importante encore, relative aux plaisirs. Soyez persuadés que je ne parlerai ici que des plaisirs reçus, tels que le théâtre, les réunions de famille, les parties de chasse, etc. Eh ! bien, y aurait-il quelque inconvénient, vos rentes subiraient-elles quelque diminution, votre position sociale déchoirait-elle, si, parmi ces dépenses, les unes nécessaires, les autres de convenance, les autres purement de plaisir, vous en introduisiez d'un autre genre en faveur de la propagande des bons livres ? Assurément, vous ne vous appauvririez pas pour cela. Une famille opulente dépense en un an plusieurs milliers de francs en frivolités. Je n'entreprends pas aujourd'hui, ami lecteur, de vous disputer le théâtre, le casino, la maison de campagne, la chasse, les soirées fréquentes. Non ; mais si vous consacriez la trentième partie de ce que vous dépensez en toutes ces choses, à la diffusion de la bonne presse, sans vous priver d'aucune jouissance et sans paraître moins heureux, on verrait incontestablement circuler dans toutes les classes de la société beaucoup de bons livres qui dorment maintenant couverts de poussière dans le magasin du libraire. Et à la suite de ces bons livres circuleraient aussi quel-

ques bonnes maximes et quelques bons ouvrages; tout cela se tient comme les anneaux d'une même chaîne. Vous semble-t-il maintenant si difficile de trouver de l'argent pour cet apostolat bienfaisant? Ne soyez pas avare, mon ami; et dans quelques années, lorsque vous sortirez de ce monde, il vous importera très peu de laisser quelques milliers de francs de moins; en échange, il vous sera très avantageux de trouver, en entrant dans votre éternité, quelques bonnes actions de plus.

Mais je suppose que vous n'êtes pas opulent, que vous occupez une situation moyenne, vivant de votre emploi, à l'abri de la gêne, mais ne pouvant dépenser votre avoir en prodigalité. Ne vous alarmez pas; la propagande n'est pas une œuvre qui exige de grands capitaux. Les publications ont tellement baissé de prix, leur format a été tellement réduit, qu'il est très facile, avec peu d'argent, d'acheter beaucoup pour votre usage et votre distraction. De plus, la propagande des bons livres peut mieux se faire avec des ouvrages de petit format qu'avec des volumes plus considérables. Aujourd'hui, il y a des feuilles catholiques qui se distribuent pour le prix de 1 franc 25, 1 franc 15, et même cinquante centimes le cent; cent feuilles peuvent instruire et récréer cent familles, et tout cela vous coûte la

modique somme d'un franc au plus. Avez-vous oublié qu'il ne s'agit pas seulement de vos efforts isolés? Ne savez-vous pas que quelques centimes réunis forment un franc et que cinq francs forment un écu? Je veux dire que vos efforts, réunis à ceux de votre ami, et ceux-ci unis aux efforts d'autres amis, peuvent parvenir à former une somme dont les résultats seront prodigieux. C'est pour cela qu'on vous invite toujours à vous associer. Ne regardez pas ce que vous pouvez tout seul. Voyez ce que pourront tous ceux qui pensent, travaillent et concourent à la même œuvre que vous. Et devant Dieu, vos quelques centimes ne vaudront pas moins que la grosse pièce d'argent ou d'or du riche.

Enfin, êtes-vous pauvre? Vous ne pouvez pas offrir votre obole, parce que vous ne l'avez pas? Offrez votre coopération morale et matérielle : c'est-à-dire aidez la propagande en facilitant la distribution et la circulation des publications que les autres ont achetées; en les introduisant dans la maison de votre voisin, où vous aurez plus facilement entrée, par le fait même que vous êtes pauvre comme lui; en vous offrant pour les distribuer, lorsque vos affaires vous le permettent; et en aidant aussi de votre obole, lorsque vous l'avez dans votre modeste escarcelle. Si vous ne pouvez pas la donner, ne vous découragez pas;

donnez ce que vous recevez des autres ; soyez le canal et l'aqueduc, puisque vous ne pouvez être ni un réservoir, ni une source. En cette matière, les pauvres peuvent faire plus que les riches, puisqu'ils voient les besoins de plus près. Vous semble-t-il maintenant si difficile de participer à cette bienfaisante propagande ?

XLII

Combien doit être industrieux sur ce point particulier le zèle du propagandiste catholique.

Comment énumérer ici les mille industries que peut inspirer à un chrétien zélé le désir de progager la vérité et de faire du bien à ses frères ? Avec quelle habileté on peut discréditer dans l'esprit d'un ami un mauvais journal qui l'a séduit ! Comme on peut facilement laisser, sans avoir l'air d'y prendre garde, mais à bon escient néanmoins, un livre d'une morale catholique, austère, mais vraie, dans le cabinet de toilette d'une femme légère, et sur le bureau de travail d'un jeune libertin ! Avec quelle dextérité on peut arracher des mains d'un étudiant la feuille immorale, parfois sans lui dire qu'elle soit telle, en la lui retirant comme une chose de mauvais goût et indigne de son talent, etc., etc.

Avez-vous une usine ou un magasin ? Sans qu'on aperçoive en rien votre main, vous pouvez facilement faire circuler parmi vos ouvriers et vos subordonnés bon nombre d'opuscules et autres publications utiles sur des sujets d'actualité. J'ai connu un négociant actif et appliqué qui fut amené à concevoir des pensées très sérieuses sur son âme, grâce à la lecture du livre de l'*Imitation*, magnifiquement relié et orné de superbes gravures, qu'un camarade avait parfois la délicate précaution de laisser dans le magasin. Le luxe de l'encadrement piqua la curiosité du libertin ; la richesse des images acheva de l'exciter ; il voulut savoir ce que contenait le texte ; il lut quelques chapitres, et la grâce agit par ce moyen sur son cœur. Combien d'amis pourrraient faire pour leurs amis une pareille œuvre de charité !

Êtes-vous curé ? avez-vous la charge d'une église ou remplissez-vous simplement une autre fonction dans la paroisse ? Dans les jours où est accouru dans votre église un grand concours de peuple attiré par la réputation d'un prédicateur renommé ou d'un excellent musicien, ou par un autre motif quelconque, pourquoi ne feriez-vous pas en sorte que la réunion se termine par une bonne distribution de feuilles et d'opuscules de propagande, peu coûteux, clairs, actuels, alors

même que vous devriez les faire composer et imprimer à vos frais ? Les protestants ont exercé leur déplorable propagande pendant l'Exposition de Paris, en y faisant fonctionner une imprimerie et distribuer gratuitement des livres hérétiques aux voyageurs accourus des quatre coins du monde.

Allez-vous à l'hôpital visiter les infirmes ? N'y allez jamais sans porter quelques opuscules dans votre poche. Donnez-en un aux plus impatients ; lisez-le vous-même ; lisez-en au moins une page ; un bon livre est un excellent ami pour les heures d'ennui, et beaucoup de malades retireront un grand profit de ce petit cadeau des visiteurs. Il en sera de même des prisonniers.

Les enfants ! Oh ! les enfants sont d'excellents propagandistes. Si vous avez une école dominicale, si vous en patronnez quelqu'une, si vous la visitez et si vous connaissez quelqu'un qui s'en occupe ; si vous désirez faire à l'école une riche aumône, envoyez-lui des opuscules et des imprimés. L'enfant les recevra avec des transports de joie, bien qu'il ne les comprenne pas ; il les portera chez lui et s'il ne les lit pas, son père, son oncle, ses frères, imbus des fausses maximes du club ou des mauvais journaux, les liront. La bonne doctrine, les délassements légitimes, entreront dans cette maison par le moyen

de l'enfant et de l'imprimé que vous lui aurez donné.

Ne négligez pas de répandre partout les productions catholiques ; employez-les même à envelopper les divers objets à votre usage ; il s'en perdra beaucoup sans profit, je le sais ; mais si, sur mille feuilles ainsi dispersées, une seule touche un cœur, éclaire un esprit, tenez-vous pour satisfait, et soyez persuadé que votre peine et votre argent ont été bien employés. Sur cent mille coups que tire une armée en bataille, il n'y en a que quelques-uns qui frappent l'ennemi... Toutefois on ne laisse pas pour cela de tirer et de tirer sans cesse.

Reproduisez à un grand nombre d'exemplaires et en un format économique les articles les plus remarquables publiés par la presse *vraiment* catholique sur la question du jour. Portez-en toujours en grande quantité dans vos poches, et après avoir fait tomber la conversation sur ce sujet, dites naturellement : « Je porte précisément ici un article qui traite cette question d'une façon qui ne laisse pas place à la réplique » ; vous faites lire l'article et vous dissipez un doute et peut-être vous sauvez une âme.

Soyez inflexible, implacable pour détruire tout ce qui tomberait entre vos mains d'impie, d'hérétique ou d'obscène. Ne le conservez point sous de vains

prétextes. Détruisez-le à l'instant. Si l'on vous adresse la première livraison d'un ouvrage immoral, refusez-la. Et si celui qui la distribue s'obstine à souiller votre foyer en la glissant sous votre porte, déchirez sans la regarder la feuille immonde. Personne n'a le droit de s'introduire sans permission dans votre maison ; vous êtes dans un cas de légitime défense contre une agression brutale.

Il peut se faire que vous viviez loin de la capitale, et que la distance empêche plusieurs de vos compatriotes de faire l'acquisition de bons ouvrages, soit pieux, soit instructifs, soit récréatifs. Faites-vous comme le pourvoyeur de ces gens simples. Vous qui avez peut-être plus d'activité et qui avez facilement des relations avec les libraires de la ville, prêtez-vous à une sainte œuvre en procurant à cette population tous les livres que l'on vous demande, au prix où on les vend à la ville, dussiez-vous prendre à votre charge les frais de port. Dieu vous paiera un jour largement votre droit de commission. Occupez-vous pareillement des abonnements aux journaux et revues catholiques, auxquels plusieurs ne s'abonnent pas parce que la paresse les empêche de s'adresser à l'administration. Faites-vous leur entremetteur, afin de leur faciliter l'abonnement ; si l'on sait que vous rendez de tels services, on viendra à vous ;

on vous ennuiera peut-être un peu ; mais Dieu vous récompensera et le catholicisme vous sera très reconnaissant.

Je ne prétends point, toutefois, avoir indiqué tous les moyens, et même en avoir indiqué la moitié, dont peut user le zèle, pour concourir à la bienfaisante propagande par la presse. Les circonstances de temps, de lieu et de personnes vous présenteront mille conjectures, mille occasions dont vous pourrez profiter à chaque instant. Soyez véritablement zélé... Vous ne tarderez pas à être véritablement ingénieux.

XLIII

Des bibliothèques paroissiales.

La fondation de bibliothèques paroissiales catholiques doit être l'objet des principaux efforts de l'apostolat par la presse. L'État a soin d'établir partout ses prétendues *bibliothèques populaires*, qui peuvent être des foyers de véritable impiété, étant donnés les principes de la législation athée ou libre-penseuse qui nous régit. Le peuple catholique doit faire ce qui est possible pour contrebalancer la dangereuse influence de tels éta-

blissements ; en conséquence il doit opposer à la bibliothèque libre la bibliothèque purement et exclusivement catholique.

Il convient que la bibliothèque soit comme une dépendance de la paroisse, sous la direction du curé ou de son délégué, et qu'elle soit rattachée ou pour le moins attenante à l'église paroissiale. Elle consiste en une pièce plus ou moins spacieuse dans laquelle on dépose, après inventaire, toute sorte de livres utiles et honnêtes ; cette salle s'ouvre au moins une fois par semaine, à une heure préalablement indiquée ; on y place un employé qui prête les livres après les avoir inscrits sur un registre, pour un temps déterminé, à celui qui désire les lire. Pour le succès de cette œuvre on doit ne pas perdre de vue les réflexions suivantes :

1° Les ouvrages qu'on dépose dans la bibliothèque doivent convenir à la généralité des habitants de la paroisse où cette bibliothèque est établie. Il serait ridicule d'entasser des livres de haute philosophie ou d'érudition subtile dans une paroisse de simples laboureurs. Chaque population a ses besoins particuliers. Le goût et les besoins moraux d'une ville industrielle sont tout autres que ceux d'un hameau de paysans. En un mot, la bibliothèque doit être en rapport avec les circonstances de lieu.

2° Elle doit l'être pareillement avec les circonstances de temps. Il y a des études religieuses qui ont perdu leur opportunité parce que les erreurs qu'elles réfutent sont démodées. Les beaux ouvrages écrits au siècle dernier pour confondre ceux qui attaquaient la religion au nom des sciences naturelles offrent très peu d'intérêt maintenant que ces difficultés ont été réduites en poussière ou vouées à l'oubli. Aujourd'hui la lutte a changé de place, elle s'est engagée sur le terrain de l'existence et du droit public. La parole est actuellement aux sciences sociales pour ou contre la religion. Il faut donner la préférence aux ouvrages qui traitent ces matières. Chaque fois qu'une erreur se propage ou qu'une institution est attaquée, la bibliothèque doit se pourvoir d'ouvrages convenables pour répondre à cette attaque ou dissiper cette erreur. Ainsi tout ce qui traite, dans le sens catholique, du spiritisme, du mariage civil, de la liberté des cultes, de l'enseignement laïque, est très à propos à l'heure actuelle ; il importe de combattre avec les armes du jour, et de ne pas répondre aux coups du fusil Remington et du canon rayé avec les balistes du moyen-âge ou avec es arquebuses du siècle dernier.

3° On doit donner une grande importance au format et au style du livre. Que le format soit petit. On lit plus facilement dix volumes in-8° qu'un

volume in-folio, alors même que celui-ci contiendrait moins de matière que ceux-là. Quant au style, qu'on se souvienne que le peuple abhorre la forme rigoureusement didactique. Les formes les plus populaires sont la narration, le dialogue et les lettres.

4° Le local de la bibliothèque doit être bien éclairé et bien aéré ; son seul aspect doit plaire et attirer. Qu'il soit très rapproché de l'église paroissiale et s'ouvre, tous les jours de fête, avant et après la grand'messe, afin que ceux qui y viennent profitent de l'occasion favorable qui leur est offerte pour se procurer des livres. Qu'on annonce, à l'aide d'une affiche placée à la porte, chaque nouveau livre qu'on reçoit, surtout si c'est un ouvrage de circonstance ; cette réclame excitera la curiosité et fera naître le désir de le lire.

5° La personne chargée de la bibliothèque durant les deux heures d'ouverture par semaine, devra être une personne distinguée de la localité ou de la ville, qui inspire confiance par son honorabilité et sa distinction, et qui attire par son amabilité et sa bienveillance. Je crois qu'il convient que ce soit un séculier plutôt qu'un ecclésiastique. Qu'il reçoive tout le monde avec bonté. Qu'il nomme les ouvrages et les mette en évidence, qu'il indique les sujets qu'ils traitent et ce qu'il y a de mieux dans chacun

d'eux ; qu'il conseille ce qui convient à l'état ou à la condition de chacun. Qu'il se prête autant que possible à encourager la propagande du bien. Qu'il se charge de renouveler l'abonnement aux bons journaux ; d'acheter un livre de messe à la petite fille qui le lui demande pour aller à la messe ou une histoire amusante pour un autre qui la désirerait afin de faire un présent, etc., etc. Qu'il corresponde avec toutes les librairies catholiques de la province et fasse tout cela d'une façon désintéressée, sans attendre de récompense d'autre que de Dieu. Pour cette charge, on devra désigner le séculier le plus zélé et le plus instruit dans cette population ou dans cette paroisse. Nul ne doit rougir de s'en acquitter.

6° On peut se procurer des livres ou en les achetant avec les fonds destinés à cet effet par la paroisse ou au moyen d'une souscription ouverte parmi les voisins pieux et riches, ou bien en les empruntant à plusieurs personnes qui les auront peut-être dans un coin retiré de leur maison, tout couverts de poussière. De plus, une bibliothèque ne se fonde pas en un jour. Le zèle, la constance, la bonne direction valent beaucoup mieux que les gros capitaux pour que chaque paroisse puisse se procurer quelques centaines de volumes dans l'espace de deux ou trois ans.

7° Les livres doivent se prêter seulement pour un temps fixe et déterminé, qui ne saurait dépasser quinze jours ou un mois, afin d'éviter le monopole ou l'usage de tel ou tel livre au profit d'une seule personne. Le temps peut se déterminer selon les dimensions de l'ouvrage. Une brochure de circonstance devra se remettre dans la semaine. Un volume de 500 pages in-4° pourra rester un mois hors de la bibliothèque. Qu'on le rapporte au terme fixé, et si une autre personne ne le demande pas, que celui qui en manifeste le désir soit autorisé à le garder un mois encore. Mais si un autre désirait ce livre, que celui qui l'a gardé un mois le lui cède. Le bibliothécaire doit être inflexible sur ce point.

Une bibliothèque ainsi organisée et administrée peut donner et donnera incontestablement des résultats très précieux. La bonne doctrine ira pénétrant insensiblement au foyer et dans le cœur des lecteurs.

A mesure qu'on lira, on prendra goût à la lecture, et bientôt les voisins ne se contenteront plus de lire une fois un livre, mais ils voudront le posséder en propre dans leurs maisons. La bibliothèque paroissiale sera la mère d'une partie des bibliothèques domestiques qui se fonderont à son image et à sa ressemblance.

XLIV

De la mission spéciale du journalisme dans la propagande catholique.

On a dit beaucoup de mal du journalisme et cependant on n'en a pas dit autant que le mérite cette institution moderne exaltée à l'excès et presque divinisée. Nous sommes journaliste, nous ne pouvons ni ne voulons le nier ; toutefois nous ne regretterions pas de voir disparaître tous les journaux, y compris le nôtre Ni comme chrétien, ce que nous sommes par la grâce de Dieu, ni comme philosophe, ni comme littérateur, ce que par malheur nous ne sommes pas, nous ne pouvons sympathiser en aucune façon avec cette invention digne de notre siècle, à son tour très digne d'elle, qui ne favorise ni les mœurs publiques, ni les mœurs domestiques, ni les mœurs privées ; qui n'a fait progresser ni la véritable science, ni les arts, ni les lettres ; qui n'a pas même perfectionné la langue. Lorsqu'on étudiera un jour à la lumière de la vérité toutes les causes directes ou occasionnelles de notre décadence actuelle dans les diverses branches, la

critique sévère ne manquera pas de ranger parmi elles le malheureux journalisme.

Toutefois le journal est aujourd'hui une nécessité, et bien que la thèse nous oblige à demander à Dieu sa disparition complète, la dure hypothèse nous force néanmoins, non seulement à l'accepter, mais à nous en servir et à le recommander chaudement. C'est une contradiction, dira quelqu'un, d'en arriver là ! A celui qui nous jette cette parole à la face nous répondrons seulement qu'il serait à désirer aussi qu'il n'y eût dans le monde ni épées, ni fusils, ni autres instruments de mort; et cependant nous faisons maintes fois l'éloge du fusil et de l'épée, et nous nous en servons d'une façon fort honnête, comme d'instruments de première nécessité. Lors donc que les méchants emploient ces armes pour nous molester, il est nécessaire que les meilleurs et les plus pacifiques s'en servent également pour leur résister, sans cesser pour cela de détester et de maudire cette loi de nécessité qui les oblige à faire les braves et les spadassins sans avoir la moindre sympathie pour un tel office.

Ainsi s'explique la situation du propagandiste catholique par rapport au journalisme. Il doit y avoir des journaux au service du bien, étant donné qu'il y a, en très grand nombre malheureusement, des journaux au service du mal. Que

le bon catholique se fasse donc journaliste, lorsqu'il se sent pour cela une vocation véritable, et qu'il soit persuadé qu'en agissant ainsi il se livre à un travail d'un grand mérite pour son âme, très utile à ses frères et très profitable à la gloire de Dieu. Qu'il prenne part avec son fusil de gros calibre ou sa modeste carabine à ce combat continuel d'avant-garde, pendant que d'autres plus favorisés battent l'ennemi avec des machines de guerre plus puissantes et plus meurtrières. Qu'il ait soin de parler haut et ferme sans cesse, chaque jour ou chaque semaine, sans se laisser effrayer par les menaces ou adoucir par les caresses, afin que les imprévoyants se tiennent en alerte, que les endormis se réveillent, que ceux qui sont éveillés ne s'endorment pas, que les loups ne s'introduisent pas dans la bergerie, en un mot, afin que, debout sur la brèche, il ne cesse ni le jour ni la nuit de repousser les assaillants.

Un journal bien pensé et bien écrit est en même temps un drapeau pour les bons, un lien qui les unit entre eux, un centre d'opération, un ressort pour rendre l'action efficace et meurtrière pour l'ennemi. C'est le plus actif de tous les éléments humains dont dispose le propagandiste catholique. La parole est très puissante, et un docte écrivain a dit de la presse en général, mais tout particuliè-

rement de la presse périodique, qu'elle est la parole élevée à sa plus haute puissance. Elle a une action plus rapide et une expansion plus facile et plus universelle que le livre, et en même temps un effet plus durable et un caractère plus permanent que le discours.

Pour ce motif, toute localité, même de moyenne importance, doit avoir son bon journal; et le bon propagandiste doit arriver à le fonder à quelque prix que ce soit. Là où il sera facile de le rédiger avec des travaux originaux, qu'on le rédige ainsi. Mais là où cela n'est pas possible, qu'on remplisse la feuille quotidienne ou hebdomadaire avec des emprunts faits à d'autres bons journaux; car il est reconnu que la plus grande partie des productions distribuées par la presse périodique est l'œuvre des ciseaux plus que de la plume. Et qu'importe, puisque le directeur ne cherche point une vaine satisfaction personnelle de littérateur, mais la plus grande diffusion de la vérité et le plus grand bien de ses frères ? Une série de journaux échelonnés de la petite localité à la localité de moyenne importance, et de celle-ci à la capitale de la région ou de la province, tous unis avec celui qui, dans une sphère plus élevée, domine, comme du haut d'un observatoire, les idées et les évènements, peut arriver à former dans toute la nation un véritable réseau, semblable à celui que forment les nerfs

dans l'organisme humain, réseau au moyen duquel se font sentir dans tout le corps social, avec force et rapidité, les impressions que l'on désire, et circulent partout en même temps des courants d'idées qui meuvent dans un sens déterminé les intelligences et les cœurs, parfois même les pieds, les bras et les mains, lorsque le service de Dieu y est intéressé. Comme la pierre jetée à la surface tranquille d'un étang produit dans l'eau une ondulation qui se transmet du centre jusqu'aux extrémités les plus éloignées, ainsi dans une nation dotée convenablement d'un nombre considérable de bons journaux, on voit se communiquer, du centre aux extrémités, toutes les ondulations de la bonne presse avec une prodigieuse facilité et des résultats merveilleux, surtout, lorsque la bonne presse, habilement dirigée par ceux qui ont reçu du ciel les dons nécessaires d'intelligence et de cœur, vit, parle, agit dans une sainte fédération et un concert tacite ou formel, dans une parfaite unité d'action et de vues.

Ah ! Que nos frères ne regardent pas avec dédain ce genre de propagande considéré par nos ennemis avec une préférence si marquée. Un journal est aujourd'hui une nécessité ; et il est ordinairement regardé comme un mal par celui qui affecte du dédain pour les meilleurs journaux. Que tous ne puissent pas être journalistes

en ce monde, c'est chose évidente ; mais il est également évident que plusieurs peuvent travailler dans un bon journal sans y écrire matériellement. Ceux-là sont collaborateurs qui soutiennent le modeste journal quotidien ou hebdomadaire à l'aide de dons ou de subventions ; qui paient à cet effet la souscription nécessaire ; qui lui envoient leurs notices et leurs annonces ; qui le louent et le recommandent ; qui en sont les administrateurs, le distribuent et lui procurent des lecteurs. A tous ceux-là Dieu donnera, à son jour, la récompense de véritables collaborateurs, comme, pour une raison semblable, il demandera un compte redoutable à ceux qui auront rendu de tels offices à la mauvaise presse.

XLV

De la propagande au moyen du culte et des exercices de piété.

On ne saurait dire combien le culte et les exercices de piété peuvent aider la propagande religieuse. Considérons, à ce propos, que le culte public a été institué dans l'Église, non seulement

pour honorer Dieu qui en est le premier objet, mais aussi pour servir comme d'élément d'instruction et de moralisation au peuple chrétien. Le culte, c'est-à-dire les fêtes, les cérémonies que prescrit la sainte liturgie pour leur célébration, la pompe avec laquelle la piété orne et embellit les temples rayonnants de lumière ou retentissants d'une harmonie pieuse et touchante ; l'éloquence répandant du haut de la chaire sur la foule émue ses richesses variées ; les cloches jetant leurs joyeuses volées dans les airs ou faisant entendre leur son lugubre aux jours de tristesse et de deuil ; la procession sortant de l'enceinte sacrée et se déployant par les rues, les places, les faubourgs et les campagnes ; tout cela organisé discrètement, dirigé avec un vif esprit de foi, et accompli toujours avec la soumission aux prescriptions des lois de l'Église, produit un effet extraordinaire dans une population ou une contrée, et a des résultats immenses, incalculables. Tout cela a une voix et un langage qui touchent les cœurs même les plus endurcis. C'est comme un catéchisme vivant et animé qui pénètre par les yeux, même chez ceux qui ne sauraient pas lire les pages d'un livre. La joie, l'enthousiasme et la dévotion sont heureusement contagieux, comme le sont les sentiments opposés. La vibration d'un petit nom-

bre de cœurs dans lesquels palpite vivant et ardent l'esprit de ferveur se communique et se transmet d'une façon mystérieuse, même à ceux qui voudraient peut-être demeurer plus indifférents.

Qui n'a vu mille fois ce phénomène, principalement dans les peuples comme le nôtre, chez qui la flamme de la foi, bien qu'affaiblie, n'est cependant pas encore éteinte ? Combien de ces phénomènes, que nous pourrions appeler des résurrections de l'esprit catholique, n'avons-nous pas pressentis, ces dernières années, dans des populations que personne n'aurait jugées capables de secouer si facilement leur antique léthargie ? Et cependant, il a suffi de l'initiative d'un prêtre zélé, ou d'un obscur séculier, et parfois d'une pauvre femme, pour que l'accomplissement d'un de ces actes révélât le trésor caché sous la cendre des antiques croyances, qui paraissaient éteintes quand elles n'étaient qu'affaiblies.

Voilà précisément un des points sur lesquels il est plus facile d'exercer avec fruit les fonctions de propagandiste. Il en est beaucoup qui ne peuvent écrire ni un livre ni un article de journal, mais qui peuvent, en échange, organiser un mois de Marie, ou la récitation du Rosaire; surtout lorsque, pour ces entreprises, il suffit, comme il arrive presque toujours, de faire entendre une première parole ou d'offrir le premier bon exemple.

Après cela, on ne tarde pas à voir se grouper, d'eux-mêmes, autour du zélé initiateur, des éléments aussi nombreux qu'enthousiastes. Pensez qu'il y a des âmes innombrables, ferventes, mais timides, à qui il suffit de voir un drapeau déployé devant elles pour que leurs craintes se dissipent et qu'elles se lancent pleines d'ardeur dans la carrière. Elles sont comme la poudre qui n'attend pour s'enflammer que la main de l'artificier qui approche la mèche. Nous connaissons un exemple aussi récent que glorieux et pouvons bien le rapporter ici. Qui aurait soupçonné, il y a vingt-cinq ans, qu'il fût possible dans notre Catalogne de contempler le spectacle de nos splendides pèlerinages? Cependant les éléments puissants en existaient au milieu de nous, et dans les cœurs brûlait le désir, peut-être vague et indéfini, de faire quelque chose d'extraordinaire et d'éclatant en l'honneur de la foi et pour la confusion des ennemis de cette foi. Et il a suffi qu'un zélé, mais humble propagandiste lance en l'air un mot en faveur d'un pèlerinage à Montserrat, et offre un premier essai pratique de ce genre, pour qu'ait été inaugurée cette série de brillantes campagnes qui ont dû avoir beaucoup de valeur devant Dieu, puisque l'enfer a montré tant de peine à les contempler. Et cette première manifestation a été suivie de cent autres ; et ces premiers soldats ont été suivis

de milliers d'autres soldats, et à l'instar de ce roi des sanctuaires catalans, presque tous les autres sanctuaires de notre pays ont été depuis visités plusieurs fois et toujours à la plus grande gloire de Dieu.

La même chose arrive pour les Rosaires de l'Aurore dont la génération actuelle avait à peine l'idée dans la plupart de nos villes. Et aujourd'hui nous voyons refleurir partout cette poétique aubade à la Mère de Dieu, depuis qu'un fervent catholique, pour répondre à l'appel du Pape, s'est persuadé qu'il était possible et même très facile de remettre cet usage en pratique à notre époque. Que de choses réputées aujourd'hui impossibles ou difficiles, simplement parce qu'il ne se trouve personne qui se donne la peine d'en proposer ou d'en entreprendre la restauration !

Les exemples que nous avons cités en valent mille et s'appliquent à tous les actes du culte et de la piété qui sont innombrables. Les dévotions aussi sympathiques que populaires du mois de mars, du mois de mai et du mois de juin, les triduos préparatoires à la grande solennité nationale de l'Immaculée-Conception, la dévotion des premiers vendredis du mois, le mois d'octobre consacré au Rosaire et les prières déjà citées de l'Aurore, les réparations publiques pour le carnaval, la sanctification de nombreuses fêtes patronales, aujourd'hui indignement profanées, le nou-

veau lustre et l'éclat ajoutés aux processions du Saint-Sacrement par l'assistance des Associations propagandistes, quel vaste champ ouvert à l'initiative du catholique séculier! Nous pourrions dire que ce champ est en quelque sorte neuf, tant on y a peu travaillé. Toutefois, c'est un champ dont la culture est tellement facile et à la portée de tout le monde que la récolte en est toujours assurée devant Dieu et devant les hommes.

XLVI

Des pèlerinages comme moyen très spécial de propagande à notre époque.

Autrefois, il y a même peu d'années, la pensée ne serait venue à personne de proposer cette forme de culte à la piété de nos peuples. Le mot pèlerinage, et ce qui est plus douloureux, la chose signifiée par ce mot, en étaient venus en quelque sorte à perdre, dans le langage vulgaire et jusque dans quelques dictionnaires, leur naturelle et primitive signification. Le pèlerinage en était venu à signifier une réunion populaire entièrement mondaine, bien qu'il eût lieu sous

le prétexte, à l'occasion et autour d'un ermittage ou d'un sanctuaire. Le programme de ces pèlerinages était connu d'avance. Ils consistaient principalement en danses nombreuses et en dissipations de tout genre, le reste était entièrement consacré aux excès et aux orgies avec assaisonnement assorti de chants bruyants et parfois d'épisodes sanglants où le bâton et le couteau jouaient leur rôle. Tels étaient à peu près tous les pèlerinages dans notre pays. L'idée religieuse, qui avait présidé à leur sainte et très noble origine, en était venue à n'être plus qu'un simple prétexte de divertissements mondains rien moins qu'édifiants. Ne le voyons-nous pas, ou mieux ne le déplorons-nous pas, même dans quelques-unes de nos fêtes patronales, où l'on donne le spectacle de ces lamentables désordres ? Qui ignore ce qu'est le pèlerinage de saint Isidore à Madrid ?

A une heure providentielle, le peuple chrétien, celui qui l'est véritablement et veut sérieusement se montrer tel partout, a pris à tâche de rendre à ce mot et à cette chose leur sens naturel et primitif. Alors ont apparu, marqués du sceau particulier et véritable de l'esprit du Christ, nos pèlerinages actuels. Il a suffi, comme nous disions plus haut, de pousser un cri, d'arborer un drapeau, et de donner un premier bon exemple, pour que la portée et l'excellence de cette très heu-

reuse restauration ait été immédiatement comprise. Quelle page brillante a écrite le peuple espagnol, malheureux à tant de titres, dans les annales contemporaines, avec ce qui se passe dans notre Catalogne ! Comme la consigne donnée par les fils généreux de cette province à tous leurs frères de la péninsule a été promptement observée partout !

Pour la première fois, après de longues années d'un calme plein de pusillanimité, on a eu le magnifique spectacle de plusieurs centaines et de plusieurs milliers d'hommes et de femmes de tout sexe et de toute condition pratiquer publiquement et au grand jour ce que plusieurs, auparavant, rougissaient de pratiquer dans le temple ou dans le secret du foyer; à savoir : réciter des prières, communier et louer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour la première fois, on a vu des multitudes énormes, qui étonnaient par leur nombre et imposaient par leur attitude, défiler dans nos vallées et sur nos montagnes, malgré les aspérités du terrain et les rigueurs de la saison, et accepter avec la plus grande sérénité les bravades, les insultes et les dédains des impies. Pour la première fois, on a entendu autour de nos pittoresques sanctuaires un tumulte qui n'était pas celui des folies mondaines, mais celui de la prière chrétienne dans toute sa ferveur, et de la manifesta-

tion catholique dans toute sa pureté, celui des louanges les plus enthousiastes adressées à Dieu, à sa Mère, à ses Saints, au Pape et à tout ce que le bon chrétien doit honorer et confesser.

Oh! que ce spectacle a été beau aux yeux de la foi! Et qu'il a été odieux, au contraire, aux yeux de l'incrédulité et du fanatisme sectaire!

On a vu bien clair dans le trouble que ces pieuses manifestations ont causé parmi les ennemis de l'Église. Eux, les partisans du libre et absolu droit de manifestation, ils ont commencé à se déchaîner contre ces pacifiques manifestations; eux, les apôtres de la libre pensée, ils ne pouvaient se résoudre à voir ceux qui affichaient des pensées différentes de celles des loges et des clubs; eux, les éternels panégyristes de l'inviolabilité du citoyen, ils n'hésitèrent pas à user d'attentats violents contre les personnes impuissantes de ceux qui, sous la protection de la loi et la sauvegarde du droit commun, ne faisaient que satisfaire un pieux élan de leur cœur et exercer un droit sacré de leur conscience. De sorte que, par là même, tout le monde comprit combien était importante la campagne qu'on inaugurait alors et combien elle promettait d'être féconde en résultats. L'enfer lui-même, avec ses haines, finissait de donner la mesure véritable de l'importance de cette entreprise, puisque ni l'enfer,

ni les sectes qui sont ses succursales sur la terre, n'ont l'habitude de se donner la peine de poursuivre ce qu'ils savent ne devoir leur causer aucun préjudice. La première consécration de nos pèlerinages catholiques récemment restaurés a été donnée par l'Église, comme il était naturel, par l'intermédiaire des autorités légitimes ; toutefois, la seconde consécration a été donnée, parfois plus ostensiblement, par ses ennemis eux-mêmes. Voyons donc maintenant comment et dans quel esprit doivent s'accomplir ces pèlerinages.

XLVII

De l'esprit qui doit animer tout pèlerinage pour qu'il soit ce qu'il doit être.

L'esprit qui doit animer les pèlerinages actuels doit être en général celui qui doit animer tous les actes du culte catholique ; car c'est à ce genre qu'ils appartiennent depuis la sanction qu'ils ont reçue à diverses reprises de la sainte Église de Dieu. Il serait oiseux de proclamer qu'on doit concourir aux pèlerinages avec le même esprit de

dévotion intérieure et la même attitude extérieure qu'aux actes religieux qui s'accomplissent dans le temple. Bien que le pèlerinage s'accomplisse en dehors du temple, il ne doit pas aux yeux du bon catholique paraître moins saint et moins digne de respect ; bien au contraire, par cela même qu'il s'accomplit au grand jour, en présence des bons et des mauvais, le fidèle chrétien doit s'y comporter avec plus de respect en tenant compte de la grande part qui revient à l'édification mutuelle de ceux qui en font partie et du bon exemple donné aux simples spectateurs. Que tout dans les pèlerinages, porte donc le cachet de la foi, que tout y respire la bonne odeur de Jésus-Christ, et qu'ils laissent partout où ils passent les traces d'une piété parfaite. La joie naturelle elle-même et l'activité remuante de ces concours doivent être tempérées par de saintes réflexions et l'austérité de la pénitence. La joie des saints ne doit jamais être accompagnée de désordre et de licence comme celle des mondains. La gaieté qui procède de l'esprit de Dieu est sereine, noble, digne, élevée, elle n'a rien d'excessif, de désordonné, de bruyant, comme celle qu'inspirent les passions humaines. Il faut observer surtout que les membres d'un pèlerinage sont un point de mire pour tout le monde, et que le monde, si indulgent pour les siens, est exigeant, est ridiculement chatouilleux

pour tout ce qui nous concerne, jusqu'à feindre un scandale pharisaïque, en face de détails mesquins qui seraient absolument insignifiants considérés en eux-mêmes et à la lumière de la plus saine morale. N'oublions pas que pour combattre et discréditer de telles œuvres de catholicisme ferme et intransigeant, on voit malheureusement s'unir au monde et aux ennemis de Dieu des personnes qui, à aucun prix, ne devraient se trouver en pareille compagnie. Telle est donc la bien triste condition des temps de trouble et de confusion où nous vivons; un grand nombre de ceux qui devraient combattre les sectaires avec le plus d'ardeur sur tous les terrains, les aident dans leur œuvre infernale.

A part ces règles générales auxquelles tout acte catholique doit invariablement se conformer, deux traits principaux ont caractérisé et doivent toujours caractériser nos pèlerinages : le premier, un esprit de prière fervente ; le second, un esprit de généreuse manifestation.

On prend part à ces pèlerinages pour prier en vue de nécessités graves, urgentes et très pressantes.

On y prend part pour confesser la foi devant des ennemis innombrables, très puissants et très acharnés.

Telle doit être la physionomie caractéristique de

ces œuvres ; tels la devise, le mot d'ordre, le signal de ralliement de ces campagnes : prier et se montrer.

Quant à la prière, nous n'ajoutons guère rien que le fidèle chrétien ne sache déjà fort bien : l'Église gémit dans les fers ; il n'y a guère, dans le monde actuel, de liberté que pour le mal ; des cataclysmes épouvantables s'annoncent pour un prochain avenir ; chaque jour se signale par de nouveaux bouleversements ; le Pape, sentinelle divine, du haut de son sublime observatoire, ne cesse pas d'indiquer le voisin nuage d'orage qui apporte l'épouvante et la dévastation. Dans de semblables crises, la prière est le recours suprême ; et sans négliger les secours humains qui sont à la portée de chacun, la prière doit être considérée aujourd'hui et toujours comme le premier et principal moyen.

Quant au second, nous rappellerons seulement que c'est faire beaucoup, que c'est faire énormément pour la défense de la foi opprimée, que de se présenter en public pour la confesser, comme il y a, au contraire, une sorte de persécution de cette même foi à refuser lâchement de paraître son fidèle disciple. Par là, le catholique de nos jours doit se mettre sur les rangs partout où il trouve l'occasion de se montrer, et le retentissement qu'ont ces actes

publics dans la presse de tout le pays, dans les rues et sur les places, dans les clubs et dans les Parlements, doit la lui faire estimer comme une glorieuse prédication de sa foi et comme un hommage au drapeau de son souverain Roi et Seigneur, que plusieurs voudraient voir sinon entièrement, au moins à moitié replié. Ah ! C'est une grande chose que de faire rugir de fureur les impies et de faire rougir de honte les lâches ! C'est une grande chose qu'ils comptent avec nous, et que, par là, ils nous craignent, nous haïssent et nous apostrophent, ceux qui voudraient seulement pouvoir trouver en nous des motifs pour nous mépriser !

XLVIII

Des centenaires religieux et comment le bon propagandiste peut et doit les promouvoir.

Les centenaires, dont on parle tant aujourd'hui, ne doivent nous inspirer qu'un médiocre intérêt s'ils sont anticatholiques. Que le diable s'en serve pour nous attaquer, il en sera alors le véritable auteur. Mais s'ils prétendent être catho-

liques, il faut qu'ils le soient véritablement et à notre façon, c'est-à-dire, au goût de Dieu, et non au goût de l'enfer et de ses partisans.

Pour parler plus clairement, voici notre thèse formulée d'une façon succincte.

1° Il est nécessaire, pour que ces centenaires soient catholiques, qu'ils soient la commémoration ou la glorification de personnages ou d'évènements purement catholiques.

2° Il faut qu'une telle commémoration ou glorification se fasse pour des fins et par des moyens purement et exclusivement catholiques.

3° Il faut que ces commémorations ou glorifications soient dirigées, organisées, présidées et établies par ceux-là seulement qui doivent les diriger, les présider, les organiser et les établir, c'est-à-dire par des hommes sincèrement et exclusivement catholiques.

La première chose nécessaire pour qu'un centenaire puisse véritablement s'appeler *notre* centenaire, c'est que l'évènement ou le personnage que l'on se propose d'y célébrer nous appartienne. Il n'est personne qui mette en doute cette proposition, qu'il serait par là même oiseux de démontrer ici. D'autant que, jusqu'à présent, la révolution en Espagne ne nous a présenté, que nous sachions, ni un héros, ni un évènement lui appartenant en propre, capable de nous enthou-

siasmer; bien au contraire, ce qu'elle a fait, c'est de nous emprunter des héros et des évènements remarquables. La raison en est claire. La révolution est d'hier; elle a à peine un passé; et ce passé est dégoûtant et infect. Ses chefs et ses pères ne sont point dignes d'être célébrés et fêtés pour quiconque porte un front capable de rougir et un cœur capable d'éprouver un sentiment de dignité. Aussi, quand elle a besoin d'un fait historique ou d'un personnage célèbre pour donner du relief à ses fêtes et à ses déclamations, il faut forcément qu'elle fasse appel à quelque fait ou personnage catholique ancien, attendu que dans le glorieux champ de notre histoire, depuis un siècle, on n'en rencontre que là, grâce à Dieu.

Il est bien vrai que, le plus souvent, en pareil cas, on en vient à dénaturer l'histoire. C'est en cela que consiste l'habileté de nos ennemis. C'est ce qui a eu lieu à propos de Caldéron, de saint François d'Assise et de sainte Thérèse. Le héros pourra être un catholique aussi ancien que le grand poète dramatique qui s'est fait l'apologiste de l'Inquisition, ou avoir des vertus aussi éminentes que les personnages que l'Église a placés sur les autels et vénère comme des Saints, la révolution n'est pas embarrassée pour cela, et deux fois sur trois, elle nous montre dépouillés du catholi-

cisme et formés à son image et à sa ressemblance les types qui lui sont le plus nettement opposés ?

N'avons-nous pas vu louer, dans un grand nombre de journaux espagnols, le grand Caldéron, ni plus ni moins que s'il avait été un franc-maçon impie ? N'avons-nous pas lu dans un de ses apologistes, cette idée extravagante et très flatteuse que Caldéron, s'il avait vécu dans notre siècle, aurait été libre-penseur, et que, partant, il méritait d'être loué par l'impiété, non pour avoir été impie, mais parce que, au jugement de celle-ci, il aurait dû l'être ? Et n'y a-t-il pas, de nos jours, un célèbre Castelar qui, dans un livre, représente saint François d'Assise comme un précurseur de la moderne démocratie égalitaire et communiste, par cela seul qu'il a prescrit dans sa règle le vœu absolu de pauvreté et le renoncement à toute propriété ? Et n'y a-t-il pas par hasard parmi nous quelqu'un qui s'efforce de représenter la grande Thérèse de Jésus comme une Sapho païenne passionnée, un monstre d'érotisme et de lubricité, plutôt qu'un modèle de sainteté et de littétature classique ?

Il suit de là qu'il ne suffit pas que l'évènement ou le personnage qu'on veut célébrer soient catholiques, pour que la fête soit catholique ; pas plus qu'il ne suffit qu'ils soient saints et très saints pour que cette commémoration ne soit pas souveraine-

ment impie. Il faut encore que le centenaire ne serve pas à *abâtardir* ou à dénaturer l'époque ou le personnage historique que l'on célèbre; mais à les présenter au peuple sous leur véritable jour et avec leurs couleurs naturelles. Sans cela, plus est auguste le nom qui sert de prétexte à ces fêtes, plus sera scandaleuse la profanation qui se commet à sa faveur, et plus seront funestes les atteintes portées à la moralité publique et à la vraie grandeur des peuples.

Ou nous n'entendons rien en matière de centenaires ou une fête de ce genre doit avoir pour objet, outre le culte religieux rendu au héros, s'il est saint, ou le pieux suffrage pour son âme, s'il n'est pas considéré comme tel, de faire revivre dans l'imagination du peuple tel homme ou tel évènemeut avec toute la force et la vertu nécessaires pour faire ressortir de cette considération les enseigements que donnent toujours les grands hommes et les évènements mémorables. Qu'on se figure qu'il est question d'enlever la poussière et les toiles d'araignées d'un beau tableau antique, en le lavant, le restaurant, le tirant de l'obscurité des archives où les érudits seuls le connaissaient et l'admiraient, pour l'exposer au grand jour sur la place publique où les moins intelligents eux-mêmes pourront le contempler et l'admirer à leur aise, de sorte que,

pendant quelques jours, ce héros ou cette époque en viennent à être familiers à tous, comme au jour de la vie mortelle du héros; et nous pourrons, en quelque manière, nous coudoyer avec Caldéron ou avec la carmélite d'Avila, ou avec le pénitent d'Assise, comme le firent leurs contemporains; les voyant sous leur véritable physionomie, connaissant sur le bout du doigt les détails les plus caractéristiques de leur existence, nous formant une idée exacte des circonstances de temps et de lieu dans lesquelles ils ont apparu, circonstances qui sont comme le fond ou la perspective du tableau par rapport à la figure principale. Les livres qui se publient concourent à obtenir ce résultat, ainsi que les exercices littéraires qui se célèbrent, les tableaux, les gravures, les sculptures et les monuments qui voient le jour ; les représentations et les comédies qui se jouent dans la rue, les processions civiques, les expositions, etc., qui constituent le programme. Il ne s'agit pas seulement de donner une satisfaction de vaine curiosité, de se donner le plaisir puéril des yeux ou des oreilles; il ne s'agit pas de donner la préférence au but le plus déplorable de tous, bien qu'il soit le plus ordinaire, c'est-à-dire d'arracher de bons deniers aux étrangers qui accourent à la solennité. Une réclame de restaurateurs et d'entrepreneurs, telle a

été très souvent la fin de ces réjouisssances pseudo-religieuses dans la plupart de nos cités, sans aucun idéal élevé, sans aucun dessein d'éducation populaire, sans un brin d'enthousiasme désintéressé pour le personnage ou l'évènement en faveur duquel on convoquait les peuples. Qui n'a vu cela avec dégoût, il y a plusieurs années ; qui ne l'a vu avec une véritable indignation aux jours des féries et des fêtes où l'on a été jusqu'à se servir du nom même de la mère de Dieu comme d'un objet grossier et avoué de spéculation matérielle ?

XLIX

Suite du même sujet très important.

Mais il n'est pas seulement requis que les personnages ou les évènements célébrés dans un centenaire nous appartiennent, pour que nous, catholiques, nous puissions appeler ce centenaire notre chose, c'est-à-dire une chose exclusivement et vraiment catholique. Il est requis encore que la manière de les célébrer soit catholique. Ainsi, ni l'objet auquel nous rendons hommage ne doit être dénaturé, ni les hommages que nous rendons ne doivent dégénérer.

Malheureusement nous pouvons, nous catholiques de l'heure présente, nous plaindre avec raison de ceci comme de cela. La manière de célébrer les saints, a dit un de nos confrères du journalisme religieux, doit être sainte. C'est là une vérité qui paraît vulgaire et triviale, à force d'être profondément vraie. Ce qui ne veut pas dire que toute fête doive être ramenée et réduite à une cérémonie religieuse, sans que l'on fasse une large part à l'expansion du cœur et au plaisir honnête des sens; mais que tout doit être conforme à la loi de l'Église, c'est-à-dire aux règles de la morale la plus stricte et la plus sévère, sans que, sous aucun prétexte, on regarde comme tolérables, sous le nom de réjouissances populaires, des choses qu'en quelque temps de l'année que ce soit, la saine morale regarde comme pernicieuses et répréhensibles.

Ces auteurs et ces distributeurs de programmes officiels que nous voyons si fréquemment dans notre siècle et dans notre pays, occupés à la sublime fonction d'organiser des fêtes et des réjouissances en l'honneur du premier saint qu'ils se proposent d'honorer, nous inspirent plus de dégoût que de dépit et d'indignation. Le premier idéal sublime de telles fêtes n'est pas la gloire de Dieu, ni celle de son serviteur (le saint), ni même celle de la patrie de ce saint. Mais les orga-

nisateurs de telles fêtes ont recours à la réclame des placards et des journaux et à l'attrait des voyages à prix réduit pour attirer dans la cité des milliers d'étrangers qui y laissent des sommes considérables. Pour arriver à ce résultat, ils ne comptent pour rien le supplice auquel ils soumettent leur esprit pour confectionner leur fameux programme. Ils mettent à contribution Dieu et ses saints, l'Église et ses cérémonies, dont ils empruntent le nom, la pompe et les splendeurs comme une réclame pour leur mercantilisme. Nos organisateurs convertissent tout en spectacle, jusqu'au très saint et très auguste sacrement de l'autel, dans ce qu'ils appellent une messe de campagne, et qui, d'après la façon avec laquelle les spectateurs ont coutume de l'entendre, n'est rien autre chose qu'une messe de comédie. Les cloches et les orgues, l'orateur sacré en chaire et le dissertateur rationaliste à l'académie, les prêtres avec leurs ornements et les danseuses avec leurs pirouettes, le culte de Dieu et celui du diable, tout paraît harmonieusement combiné, ou, comme dirait un hégélien, ramené à une très haute synthèse qui consiste... à voir toutes les bourses se remplir, tous les théâtres regorger de monde, l'existence de toutes les boutiques compromises. Conséquence finale : pour qui a-t-on organisé de telles fêtes ? Quel saint ou quel héros y a-t-on célébré ? A quelle

statue ou mieux à quelle idole a-t-on dressé cet autel somptueux ? A Caldéron ? A Thérèse de Jésus? Non ; au veau d'or et au pourceau d'Épicure, et rien de plus. Vénus et Mercure ont été les véritables héros de la fête, comme ils en furent les inspirateurs.

Pour de telles comédies et de telles supercheries et profanations impies, on a coutume de solliciter le concours des catholiques à l'aide du mot de patriotisme et d'autres paroles retentissantes du même genre ; et les catholiques sont si naïfs qu'ils ont l'habitude de le prêter. Il est déjà temps que nous remarquions comment on exploite notre nom, nos croyances, notre coopération, et jusqu'à notre argent, pour des fins ignobles et honteuses. Nous voulons des fêtes, mais des fêtes qui ne tournent point à la honte de ce qu'elles semblent célébrer. L'acte bon doit l'être à un triple point de vue : dans son objet, dans sa fin et dans ses circonstances. Si une œuvre pèche dans une seule de ces conditions, elle n'est plus bonne; elle n'est plus de Dieu ; elle est de son ennemi. Vainement nous croirons honorer les héros du christianisme, en donnant un libre cours, en leur nom, à toute espèce de concupiscences grossières. La large base que l'on donne à de tels actes au début et sur laquelle on confectionne tous les programmes des fêtes à la moderne, n'est pas

seulement une base large, mais elle est principalement une voie large, une morale large, une conscience large, c'est-à-dire une pure immoralité.

L

De la propagande au moyen des réjouissances publiques.

De ce que nous avons dit dans les derniers paragraphes, quelqu'un de nos lecteurs pourrait peut-être conclure que nos idées de propagande sont très sévères et que nous sommes fort prévenus contre toute sortes de fêtes et de réjouissances publiques. Il n'est rien de moins fondé que cela. Au contraire, dirons-nous tout à l'heure, ces fêtes elles-mêmes peuvent être un moyen de propagande catholique.

Illuminer les balcons, décorer les façades, élever des arcs et tresser des guirlandes, planter des mâts et les orner de drapeaux, lancer des fusées et faire entendre des chants, donner en un mot une physionomie et un aspect extérieur de joie à nos rues et à nos places publiques, lorsqu'il y a des

motifs chrétiens pour que nos cœurs éprouvent ces sentiments et les manifestent publiquement ; tout cela, non seulement est fondé en raison et n'a rien de répréhensible, mais au contraire est en parfaite harmonie avec la plus pure doctrine catholique ?

Par malheur, ils ne sont pas très fréquents aujourd'hui les évènements publics qui méritent de provoquer de telles manifestations d'enthousiasme dans le peuple chrétien. Mais lorsqu'il s'en rencontre quelqu'un par hasard, ou lorsqu'il se présente quelque date commémorative de souvenirs glorieux, que le propagandiste catholique n'oublie pas à ce moment notre recommandation actuelle, et qu'il ait soin de placer en tête de son programme cette réjouissance naïve et populaire. Qu'il n'enferme pas sa joie dans l'enceinte du temple ; qu'il fasse en sorte qu'en ce jour tous les quartiers de son hameau, de son bourg ou de sa ville soient comme un vestibule ou une extension de ce foyer spirituel. Qu'il soit, ainsi que nous l'avons dit, scrupuleux et circonspect dans l'examen du genre de fête qu'on propose, qu'on organise ou qu'on autorise ; car il arrive parfois que, sous prétexte de fêter le Christ et ses saints, on voit s'agiter insidieusement la queue de Satan. Une fois que le propagandiste catholique a tenu compte de cette première réserve, fondamentale et indispensable,

son action demeure libre pour tout le reste et il peut laisser le peuple inventer et proposer les programmes des fêtes les plus bruyantes ; puisque la morale y est sauve, rien de ce qu'on y fera n'offensera sa mère l'Église, qui comme toutes les mères, prend grand plaisir aux joies de ses enfants. Beaucoup de cœurs froids et somnolents s'enflammeront et se réveilleront parfois, grâce à ce mouvement extérieur ; appelés ainsi, ils iront au temple, attirés par ce prédicateur d'un nouveau genre. L'homme, qu'on dise ce qu'on voudra, est enfant toute sa vie ; il se laisse toucher, agiter, améliorer souvent par ce qui pénètre en lui par les sens et trouve également le chemin du cœur. Entendre ainsi la chose au point de vue civil, politique, ou religieux, c'est la vraie philosophie ; et l'entendre autrement, c'est méconnaître complétement le cœur humain.

Qu'on remarque toutefois que nous ne prétendons pas canoniser ici, il s'en faut de beaucoup, la brillante innovation des fêtes et des réjouisisances qui, depuis quelques années, s'est introduite parmi nous. Nous voulons, comme nos pères, des réjouissances publiques et populaires vraiment au service de la religion et de ses solennités ; et non à la façon des profanateurs contemporains qui veulent la religion, sous le seul prétexte des fêtes populaires et dans le but mal dissimulé ou franchement avoué de réaliser des bénéfices ma-

tériels et grossiers. Que la joie populaire ait pour objectif la gloire de Dieu, et non le comptoir des marchands, la caisse des restaurateurs, ou la cassette des théâtres. Nous sommes obligés de répéter cette observation, à cause du déplorable abus qui se fait aujourd'hui des choses saintes, à titre de réclame en vue d'intérêts humains, qui, pour respectables qu'ils soient, ne doivent jamais exiger de tels services de la religion. Nos lecteurs comprendront parfaitement que ce que nous proposons ici en parlant des réjouissances publiques, est complétement différent de ce que pratique le siècle. Demi-tour à droite, disait un caporal instructeur à des conscrits, est la même chose que demi-tour à gauche, seulement c'est le contraire.

Qu'on nous pardonne d'avoir insisté de nouveau sur ce sujet, en considération des écarts que fait aujourd'hui sur ce point la conscience d'un grand nombre de catholiques.

LI

Comment le propagandiste catholique peut parfois faire servir à ses saintes fins la frivolité sociale elle-même.

Ce paragraphe, plus encore que le précédent, va faire rire quelques-uns de mes lecteurs. Il est

possible cependant qu'ils riront moins lorsqu'ils l'auront lu jusqu'au bout.

Il est vrai que le siècle actuel est frivole et se paie très souvent de grimaces et de niaiseries. Sur ce point toute exagération est permise. Mais qui doute que, même ces vaines démonstrations peuvent, quand elles ne contiennent rien qui soit défendu, être mises en quelque façon au service de la vérité? Donnons des exemples; ils éclaireront, plus que les raisons, cette matière si divertissante.

Le peuple chante, car partout il est grand chanteur, et il chante ordinairement ce qui lui vient à la pensée, et ce qui n'est pas toujours le plus irréprochable. Ne fera-t-il donc pas une bonne œuvre le poète qui composera des chansons et le professeur qui les mettra en musique facile et populaire, s'efforçant l'un et l'autre de vulgariser des poésies de bon ton et exprimant de saines idées, bien qu'elles ne soient pas toujours ascétiques et ne traitent pas de spiritualité, comme, dans l'hypothèse, elles ne doivent pas toujours le faire? C'est ce qu'ont fait, dans une localité peu distante de celle où nous écrivons, quelques-uns de nos amis ; et avec un moyen si simple ils ont opéré un grand bien.

La mode a introduit l'usage que les boîtes d'allumettes ne peuvent pas se vendre aujourd'hui sans être agrémentées de poésies ou de sentences.

Le diable s'est efforcé, comme toujours, de s'emparer de cette nouveauté, et ce n'est pas à petite dose que le poison de l'impiété et de la luxure a été mis ainsi en circulation. Il appartenait donc aux propagandistes honnêtes et catholiques d'inventer et de mettre en circulation des boîtes d'allumettes portant des figures de saints, des emblèmes religieux, des portraits de personnages catholiques, des maximes et des conseils de piété. Et il est hors de doute qu'on a fait ainsi beaucoup de bien et qu'on pourrait en faire beaucoup plus encore, si des fabricants entendus donnaient tout le développement possible à cette idée encore en germe à l'heure actuelle.

On sait que nous avons besoin chaque année d'un almanach. Le progrès des temps a fait que nous ne nous contentons pas d'en avoir un dont les proportions se réduisent à quelques feuilles de mauvais papier et qui se borne à indiquer le ridicule pronostic de l'année, la liste des saints et des fêtes mobiles, le lever et le coucher du soleil. Non ; aujourd'hui, nous voulons que l'almanach contienne de la poésie et de la prose, des anecdotes et des bons mots, des paroles empruntées à des hommes célèbres, une notice des inventions nouvelles, les chroniques et les statistiques, et que sais-je autre chose ? sans compter ce qui s'appelle illustrations ; c'est-à-dire, vues, paysagés,

portraits, caricatures, etc., etc. Et en dernier lieu, nous avons inventé les almanachs d'ameublement ou américains,et là, on ne saurait dire quelle variété de types présente une telle œuvre; on y voit de grands garçons ou de petits enfants avec des visages ovales, carrés, octogones, avec des figures d'anges, de bêtes féroces ou de démons, avec des chromos aux mille teintes, à tel point que l'imagination fantaisiste du dessinateur ne sait plus qu'inventer et le naïf acheteur ne sait plus sur quel objet mettre la main pour satisfaire son caprice. Or, c'est Lucifer lui-même qui inspire la plupart de ces livres et de ces personnages; c'est lui qui se présente sous leur couvert. Ne sera-ce donc pas une grande œuvre de propagande que de composer et de publier des almanachs en papier et en pierre, avec des vers catholiques, avec une prose catholique, avec des bons mots, des charades, des contes, des anecdotes, des chromos et des portraits, où rien n'offense le catholicisme le plus délicat?

Il fait chaud l'été, et pour se rafraîchir et chasser les mouches, l'éventail en roseau ou en carton est un meuble très utile et qui se vend quelques centimes. Mais il est de règle que cet éventail porte sur ses deux côtés des figures et des vers, et parfois, ni les unes ni les autres ne sauraient inspirer, disons-le, grande confiance. Écrire de

bons vers et tracer des figures qui ne soient pas scandaleuses pour des éventails de quelques centimes, les donner ensuite aux fabricants de ce genre de marchandise, se faire l'entrepreneur d'une telle vente, pourra n'être pas une œuvre d'art récompensée par les académies de la terre, mais elle sera assurément une œuvre de propagande catholique qui ne demeurera pas sans récompense devant Dieu.

Parcourez de la même manière toutes les innombrables frivolités de notre siècle, et vous verrez qu'il n'y en a pas une avec laquelle on ne puisse rendre un service plus ou moins considérable à la vérité. A ce genre de travaux appartiennent la composition et la diffusion des récits et pièces dramatiques de fond religieux et moral et même ascétique, bien que leur forme soit celle qu'emploie le siècle pour des sujets moins édifiants. Un auteur connu a publié récemment des *lectures récréatives* qui sont un véritable modèle en ce genre ; un autre a publié, d'une manière fort discrète, il y a plusieurs années, ses célèbres *fables ascétiques*, que nous n'avons pas besoin de recommander.

La publication de journaux satiriques, judicieusement pensés et rédigés d'une façon convenable, appartient aussi à cette propagande, dans laquelle, avec ces réserves, nous n'avons jamais su voir

un péché, ni grave ni léger, mais simplement un bon service rendu à la cause de Dieu. Nous regardons aussi comme très propre à conduire à la même fin, les soirées littéraires, musicales et même humoristiques, où l'on rencontre l'instruction et un passetemps honnête. Ainsi les choses se passent-elles, de la façon la plus convenable, dans les salons de plusieurs associations catholiques. Nous ne saurions blâmer non plus ces associations d'avoir dans leurs lieux de réunion des salles pour le café et pour des jeux honnêtes, toujours en se soumettant aux règles particulières à une société catholique. Bien que les membres de telles associations ne pratiquent point le genre de vie des Chartreux, il est logique qu'on exige d'eux la gravité de l'âge mûr.

Ce genre admet également l'emploi convenable des formes légères, enjouées et plaisantes dans l'apologétique chrétienne, et spécialement dans l'apologétique populaire, sans se laisser arrêter par l'accusation malveillante que c'est là prêcher l'Évangile avec des grelots. Nous savons tous de quel dégoût est pris le monde actuel, pour son malheur, et combien certaines sauces piquantes contribuent à faire accepter les aliments par les estomacs les plus dégoûtés.

LII

Une grave difficulté est ordinairement invoquée ici contre cet exercice de la propagande catholique, à savoir, la prétendue intrusion des séculiers dans les choses ecclésiastiques.

La grande difficulté, la difficulté la plus considérable, la plus monstrueuse, que plusieurs opposent ordinairement aux œuvres de propagande catholique, c'est celle qui consiste à dire que ces œuvres sont entreprises, organisées et dirigées par des séculiers.

De là est née, de nos jours mêmes, la féroce hérésie du *Laïcisme*, qui a fait, au dire de quelques-uns, tant de ravages dans l'Église de Dieu. C'est ici qu'on entend, à chaque instant, les mots d'ingérence, d'intrusion, d'usurpation, de révolte et autres, non moins effrayants, à l'aide desquels on s'efforce de soulever des nuages de poussière pour obscurcir des notions et des vérités aussi claires que l'évidence elle-même.

Il est bien entendu que ceux qui sont les plus ardents à propager de telles accusations contre les fermes défenseurs de l'Église sont ordinairement et sauf de rares exceptions, ou les ennemis les plus furieux de cette même Église, ou les plus unis et

les plus dévoués, par leur conduite ou leurs idées, à ses ennemis, ou au moins les plus tièdes et les moins disposés à faire un sacrifice pour la cause de Dieu. Cela étant connu de tout le monde, l'objection reste aussitôt sans aucune force, et nous pourrions même nous croire entièrement dispensés de l'ennui de la combattre.

Non, ils ne sont en aucune manière des intrus, ils ne violent aucun privilège de la hiérarchie ecclésiastique, les braves séculiers dévoués aux œuvres de propagande que nous avons recommandées jusqu'ici. Toutes celles qui n'exigent pas pour leur exercice la sainte ordination demeurent dans la sphère de leur activité, et personne ne prouvera que celles dont nous parlons fassent exception à cette règle ou soient prohibées par quelque article du droit canonique. En retour, il est facile d'apporter des milliers de textes qui prouvent la convenance de la coopération séculière dans la lutte chrétienne. Nous ne nous attarderons point à les reproduire ici, nous bornant à faire sur ce point les simples réflexions suivantes :

1° Les œuvres de miséricorde spirituelle ou corporelle sont conseillées à tout fidèle chrétien, et très souvent commandées par la loi de la charité ; et, en conséquence, elles sont toujours permises. Or, la pratique de la propagande catholique dans toutes ses branches, peut presque tou-

jours se réduire à la pratique de ces œuvres de miséricorde, et spécialement de miséricorde spirituelle. Que l'on considère, en effet, ce que c'est qu'instruire l'ignorant, donner un bon conseil à celui qui en a besoin, corriger celui qui s'égare, consoler et aider celui qui est affligé, etc., etc. ; et qu'on nous dise ensuite s'il n'est pas vrai que c'est à cela que se réduisent en général la plupart des œuvres de propagande. Est-ce que par hasard leur condition d'œuvres collectives ou corporativement organisées les fera changer de nature? Nous ne le croyons pas, et nous ne pensons pas que nos adversaires aient le courage de proférer semblable absurdité.

2° Les œuvres de propagande catholique, bien qu'elles n'aient reçu ce nom que récemment, ne sont pas nouvelles dans l'Église de Dieu, mais elles sont aussi anciennes que l'Église elle-même. Écrire des apologues pour la défense de la foi et de ses ministres, recueillir des sommes pour secourir les pauvres et venir en aide aux institutions catholiques, réunir les fidèles pour leur fournir l'occasion de professer publiquement leur foi et de s'édifier mutuellement, fonder des écoles et des hôpitaux, bâtir des églises et des monastères, entreprendre quelque autre œuvre de ce genre, a toujours été l'œuvre des bons chrétiens, non seulement des ecclésiastiques, mais des séculiers et

même des femmes. Les premières apologies de la foi contre les tyrans persécuteurs furent l'œuvre de plumes laïques, telles que celles de saint Justin et de saint Aristide, dont les œuvres comptent parmi les plus importantes. Tertullien écrivit sa fameuse *apologétique* étant encore engagé dans les liens du mariage ; Arnobe écrivit la sienne étant séculier. Lactance fut un simple professeur de rhétorique, et Minutius Félix un simple avocat, et aucun d'eux ne fut prêtre. Le grand Boëce et sa femme Elpidie, il n'est pas besoin de le dire, furent séculiers, de même que Cassiodore, saint Jean Damascène, Marius Mercator et autres auteurs divers de cette époque. Saint Jérôme et saint Augustin écrivirent un grand nombre de leurs traités théologiques avant d'avoir reçu les ordres sacrés. Où certains novateurs ont-ils donc pu trouver que la défense ou l'explication des vérités de la foi doit rester interdite à la condition laïque ?

3° L'activité séculière ne s'est point arrêtée là pendant les siècles les plus florissants de l'Église. Il est constant que plusieurs fondateurs d'ordres religieux étaient de simples séculiers, quand ils les fondaient ; tels saint Benoît, le patriarche de la vie monastique en Occident, saint François d'Assise, le chef illustre des trois branches innombrables et très glorieuses de l'Ordre séraphique,

sans compter son vénérable tiers-ordre ; saint Jean de Dieu, le fondateur des asiles de bienfaisance qui portent son nom, et mille autres qui firent certainement beaucoup plus et entreprirent une tâche plus délicate que d'organiser des pèlerinages, fonder des académies et rédiger des journaux. Et pour tout cela, leur condition laïque ne parut jamais être un obstacle, comme elle paraît l'être aujourd'hui à plusieurs libéraux ou *libéralisants* (entachés de libéralisme).

4° Personne n'est plus séculier et plus laïque que les femmes, qui sont frappées d'une incapacité essentielle et absolue d'occuper jamais aucun degré dans la hiérarchie ecclésiastique ; et cependant des femmes ont été fondatrices, organisatrices et écrivains dans l'Église de Dieu, et pour ne pas sortir de notre pays pour chercher des exemples et pour les présenter tout d'une pièce, qu'il nous suffise de citer le nom illustre de sainte Thérèse de Jésus, sur le front de laquelle l'Église a permis aux fidèles de placer les lauriers du doctorat en théologie. C'est là certainement un cas flagrant de *laïcisme*, et, ce qui est plus grave, de laïcisme de la part d'une femme. Ce cas n'a pourtant pas encore attiré l'attention de nos *anti-laïcistes*.

5° Enfin le Pape a porté l'arrêt suprême et définitif dans ce litige, dès le moment où il a dit, dans

son Encyclique *Humanum genus* contre la maçonnerie, que, pour venir en aide à l'Église de Dieu si attaquée, il convenait d'employer le secours efficace de ces séculiers (*virorum laïcorum*) qui unissent à l'amour de l'Église et de la patrie, la probité chrétienne et une doctrine saine. C'était, en termes clairs, canoniser ou peu s'en faut le *laïcisme* abhorré et maudit.

LIII

Discrédit prétendu qui revient aux choses de l'Église quand elles passent entre les mains des séculiers.

Il y a une autre circonstance dont ne négligent pas de parler ordinairement beaucoup de libéraux ou d'hommes misérablement infectés de libéralisme, lorsqu'ils traitent des œuvres de propagande catholique. A leur sens, le prestige des choses saintes éprouve un vrai préjudice, lorsqu'elles passent entre les mains des séculiers. Il est vraiment étrange et bien singulier, ce zèle de l'honneur divin qui voit d'un meilleur œil l'indifférence à l'endroit de la vérité que l'activité dévouée à la servir et à l'augmenter. Le discernement fait défaut à ces zélateurs extravagants et, pour sûr, leur sentiment n'est pas conforme à celui de l'Église et à celui de la

tradition la plus autorisée, ainsi que nous l'avons vu dans le paragraphe précédent.

Ces scrupules nous ont toujours paru des cas graves de pharisaïsme. Oui, de pharisaïsme et rien de plus, comme celui qui reprochait au Sauveur la bonne œuvre qu'il faisait en guérissant un infirme le jour du sabbat; ou comme le faux respect que prêchaient, il y a deux siècles, les Jansénistes, envers le Très-Saint-Sacrement, et en vertu duquel ils jugeaient presque toutes les âmes indignes de le recevoir. Aussi est-il singulier, ce zèle qui, pour éviter le mépris d'une chose sainte, veut en tenir éloignés ses défenseurs les plus résolus et les plus courageux. Si donc le contact humain doit avilir la religion, qui après tout n'est descendue du ciel que pour les hommes et pour être pratiquée par eux, n'y aurait-il pas la même raison pour tenir éloignés de son service les prêtres eux-mêmes, qui sont hommes, eux aussi, avec mille défauts et mille misères ?

Mais, pour Dieu ! Que ces étranges zélateurs de l'honneur de Dieu nous le disent : Quelle flétrissure y a-t-il pour notre sainte foi à ce que les hommes du monde eux-mêmes se jugent honorés de travailler à sa défense? Lorsque le Fils de Dieu descendit du ciel sur la terre pour la prêcher pour la première fois, de qui voulut-il d'abord se servir et s'aider dans sa prédication,

sinon de séculiers ? Car ils étaient séculiers, ces douze apôtres et ces soixante-douze disciples que le divin Rédempteur choisit comme ses premiers coopérateurs ; et ils ne cessèrent pas d'être séculiers jusqu'à leur ordination, qu'ils ne reçurent, les premiers, que la nuit de la Cène, et les autres, plus tard. N'étant encore que séculiers, ils l'accompagnèrent pendant trois ans par les villes et les bourgades de la Palestine ; n'étant que séculiers, ils furent envoyés au devant de lui dans les endroits où il voulait aller plus tard ; n'étant que séculiers, ils exerçaient comme lui tous les ministères pour lesquels n'était pas indispensable l'ordination sacerdotale. Et y eut-il jamais quelqu'un qui ait osé railler le divin Sauveur de ce qu'il ne faisait pas cas du lustre de son Église naissante, en permettant qu'elle fût confiée aux mains d'auxiliaires si peu autorisés que l'étaient les pêcheurs Pierre et André et le publicain Matthieu ? Allons, les ennemis de l'apostolat séculier n'ont rien à articuler contre cette réflexion tirée des pages augustes de nos saints Évangiles. Le premier exemple de *Laïcisme* a été donné par le Fils de Dieu lui-même pour l'enseignement de tous les siècles à venir et pour le scandale des Jansénistes passés et présents.

Notre sainte foi ne perd donc ni de son honneur ni de son prestige, parce qu'il y a beaucoup

de généreux séculiers qui, en dehors de la sainte hiérarchie, viennent pour la soutenir ; ce qui la déshonore parfois, c'est l'indifférence et le dédain d'un grand nombre de catholiques qui, tout en s'appelant les fils de l'Église, semblent ne pas l'être, à en juger par le désir qu'ils éprouvent de se montrer toujours séparés d'elle et de ce qui la touche. C'est cette indignité que nous devons combattre de toutes nos forces; c'est elle que nous devons déplorer et anathématiser, c'est pour elle que nous devons garder nos invectives et notre indignation. Que les nombreuses armées d'Israël viennent entourer l'Arche sainte, pour la protéger et la défendre, les uns de leur voix, les autres avec leur plume, d'autres avec leur argent, les autres avec leurs épées. Elle agréera au nom du Christ tous ces services comme autant d'hommages rendus à sa divine vérité. Et, loin de croire que son prestige a été diminué par ces auxiliaires, elle s'en honorera, comme elle s'honore de tous ceux que, grâce à de telles œuvres, elle montre placés sur les autels ou ceints d'une couronne immortelle.

Écoutez ce que vient de dire à ce sujet un grand évêque espagnol. « Il est consolant de voir ces fervents séculiers au zèle industrieux et qui joignent l'amour de la religion et de la patrie à la probité et à la science, selon l'expression for-

melle du Souverain Pontife Léon XIII, dans sa mémorable encyclique *Humanum genus*, s'unir étroitement aux pasteurs et au clergé pour *combattre les combats du Seigneur*, sans se laisser séduire par les promesses, ni intimider par les menaces. Séculiers au tempérament héroïque qui, *semblables à des chiens qui aboient*, ne gardent jamais le silence, lorsqu'il est nécessaire de dénoncer les erreurs contre la religion et la doctrine de l'Église ; lorsqu'il s'agit de dénoncer les outrages, les injures, la négation des droits des ministres du Seigneur, et qui pensent qu'il est toujours opportun de lutter contre tous les ennemis de Dieu, ennemis secrets, ou publics. Ils soutiennent, sans compromissions indignes, sans transactions timides et lâches, toutes les vérités et tous les droits de la religion. Ils repoussent les honneurs, la fortune, les biens présents qu'on leur offre, comme Satan les offrit à Jésus-Christ dans le désert, et qui leur seraient donnés pour prix de leur apostasie ; et ils préfèrent, comme Moïse en Égypte, être éprouvés avec le peuple de Dieu et l'Église catholique plutôt que de jouir des faveurs de leurs ennemis, en les trahissant et en leur tournant le dos ».

LIV

Excuses qu'on allègue ordinairement pour ne pas entrer dans l'exercice de la propagande. Première excuse : « Je ne veux pas me compromettre ».

Le démon offre aux catholiques des prétextes subtils pour les empêcher de prendre, dans cet exercice de la propagande catholique, la part qu'un grand nombre d'entre eux pourraient et devraient y prendre. Nous allons les énumérer ici et les vouer en quelque sorte à la réprobation publique.

Le premier prétexte est celui qu'allèguent les lâches : « Je ne veux pas me compromettre ». Mes amis ont entendu mille fois cette excuse pitoyable alléguée par de nombreux catholiques invités à travailler pour la foi ; et c'est celle de toutes qu'on allègue le plus généralement ; ce qui ne l'empêche pas d'être la plus misérable.

Qu'entendez-vous dire, malheureux catholique, avec ce « je ne veux pas me compromettre » ? Quelles difficultés craignez-vous ? Quels conflits redoutez-vous ? Peut-être de paraître disciple du Christ ? Pour cela, il ne suffit pas de redouter le titre de propagandiste, il faut redouter celui de chrétien. Et le saint Baptême vous place dans

cette difficulté et dans d'autres, ce Baptême dont je ne présume pas que vous rougissiez au point de le renier. Mais ces difficultés et ces conflits en quoi consistent-ils ? Quels Nérons et quels Dioclétiens vous menacent des chevalets et des bûchers ? Quels terribles édits de proscription ont été placardés sur les murs de la cité ? Quels exils et quelles prisons décrète-t-on contre le bon soldat du Christ ? Oh ! il est question de menaces bien moins terribles que tout cela : d'un sobriquet dont vous gratifieront peut-être les habitués du café ; d'un sourire avec lequel pourra vous regarder le voisin désœuvré et indolent ; de l'entrefilet ou de la caricature où se sont peut-être occupés de vous les petites feuilles de la localité. Et ce sont là les chevalets, les bûchers, les cirques et les lions qui effraient plus d'un chrétien de nos jours ! On rougit d'avoir à s'occuper de cela et d'avoir à parler de héros de cette valeur !

Se compromettre ! Nous savons bien que le danger de se compromettre est l'épreuve la plus dure à laquelle puissent se voir exposés beaucoup de chrétiens de nos jours. Cela ne donne pas assurément une haute idée de notre virilité. L'expression « se compromettre » doit être traduite presque toujours par celle moins agréable et pudibonde de « être esclave du respect humain ». Il est assuré-

ment extraordinaire que dans un siècle où l'on proclame si haut les mots d'indépendance et de liberté, une grande partie du genre humain soit victime d'un si honteux esclavage. Y a-t-il donc une chose plus vile, pour un homme, qu'il ait de la barbe ou qu'il n'en ait pas, que de rougir de ce que, dans son for intérieur, il croit, aime et recherche comme le meilleur ? Y a-t-il un genre de servilisme plus abject que celui-là ? y a-t-il une prostitution d'esprit plus dégradante ? y a-t-il une étroitesse et une pusillanimité de cœur plus honteuse ?

Se compromettre ! Et avez-vous considéré les compromissions qu'acceptent chaque jour les faux lettrés du monde pour combattre l'Église et vous avec elle ? Ignorez-vous les serments horribles par lesquels ils se lient ? les menaces épouvantables sous lesquelles ils s'obligent ? les dangers continuels auxquels ils s'exposent ? la perte fréquente de leur santé, de leurs biens et de leur vie, devant laquelle ils n'éprouvent aucune hésitation ? Seriez-vous moins bon chrétien qu'ils ne sont sectaires pervers ? Les nôtres serviraient-il le Christ avec moins d'esprit d'abnégation et de sacrifice, que ceux-ci n'en témoignent pour Lucifer son ennemi ?

Rappelez-vous, enfin, si jusqu'ici vous n'avez pas rougi de honte devant de tels exemples, rappelez-vous, dis-je, quels nombreux et cruels com-

promis le Christ notre Roi et Seigneur a affrontés pour vous; rappelez-vous qu'il n'a pas refusé de se faire petit enfant, de se faire pauvre, de passer pour criminel, d'être accusé, jugé et condamné publiquement devant les tribunaux, de souffrir tous les affronts et toutes les douleurs du Calvaire. Ils étaient durs ces compromis qu'accepta le sauveur pour vous et pour vous faire ses enfants, et vous reculeriez devant le simple compromis de le reconnaître pour père?

Voilà ce que signifie en réalité et dans son sens propre, la phrase: « Je ne veux pas me compromettre », dont on fait un si fréquent usage aujourd'hui parmi les catholiques apathiques et lâches, pour cacher le manque de vigueur. Aussi bien, a-t-elle, dans les pages sacrées, un précédent de fort triste mémoire: la négation du Christ par Pierre dans la maison de Caïphe.

LV

Seconde excuse : « Je n'ai pas le temps de m'occuper « de ces choses ».

Ils m'en imposent, mais extraordinairement, ces hommes occupés qui n'ont jamais le temps de faire quoi que ce soit, bien que, oh! merveille! ils

n'aient ordinairement jamais rien à faire. Mais là n'est pourtant pas le plus curieux de l'affaire ; c'est que les choses pour lesquelles ces personnages si occupés n'ont jamais de temps, sont toujours les choses de Dieu. On les voit s'amuser des heures et des heures au Casino ; les passer dans l'oisiveté ou dans une conversation peut-être dangereuse ; les passer au lit ou dans un salon somptueux ; les perdre en visites frivoles ou en lectures insignifiantes et parfois mauvaises. Et pourtant entendez-les : ils n'ont pas le temps ! Ils en viennent parfois à éprouver un tel dégoût et un tel ennui qu'ils maudissent la vie et parlent d'y mettre fin par un crime. Et ils n'ont pas le temps !

Il n'y a donc pas à se le dissimuler ; car nous voyons la chose bien clairement ; si la première excuse a pour cause la lâcheté, la seconde a pour cause la paresse et rien de plus.

A ce propos, je puis vous dire, ami très occupé, que j'ai un secret admirable pour avoir toujours le temps à sa disposition, même aux époques où il semble le plus manquer. C'est le suivant, et je vous le cède en parfaite propriété : le moyen sûr d'avoir toujours le temps pour les choses utiles, c'est de n'en perdre jamais une minute en des choses inutiles ou oiseuses. Ce remède est éprouvé ; il n'a jamais trompé.

Maintenant donc, si vous désirez vous consacrer aux travaux de la propagande catholique, commencez par renoncer, non à vos occupations d'état ou de profession, auxquelles il est clair que vous ne devez pas renoncer, mais à ces autres mille bagatelles et superfluités, parfois vaines et nuisibles, que le monde actuel regarde comme des exigences sociales, et qui, en somme, ne sont autre chose que des moyens fort décents et fort à la mode, de perdre misérablement le temps. Évitez les visites, les compagnies frivoles; fuyez les lieux de dissipation et le théâtre ; secouez à des heures régulières le sommeil et la paresse ; ne dormez et ne vous reposez que quand il sera véritablement temps de vous reposer et de dormir. Ainsi exercent leurs professions dans le monde tous les hommes laborieux ; ainsi devez-vous exercer la vôtre, vaillant soldat de la vérité. Il est certain que, de cette façon, il ne vous arrivera jamais de manquer de temps pour les entreprises les plus considérables. Car vous devez savoir que, dans tous les siècles, ceux qui ont fait les plus grandes choses ont toujours été ceux qui avaient le moins de temps pour les faire. Au contraire, les hommes inoccupés, dont il semblerait qu'on doit tout attendre, sont presque toujours d'une complète inutilité.

LVI

Troisième excuse : « C'est assez pour chacun de s'occuper de son propre salut ».

Assurément, mon ami ; et c'est pour cela que je vous recommande ces œuvres, comme étant le moyen le plus efficace pour assurer votre salut. Cette vaine excuse aurait une apparence de raison, si je t'invitais, comme t'invite le monde, à des distractions, à des passe-temps et à des frivolités. Alors, peut-être, tu m'applaudirais ; tu dirais que tout, dans la vie présente, ne doit pas être consacré aux affaires de l'âme et de l'éternité. Maintenant, au contraire, vous m'arrivez avec ce prétexte du salut personnel, précisément quand je ne fais que vous exhorter à y travailler, en travaillant en passant au salut des autres. Votre raison n'est donc qu'une pure excuse ou une préoccupation de faux dévot, et je ne sache pas qu'on puisse lui donner un autre nom.

D'après ce faux principe, les plus grands saints qui ont brillé par leurs œuvres apostoliques dans l'Église de Dieu, n'ont pas travaillé pour leur salut ; ils s'en sont, au contraire, désintéressés d'une façon insensée. Quelle subtile et célèbre découverte ! Les apôtres infatigables, les zélés

fondateurs d'ordres, les polémistes illustres, les dévoués missionnaires, l'héroïque sœur de la charité, tous ceux qui, depuis plusieurs siècles, luttent avec des armes si diverses pour la défense de Dieu et le bien de leurs frères, n'auront été, d'après cette maxime, ni plus ni moins que de pauvres négligents, à qui le souverain Juge aura pu jeter à la face le honteux reproche d'avoir été négligent dans l'affaire de leur propre salut. Se sont-ils rendus célèbres par la conquête de millions d'âmes, comme saint François Xavier, ou par leur doctrine, comme saint Thomas d'Aquin? En vérité, si vous leur aviez donné un conseil conforme à votre étrange morale, l'Inde n'aurait pas été convertie et les pages immortelles de la *Somme* n'auraient pas été écrites.

Plaisanterie à part, soyez persuadé, mon ami, que votre manière de voir n'est ici qu'une tentation secrète et un piège de l'ennemi. On va au ciel par plusieurs chemins, et tous les bons chemins y conduisent celui qui suit fidèlement la vocation que Dieu lui a faite. Mais, entre toutes les vocations, il est incontestable que celle qui a pour but de gagner des âmes à Jésus-Christ et des cœurs à son Église est une des plus sûres, et de celles qui portent, pour ainsi parler, le sceau le plus visible de la prédestination. Si donc la note caractéristique du prédestiné est, d'après saint

Paul, la ressemblance avec Jésus-Christ, type et premier né des élus, comme nous l'avons indiqué plus haut, comment ne travaillera-t-il pas beaucoup pour son propre salut, le chrétien qui aura réussi à se rendre semblable à son divin Maître dans l'œuvre de la glorification de son Père et du salut des âmes?

Croyez donc fermement, mon ami, non à votre préoccupation insensée, mais à la vérité de la doctrine que je vous enseigne. C'est-à-dire que vous pouvez vous appliquer aux œuvres de propagande catholique, non seulement sans courir le danger de voir diminuer par là vos mérites spirituels, mais au contraire avec la certitude indubitable de les voir s'augmenter beaucoup. Il est clair qu'on ne doit pas négliger le soin de son âme. Mais il est certain que celui-là en prendra beaucoup plus facilement soin qui y associe ces œuvres d'apostolat propagandiste. Dieu qui se pique de générosité envers ceux qui se comportent généreusement avec Lui, ne laissera pas de faire pleuvoir ses grâces avec plus d'abondance sur le champ de ce vaillant serviteur qui a aidé à cultiver le champ de son frère.

Que cette seule considération vous suffise pour rassurer votre esprit, si la main rusée de Satan a réellement pu vous jeter dans ces scrupules. Et s'il n'y a point là des suggestions de Satan (qui

n'est pas toujours coupable de tout le mal qui existe), mais des prétextes secrets de faiblesse et de relâchement, que cette considération serve au besoin à vous remplir de confusion et à vous réduire au silence.

LVII

Quatrième excuse : « Je suis un homme sans lettres, et je ne sais rien de ces questions du jour ».

Si l'excuse ou raison exposée plus haut est celle des faux dévots, celle-ci est ordinairement celle des faux modestes.

Vous êtes donc un homme sans lettres, mon ami ? Parfaitement ; or, le devoir dont nous parlons ici s'accomplit beaucoup moins avec les lettres qu'avec une volonté ferme et décidée. Non point que les lettres soient un obstacle et ne soient pas d'un puissant secours ; on sait, en effet, combien demandait à Dieu des hommes lettrés cette Thérèse de Jésus si généreusement dévouée aux intérêts de Dieu. Toutefois, les hommes sans lettres servent à quelque chose, et même sont très utiles, à l'occasion, quand ils remplissent les autres conditions dont nous nous sommes entretenus précédemment.

Cela posé et admis, nous répondons maintenant directement à l'objection. Vous êtes, dites-vous, un homme sans lettres, et vous ne savez rien des questions du jour. C'est précisément pour cela que je conseillais plus haut au propagandiste catholique de travailler à s'instruire et à connaître ces questions du jour, au moins autant qu'il est nécessaire pour distinguer ce qu'il y a de bon parmi elles.

Malheureusement, il y a lieu très souvent de se lamenter en voyant un grand nombre de catholiques qui ignorent ces questions du jour, ou ce qui est la même chose, les questions catholiques actuelles. Et certes, nous avons éprouvé toujours une grande peine à la vue de l'indifférence qu'affectent à leur endroit beaucoup de catholiques, d'ailleurs bien intentionnés et assez fervents. Qui donc intéressera le bon catholique, si les choses de la religion ne l'intéressent pas ? Et si elles lui inspirent quelque intérêt, comment ne voudra-t-il pas les connaître ? Comment concevoir cette ignorance volontaire au sujet d'intérêts qui nous touchent de si près ! Est-ce qu'il ne s'agit pas là de l'honneur de notre personne et du patrimoine de notre famille.

Nous confessons donc, mon ami, que cette excuse, loin d'accréditer et de justifier votre éloignement des œuvres de propagande, ne fait que

mettre plus en évidence l'obligation où vous êtes de vous en occuper. Vous ne devez pas déserter la propagande sous prétexte d'insuffisance d'instruction religieuse ; mais au contraire pour acquérir cette instruction religieuse, vous devez vous attacher dès ce moment aux travaux de propagande. En vous occupant de ces travaux et en y prenant part, en vous mêlant à ceux qui les connaissent, vous arriverez en peu de temps à en avoir une connaissance ordinaire et suffisante. Et lorsque vous y aurez pris goût, vous mangerez, comme dit le proverbe, en vous en occupant et en y tenant les mains ».

LVIII

Cinquième excuse : « Je ne veux pas être comme tant d'autres qui figurent dans les œuvres catholiques, et dont on connaît cependant mille actions indignes ».

C'est bien ; appliquez-vous donc à être de ceux dont la conduite est irréprochable, et restons en paix.

Aussi bien, est-il extraordinaire qu'il suffise, pour discréditer une profession noble en soi, de quelques misères d'un de ceux qui l'exercent, et

qu'au contraire, il ne suffise pas pour la recommander, des actes généreux et héroïques d'un grand nombre d'autres. Il y a là, vraiment, une singulière marque d'impartialité !

Mais je vous conjure, mon ami, de me dire carrément et sans hésiter, pour quels travaux, pour quelle profession ou pour quel genre d'industrie, artistique ou scientifique, vous voulez vous décider en ce monde, si les défauts et les imperfections des hommes qui les exerçent sont une raison suffisante et valable pour que vous les ayez en horreur. Si cette façon d'apprécier les choses était fondée et si elle se généralisait un peu, la milice n'aurait plus de soldats, parce qu'elle a compté dans ses rangs des lâches et des traîtres; la magistrature n'aurait plus de jurisconsultes, parce qu'il y a eu parfois des âmes vénales et vendues au mensonge; l'Église n'aurait plus de prêtres, parce qu'il y en a eu, par malheur, d'apostats et de sacriléges. Le commerce serait une profession honteuse et déshonorante, parce qu'il s'y commet des fraudes et des escroqueries innombrables; l'agriculture ne serait pas honorable parce qu'il est certain que tous ceux qui s'y livrent n'ont pas les vertus de saint Isidore le Laboureur. Vous riez? Vous faites bien; mais riez de votre façon étrange de raisonner, puisque c'est la conséquence qui découle de la sotte

excuse que vous avez alléguée et que je viens de réfuter.

D'ailleurs, les faiblesses des hommes qui se consacrent aux œuvres religieuses ne sont certes pas aussi nombreuses que le prétendent par ici quelques hommes mal intentionnés. La passion grossit démesurément les objets, comme il arrive toutes les fois qu'on regarde les choses avec des verres grossissants. Il est vrai que tous les propagandistes catholiques ne sont pas des saints, et il est très regrettable qu'ils ne le soient pas, ne serait-ce que pour fermer la bouche à tant de Jansénistes, prôneurs de la perfection évangélique. Ils sont hommes et pécheurs; ils ont des singularités, des inclinations naturelles, des défauts et même des péchés dont ils ont à s'accuser plus d'une fois. Mais les apôtres en avaient pareillement, ce qui ne les a pas empêchés d'être appelés par le divin Sauveur aux œuvres les plus grandioses de propagande catholique qui aient été entreprises dans le cours des siècles. Et les Pharisiens murmuraient contre eux, comme vous venez de le faire; et le très doux Sauveur prenait leur défense.

De nos jours, cette excuse, née d'un faux zèle, est très commune, et le bon catholique séculier doit se tenir sans cesse en garde contre elle. Les mondains, couverts parfois d'iniquités et de vices

de la tête aux pieds, ont la manie d'exiger des défenseurs de la bonne cause une pureté telle qu'on pourrait, à bon droit, l'appeler surhumaine. Hypocrites et singuliers scrupuleux ! Ce qu'ils voudraient, ce serait de rendre impossible toute œuvre catholique sous prétexte de vouloir qu'elle soit toujours très parfaite. Dieu et l'Église que nous servons agréent les travaux de leurs enfants, alors même que ces derniers sont imparfaits et pécheurs. Et sans cesser de les conduire chaque jour à une plus grande sainteté, le catholicisme tient à grand honneur d'être défendu, même par ceux qui n'appartiennent pas à l'assemblée de ses saints.

LIX

Sixième excuse : « Ce n'est pas moi qui pourrais porter remède à tant de maux ».

Telle est l'excuse de ceux qui manquent de confiance, et ils ne sont pas peu nombreux, que Dieu me pardonne !

Il y aurait, de votre part, mon ami, une présomption téméraire et nullement chrétienne, à croire que vous êtes appelé à porter remède

aux maux du monde actuel. Vous faites bien de ne pas donner lieu à cette tentation d'orgueil. Mais remarquez qu'on n'exige pas de vous que vous soyez un nouveau sauveur du genre humain, mais seulement qu'uni à plusieurs autres, vous mettiez la main à l'œuvre, et surtout que vous vous teniez uni à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la divine vertu et la grâce sont ici le principal levier. Vous auriez donc raison de concevoir de la défiance, si vous deviez compter avec vos seules forces ; mais vous n'avez aucune raison, ni petite ni grande, dès le moment que vous pouvez compter sur ce secours capital. Vous êtes l'un des nombreux rouages secondaires du mécanisme ; mais non son premier moteur. Dieu veut se servir de vous pour que vous l'aidiez dans l'œuvre de la propagation de sa foi et du salut des âmes, non point qu'il ait absolument besoin de vous, mais pour vous honorer et vous donner l'occasion de mériter, en faisant de vous un instrument et un coopérateur dans les œuvres magnifiques de sa grâce.

Et Dieu se comporte en cela si généreusement avec vous et se montre un maître si désintéressé envers les ouvriers de sa vigne, qu'il offre de leur donner à son jour le prix convenu, s'agirait-il, ce qui n'arrive pas, du fruit matériel et visible de leurs sueurs. Ainsi donc, bien que vous

ne puissiez pas, comme vous le dites, porter remède aux maux du monde, comme vous travaillez avec un courage persévérant, vous recevrez certainement votre récompense.

Je veux cependant vous faire observer qu'il n'est point question ici de la conquête du monde, ni de rien de semblable. On n'a confié ni à vous ni à aucun autre la culture de tout le champ ; il suffit que vous vous chargiez seulement d'en cultiver un sillon. Je veux dire que vous n'êtes point appelé à exercer votre action dans tout un royaume; pas même dans toute une province ; pas même peut-être dans toute une région. Il peut se faire que vous n'ayez même pas à l'exercer dans toute une localité, mais seulement dans un quartier ou une rue, ou encore dans une seule famille. Et une seule âme que vous gagnez à la vérité et au bien, une seule préoccupation que vous dissipez, un seul abus que vous détruisez, sont un prix suffisant pour toute une vie de propagande.

Remarquez, en outre, que vous n'êtes pas seul appelé à un tel combat. Une grande armée se compose d'un grand nombre de forces individuelles, et elle ne gagnerait pas la victoire si chaque soldat n'apportait pas de son côté son action individuelle, aussi disproportionnée soit-elle avec le résultat général qu'on se promet. Notre effort,

donc, aussi faible qu'il soit, uni à celui de votre frère, et à celui de cent et de mille frères, animés tous du même esprit et poursuivant la même fin, aidés surtout et vivifiés par la grâce de Dieu, qui est dans cet ensemble l'apport le plus important, feront des prodiges et des merveilles.

Chassez donc ces craintes, ou entretenez-les seulement lorsqu'elles vous portent à attendre avec plus de confiance le secours de Dieu. De toutes les défiances celles-là sont les seules permises à un bon chrétien.

Ce sont des défiances confiantes, comme nous pourrions fort bien les appeler, et, en définitive, des défiances très profitables.

LX

Septième excuse : « C'est bon ; mais il est certain également que je puis me sauver sans me jeter dans tant de préoccupations ».

Voilà l'excuse la plus nuisible et la plus misérable de toutes : celle des vétilleux et des cuistres, de ceux qui craignent toujours de faire trop pour Dieu, celle de ceux qui veulent en tout régler si bien leurs comptes avec lui, qu'ils ne lui donnent

pas un centime au de là de ce qu'ils lui doivent en stricte justice, et ne se laissent guider que par les menaces ou les récompenses. Pauvres infortunés! qui traitent ainsi, à la façon des marchands, les affaires de la divine Majesté ! Oui, mon ami, oui; il est certain que sans vous employer à des travaux comme ceux que je vous recommande, vous pouvez vous sauver; cela est certain, incontestable. Mais écoutez bien, et ne perdez pas une syllabe de ce que je vais vous dire ici; ce sont choses très sérieuses. Vous voulez payer à Dieu ce que vous lui devez en stricte justice, ni un centime de moins, ni un centime de plus. Mais quel est celui qui va vous tirer le compte exact, sans erreur ni omission, de ce plus et de ce moins ? Vous savez parfaitement ce que Dieu exige de vous. « Les dix commandements de Dieu et les six de l'Eglise » ! vous entend-je murmurer de mauvaise humeur. Eh bien ! je suppose que vous les observiez ponctuellement et sans en omettre un côté, ce qui n'est pas peu de chose ; je suppose que dans l'accomplissement des préceptes divins et ecclésiastiques il n'y ait pas une belle et très grande part pour le précepte de la propagande catholique, ainsi que je vous l'ai indiqué plus haut ; je suppose enfin que Dieu Notre Seigneur se contente d'avoir des serviteurs si avares de leurs services, qu'ils les marchandent, les mesurent et les pèsent

avec une honteuse parcimonie. Mais, dites-moi, si vous êtes certain de ce que vous devez au Seigneur en vertu de ces préceptes, êtes-vous également sûr de ce que vous lui devez en raison de vos péchés ! Les arrérages, mon ami, les arrérages, les intérêts pour dettes non payées, c'est là ce qui perd parfois les maisons les plus puissantes et les plus florissantes. Et croyez-vous que devant le juge céleste ce compte ne vous sera pas présenté considérablement grossi par les intérêts ? Osez dire que vous n'avez aucune crainte à ce sujet, osez assurer que vous allez trouver vos dettes entièrement soldées.

Cette considération, indépendamment de ce qui est dû à Dieu considéré en lui-même et par rapport aux bienfaits immenses qu'il nous a dispensés, cette considération, dis-je, rendait les saints très généreux à ne pas marchander dans les œuvres de Dieu, mais à les entasser et multiplier, afin de solder par là, en quelque façon, leurs immenses dettes. « Aimer Dieu sans mesure, s'écriait saint Bernard, c'est l'unique mesure dont Dieu doit être aimé ». Celui-là réunissait ensemble et la force du véritable amour et la loi de son intérêt propre. Celui-là voulait entrer sûrement dans la demeure mystérieuse de l'éternité.

Vous ne saurez jamais, mon ami, si vous avez fait peu pour Dieu et pour votre âme : ne pensez

jamais avoir fait assez. Ne vous en tenez pas seulement aux préceptes qui obligent sous peine de péché mortel, si vous ne voulez pas, à l'heure où vous y penserez le moins, vous trouver malheureusement un pied ou les deux pieds hors du sentier choisi que vous vous êtes tracé. Ne devez-vous rien plus à Dieu ? Et Dieu vous doit-il par hasard quelque chose ? Et croyez-vous que vous aurez des grâces et des secours surabondants et même suffisants si Dieu se borne à vous donner uniquement ce qu'il vous doit en justice? Malheur à vous, si Dieu vous retire ses grâces et vous traite selon vos mérites !

LXI

Une parole à la femme.

Pensiez-vous, très honorable lectrice, qu'il fût en notre pouvoir de vous oublier dans cet opuscule où nous traitons une question, celle de la propagande catholique, dans laquelle vous avez ordinairement la part principale? Pensiez-vous, par hasard, que nous puissions nous dispenser de vous consacrer au moins une page parmi toutes celles que nous avons consacrées à ce sujet qui vous est à tous égards si sympathique?

On sait que vous êtes partout, grâce à Dieu, l'âme de la famille. Le mari pourra être le bras, la tête, si l'on veut, mais vous êtes l'âme, ceci soit dit sans intention de vous flatter. A votre douce influence cède souvent celui qui résiste même à la voix de la religion. Plus d'un mari, par exemple, plus d'un fils accompliront leur devoir pascal en carême, entendront la messe le dimanche, grâce à vos charitables importunités ; plus de cent fois ils ont consenti à réciter le Rosaire, près du foyer pendant l'hiver ou devant la porte de la maison pendant l'été, parce que vous ne leur avez laissé ni paix ni trève, jusqu'à ce qu'ils aient accepté de se joindre à vous. Qui rappelle à ceux qui sont distraits les jours de jeûne et d'abstinence ? Qui veille à l'accomplissement ponctuel des vœux, oubliés peut-être lorsque le motif qui les a inspirés a cessé d'urger ? Qui conserve et allume soigneusement le cierge auprès du reposoir et place aux fenêtres les palmes et les lauriers bénits qui préservent de l'orage ? Vous avez dans la demeure du fils du peuple un véritable ministère à exercer : si malheureusement vous êtes mauvaise ; vous êtes la plus misérable des créatures, une vraie harpie ; mais si, par bonheur, vous êtes bonne, vous êtes d'une certaine façon un prêtre domestique.

Grande mission ! Sublime destinée !

Dans votre jeunesse, vous parfumez le foyer de l'arome de vos pieux exemples : la jeune fille chrétienne est l'ornement de la maison du laboureur, de l'artisan, de l'ouvrier ; elle est entourée d'un certain respect et d'une certaine vénération publique, qui éclatent davantage au sein de cette pauvreté et de ces humbles occupations. Épouse et mère, une partie des êtres que vous avez enfantés à la fois pour la terre et pour le ciel vous sont redevables de leurs premières pensées sur Dieu et sur la vie future. Les premières semences qui doivent produire dans ces âmes tendres les premières ardeurs de la jeunesse, les résolutions généreuses, la constance inébranlable, l'énergique activité de l'âge viril, c'est vous qui les déposez dans leurs cœurs, qui les fécondez et les voyez croître avec anxiété et dévouement, arrachant soigneusement toute autre plante qui pourrait altérer la beauté de ce magnifique jardin ! Votre œil perspicace découvre dans l'inquiétude de l'adolescent ses premiers égarements, qui sont aussi ordinairement ses premiers désenchantements. Votre blâme excite le remords salutaire et produit mille fois le retour au bien à cet âge où les séductions sont si faciles. Si l'épine s'est déjà enfoncée profondément, à qui la découvre-t-on avec plus de confiance qu'à vous ? Que de fils ont été ramenés à Dieu et au confesseur par la

délicate insinuation de la mère! Dans ses vues très élevées, Dieu n'a-t-il pas placé aussi au centre de la grande famille que forment tous les hommes, une autre mère, Marie, notre mère à tous ? Quelle belle ressemblance peut avoir votre mission dans la famille avec la sublime mission de la vierge Marie auprès de tout le genre humain! Prier, guider, intercéder, n'est-ce pas là un programme délicieux qu'elle réalise, et dans lequel vous avez beaucoup à méditer et à apprendre ?

« Les hommes », a dit quelqu'un en position de parler avec compétence, « les hommes font les « lois, mais les femmes font les mœurs ». Et quel est celui qui a plus d'importance dans le monde : est-ce celui qui fait les lois ou celui qui fait les mœurs? Les lois sans les mœurs sont lettre morte; aussi, le propagandiste, qui ne prétend point faire des lois, mais former les mœurs, doit-il chercher partout et toujours votre coopération, persuadé que vous êtes la meilleure confectionneuse en ce genre et la meilleure maîtresse dans cette école.

Filles! Épouses! Mères! Je vous invite à cette grande œuvre et ce n'est pas moi, mais Dieu, qui répond du succès. Prenez part à la propagande qui vous vient admirablement en aide à toutes. Elle sera heureuse si elle peut, avec votre con-

cours, répandre dans votre foyer une seule goutte de consolation, déposer un seul grain de bonne semence, faire disparaître un seul atome de préoccupation! Les temps de révolution sont cruels pour le cœur de la femme, mais tout spécialement pour le cœur des pauvres mères de famille. Outre le cortège innombrable de calamités matérielles qu'ils traînent avec eux, la calamité la plus déplorable, bien qu'elle soit parfois la moins sensible et la moins déplorée, est la ruine de tant et tant de nobles cœurs qui sont entraînés par le courant. La ruine des intérêts publics, la décadence des fortunes privées, la profanation des autels, l'incendie qui détruit les demeures et les moissons, le sang même qui arrose nos campagnes, sont un spectacle moins désastreux et moins désolant, à le bien considérer, que le vertige qui s'empare des intelligences, et la dévastation morale que le sophisme et le mauvais exemple produisent dans les mœurs. Malheureuses mères dont les fils saluent les premières lueurs de la jeunesse à des périodes si critiques de l'histoire! Voir cet être docile, soumis, croyant, peut-être fervent, devenir orgueilleux, insolent, blasphémateur, contempteur de tout ce qui est respectable! Voir apparaître soudain le sourire amer du doute sur ces lèvres qui, jusque-là ne connurent que celui de l'innocence! voir

se dessiner le premier trait satanique sur ce front jusque-là angélique ! Je comprends que toutes les mères soient par instinct réactionnaires. Je comprends que l'impiété s'efforce tout d'abord d'éloigner ses malheureux adeptes du foyer domestique, et qu'elle regarde ce foyer vomme l'ennemi juré des agitations de la place publique. Je comprends qu'un journal démagogique ait écrit dans ses infernales colonnes les paroles suivantes, qui m'ont cependant épouvanté, lorsque je les ai lues, bien que l'idée qu'elles expriment ne me fût pas inconnue : « La première tyrannie dont il faille affranchir le citoyen de l'avenir, c'est la tyrannie de la mère. Et le foyer domestique est le boulevard de tous les despotismes ».

Ah ! Que de mères, en lisant ces lignes, pleurent peut-être amèrement et me disent d'une voix entrecoupée de sanglots : « Oui, oui, vous avez raison. Ainsi vont les choses parmi nous. Comme vous avez raison » !

Eh bien ! Mères catholiques ! Mères françaises ! Ce n'est point pour faire un vain étalage de sentimentaliste ; ce n'est point pour vous arracher des larmes, récompense plus précieuse pour moi que tous les applaudissements, que je me risque à dévoiler aujourd'hui vos amertumes secrètes. Non ; mon but est plus élevé ; écoutez bien ce que je vais vous dire, car bien que je me sois

adressé spécialement à vous dans cet opuscule, j'ai pensé constamment à vous en écrivant chacun de ces paragraphes. Or, si j'ai quelque droit à être écouté, écoutez et gravez dans votre cœur les paroles que je vais vous adresser.

Mères catholiques, mères françaises, vous êtes une puissance formidable, vous avez une influence très considérable dans la société. Vos ennemis eux-mêmes en font l'aveu. Mettez donc cette influence au service du bien et de la religion ; ne laissez pas en repos cette arme que le ciel a placée dans vos mains pour en faire l'instrument de ses plus glorieuses victoires. Vous aimez et vous êtes aimées. Voilà la formule, voilà le secret de votre pouvoir. Ne vous bornez donc pas à de stériles gémissements ou à d'impuissantes déclamations. Le cœur de vos fils vos appartient ; et étant maîtresses du cœur, vous êtes maîtresses de tout l'homme. Employez, employez la force magique de votre voix, les mille et mille délicatesses de votre ascendant, le charme séducteur de vos caresses, le pouvoir irrésistible de vos larmes, pour ramener à Dieu et à son Église ces cœurs que l'impiété a ravis au ciel et à vous. Priez surtout ; car la prière de la mère obtient incontestablement le meilleur accueil devant Dieu, après la prière de l'Église, qui est la mère de tous les fidèles, et la prière de Marie, qui est la mère de

Dieu et notre mère. Priez et parlez ; priez et prodiguez vos sourires ; priez et faites entendre des menaces ; priez et suppliez avec des larmes ; quel fils résistera au double pouvoir de ce qui est humainement le plus irrésistible : le sourire, la menace, les larmes d'une mère, lorsque tout cela est accompagné de ce qui est divinement le plus puissant, c'est-à-dire l'oraison ?

Les moments sont précieux. L'agitation sociale est déjà arrivée à son apogée en Europe ; et elle commence à entrer depuis quelques temps déjà dans une période de décadence visible. A l'époque des illusions enthousiastes succède celle des désenchantements. Mais le désenchantement sans le retour à la foi est le désespoir. Sauvez de ce suprême abîme vos fils désillusionnés, en les ramenant à la foi et en ouvrant une seconde fois devant leurs yeux les purs et vastes horizons de l'espérance. Après Dieu, le sort de la société est peut-être en vos mains.

Quel jour verra dans toute sa plénitude et dans son parfait développement ce très doux apostolat des mères chrétiennes ? En attendant, nous prions toutes les mères qui nous liront d'en procurer la diffusion et d'en faire l'objet privilégié de leurs prières.

LXII

Réflexions générales. Conclusions.

Nous sommes arrivé, ami lecteur, au bout de notre tâche, bien qu'il reste encore beaucoup à dire sur le même sujet, à quiconque désirerait écrire autre chose qu'un simple opuscule populaire. Chacun de ses divers points de vue offre à l'observateur attentif des horizons si vastes et si étendus, qu'il fournirait à lui seul la matière pour un volume plus considérable que celui que vous avez présentement entre les mains.

Nous allons donc nous séparer, avec ce dernier paragraphe, comme ceux qui, après avoir cheminé ensemble et entretenu une conversation pendant une journée, voient arriver, non sans peine le moment de se dire mutuellement le dernier *adieu*.

Après la lecture de ces pages simples, prenez, ami lecteur, la ferme résolution d'attacher désormais plus d'intérêt à toutes les œuvres de propagande catholique; de vous y adonner, sous une forme ou sous une autre, si jusqu'à présent vous les avez considérées d'un œil indifférent; de vous

y appliquer de plus, en plus si, par bonheur, vous y êtes déjà initiés. C'est une grande chose d'être soldat de la vérité, surtout dans les temps où elle est si cruellement attaquée ! Cette dernière considération doit, plus que toute autre, contribuer à exciter votre cœur généreux, et à vous interdire un repos qui serait honteux lorsque de si graves intérêts sont en danger. Dormir lorsque le feu est aux quatre coins de la maison qui est en flammes, et lorsque des milliers et des milliers de mains sataniques attisent cet épouvantable incendie! Dormir, lorsque l'Église de Dieu opprimée pousse des cris pour appeler du secours, en présence de l'attaque générale de ses ennemis qui croient, les insensés ! que l'heure est venue de la détruire à jamais ! Non, cela ne serait ni chrétien ni espagnol. Ce n'est pas l'heure de dormir, mais de veiller, de révéler ses armes, d'avoir l'œil au guet, de préparer son bras pour entreprendre et soutenir une glorieuse lutte.

Ne vous découragez pas, ami, si devant votre résolution virile et chevaleresque, vous entendez les clameurs furieuses ou railleuses des méchants. Regardez comme un titre de gloire de souffrir comme souffre la vérité, et de souffrir de la part de ceux qui prennent la vérité pour point de mire de leurs outrages incessants. Ce n'est pas la flatterie de l'ennemi qui prouve la vaillance du

soldat, mais sa fureur réduite à l'impuissance. Recevoir des bourreaux de l'Église une insulte quelconque, c'est pour le digne fils de cette Église la meilleure recommandation.

La victoire promise se fait bien longtemps attendre au gré de votre impatience et de vos désirs anxieux! Mais ne vous laissez pas décourager pour cela. Nous ne travaillons pas pour le temps qui passe, mais pour l'éternité qui ne passera jamais. Et même, à regarder le présent, nous n'avons jamais vu la semence de la propagande catholique tomber sur un sol stérile. Jamais les sueurs du propagandiste zélé n'ont été répandues en vain sur ces sillons. Parfois, Dieu n'a pas voulu que cet ouvrier vaillant contemplât de ses yeux le fruit de son labeur, comme il arrive que le cultivateur ne mange pas toujours lui-même les fruits des arbres qu'il a plantés. Mais qu'on ne dise point pour cela que le travail est resté sans résultat et beaucoup moins encore sans mérites. Les idées naissent les unes des autres ; ainsi en est-il des bonnes actions, des actes d'abnégation et des sacrifices héroïques. C'est au ciel seulement que se dressera complète la belle statistique de ce qu'une âme aura gagné pour une autre âme, et de ce que toutes les âmes auront accompli pour leur Dieu et Seigneur. C'est au ciel seulement que ce compte se complètera ;

parce que c'est au ciel seulement que s'obtiendra la récompense.

C'est donc au ciel que je vous invite; c'est au ciel que je vous donne rendez-vous, et assurément dans un avenir prochain, car elles ne sont pas nombreuses les années que peut mesurer notre misérable vie. C'est une raison de plus, pour que nous nous appliquions à la rendre méritoire. Vos glorieux travaux ne doivent pas avoir d'autre but que le ciel, et dans cette noble milice vous ne devez pas combattre pour une salve inférieure à celle-là.

Que le Seigneur nous l'accorde !

ÉPILOGUE

Principe et fondement.

Que je sois dans ce monde, c'est incontestable. Il est hors de doute aussi que j'y suis pour une fin.

Ce sont là des choses évidentes. Si les sciences naturelles n'ont rien trouvé qui n'ait son objet et sa fin dans la collection innombrable et si variée des êtres qui peuplent l'univers, il est clair que l'homme, roi de l'univers, le plus noble et le plus parfait de tous les êtres visibles, n'a pas été jeté dans le monde au hasard, ne doit point y vivre au hasard, et ne doit point mourir au hasard.

Pour savoir cela, il n'est point nécessaire de connaître la théologie ; il suffit du sens commun. Or, étant posé que ce que nous savons de plus certain de l'homme c'est qu'il naît, vit et meurt ; il est logique d'en conclure de là qu'il naît, vit et meurt pour quelque fin.

Quelle peut être cette fin ? C'est ici que les jugements varient et que les hommes inventent des théories et des systèmes divers.

Il semble au sensualiste que l'homme naît et

vit uniquement pour jouir. Admettons-le pour un instant avec lui. Mais qu'il nous dise alors pourquoi l'on meurt. Il est clair qu'on ne meurt pas pour jouir, puisque personne n'a trouvé jusqu'à ce jour que la mort fût chose même médiocrement divertissante. Nous pensons donc que ce n'est point là la fin du sensualiste, puisqu'elle n'embrasse pas tous les actes de l'homme, étant supposé qu'elle ne comprend pas l'acte si important qui s'appelle mourir.

Il semble à un autre que la fin de l'homme doit être la science. Mais alors si nous avons été placés dans ce monde uniquement pour posséder la science, cette fin par le fait même de celui qui nous l'a assignée, a été placée hors de la plupart des hommes; ce qui impliquerait une contradiction manifeste. Si donc, d'une part, nous avons été placés dans ce monde pour cette fin, et si, d'autre part, cette fin a été placée si haut, si haut, qu'elle demeure inaccessible à la généralité des hommes, incontestablement ou Dieu a voulu se jouer misérablement de nous, ou il a été lui-même misérablement joué. Car la science est le partage du petit nombre, et même ce petit nombre possède ordinairement un si maigre bagage scientifique, que les plus savants finissent par déclarer sans vergogne qu'ils ne savent bien qu'une chose, c'est qu'ils ne savent rien.

La fin de l'homme n'est donc ni le plaisir, ni la science. Elle n'est ni le plaisir grossier de la matière, ni la jouissance plus raffinée, mais limitée aussi, de l'intelligence.

Quelle est donc notre fin ? Pourquoi sommes-nous dans le monde? Dans quel but y avons-nous été placés ?

Un petit livre, renfermant peu de pages, mais beaucoup de doctrines ; une petit livre que savent presque tous les enfants, mais qu'oublient trop fréquemment presque tous les hommes ; un petit livre en présence duquel, malgré son petit format, les ouvrages les plus considérables et les plus renommés des philosophes et des législateurs paraissent et sont petits et insignifiants, ce petit livre qui s'appelle le *catéchisme*, contient à sa première page, une demande et une réponse dans lesquelles on pose nettement le redoutable problème et dans lesquelles on le résout avec une égale netteté.

« Pour quelle fin dit-il, l'homme a-t-il été créé » ? Et il répond incontinent : « Pour aimer et servir Dieu en cette vie, et le voir et jouir de lui dans l'autre ».

Plusieurs riront en entendant ce langage. Ils attendaient sans doute une réponse subtile prise dans les nuages, et celle du catéchisme se distingue par sa profondeur et sa simplicité et elle

descend du ciel par l'intermédiaire du Fils de Dieu qui en est descendu uniquement pour nous l'enseigner. Qu'ils rient à leur aise ; mais qu'ils écoutent. Oui, hommes dissipés et orgueilleux, vous qui ne songez qu'à vous divertir et vous qui ne soupirez qu'après la science, vous qui vautrez votre chair dans les égoût de la matière, et vous qui asphyxiez votre esprit dans les régions arides de la vaine science sans Dieu, Dieu qui est l'unique principe de l'homme et aussi son unique fin. C'est *par* lui que l'homme naît, vit et meurt. il est donc logique que ce soit pareillement *pour* lui que nous naissions, que nous vivions et que nous nous préparions à la mort.

Remarquez les deux prépositions grammaticales que j'ai soulignées. Ce *par* donne la raison de ce *pour*. Pour parler plus clairement, étant posé que nous avons été créés *par* Dieu, il s'ensuit rigoureusement et nécessairement que nous ne pouvons avoir été créés que *pour* Dieu. Si nous avions en nous notre principe, c'est-à-dire si nous étions redevable à nous-même de notre existence, logiquement et raisonnablement nous devrions vivre pour nous. En un mot, nous pourrions être nous-même notre unique fin, puisque nous serions notre unique principe.

Après cela, le cri de : « Vive la liberté » ! ne résonne-t-il pas à vos oreilles comme un blas-

phème? Oui, il y a dans ce cri un blasphème et un blasphème satanique; il y a un écho du cri de Lucifer : « Je ne servirai pas ».

Je dépends de Dieu de deux manières : et parce que j'ai été créé par lui, et parce que je ne dois vivre que pour lui.

Et comme tout mon être vient de lui, il doit être tout à lui, sans qu'il me soit permis de prendre quelque partie que ce soit de mon être pour la diriger uniquement vers moi, exclusivement à moi, étant posé qu'aucune partie de mon être ne cesse de lui appartenir.

Tout donc, pensées, paroles et actions, affections et désirs, santé et maladie, vie et mort, doit lui appartenir et être dirigé vers lui, sous peine de commettre contre lui un vol, une trahison, une noire ingratitude et une honteuse perfidie.

Tous donc, gouvernants et gouvernés, lettrés et artisans, enfants et vieillards, humbles et potentats, le particulier et le citoyen, la famille et l'État, le précepte domestique et la loi publique, doivent être principalement pour Lui, tendre premièrement vers Lui, et lui être subordonnés en tout.

C'est là une théocratie pure ! s'écriera un niais alarmé.

Oui, ami; c'est une théocratie pure, puisqu'il

vous plaît de parler grec pour plus de clarté, comme un autre Hermogène. Théocratie pure ; mais plus pure vérité encore. Théocratie pure signifie *règne de Dieu*, soit dit pour vous, monsieur l'érudit, au cas ou vous ignoreriez cela.

Règne de Dieu sur l'homme ; règne de Dieu sur la société ; règne de Dieu sur tout, parce que Dieu est l'unique fin légitime et l'unique principe véritable de tout, de l'homme et de la société.

Personne ne pourra nier cela en bonne logique, comme on n'ose pas même entreprendre de nier l'existence de l'Être suprême. Mais il n'y a pas un révolutionnaire conséquent avec lui-même s'il ne part de cette négation fondamentale.

Cependant, ils sont peu nombreux, très peu nombreux, ceux qui ont sur ce point le courage de la franchise ; c'est pour cela qu'il en est si peu qui soient conséquents. Ce qu'il y a de plus commun, parce que c'est ce qu'il y a de plus commode, c'est, non point de nier Dieu, mais de faire abstraction de Lui. L'athéisme cru dans la vie privée comme dans la vie publique, est encore une chose peu convenable et surtout peu conforme aux idées de conversation. Il est de bon ton aujourd'hui (nous ignorons ce qu'il en sera demain), d'avoir encore une certaine foi en Dieu, assez pour ne pas manquer aux convenances sociales, mais non pour en venir jusqu'à blesser en

imposant de sérieux compromis (ou conditions). Ainsi, pour un grand nombre de catholiques, Dieu en vient à être une espèce de roi qui règne et ne gouverne pas, à être plutôt un symbole qu'une réalité, une pure figure décorative d'un certain ordre de choses architectonique, le simple couronnement extérieur, et non la pierre angulaire, ou encore le pilier central, ou même une poutre principale de l'édifice. On le laisse dans la solitude de son palais, placé au-dessus des nuées, jouir de sa félicité céleste, à condition qu'il ne trouble pas la joie terrestre de la créature par ses exigences ennuyeuses et intempestives ; qu'il dicte à son gré des lois relatives au mouvement des astres et à la succession des saisons, pourvu qu'il ne se mêle en rien du gouvernement des volontés et de la diversion des mœurs. N'entendez-vous pas chaque jour, par ici, des gens vous dire avec une simplicité pleine de candeur, mais qui n'est rien moins que simplicité et candeur : « Donc, monsieur, vous voulez voir la religion mêlée à la politique ? C'est chose qui peut entrer seulement dans l'esprit des gens naïfs et sans expérience, qui mêlent et confondent tout dans un but louche et mal défini ? »

Eh bien ! cet athéisme déguisé, cet athéisme honteux et *comme il faut* est celui qui perd la société actuelle : cet athéisme qui ne nie rien, mais

qui n'a de vertu pour aucune affirmation ferme et résolue ; cet athéisme qui feint d'être saisi d'horreur par le nom et qui flatte, amadoue et caresse la chose ; cet athéisme est la lèpre qui nous ronge doucement et nous dévore suavement; cet athéisme conduira le monde moderne à des calamités sans pareilles, si la main de Dieu, miséricordieusement sage, ne vient, à l'aide de prodiges, le retenir sur la pente désastreuse de l'abîme. Tout cela n'est au fond que la méconnaissance, ou au moins l'oubli et l'altération de la doctrine de la *fin dernière*.

Une phrase que le christianisme a rendue d'un usage fort commun, mais qui est en soi très philosophique, embrasse d'une façon résumée, tout l'ensemble des devoirs que cette doctrine impose à l'homme et à la société. Voici cette phrase : « *Servir Dieu* ». Servir Dieu est l'idée qui dérive naturellement du *principe* et du *fondement*. Servir Dieu est reconnaître pratiquement que Dieu existe, et que tout existe par lui et pour lui ; servir Dieu s'est l'opposé de l'athéisme pratique que nous avons indiqué plus haut.

Mais l'idée de servir Dieu en emporte avec elle une autre qui en est comme la conséquence, et qui est celle-ci : se servir de tout ce qui n'est pas Dieu, uniquement pour Dieu, si Dieu est l'unique fin de tout, nous devons considérer tout

le reste par rapport à Lui et uniquement comme un moyen d'arriver à Lui ; et cela même qui, de soi, est indifférent, sera bon en tant qu'il sera directement ordonné en vue de cette fin, et sera mauvaise autant qu'il ne se rapporte pas à cette fin, *servir Dieu* signifie donc, au sens le plus général et le plus absolu, *nous servir de toutes choses* uniquement pour la gloire de Dieu et selon la loi de Dieu.

Oh ! quels vastes horizons s'ouvrent ici à la philosophie chrétienne ! Et quel vaste champ d'applications pratiques !

En philosophie, Dieu est la raison de tout, le fondement de tout devoir et de tout droit, le critère de toute vérité, la règle de toute morale. Cette division si triviale de devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables, n'est pas, au fond, une division. Il n'y a rigoureusement de devoirs qu'envers Dieu; car si les devoirs de l'homme envers lui-même et envers ses semblables ne s'identifient avec le devoir suprême, qu'on nous dise quel est leur fondement.

Et si l'idée de *servir Dieu* et de *se servir* de *toutes choses pour Lui* et selon Lui, ne préside pas implicitement ou explicitement à la conduite de l'individu, la société ne sera plus qu'une réunion de sauvages plus ou moins civilisés, mus

dans leur conduite ou par le caprice, qui est un très mauvais conseiller, ou par l'intérêt égoïste, qui est un conseiller encore pire ; ou par la fluctuation des opinions dominantes, qui est toujours incertaine ; ou par la crainte servile de la loi humaine, qui est une considération humaine et très misérable.

Faisons en sorte, au contraire, que l'idée de *servir Dieu* et de *nous servir de tout uniquement pour Dieu*, préside à nos actes intérieurs et extérieurs; quelle harmonie dans l'organisme social! Quelle suavité dans ses mouvements ! Quelle auguste liberté d'esprit dans toutes ses aspirations! Quelle noblesse dans l'acte même de l'obéissance, à la pensée que nul n'obéit qu'à Dieu! N'est-ce pas dans ce sens qu'il a été dit que *servir Dieu c'est régner ?*

Il ne dépend pas uniquement de vous qui lirez ces lignes d'établir dans le corps social cet heureux service de Dieu au moyen de tous les actes publics, uniquement et exclusivement en vue de la gloire de Dieu et en conformité parfaite avec ses saintes lois. Cependant vous devez tendre à ce but, y travailler de toutes vos forces, y diriger toutes vos prières, et user de toute votre influence. Le règne social de Dieu telle doit être la consigne de Dieu en ces temps où l'atmosphère de l'Europe est de haine, ou au moins d'indifférence

et de l'indifférence la plus criminelle à l'endroit de cette auguste royauté. Mais ce qui dépend de chacun de nous c'est que ce règne se réalise ou ne se réalise pas dans notre conduite personnelle. En cela notre responsabilité est effrayante. On nous entend souvent nous lamenter de ce que certaines lois ne sont pas chrétiennes; et nous ne déplorons pas que notre vie ne le soit pas, alors cependant que c'est par ce côté, comme étant le plus facile, que devrait commencer l'extirpation de l'abus.

Donc, servons Dieu. Talents, richesses, position ascendant moral, santé, vie, sont autant de dons de sa libéralité. En conséquence, nous commettons un larcin, au préjudice de Dieu, lorsque, nous prévalant de la disposition de ces biens qu'il nous a confiés, nous les faisons servir à des fins distinctes de la véritable et unique fin supérieure à laquelle il a voulu qu'ils fussent destinés. Tous les codes du monde appellent cela une malversation, tous frappent une telle conduite de peines très sévères. Le code de Dieu n'est pas moins rigoureux sur ce point, et sa sanction n'est pas moins terrible.

A. M. D. G.

TABLE DES MATIÈRES

LE LAICISME CATHOLIQUE 1

L'ESPRIT PAROISSIAL 20

LE SACERDOCE DOMESTIQUE. 117

L'APOSTOLAT SÉCULIER 192

ÉPILOGUE. 547

Imp. de l'Ouest, A. NEZAN, Mayenne.

DON SARDA Y SALVANY

LE MAL SOCIAL

SES CAUSES — SES REMÈDES

MÉLANGES ET CONTROVERSES
SUR LES PRINCIPALES QUESTIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES
DU TEMPS PRÉSENT

Seule traduction française autorisée

TOME TROISIÈME

PREMIÈRE PARTIE. — *Causes.*

I. La juiverie. — II. Le socialisme. — III. L'ignorance.

DEUXIÈME PARTIE. — *Remède.*

La foi.



PARIS

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

1891

LE MAL SOCIAL

SES CAUSES — SES REMÈDES

III

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

En publiant ce troisième volume du « Mal social », nous nous faisons un devoir d'adresser au lecteur l'expression de notre sincère gratitude pour l'accueil sympathique qu'il a fait aux deux volumes que nous avons déjà publiés sous le même titre et sur des sujets analogues, et de solliciter à nouveau sa bienveillante indulgence.

Quelque soin que mette un *traducteur* à rendre sans le *trahir* le sens de l'original, il n'en demeure pas moins incontestable qu'il a toujours à se faire pardonner des imperfections de détail. Mais lorsque ces défauts inévitables de forme se trouvent compensés dans une large mesure par la richesse du fond, l'énergie de la pensée, l'actualité et l'importance du sujet, le traducteur est absous et le succès du livre est assuré.

Or, telles sont bien, nous le disons sans craindre d'être taxé d'exagération, les qualités maîtresses qui distinguent le troisième volume du « Mal social ». Qu'on en juge plutôt par quelques extraits inévitablement froids et incolores à force d'être courts.

L'éminent polémiste catalan signale tout d'abord l'immense péril que le sémitisme fait courir à l'heure actuelle à la société en général et à la société chrétienne en particulier. Mais laissons Don Sarda dénoncer lui-même et flétrir comme il le mérite ce péril social. « Le Judaïsme, personne « ne saurait le contester, a été et sera l'ennemi constant du « christianisme et de son divin Auteur. Avec la malédiction « que fit retomber sur lui et sur ses fils le crime horrible du « Calvaire, on dirait qu'il circule dans les veines de ce nou- « veau Caïn et de sa descendance une haine inextinguible « contre le Christ et contre sa race. Comme Esaü, dont le « prophète avait dit que tous lèveraient la main contre lui

« et qu'il lèverait la main contre tous, ainsi ce peuple appa-
« raît-il avec une physionomie extraordinaire au milieu de
« tous les autres peuples ».

Tel est le thème de Don Sarda ; telle la thèse qu'il expose, développe et prouve à l'aide d'arguments d'une clarté, d'une logique et d'une force irrésistibles.

Invoquant tour à tour le témoignage du Talmud devenu, plus que l'Ancien Testament, la Bible du peuple juif actuel, il lui emprunte des textes qui respirent la haine la plus féroce à l'endroit des chrétiens, le cynisme le plus monstrueux, l'impiété la plus audacieuse et le blasphème le plus impudent envers la personne adorable du Sauveur. Pour les Juifs, « Jésus-Christ est, au dire du Talmud, *le mensonge* et l'*abo-*
« *mination*, la croix un *objet d'horreur*, l'Eglise catholique *une*
« *hérésie*, la prédication de l'Evangile *la révélation de l'iniquité* ».
Le savant polémiste entre çà et là dans des détails où la précision et l'intérêt vont de pair. Il montre la Juiverie faisant cause commune avec la franc-maçonnerie pour arriver plus promptement et plus sûrement à ses fins, qui sont la ruine de la société et la destruction du règne de Jésus-Christ sur la terre.

Après avoir lu ces pages consacrées à la *Juiverie*, tout lecteur impartial, tout esprit honnête et droit ne pourra s'empêcher de s'écrier, en voyant le sémite dont il a le portrait vivant sous les yeux : « Voilà le péril ! Voilà l'ennemi » !

Le second mal qui nous menace, nous envahit de toute part, c'est le *socialisme*. Ici, ce n'est plus Don Sarda, l'infatigable polémiste espagnol, mais un noble et digne fils de l'Alsace, M. l'abbé Winterer, toujours si français par le cœur et par la langue, qui nous dira la grandeur et l'imminence de la plaie qui a nom le socialisme. Ecoutons les accents de l'éloquent orateur. « Au moment où, d'un bout du monde à l'autre, la presse retentit chaque jour des cris de haine et de menace que poussent les socialistes, et des projets qu'ils conçoivent en vue d'une prochaine exécution, l'heure serait mal choisie pour nier le péril social... Le socialisme est la négation de la religion, de la famille et de la société » (1).

1. M. l'abbé Winterer a bien voulu nous autoriser à insérer ici quelques-unes des plus belles pages sorties de sa plume (*Note du traducteur de Don Sarda*).

Le péril du socialisme est, à l'heure actuelle, tellement menaçant, tellement universel, que les gouvernements sentent la nécessité, pour le conjurer et l'arrêter, de lui opposer des mesures vigoureuses, presque des armées. Hier, à Fourmies, à Lyon et ailleurs, le socialisme a provoqué des émeutes sanglantes.

Enfin, Don Sarda signale un autre mal qu'il juge plus funeste que tous les autres. Ce mal c'est l'ignorance, non point une ignorance quelconque, mais l'ignorance religieuse. A la lumière de la saine et impartiale raison, l'auteur montre la société actuelle travaillée par ce mal universel et capital qui *enlève à l'esprit sa lumière, à la volonté sa force, au cœur sa consolation.*

Mais, à ce triple mal qui a nom *la Juiverie, le socialisme et l'ignorance*, pourra-t-on opposer un remède et quel sera ce remède ? Nous l'avons dit en publiant les deux premiers volumes : « *Dieu a fait les nations guérissables* ». A côté du mal aussi profond, aussi invétéré, aussi étendu soit-il, il y a le remède approprié, opportun, efficace, infaillible.

Quel sera ici le remède ? La foi. Oui, la foi et la foi seule, quoi qu'en pense et en dise le rationalisme contemporain, peut triompher du triple mal que nous venons de signaler.

Qui pourra, en effet, déchirer et enlever le voile épais qui couvre les yeux de la synagogue actuelle ? Qui lui montrera l'accomplissement, réalisé depuis de longs siècles, des promesses antiques faites à ses pères ? La foi ; *Jésus-Christ qui est venu sauver ce qui avait péri de la maison d'Israël* ; Jésus-Christ qui a envoyé ses apôtres aux *Juifs d'abord* et *ensuite aux Gentils* ; Jésus-Christ, *la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*.

Pendant que les Juifs crucifient de nouveau Jésus-Christ vivant dans son Église et dans ses disciples, du haut de son nouveau calvaire, il adresse encore à son Père cette prière de sublime miséricorde et de suprême charité : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ». Et la grâce du repentir descend, et à chaque heure du temps et sur chaque point de l'espace, on annonce le retour de quelque fils d'Israël qui apprend à adorer Dieu en esprit et en vérité.

Qui rétablira la société, aujourd'hui si ébranlée, sur des bases solides ? La foi ; Jésus-Christ et ses divins enseignements ; Jésus-Christ vivant dans son Evangile et parlant par

son Eglise (1). Pas plus que Don Sarda, M. Winterer ne juge le mal incurable. Ecoutons-le nous dire son espérance inébranlable.

« Non, le socialisme ne déracinera jamais, dans le cœur « des hommes la foi en Dieu. Non, le socialisme ne dé- « truira jamais ce chef-d'œuvre social qu'on appelle la « famille. Non, le socialisme n'effacera jamais complète- « ment dans la vie des hommes le besoin de l'autorité et le « besoin de la propriété ».

Qui dissipera, enfin, les ténèbres de l'ignorance qui envahissent présentement un si grand nombre d'âmes ? Le divin flambeau de la foi. Mais pour que ce remède soit efficace, il doit présenter certaines conditions. Aussi Don Sarda s'attache-t-il à énumérer et à examiner en détail les divers caractères de la vraie foi.

Tel est donc le remède opposé au triple mal dont souffre la société contemporaine. Ce remède triomphera-t-il du mal ? Oui, si la société veut être guérie. Ici, le passé répond du présent et de l'avenir. N'est-ce pas la foi qui a vaincu le judaïsme antique, le socialisme du vieux monde païen ? N'est-ce pas elle qui a dissipé toutes les ténèbres et donné la solution de tous les problèmes ? Espérons donc que la foi triomphera encore, triomphera bientôt, et que notre société éclairée, renouvelée, vivifiée par la foi, s'écriera dans un élan de légitime et généreuse reconnaissance : « Voilà la victoire qui triomphe du monde : notre foi » (2) !

A. T.

1. Qu'on se rappelle les admirables et magistrales encycliques de Léon XIII sur les plus hautes questions sociales.

2. Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. I *Joan.* V. 4.

LE MAL SOCIAL

SES CAUSES

I. — LA JUIVERIE

I

Introduction.

Il nous est impossible de rester indifférents en présence du mouvement qui prétend s'établir en Espagne (1) dans l'opinion publique, à l'aide du libéralisme, en faveur des Juifs. Que leur nombre atteigne ou non, en ce moment, le chiffre de soixante mille, c'est là, à notre humble avis, un point qui ne saurait avoir une grande importance. Il nous semble, du reste, que la question peut être immédiatement tranchée dans un sens négatif. Les fils d'Israël donneront une nouvelle preuve de leur perspicacité proverbiale

1. Ce que l'auteur dit ici de l'Espagne s'applique, hélas ! à un grand nombre d'autres nations.

en n'exposant ni leurs trésors ni leurs personnes pour accepter la singulière hospitalité qu'on leur octroie aujourd'hui, mais qui pourrait se convertir demain, même de la part de leurs plus chauds ennemis, en une persécution plus impitoyable et plus cruelle que celle qu'ils souffrent à l'heure actuelle dans les nations septentrionales. Ce n'est point là ce qui nous préoccupe. Mais ce qui nous préoccupe, c'est le courant qui se forme en faveur des Juifs et qui a la prétention de se nommer une *réparation*, alors qu'il n'est qu'un courant de haine et de calomnie contre la foi catholique et l'honneur de notre antique Espagne, et une sorte de réhabilitation morale de nos ennemis les plus tenaces. Il est de mode aujourd'hui de parler des Juifs ; et la mode libérale c'est de parler en leur faveur. Nous ne pouvons, nous catholiques, nous soustraire à ces exigences de la mode. C'est là le thème de propagande que nos ennemis nous imposent le plus souvent malgré nous, ne nous laissant point la faculté de choisir à notre gré les sujets qu'il nous plairait de traiter.

Aussi se présente-t-il immédiatement un programme, une série de questions qui naissent en quelque sorte spontanément du fond de cette question principale et qui provoquent un examen aussi curieux qu'instructif. Telles sont celles qui se rapportent à l'existence, bien extraordinaire de-

puis dix-neuf siècles, du peuple juif sur la terre, à sa conservation providentielle au milieu de persécutions continuelles, aux relations mutuelles entre ce peuple et le peuple chrétien, au rôle qu'a joué l'Église catholique dans ces relations, aux causes qui ont déterminé nos rois catholiques à expulser les Juifs de l'Espagne, au genre et au mode qui furent employés pour cette expulsion. Il ne faut point oublier la part qui revient à la secrète influence du judaïsme dans les révolutions modernes, ou, en d'autres termes, son intime relation avec la franc-maçonnerie. C'est là un point sur lequel s'exerce aujourd'hui l'investigation de plusieurs savants et d'où jaillissent fréquemment des éclairs dont la lumière sinistre montre la scélératesse et la noirceur des principaux évènements que le siècle présent a vu consommer contre l'Église.

Le Judaïsme, nous le constaterons, a été l'ennemi constant du christianisme, comme il fut l'ennemi de son divin auteur. Avec la malédiction que fit retomber sur lui et sur ses fils le crime horrible du Calvaire, on dirait qu'il circule dans les veines de ce nouveau Caïn et de sa race une haine inextinguible contre la race du Christ. Comme Ésaü, dont le prophète avait dit que tous lèveraient les mains contre lui et qu'il lèverait les mains contre tous, ainsi se montre ce peuple extraordinaire au

milieu de tous les autres peuples du monde civilisé.

Nous nous proposons de retirer de ce modeste travail de propagande populaire un autre avantage, le plus important de tous peut-être; c'est de faire connaître enfin à tous nos lecteurs ce qu'est le libéralisme et où il aboutit. Ce trait manquait à sa monstrueuse physionomie. Nous savions qu'il sympathisait avec toute sortes d'erreurs et d'hérésies, qu'il décapitait les moines, qu'il pillait les couvents, s'en appropriait les biens, s'appliquait sans trève ni repos à démolir nos institutions nationales, à détruire systématiquement notre unité religieuse, la plus précieuse de nos richesses, qu'il a arrachée et vendue trente deniers au moyen de la loi de *désamortisation*. Le trait sous lequel il se montre aujourd'hui est celui de protecteur des Juifs en haine des chrétiens; ce trait manquait au tableau, et il va être incontestablement le plus caractéristique et le plus apte à faire découvrir certaines filiations ou généalogies. Qui sait s'il ne viendra pas un jour, après la confusion actuelle, où l'on verra clairement que tout le libéralisme, nous parlons ici non du libéralisme de parti, mais du libéralisme d'école, qui nous a perdus depuis environ cent ans, n'est en réalité qu'une immense plaie du judaïsme? Et se rencontrera-t-il alors un homme qui ne reconnaisse pas l'exactitude de notre langage, lorsque nous appelons *Juiverie* le

mouvement révolutionnaire actuel en faveur des descendants d'Anne et de Caïphe?

II

Le nouveau Caïn; son crime et son châtiment.

Lorsque le fratricide Caïn, après avoir consommé son crime horrible, eut entendu pour la première fois la voix de la justice divine qui lui demandait compte du sang de son frère, et la sentence qui le condamnait à mener par toute la terre une vie errante et vagabonde, accablé sous le poids de son remords, les *Livres Saints* disent que Dieu imprima sur son front comme un sceau ou une marque destinée à le faire connaître, et à empêcher quiconque le rencontrerait de le tuer. Le malheureux portait donc sur lui un sceau d'inviolabilité personnelle, afin que son châtiment devînt ainsi plus terrible et plus exemplaire. Et le texte sacré nous dit, en effet, que le premier meurtrier vécut dès lors errant sur la terre, mais il n'ajoute point qu'il soit mort de mort violente, ce qui indique l'accomplissement exact de la malédiction divine.

Voilà, en quelque sorte, le tableau de la condition du peuple juif depuis le crime affreux par lequel il mit à mort le Fils de Dieu. La justice

divine ne l'a point condamné à mort, son crime était trop grand pour qu'il n'eût à subir qu'une peine si légère. Dieu a condamné le nouveau Caïn, comme l'ancien, à vivre errant et fugitif sur la terre ; de plus, il l'a marqué du sceau d'une inviolabilité providentielle pour que personne ne l'exterminât, mais pour que sa misérable existence fût partout respectée.

Le vengeur suprême voulut faire de ce peuple comme un monument vivant de sa justice, en sorte qu'il parcourt perpétuellement le monde portant sur son front cette tache de sang qui y fut imprimée, le jour où, sur la place de Jérusalem, il s'écria par la bouche de la populace, des prêtres et des magistrats : « Que son sang (du Christ) retombe sur nous et sur nos fils »! Il y tomba en effet ; et cette tache n'a point été effacée encore, et elle ne le sera pas ! C'est pour cela que le peuple juif ne meurt pas ; il est condamné à vivre toujours avec son remords et son ignominie. Il ne meurt ni ne se convertit ; vrai peuple réprouvé, qui a déjà trouvé son enfer comme nation, sans préjudice de l'enfer que chaque membre impénitent de ce peuple trouvera après la mort avec tous les autres réprouvés. Autant fut grand et incomparable le crime du Calvaire, autant est terrible et hors de pair le châtiment qui l'expie.

En parcourant l'histoire qui mesure les dix-

neuf siècles écoulés depuis le crime consommé le soir du Vendredi-Saint jusqu'à nous, on voit cette vérité aussi palpable et saisissante que si le doigt de Dieu même l'y avait gravée en traits de feu. L'incrédulité ne cesse pas de chercher et d'inventer des raisons pour expliquer ce phénomène; il n'y a qu'une explication, celle que la foi enseigne. Depuis les massacres épouvantables de l'époque de Titus jusqu'aux persécutions actuelles exercées contre les Juifs en Russie et en Allemagne, en passant par les vexations, les tortures du moyen-âge, aucun peuple n'a plus souffert, aucun peuple, humainement parlant, n'a eu plus de raison de disparaître de la scène du monde, et cependant, aucun peuple n'a paru plus invulnérable à toute persécution.

Tout autre peuple, exposé durant tant de siècles à de si cruelles persécutions, aurait disparu infailliblement. On a vu succomber sous des coups bien moins forts et moins nombreux des nations très puissantes et dont on conserve aujourd'hui à peine le souvenir. Il en est tout autrement du peuple juif. Toutes les colères du genre humain soulevées contre lui ne l'entament pas, en ce qui est de son existence matérielle. Il vit au milieu des catholiques, des schismatiques, des protestants, des musulmans, odieux et haï partout; mais il vit. C'est que, comme le réprouvé, il a

été condamné à vivre. Mourir serait en quelque sorte pour lui une grâce, un pardon. Vivre perpétuellement est la condition essentielle de son châtiment exemplaire.

Il faut remarquer une autre circonstance qui rendra plus sensible ce qu'il y a de providentiel dans ce phénomène historique. Ce peuple vit, parce qu'il a été condamné à ne pas mourir ; mais il mène le genre de vie auquel il a été condamné, c'est-à-dire qu'il est errant, fugitif et dispersé sur la terre. De ses fils dispersés on pourrait, ce semble, former une forte et puissante nationalité. Il a pour cela toutes les conditions humainement désirables : le nombre, parfois d'immenses richesses, une industrie singulière pour les accaparer, le lien d'une même religion, un type commun même entre ceux qui habitent les climats les plus divers, l'unité des aspirations, la solidarité des offenses et des souvenirs. Placez tout autre peuple dans les mêmes conditions, et vous ne tarderez pas à le voir devenir une grande nation indépendante et peut-être dominatrice. Il n'en est pourtant pas ainsi du peuple juif. Il veut ce résultat, il sait qu'il a tout ce qu'il faut pour y arriver; et néanmoins il ne l'obtient pas. Il lui est défendu de se constituer, et bien qu'il cherche sa constitution depuis dix-neuf siècles, il n'a pu la trouver encore. Et bien qu'elle soit écrite et conservée

dans les divines Écritures, il ne s'en sert point. Quelle est sa condition ? Celle de Caïn : « Tu seras errant et fugitif sur la terre ».

Ce phénomène offre un autre aspect. Ce peuple réprouvé, qui est condamné, non à mourir, mais à vivre toujours, comme les réprouvés, et à vivre dans cet état de perpétuelle décomposition ou désagrégation, offre encore une autre particularité. Il ne peut se fondre avec aucun autre peuple. C'est un élément qui ne peut entrer en composition avec aucun autre ; il est toujours insoluble et demeure sans cesse réfractaire à toute combinaison et à tout mélange, en dépit de la loi que nous pourrions appeler la loi de chimie historique qui tend sans cesse à ce que les races se modifient mutuellement et forment en quelque sorte un alliage pour constituer de nouveaux composés, de nouvelles sociétés. Qu'on examine toutes les races qui ont vécu sur le sol de notre Espagne depuis l'époque où elle commença à être habitée. Toutes se sont fondues et mêlées comme dans un creuset, pour arriver à former le type actuel de notre race, qui contient les éléments de toutes les races anciennes. Dans la magnifique unité de notre langue, il est permis de voir un reflet de cette diversité des peuples qui ont contribué à former notre nation. Cela prouve que toute race, aussi distincte qu'elle paraisse, s'assi-

mile bientôt à une autre race et finit par se fondre et s'identifier avec elle, en en formant une nouvelle. Mais la race juive est dépourvue de cette propriété d'assimilation. Nulle part, ni en Russie, ni en Turquie, ni en Allemagne, ni en Espagne, le peuple juif ne cesse d'être juif pour former, en se mêlant à d'autres, un peuple nouveau. Il vit avec tous les peuples mais sans jamais se mêler à eux. Telle est sa loi, telle est sa condition : éternelle désagrégation parmi ses fils, et éternelle séparation des autres peuples. Dieu, qui n'a pas voulu qu'il périt par le glaive des conquérants, n'a pas voulu, non plus, qu'il disparût en se mêlant et se fondant avec un autre peuple. Ni les guerres ne le feront disparaître de la face du monde, ni les alliances ne lui feront perdre sa physionomie propre et caractéristique.

Ainsi donc, il ne peut ni mourir, ni se constituer une autonomie, ni se fondre avec les autres. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu un peuple présentant ces caractères singuliers et en opposition avec toutes les lois de l'histoire et de l'ethnographie. C'est un peuple extraordinaire et on ne saurait le qualifier d'un autre nom. Ce qu'il a été pour son bien, avant la venue du Christ auquel il avait reçu la mission de préparer les voies, il l'a été pour son mal, depuis, pour le punir d'avoir méconnu le même Christ.

Ce peuple, bien étudié à ces deux époques de son histoire, suffit à lui seul pour établir la vérité de notre foi. Dans la première époque, il a servi de prologue, dans la seconde, il est un éloquent commentaire : dans les deux, il est un témoignage irrécusable et incontestable de la puissance de Dieu. Réduit à l'impuissance de mourir, de se reconstituer, de fondre son existence avec celle d'un autre peuple quelconque, que reste-t-il à ce Caïn abject et méprisable, sinon la mission providentielle de fournir un monument des vengeances divines et une preuve authentique de la vérité de notre religion ?

III

Le peuple juif et sa haine implacable contre les chrétiens.

Le peuple juif, soumis aux conditions historiques que nous avons vues et signalées dans le paragraphe précédent, ne s'y est pas résigné. Il les supporte avec la haine dans le cœur, et une animosité qui se lit jusque sur ses traits. Il vit en maudissant, avec des paroles qui respirent la fureur, celui que maudirent ses pères dans le Sanhédrin et sur la place publique de Jérusalem ; il rêve sans cesse la domination universelle. Il

n'est point le pécheur qui porte sur lui son supplice comme une pénitence salutaire qui doit le réhabiliter, mais il est le condamné endurci qui, au milieu de ses remords, se révolte et lutte désespérément pour s'arracher à la main de fer qui l'opprime. Le Talmud qui, plus que l'Ancien Testament, est aujourd'hui la Bible du peuple juif, est une imprécation continuelle contre le Christ et contre le peuple chrétien ; sa morale est la haine contre les fils de la Croix; il canonise le parjure, l'usurpation, l'usure, l'assassinat lui-même, en tant qu'on les dirige contre les disciples de l'Évangile. Et toute la tradition de ses rabbins ou docteurs est basée sur ce sentiment concentré de haine opiniâtre contre le Christ, son Église et ses disciples.

Ici nous avons besoin d'appuyer notre affirmation sur des textes authentiques et incontestables ; sans cela, nous courrions risque de n'être pas crus, si nous donnions, sans preuves, des affirmations que l'on pourrait taxer d'exagération ou d'appréciation passionnée. Aussi bien, voici ce que nous extrayons, en le traduisant intégralement, d'un ouvrage fort connu et qui a une grande actualité et opportunité. Nous avons nommé le livre de Rupert intitulé : *L'Église et la synagogue.* Il y est dit :

« Pendant que les Juifs vivent dans cette espé-

« rance inébranlable et ont devant les yeux, selon « leur langage, une secte d'hommes composée en « partie de leurs frères et en partie de païens, qui « ont suivi Jésus, Fils de Marie, en se séparant de « la synagogue, pour former une nouvelle église, « qu'y a-t-il d'extraordinaire qu'ils entretiennent « contre ces hommes et contre leur chef la haine « irréconciliable qu'ils montrèrent dès le commen- « cement du christianisme? Aussi leur intolérance « est-elle arrivée au paroxysme. Ils n'accomplis- « sent pas un seul acte de leur vie sans insulter et « maudire le saint nom de Jésus; ils exècrent « ses disciples et les persécutent sans cesse dans « leur réputation, dans leurs biens et dans leurs « personnes. Quant à Jésus-Christ, excités qu'ils « sont par les doctrines que nous venons de rap- « peler et que nous avons recueillies dans les « écrits des Apôtres, ils ont composé, en prenant « le Talmud pour règle, une œuvre appelée *Tole-* « *doth Jeschu*, dans laquelle ils outragent si odieu- « sement le caractère divin du Sauveur, que nous « éprouvons de l'horreur et du dégoût à repro- « duire textuellement les ignominies vomies par « la synagogue contre les mystères de l'Incarna- « tion et de la Rédemption, et contre les autres « dogmes sacrés de notre religion.

« Nous espérons que notre réserve sur ce point « suffira, au moins auprès des chrétiens, pour

« faire apprécier et juger comme ils le méritent « de si horribles blasphèmes. Nous nous borne- « rons à dire que parmi tous les noms dégradants « prodigués par la synagogue à notre adorable « Sauveur, le plus commun est le monogramme « *Jeschu* au lieu de *Jeschua*, ce qui revient à dire : « Que sa mémoire et son nom périssent », ou, « en d'autres termes : « Jésus est le mensonge « et l'abomination ».

« Les calomnies dont les Juifs poursuivirent « les Apôtres et les Martyrs ne sont que la con- « séquence de ces sentiments pervers à l'endroit « des points fondamentaux du Christianisme. Ils « appelaient les saintes femmes des *profanes*, l'Eu- « charistie *un corps impur ;* pour eux la Croix était « *un objet d'abomination,* l'Église chrétienne *une* « *hérésie*, la prédication de l'Évangile *la révélation* « *de l'iniquité.* Afin de montrer leur mépris, pour « les prêtres de Jésus-Christ, ils les traitaient de « *tondus* et de *prêtres des idoles* (cumarin); le Ven- « dredi-Saint était pour eux *un jour profane;* les « expressions les plus injurieuses sont celles qu'ils « emploient sans cesse contre nous : les chrétiens « sont des *Galiléens*, des *épicuriens*, des *Iduméens*, « des *incirconcis*, des *hommes abominables*, etc., « etc. Ce vocabulaire d'outrages se trouve repro- « duit dans le traité du Talmud intitulé : « *Avodah* « *Zara* » et dans le poème du rabbin Lipmann.

« En outre, il est permis aux Juifs de prononcer les « paroles suivantes, lorsqu'ils passent près d'une « église chrétienne, d'un oratoire ou d'un sanc- « tuaire quelconque : « Que le Seigneur détruise « les maisons de boue »; et ils doivent dire en « passant devant les tombeaux des chrétiens : « Que « votre mère soit couverte d'opprobres, que celle « qui vous a donné le jour soit répudiée, puisque « la fin des chrétiens n'est autre que les vers et « la pourriture ». Le rabbin Éliézer dit dans le « Pirké, chapitre 29e, que quiconque mange avec « un incirconcis doit être regardé comme s'il « mangeait avec un chien ; que celui qui touche « un incirconcis est impur, comme s'il avait tou- « ché un cadavre; que celui qui se lave avec un « incirconcis, doit être regardé comme s'il avait « communiqué avec un lépreux. En effet, les incir- « concis, c'est-à-dire les chrétiens, sont, pendant « leur vie, comme s'ils étaient morts, et, après « leur mort, comme des cadavres jetés à la voi- « rie.

« Buxtorf a eu sous les yeux et entre les mains, « un vieux formulaire de prières à l'usage de la « synagogue, imprimé en 1534. Une des pages « de ce formulaire avait un certain endroit en « blanc; lorsque les Juifs étaient arrivés à cet « endroit, ils disaient de mémoire et faisaient « répéter par leurs enfants, une malédiction con-

« tre tous ceux qui adorent le Christ, et en « même temps ils crachaient à terre, imitant « ainsi l'exemple de leurs pères qui avaient cons- « pué la face trois fois sainte de Jésus. Le même « auteur fait remarquer que la synagogue com- « prend sous le nom antique de *minüm* tous « ceux qui ne pratiquent pas leur culte, et spé- « cialement les chrétiens. Trois fois par jour, les « Juifs profèrent des malédictions contre ces der- « niers : Ces malédictions sont écrites dans le « *Temona Hesreh*, qui forme la partie de leurs « prières quotidiennes. Entre autres paroles, on « y lit les suivantes : « *Hamalsinim velamesuma-* « *din* » dont la première forme une sorte de « monogramme contre les fidèles que l'on pour- « rait traduire de la façon suivante : « Qu'on les « extermine jusqu'à la racine, qu'on les foule « aux pieds, qu'on les abatte, qu'on les détrui- « se ». Saint Jérôme indique cette formule comme étant déjà en usage de son temps. Un siècle avant Buxtorf, les Juifs, par crainte des magistrats chrétiens, supprimèrent ces paroles de leurs livres, et les remplacèrent par d'autres qui avaient le même sens, au moyen d'une interpréta- tion convenue. Dans la fête des *Purim*, qui rap- pelle l'élévation et la chute d'Aman, ils substi- tuèrent le nom de Jésus et de ses adorateurs aux paroles qui exprimaient la malédiction portée

« contre Aman. Ainsi, depuis l'époque de Théo-
« dose jusqu'à nos jours, ils expriment leurs malé-
« dictions contre les chrétiens, en se servant des
« noms symboliques d'Aman et de ses partisans.
« Il existe encore de vieux manuscrits de la *Jefisah*
« qui montrent d'une façon explicite qu'Aman et
« ses partisans représentent Jésus et ses disciples,
« dont les Juifs demandent l'extermination, comme
« leurs pères exterminèrent Aman et ses partisans.

« Victor de Cobden, dans un écrit relatif aux
« préoccupations des Juifs, décrit les rites qu'ils
« suivent pour se préparer à la fête de Kippur,
« le septième jour du mois de septembre. Cha-
« que homme prend un coq et chaque femme
« une poule ; ils les font tourner autour de leur
« tête, en récitant quelques prières et ensuite ils
« les tuent ; après les avoir dépecés, ils les jettent
« hors de leurs maisons. Le 9 septembre ils se
« lèvent de grand matin, et en sortant de leurs
« demeures ils maudissent le premier chrétien
« qu'ils rencontrent, en proférant en même temps
« les paroles suivantes : « Que Dieu permette
« qu'il te soit fait comme à mon coq ». Les
« femmes agissent de même envers la première
« femme chrétienne qui se présente. Parfois, ils
« attendent de longues heures avant de rencontrer
« une personne contre laquelle ils puissent pro-
« noncer leur malédiction ; et lorsqu'ils ont pro-

« noncé ces paroles, ils s'en retournent pleins de « joie dans leurs demeures.

« Le même néophyte ajoute que lorsqu'ils « entendent le son des cloches qui appellent les « fidèles à l'église, les Juifs prononcent des im- « précations contre le sonneur, désirant qu'il soit « frappé de mort subite et précipité au fond des « enfers.

« Enfin, quand un chrétien rencontre un Juif « et le salue le premier avec un véritable senti- « ment de charité, le Juif répond de son côté : « « Que Dieu te fasse périr » ! Telle est la tolérance « de la Synagogue envers Jésus-Christ et son Égli- « se ; tels sont les sentiments des sectateurs du « Talmud ».

Nous continuerons, dans le paragraphe suivant, l'exposition de ces doctrines horribles, qui sont non seulement les préoccupations vulgaires du peuple juif, mais la législation officielle, ce qui s'enseigne dans ses écoles et se prêche dans ses synagogues, ce que le père sur son lit de mort recommande et lègue comme un testament à son fils, ce qui forme, en un mot, l'essence du judaïsme, et explique parfaitement la terrible histoire de ses relations avec le peuple chrétien dans tous les siècles.

IV

Le peuple juif et sa haine implacable contre les chrétiens (suite.) Coup-d'œil sur la législation judaïque actuelle.

Poursuivons l'examen de la morale officielle du peuple juif, et, dans ce but, continuons à citer des extraits de l'ouvrage important auquel nous avons fait les emprunts rapportés dans le paragraphe précédent.

« Si nous examinons, y est-il dit, les rapports « civils qui existent entre les chrétiens et les Juifs, « nous verrons que ceux-ci entretiennent à l'en- « droit de ceux-là les mêmes idées perverses et « criminelles qu'en matière religieuse. Un savant, « très au courant des doctrines talmudiques, « Lempereur, écrit dans son *explication* du livre « de la *Mischna* intitulé *Bava Kama*, chapitre IV, « § 3 : « La *Gémare* dit que Dieu a proscrit les biens « des Gentils qui n'observent pas les principes « donnés aux enfants de Noé et qu'il a donné « droit sur ces biens au premier occupant ».

« Ajoutant encore à la rigueur de ces principes, « les Juifs ont établi dans le livre intitulé *Sanhé-* « *drin*, « qu'un hébreu qui a tué un homme en « croyant tuer un animal, ou qui a tué un autre « hébreu, un frère, en croyant tuer un chrétien,

« sera absous ». Maimonides, que les Juifs ont ap-
« pelé l'Aigle de la synagogue, en le proclamant
« le génie le plus brillant qui ait paru depuis
« Moïse, professe sans aucune restriction les
« mêmes sentiments. Voici, en effet, ce qu'il dit
« dans les conseils qu'il adresse à ses coreligion-
« naires, sur la manière de se conduire envers
« les chrétiens : « Lorsque les Israélites ont une
« dispute avec un *goi* (un chrétien), il faut la
« juger selon la loi des chrétiens, puisque cette
« loi favorise l'Israélite ; par conséquent, nous
« invoquerons dans ce cas les constitutions du *goi*.
« Mais, si nous voyons quelque avantage à être
« jugés selon notre loi, nous revendiquerons nos
« droits, et nous dirons qu'ainsi le veulent nos
« usages. Et que personne ne s'étonne, car cela ne
« doit pas paraître plus extraordinaire, plus dur
« et plus cruel, que de tuer un animal, bien qu'il
« n'ait pas péché ; donc quiconque ne possède
« pas la perfection des vertus humaines, ne doit
« pas être véritablement considéré comme un
« homme : la fin de son essence est de servir aux
« besoins des autres ». Les auteurs des notes com-
posées pour expliquer le traité de la *Mischna* inti-
tulé *Avodah Zara*, établissent également que
« les sectateurs de la doctrine de Jésus doivent
« être traités de telle sorte que, si on les voit à
« l'agonie, on achève de les tuer ; que si on les

« rencontre auprès d'un puits, on les y jette com-
« me on y jetterait une pierre, et que s'il y a
« dans le puits une échelle à main, on la retire
« afin de les empêcher de s'en servir pour remon-
« ter ». Nous lisons dans un autre passage : « Il
« ne peut être permis ni de faire alliance avec les
« idolâtres, ni de faire la paix avec eux ; il nous
« est permis seulement ou de les retirer de leurs
« erreurs ou de les tuer. Ceci doit s'entendre
« des idolâtres en général. Quant à ceux qui dé-
« truisent Israël et le conduisent à sa perdition,
« comme les hérétiques et les blasphémateurs,
« c'est une bonne action de les détruire et de les
« porter avec leurs mères au fond de l'abîme,
« puisque ce sont eux qui causent les angoisses
« d'Israël et éloignent le peuple de la voie de
« Dieu. Tels sont Jésus de Nazareth et ses dis-
« ciples, dont les noms sont maudits. D'où il
« faut conclure qu'il est défendu d'assister comme
« médecin les adorateurs de Jésus, même avec
« une rétribution, à moins que ce refus n'entraî-
« ne un grand danger ». Par une conséquence na-
turelle de ces principes, les rabbins ont décidé
qu'il est permis de commettre une erreur de
compte à son profit, lorsqu'on traite avec un chré-
tien, et qu'en général on fait une action honnête
en enlevant à un chrétien une somme quelconque
par des moyens analogues.

Le rabbin Bechai dit, en parlant de l'usure : « Il est permis de prêter à usure à un Juif apostat. « Il est permis de lui ôter la vie ; comment ne « serait-il pas permis, à plus forte raison, de lui « enlever sa fortune ? Cette même considération « a inspiré à Maimonides la maxime suivante : « Il est défendu de donner un bon conseil à un « *goi* (chrétien) ou à un impie. Bien plus, il est « défendu de lui conseiller d'accomplir tout ce qui « est prescrit par la loi, afin qu'il persiste dans son « impiété » (Hilchatrozeah, cap. XIII).

Le rabbin Isaïe, fils d'Elie, qui vivait au XVII^e^ siècle, écrit également dans son commentaire sur *l'Avodah Zarah :* « L'Israélite qui s'est donné à un culte étranger doit être considéré comme un *goi* (chrétien) et jeté dans une fosse. S'il tombe dans un puits et qu'on puisse habilement l'empêcher de sortir, qu'on le fasse ».

Le rabbin Samuel n'hésite pas à dire, en parlant de l'état d'abjection auquel se trouve actuellement réduit le peuple juif : « Nous sommes abhorrés « par tout le monde, mais dans nos cœurs règne « l'orgueil qui nous place au-dessus des autres ». Et il ajoute : « De même que Dieu est le Dieu « suprême, ainsi le peuple d'Israël est le peuple « souverain, puisque Dieu l'a déclaré supérieur à « toutes les nations de la terre ». Pénétrés de ces idées, loin de se regarder comme étrangers et

esclaves des nations au milieu desquelles ils vivent, les Juifs se considèrent comme les soldats d'une expédition, campés en pays ennemi, attendant le signal du combat ou de l'assaut. Dans leurs seings se trouve cette formule rabbinique : « Je, rabbin, N. N., qui suis campé à Hambourg, etc. » ; formule qui découle naturellement de la croyance qu'ils sont les dominateurs du monde par leur foi au Messie qui doit subjuguer toutes les nations. Le rabbin Ascher, parlant de la manière dont les Juifs doivent se comporter au milieu des *goïn* (chrétiens), dit expressément que, s'il s'agit de réaliser un bénéfice, ils peuvent très bien se dispenser d'observer les préceptes rabbiniques. Les Juifs recourent à l'hypocrisie surtout dans leurs relations nécessaires avec les chrétiens ; ne pensant qu'à les tromper et à leur porter tout le préjudice possible ; ils ne refusent pas de recourir à la plus basse adulation pour arriver à leur but. Ils ne marchandent pas les protestations de sincérité, d'amitié et de sympathie ; et ils sont si persuadés par ce moyen d'inspirer confiance à la droiture des chrétiens, et ils réussissent si bien à les prendre dans leurs filets, qu'ils recommandent dans leurs écrits cette ruse aussi méprisable que satanique.

Que l'on voie maintenant, dirons-nous, si un tel peuple, imbu de pareilles doctrines, peut laisser d'être la personnification même de la perver-

sité et de la bassesse; et quelles légitimes préventions doit avoir pour lui quiconque n'appartient pas à cette race dégradée. L'histoire confirme pleinement ces conclusions que toute bonne logique doit nécessairement déduire de tels principes, et elle montre comment, en effet, les Juifs n'ont pas cessé d'être les tyrans et les oppresseurs du peuple chrétien, excepté lorsque celui-ci, usant du droit de légitime défense, s'est imposé à eux et a réussi à s'arracher à cette honteuse sujétion.

C'est ce que nous verrons, avec la grâce de Dieu, dans le paragraphe suivant.

V

Confirmation historique de ces monstrueuses doctrines du judaïsme moderne.

Nous avons vu, d'une façon très sommaire, il est vrai, la morale épouvantable du judaïsme moderne. Une observation se présente ici, et il est nécessaire de nous y arrêter. Le peuple juif, tel qu'il a été voulu de Dieu, c'est-à-dire comme figure, préparation et prophète de la loi évangélique, a cessé d'exister, dès que cette loi a inauguré son règne sur la terre par la prédication de Jésus-Christ. Dès ce moment, le peuple élu ne fut plus peuple

juif, mais la gentilité à laquelle passèrent les bénédictions et les promesses faites à Abraham et à ses fils dans la foi. Le peuple hébreu, dès lors, est devenu un peuple réprouvé, *populus non meus*, un peuple qui n'était plus le peuple de Dieu, selon la parole sévère du Seigneur lui-même parlant par un de ses prophètes. En conséquence, lorsque nous parlons du Judaïsme dans les siècles postérieurs au sacrifice du Calvaire, nous devons nous rappeler qu'il n'est plus question du Judaïsme véritable et orthodoxe, mais d'un Judaïsme corrompu et bâtard ; non de celui qui puisait ses inspirations dans la Bible et dans les glorieux souvenirs des patriarches, mais de celui qui reconnaît pour guide unique l'affreux Talmud et les traditions rabbiniques. Ce Judaïsme n'est point une prolongation, une perpétuation de ces générations fidèles à Moïse et aux observances légales, mais un judaïsme héritier et continuateur du pharisaïsme de l'époque de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ce pharisaïsme qui mérita d'être qualifié par Jean-Baptiste de *race de vipères*, par Jésus-Christ, de *sépulcre blanchi*, et par saint Etienne, de *peuple à la tête dure*, est celui qui a survécu à la ruine de l'antique Israël ; celui qui promène à travers le monde l'ignominie de son existence méprisée.

Ce qu'a été la conduite de ce peuple dégradé envers ceux qui forment aujourd'hui le peuple de

Dieu ou les chrétiens, nous pourrions facilement le deviner en nous rappelant seulement les principes épouvantables qui règlent sa morale privée et sociale, et dont nous avons parlé dans les paragraphes précédents. Toutefois, nous ne sommes point réduits à nous contenter de cette déduction logique ; nous avons des faits qui parlent plus haut que la logique et qui nous montrent le peuple juif, dans toute la succession des siècles chrétiens, comme le plus tenace et le plus perfide ennemi, non seulement de nos croyances, mais encore de notre bien-être et de nos intérêts matériels.

Dans l'impossibilité de multiplier des citations qui rendraient notre récit interminable, nous réduirons ce que nous avons recueilli sur cette matière dans nos lectures, à divers groupes de faits qui sont comme autant de chapitres de ce procès historique contre le judaïsme dans ses relations avec les peuples chrétiens. Les voici :

Le Judaïsme fut le premier persécuteur du christianisme, non seulement dans la personne de son divin fondateur, mais dans celle de ses disciples et de ses prédicateurs. A Jérusalem, après la Pentecôte, c'est lui qui a dressé les premiers gibets contre les chrétiens; c'est lui qui s'est précipité avec fureur vers les tribunes des préteurs romains pour obtenir qu'ils secondent leurs haines contre

les disciples du Christ. On connaît les accusations que les Juifs ne cessaient de porter contre saint Paul, dès qu'il eut cessé d'être l'instrument des haines de la synagogue pour devenir un apôtre de l'Évangile. On remarque une semblable complicité dans les persécutions qui se succédèrent jusqu'à la conversion de Constantin.

Le Judaïsme fit alliance avec le mahométisme dès la maudite apparition de ce dernier sur la terre; et, bien qu'il en ait été méprisé et plus maltraité que par les chrétiens, il s'est toujours montré, en haine de ces derniers, le servile adulateur des sectateurs du Prophète.

En Espagne, nous savons cela mieux que partout ailleurs, l'ayant appris à nos dépens. L'histoire découvre aujourd'hui la part que prirent les Juifs à l'invasion des Sarrasins, par les intelligences secrètes qu'ils entretenaient durant la domination des Visigoths avec les Maures d'Afrique. Notre illustre Villoslada en fait le récit dans sa précieuse *Amaya*, qui est moins une histoire qu'un tableau dénotant une vaste et profonde érudition. Pendant que nos pères reconquéraient l'Espagne, dans nos villes occupées par les troupes musulmanes, les Juifs se chargeaient de veiller et de contenir la population chrétienne, lorsque les nécessités de la guerre forçaient l'armée musulmane à laisser pendant un temps plus ou moins long

la place sans soldats. Nous avons combattu pendant huit siècles contre les Maures, ayant toujours dans notre camp le peuple juif remplissant le rôle d'espion et de traître. De telle sorte que nos rois et notre peuple firent preuve d'une grande patience en retardant jusqu'au XVI^e^ siècle l'expulsion de cette race maudite.

Dans ses relations privées avec le chrétien, le Juif a toujours été le type de l'immoralité et de la bassesse. L'amour de l'argent et le désir de la prédominance de sa race sur le peuple chrétien ont été toujours ses uniques passions. On ne sait s'il désire dominer pour s'enrichir ou simplement s'enrichir pour dominer. Cette horrible maxime du Talmud : « Dieu charge les Juifs, au moyen de la fraude, de l'usure, du vol, de s'emparer des biens des chrétiens », a toujours été observée à la lettre. C'est pourquoi, le Juif, aujourd'hui encore, s'adonne ordinairement, non aux arts ou à l'industrie (c'est là un point qui le distingue essentiellement du Maure), mais à l'exploitation de ses frères. Le Juif opulent fait la haute banque et exploite la fortune publique, le Juif de condition moyenne est simple banquier, et il ruine par ses exactions impitoyables celui qui tombe sous ses griffes ; le Juif de condition infime se livre au commerce en détail, qui, entre ses mains, n'est ordinairement qu'une usure plus ou moins déguisée.

Dans ses relations, il est vil et rampant comme un reptile ; il lèche les pieds de celui qu'il veut mordre impunément ; il dissimule sous des invocations bibliques et sous un extérieur exprimant la componction, sa haine et son insatiable cupidité. Comment, en effet, tout ne semblerait-il pas permis à un homme à qui on commence par dire qu'une action est sainte et louable, quelque mal qu'elle fasse à un chrétien ?

Cette morale satanique des Juifs et de plus les superstitions magiques auxquelles les engage corps et âme l'abominable Talmud ont été cause que le sang chrétien a coulé mille fois dans leurs conciliabules. Il a été d'usage chez les Juifs, répandus parmi tous les peuples du monde, non seulement de se réunir dans leurs synagogues pour célébrer leurs cérémonies légales, mais encore de s'assembler à certains jours déterminés pour accomplir les plus exécrables mystères. La célébration de leur Pâque et la Semaine Sainte des chrétiens leur servent principalement d'occasion et de prétexte pour accomplir de monstrueuses infamies. Sur ce point, l'histoire a enregistré et enregistre des pages lugubres dans tous les pays, des évènements sanglants accrédités non seulement par la croyance populaire, mais par les pièces les plus authentiques des tribunaux. Tantôt, ils avaient coutume de se procurer des hosties consacrées sur lesquelles ils assouvis-

saient, en les perçant à coups de poignards, leur haine contre la sainte Eucharistie, tantôt ils parodiaient sacrilègement la scène de la Passion du Sauveur en crucifiant un chien ou un jeune chevreau, en reproduisant toutes les circonstances du drame du Calvaire ; tantôt ils s'emparaient d'un chrétien, ordinairement d'un petit enfant, pour accomplir sur lui cette monstrueuse parodie, s'exerçant tous à l'envie à enfoncer leurs couteaux dans le corps de leur innocente victime, et recueillant le sang dans de petits vases afin de le boire ensuite en guise de communion, ou de l'employer à des opérations magiques et à des maléfices. Toutes les nations se rappellent divers faits de ce genre découverts à l'aide de simples coïncidences, et parfois par un miracle manifeste du Ciel. Combien doit-il en rester dans l'obscurité où la ruse de leurs auteurs s'efforce de les tenir ensevelis ! En Espagne, nous en connaissons des exemples qui jettent une sinistre lumière sur ce sujet et qui permettent de deviner tout le reste : nous citerons simplement celui des saintes Hosties de Ségovie, et celui du jeune Dominguito, clerc de la cathédrale de Saragosse, crucifié dans la synagogue de cette ville, en 1250, et vénéré aujourd'hui comme martyr dans cette même cathédrale. Et à une époque plus rapprochée de nous, en 1840, quelle émotion profonde et indignée n'a pas produit l'assassinat du Père Tho-

mas, capucin, accompli par les Juifs de Damas, dans des circonstances particulières : on parodia la Passion dans les jours consacrés à la Pâque juive et on recueillit le sang dans un bassin, circonstances qui rendirent manifeste aux yeux du monde entier, que le judaïsme est animé aujourd'hui du même esprit féroce qu'au moyen-âge.

C'est l'histoire du peuple hébreu depuis le Calvaire jusqu'à nous. Nul ne peut le nier, puisque ce fait est consigné dans une multitude d'ouvrages et avoué par les défenseurs mêmes du judaïsme. Nous parlerons des relations des Juifs avec les ennemis de l'Église au siècle actuel, à la fin de cet opuscule. Dans le paragraphe suivant, nous allons voir quelle a été la conduite de l'Église envers les Juifs.

VI

Combien la conduite de l'Église envers les Juifs a été différente à toutes les époques.

Il importe grandement de considérer maintenant quelle a été la conduite de l'Église catholique envers les Juifs, non seulement pour justifier le catholicisme des attaques que l'on dirige contre lui, de ce chef, mais pour démontrer une fois de

plus que le sympathique étendard de l'humanitarisme que la Révolution veut montrer comme exclusivement sien, ne lui appartient pas, mais bien à nous, tellement l'Église, mieux que tout autre, l'a tenu déployé à tous les vents depuis son institution.

En effet, si la conduite du judaïsme envers les peuples chrétiens n'a été, depuis le Calvaire jusqu'à nous, que la continuation de sa conduite perfide et cruelle envers la divine personne de Jésus-Christ, en retour, la conduite de l'Église a toujours été comme la continuation de celle de Jésus-Christ, bienveillante et charitable envers le peuple égaré d'Israël. La politique que, dans le jargon moderne, on est convenu d'appeler dans les journaux et dans les discours, *politique d'attraction*, a été dans tous les siècles celle de l'Église à l'endroit du judaïsme. L'Église semble avoir pris pour devise ces paroles si admirables de calme du Sauveur : « Jérusalem ! Jérusalem ! que de fois j'ai voulu « rassembler tes enfants sous mes ailes, comme « la poule ses petits, et tu ne l'as pas voulu » ! Aussi bien, tout en anathématisant sévèrement les doctrines et les superstitions judaïques et en prévenant contre elles les imprudents, par toutes sortes de moyens, l'Église a-t-elle toujours été, pour ces déshérités, une mère pleine de mansuétude, et jamais une marâtre sans cœur, bien qu'ils

aient sans cesse protesté qu'ils ne voulaient pas être pour elle de véritables fils. Elle n'a jamais permis qu'on leur fît violence, ni directement ni indirectement, pour les amener à embrasser la véritable foi. Lorsqu'un roi de notre monarchie visigothe, Sisebut, emporté par un zèle imprudent, voulut obliger les Juifs de ce royaume à recevoir le Baptême, l'Église se leva et prit la défense de leur liberté. Nos évêques, sans vouloir être libéraux ni passer pour tels, ont déclaré, comme l'ont toujours fait les catholiques, qu'une telle contrainte n'était pas permise. Qu'on parcoure une à une toutes les pages de notre droit canonique, on n'en rencontrera pas une seule où l'on enseigne une autre doctrine, où l'on prescrive une autre conduite. Et n'y a-t-il pas de cela un témoignage plus éloquent que tous les autres dans ce fait que quelques-uns regardent comme extraordinaire et qui n'est que très conforme à la logique, à savoir que, nulle part, depuis des siècles, les Juifs n'ont joui de plus de sécurité et de respect que dans la Rome des Papes, bien que les Juifs aient été leurs plus cruels ennemis, et les aient payés de la plus noire ingratitude ? Non seulement l'Église a traité le Juif avec la considération et les égards qui sont dus au prochain en général, mais avec un certain respect dû à son titre d'ancien peuple de

Dieu, d'héritier des antiques promesses, de monument vivant de l'accomplissement de ces promesses, à la façon d'un registre ou d'archives où le christianisme garde les témoignages les plus précieux de son origine divine. L'Église n'a pas désiré que la race juive disparût; au contraire, elle a toujours trouvé son intérêt dans la conservation de cette race, qui est comme le témoin le plus authentique des faits glorieux sur lesquels repose l'existence même de notre foi. Elle s'est bornée uniquement à lui assigner des limites et à la menacer de châtiment lorsqu'elle a voulu exercer son prosélytisme parmi les chrétiens, ou lorsque quelqu'un de ses membres, après avoir embrassé le catholicisme et reçu le baptême, est revenu à ses anciennes pratiques, au mépris et par une profanation sacrilège de son caractère de chrétien. Ainsi il est faux, et nous défions tout démenti sur ce point, il est faux que l'Église ait jamais persécuté les Juifs à raison de leur judaïsme. L'Inquisition et les princes chrétiens ont châtié en eux ou bien des délits de droit commun qui auraient mérité un châtiment, même dans l'homme professant le christianisme le plus pur, ou des apostasies indignes de quelques-uns de ceux que le baptême avait placés sous sa juridiction. Ceux-ci sont connus sous le nom de *judaïsants*, et les procédés employés contre eux furent très légitimes et leurs châtiments très mérités.

La sollicitude maternelle de l'Église à l'endroit des Juifs se prouve principalement par la suavité des moyens qu'elle a toujours employés pour leur faire connaître la vérité, sans gêner aucunement leur libre choix dans l'acceptation ou le refus du catholicisme. Dans les quartiers habités par les Juifs, elle a voulu placer sous leurs yeux l'image du Seigneur que leurs pères ont crucifié, afin que ce spectacle continuel excitât en eux le désir d'examiner les faits sur lesquels repose leur réprobation actuelle. On connaissait ce grand et magnifique crucifix placé à Rome dans le *Ghetto*, avec cette inscription si expressive qu'on ne pouvait la lire sans éprouver une émotion vive et tendre en même temps : « Tout le jour j'ai étendu mes bras vers le peuple qui ne croit pas, qui me contredit et qui ne veut pas me reconnaître ». Notre antique constitution catalane ordonnait d'envoyer chaque semaine ou chaque mois un religieux instruit et éloquent vers les Juifs de nos cités, afin qu'il leur fît connaître les extravagances de leur secte et les solides fondements de notre religion. Et l'histoire du moyen-âge, de cet âge si accusé d'intolérance et de cruauté, mentionne ces célèbres conférences publiques, telles que celles de Tortosa, dont le souvenir s'est conservé parmi nous, où de savants rabbins discutèrent en public devant nos prélats, avec nos docteurs

les plus renommés ; ces luttes théologiques eurent pour résultat la conversion d'un certain nombre de ces rabbins, qui rendirent ensuite d'immenses services à la vraie foi.

Mais, nous dira-t-on, et les massacres fréquents des Juifs accomplis par le peuple chrétien ameuté contre eux ? Et les incendies répétés, et le pillage des quartiers habités par les Juifs, comme à Barcelone le jour de la fête de saint Dominique de l'an 1391 ? Et l'expulsion définitive des Juifs par nos rois catholiques en 1492 ?

Nous répondrons à ces questions dans les paragraphes suivants et nous verrons que de tels faits ne prouvent rien contre l'Église catholique, dont la justification nous occupe et nous intéresse exclusivement ici.

VII

Quelle est la part qui revient aux États catholiques et à l'Église dans les massacres du moyen-âge.

Si l'on veut demander compte à quelqu'un des persécutions que souffrirent, durant le moyen-âge, les Juifs dans différentes nations, et des scènes sanguinaires qui s'accomplirent contre eux dans certaines cités, qu'on le demande, nous le voulons

bien, mais non à l'État chrétien et encore moins à l'Église. Oui ; il est certain que les Juifs furent vexés et persécutés; le peuple excité se livra souvent dans les quartiers qu'ils habitaient à des assauts et à des massacres cruels. La page sanglante de l'histoire de Barcelone, à laquelle nous avons fait allusion au paragraphe précédent, lorsque le jour de la fête de saint Dominique de l'an 1391, notre quartier des Juifs se vit assiégé par la populace en fureur et qu'un grand nombre de ses malheureux habitants furent assassinés, est une tache que l'on ne peut justifier. Mais quoi ? Ne donne-t-on pas l'explication la plus exacte et en même temps la plus satisfaisante de ces faits, en disant qu'ils ont été accomplis par une populace en furie, comme on a vu s'en accomplir parfois, au milieu de semblables accès de fureur, contre une autre classe de la société, et même contre des frères en nationalité et en religion ? Que prouvent contre l'Église et les pouvoirs publics des excès qui, il faut le dire tout d'abord pour être dans le vrai, sont le résultat d'une émeute ? Et ce n'était pas une émeute feinte ou puérile, comme celles que suscitent parfois parmi nous les gouvernements pour faire réussir des projets secrets et peu avouables; comme celle que l'on simula en Espagne, pour la destruction sauvage des couvents en 1834 et 1835, émeute organisée, protégée par l'autorité, et qui

tourna enfin au profit de ceux-là même qui auraient dû la prévenir, l'éviter ou au moins la châtier d'une façon exemplaire ; mais une émeute populaire dans la plus exacte signification de ce mot. Si les lois et la vigilance publique sont un moment impuissantes contre une telle émeute, elles ne tardent cependant pas à recouvrer leur empire et à demander un compte sévère à ses fauteurs. Ainsi dans la fameuse attaque et dans le massacre des Juifs de Barcelone, ces derniers ne furent pas les seules victimes ; on attaqua également l'intendant général, le percepteur et l'administrateur des impôts royaux. On ne se contenta point de saccager et d'incendier le quartier des Juifs, mais on pilla et on incendia également une partie de notre hôtel-de-ville. Peut-on donner une preuve plus convaincante que ces algarades doivent être attribuées beaucoup moins à l'État ou à l'Église qu'aux passions et aux égarements dont aucun peuple n'a jamais été exempt ? Et ce qui, plus que tout le reste, démontre cette vérité, c'est le châtiment sévère que la loi ne tarda pas à infliger aux incendiaires et aux assassins. Onze furent pendus en peu de jours sur divers points de la ville, et quelques-uns sur les ruines mêmes du quartier des Juifs ; deux jours plus tard, on en pendit douze autres, et un mois après, on en condamna à mort huit, parmi lesquels il y en eut cinq qui, à force

de supplications, obtinrent le bénéfice des circonstances atténuantes et la vie sauve. Les têtes des malheureux qui furent décapités demeurèrent longtemps exposées aux regards sur un des points les plus visibles de la cité. Qu'on nous le dise maintenant franchement : dans quelle ville d'Espagne a-t-on châtié de cette façon les assassins des religieux ? Il est vrai qu'on doit établir quelque différence entre les religieux et les Juifs ; entre les couvents catholiques et les synagogues ; entre les pouvoirs chrétiens du XIV^e^ siècle et les gouvernements libéraux du XIX^e^. Mais cette différence et ce contraste, en faveur de qui parlent-ils ? Pour qui ou contre qui décideront-ils le juge impartial à se prononcer ?

Que le peuple ait haï les Juifs, c'est une vérité. Mais pouvait-il en être autrement, étant donnés les abominables principes et la pratique plus abominable encore de cette secte ? Sans doute les rois et l'Église se sont efforcés d'entourer les personnes et les biens des Juifs de toutes les garanties de respect et d'inviolabilité assurées par les lois à tout citoyen, mais le peuple chrétien pouvait-il cesser de voir en eux des ennemis de sa patrie et de sa foi, et même de ses intérêts matériels ? En bonne philosophie historique, il est plus logique d'affirmer que si les lois chrétiennes et l'autorité du roi et de l'Église n'avaient pas pris sans cesse la

défense de cette race infortunée et maudite, notre peuple n'aurait pas tardé à se défaire d'elle par un moyen quelconque, fût-il injuste et brutal. C'est à l'Église et à l'État chrétien que les Juifs furent redevables de la sécurité relative dont ils jouirent durant de longs siècles parmi nous. On n'a jamais lu dans nos codes, on n'a jamais prêché du haut de nos chaires, on n'a jamais enseigné dans nos catéchismes que ce fût une action louable et sainte de tuer un Juif, qu'il est permis de lui causer tout le préjudice possible, que le premier occupant a droit sur ses biens, toutes choses que l'abominable Talmud enseigne contre les chrétiens. Au contraire, on donne au Juif comme au chrétien le nom de prochain, on taxe toujours de péché les mauvais traitements qu'il subirait ; on regarde comme un vol formel de lui prendre son bien ; et la haine contre lui est une faute contre la charité. Que pouvait faire pour le Juif le catholicisme de plus que ce qu'il a fait, et que pouvait-il empêcher à son préjudice qu'il n'ait empêché ?

Mais l'expulsion ?

Ah ! vous avez raison : ce fameux argument de la plus fameuse expulsion est encore debout. Nous l'examinerons, s'il plaît à Dieu, dans le prochain paragraphe, et ce paragraphe et le suivant termineront notre modeste travail.

VIII

Comment la critique historique justifie-t-elle la fameuse expulsion des Juifs espagnols ?

L'expulsion des Juifs espagnols par le célèbre décret des rois catholiques Ferdinand et Isabelle est le point qui excite le plus la bile de nos Judéophiles, qui, en cela comme en tout le reste, montrent qu'ils sont plus juifs que catholiques et espagnols. Qu'y a-t-il à leur répondre et comment la critique historique justifie-t-elle la résolution si attaquée des monarques les plus glorieux de notre nation ? Rappelons d'abord quelques faits qui nous serviront de principes en cette matière.

Les Juifs n'ont jamais vécu dans notre pays que comme dans un campement, et on peut dire qu'ils n'ont jamais réussi à faire partie de notre nationalité. Leurs lois, leurs usages, leur religion, leurs mœurs, leurs affections, leurs souvenirs, leurs espérances étaient différents de ceux de notre peuple ; ils étaient non seulement distincts, mais opposés. Un Juif d'Espagne et un Juif de Constantinople étaient plus concitoyens qu'un espagnol quelconque de la même cité ou de la même province. Ils étaient donc un peuple dans un autre peuple, avec lequel ils étaient si loin de se mêler

et de se fondre, que cette fusion était absolument impossible en quelque temps que ce fût. Ils constituaient un État dans l'État, avec tous les inconvénients et tous les dangers qui naissent de cette étrange compénétration. Ils n'étaient donc pas nos concitoyens, à moins qu'on ne prétende qu'il suffise de la seule occupation matérielle d'un même sol pour justifier ce titre.

Nous avons dit, en outre, qu'ils étaient non seulement un peuple distinct en tout de notre peuple, mais en tout opposé à ce dernier. L'Espagne achevait d'expulser de son territoire profané les envahisseurs musulmans, après huit siècles de luttes sanglantes et désespérées. Avec la prise de Grenade, elle achevait de se débarrasser de la lèpre sarrasine. Or, les Juifs avaient toujours été les alliés des Sarrasins; ils avaient été leurs premiers complices dans l'invasion néfaste; ils leur avaient ouvert les portes de nos principales cités et avaient négocié avec eux, par trahison, l'occupation de nos principales places fortes. Ils sympathisaient ouvertement avec eux, ce qui rendait d'autant plus équivoque et suspecte leur conduite envers les chrétiens. Lors donc que l'invasion musulmane eut été complètement vaincue à Grenade, l'heure était venue pour le peuple espagnol de demander à de pareils hôtes leurs comptes présents et arriérés. C'est ainsi que leur expulsion fut demandée

à Ferdinand et à Isabelle la Catholique par toutes les classes du peuple, représentées par leurs corporations les plus influentes. Jamais on n'a vu plus clairement exprimé qu'alors ce qu'on appelle aujourd'hui si pompeusement le vœu de l'opinion publique. Le roi entendit ce vœu ; mais il resta longtemps sans prendre une détermination, parce qu'alors on ne prenait pas pour la voix de Dieu toute manifestation populaire, mais on interrogeait les conseils d'État les plus élevés et les plus consciencieux. Enfin, le 30 mars 1492, il promulgua un décret par lequel il enjoignait aux Juifs de sortir du royaume d'Espagne dans l'espace de quatre mois. Il leur était permis de vendre tous leurs biens, même leurs immeubles, afin de pouvoir, comme il était juste, en emporter le prix avec eux dans les pays où ils allaient se fixer. On n'avait pas encore inventé la *désamortisation* pour s'emparer sans scrupule du bien d'autrui. Voici un fait très important. Le Pape, qui n'avait pas dans ses Etats les mêmes raisons puissantes que les monarques espagnols de redouter les Juifs, les admit (ainsi agit l'Église) en grand nombre dans ses provinces, en même temps qu'il félicitait Ferdinand et Isabelle de leur admirable prudence. Le commerce et le peuple se ressentirent, comme il était naturel, du départ de ces négociants actifs, dont le nombre s'élevait à huit cent mille. Mais

la sage politique des rois d'Espagne crut que l'unité religieuse, politique et sociale de la monarchie compensait suffisamment ce sacrifice de la fortune publique. Le temps n'était pas encore venu où l'économie matérialiste devait être comme aujourd'hui l'unique théologie, l'unique philosophie et l'unique jurisprudence des Etats. Mais, en dehors de cela, hésite-t-on, par hasard, à accepter ou à déclarer une guerre toujours funeste pour la richesse publique et meurtrière pour le peuple, lorsqu'on la juge convenable ou simplement honnête ? Qu'on applique donc ce critère à cette expulsion, objet de tant d'anathèmes, et qu'on décide ensuite avec impartialité.

Il nous revient en ce moment à l'esprit d'autres expulsions que les gouvernements espagnols, bien que très éclairés, tolérants et libéraux, ont accomplies dans les temps modernes envers d'autres citoyens qui n'étaient ni Juifs ni rien de semblable. Nous voulons parler de l'expulsion des Jésuites par Charles III et de celle des Frères par le gouvernement de Christine en 1835. Ces expulsions peuvent très bien être comparées à celle des Juifs et de cette comparaison ressort un grand enseignement. L'expulsion des Jésuites s'accomplit secrètement, sans donner satisfaction au public par la manifestation des motifs que le prince réservait, disait-il, dans son cœur royal ; singulière

manière d'instruire un procès ! Et sans laisser pressentir aux expulsés le lieu de leur exil, sans leur permettre d'emporter leurs manuscrits, sans les autoriser ni à saluer leurs parents, ni à en recevoir une consolation ou un secours, et en confiscant absolument tout ce qui leur appartenait : effets, rentes, bibliothèques, objets précieux. Tout Jésuite de cette époque, y compris les plus célèbres, les plus renommés dans les sciences et les lettres, se serait estimé heureux de pouvoir être traité comme le dernier Juif expulsé avec tant de témoignages d'humanité et d'équité par Ferdinand et Isabelle.

Nos lecteurs savent ce qui s'est passé en 1834 et 1835. Ce souvenir est vivant dans la mémoire de la génération présente, le sang à peine a cessé de couler et les ruines sont encore fumantes. Le libéralisme a chassé les Frères à coups de fusils et de poignards; il a incendié leurs maisons qui étaient en même temps des asiles de science et de vertu ; il a confisqué à son profit, excellente aubaine ! ce qui restait de leurs revenus, et il a poursuivi ses victimes, jusque dans leur réputation et leur honneur, de toutes sortes de calomnies infâmes. Si la monarchie catholique avait traité de la même façon les Juifs ou les Maures, quel n'eût pas été le scandale du camp libéral. Mais comme ce fut la monarchie libérale (car la monar-

chie de Charles III fut libérale et très libérale), qui traita ainsi des Espagnols, des catholiques et de plus, des religieux, le délit comporte, de ce chef, toutes sortes de circonstances atténuantes. Telle est la philosophie de l'histoire en vogue aujourd'hui. Nous nous contenterons en ce moment de signaler ces contrastes, et d'en appeler à la bonne foi et à la droite raison du lecteur impartial.

En attendant, les évènements modernes viennent aujourd'hui donner raison à la sage politique de nos monarques, Ferdinand et Isabelle, objets de tant de blâmes. Le mouvement antisémitique, que l'on remarque dans les nations du nord, et spécialement en Prusse et en Russie, les lois et les cris d'alarme par lesquels ces gouvernements, qui ne sont pourtant pas catholiques, se voient forcés de surveiller les menées des Juifs dans leurs États, tout montre combien les rois d'Espagne voyaient venir de loin certains évènements et combien fut raisonnable et sagement politique l'expulsion de cette race étrangère. Notre historien moderne, Cortada, à qui nul ne refusera le titre de libéral, après avoir énuméré les préjudices qu'eut à souffrir la richesse espagnole de la sortie de ce demi-million environ de marchands, parle ainsi dans ses « *Leçons d'histoire d'Espagne* » : « A côté de ces maux qui résultèrent de l'expulsion, on peut

citer les avantages qu'elle procura. Les relations commerciales si étendues que les Juifs avaient en Espagne mirent tout le commerce entre leurs mains, à tel point que le commerce fut pour les chrétiens un champ défendu. Au pas dont marchaient les choses, la nation entière serait devenue le partage exclusif des Juifs, dont la conscience élastique facilitait l'acquisition du bien d'autrui au moyen des ruses et des habiletés qui les ont toujours distingués, et qui, encore aujourd'hui, sont leur partage exclusif. L'expulsion de cette race fut, en outre, une garantie solide de l'unité de foi de tous les Espagnols, qui, grâce à cette unité que rien n'a jamais pu détruire dans notre patrie, évitèrent ces guerres intestines et les horreurs qui, à la faveur de la divergence des opinions religieuses, firent tant de victimes en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suisse, et chez d'autres nations de l'Europe.

IX

Le Judaïsme et la Maçonnerie.

Pour conclure ce sujet, mais non pour épuiser cette matière, il nous reste à ajouter ici quelques mots sur le rôle que joue actuellement le judaïs-

me dans le monde révolutionnaire, afin que nos lecteurs voient clairement l'extrême importance de cette question sur laquelle quelqu'un penserait peut-être que nous nous sommes appesantis plus qu'il ne convenait. En effet, le Judaïsme n'est pas seulement, à l'heure actuelle, un simple souvenir historique ; il est, au contraire, une puissance vivante et exerçant une influence véritable au sein de la société moderne. Il est, aujourd'hui comme toujours, un antichristianisme vivant et exerçant son action, d'une façon tenace et continuelle, contre l'Église catholique ; et cela, aujourd'hui plus que jamais, en raison des conditions spéciales d'isolement et d'impuissance officielle où se trouve l'Église, et des conditions de pleine liberté d'action et d'absence de toute entrave dans lesquelles se trouve celui-ci. Depuis la ruine de Jérusalem jusqu'aux temps modernes, le Judaïsme a été comme un chancre ou un ver rongeur enfermé au cœur même du peuple chrétien qu'il n'a cessé d'attaquer d'une façon occulte mais continuelle. Aujourd'hui, il se présente en pleine lumière, et il travaille en public et sans aucun masque, à la ruine complète et définitive de la religion du divin Crucifié et à la déchristianisation du monde. Tel est le messie et le règne après lequel il soupire. Mais son espoir et ses efforts seront vains.

Il y a, en face de l'Église du Dieu vivant, qui est la société organisée par ce même Dieu pour ceux qui veulent s'employer à son service, et par ce moyen le glorifier dans ce monde et le posséder dans le ciel, il y a, disons-nous, une autre église que nous appellerons l'église de Satan, organisée et présidée par Satan, pour unir les efforts de tous ceux qui veulent combattre contre Dieu, afin de diminuer la gloire qui lui est due et d'empêcher l'homme d'arriver à sa fin suprême. La ligue ou assemblée des fils de Satan, armés contre les enfants de Dieu, a atteint en ces derniers temps une perfection dans ses moyens, une audace dans ses projets, une puissance d'action telles que l'on est en quelque sorte forcé à croire qu'elle est l'antechrist annoncé pour la fin des temps ; antechrist dont la tâche consiste à faire disparaître de la face du monde, « *tout ce qui porte le nom de Dieu* », et dont le déplorable résultat sera de séduire et de pervertir presque tous les hommes, de sorte que le temps semble proche où les élus eux-mêmes seraient induits en erreur, s'ils pouvaient l'être ; ce qui est l'abomination de la désolation prédite par nos Saints Livres. Celui qui songe, en effet, à quelle extrémité en est venu le monde actuel, à quels plans est subordonnée toute sa politique, à quelles lois obéissent les nations, dans quelle oppression se trouvent tous les

intérêts chrétiens, et, surtout, celui qui examine sérieusement par quels chemins on est venu d'une civilisation pleinement et essentiellement catholique à la civilisation actuelle, qui est pleinement et essentiellement anticatholique ; celui qui, en se plaçant au point de vue philosophique, sait voir le progrès graduel et calculé par lequel s'est accompli dans le monde ce mystère d'iniquité ; l'unité de plan grâce à laquelle il a abouti, le programme exact et identique des fins et des procédés qui ont été employés partout dans ce but, celui-là ne tardera pas à deviner que cette guerre impie n'a qu'un moteur universel, unique ; que ce qui parut, il y a un siècle, aux intelligences vulgaires comme une succession de phénomènes isolés, n'est rien moins que cela, mais au contraire, constitue l'ensemble de corps distincts d'une même armée qui manœuvrent avec précision et régularité, obéissant à une tactique infernale, mais manifestement habile et d'une sagesse sinistre. Tel est le sens, dans nos temps modernes, du mot révolution. Il signifie, non pas la révolte de tels ou tels individus contre la loi de Dieu et contre son Église, révolte qui a toujours existé, mais le code de doctrines réduites en système, et prêchées au monde, en opposition directe avec les doctrines divines, et le complot d'efforts organisés et donnés en spectacle au monde contre l'influence

de l'Église de Dieu. Eh bien ! le ressort secret de cette immense machine révolutionnaire c'est le Maçonnisme, et le Maçonnisme, au fond, n'est autre chose qu'une dérivation du judaïsme, ou plutôt, nous croyons qu'il est le judaïsme lui-même en action.

Cette idée émise récemment par des écrivains consciencieux a en sa faveur de puissantes raisons d'analogie qu'il n'est pas permis en bonne philosophie de mépriser. L'histoire officielle du Maçonnisme fait remonter son origine à Hiram, constructeur du temple de Jérusalem, c'est-à-dire qu'elle lui donne pour base une légende judaïque. Le développement de la Maçonnerie en Europe est attribué communément à la perversion de quelques Templiers, non de tous, à qui il fut nuisible de demeurer en Asie, et de se trouver en contact avec les synagogues dont les superstitions se répandirent malheureusement en Europe, où elles exercent leur funeste contagion. Ce que nous pouvons appeler les dogmes maçonniques de la solidarité universelle et du culte du grand architecte remonte au judaïsme talmudique et rabbinique sans aucun doute. La loge et la synagogue partagent la même haine contre les autels et les trônes chrétiens; nous disons chrétiens, car, pour les trônes rationalistes qui sont les plus nombreux aujourd'hui, on sait que la Maçonnerie les érige,

les sert, les soutient jusqu'à ce qu'il entre dans ses plans de les détruire ou de les remplacer. Le Maçonnisme est puissant aujourd'hui dans le monde parce qu'il dispose à son gré de l'opinion et des deniers publics ; des deniers en ayant à sa disposition les caisses des sommités de la Bourse et des Finances, de l'opinion publique, en monopolisant en grande partie le journalisme libéral qui forme à son gré cette opinion. Les grandes sources de la fortune sont aujourd'hui entre les mains des banquiers, principalement des Juifs, et les souverains régulateurs de l'opinion publique sont les journaux révolutionnaires dont les principaux sont la propriété de sociétés juives.

Ainsi, si le Maçonnisme et le Judaïsme n'avaient pas été la même chose dans leur être et leur substance, ils le seraient devenus dans leurs effets; au point qu'aujourd'hui, on peut donner comme mathématiquement certaine la formule suivante : le Maçonnisme gouverne actuellement le monde au moyen du Judaïsme, et le Judaïsme est présentement le maître du monde au moyen du Maçonnisme. Nous entendons ici les mots gouverner et dominer dans le sens purement humain et restrictif; car Dieu n'a point abdiqué sa souveraineté et n'a point cessé d'être un monarque vivant et agissant; et par là même l'Église n'a point cessé d'être combattue avec une rage furieuse. Jamais, en effet,

on n'a vu, comme aujourd'hui, ce que peuvent l'enfer et ses suppôts ; mais aussi jamais on n'a mieux constaté leur radicale impuissance devant la Croix du Rédempteur. Etant données leur cruauté satanique et leur puissance colossale, c'est un prodige dû uniquement à l'assistance visible de Dieu qu'il y ait actuellement un seul temple debout dans le monde, qu'il y ait un prêtre qui prêche dans ce temple, et qu'une âme puisse publiquement y servir et adorer Dieu. Aussi bien, nous répétons que jamais on n'a vu comme aujourd'hui combien est puissant l'enfer servi avec une ardeur si incroyable par des éléments si nombreux; mais, en retour, on n'a jamais vu si clairement combien est puissamment assistée et protégée l'Église de Dieu, qui ne cesse de se développer et de vaincre.

On pourrait presque dire que nous vivons en plein judaïsme, ainsi que l'a dit d'une façon heureuse un illustre écrivain catholique à qui nous ne faisons qu'un seul reproche, celui de dire ces choses et d'autres également bonnes dans un journal libéral: La société actuelle vit, ou peu s'en faut, en plein judaïsme, comme elle vit en plein maçonnisme ou libéralisme, ce qui est identiquement la même chose. C'est le courant sémitique qui pousse çà et là cette barque agitée de l'opinion publique, qui, dans son orgueil, ne

s'est jamais crue plus éclairée et plus libre, et qui, par un spécial et humiliant châtiment de Dieu, n'a jamais été plus esclave des centres ténébreux qui lui dictent chaque jour et sur chaque question ce qu'elle doit penser et ce qu'elle doit entreprendre; race ilote de libre-penseurs, qui se croient tels, alors qu'ils reçoivent honteusement des loges et des clubs leur libre-pensée arrêtée et décidée d'avance. C'est l'argent juif qui circule dans les veines et les artères de cette société matérialiste; c'est lui qui lève des armées, qui achète et vend les places, qui corrompt les magistrats, qui subventionne les consciences des journalistes, qui facilite la diffusion des mauvais livres, qui empêche les bons livres de se propager et d'être connus, qui laisse dans l'oubli ou fait disparaître ceux qui sont imprimés en faveur de la religion, qui fait baisser ou hausser les fonds de bourse, au moyen d'une nouvelle à surprise, qui provoque au milieu des foules, au milieu de l'Hosanna du jour des Rameaux, le *tolle* du Vendredi-Saint, qui retentit aux jours antiques d'Hérode et de Caïphe.

Que l'on nous dise maintenant s'il y avait, oui ou non, un motif légitime de consacrer à la question présente ces courts paragraphes, en présence de la fameuse Juiverie qui, malheureusement, domine aujourd'hui dans le gouvernement de notre malheureuse nation !

II. — LE SOCIALISME

I

Introduction.

Une question qui, dans le cours des siècles, a maintes fois préoccupé les esprits, a réveillé de nouveau, dans ces dernières années, l'attention universelle. Cette question, qui se montre actuellement sous un jour des plus sérieux et paraît grosse de conséquences, c'est la question sociale.

Depuis quelque temps déjà, le glorieux pontife Léon XIII, placé par Dieu sur la chaire de saint Pierre, comme chef et docteur de la chrétienté, a voué sa sollicitude à cette importante question et a appelé l'attention des princes et des peuples sur la nécessité de la régler conformément à l'esprit chrétien, afin de parer aux dangers qui menacent la société. « Vous n'ignorez pas, dit le Vicaire du Christ, au début de sa Lettre apostolique aux évêques d'Allemagne, vous n'ignorez pas les grands dangers et les difficultés immen-

ses que présente la question appelée question sociale, dont la gravité inquiète jusqu'à ceux qui gouvernent les plus grands États de l'Europe ».

Cette question, qui faisait naguère l'objet d'une conférence internationale tenue à Berlin, a été agitée en divers sens et dans les congrès catholiques et dans les congrès socialistes révolutionnaires. La lueur des incendies qui ont épouvanté et désolé une partie de la Belgique (la région de Charleroi) jetait naguère sur cette question une sinistre clarté.

Et, à l'heure actuelle, qui serait assez insouciant ou insensé pour douter de la gravité et de l'imminence du danger social ? Qui est-ce qui en doute parmi les puissants de la terre ? Qui est-ce qui en doute parmi les ouvriers des villes désignés sous le nom de prolétaires ? L'homme que l'Europe écoutait naguère avec plus de crainte que de déférence, et qui ne peut se résoudre au silence et à l'inaction dans sa retraite forcée, semble même désespérer de la solution pacifique de la question sociale, et pense que tôt ou tard cette question se résoudra au bruit du canon sur les champs de bataille.

Il est permis de nourrir des espérances plus pacifiques et de compter sur un avenir moins lugubre. Laissons donc le rôle de l'homme qui, quelques jours avant la ruine de Jérusalem, cou-

rait sans s'arrêter sur les murs de la ville, annonçant les maux qui devaient fondre sur elle. Il nous plaît de nous souvenir que Dieu a fait les nations guérissables et de prendre le rôle du médecin qui sonde la plaie à guérir, en signale la profondeur, et indique aussitôt le remède salutaire et efficace.

Après avoir sondé la plaie sociale et en avoir mesuré la profondeur et l'étendue, on est plus autorisé à faire part de ses expériences et de ses découvertes.

C'est ainsi que, dans le présent opuscule, nous montrerons tout d'abord comment le socialisme est devenu rapidement une puissance redoutable, une puissance internationale.

II

Comment le socialisme est devenu une puissance redoutable, une puissance internationale.

Il n'est pas possible de se le dissimuler, puisque c'est un fait d'une évidence incontestable, le socialisme est devenu rapidement une puissance redoutable. Il s'est produit dans l'espace d'une année, sur le terrain de l'agitation socialiste, trois faits dont il importe au plus haut point de comprendre toute l'importance et la signification.

Le premier de ces faits est le congrès socialiste marxiste qui s'est tenu à Paris au mois de juillet 1889.

En effet, le 14 juillet, pendant que la capitale de la France était en liesse et que l'attention publique était entièrement absorbée par le bruit et l'éclat de l'Exposition, il s'est rencontré plusieurs centaines d'hommes qui se sont donné rendez-vous à Paris. Et ces hommes venus de tous les points de la vieille Europe et de la jeune Amérique, parlaient douze langues et appartenaient à un plus grand nombre de nationalités diverses. Parmi ces hommes, dont la plupart ne s'étaient jamais vus, il se forma une fraternité cosmopolite d'un nouveau genre. Chacun d'eux était délégué par plusieurs milliers d'électeurs appartenant à la classe ouvrière. Forts de cette délégation, ces hommes se considéraient comme les représentants autorisés du travail, et ils agirent en conséquence. On les avait salués d'avance avec enthousiasme ; on leur avait prédit qu'ils briseraient la féodalité de la grande industrie, du capital ; on avait appelé leur congrès le parlement du travail, un parlement qui n'a pas eu son semblable dans l'histoire.

Lorsque ces hommes, réunis dans ces conditions si extraordinaires, eurent délibéré, à la façon des assemblées les plus graves ; lorsqu'ils eu-

rent voté leurs résolutions et pris l'engagement de veiller partout à leur exécution, ils allèrent visiter des morts. Et quels morts ! Ils allèrent suspendre une couronne immense dans le cimetière du Père-Lachaise, au mur des Fédérés. Ils jurèrent sur la tombe des *Communards* de consacrer leur vie à la défense des droits des prolétaires.

Cette visite au cimetière fut suivie d'un banquet que couronnèrent des chants exécutés dans les diverses langues qui étaient représentées. Et avant de se séparer, les membres du Congrès de Paris jetèrent aux ouvriers des deux mondes le cri de ralliement de la révolution sociale : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » !

Paris, tout entier à ses fêtes et à l'Exposition, ne s'occupa guère de ce singulier parlement du travail, si ce n'est que son conseil municipal *offrit le vin d'honneur* aux délégués.

Une partie de la presse eut la naïveté de croire que ces hommes ne s'étaient réunis que pour délibérer sur la protection internationale de l'ouvrier.

Sans nous arroger le droit de mettre en doute le dévouement de tels hommes à la cause des ouvriers, nous pouvons affirmer qu'un autre sentiment était au cœur de ces délégués ; un sentiment qui entraîne comme l'amour ; ce sentiment c'était la haine. Oui, la haine avait réuni ces hommes des quatre vents du ciel.

Ils étaient accourus pour se concerter et s'unir dans la lutte contre la société, pour organiser la Révolution sociale universelle. Un des présidents du congrès n'a pas hésité à le déclarer, et il a ajouté : « La lutte des classes dominantes contre l'union internationale des ouvriers est le dernier et suprême combat, le combat désespéré de l'ancienne société contre la société future ».

Ces paroles expriment toute la portée du congrès social qui siégea à Paris au mois de juillet 1889. Il est permis d'affirmer que nul parlement européen n'eut de délibérations aussi importantes que ce congrès.

Avec lui, une nouvelle puissance est entrée dans le monde, une puissance de négation, de destruction, la puissance de la Révolution sociale internationale organisée. Il faut plaindre les gouvernements et les hommes politiques qui ne comprennent pas qu'il est inévitable désormais de tenir compte de l'entrée en lice de cette nouvelle et redoutable puissance.

Le deuxième fait social à signaler, c'est le succès électoral des socialistes allemands aux élections du 20 février de la présente année (1890). Ce deuxième fait n'est pas indépendant du premier. Et il fut remarqué comme il méritait de l'être. Il y avait là, en effet, de quoi étonner et frapper de stupeur l'Europe libérale. De douze,

le nombre des députés socialistes fut porté d'un coup à trente-cinq. En 1887, le chiffre des voix obtenues aux élections par les candidats socialistes était encore inférieur à celui des voix de toutes les autres fractions importantes. En 1890, le chiffre des voix de la fraction socialiste dépasse celui des voix de toutes les autres fractions.

Ce résultat est, à coup sûr, un fait social considérable, il est un évènement. Si l'on voulait se faire une idée de développement du mouvement socialiste en Allemagne, il suffirait de citer quelques chiffres qui rendraient la démonstration évidente, incontestable.

C'est ainsi, par exemple, que de 1878 à 1890, les voix données aux candidats socialistes s'élevèrent, à Berlin, de 57.000 à 126.000 ; à Hambourg, de 29.000 à 66.000 ; à Munich, de 5.000 à 25.000, etc.

Il serait superflu de continuer cette énumération, quelque concluante qu'elle soit. L'organe principal du socialisme allemand, qui se publie à Londres, poussa alors ce sinistre cri de triomphe : « Le monde est à nous, quoi qu'on fasse » !

Ce qu'il y avait de particulièrement grave dans ce cri, c'est qu'il fut considéré comme le cri du triomphe du socialisme cosmopolite, et que l'écho de ce cri retentit sur les bords de la Tamise comme sur les bords de la Sprée, au delà des Alpes comme

au delà des Pyrénées, à Paris comme à Copenhague, comme à New-York.

Les socialistes d'Europe et d'Amérique avaient, du reste, contribué à couvrir les frais des élections socialistes d'Allemagne.

Ils étaient autorisés à considérer le résultat obtenu comme leur propre triomphe. Des dépêches de félicitations furent adressées aux socialistes Allemands par leurs frères Anglais, Belges, Espagnols, Français, Hollandais, Russes, etc., par leurs frères de tous les pays.

Le troisième fait, survenu peu après les élections allemandes, fut plus directement encore dépendant du Congrès de Paris. Nous voulons parler des démonstrations qui eurent lieu le 1er mai dans la capitale de la France.

Il importe souverainement de ne pas se méprendre sur la portée de ces démonstrations. L'origine première de ces manifestations est assez connue. Elle appartient à l'Amérique.

Le 1er mai 1886, les ouvriers des Etats-Unis avaient fait des manifestations communes en faveur du travail de huit heures. Le but de ces manifestations n'ayant pas été atteint, des ouvriers américains résolurent de les reprendre le 1er mai 1890, et les délégués socialistes d'Amérique demandèrent l'appui du Congrès de Paris.

Les inspirateurs du congrès virent là une excel-

lente occasion d'agir en faveur de la ligue ouvrière qu'ils voulaient former. En conséquence, ils firent voter une résolution qui devait provoquer, tant en Europe qu'en Amérique, des démonstrations générales pour le 1er mai.

Au moment où cette résolution fut votée, ni Paris, ni le monde capitaliste n'y prirent garde et n'en furent émus. Mais lorsque l'agitation qui devait préparer les démonstrations commença, il en alla tout autrement. On prit peur alors et on semblait croire à un mouvement révolutionnaire violent. Il y eut toutefois très peu d'actes de violence. Tout se fit conformément au mot d'ordre donné par les chefs. On vit des manifestations dans toutes les principales villes industrielles et dans presque toutes les capitales, à Paris comme à Berlin, à Vienne comme à Bâle et à Zurich, à Milan comme à Madrid et à Lisbonne, à Londres comme à New-York. A Londres le nombre des manifestants dépassa même *trois cent mille*.

Les manifestations furent en général si correctes extérieurement qu'une grande partie de la presse bourgeoise loua hautement les manifestants. On les complimenta du haut des tribunes parlementaires. La police alla même jusqu'à adresser des félicitations à ceux qui avaient dirigé les manifestations.

Oui, à la vue des bataillons de travailleurs qui

se mirent en mouvement dans les deux mondes, on ne demanda qu'une chose : Y a-t-il des vitres brisées ? Y a-t-il des coffres-forts forcés ? Et comme il n'y eut que peu de vitres cassées et point de coffres-fors forcés, on dit gaiement aux bataillons ouvriers : « Passez »! On ne songea pas à leur dire : « Au nom de quels chefs et de quels principes marchez-vous ? Où allez-vous » ?

Il semble que le caractère tout exceptionnel de la manifestation aurait dû frapper tous ceux qui étaient témoins de ce spectable aussi étrange que nouveau. Les congrès, les réunions, les cortèges, les télégrammes, tout cela se pratique en dehors du socialisme, mais des manifestations uniformes s'étalant le même jour dans les capitales et les villes ouvrières de l'Europe et de l'Amérique, cela s'est-il jamais vu dans le monde social ? Non ; ce fait est unique dans les fastes du travail. Ce fait est un évènement d'une immense gravité. On ne peut point l'appeler l'aurore d'une ère nouvelle ; mais il est assurément le premier jour d'une nouvelle période de l'histoire sociale. On a oublié que les armées bien disciplinées sont les armées les plus redoutables. On a oublié aussi que les démonstrations du 1^er^ mai devaient être et furent en effet une imposante affirmation de la solidarité nternationale du prolétariat ouvrier de tous les pays. On a oublié enfin que cette affirmation

unique était l'œuvre du socialisme international.

C'est là que se trouve la signification véritable, la signification infiniment sérieuse des démonstrations du 1er mai. Les bataillons ouvriers ont marché, dans un pays comme dans l'autre, quelle que fût la forme du gouvernement ; et ils ont marché sur un signe du congrès socialiste de Paris.

Il est inutile d'ajouter aux faits que nous venons d'exposer de longues considérations. Et il est permis de conclure de ces faits que le socialisme est devenu rapidement une puissance redoutable.

III

Coup d'œil rapide sur le socialisme, sur ses forces et sur ses moyens de propagande. Problème qui se pose aujourd'hui pour tous ceux qui ont le devoir de la défense sociale.

Il est temps de jeter maintenant un coup-d'œil rapide sur le socialisme, sur ses forces et sur ses moyens de propagande.

Le socialisme, qui fait de si grands efforts pour entraîner le prolétariat ouvrier, qu'est-il ? Il faut que nous le sachions bien. Quelle est sa doctrine ? Il faut que nous la connaissions. Quel est le but

véritable qu'il poursuit ? Il est bon que nous ne nous fassions aucune illusion sur ce point.

Le socialisme est, avant tout, une négation, et la négation la plus catégorique, la plus entière, la plus universelle.

Nous ne comprenons pas la société sans la religion, sans la famille, sans la propriété. Il y a là pour nous, si l'on peut employer cette expression, un triple dogme social.

Or, en fait de religion, qu'enseigne le socialisme ? « En fait de religion, a dit froidement à la tribune du parlement allemand, le chef le plus autorisé du socialisme, nous sommes *athées* ».

Nous savons très bien qu'on n'est pas toujours aussi franc. Lorsqu'on a besoin, dans l'intérêt de la cause, de masquer plus ou moins cet athéisme brutal et révoltant, les socialistes déclarent que leur programme considère la religion comme une affaire privée, abandonnée au bon plaisir de chacun. Mais l'athéisme est la doctrine mille fois proclamée, professée du socialisme.

Il y a toutefois une distinction à établir entre l'athéisme socialiste et l'athéisme théorique d'une philosophie plus ou moins platonique en révolte contre Dieu ; l'athéisme socialiste est l'athéisme pratique, l'athéisme dans le peuple, l'athéisme dont on veut tirer brutalement les conséquences sociales. S'adressant aux libéraux du parlement

allemand, le chef socialiste cité plus haut s'est écrié un jour : « Ce que vous n'avez voulu que pour vous, nous le voulons pour tous ». Oui ; le blasphène de Proudhon, le socialisme le jette dans les rangs du peuple. Il dit au peuple que la foi en Dieu, la foi en l'âme immortelle, la foi en l'autre vie, la foi en tout ce qui fait l'objet de notre consolation et de notre espérance, il dit que cette foi est le mal, qu'elle est la cause première du sort de celui qu'il appelle l'*exploité*.

Nulle rencontre n'est plus douloureuse que celle de l'ouvrier athée en devenant socialiste. C'est à cet ouvrier que s'applique le mot désolant de Jouffroy : « J'ai vu cet ouvrier dans sa famille ; il enseignait l'athéisme à ses enfants. Je l'ai vu à l'heure de la souffrance, il ne savait que maudire ; je l'ai vu en face de la tombe, il ne savait qu'accuser la société ; je l'ai vu en présence de la mort, il se taisait dans un sombre désespoir ».

Nous ne dirons que peu de mots de l'idée de la *famille* selon le socialisme. Sur ce point, le socialisme craint particulièrement de paraître tel qu'il est. Il parle encore de la famille, mais la famille dont il parle n'est pas la nôtre. Il chasse Dieu de la famille ; il ne veut plus l'union bénite au nom de Dieu. Il méconnaît complètement les droits du père sur l'éducation des enfants. Il travestit et désorganise la vie du foyer domestique. Il y a quel-

que temps, devant une réunion de femmes socialistes, un agitateur en renom, parlant du rôle de la femme dans la société de l'avenir, crut pouvoir exposer comment, dans cette société, la nourriture serait préparée dans des établissements publics. Une femme se leva indignée dans l'auditoire ; elle protesta avec énergie, disant qu'elle ne comprenait pas, toute socialiste qu'elle était, ce que pourrait être la femme, la mère, quand on lui aurait retiré son droit de préparer la nourriture des siens.

La négation la plus précise du socialisme, c'est la négation de la *propriété privée*, de la propriété individuelle, du sol, du capital, de la machine, des mines, en un mot de tous les instruments du travail. Cette propriété, il la combat sans merci ; il lui oppose tous les abus du passé et du présent ; elle est la grande coupable dont la condamnation doit être irrévocablement prononcée. Le socialisme veut la remplacer par la propriété collective, qui doit être celle de tous, tout en n'étant celle de personne, il veut la livrer à l'État ou à la société. Mais cet État auquel il veut la livrer, n'est pas l'État tel qu'il existe, cette société qui doit tout posséder n'est pas celle que nous connaissons. Demandez au socialisme qu'il définisse son État, sa société : il ne le fera pas, il ne l'a jamais fait, il ne peut pas le faire.

Il est absolument vrai que le socialisme ne sait pas ce qu'il veut édifier, mais il sait très bien ce qu'il veut détruire, et cela lui suffit. Il est, comme l'enfer, une puissance de destruction et de mort. Oui, il faut qu'on le sache bien, cette puissance de négation ne se contente pas de nier ; elle veut renverser et détruire. Elle est âpre à la curée comme ne l'a été nulle autre révolution. Elle est ardente à l'œuvre comme la haine. Il n'est pas un seul des nombreux moyens actuels de propagande dont le socialisme n'ait appris à se servir. La presse, l'association, la réunion, le plaisir, le travail collectif, le socialisme se sert de tout. Sa propagande spéciale est la propagande quotidienne, incessante, de l'usine et de l'atelier.

Si elle se voit surveillée dans la presse, la propagande socialiste se réfugie dans l'association professionnelle. Chassée de l'association, la propagande retrouvera ceux qu'elle recherche dans une partie de plaisir, dans une fête champêtre, jusque dans un convoi funèbre. Si le rendez-vous de la partie de plaisir n'est pas possible, si la police garde l'entrée des cimetières, il restera toujours à la propagande socialiste le contact quotidien de la fabrique et de l'atelier, où la surveillance est difficile et la répression presque impossible.

La propagande socialiste a su découvrir et em-

ployer l'arme la plus redoutable de toutes. Elle a étudié et mesuré les conséquences économiques de la production capitaliste, elle a reconnu de bonne heure le côté le plus vulnérable du système, qui consiste dans la *prolétarisation* des masses.

Chaque jour, dans tous les pays, l'armée de ceux qui ne possèdent rien, l'armée des salariés, l'armée des *prolétaires*, augmente. C'est à elle que le socialisme s'adresse. Il ne dit pas immédiatement : « Reniez votre Dieu »; il dit : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » ! Il dit encore de sa voix la plus puissante : « Travailleurs, ayez conscience de vous-mêmes, de vos privations, de vos droits, de votre nombre, de votre force ». En d'autres termes, le socialisme réveille dans les masses ouvrières l'esprit de classe.

Ah ! s'il ne l'éveillait que pour la défense des droits légitimes de l'ouvrier, nous accepterions volontiers cet article de son programme. Si la cause de l'ouvrier n'était pas la nôtre, nous ne serions pas les disciples du Dieu qui, dans sa vie publique et dans sa vie cachée, s'est entouré de pauvres, de petits, d'humbles selon le monde. Mais le socialisme réveille l'esprit déclassé pour en faire un esprit de convoitise, un esprit de défiance, un esprit de vengeance, un esprit de révolte. L'esprit de classe qu'il revendique est la haine de classe. Or, il n'est pas de haine plus

profonde, plus tenace, plus implacable que cette haine, parce qu'elle se croit légitime.

Là est le résultat le plus funeste de la propagande socialiste actuelle. C'est là qu'on sème le vent jusqu'à ce qu'on récolte la tempête. « Il faut faire en sorte que le peuple ait conscience de lui-même, a dit un chef socialiste ; le jour où ce résultat sera obtenu, sera le jour de l'action ». On le voit, l'aveu est complet : avant de marcher à la conquête du pouvoir, le socialisme veut conquérir le prolétariat.

Telle est la tactique du socialisme, tels sont ses moyens d'action, telle est son arme principale. La théorie de la propriété collective laissait les masses ouvrières assez indifférentes ; ce qui les a soulevées, c'est le cri de ralliement : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » ; ce qui est l'immense danger de l'heure actuelle, c'est le réveil soudain de la haine de classe.

Passons en revue les forces du socialisme.

On en est à se demander s'il faut mentionner ici les anarchistes. Les socialistes les désavouent aujourd'hui ; ils déclinent toute solidarité avec eux. Cependant les anarchistes sont sortis presque tous des rangs du socialisme ; ils n'ont pu supporter le joug de la discipline, ils veulent aller plus vite. Ce sont les hommes de la dynamite, les hommes des bombes explosibles, les hommes qui étudient,

comme les nihilistes russes, les moyens les plus violents de destruction.

Le jour où le socialisme se croira assez fort pour marcher à l'assaut de la vieille société, les anarchistes formeront une troupe de volontaires à leur façon. Souvenons-nous du pétrole de la Commune, et il sera facile de nous représenter ce que pourra faire la dynamite, ce que pourront produire les bombes des anarchistes.

Mais ce n'est pas du côté des anarchistes, c'est du côté des socialistes organisés, des socialistes disciplinés, que je vois le plus grand danger ; du côté de ces milliers d'hommes qui marchent quand on leur commande de marcher, qui s'arrêtent quand on leur ordonne de s'arrêter.

On dira peut-être : Y a-t-il réellement des milliers, des millions d'hommes qui croient à la propriété collective, comme nous croyons au salut, et qui seraient prêts à agir en conséquence ? Nous n'hésitons pas à l'avouer: pour nous, la propriété collective, telle que Karl Marx l'a entrevue, n'est qu'un rêve.

Ce n'est pas ce rêve, c'est la haine de classe, ce sont les négations du socialisme, qui lui recrutent surtout des partisans. Ah ! il faut avoir entendu un pauvre ouvrier égaré, un ouvrier qui a subi quelques injustices, un ouvrier auquel on a arraché la foi; il faut, disons-nous, avoir entendu

avec quelle haine frémissante cet homme parle des injustices sociales, pour comprendre la puissance du mouvement socialiste actuel. Cet homme, qui se défie de tout le monde, ne se défie pas du compagnon quelconque que le parti lui désigne comme guide. Cet homme, qui maudit toutes les dépenses et toutes les contributions, prélève sans murmurer sur ses sueurs et sur le pain de ses enfants, la cotisation hebdomadaire que le parti lui demande.

A côté de ceux qui sont engagés dans le parti socialiste, on voit d'autres hommes qui se contentent de suivre les socialistes au jour des manifestations et au jour des élections. Ce sont les mécontents. Sans parcourir leurs rangs, n'est-il pas facile de constater que les mécontents ne sont jamais plus nombreux qu'aux temps des grandes passions et des grandes convoitises ?

Qui peut en douter ? Le nombre des ennemis de la société est considérable, il est très considérable, trop considérable. Cependant, grâce à Dieu, la très grande partie des ouvriers, l'immense majorité de ceux que les socialistes appellent les prolétaires, ne suivent pas encore le socialisme à l'heure actuelle. Mais le socialisme veut s'emparer d'eux : il cherche à les entraîner ; il fait de suprêmes efforts pour les enrôler. C'est dans ce but qu'il déploie toutes les ressources de sa propagande, qu'il fait appel

à l'esprit de classe, qu'il souffle la haine de classe, qu'il répète mille fois son cri de guerre : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » !

Si l'on élève ses regards ; si l'on considère ce qui se passe dans le monde, dans toute notre vieille Europe et jusqu'au delà de l'Océan, on voit le prolétariat universel qui s'ébranle. Une immense fermentation s'est emparée des populations ouvrières. Elles s'agitent comme une mer mouvante ; elles s'agitent dans les réunions, dans les associations, dans les démonstrations, dans les grèves. Et quelles grèves ! Ce ne sont plus les ouvriers d'une usine ; ce sont les ouvriers de vastes régions, qui abandonnent tout à coup leurs ateliers et leurs usines, et réclament d'autres conditions de travail.

Hier, c'étaient les grèves gigantesques de la Westphalie, les grèves des ouvriers des docks de Londres ; aujourd'hui, ce sont les grèves de la haute Alsace, les grèves de Barcelone et de Bilbao, les grèves de Roubaix et de Tourcoing, les grèves du Borinage. Ni le vieil empire d'Autriche, ni le jeune empire d'Allemagne, ni la vieille république suisse, ni la jeune république française, ni l'Angleterre avec sa constitution, ni les Etats-Unis d'Amérique avec toutes leurs libertés, ne sont à l'abri du mouvement. Il a suffi d'un mot prononcé par quelques centaines d'hommes réunis

à Paris pour donner comme une commotion électrique aux légions ouvrières de tous les pays.

Une semblable situation a-t-elle jamais existé ? On dit parfois que c'est la quatrième couche sociale qui apparaît à la surface, que c'est le quatrième Etat qui monte. Le nom importe peu. Il suffit de constater qu'une agitation inouïe trouble le monde ouvrier. Le mouvement ne gagne-t-il pas jusqu'aux campagnes agricoles ? Dans plusieurs pays, elles sont déjà douloureusement entamées. Un sourd mécontentement parcourt les rangs des petits propriétaires. Le socialiste Liebknecht a observé les envahissements de plus en plus étendus de l'hypothèque, envahissements qu'on ne pouvait plus arrêter ; il a supputé l'heure où l'hypothèque aurait dévoré la petite propriété et où les petits propriétaires entreraient en masse dans l'armée du prolétariat.

Plaise à Dieu que cette heure n'arrive jamais ! Quoi qu'il en soit, le mouvemeut ouvrier est là, profond, précipité, universel. Le socialisme dirigera-t-il tout le mouvement ouvrier ? Parviendra-t-il à s'emparer de l'innombrable prolétariat industriel? Le prolétariat agricole deviendra-t-il sa proie ? Les petits propriétaires iront-ils grossir ses bataillons? Telle est la grande question de l'heure présente. Tel est l'inévitable et formidable problème social qui est posé aujourd'hui dans les

deux mondes. Malheur aux peuples, si ceux qui sont appelés à concourir à la solution de ce problème tardent trop à le comprendre !

Et maintenant que faisons-nous en tenant un pareil langage ? Nous avons voulu jeter un cri d'alarme ; et nous regrettons de ne pas avoir une voix plus retentissante et plus autorisée.

Avons-nous jeté un cri de détresse ? Oui, encore, nous avons voulu jeter un cri de détresse, car le mal qui se fait est bien grand et le danger qui se prépare est immense.

A la vue de la propagande socialiste qui envahit ainsi notre vieille Europe de tous les côtés à la fois, qui tue dans des milliers, dans des millions d'âmes, toute foi et toute espérance, et qui, au lieu d'unir les hommes, les soulève, les armes les uns contre les autres, à cette vue, oui, nous poussons un cri de douleur et de détresse.

Nous sentons encore le besoin de pousser un cri de détresse à la pensée de ce qui arriverait si le socialisme parvenait à entraîner pour quelque temps les masses organisées du prolétariat international. Il y aurait dans la société des convulsions épouvantables. L'histoire de l'humanité serait témoin de la révolution la plus vaste, la plus furieuse, la plus calamiteuse qui fut jamais.

IV

Ce que commande le devoir de la défense sociale.

Que faut-il faire pour conjurer le danger ? Il faut éviter avant tout de contempler ce qui se passe avec la stupéfaction morne du désespoir. Il ne faut pas désespérer. Aussi bien avons-nous poussé un cri de détresse, mais non un cri de désespoir.

Nous avons appris dès longtemps à admirer les merveilles sociales opérées par le Créateur. On admire les autres merveilles de la création, les beautés de la nature, les harmonies du monde physique. On n'admire peut-être pas assez les merveilles sociales, les harmonies sociales déposées par la Providence au plus profond du cœur de l'homme, au sein des peuples, au sein de la société humaine en général. Ces harmonies, Dieu ne permettra jamais aux hommes de les détruire entièrement. Non, le socialisme ne déracinera jamais dans le cœur des hommes la foi en Dieu, qui est la base de ces harmonies sociales. Non, le socialisme ne détruira pas ce chef-d'œuvre social qu'on appelle la famille, et qui est une inimitable copie de la sainte Trinité. Non, le socialisme n'effacera jamais complètement dans la vie des hommes le

double besoin de l'autorité et de la propriété. Non, mille fois non, les efforts des hommes n'anéantiront pas l'œuvre de Dieu. Le christianisme a vaincu plus d'une barbarie, il vaincra aussi les barbaries modernes. Nous ne saurions douter de l'Église. Avant tout, il faut donc éviter le découragement. Le péril est là, il faut le regarder en face.

Que faut-il faire ensuite ? Il faut réparer les fautes et les iniquités dont le socialisme est à la fois la conséquence et le châtiment.

On a nié les droits de Dieu ; le socialisme a dit au nom des siens : ni Dieu ni maître ! Il faut proclamer de nouveau franchement, hautement, les droits de Dieu ; il faut revenir à Dieu et à son Christ.

On a nié les compensations éternelles de la vie future ; le socialisme a répondu au nom des siens : Nous voulons des compensations en ce monde. — Il faut reconnaître que la vie de ce monde ne peut pas se séparer de la vie future ; il faut reconnaître que la première sans la seconde serait une énigne aussi indéchiffrable pour le socialisme que pour le libéralisme ; il faut reconnaître que la vie future explique seule les inégalités et les mystères de la vie de cette terre.

On a fait de la jouissance la loi première de la vie ; le socialisme a répondu au nom des siens :

si la jouissance est la loi de la vie, nous voulons jouir comme tous les autres, nous voulons avoir notre place au banquet de la vie. Il faut reconnaître que la loi première de la vie n'est pas la jouissance, mais le devoir; il faut reconnaître que cette loi du devoir est la même à tous les degrés de l'échelle sociale, sauf qu'en haut les obligations sont plus étendues et les responsabilités plus grandes.

On a fait de la question sociale une question exclusivement économique, une question de production et de consommation. Il faut qu'on se souvienne de nouveau, selon la parole divine, que l'homme ne vit pas seulement de pain.

On a mis l'homme au service de la machine ; il faut, au nom de l'humanité, qu'on intervertisse les rôles et qu'on mette la machine au service de l'homme.

On n'a vu dans l'ouvrier qu'un instrument, un facteur dans le problème de la production ; il faut qu'on se souvienne que l'ouvrier est un père, que l'ouvrière est une mère.

On a permis insensiblement à l'argent de devenir la première puissance du monde ; il faut soustraire l'humanité à ce règne humiliant, dégradant et pourtant fatal, impitoyable. On a permis au capital d'enrégimenter indistinctement les hommes et de produire cette multitude inouïe de prolé-

taires qui nous épouvante, cette armée bien autrement nombreuse et redoutable que les formidables armées des peuples modernes. Il faut, au prix de tous les efforts, arrêter ou du moins entraver cette œuvre funeste d'une *prolétarisation* indéfinie, universelle.

Qui est-ce qui peut et doit concourir à faire tout cela ? C'est d'abord l'Église, mais l'Église délivrée de toutes les chaînes dont on l'a chargée dans nos jours mauvais, l'Église libre dans son enseignement, l'Église libre dans les créations de sa charité. Oui, il faut que l'Eglise puisse interpréter librement les deux grandes lois : « Aime Dieu par dessus toutes choses ; aime ton prochain pour l'amour de Dieu ». Il faut que l'Église puisse communiquer au monde les enseignements du Vicaire du Christ, il faut que l'Église puisse jeter à tous les échos de la terre le sublime : « *Sursum corda* ».

C'est ensuite l'État qui doit agir. Demander tout à l'État, attendre tout de l'Etat dans la grave question qui nous occupe, mènerait directement au socialisme. Nous devons donc nous garder de substituer les droits de l'État à tous les autres, de substituer l'État à la Providence.

Mais l'État, par des lois funestes, a contribué au mal ; pourquoi, par des lois justes, ne contribuerait-il pas à la réparation du mal ? De

plus, l'Etat est le bras armé de la justice; il est le défenseur de la loi morale. Partout où celle-ci est atteinte, partout où la justice est lésée, l'Etat n'a pas seulement le droit, mais il a le devoir d'intervenir. Il est dans son rôle, dans la législation ouvrière, lorsque celle-ci ne prétend pas régler de plein droit toutes les conditions du travail, lorsqu'elle se contente de protéger l'ouvrier dans ses droits inaliénables. Nous ne disons pas à l'Etat, comme les auteurs des manifestations du 1er mai : « Réduis partout le travail de la journée à huit heures ; c'est ton droit ». Nous lui disons : « L'ouvrier ne peut plus remplir ses devoirs religieux ; rends-lui possible l'accomplissement de ces devoirs; protège-le dans son droit ».

Nous disons aussi à l'État : « L'enfant qui entre trop tôt à la fabrique s'étiole, son âme se flétrit, son corps s'épuise; protège cet enfant qui de lui-même ne peut pas se protéger ». Nous disons encore à l'État : « La femme qui travaille d'un travail trop prolongé à l'usine s'affaiblit, elle ne peut pas donner à la famille ce qu'elle doit à la famille; la famille souffre ; au nom de la santé publique, au nom des intérêts les plus sacrés de la famille, protège la mère ».

Après l'Église et l'État, qui est-ce qui doit contribuer à la défense sociale, à la réconciliation sociale ? D'abord tous ceux qui, à un titre quel-

conque, exercent une influence sociale, et ensuite tout homme de bonne volonté. On disait autrefois : « Noblesse oblige ». Il faut dire aujourd'hui : « Position oblige, dignité oblige, richesse oblige, talent oblige ». Dans le mouvement économique actuel, nous sommes navrés de voir la société anonyme remplacer de plus en plus le patron. Le patron digne de ce beau nom est cependant si nécessaire ! Dans la section des patrons, qui de nous ne nommerait pas aussitôt des hommes qui ont prouvé autrement que par des paroles ce que peut pour la réconciliation sociale un patron à l'âme vraiment chrétienne, vraiment grande et généreuse?

A l'heure des grandes souffrances sociales, Dieu a suscité dans les siècles passés les Ordres religieux. A l'heure où la plaie du paupérisme s'est ouverte au côté de l'humanité, il a appelé saint Vincent de Paul. Ni l'esprit de saint Vincent de Paul, ni l'esprit de saint François Régis, ni l'esprit de saint Jean de Dieu, ni l'esprit de saint François d'Assise, ni l'esprit de saint Benoît, n'a abandonné l'Église. Il anime les nombreuses congrégations de notre temps, quelque nom qu'elles portent, quelque douleur humaine qu'elles soulagent.

Il est un homme qui, dans son ministère modeste, est spécialement bien placé pour l'œu-

vre de la réconciliation sociale, parce qu'il est placé tout près du pauvre et à peu de distance du riche. Cet homme, c'est le prêtre.

Et ici la mission du prêtre est toute tracée. Il faut qu'il aille à celui qu'on appelle prolétaire et que le prêtre appelle du doux nom de frère. Il faut qu'il aille au prolétaire quel qu'il soit, malgré la barrière de défiance qu'on a cherché à mettre devant lui; le prêtre doit ne flatter aucune passion, mais compatir à toutes les souffrances de l'ouvrier et se constituer le défenseur de tous ses légitimes intérêts.

Un glorieux exemple de ce genre vient d'être donné récemment dans une sphère plus élevée. Pendant la grève récente, mais terrible, des ouvriers des docks de Londres, la misère était à son comble, l'irritation pleine de menaces. On vit apparaître alors l'homme de la paix, l'homme de la réconciliation, un prince de l'Eglise, un vieillard de 82 ans (Mgr le cardinal Manning). Pendant huit jours, on le vit constamment au milieu des ouvriers, ne se lassant pas, jusqu'à ce qu'il eût obtenu le compromis qu'on a si bien et si justement appelé *la paix du cardinal*.

Nous avons dit que la propagande socialiste la plus funeste est celle de l'atelier. Mais ceux que nous venons de nommer ne peuvent pénétrer jusque-là. La propagande quotidienne de l'ouvrier

socialiste cherchant à entraîner ses compagnons doit être combattue par l'ouvrier chrétien, employant toute son influenee et tout son dévouement pour prémunir ses amis. Elle doit être combattue aussi par la presse. Jeunes hommes que Dieu a favorisés du don d'écrire et qui dépensez peut-être le talent le plus riche et les efforts les plus persévérants dans des luttes politiques stériles, nous vous en conjurons, allez, avec tout l'élan de la jeunesse, à l'ouvrier qu'on égare ; parlez-lui le langage qu'il comprend ; vouez à la question sociale cette plume qui vaut une épée.

Et vous, ouvriers chrétiens, vous serez les mieux écoutés par des compagnons dont vous partagez le sort; vous entendez tous les jours la parole de haine ; prononcez tous les jours la parole de charité. Il y a dix-huit siècles que le christianisme connaît l'ouvrier devenu apôtre.

On emploie pour amener la ruine de la société toute la puissance de l'action commune, toute la puissance de la réunion, de l'association, des congrès ; employons cette même puissance pour la défense de la société.

Pour les catholiques comme pour les socialistes, la cause sociale s'étend bien au delà des frontières politiques. Il ne sera point dit qu'au déclin du XIX^e^ siècle la charité catholique ait été moins puissante que la passion anti-sociale. Il ne sera

point dit que les catholiques n'ont pas su s'unir pour la défense de la société, comme les socialistes ont su le faire pour la ruine de cette même société. Le socialisme a serré ses rangs, serrons les nôtres sans haine, sans peur, sans reproche. Du congrès de Paris, les socialistes ont jeté à tous les échos du monde le cri de guerre : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » : jetons à tous les échos du monde le cri de paix : « Chrétiens de tous les pays, unissez-vous » !

III. — L'IGNORANCE

I

Introduction.

Quel sera, ami lecteur, le pire de nos maux, au milieu de tous ceux qui nous affligent depuis longtemps ? Sera-ce cette opposition systématique que les puissances de la terre s'efforcent de faire à l'Église de Dieu, en se liguant partout avec ses ennemis ? Sera-ce la corruption des mœurs qui menace de faire de nous un peuple d'insensés et de brutes, au point que c'est à peine si l'on trouve un enfant innocent, un jeune homme sensé, un vieillard judicieux ?

Sera-ce cette universelle lâcheté dans la pratique du bien, ce stupide *qu'en dira-t-on*, qui fait que les bons s'allient aux méchants, uniquement par crainte de baisser dans leur opinion ? Le déchaînement de la presse ? La licence sceptique de

l'enseignement ? L'horrible pouvoir des sociétés secrètes ?

Ah ! il y a un mal au-dessus de ces maux, une calamité pire que ces calamités, un ennemi plus funeste que tous ces ennemis.

Je le dirai, tout bas, bien bas, à nos amis, pour que nos ennemis ne l'entendent pas ; je le dirai, la rougeur et la honte au front, et le cœur brisé. Ce mal, c'est notre ignorance, notre ignorance grossière et coupable des choses de la religion.

Qu'un militaire ne connaisse pas les choses de la guerre, qu'un médecin ignore la médecine, un avocat la législation, j'en suis moins étonné que de voir un catholique ne sachant presque rien du catholicisme. Et pourquoi le cacher ? En Espagne, un grand nombre de catholiques se trouve dans cette situation.

Et notez que je ne me préoccupe point en ce moment de ces malheureux qui conservent de notre sainte religion uniquement le caractère indélébile du Baptême, vivant pour tout le reste en libres-penseurs consommés ou au moins en indifférents absolus. Je me borne à parler ici de ceux qui n'ont pas renié leur foi, de ceux qui aiment les pratiques chrétiennes, de ceux qui se permettraient de donner à leurs enfants une éducation rigoureusement catholique, de ceux qui vont à la messe tous les jours de dimanche et de fêtes d'obligation,

et accomplissent ponctuellement les autres préceptes de l'Église. Je parle, en un mot, de la portion choisie, du *petit troupeau* (pusillus grex) à qui on peut et on doit, en toute justice et vérité, donner le titre honorifique de peuple fidèle. Or, j'affirme que ceux-là même n'ont pas communément le degré d'instruction religieuse indispensable à notre époque, pas même souvent celui qui fut nécessaire à tout chrétien à une époque quelconque.

J'ai été déterminé à traiter ce sujet, auquel je consacrerai quelques paragraphes, par une petite lettre d'un de nos amis de province, personnage à qui je suppose d'excellentes intentions, mais qui m'est absolument inconnu, et qui, en se plaignant de cette ignorance générale, me cite deux faits récents qui donneraient envie de rire s'ils donnaient moins sujet de pleurer. Je ne citerai pas les détails ; il s'agit en substance de bons catholiques de la classe lettrée qui n'exigeaient rien moins de leur pasteur que la réitération du sacrement de Baptême, afin qu'on pût employer comme marraine une dame, fort mécontente et affligée de ce qu'on n'avait pas pensé à elle au moment du premier Baptême. Une autre famille aisée demandait à un bon prêtre qu'il célébrât la messe dans son oratoire particulier, ne voyant pas l'inconvenance provenant ici de ce que ce prêtre avait déjà dé-

jeûné. On nous a cité les noms, les dates et les localités en cause dans ces deux cas.

Eh bien ! si, dans des questions si simples et si ordinaires, il y a une telle ignorance, que sera-ce dans les questions les plus élevées et les moins connues ? Déjà, dans une autre occasion, nous disions à ce sujet : Interrogez un grand nombre d'hommes très versés dans les lettres, ayant même leurs grades académiques, sur le mystère de l'Immaculée-Conception de Marie, mystère le plus populaire en Espagne, et, sur cent, vous en trouverez plus de quatre-vingt-dix qui vous répondront en confondant ce mystère avec celui de Virginité perpétuelle de la Mère de Dieu. Je parle par expérience. Que sera-ce donc si nous interrogeons sur les mystères les plus profonds ? Les réponses matérielles du catéchisme elles-mêmes s'oublient peu de temps après qu'on a quitté l'école. On ne fait rien pour les rappeler pendant toute la jeunesse, et lorsque, dans la maturité de l'âge, on entend les enfants et les petits-enfants les réciter, elles semblent à plusieurs une lettre absolument inconnue ou pour le moins oubliée. Hommes du monde, en êtes-vous là, oui ou non ?

Et cependant il est certain qu'il y a une partie de la religion tellement essentielle que si on ne la connaît pas, on ne peut obtenir son salut

éternel. Il est certain également qu'il y en a une autre partie qui, bien qu'elle ne soit pas indispensable au salut, ne saurait être ignorée, parce qu'il est prescrit de la connaître. Et il n'est pas moins certain que la plupart des questions que l'on traite aujourd'hui en public, et qui se traitent dans les journaux, les parlements, les clubs et les soirées intimes, sont des questions religieuses. Il est déplorable et honteux pour un catholique d'écouter sans mot dire les attaques dirigées contre sa foi, pour la triste raison que le malheureux ne sait pas défendre cette foi, qui est pourtant la sienne. Dites-moi, lecteurs impartiaux, ne vous êtes-vous pas trouvés plus d'une fois dans cette pénible situation?

Je vais donc, dans ces quelques pages, faire appel à votre bon sens, afin que vous donniez à votre instruction religieuse personnelle et à celle des membres de votre famille l'importance qu'elle mérite réellement à notre époque. Vous le voyez, je n'ai pas hésité à appeler cette ignorance le pire de nos maux.

Celui qui maintenant trouverait cette expression exagérée, la trouvera peut-être faible en achevant la lecture de ces paragraphes. Aussi bien me proposé-je de montrer la gravité de ce mal, le profit qu'en retire l'enfer, les mille calamités publiques et privées dont il est la cause ou

l'occasion, et surtout la souveraine félicité avec laquelle on pourrait y porter remède, si les catholiques le voulaient. Personne n'ignore le soin que nous mettons à rendre nos écrits toujours très pratiques et opportuns. Le sujet que nous abordons en ce moment aura même plus que les autres ces qualités. Dieu veuille accorder à nos humbles réflexions l'efficacité et la fécondité de sa divine impulsion !

II

Pourquoi appelons-nous l'ignorance religieuse le pire de nos maux ? — Coup d'œil sur l'état présent du peuple espagnol (1).

Pour comprendre jusqu'à quel point est exacte cette expression appliquée à l'ignorance générale en matière de religion, que nous déplorons à notre époque, il suffira de considérer ce qu est la religion et ce qu'est l'homme sans son précieux secours.

La religion est à la fois lumière pour l'entendement, force pour la volonté, consolation pour le cœur. Lumière pour l'entendement, parce qu'elle enseigne ce que doit savoir l'homme touchant son origine divine, sa fin suprême et les moyens de

1. Ceci peut s'entendre de tous les peuples européens à l'heure actuelle. Le lecteur en fera lui-même l'observation.

l'obtenir. Force pour la volonté, parce qu'elle l'aide puissamment à agir d'une façon conforme à ces moyens ; elle la stimule, si elle s'affaiblit ; elle la réveille, si elle s'endort ; elle la relève, si elle se laisse choir ; elle la soutient, si elle défaille. Enfin consolation pour le cœur, parce que, comme il y a inévitablement dans ce chemin des difficultés à vaincre et des ennemis à combattre, tout combat et toute victoire supposent la souffrance, la persécution, l'angoisse mortelle, et par là même aussi la nécessité de la consolation.

D'où il suit que la religion procure à l'homme la satisfaction des besoins les plus impérieux de son esprit : le besoin de savoir, le besoin d'agir, le besoin d'être consolé.

Or, supposez un homme qui, par sa faute ou par la faute d'autrui, se trouve privé de ces trois éléments de vie morale, et voyez s'il peut se rencontrer dans la création un être plus tristement misérable.

« D'où viens-tu » ? lui demande à chaque instant sa conscience, qui est un questionneur très importun et très ennuyeux « Eh ! que sais-je d'où je viens » ? Telle est l'unique réponse que peut donner le malheureux qui se trouve privé de la seule lumière qui puisse l'éclairer dans une affaire si difficile et si ardue. « Où vas-tu » ? poursuit l'implacable questionneur.

« Eh ! que sais-je où je vais » ? Il semble que je vais sans tarder où vont tous les autres hommes : au cimetière. « Et après » ? Horrible parole ! Voilà le doute, voilà le bourreau cruel, voilà les terribles pressentiments enveloppés parfois dans une négation impie et blasphématoire que les lèvres s'efforcent de prononcer, mais que le cœur s'obstine à ne pas vouloir admettre. En conséquence, à toute heure revient ce terrible : « si c'était vrai » ! qui tourmente sans cesse, sans cesse aiguillonne, au milieu des affaires, au sein des plaisirs, dans les enivrements du pouvoir ! Ah ! n'être pas sûr de la fin dernière ! Et tout cela, pour ne pas vouloir le demander à qui le sait, à la Religion ?

Et si l'esprit est privé de cette lumière, il est clair qu'il ne peut pas y avoir beaucoup de force dans la volonté, ni de consolation dans le cœur. Nous travaillons tous pour ce que nous connaissons, bien que notre travail ne soit pas toujours en rapport avec cette fin. Mais si, alors même que nous connaissons le bien, nous omettons parfois de le pratiquer, comment le pratiquera celui qui l'ignore absolument ? C'est ici l'expérience qui répond.

Croyez-vous qu'on proférerait des blasphèmes si horribles contre Dieu, qu'on outragerait à chaque instant et d'une façon si révoltante son nom béni, si on avait de la divinité la haute idée qu'en a l'homme qui a une connaissance ordinaire et

suffisante de la religion ? Croyez-vous que la parole obscène n'expirerait pas sur les lèvres de celui qui comprendrait la gravité de la profanation dont il se rend coupable ? Nous ne nous sommes pas fait une idée assez défavorable du pauvre cœur humain, pour le croire à ce degré cyniquement pervers. Non, il est impossible que celui qui outrage ainsi son Dieu, sache qu'il est son Créateur, son Père, son Sauveur, la Providence qui veille constamment sur lui, le Juge inexorable qui réserve à ses infidélités un châtiment éternel. Ils ne savent pas ce qu'ils font, pouvons-nous dire, en répétant l'excuse invoquée par le Sauveur en faveur de ses bourreaux. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Mais, dites-moi : le fait de cette ignorance n'est-il pas déjà un grand crime ?

Appliquez cette réflexion à tant et tant d'autres circonstances dans lesquelles la religion a à pleurer sur les excès et les extravagances de ses enfants. Si vous voyez, par exemple, le prêtre raillé par les multitudes, pensez-vous que ces malheureux ont du ministre du Seigneur l'idée qu'ils devraient en avoir ? Si le temple catholique a été l'objet de profanations que ne lui auraient point fait subir des Turcs et des Juifs, ne devinez-vous pas que cela vient de ce qu'ils n'ont pas de la maison du Seigneur et de son caractère sacré l'idée élevée qu'en donne la religion ? Ceux

qui s'accommodent si facilement des unions condamnées par Dieu et injustement colorées du titre de mariages civils, agiraient-ils ainsi à la légère, s'ils comprenaient la gravité du concubinage public?

Les révolutions de notre siècle, ces monstrueux attentats publics qui bouleversent et détruisent l'Europe moderne, et qui, lui promettant chaque jour de la régénérer, la conduisent de nouveau à la barbarie antique, n'auraient pas été possibles à leur origine et ne le seraient pas aujourd'hui dans leurs conséquences, si elles n'avaient pas eu partout pour auxiliaire désastreux l'ignorance religieuse. C'est à ce prix seulement qu'il a été facile de faire perdre à notre bon peuple son caractère primitif de docilité et de noble grandeur ; c'est ainsi qu'on a pu en faire le jouet de l'ambition insensée des uns et des tentatives désastreuses des autres ; c'est ainsi encore que des maximes et des systèmes auxquels nos aïeux n'auraient répondu que par un sourire de compassion ou de mépris ont pu trouver des prosélytes au cœur de l'Europe et en plein christianisme.

Voici à ce propos une réflexion qui jettera une vive lumière sur le sujet que nous traitons. Il s'est produit, dans notre dernière révolution religieuse, un fait qui, à première vue, paraît incompréhensible.

Nous étions auparavant un peuple catholique; l'unité religieuse, non seulement était consignée dans nos lois, mais en réalité elle était observée par notre bon peuple. Il ne venait à la pensée de personne qu'il fût possible de se marier, ni d'enregistrer la naissance des enfants, ni de donner la sépulture à la dépouille mortelle de ses parents autrement qu'en suivant l'usage traditionnel et catholique suivi par l'Église. Les plus avancés n'étaient pas encore sortis de cette sphère catholique que l'on croyait éternellement invariable en Espagne. L'Espagne est catholique, disait-on, et nul n'admettait de discussion sur ce point. Or, que s'est-il passé ? La Révolution éclate ; nous ne ne dirons pas un seul mot ici sur le côté politique de la Révolution. La Révolution religieuse éclate et, du coup, nous nous trouvons transplantés, devinez où, bagatelle ! dans l'athéisme le plus éhonté; bien plus, nous livrons la guerre à Dieu, en nous plaçant aussitôt beaucoup plus en avant dans l'impiété que nulle autre nation d'Europe. Et qu'on le remarque, cela n'a pas été seulement le délire d'un petit nombre d'hommes ; non. Des personnages malheureusement très célèbres ont dû leur néfaste célébrité à ces bravades athées, ils ont été en peu de temps les chefs d'une armée nombreuse, et ils ont remporté des triomphes électoraux, grâce à la *guerre contre Dieu* franchement

inscrite dans leur programme ; et cela s'est passé dans la catholique Espagne, dans cette Espagne qui, deux ans auparavant, ne connaissait et ne reconnaissait, en fait et en droit, d'autre religion que la religion catholique, apostolique et romaine. Quel mystère incompréhensible ! Notre patrie sera donc toujours le pays des phénomènes et des anomalies extraordinaires ! Tout doit-il donc se passer chez nous autrement qu'ailleurs ? Comment avons-nous fait tant de chemin en si peu de temps ? Comment arrivons-nous à cet abîme d'impiété sans passer par des étapes et des degrés successifs ?

En étudiant un peu ce fait, nous trouvons une explication assez satisfaisante, sans exclure toutefois les autres causes, dans notre état d'ignorance religieuse. La révolution de 1868 a surpris notre bon peuple dans la pratique de sa foi, pratique vivante en quelques endroits, il est vrai, mais morte et à l'état de routine, en un plus grand nombre de lieux. On entendait la messe, on célébrait la fête du patron, on assistait aux processions, on recevait les sacrements indispensables ; mais comme chez plusieurs cela n'était pas appuyé sur une conviction robuste mais sur une coutume héréditaire, et n'était pratiqué que d'une façon inconsciente, il a suffi de la voix fougueuse, enthousiaste, d'un agitateur, pour le faire disparaître dans une ruine lamentable. Supposez que le peu-

ple espagnol, à côté de la pratique de sa foi, eût pu, grâce à son instruction religieuse, raisonner cette foi, qu'il eût compris le sens de ces fêtes, la signification de ces cérémonies, la valeur de ces sacrements, oh ! les déclamations de quelques insensés plus ou moins éloquents ne l'auraient pas fait chanceler dans sa vieille croyance. La municipalité d'une cité immortelle n'aurait pas commis l'énormité d'inviter l'imposteur protestant à s'associer aux fêtes de la Vierge du Pilier ; elle aurait su que les Protestants n'admettent pas le culte de la Sainte Vierge ; tels autres n'auraient pas demandé à un curé catholique de bénir avec le rituel et le goupillon la distribution socialiste de biens particuliers. Ailleurs on n'aurait pas promené en procession, pendant la Semaine Sainte, la Mère des Douleurs coiffée d'un bonnet phrygien, brodé pour elle par un dévot fédéré, sans intention peut-être de l'outrager, mais au contraire dans la pensée d'accomplir un acte de piété singulière.

Qui contestera que ce qu'il y a de plus extraordinaire, au milieu de cette série d'horreurs et de bouffonneries, c'est l'ignorance extrême de notre peuple ? Il a fait preuve de perversité et de beaucoup de malice ; mais on ne saurait expliquer par cette perversité toute seule, des folies semblables et un tel progrès dans le mal. L'aveuglement y a contribué plus que tout le reste ;

cet aveuglement provient principalement de notre épouvantable ignorance. L'ignorance a été ici l'auxiliaire de la fausse science dans son œuvre de démolition. C'est l'ignorance qui a aplani toutes les voies à la corruption. C'est à la faveur de cette ignorance que nous avons été sur le point de laisser périr au milieu des ruines de nos temples les plus précieux souvenirs de notre foi. Cette ignorance est plus grande dans les grands centres de lumière intellectuelle que dans les montagnes et les vallées écartées ; elle échappe à ceux qui ne regardent que le vernis extérieur des choses ; mais ceux-là la palpent avec douleur et tristesse qui, par leur ministère, se voient obligés d'enfoncer la main dans les plaies de cette société corrompue. C'est au point que nous croyons fermement que nos douleurs actuelles disparaîtraient presque entièrement si l'on obtenait que tous les enfants de notre Espagne possédassent au moins les notions les plus indispensables de la Religion.

III

Déplorables effets de cette calamité. Faciles triomphes des incrédules.

Parmi les maux nombreux qu'a produits parmi nous l'ignorance religieuse, un des plus sensibles et des plus considérables est l'importance que l'impiété a prise à sa faveur. Si l'impiété s'en va, de nos jours, se targuant ainsi de sa civilisation et de ses lumières, avec des rodomontades et des fanfaronades, avec la prétention de monopoliser à son profit les noms pompeux de philosophie et de science, elle le doit à l'ignorance du peuple catholique touchant les vérités de la religion. Notre médiocrité donne souvent des airs de géants à ces pauvres pigmées ; notre insuffisance sert de piédestal à leur prétendue science.

Voyez-les au casino et au café, en promenade et en voyage, disserter à leur aise sur le catholicisme et le protestantisme, sur les prêtres et sur le Pape, sur les dogmes et les mystères, décidant sententieusement, donnant leur appréciation sans réserve ni mesure, rabaissant ou insultant selon l'humeur du moment ou le caractère de la question. Leur *science* s'en va, comme un navire

orgueilleux, vent en poupe et à toute voile, sans rencontrer d'écueils et sans se détourner de sa voie.

Qui est capable de se mesurer avec cet athlète vigoureux? Qui osera lutter avec cet orateur célèbre? Qui? Personne, par malheur. Ce sera beaucoup si on ne sourit pas gracieusement, en signe, sinon d'applaudissement, au moins de condescendance affectée. Et pourtant, il y a là quatre, six, peut-être douze catholiques très sincères, qui vont à l'église et parfois fréquentent les sacrements. Ils vont peut-être jusqu'à sentir dans l'intime de leur âme une douleur intense en entendant attaquer et vilipender leurs plus chères croyances. Et néanmoins, ils se taisent et dissimulent, ils se montrent complaisants. Y a-t-il là une lâcheté ? Il peut y avoir du respect humain ; mais, disons-le franchement, il y a surtout de l'ignorance. On en a des preuves. On attaque ici l'existence de Dieu, et cet opulent négociant n'est pas en état de développer la preuve la plus simple de cette vérité fondamentale. On a insulté la divinité de Jésus-Christ ; et cet autre, qui est avocat distingué, ne peut pas alléguer les raisons, même purement historiques, qui établissent le caractère divin du Sauveur, parce qu'il les ignore. On a attaqué la Papauté, et cet autre, médecin d'ailleurs très instruit, n'a allégué aucune des nom-

breuses preuves qu'il aurait pu produire sur son origine et ses bienfaits. Et le déclamateur impie est resté vainqueur et triomphant, par la raison que, dans le pays des aveugles, le borgne est roi ; et non seulement lui, mais plusieurs peut-être de ceux qui l'ont entendu, auront acquis la persuasion bien ferme que le catholicisme est une chose de pure routine et de bonne foi, qu'on le croit parce qu'on le croit, et rien de plus, sans avoir de preuves qui l'appuient et le recommandent, et sans avoir de réponses à opposer à ses adversaires, lorsqu'en réalité, il est le système scientifique le plus vaste, le plus complet et le plus philosophique qui ait jamais pu occuper l'intelligence humaine. Et l'on regardera comme une chose déjà jugée et hors de discussion que, pour être philosophe, il est nécessaire d'être incrédule ; qu'aucun point de nos croyances ne peut résister à l'examen sérieux de la raison ; que tout dans la religion n'est que sottise et imaginations de vieilles femmes, et rien de plus. Et tout cela, parce que le savant impie n'a pas trouvé à son heure quelqu'un qui lui ait fermé la bouche avec une des mille raisons fortes et décisives qui abondent dans nos auteurs de controverse populaire.

Vous avez été témoin de quelqu'un de ces cas, n'est-il pas vrai ? Eh bien, figurez-vous qu'il en va de même partout et toujours. Il n'est pas pos-

sible d'entrer dans un hôtel, un restaurant ou une simple auberge de charretiers, de voyager en diligence ou en chemin de fer, sans qu'à l'instant surgisse la question religieuse, attendu que les malheureux impies, sans doute en raison du dépit qu'elle leur cause et parce qu'ils sont les ennemis de l'Église, aiment à parler d'elle à tout instant. Or, si nous accordons que, de toutes parts, la religion paraît vaincue, admettrons-nous son manque de prestige et la vanité orgueilleuse de ces infortunés roseaux creux qui se croient invincibles par cela seul qu'ils n'ont jamais trouvé rien qui leur résistât ?

Et pourtant, il est si facile de fermer la bouche à ces malheureux ! Un simple éclaircissement qu'on leur demande sur un de ces mots qu'ils prononcent souvent sans en connaître la signification, une seule preuve qu'on leur demande des principes qu'ils émettent d'une façon sentencieuse ; une seule observation, une seule objection suffisent pour couper les ailes à ces aigles superbes. Un seul livre de Mgr de Ségur, que nous connaîtrions à fond, ses *Réponses* par exemple, pourrait malgré sa simplicité, faire triompher la cause de la Religion dans ces combats d'escarmouche où l'on s'en tient ordinairement au côté superficiel des questions.

Les voyageurs d'une diligence mangeaient

dans une hôtellerie. L'un d'eux portait la parole, faisant parade d'impiété, et débitait des torrents d'éloquence et de science pour prouver l'absurdité de nos mystères. Sa thèse favorite était celle de tant d'autres imbus des mêmes idées : « Moi, messieurs, je ne crois que ce que je comprends ». Et il appuyait son langage de tant de raisons extraordinaires et de railleries, et il l'assaisonnait de gestes si vifs, si énergiques et si naturels, que l'auditoire paraissait non seulement convaincu, mais ravi d'admiration. Ses arguments lui semblaient irréfutables, puisque nul ne les réfutait. On mangeait, en ce moment, une grosse et belle omelette, et un des voyageurs, qui avait seul attiré l'attention par son silence et par sa modestie qui lui avait fait prendre la dernière place, prend l'omelette dans ses mains, et la levant devant les convives, il adresse au savant incrédule cette question aussi spirituelle que plaisante : « Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire pourquoi le feu qui amollit et fond le plomb et le fer, durcit les œufs, comme cette omelette vous en fournit la preuve » ? L'assistance resta muette en présence d'une semblable question ; et le savant ainsi interpellé répondit simplement qu'il ne le savait pas. « Eh bien, répliqua le voyageur intrépide, il y a donc un mystère que vous ne comprenez pas. Par conséquent, si les doctrines

que vous nous prêchiez tout à l'heure sont certaines, nous ne pouvons croire aux omelettes, puisque l'homme ne doit pas croire ce qu'il ne comprend pas. Il me semble cependant que vous la mangerez bel et bien, quoique vous ne la compreniez pas ».

Le fanfaron d'impiété demeura confus et passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et au milieu des applaudissements et des éclats de rire de l'assemblée, il fut dérouté et la question fut terminée. Une simple omelette avait suggéré à un vaillant catholique une comparaison victorieuse, et avait été le canon Krupp destiné à renverser tout cet échafaudage de raisons spécieuses invoquées par le malheureux impie. Assurément, dans l'avenir, il y regarda à deux fois avant d'attaquer la foi devant des inconnus, par peur qu'une autre omelette ne vînt renverser ses arguments.

Une instruction moyenne et ordinaire en matière de religion, une lecture régulière des œuvres les plus populaires écrites pour la défense de la foi, nous mettraient facilement tous en état de lutter avec des avantages incalculables contre nos ennemis.

IV

Si notre peuple a toujours été aussi arriéré qu'aujourd'hui en matière religieuse. Origine de l'ignorance présente.

Nous avons sommairement indiqué la gravité du mal qui nous afflige. Cherchons-en maintenant l'origine ; attendu que, lorsqu'on connaît le principe de ce genre de maladies, on ne tarde pas à en trouver le remède.

Avons-nous été, en Espagne, toujours aussi ignorants en ce qui concerne notre foi ? Pour quiconque connaît tant soit peu notre histoire, il est facile de répondre catégoriquement : non. Bien au contraire, il n'y avait pas un peuple qui l'emportât sur nous en instruction religieuse. Oui, notre peuple était plus instruit autrefois qu'aujourd'hui. Les panégyristes de notre siècle me demanderont de leur donner des preuves de cette vérité. La chose n'est pas difficile.

J'ouvre les monuments de notre littérature populaire, et je les trouve toujours imprégnés d'esprit religieux et d'idées religieuses, à tel point qu'on peut les comprendre, même avec la connaissance la plus vulgaire de la religion. Notre *chansonnier* sacré est un trésor, à ce point de vue.

Pendant de longs siècles, les chansons du peuple espagnol ont été presque toujours théologiques. On a composé alors sur l'Immaculée-Conception de Marie, sur la Naissance de Notre-Seigneur, sur le mystère de l'Eucharistie, sur la Passion, sur la vie des principaux Saints, des couplets, des romances, des sonnets, des gloses et des cantiques sacrés que l'on peut étudier dans chacune de nos riches collections. Et tous ces écrits se font remarquer non seulement par la grâce de la forme littéraire, mais beaucoup plus encore par la profondeur des idées théologiques, la connaissance nette et précise et leur exposition exacte et complète de la foi.

Si la littérature populaire est toujours, comme l'a dit un critique, la meilleure photographie du peuple, le peuple espagnol s'est montré, pendant quelques siècles, comme un peuple de docteurs. — Mais, me direz-vous, ces compositions ne furent pas écrites par le peuple, mais par des fils du peuple, hommes d'étude et qu'il ne faut pas confondre avec la masse commune. Les meilleurs poètes, comme Lope de Véga, Gongora et Caldéron, se consacrèrent à ces travaux. — Fort bien, mes amis, mais, alors même qu'on vous accorderait que ces œuvres n'ont pas été écrites par le peuple, vous ne pourrez pas nier qu'au moins elles ont été écrites pour lui; ce qui suffit

à prouver mon assertion. De pareilles compositions n'auraient jamais réussi à devenir populaires, si elles n'avaient été parfaitement comprises ; et jamais elles n'auraient été comprises, si le peuple, à qui elles étaient destinées, n'avait possédé en matière religieuse une somme de connaissances qui le rendît capable de les comprendre.

Et que dirons-nous de notre théâtre ? Pour qui furent composés ces drames exclusivement théologiques, genre de littérature favorite de notre nation, sous le nom de *décrets sacramentels*, pièces dramatiques, à personnages allégoriques ? Madrid les représentait sur une de ses plus grandes places ; mais le peuple madrilène était spectateur, et la bourgade la plus oubliée tenait à les représenter aux jours de ses principales fêtes. Le peuple qui les applaudissait avec enthousiasme était assurément assez instruit pour en pénétrer le sens et en saisir les difficultés. Dans le cas contraire, les poètes auraient réservé leurs œuvres exclusivement aux Académies. Or, ces œuvres, qui étaient alors généralement au niveau de l'intelligence de notre peuple, exigent aujourd'hui une application suffisante de la part des personnes lettrées, et ce n'est qu'avec des connaissances théologiques au-dessus de la moyenne qu'on arrive à pénétrer le sens profond de leurs allégories et de leurs personnifications. Quel peuple

devait donc être alors le nôtre, qui se faisait simplement un jeu de ce qui réclame aujourd'hui de nous des études soutenues !

Que personne ne rougisse donc de le confesser : nos aïeux, sur qui nous l'emportons en des choses qui ne sont pas toujours bonnes, l'emportaient sur nous en science religieuse ; et grâce à l'éducation sérieusement chrétienne qui se donnait à la maison ; grâce à l'instruction que répandait partout le propagandiste le plus populaire de tous, c'est-à-dire le frère ; grâce à la splendeur de notre culte, qui n'est, en grande partie, que l'exposition plastique et figurée du dogme, le pauvre paysan, l'humble artisan, possédaient, alors, sur la religion et ses mystères, une connaissance telle qu'elle ferait aujourd'hui monter la rougeur au front à plus de quatre personnages lettrés.

Que les temps sont changés ! Pour quel étrange motif le progrès de l'instruction profane a-t-il coïncidé avec cette lamentable diminution de la science sacrée ? Pourquoi, aujourd'hui qu'il y a incontestablement beaucoup plus de fils du peuple qui lisent, y en a-t-il beaucoup moins qui soient instruits ? Pourquoi, par un singulier contraste, les grands centres de lumière, où l'on trouve plus facilement le moyen de s'instruire, sont-ils les plus atteints par cette lèpre de l'ignorance ?

C'est là un problème qu'on ne pourrait complètement résoudre sans entrer dans de longues considérations sur le changement social et politique qu'a subi notre patrie dans le siècle présent, considérations dont il n'y a pas lieu de faire ici l'énumération. Nous pouvons cependant en aborder quelques-unes sans inconvénient.

1° *L'influence amoindrie de l'Église.* — Toute la sollicitude des hommes d'Etat, depuis déjà de longues années, s'exerce à mettre des entraves et des obstacles à cette influence salutaire. La législation a eu constamment pour but d'exclure le clergé de toutes les institutions. Dans l'instruction publique et dans les œuvres de bienfaisance, c'est à peine si on lui a accordé une position secondaire et humiliante. Sécullariser, telle a été l'éternelle manie de nos législateurs, sans se douter qu'au bout de cette sécularisation il y avait l'athéisme. Et cette prévention contre l'Eglise et les prêtres est devenue plus active et plus pratique par le moyen des lois de *désamortisation*, qui, réduisant le clergé à l'indigence, l'ont privé des éléments humains indispensables pour soutenir ses fondations des siècles précédents. De plus, une vaste conspiration, dont nous connaissons tous l'origine et le point de départ, a eu à son service mille plumes, mille langues, pour attaquer le clergé, le dénigrer, le calomnier, l'avilir aux yeux de la

multitude, en montrant ce corps si méritant, comme l'épouvantail du siècle, comme le type de l'immoralité et de la réaction.

C'est ainsi qu'on a réussi à rendre suspect, auprès de la multitude naïve et crédule, l'enseignement clérical ; à discréditer devant les masses la parole du prêtre. C'est à cette condition seulement qu'il a été possible de soustraire à la bienfaisante influence de l'Église une partie de notre peuple.

2° *La disparition des Ordres religieux.* — Le couvent était en Espagne l'université du peuple ; et une biographie détaillée de la majeure partie des fils du peuple qui se sont illustrés nous dirait que presque tous ont dû à un moine leurs premiers pas dans la carrière où ils ont brillé. L'instruction catéchistique leur était spécialement recommandée, et dans les missions, l'éloquence du moine était toujours très populaire. Le clergé séculier suffit à peine aujourd'hui à la simple administration paroissiale, et la catéchistique populaire, distribuée alors à peu près exclusivement par les religieux, est généralement négligée.

Ces éducateurs du peuple manquent, ainsi que les pauvres capucins qui évangélisaient nos bourgades et nos cités, rappelant à toute heure, aux pauvres et aux riches, les mêmes vérités toujours anciennes et toujours nouvelles sur Dieu, l'âme,

le ciel, l'enfer, etc., vérités dures, mais salutaires, qui pourront offenser certaines oreilles délicates, mais sans lesquelles il n'y a pas d'ordre possible en cette vie, ni de salut possible en l'autre. Tout cela manque grandement aujourd'hui ; c'était ce qui parlait au cœur de notre peuple, ce qui le touchait, lui inspirait de généreuses résolutions, le rendait bon et droit, le guidait en toutes les circonstances de la vie, éclairait ses incertitudes, et lui était plus utile que toute la science et toute la philosophie dont veulent l'endoctriner aujourd'hui ses faux régénérateurs.

3° *L'abus des lectures frivoles.* — Jamais on n'a lu autant qu'aujourd'hui, et jamais la lecture n'a été plus inutile. Plût à Dieu qu'elle ne fût pas souvent très nuisible ! Mais, alors même qu'elle ne serait qu'inutile, il est certain que c'est à elle qu'il faut attribuer en grande partie le peu de goût qu'on prend aux ouvrages religieux, dans lesquels notre bon peuple pourrait puiser l'instruction qui lui manque. Il est déplorable de voir l'artisan passer les heures de loisir que lui laisse son travail, à la lecture d'un mauvais journal, qui lui parle chaque jour de questions politiques embrouillées auxquelles il ne comprendra jamais rien, ou de cabales de parti qu'il nous serait plus utile à tous d'ignorer complètement. Il est triste de voir l'humble ouvrière dévorer avec une anxiété fié-

vreuse un roman obscène qui remplira son imagination de tableaux irréalisables et son cœur de désirs coupables ou d'émotions malsaines. Et en attendant, on ne jette pas même les yeux sur cette *Année chrétienne* qui faisait autrefois les délices de la famille ; on ne lit pas l'histoire émouvante de la Passion, on ne se souvient plus des enseignements du catéchisme. Les lectures actuelles font des politiciens et des femmes sentimentales ; les lectures d'autrefois formaient des croyants honnêtes et des mères de famille capables de communiquer à leurs enfants, non seulement la vie du corps, mais aussi la foi qui fait vivre l'âme.

V

Une autre des principales plaies actuelles : la suppression du dimanche.

Une des causes qui, à mon humble avis, ont contribué et contribuent le plus directement à la déplorable ignorance du peuple en matière de religion, se trouve dans ce que je n'hésite pas à appeler la suppression du dimanche.

Oui, amis lecteurs, que cette parole ne vous alarme pas, et ne la croyez pas exagérée. Ils sont nombreux, très nombreux, les chrétiens de nos

jours qui ont supprimé complètement le dimanche. Le dimanche chrétien, le jour du Seigneur, le jour du repos et de la sanctification, n'existe pas, de fait, pour une infinité de catholiques! La religion avait consacré ce jour au repos du corps, à la moralisation et à l'instruction religieuse du peuple. L'égoïsme et la cupidité l'ont converti en un jour de travail grossier et brutal. Il est brutal, en effet, et nullement raisonnable, le travail qui n'accorde pas à sa victime un répit pour lever les yeux au ciel.

Donnons quelques développements à ces considérations d'une si triste opportunité.

La religion, en prescrivant sévèrement le repos du dimanche, ne s'est pas proposé uniquement la fin principale de la gloire de Dieu, au moyen de l'assistance aux exercices du culte. Mais s'intéressant à notre bien, non moins qu'à la gloire de Dieu, elle s'est proposé de nous donner un temps de relâche, pendant lequel, libres des soucis grossiers et matériels du corps, nous appliquerions notre attention uniquement et exclusivement aux intérêts de notre âme. Le travail, on est forcé de le dire, en tant qu'il a pour objet de rendre l'homme maître et dominateur de la matière, le rend en même temps son esclave, puisque, s'il veut la dominer et l'utiliser, il doit commencer par se rendre son esclave et lui consacrer

toute son activité. La religion veut, durant vingt-quatre heures par semaine, nous arracher à cette fastidieuse dépendance.

Aussi bien a-t-elle disposé que, après six jours exclusivement consacrés au travail corporel, il y eût un jour en quelque sorte exclusivement consacré à l'âme. Qui pourra taxer d'exagération une semblable répartition ? « En ce jour, dit la sainte Église, en ce jour dans lequel j'arrache tes mains au travail, ton bras à la machine, ton visage à la poussière de la terre, relève-toi, travailleur ; porte tes yeux au ciel ; ouvre tes lèvres pour louer le Seigneur dans le temple ; écoute la voix de la religion qui te rappelle les devoirs, qui les enseigne pour la première fois à tes enfants, qui t'apprend mille vérités que tu ne peux ignorer, ni comme homme, ni comme chrétien, ni comme citoyen. Après cela, ouvre ton cœur aux pures joies de la famille ; caresse tes petits enfants, que tu as à peine le temps de voir pendant les six jours de la semaine ; sors de la poussière le bon livre que tu gardes dans ta modeste bibliothèque, et lis à ta famille qui les écoutera avec plaisir, de bons conseils, des histoires édifiantes, des exemples consolants ; va faire une promenade, et ouvre ton cœur et tes yeux au beau spectacle de la nature. Une fois de retour, descends dans la maison du pauvre et de

l'infirme, car rien n'embellit de nuances suaves le sentier de la vie comme les fleurs de la charité. Tel est le langage que la religion fait entendre au peuple. Qui osera dire qu'en cela elle se montre tyrannique et même exigeante? Or, voyez ce qui se passe en un grand nombre de localités. A la première heure du jour de fête, on ouvre les boutiques et les ateliers; le laboureur sort et va cultiver son champ; la femme vaque à ses travaux ordinaires, ni plus ni moins que les autres jours de la semaine.

En vain la cloche appelle-t-elle à la messe et à l'instruction paroissiale; le bruit des affaires humaines l'étouffe complètement pour un nombre incalculable de catholiques qui persistent à s'appeler de ce nom, lorsque, en réalité, ils ne sont que de pauvres païens. A midi, commence à s'éteindre la fièvre de la cupidité. Mais, hélas! c'est pour céder la place à une autre fièvre plus dangereuse, la fièvre des divertissements. Ce catholique de nom, qui a passé la moitié du jour du Seigneur dans son usine, ou dans son magasin, se décide, après avoir pris son repas, à faire sa toilette pour passer l'autre moitié dans l'auberge ou le café, qui, en fin de compte, n'est autre chose qu'une auberge plus élégante, ou à la salle de bal, ou à des spectacles dégoûtants. La nuit arrive, et, avec elle, la fin du jour du Seigneur,

converti ainsi en un jour du diable. Et notre homme revient à sa maison pour commencer une nouvelle semaine, non avec une nouvelle provision de consolations puisées dans le temple pour porter durant huit jours encore la croix de la vie, avec une nouvelle instruction à s'appliquer à soi-même et à communiquer aux enfants, avec un cœur plus léger et une augmentation de forces; mais avec des remords cuisants dans l'âme, après avoir perdu au jeu le pain de la famille, le corps fatigué et épuisé par l'abus des plaisirs, moins disposé à reprendre le travail ordinaire qu'au moment où il a été suspendu, plus ennemi de Dieu, plus en guerre avec ses frères, plus dégoûté de la vie.

Avez-vous remarqué que, dans les maisons où on n'observe pas la loi de Dieu, l'heure privilégiée des discussions et des scandales, l'heure où la femme est plus maltraitée, où les plus mauvais exemples sont donnés aux enfants, c'est le soir du jour de fête? C'est la conséquence de ce que ce jour est devenu un jour de péché, alors que Dieu l'avait institué pour être un jour de sanctification. Et pour nous borner ici au point de vue principal sous lequel nous le considérons actuellement, je veux dire de l'instruction religieuse, que n'a-t-on pas perdu en profanant le dimanche? On a perdu l'instruction paroissiale,

le catéchisme des enfants, la lecture du livre de piété, la conversation utile en famille ; tous ces moyens d'éducation populaire catholique ont été négligés. On ne verra pas tout d'abord ces inconvénients ; mais qu'il s'élève et se forme une génération sous l'influence de ce que nous avons appelé la suppression du dimanche, et vous verrez ce qui arrivera. Ne le touchons-nous pas déjà du doigt ?

C'est dans ce sens que nous écrit un zélé souscripteur de la Revue, professeur d'enseignement primaire dans une bourgade du Haut-Aragon. C'est une grande vérité : les maux qu'il déplore dans sa lettre n'ont pas assurément d'autre origine que l'ignorance religieuse provenant du mépris complet du jour du Seigneur. Une de ses phrases dit tout, sans qu'il soit besoin d'autre explication : « Personne ici n'observe le dimanche ». Cette lettre nous a déterminé à consacrer à ce sujet le présent paragraphe.

VI

Comment opposer un remède efficace à ces maux ? On en indique quelques-uns d'une efficacité souveraine.

Eh bien ! que devons-nous faire, nous qui dé

sirons agir ? s'écriera quelqu'un de nos amis, convaincu de la vérité et de l'importance des considérations que je viens d'exposer dans les paragraphes précédents. Comment nous opposer à ce torrent débordé d'erreur qui nous envahit? Comment dissiper cet épais nuage de préoccupations et d'ignorance qui aveugle la plupart de nos frères ?

Comment, amis lecteurs? *En priant Dieu et en travaillant*, selon le vieux refrain espagnol. Je vais m'expliquer.

Il est certain qu'un grand nombre de nos maux, et surtout celui que j'ai appelé le pire de tous, ne peuvent être guéris radicalement par l'effort individuel d'aucun catholique. La direction générale des sociétés, la réforme de la législation, l'extirpation des abus introduits dans l'enseignement public, une plus grande influence du clergé dans les masses populaires, la restauration des Ordres religieux, etc., ne dépendent pas de nous. Les travaux isolés de tel ou tel écrivain, missionnaire ou propagandiste, aussi zélés qu'on les suppose, ont très peu d'influence sous ce rapport, humainement parlant. Mais, sommes-nous catholiques ou rationalistes? Croyons-nous, oui ou non, à l'efficacité de la prière ?

En priant Dieu ; c'est-à-dire en brandissant sans cesse cette arme toute-puissante, en importunant

le Seigneur par le gémissement humble et persévérant, en faisant, en quelque sorte, violence à sa miséricorde, pour qu'elle se répande abondamment sur nos immenses misères.

On écrit beaucoup, on pérore beaucoup, on combat beaucoup en tous sens, mais tous ces travaux sont-ils vivifiés par la chaleur surnaturelle de la foi et de la prière chrétienne, ou ne sont-ils pas plutôt comme des cadavres immobiles et glacés, mus seulement par le froid naturalisme ? Donc, des prières, et des prières avant tout.

Mais à côté de la prière et avec elle, n'oublions pas la seconde partie du refrain : « *En agissant* ». Dieu ne nous accorde pas à toute heure sa protection pour favoriser et légitimer ainsi notre indolence et notre apathie. Il veut opérer ordinairement dans l'ordre moral, comme il fait, en général, dans l'ordre physique ; c'est-à-dire au moyen des causes secondes. Les conversions soudaines, comme celle de saint Paul, sont des miracles, ainsi que la multiplication des pains et des poissons. Dans l'ordre normal et régulier, il n'y a pas de miracles. Comme il ne nous donne la récolte qu'à la condition que nous confierons la semence à la terre et que nous la cultiverons ; comme il ne soutient notre vie qu'à la condition que nous la soutiendrons nous-mêmes au moyen des aliments, ainsi il veut agir sur la destinée de

l'homme et sur la marche des évènements sociaux, au moyen de nos travaux de propagande.

Qu'ils se persuadent de cette vérité les *hommes de bien* qui se contentent de ne faire de mal à personne, croyant avoir rempli, avec cette seule bonté négative, toutes leurs obligations. Qu'ils sachent qu'ils manquent à leur devoir. Oui ; la principale obligation du chrétien est non point seulement de s'abstenir du mal, mais d'agir efficacement contre lui. Celui-là n'est pas véritablement soldat qui ne sait que se tenir sur la défensive, mais bien celui qui, à l'heure voulue, attaque avec intrépidité et chasse l'ennemi de ses positions retranchées.

En appliquant ces réflexions à notre cas, il est incontestable que nous pouvons faire beaucoup en faveur de l'instruction religieuse de nos frères, et pour les arracher en aussi grand nombre que possible aux pires de tous les maux, à l'ignorance en matière de religion. Nos amis veulent-ils que nous leur indiquions quelques points où ils puissent déployer leur activité et exercer un véritable apostolat compatible avec leur caractère séculier ? Nous allons les satisfaire, ces observations serviront d'épilogue à ce sujet si plein d'intérêt.

1° *Les écoles du soir et du Dimanche.* — L'enseignement officiel dédaigne, en un grand nombre de points, sinon en tous, l'instruction reli-

gieuse ; sur d'autres, il donne une instruction corrompue. Entreprenons, nous catholiques, de fonder des écoles, pour notre compte, sous l'inspiration immédiate du curé ou d'un de ses délégués. En Angleterre, l'Etat n'a pas une seule école où les catholiques puissent concourir. Savez-vous combien l'initiative individuelle de nos frères en a ouvert dans ce pays ? Le nombre s'élève à mille. Elles concourent avec celles de l'Etat, et les pères et les parents ont ainsi assuré la foi de leurs enfants, en même temps que leur éducation littéraire et scientifique.

Il s'est fait quelque chose de semblable dans notre patrie, depuis que le fouet de la révolution nous a réveillés un peu de notre torpeur. Pourquoi ne fait-on pas davantage ? Il est honteux de le dire : parce qu'il y a des catholiques, et des catholiques sincères, qui dépensent chaque année en plaisirs, et souvent en plaisirs corrupteurs, quelques milliers de douros (le douro vaut 5 francs), et qui regrettent de donner quelques réaux par mois (le réal espagnol commun vaut 20 centimes) pour soutenir l'école catholique de leur quartier. Il en est d'autres qui s'ennuient d'une vie passée au milieu des plaisirs fastidieux, car les plaisirs eux aussi dégoûtent, et même plus tôt que les devoirs. Et ces hommes dégoûtés pourraient déployer dans ce champ de l'instruc-

tion populaire cette activité aujourd'hui sans objet qui est le tourment et parfois le déshonneur de leur jeunesse, en l'employant à ouvrir, à organiser et à soutenir de leur parole et de leur influence, des cercles et des académies catholiques pour la classe ouvrière, en vue de la rendre chrétienne et honnête, de la même manière que l'impiété ouvre des clubs et des centres de réunion pour la pervertir et la démoraliser. Quelle noble mission que celle du catholique séculier instruit, qui se fait chaque soir, pendant une heure ou deux, le professeur populaire dans un de ces centres d'instruction catholique ! Nous osons dire que nos jeunes licenciés et docteurs, nos jeunes employés de commerce, si instruits dans les questions qui touchent à leur état, trouveraient plus de satisfaction et auraient au cœur un plus grand sentiment de leur dignité, en sortant chaque soir de l'enceinte où ils ont communiqué les lumières de leur savoir et la chaleur de leurs convictions catholiques à quelques esprits honnêtes qui, au milieu de la fougue des plaisirs, applaudissent avec délire une danseuse ou s'extasient en entendant l'*ut* de poitrine d'un nouveau ténor.

Il est certain que la vie de l'homme est trop sérieuse pour être entièrement employée à de telles frivolités. Et penser qu'il y a des hommes

de talent, des hommes instruits, moraux même et honnêtes, qui croient avoir bien rempli leurs devoirs en dépensant joyeusement leur vie en de semblables futilités ! Est-ce donc pour cela que Dieu a placé dans nos mains un capital si précieux ? Soldats ou hommes de lettres, riches propriétaires, riches commerçants, industriels actifs, considérez que vous faites un très mauvais usage de ce capital de la vie ! Considérez que vous n'en êtes pas les maîtres, mais que vous n'êtes que de simples administrateurs au service de Dieu, qui est l'unique véritable propriétaire ! Considérez que le savant et le riche ont, outre le droit de jouir de leurs richesses et de leur science, le devoir d'en faire profiter leurs frères !

VII

Suite et conclusion du même sujet. Observation finale très importante.

J'ai commencé à indiquer précédemment les moyens principaux par lesquels, à notre époque, le catholique séculier pouvait coopérer à la destruction de l'ignorance religieuse qui afflige le peuple, je poursuivrai et conclurai dans le présent paragraphe, cette indication sommaire.

2° *Les bibliothèques populaires.* — Après l'école catholique du jour, du soir et du dimanche, il n'y a rien de plus utile que les bibliothèques paroissiales. Qui connaît les funestes ravages causés par le livre impie et scandaleux, ne s'étonnera pas de nous voir donner une telle importance à la circulation du livre honnête, instructif et édifiant. Et néanmoins, de tels livres ne circulent pas comme ils le devraient, bien qu'ils soient favorablement accueillis par le pauvre, lorsqu'ils lui tombent dans les mains ; bien qu'il y en ait un très grand nombre d'écrits à sa portée, en un style agréable et attachant et qui se vendent à un prix très peu élevé. Quelle est la cause principale qui empêche ces livres de se propager? C'est incontestablement le défaut d'organisation. S'il y avait dans chaque localité un catholique zélé, qui, pour la gloire de Dieu et le bien de ses frères, se constituerait le correspondant volontaire des libraires catholiques de la capitale, en faveur de ses pauvres voisins ; si, de plus, dans chaque paroisse, on établissait un dépôt de ces livres dans une succursale où les fidèles pourraient se procurer tout ce dont ils ont besoin ou ce qu'ils désirent en cette matière, où on leur permettrait de lire, en les leur prêtant, les livres qu'ils ne peuvent acheter ; où on leur échangerait contre de bons livres les mauvais qui leur seraient tombés entre les mains.

ou qu'ils auraient arrachés eux-mêmes des mains de leurs amis, soyez certain que là où existerait cette simple organisation, la propagande du bon livre ne tarderait pas à produire d'excellents résultats. Et penser qu'une seule personne chrétiennement zélée suffirait dans chaque localité pour obtenir ce résultat ! C'est à elle que s'adresseraient les jeunes gens désireux de se procurer tel ou tel livre ou brochure sur un sujet d'actualité ; c'est à elle que s'adresseraient les mères de famille qui cherchent un formulaire de prières pour leurs filles, ou tel autre qui veut un journal catholique et qui ne sait lequel choisir, et qui s'est exposé, abandonné à ses seules lumières, à ce qu'on lui donne un chat pour un lièvre, dans une matière où la fraude est si fréquente et si facile. Je connais un homme qui, dans sa localité, a entrepris ainsi discrètement une pareille œuvre, et au bout de l'année, il s'étonnait du grand nombre de bons livres qu'il avait réussi à mettre en circulation. Et remarquez que chaque livre aura ordinairement plus d'un lecteur, qu'il restera comme en dépôt dans la famille, qu'avec les idées et les exemples qu'il y aura puisés, un père enseignera ses nombreux enfants et ceux-ci, à leur tour, en instruiront un grand nombre d'autres. Calculez dès lors, si vous le pouvez, la somme de gloire que vous aurez procurée à Dieu, par cette humble action qui

aura fait de vous, en quelque sorte, le bibliothécaire ou l'agent du peuple en cette matière (1).

3° *Le journalisme catholique.* — Le journalisme, grand Dieu ! Quel levier puissant pour le mal ! mais aussi quel levier pour le bien ! C'est l'arme propre de notre siècle et on éprouve une véritable consolation à voir avec quelle ardeur le zèle des catholiques l'emploie. Le journalisme catholique se divise en trois classes. Il est parfois catholico-politique, c'est-à-dire destiné à défendre la religion sur le terrain pratique de l'administration publique et des droits du citoyen. Que personne ne parle mal de la presse catholico-politique. Puisque, sur ce terrain, il est des hommes qui attaquent le catholicisme, il doit y en avoir qui prennent sa défense. Sa meilleure recommandation est la haine de l'impiété. Pie IX a honoré de fréquents brefs de félicitation ceux qui s'adonnent à une si noble tâche. Cela doit nous suffire.

Il y a ensuite le journalisme catholico-scientifique, c'est-à-dire celui qui s'emploie à défendre la religion à l'aide de la science de cette religion, qui est la théologie, ou à l'aide des sciences profanes, qui ont toutes des relations intimes avec elle. Il sert à un noble emploi le papier que ces

1. Voir, pour de plus amples développements sur ce sujet, *l'apostolat séculier.*

publications consacrent aux luttes actuelles. Grâce à ces publications, on va au-devant de l'erreur au moment où elle apparaît, et on prévient contre elle les intelligences imprévoyantes, on la démasque et on la confond. Sans nier que le livre offre l'avantage d'approfondir plus sérieusement les questions, le journal catholique les résout, pour ainsi parler, en première instance.

Il y a enfin le journalisme catholico-pieux et catéchistique, sur lequel, nous adressant plus spécialement dans ces paragraphes à la classe populaire qu'à la classe lettrée, nous appelons particulièrement l'attention. C'est un genre nouveau et qui ne date que d'un petit nombre d'années; mais il a déjà produit des résultats très précieux. Il se réduit à une publication hebdomadaire, semi-hebdomadaire ou mensuelle, qui, ayant pour objet la dévotion à tel ou tel saint, au Sacré-Cœur, au Très Saint Sacrement, à la Sainte Vierge, à saint Joseph, à l'Ange Gardien, etc., s'occupe de tout ce qui regarde la piété et les œuvres spirituelles, en expliquant, en passant, ce qui est relatif aux cérémonies du culte, aux fêtes, aux mystères, en l'agrémentant de belles poésies, du récit de bonnes actions, d'histoires édifiantes, etc., etc. Ces publications sont déjà si nombreuses en Espagne, que, dans beaucoup de localités, il y a à peine une famille vraiment catholique qui n'en possède

quelqu'une. Modestes et familières dans le fond et dans la forme, elles sont cependant, et pour ce motif même, les meilleurs apôtres du peuple, les fils conducteurs de la ferveur, les précepteurs domestiques qui viennent déposer goutte à goutte au sein de la famille l'instruction religieuse, et faire sentir jusqu'à la dernière couche sociale la vibration produite par la parole du Pape, des Évêques et des grands Apologistes. Attachons-nous tous à obtenir que chaque famille soit pourvue de ce mentor chrétien qui, pénétrant sous la porte et sans bruit, produira des merveilles.

Une parole, pour terminer, à nos frères dans le sacerdoce et à nos collègues de la presse. Ce qui importe le plus, ce n'est pas qu'il y ait quelqu'un qui parle et écrive pour la défense de la religion, mais bien qu'il se trouve des hommes qui parlent et écrivent sur la religion d'une façon qui soit à la portée de notre peuple. C'est là l'essentiel. Amis, baissez un peu le ton de vos livres et de vos discours, parce que, vous dirai-je en imitant le langage du divin Maître, ce ne sont pas les savants, mais les ignorants qui ont besoin d'instruction. Et les ignorants ne s'élèvent pas à une haute philosophie. Faites-vous petits avec les petits, abaissez-vous un peu, afin de vous mettre à leur niveau. N'est-il pas lamentable, mes amis (excusez la liberté de mon langage), de voir au

pied de la chaire une multitude qui écoute parfois avec étonnement votre profond sermon philosophico-social, l'admire et l'applaudit sans le comprendre, lorsqu'elle ignore peut-être ce que signifie le premier article du symbole ou le premier précepte du Décalogue ? Au dire d'un de ses biographes, saint Jean Chrysostome prêchait un de ses premiers sermons, et il le faisait avec une éloquence et une sublimité qui lui méritèrent le surnom de *bouche d'or* (Chrysostome). Il recevait les éloges et les félicitations des savants de la cité, et dans les écoles et les académies, on ne parlait que de l'éloquent orateur. Ayant réussi à le rencontrer au moment où il descendait de la chaire, un jour que le saint évêque s'était élevé jusqu'aux nues, une vieille femme lui dit sur le ton de la supplication : « Fort bien, Monseigneur, mais quel jour prêcherez-vous pour nous » ? Vivement frappé par cette parole d'une pauvre vieille femme, l'illustre évêque devint dès lors, en même temps que le Cicéron de l'éloquence sacrée, l'orateur de tout son peuple, dont il eut à contenir mille fois les sanglots qui éclataient jusque dans le lieu saint. Nous voudrions que nos orateurs et nos publicistes eussent ainsi le don d'émouvoir jusqu'aux larmes. Parlons et écrivons pour ceux qui en ont le plus besoin, c'est-à-dire pour les pauvres, les ignorants. N'est-il pas à craindre, mes

amis, que ce que nous avons appelé le pire de nos maux, ne nous fasse encourir une terrible responsabilité ? La mère parle à son enfant l'idiome du premier âge, et pour se faire comprendre elle imite son langage et sa prononciation, et elle trouve à cela ses plus suaves délices. On nous demande moins à nous qui remplissons auprès du peuple le doux office de pères. Solidité et opportunité des sujets ; simplicité unie à la beauté et à la correction dans la forme ; voilà ce qu'on exige de nous. Dieu veuille rendre fécondes ces réflexions humbles et peut-être audacieuses, dictées uniquement par le désir de sa plus grande gloire !

LE MAL SOCIAL

SON REMÈDE :

AVANT TOUT : LA FOI

I

Importance de ce sujet. — Le naturalisme contemporain, sa gravité.

On l'a dit mille fois, et mille fois l'autorité du Pape a confirmé cette parole : la grande plaie sociale de notre siècle, c'est le naturalisme. On nous trouvera importun en nous voyant revenir si souvent sur le même sujet et faire entendre si fréquemment la même parole aux oreilles de nos lecteurs. Que devons-nous faire ? Pouvons-nous prononcer un diagnostic opposé à ce qu'indiquent les symptômes les plus visibles de la maladie ? Le naturalisme est donc l'épidémie régnante ; et c'est un grand avantage de pouvoir, au prix de douloureuses expériences, préciser enfin la maladie générale qui désole le monde. Il a fait un grand pas vers

sa guérison, le malade qui a réussi à connaître et à formuler d'une manière certaine le caractère de l'affection dont il souffre.

Tout le monde n'attache pas la même importance à la terminologie médicale. Aussi bien toute expression technique en médecine n'a-t-elle ordinairement, pour les personnes étrangères à cet art, qu'une importance relative. Ainsi en est-il du sujet qui nous occupe en ce moment. Pour ceux qui ignorent ce qu'est le naturalisme, nous dirons tout d'abord, que, dans le langage ordinaire et familier, on donne ce nom au manque de foi, de cette foi qui fait connaître les vérités de l'ordre surnaturel, qui les fait admettre comme première règle pratique dans le gouvernement des individus et des sociétés; qui indique à l'homme et à la société les voies sûres et les aspirations nobles; qui élargit les horizons de l'intelligence et communique au cœur, en le réchauffant, de plus nobles élans; qui élève les caractères et fortifie les tempéraments; qui illumine de clartés immortelles les ombres et les ténèbres de notre présente condition mortelle. Le naturalisme consiste à ne pas croire ce qui doit être cru, ou à ne pas le croire comme il convient. Et à ce double point de vue, notre société apparaît envahie par ce naturalisme hideux et dévastateur. Dans notre société, en effet, il y a un très grand nombre

d'hommes qui ne croient rien ; d'autres, en grand nombre, croient ce qu'ils veulent ; plusieurs croient sans conformer leur conduite à leur foi ; le petit nombre croit fermement, fortement et pratiquement, comme tout bon chrétien doit le faire. Il faut tout d'abord et inévitablement opposer un remède à ce naturalisme et établir ensuite la nécessité de croire, signaler l'étendue de ce qui doit être cru, et formuler la manière ou les conditions de la foi. Ce naturalisme a été nommé avec raison par quelques-uns l'hérésie des derniers temps, selon la parole terrible du Sauveur, se demandant si par hasard il y aurait encore de la foi sur la terre durant les jours qui précèderont son second avènement.

Nous allons entreprendre sur ce sujet, avec la grâce de Dieu, une série d'entretiens populaires qui seront forcément longs, étant donnés les points de vue multiples et variés qu'offre une telle matière à l'apologétique contemporaine. Si le manque de foi est grave dans la génération présente, ce qui est plus grave encore c'est la fausse idée que se font sur ce point un nombre assez considérable de nos frères qui regardent comme un moindre mal de ne pas croire, ou de croire faiblement, ou de croire de travers. Aussi bien la conduite pratique de leur vie est-elle tout simplement conforme à ce qu'on est convenu

d'appeler les convenances sociales, convenances qui ne sont autre chose qu'une interprétation très élastique et assurément fort commode, de la loi évangélique.

L'illusion naturaliste de ces malheureux en vient à ce point que, pour eux, quiconque sait s'en tenir à ces conventions peu rigides est *homme de bien*, alors même qu'il foulerait aux pieds ses devoirs les plus essentiels d'homme et de chrétien. Et transportant cette doctrine empoisonnée dans l'ordre social, ils estiment qu'il peut y avoir des législations fort cultivées et civilisées et raisonnables, en dehors de Dieu et de toute relation avec une autre vie. C'est là l'erreur qui constitue dans son essence formelle le libéralisme moderne.

Le naturalisme, comme toute erreur dominante, se trouve aujourd'hui partout, bien que les aveugles, ceux qui ont la vue faible ou défectueuse, se plaisent à dire qu'il ne se trouve nulle part. Il est répandu de telle sorte dans l'atmosphère morale de notre temps, que nos poumons le respirent comme l'air, et son influence se fait plus ou moins sentir même en celui qui fait le plus d'efforts pour se soustraire à la contagion générale. Les écoles et les ateliers, le foyer domestique et les assemblées publiques, les sciences et les arts, la politique et l'économie, la morale et la jurisprudence, la piété elle-même retirée dans le sanctuaire le

plus intime de l'âme ou dans les profondeurs presque impénétrables du temple, sentent son influence dévastatrice pour les uns, plus ou moins énervante pour les autres, et produisant toujours des ravages incalculables. Avoir la foi et vivre de la vie de foi est chose moins commune qu'on ne pense en nos temps malheureux.

Qu'on ne trouve donc pas étrange de nous entendre, dès maintenant et jusqu'à ce que nous aurons accompli notre tâche, crier chaque jour : La foi d'abord ! La foi d'abord ! C'est en quelque sorte le cri d'alarme que doit faire pousser à tout cœur généreux le désastreux état présent, comme c'est celui de la réaction uniquement efficace et puissante capable, de nous arracher à cet état.

II

La foi est le premier besoin moral de l'homme.

La foi est la première nécessité morale de l'homme, considéré soit isolément, soit en société. Pour le chrétien, la sentence du divin Sauveur : « Celui qui ne croira pas sera condamné », est un argument d'une autorité souveraine. Saint Jean l'a formulée d'une façon encore plus expressive : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé ».

Mais, pour qu'on ne nous accuse pas de tourner dans un cercle vicieux, sous prétexte que nous voulons démontrer la nécessité de la foi par des arguments empruntés à la foi, nous serons obligé, pour cette fois, de descendre sur le terrain de nos adversaires, de faire le naturaliste avec eux, et de prouver immédiatement notre thèse au moyen d'arguments empruntés exclusivement à la raison et au bon sens, arguments qui, heureusement, ne manquent point en pareille matière.

Que l'homme soit né, en effet, pour la vie de foi, on en trouve la preuve dans ce fait que, même dans les choses humaines, il ne peut faire un pas sans la foi. Qu'on exalte tant qu'on voudra les excellences de la raison et de la libre pensée, il est certain et démontré par l'expérience qu'avec la raison seule et la libre pensée seule l'homme ne sortirait jamais de ce qu'on pourrait appeler une enfance perpétuelle. L'homme commence à vivre en ce monde en croyant, et chaque progrès qu'il fait est le fruit d'une première croyance. Et lorsque cette croyance se trouve plus affaiblie, grâce à l'indépendance d'une orgueilleuse liberté, c'est alors précisément que se présente la nécessité de se soumettre et de croire. Lorsque l'on a dit que l'homme est un animal naturellement religieux par son instinct d'adoration, on pouvait ajouter aussi qu'il l'est

par la naturelle défiance de ses propres forces et par son inclination à croire. Que Dieu nous préserve de confondre l'acte de foi surnaturelle avec les autres actes de foi humaine que l'homme fait journellement, sans presque s'en rendre compte, et sans lesquels, l'existence même de la société nous paraît impossible. Ce phénomène sert toutefois à nous convaincre qu'il n'est point absurde qu'on exige la foi comme premier fondement en religion, lorsque l'ordre humain lui-même ne peut pas se concevoir sans foi.

Un auteur a dit fort judicieusement que l'acte le plus commun de la vie, celui par lequel chacun affirme qu'il est le fils de ses père et mère, implique nécessairement un acte de foi, puisque nul ne sait qu'il est né de tel père et de telle mère, sinon parce que ceux-ci le lui ont affirmé ou parce que les documents publics l'attestent sur la déclaration des parents.

C'est là une observation triviale et, au premier abord, plus singulière que profonde. Mais elle sert utilement à montrer comment, après avoir proclamé sur tous les tons qu'on ne doit croire que ce qu'on voit, nul ne peut savoir ni qui il est lui-même, ni quels sont ses parents, s'il s'en tient rigoureusement à l'absurde critère libre-penseur.

Mais, en dehors de ce premier acte de foi,

qu'est-ce que la vie entière, sinon une suite non interrompue d'abdications de notre raison si libre et si indépendante ? « Il faut que celui qui apprend croie », dit Aristote, cité à ce propos par saint Thomas : « Pour apprendre, il est indispensable de commencer par croire ». Profond axiome que nous démontre l'expérience de chaque jour. Dans l'exercice de la plus humble des professions mécaniques, il faut, au début de l'apprentissage, accepter d'un maître, comme indiscutables, diverses règles et pratiques sans lesquelles il ne serait pas possible de faire un pas, règles et pratiques dont on ne comprend souvent la raison qu'après une longue expérience et des exercices répétés. La naïve petite fable d'Iriarte : *le danseur de corde et son maître*, expose cette idée de la façon la plus exacte. Mais dans les sciences même où il semble que la raison devrait trôner en maîtresse et souveraine unique et absolue, on fait à peine un pas sans le secours d'une autorité étrangère, et par conséquent sans de nombreux actes de foi. Il n'est pas une branche de ces sciences où on ne commence par dicter au disciple des principes indémontrables ou non démontrés, qu'il doit accepter aussitôt sous bénéfice d'inventaire, comme on dit, sans autre fondement que l'autorité de l'école à laquelle il désire s'affilier. Le partisan lui-même du doute absolu de Descartes doit commencer par croire

ce système utile et raisonnable sur la seule autorité de l'inventeur.

Qu'y a-t-il d'étonnant que ce soit là presque toujours le préliminaire scientifique, puisque, dans les diverses sciences, c'est à peine si l'on reconnaît un autre critère constant que celui de l'autorité ? Ainsi en est-il de l'histoire, de la très respectable histoire, la lumière des siècles et la maîtresse de la vie, comme l'appelle Cicéron. Elle est toute entière une science d'autorité, une science de foi. Supprimez la foi humaine, et vous aurez éteint ce flambeau que l'on considère avec raison, après la religion, comme la principale lumière de l'entendement humain. La géographie pareillement n'est en grande partie qu'une science de foi. On s'en rapporte au récit des voyageurs dignes de foi et aux relations des explorateurs, et presque tous les récits relatifs aux climats et aux mœurs s'appuient sur cette crédulité humaine. De sorte que, comme, sans foi, il n'y aurait d'autre histoire que l'histoire contemporaine de chaque génération, ainsi, sans foi, il n'y aurait d'autre géographie possible que celle de chaque localité.

Même dans les sciences morales et philosophiques, où la raison exerce son office d'une façon si particulière, l'autorité humaine n'est pas d'un grand poids. Dans les mille cas où notre récit paraît ébranlé, il reçoit un renfort de stabilité et de

fixité des simples affirmations de tels ou tels hommes célèbres dans cette partie, indépendamment même des arguments sur lesquels chacun d'eux fonde son jugement. Qu'est-ce que cela prouve sinon que jamais l'homme n'a cru pouvoir se contenter de sa raison individuelle pour posséder la certitude complète, et que l'assentiment que prête en mille circonstances à la raison d'autrui le plus indépendant libre-penseur est éminemment philosophique et raisonnable ? Qu'est-ce que cela prouve encore, sinon, comme on l'a dit si souvent, qu'il n'y a rien de si raisonnable que la foi, rien de si déraisonnable que le rationalisme, rien de si opposé aux instincts de notre nature la plus intime que le naturalisme ? En présence de tant et de si fréquents actes de soumission par lesquels nous reconnaissons la crédibilité du témoignage humain, sans pouvoir nier toutefois son absolue faillibilité, n'est-il pas absurde de refuser cette soumission au témoignage divin ?

C'est ici le lieu de citer les paroles, d'une logique si décisive, de saint Jean : « Si nous acceptons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand ».

III

Ce que dit à ce sujet le sens commun de tous les peuples. — Coup d'œil sur l'histoire.

Que l'homme soit constitué pour croire et qu'il ne puisse aucunement vivre sans foi, c'est ce qui ressort, en dehors de ce qui a été dit dans le paragraphe précédent, d'un autre phénomène moral que nous observons, et qui est très digne d'attirer l'attention. C'est le suivant.

On n'a jamais trouvé dans la suite des générations humaines, depuis la première jusqu'à celle qui vit maintenant, une génération complètement incroyante. Pour parler plus clairement : le type réel de l'homme véritablement incrédule ou libre penseur est encore à paraître, quoi qu'en disent nos rationalistes. Etudions-le dans l'histoire.

Divaguer en tout ou en partie, en dehors de la véritable foi ; altérer et corrompre cette foi de mille manières a toujours été malheureusement un fait trop fréquent chez les peuples et chez les individus. Mais qu'on le remarque bien, jamais de tels peuples ou de tels individus n'ont abandonné la véritable foi pour demeurer sans croyance aucune. Il n'ont fait qu'abandonner la foi légi-

time pour admettre une foi mensongère, plus conforme peut-être à leurs caprices, ou moins incompatible avec leurs inclinations vicieuses. On peut dire de la nature morale, avec plus de raison que les anciens ne le disaient de la nature physique, qu'elle a horreur du vide. Elle ne se dépouille pas de l'instinct de la foi aussi facilement que le présume l'incrédulité théorique qui ne connaît l'homme que par les livres et les systèmes. L'histoire du vieux paganisme et de toutes les superstitions anciennes et modernes est un fait très éloquent qui ne saurait mentir et qui prouve que l'humanité a toujours cru, non point parce qu'il lui a plu de croire, mais parce que toujours elle a eu besoin de croire.

Ce serait faire ici une banale et vaine ostentation de savoir que de remonter aux peuples qui ont vécu avant Jésus-Christ, pour démontrer qu'aucun, absolument aucun, n'a été sans foi, et que tous, sans exception, ont péché au contraire par excès de foi. Oui, telle est bien la vérité. Et que nos lecteurs ne croient point cette expression exagérée : ils ont péché par excès de foi. A peine la notion du vrai Dieu, de son unité, de ses autres attributs et de son culte eut-elle commencé à s'altérer dans les premiers descendants d'Adam, qu'on vit paraître, non pas le

rationalisme, mais l'idolâtrie, qui fut un excès de crédulité. Chez le peuple choisi lui-même, les révoltes trop fréquentes contre Dieu n'avaient pas pour but de proclamer l'indépendance de la raison, mais d'adorer les idoles de l'Égypte, de la Phénicie ou de la Chaldée, et de pratiquer les abominations de ces faux cultes.

Il n'est pas possible de faire le dénombrement de tous les dieux, et d'énumérer tout l'apparat de la théologie, c'est-à-dire des croyances de l'Égypte et de la Perse, de la Syrie et de la Grèce, de Rome enfin, qui fut comme l'océan dans lequel vinrent s'absorber toutes ces races. Jamais on n'a cru autant qu'à l'époque où, selon la parole de Bossuet, tout était dieu, excepté le Dieu véritable. Et il faut remarquer que ce ne fut pas seulement le peuple, mais les hommes de lois, les plus célèbres philosophes, qui payèrent leur tribut à cette crédulité. On sait que Socrate, avant de mourir, offrit un coq à Esculape.

Le caractère de la nature humaine n'a pas changé depuis l'apparition du Christianisme. Celui qui suit et professe sincèrement la foi véritable s'est affranchi de cette fausse croyance. Celui qui s'éloigne en tout ou en partie de la foi véritable n'est pas demeuré sans croyance, mais il s'en est fait une fausse. En examinant une à une toutes les hérésies, depuis celles des

Cérinthiens et des Ebionites, au premier siècle, jusqu'à celles des Jansénistes et des Libéraux, dans le dernier siècle et dans le nôtre, on constate qu'aucune d'elles ne s'est contentée de nier un dogme de foi, mais qu'au contraire, elles ont opposé au dogme nié, un autre dogme de leur invention, avec son cortège de mystères et de cérémonies correspondantes. Mais ce que croyaient et pratiquaient les Gnostiques, les Manichéens, les Ariens, les Priscillianistes, les Albigeois et plusieurs sectes protestantes, était beaucoup plus, infiniment plus incompréhensible à la raison que ce que nous croyons. De nos jours encore, il faut un effort de foi beaucoup plus considérable pour être Quaker ou Mormon, que pour être catholique. Nous ne dirons rien du Mahométisme qui est l'absurde dans sa forme la plus brutale.

On pourrait croire qu'il en va tout autrement avec les rationalistes du dernier siècle et du siècle présent, qui se moquent de tous les dogmes et de tous les cultes, et mettent sur le même pied le païen et le catholique, l'hérétique et le fidèle. On se figurera peut-être que ce sont là simples fanfaronades de la part d'hommes qui se proclament partisans de la raison pure, esprits forts, positivistes, indifférents et autres titres gracieux du même genre.

Toutefois, il n'en est rien. C'est bien là le langage qu'ils tiennent dans leurs livres et dans leurs écoles ; c'est là, pour ainsi dire, leur langage officiel. Il est vrai aussi que dans la vie pratique, ce sont de malheureux mortels croyants, et aussi croyants qu'aucun autre, portant parfois leur crédulité et leur foi mensongère jusqu'à un point qui frise la stupidité de la superstition. Des coryphées et des porte-étendards de l'encyclopédisme français, qui donna au monde la mode de l'incrédulité, on sait aujourd'hui des choses très curieuses et vraiment merveilleuses.

Ces fiers ennemis de tout fanatisme étaient au fond les fanatiques et les illuminés les plus misérables. Ils croyaient presque tous aux sorcières et aux somnambules; l'un des plus fameux n'osait pas s'asseoir à une table où il y avait treize convives; et ils avaient la ridicule appréhension de regarder comme jours néfastes le mardi et le vendredi, à la façon d'une simple femmelette de la rue. Ils ne croyaient pas en Jésus-Christ, mais ils vénéraient comme un oracle l'italien Cagliostro, espèce de magicien magnétiseur, qui s'est montré en ces jours à Paris, effrayant cette joyeuse société de positivistes par l'appareil de ses évocations théurgiques et de ses lugubres prophéties.

Mais, pourquoi chercher des témoignages de cette vérité dans l'antiquité, lorsque notre siècle

nous en offre qu'il nous met sous les yeux ? Le moderne spiritisme est là devant nous. Ses adeptes, rejetant comme absurde et déraisonnable la révélation de Jésus-Christ Fils unique de Dieu, se glorifient avec cela, de recevoir des révélations démoniaques, et accordent au dernier *médium* parlant, voyant ou rêvant, l'autorité qu'ils refusent aux saints Evangiles. Et voilà comment cette nouveauté, déjà ancienne et discréditée avant Jésus-Christ, s'établit et se propage dans les peuples où la foi s'affaiblit et où la libre-pensée tend le plus à régner et à dominer.

Quelle plus forte preuve veut-on de cette vérité que l'homme ne peut pas vivre sans foi d'aucune sorte, et qu'il est logique, par là même, de reconnaître qu'il a été créé pour embrasser la foi véritable ? Qui niera que l'homme a besoin de manger pour vivre, si l'on voit qu'à défaut du pain, qui est son aliment ordinaire, il se précipite avec empressement sur tout autre objet, aussi grossier soit-il, qu'il juge propre à assouvir sa faim?

Tel est notre cas ; telle est la force de notre argumentation. La vie de la foi est nécessaire à l'homme, puisque nous le voyons embrasser avec ardeur la foi même de l'absurde, si pour son malheur, il arrache de son cœur la foi à la vérité. Il n'y a pas d'incrédules absolus dans le sens le plus strict de ce mot ; il y a ordinairement de mau-

vais croyants qui détestent ce qu'ils devraient croire, et qui croient, en échange, tout ce qu'ils devraient détester.

IV

La raison humaine est insuffisante même pour ce qu'il y a de plus indispensable dans la vie morale. L'air et la respiration.

L'homme a besoin de la foi. Cela ressort non seulement de l'examen que nous avons fait de ses inclinations les plus intimes, qui toutes tendent instinctivement à la foi, mais encore de la faiblesse et de l'impuissance même de sa raison relativement à ses besoins moraux les plus importants.

Si le Créateur avait voulu que la créature humaine se gouvernât et se dirigeât par la raison seule, il lui aurait donné une faculté rationnelle suffisante pour cela. Il ne l'a point fait; mais, au contraire, il lui a donné une faculté très limitée et absolument disproportionnée avec ce qui doit faire le principal objet de ses connaissances. Il reste donc démontré, par cela seul, qu'il doit exister un autre élément d'une plus grande autorité, une autre raison plus puissante, un autre œil plus pénétrant, qui supplée à la faiblesse et à l'impuissance de cette faculté si limitée.

Dans quelles conditions se trouve, en effet, la raison de l'homme par rapport aux vérités d'ordre supérieur dont il a besoin pour en faire la règle de sa vie et assurer son avenir éternel?

En premier lieu, quelques-unes de ces vérités sont complètement en dehors de sa portée, et l'homme ne les atteindra jamais, quel que soit le degré plus ou moins subtil de son intelligence.

En second lieu, il n'atteindra les autres vérités qu'à l'aide d'un effort laborieux et d'une éducation intellectuelle spéciale, dont sont incapables la plupart des hommes.

En troisième lieu, même ce qu'il obtient de la sorte, il ne le possède qu'avec mille hésitations et incertitudes, et sans la sécurité et la fixité requises dans des affaires d'un intérêt si capital.

Pour ces trois raisons, on peut, jusqu'à un certain point, prouver humainement la nécessité de la foi, qui seule peut nous faire connaître les vérités les plus indispensables, de la façon qu'on le demande, c'est-à-dire *toutes*, à *tous*, et en *toute sécurité*.

Aussi bien, qu'on nous le dise franchement : la raison humaine peut-elle, par elle-même, donner *toutes* ces vérités à *tous* les hommes, et les leur donner en *toute sécurité*? Nous voudrions

voir le rationaliste le plus convaincu de la toute-puissance de la raison dans l'obligation de nous donner en ce moment la réponse à ces difficultés puissantes. A défaut toutefois d'un de ces histrions on peut bien consulter l'humanité entière dans la personne de ses grands philosophes, de ses poètes et de ses orateurs, ce qui n'est pas un mince témoignage, si l'on considère leur nombre, leur science et leur autorité. Que nous disent-ils ? Ah ! ce témoignage de ses représentants les plus autorisés serait déplorable pour le genre humain s'il était certain que l'homme ne peut compter que sur ses propres forces pour arriver à la connaissance de ce qui intéresse le plus son bonheur. Qu'est-ce que l'histoire de la philosophie humaine, sinon l'histoire des rêves de l'esprit humain ? Qu'est-ce que la raison seule (qu'on le remarque bien, la raison seule) a appris à l'homme, sinon des vérités incomplètes, qui pourraient plutôt s'appeler des fragments ou des lambeaux de vérités ; et sur un grand nombre de questions elle n'enseigne même autre chose que l'altération la plus complète de la vérité ? Qu'est-ce que la raison seule a connu et exposé clairement, même à ses époques les plus florissantes, sur l'origine de l'homme, sur sa fin, sur la nature de Dieu, sur les devoirs envers Dieu et envers le prochain, qui sont pour ainsi dire les points cardinaux de tout le système moral ?

Que furent autre chose que des rêves monstrueux les plus ingénieuses théories des écoles philosophiques, en comparaison des plus simples notions qu'apprend l'enfant de nos jours dans son catéchisme ? Le livre même de la nature, ce livre dont les pages sont perpétuellement ouvertes, pour que tout homme y lise le premier de tous les dogmes, l'existence d'un Dieu créateur, n'a été pour un grand nombre des savants anciens qu'un indéchiffrable hiéroglyphe, dont quelques-uns ont voulu tirer comme suprême leçon les honneurs divins rendus aux poireaux et aux oignons de leurs jardins, au bœuf de leurs étables, ou au crocodile de leurs ruisseaux. La fatuité humaine en est arrivée à ce point, même chez les peuples qui ont mérité d'ailleurs, comme les Égyptiens, le renom de savants et de penseurs. Que dire, après cela, de la Grèce, qui est redevable de ses divinités au pinceau de ses artistes et à l'imagination de ses poètes ? de Rome, qui réunit dans ses temples, comme dans un bazar universel, les idoles de tous les peuples qu'elle conquiert, en arrivant aux derniers avilissements, en divinisant jusqu'à ses tyrans les plus odieux et les plus méprisables? Et ce sont là les peuples qui ont eu pour maîtres Socrate, Thalès, Pythagore, Cicéron ou Sénèque ! Les hommes qui se sont formés à de telles écoles

donnent une triste idée de leurs maîtres. Et puisqu'on ne peut révoquer en doute le génie de ces derniers, on est forcé d'attribuer à leur condition d'hommes privés de toute lumière supérieure, la misérable doctrine qu'ils enseignèrent. Malgré leur talent supérieur, la raison humaine a des limites qu'elle ne peut franchir. Il est donc logique de conclure que la raison humaine, par elle seule, est fort peu de chose, lorsque, même dans ces hommes extraordinaires, elle si impuissante.

Admettons, si l'on veut, que le mal serait moins grand si tout le genre humain ne comptait que des génies de premier ordre, chez lesquels la lumière de la science s'élève d'une manière ou d'une autre à la hauteur de ces connaissances. Mais la généralité des hommes et des femmes n'est pas philosophe, et la philosophie n'est pas une science que l'on puisse aisément cultiver dans les champs ou à l'atelier. Si les savants, après de longues études de philosophie, parvinrent à de si minces résultats, qu'on juge ce que doit savoir le peuple qui n'a d'autre philosophie que celle de son bon sens vulgaire, critère imparfait et grossier. Ici se montre dans toute sa force la nécessité de la foi. A supposer que la philosophie humaine pût convenablement (ce qu'elle ne peut ni n'a jamais pu) se substituer à la lumière surnaturelle, elle serait toujours l'apanage exclu-

sif du petit nombre, et non le patrimoine commun et la loi générale du genre humain. Les vérités premières et indispensables à l'homme doivent être comme l'air, dont on a besoin pour respirer, le patrimoine de tous, accessible à tous, sans autre effort que celui d'ouvrir la bouche pour le recevoir ! Et l'air, qui est l'élément essentiel pour la vie, la Providence ne l'a pas fait tellement rare qu'on ne puisse l'obtenir qu'à l'aide de difficiles procédés chimiques dans tel ou tel laboratoire. Et les vérités de la philosophie humaine ne sont autre chose que l'air laborieusement obtenu par un petit nombre d'hommes, à l'aide d'un difficile procédé scientifique. Au contraire, les vérités qu'enseigne la foi sont l'atmosphère que Dieu s'est plu à répandre dans le monde entier pour qu'elle soit respirée par toutes les âmes, même les plus vulgaires, les moins cultivées et les moins lettrées.

V

Si la simple conviction naturelle suffit, en un grand nombre de points, ou s'il faut en outre la fortifier à l'aide de l'autorité surnaturelle.

L'homme ne peut point obtenir par les seules forces de la raison *toutes* les vérités nécessaires à sa fin morale. *Tous* les hommes ne peuvent point

obtenir celles, relativement peu nombreuses, qui au moyen d'un effort laborieux s'acquièrent. Enfin, ils ne peuvent posséder les vérités acquises, avec toute la sécurité et la certitude requises en un sujet si important. Nous démontrons les deux premiers points de cette proposition dans les paragraphes précédents. Nous allons prouver le troisième et dernier d'une façon très complète dans le présent paragraphe. De ce triple préliminaire jaillira d'une façon évidente la nécessité de la foi. Nous commençons par établir un fait de pure observation interne et qui est le suivant : Ce que l'homme acquiert par le travail de son génie produit souvent en lui une conviction entière. Cela est vrai ; mais cette conviction, toute pleine qu'elle est, laisse rarement d'être plus tard sujette à des doutes et à des hésitations. De toute conviction ainsi formée l'homme peut dire qu'il la possède présentement, c'est-à-dire pendant que les raisons sur lesquelles il l'a fondée exercent leur empire sur son entendement. Il ne peut cependant pas répondre également qu'il l'aura demain, si d'autres raisons plus puissantes que les premières se présentent et le troublent dans sa possession pacifique.

La vérité appuyée sur le seul raisonnement naturel est, par conséquent, contingente et mobile, étant à la merci de la plus grande ou plus petite

somme de raisons, favorables ou contraires, qui peuvent se présenter à chaque instant. Bien plus, le spectacle continuel d'hommes de talent qui, sur un sujet donné, pensent différemment que d'autres hommes de talent aussi, fait que c'est à peine si. dans les questions purement humaines, on trouve une conviction véritablement inébranlable. Le vertige et quelque chose de semblable au mal de mer s'emparent de l'esprit, à la faveur de la fluctuation incessante de jugements opposés, et à la fin surviennent la lassitude et le dégoût, précurseurs du scepticisme, qui est le suicide intellectuel.

Aussi est-il indispensable que les vérités fondamentales du genre humain aient une base plus solide et plus inébranlable que celle que peut leur donner le sable mouvant de la raison individuelle, sous peine de ne pouvoir compter sûrement sur elles, lorsqu'elles sont le plus nécessaires. Pour ce motif, saint Thomas d'Aquin pense que la foi est très convenable, même dans un grand nombre des vérités que l'homme pourrait, à la rigueur, acquérir sans elle. Elle est très convenable et nous pourrions même dire moralement nécessaire, sinon pour les découvrir, au moins pour les soutenir et les fortifier contre les attaques des opinions humaines.

Il en va ici des convictions comme ailleurs des résolutions, toutes choses ayant beaucoup d'ana-

logie entre elles. Que l'homme prenne pour des motifs purement humains et naturels, une résolution généreuse et héroïque, c'est chose très fréquente. Qu'il tienne cette résolution constamment ou pendant un temps indéfini, en face de tous les chocs et en dépit de la versatilité humaine, c'est déjà chose plus difficile. Aussi bien est-ce pour ce motif que les législations de tous les peuples ont disposé que certaines résolutions et engagements plus graves de la vie humaine et sociale ne pourraient s'appuyer uniquement sur la volonté toujours capricieuse, mais qu'ils trouveraient leur garantie dans un lien plus puissant de l'ordre surnaturel, tel que le vœu ou le serment. La nature de l'homme étant telle que les tentations et vacillations, qui sont chez lui quotidiennes et incessantes, tant qu'une résolution n'a affermi cette volonté que sur des motifs personnels, cessent ordinairement de le tourmenter et même parfois de se présenter à lui, dès qu'il leur a opposé la force et le sceau de la sanction dont nous venons de parler. Le mariage, la vie religieuse et même la simple vie militaire, montrent, par une expérience quotidienne, l'exactitude de cette observation. Peu d'hommes pourraient se promettre une persévérance absolue et inviolable dans ces états, s'ils ne s'y étaient pas attachés et enchaînés, pour ainsi dire, par

quelque chose de supérieur à leur libre volonté personnelle. Au contraire, ils sont faciles à compter ceux qui se révoltent contre ce joug et ces chaînes, véritable sauvegarde de la liberté dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé.

La foi exerce un office semblable, à l'égard de l'esprit humain. La vérité que l'homme accepte aussitôt comme révélée a des motifs de crédibilité beaucoup plus puissants que ceux que peut fournir le raisonnement philosophique le plus habile. En effet, contre toute philosophie, aussi sublime soit-elle, il peut s'élever un jour ou l'autre une autre philosophie plus sublime encore. Or, cette seule possibilité une fois admise suffit pour nous tenir dans une incertitude et une perplexité très pénibles.

Mais, dès que la révélation divine est acceptée, il est impossible qu'il se dresse contre elle, ou même qu'il se présente un argument plus fort qu'elle.

Il demeure donc établi que l'homme vit de foi, non seulement dans ce que la révélation divine peut seule enseigner, mais encore dans un grand nombre de vérités que la raison naturelle elle-même peut découvrir. Il en est ainsi pour que l'homme soit plus sûr et confiant, plus à l'abri de la contradiction possible des jugements humains, et plus inviolable et

imperturbable, en dépit du choc et du changement des opinions de chaque moment. Ainsi a-t-il été convenable et nécessaire ; ainsi l'a voulu et réglé Dieu, Notre Seigneur et Maître, qui connaît mieux la créature raisonnable, a plus de sollicitude et de bonté pour elle, que n'en auront jamais les rationalistes ou mieux irrationalistes orgueilleux, qui prétendent, avec leurs théories, faire la loi à la majesté divine. Donc l'acte de foi est l'acte le plus raisonnable de l'homme et le plus conforme à sa condition, puisqu'il donne satisfaction au premier et au plus urgent de ses besoins moraux.

VI

Comment le Seigneur notre Dieu a pourvu en tout temps à ce besoin qu'éprouve l'homme de la vie de foi.

La nécessité, même naturelle, de la foi, une fois établie et solidement prouvée, la nature humaine, pour l'obtenir, surtout dans son état présent d'imperfection, fait désormais un pas en avant et montre comment le Créateur a réellement donné satisfaction à ce besoin de la créature, en se communiquant à elle et en se faisant enten-

dre d'elle au moyen de ce qui s'appelle la *révélation*. Cette révélation fut donnée à l'homme, aussitôt qu'il eut été tiré du néant par la main de son auteur. Elle fut étendue et augmentée après la chute de l'homme pour réparer en quelque manière les brèches faites par le péché. elle fut ensuite perfectionnée par la loi mosaïque et les prophètes, et enfin elle fut complétée par le Christ Notre Seigneur, auteur et consommateur de notre foi. De telle sorte que, depuis que l'homme fut créé, une lumière supérieure à sa raison naturelle a toujours suppléé à l'insuffisance de cette raison pour l'aider à connaître sa fin surnaturelle, comme la grâce a toujours suppléé à l'impuissance de la volonté pour l'aider à marcher vers Dieu et le posséder. Une telle fin étant donc surnaturelle, c'est-à-dire supérieure aux moyens naturels, il est logique que, pour connaître et posséder Dieu, on donne à l'homme des moyens proportionnés, tels que peuvent l'être uniquement les moyens surnaturels. Ces moyens qui, dans l'état d'innocence élevaient l'homme, réparent, en outre, dans l'état de péché, le dommage qu'il a subi jusque dans ses facultés naturelles.

La première révélation fut faite par Dieu à Adam, et transmise par celui-ci à ses descendants ; elle a formé, durant de longs siècles,

le dépôt de la foi du genre humain. Ce qu'on appelle les traditions primitives de l'humanité n'est autre chose que des évènements révélés par Dieu au premier homme, et conservés avec plus ou moins de fidélité comme un héritage de famille transmis aux générations suivantes. L'unité de Dieu et quelque notion de la Trinité des personnes, l'éternité des récompenses et des peines après cette vie, le culte rendu à Dieu au moyen des sacrifices, et surtout la promesse du Rédempteur futur, tels sont les principaux dogmes de cette révélation que nous pourrions bien appeler préhistorique, puisqu'elle remonte à l'enfance de l'humanité, et est antérieure à tous les souvenirs écrits de cette humanité.

Ainsi, dès le principe, la créature humaine a vécu de la vie de foi, et par la vie de foi elle dirige sa marche vers l'éternité bienheureuse.

C'est par la foi que Dieu a voulu que l'homme le connût, l'honorât et arrivât à le posséder; c'est par la foi et non point seulement par le raisonnement, quelque noble et excellente que soit cependant la faculté de discourir et de raisonner, qui est au pouvoir de l'homme, principalement avant qu'elle eût été obscurcie par les ténèbres amoncelées par la faute originelle. Si plus tard, à la suite et comme conséquence de cet obscurcissement et de la malice du cœur, la

race humaine oublie ou corrompt les traditions de famille, en substituant à la foi héréditaire pure et simple les monstrueuses pratiques de l'idolâtrie, Dieu ne laisse pas de continuer à se révéler au monde pour conserver intacte au moins une partie de l'antique croyance, et à se manifester dans ce que les annales bibliques appellent *la vocation d'Abraham*. En effet, Dieu sépare ce patriarche fidèle du reste de l'humanité corrompue. Il met sa fidélité à une épreuve terrible et inouïe jusque-là, au sortir de laquelle il l'institue père et chef d'une nouvelle famille de croyants, magnifique ébauche et préparation de cette autre famille universelle que devait fonder et gouverner, sous le nom d'Église catholique, un autre Abraham, Jésus-Christ. Après ce choix, en vertu duquel la nouvelle race croyante reçoit le titre glorieux de peuple de Dieu, la foi primitive brille d'un nouvel éclat chez le peuple hébreu, alors qu'on n'en aperçoit chez les peuples de la gentilité que quelques rayons, rares et isolés. A partir de ce moment, le contraste ne saurait être plus visible, plus palpable, entre l'humanité qui croit et l'humanité qui se borne à raisonner. Cette dernière conserve à peine quelques fragments défigurés de la vérité primitivement révélée ; la première conserve intacte et entière la possession et la profession de cette vérité, au milieu de défections passa-

gères. Le monde païen, même cultivé, savant, artiste, guerrier et conquérant, est, malgré tout, un peuple d'une abjection et d'une dégradation morale telle qu'il est impossible d'imaginer rien de plus honteux. Le peuple hébreu, sans posséder ces brillantes qualités extérieures, est, en échange, grâce à sa foi et pendant qu'il y est fidèle, le peuple le plus grand, le plus courageux, le plus héroïque parmi tous les peuples connus. On n'a jamais vu plus clairement l'impuissance de la raison seule en faveur de l'homme, et la puissance de la raison accompagnée et éclairée par une forte croyance. On dirait que Dieu, selon la pensée des saints Pères, a voulu permettre cette longue et profonde nuit de la gentilité et fixer le terme où elle devait être remplacée par la révélation chrétienne, afin qu'on vît plus clairement à quels abîmes conduisait le monde la raison seule, qui s'était érigée en maîtresse orgueilleuse de ce même monde. Oui, telle était et telle est encore la démonstration la plus convaincante de son impuissance : Avoir eu pendant tant de siècles la direction de l'homme, et n'avoir su le conduire qu'à l'horrible misère intellectuelle, morale et même matérielle où Notre Seigneur Jésus-Christ l'a rencontré partout !

VII

De la révélation proprement dite, faite par Jésus-Christ, Fils unique de Dieu. Qualités spéciales de cette révélation.

La révélation communiquée primitivement à Adam et confirmée ensuite au peuple de Dieu par le ministère des patriarches et des prophètes, a reçu finalement son complément et sa perfection par l'intermédiaire de Jésus-Christ.

C'est ce que proclame saint Paul, en un langage solennel, dans ces paroles pleines de majesté que l'Église chante dans sa liturgie en la fête de Noël : «Dieu, dit-il, qui a parlé de tant de manières diverses, à nos pères par les prophètes, récemment et en ces jours, a daigné nous parler par son propre Fils ». Cet évènement très glorieux, que préparèrent et figurèrent tous ceux qu'enregistre dans ses pages l'histoire du peuple choisi, marque le point le plus culminant des relations entre Dieu et l'homme, au moyen de la grâce et de la foi. Dieu ne se contente pas d'être le créateur de l'homme, son maître invisible et son juge futur. Le mystère plein de suavité de l'Incarnation lui donne un titre plus intime et plus tendre que tout cela. Dieu se fait notre Rédempteur, puisqu'il se donne

en expiation et satisfaction pour nos péchés. Il se fait notre Père, puisque nous sommes tous ses enfants d'adoption. Il se fait notre frère, puisqu'il prend notre chair et notre sang, et que, par là, notre nature est élevée à l'union hypostatique avec la divinité. Il se fait, enfin, visiblement et sensiblement notre maître, non plus enveloppé de nuées et de rayons, comme sur le Sinaï, mais dans un aimable commerce et entretien avec nous, comme le précepteur le plus familier et le plus accessible à son disciple le plus privilégié.

Tel est le caractère spécial de la révélation chrétienne ; telle est sa sublime hauteur et en même temps sa simplicité sans égale. Son dogme et sa morale descendus du ciel ; et cependant la forme de sa prédication est aussi claire et aussi simple que le langage des enfants et des masses populaires. Cette révélation est si élevée qu'on ne peut lui comparer, même de loin, les enseignements les plus sublimes des philosophes dont les leçons étaient les plus suivies ; elle est en même temps si simple et si bien à la portée de tous que les intelligences les plus obscures l'ont parfaitement comprise et l'ont trouvée très appropriée à leur condition, pour peu qu'elles eussent le cœur pur et droit. C'est chose singulière que cette double physionomie d'une doctrine qui porte en soi un double aspect : elle est souverainement divine

et extrêmement humaine, comme le législateur qui l'enseigne est vrai Dieu et vrai homme. Elle est la plus divine, puisqu'elle procède de Dieu seul ; la plus humaine, puisqu'elle est la seule qui comprenne l'homme et soit comprise de lui, qui le satisfasse et réponde à tous ses besoins ; elle est si sublime et si profonde pour les grands génies qu'ils peuvent bien lui consacrer toute leur activité, toute leur application, sans réussir à embrasser son immense étendue et à pénétrer ses insondables profondeurs ; et, d'autre part, elle est si apte à se proportionner aux plus humbles intelligences, que son poids n'écrase point ceux qui sont faibles, et que sa lumière n'éblouit point ceux qui ont peu de pénétration, et que son obscurité n'égare point les moins circonspects. Elle fut figurée par cette manne antique qui, par sa saveur, s'adaptait à tous les goûts et suffisait à combler tous les désirs.

La manne la figurait aussi dans l'extrême facilité avec laquelle celui qui en avait besoin pouvait se la procurer. La foi, toujours accessible au cœur droit, l'est devenue incomparablement plus depuis que le Fils de Dieu, en se faisant l'un de nous par son Incarnation, a daigné se faire lui-même, auprès de nous, le ministre et le distributeur de cette foi. Ainsi qu'il est dit de la divine Sagesse dans nos Saints Livres, la foi chrétienne sort devant les portes et se tient sur les places

publiques et aux carrefours, pour s'offrir spontanément à tous, invitant les hommes graves et sérieux par la profondeur et la gravité de ses mystères; les ignorants et les simples, par la simplicité et la naïveté de ses paraboles, les esprits abattus, par la suavité de ses consolations; ceux qui sont ardents et intrépides, par ses conseils pleins d'énergie et d'intrépidité, se faisant véritablement toute à tous, afin de les rendre tous heureux. La foi, depuis le Christ, s'est faite plus accessible que jamais à tout cœur qui ne s'obstine pas à lui demeurer fermé, comme l'air pur pénètre dans tous les poumons qui ne veulent pas se condamner à une asphyxie volontaire. Les philosophes la trouvent digne d'eux dans leurs chaires et leurs académies. Les pauvres la trouvent compréhensible sous leur toit de chaume. C'est elle, ô prodige! que commentent saint Augustin et saint Thomas dans leurs admirables controverses; c'est elle aussi qu'explique la mère à ses petits enfants près de son modeste foyer. C'est elle que l'on prêche avec une éloquence lumineuse sous les voûtes des cathédrales, et qui est enseignée en même temps sous une forme simple et familière dans les églises de campagne.

Oh! que nous devons être reconnaissants envers Notre Seigneur Jésus-Christ, nous qui jouissons de l'inestimable bienfait de sa divine révélation! Et

combien est affreuse l'ingratitude de ceux qui, non seulement refusent l'enseignement d'un tel Maître, mais qui l'abhorrent cordialement, le combattent cruellement, et, par toute sorte d'efforts désespérés, combattent pour le détruire, l'obscurcir, ou au moins le corrompre dans le cœur de leurs frères ! Certes, on peut, par là même, commencer à comprendre déjà comment il n'y a pas de péché plus grave que le péché contre la foi, puisqu'il n'y a pas pour l'homme un don plus précieux que cette même foi. De même qu'il n'y a pas de crime social plus horrible que d'empoisonner l'air qui est le premier élément indispensable à la vie, aussi il n'en est pas de plus affreux et de plus digne de châtiment que de corrompre la foi, qui est la respiration de l'âme. Et cependant, c'est là le grand assassinat social de l'heure présente ; celui pour lequel, malheureusement, on accorde et on pratique toutes les tolérances ! c'est le péché, le grand péché du libéralisme !

VIII

Du magistère de l'Église que le Christ a établie dépositaire et interprète de sa divine révélation.

Tout ce que nous avons exposé dans les paragraphes précédents peut fort bien être considéré

simplement comme l'exorde ou le prologue de notre présent petit traité sur la vertu théologale de la foi. Nous avons démontré, il semble qu'il y ait folie à faire cette démonstration ! ce qu'il y a de raisonnable et d'indispensable dans la foi ; comment l'homme se guide toujours par la foi, même dans les circonstances les plus ordinaires et les plus communes de la vie ; comment, par la foi, on a toujours su reconnaître la divinité, de sorte que le vrai et parfait rationalisme n'existe que dans les paroles et dans l'imagination de ses adeptes, qui se figurent quelquefois, avec une certaine sincérité, être des libre-penseurs, lorsque, au fond, ils ne sont autre chose que des croyants égarés et extravagants. La révélation chrétienne, dont il n'entre pas dans notre plan d'exposer les fondements et les motifs de crédibilité, vu que cette étude appartient à un autre traité, montre au monde, Jésus-Christ, qui s'est fait l'éducateur direct du genre humain, comme il le fut autrefois par ses envoyés, les prophètes de l'ancienne Loi. En conséquence, la foi a été élevée par le Christ au plus haut degré de perfection ; il ne peut donc y avoir de garantie plus sérieuse de cette foi, ni de guide plus sûr que la parole même du Fils de Dieu, qui, sans aucun intermédiaire, s'est fait entendre au monde. « Moi qui parlais, me voici », dit, par la bouche d'Isaïe,

l'organe direct et personnel de ce magistère. Tel est le sens des paroles sublimes citées plus haut et prononcées par notre divin Sauveur au jour de son Ascension.

La permanence indéfinie de Jésus-Christ visible parmi nous n'entrait pas dans les desseins de Dieu. Aussi, après que le temps de sa prédication fut accompli, le Rédempteur monta-t-il au ciel. Mais il entrait encore moins dans ses plans de laisser inutile et sans application son court passage sur la terre, revêtu de notre chair mortelle.

L'œuvre, inaugurée par le Christ lui-même, devait durer jusqu'à la fin des temps, et se perpétuer même au delà des temps, dans les espaces sans fin de l'éternité. Aussi bien, absent du monde par sa personne visible, il nous a laissé comme sa personnification dans l'Église, dont il a constitué les premiers chefs, c'est-à-dire les apôtres, ses représentants, par ces paroles solennelles : « Comme mon père m'a envoyé je vous envoie. Allez donc et enseignez ». Formule absolue de délégation doctrinale marquée au double cachet de l'autorité et de la divinité, en faveur de l'Eglise ; formule contre laquelle se briseront toujours les efforts et les subtilités du protestantisme en faveur de son prétendu libre examen. Par cette parole est demeuré établi comme en permanence dans le monde un ministère doctrinal entièrement égal à

celui du Christ en autorité comme en doctrine.

Toutefois, en envoyant ses apôtres exercer ce ministère avec des pouvoirs si étendus, il n'a pas abandonné à l'arbitraire la matière de cet enseignement, mais il leur a expressément enjoint d'enseigner « *tout ce qu'il leur avait ordonné* ». Et pour nous permettre de constater l'authenticité de ce dépôt qu'il leur ordonne de communiquer au monde, il daigne ajouter : « Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ». C'est là comme un sceau et une garantie donnés à la prédication évangélique, sceau et garantie qui font de la prédication de Pierre, de Jacques, de Jean, des autres apôtres et de leurs successeurs, la prédication même du Christ. Oui, le Christ étend sa délégation non seulement aux premiers apôtres qui eurent le bonheur de la recevoir immédiatement de son suprême auteur, mais à tous leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles, c'est-à-dire, pendant tout le temps qu'il y aura des hommes capables d'exercer une telle autorité et ayant besoin de cette autorité pour leur enseignement. C'est en vertu de ce fait qu'il a été établi dans le monde un dépôt divin et un dépositaire divin.

Le dépôt c'est la révélation du Christ; le dépositaire c'est l'Eglise. Dépôt et dépositaire perpétuels, inaltérables, incorruptibles, quels que soient

les vicissitudes des temps et les vices des hommes, parce que, au-dessus de la variabilité des uns et de l'imperfection des autres, il y a l'éternité et l'infaillibilité de Celui qui supplée à cette insuffisance, dès le moment où il dit : « Enseignez... Voici que je suis avec vous ».

L'Eglise, ainsi constituée, a la même origine, la même autorité, la même infaillibilité, la même durée indéfectible que le Christ. Le fond et la substance de ses enseignements officiels ne diffèrent pas de ceux du Christ. L'Église est le Christ visible, tangible, perceptible, présent ! Elle est l'image de cet autre Christ qui est son âme et son chef invisible. Depuis son Ascension, le Christ n'a plus parmi nous ces attributs sensibles, afin que notre foi ait plus de mérite, selon qu'il a été dit à saint Thomas et aussi à nous : « Bienheureux ceux qui ont cru sans avoir vu ».

Nous avons déjà préparé le terrain en vue de pouvoir traiter dans les paragraphes suivants de cette vertu capitale de la foi, due, ainsi que nous l'avons vu, à l'Église catholique, œuvre de Jésus-Christ, de la même manière qu'elle est due à Jésus-Christ, Fils de Dieu.

IX

L'acte de foi en l'Eglise est l'acte de foi en Jésus-Christ Dieu. Le premier caractère de la foi c'est d'être obligatoire.

Jésus-Christ est Dieu, et l'Église c'est Jésus-Christ ; voilà la formule rigoureusement théologique, ce n'est pas assez dire : voilà l'équation rigoureusement mathématique de laquelle résulte, même à l'aide du seul raisonnement humain et avec une clarté très naturelle, l'acte de foi dû à l'Église, notre mère et notre maîtresse.

Un homme d'un jugement droit et d'une intelligence libre de toute préoccupation, ne doit pas exiger davantage de lui-même, ni se croire obligé à moins.

Jésus-Christ est-il Fils de Dieu ? L'Eglise est-elle l'œuvre de Jésus-Christ ? Ces questions étant résolues dans un sens affirmatif, l'acte de foi s'impose de lui-même, toujours moyennant le secours de la grâce divine, non seulement comme l'accomplissement d'un précepte divin, mais comme le dictamen indiscutable d'une raison saine et bien dirigée.

On vit par là très clairement le premier caractère de la foi, que nous voulons signaler,

à savoir qu'elle est obligatoire. Quels que soient ses nuages et ses obscurités, quel que soit le sacrifice qu'elle exige de nos habitudes intellectuelles, dès qu'il est constant qu'un enseignement est divin, parce que le Christ-Dieu le donne comme divin, directement ou au moyen de son organe qui est l'Eglise, cet enseignement possède la plus grande garantie désirable de vérité, et il a, partant droit, plus qu'aucun autre enseignement, à être admis sans réplique, et impose à l'intelligence le devoir le plus strict de le reconnaître et de l'accepter. Sous ce rapport, on a donc eu raison d'assurer que l'homme, pour être logique et conséquent, ne peut être qu'un solide et véritable catholique ou un franc et fieffé athée. Tout raisonnement qui prétendrait tenir le milieu entre ces deux extrêmes, pourra paraître habile tant qu'on voudra, mais il ne pourra se fonder que sur l'ignorance crasse de l'enchaînement de ces deux termes, ou sur une inconséquence avouée et sans vergogne. Il faut ou ne pas croire que Dieu existe ou croire aveuglément tout ce que Dieu nous dit. La passion et la crainte des conséquences *pratiques* de l'acte de foi feront tout le possible pour rompre ce cercle de fer.

Cependant l'apophtegme suivant, que Proudhon lui-même a proclamé, demeurera toujours

incontestable : Etant donnée l'existence de Dieu, le catholicisme est la suprême logique. Le principe libéral, qui suppose dans l'homme la liberté d'accepter ou de ne pas accepter la révélation chrétienne, selon que se prononce pour ou contre elle le tribunal de la raison libre et indépendante, croule donc sur sa base, en raison de ce qu'il a d'absurde et d'antiphilosophique, et en même temps d'impie et d'antithéologique. La foi est un acte libre dans le sens que le libre arbitre de l'homme peut l'accepter ou la refuser, comme il peut accepter ou refuser toute autre obligation, mais non dans le sens qu'il n'est pas tenu, lié avant tout par une très grave responsabilité morale et par une étroite obligation de conscience. C'est en ce sens que le fils est libre d'honorer ou de mépriser son père, de le nourrir à la sueur de son front ou de plonger dans son cœur un poignard homicide. Et cependant le parricide ne cessera jamais d'être un crime pour devenir un droit. Un système qui voudrait justifier dans le fils ce prétendu droit, ne serait pas un système, mais une folie. Et si l'on tentait d'accréditer cette liberté naturelle au nom du naturalisme, elle ne mériterait d'autre nom que celui de liberté de fils dénaturé. Telle est la situation dans laquelle se trouvent, par rapport au devoir de la foi envers Dieu, tous les hommes à qui Dieu a daigné

se communiquer par le moyen de son Verbe incarné, et Celui-ci par l'organe de sa sainte Église. Et de même que le manque de respect envers le père est également grave, que le fils se révolte contre des ordres donnés de vive voix, ou contre des ordres transmis au moyen d'un écrit ou d'un messager, ainsi l'outrage envers Dieu est égal, que l'on résiste directement à son autorité immédiate, en renversant la loi naturelle, ou à son autorité déléguée et médiate, en attaquant la loi divine positive, ou simplement la loi ecclésiastique.

Toute révolte contre la foi est, en conséquence, un certain athéisme pratique, et tout système basé sur la révolte contre la foi est athée au fond, alors même qu'il proclamerait l'existence de Dieu en phrases plus ou moins sonores. Car ce n'est pas reconnaître le vrai Dieu que de le reconnaître mutilé et considéré seulement sous un certain aspect. On ne le reconnaît pas véritablement, lorsqu'on ne le tient pas pour le maître et le législateur de sa créature, pour l'auteur de la révélation. On a donc bien raison de dire que le rationalisme et conséquemment le libéralisme sont un athéisme pur.

Mais on ne pèche pas seulement contre la foi, lorsqu'on refuse catégoriquement de croire à son divin Auteur ; on pèche aussi en ne professant

divin Auteur. On pèche encore contre la foi en ne la professant pas selon toutes les conditions requises. Sur ce point pèchent malheureusement un certain nombre de chrétiens, à qui une révolte et une négation ouvertes feraient dresser les cheveux sur la tête, et qui, en échange, ne se donnent aucune peine au sujet des défaillances et des imperfections de leur foi, et arrivent à des résultats aussi désastreux et aussi lamentables que le manque formel de la foi, avec l'inconvénient de moins alarmer, et de conduire l'homme avec une apparente sécurité et une vaine confiance, à la même perdition et à une semblable ruine.

Le monde actuel souffre, languit et se meurt de cette maladie, que nous pourrions appeler l'anémie de la foi, plutôt que la privation absolue de cette foi.

Aussi bien, est-ce là le principal objet de nos réflexions présentes.

X

Du second caractère de la foi, qui est d'être véritable et non falsifiée ou abâtardie.

Il résulte, de ce que nous avons dit jusqu'ici sur ce sujet, que la première et fondamentale vertu du christianisme doit être la foi. C'est une raison

pour laquelle on ne s'étonnera plus de voir l'ennemi mettre tous ses soins à la détruire jusque dans sa racine, ou au moins à la corrompre et à la falsifier misérablement. Et même parfois il estime, ce dernier résultat préférable, parce qu'il lui permet de tromper et de séduire plus habilement sa victime et de la maintenir plus sûrement sous sa domination à l'aide de ce stratagème D'où nous devons conclure que, s'il importe d'avoir la foi, il est encore plus indispensable d'avoir une foi véritable et revêtue de toutes les conditions qui peuvent la rendre profitable.

Il en est de la foi comme de la monnaie : elle n'est vraie et ne sert dans le commerce de la vie, qu'autant qu'elle est faite avec le métal et qu'elle porte l'empreinte et le sceau exigés par la loi, et déterminés par l'autorité. En effet, il serait fort pauvre et, de plus, bien insensé, celui qui croirait posséder des trésors considérables, uniquement parce qu'il a son coffre ou sa bourse remplis de pièces plus ou moins brillantes et curieuses, mais dépourvues de ces conditions requises d'une façon indispensable pour la circulation légale. Ainsi convient-il pareillement que le chrétien ait sa foi, une foi authentique, une foi composée de bon métal, et non de plomb ou d'étain, une foi marquée du sceau légitime, une foi ayant l'intégrité complète, le poids véritable. Toute autre manière d'avoir la

foi ne constituerait qu'une richesse de mauvais aloi, composée de pièces frelatées, avec laquelle on n'obtiendra pas un atome de grâce et de vie éternelle, dans son commerce avec Dieu.

Pour parler désormais sans allégorie d'un tel sujet, nous signalerons d'abord la première qualité que doit avoir la foi chrétienne, qualité qui consiste en ce que la foi soit... la foi, c'est-à-dire la foi du Christ, une foi divine, une foi surnaturelle. La falsification la plus fréquente de la foi se commet à l'égard de cette condition très essentielle. Croire en Jésus-Christ comme on croit en Platon ou en Aristote, à cause de leur renom de philosophes; admirer sa doctrine et même l'étudier à tout instant comme on étudie celle de ces philosophes; dire et écrire que le christianisme est le système dogmatique et moral le plus noble et le plus élevé qui ait jamais été prêché au monde; exalter ses institutions comme l'élément le plus admirable de progrès et de civilisation que les siècles aient connu; oh ! tout cela paraît suffisant à certains hommes pour mériter le nom de chrétiens, alors même qu'un instant après ils se riraient des papes et des prêtres, des sacrements et du culte, du ciel, du purgatoire et de l'enfer, comme de superstitions bonnes pour les enfants et les femmes, pour les gens sans cervelle et sans instruction. Ce catholicisme poétique et idéal, qui

demeure dans les régions de la théorie pure, est très fréquent à notre époque, et un très grand nombre de ceux qui écrivent ou qui pérorent sur la religion sont uniquement religieux de cette façon. Cette religion est mieux faite pour être chantée dans les journaux et sur les théâtres, que pour être pratiquée dans les cloîtres et les églises. C'est une religion qui fait parade de périodes pompeuses, mais qui est absolument dépourvue de bonnes œuvres sérieuses ; une religion dans laquelle l'esthétique est tout et l'ascétisme n'est rien, parce qu'elle ne dit rien du gouvernement de l'âme et de la répression des passions. Elle n'est ni plus ni moins que le naturalisme avec la marque falsifiée du Christ, le diable caché derrière la croix, afin de se faire passer pour dieu, à l'ombre et sous les dehors du Dieu véritable mort sur la croix. Toute profession de foi chrétienne doit commencer par ce cri de saint Pierre aux pieds du Sauveur : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Et sur cette pierre fondamentale, elle admet cette autre vérité : « Celui qui croira et aura été baptisé, sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné ». En résumé, la vraie foi est celle qui s'appuie sur l'autorité de Jésus-Christ et de sa loi sur mon intelligence, et non sur le jugement plus ou moins philosophique de mon intelligence touchant le Christ et sa loi. Tel

est l'absolutisme de la vérité qui s'impose à moi et dont je dois commencer par me reconnaître le serviteur obéissant. Le contraire serait le libéralisme de ma raison qui, dans son for particulier, accepterait ou rejetterait la vérité, selon qu'elle lui paraîtrait ou non acceptable. Dans le premier cas, c'est croire véritablement, comme on doit croire et avec toutes les conséquences de l'acte de foi. Dans le second, c'est faire de la philosophie indépendante, émancipée et libre-penseuse, sans aucune considération à ce qui touche à la vie pratique. Demi-tour à droite est la même chose que demi-tour à gauche, seulement que c'est le contraire. Croire au Christ en chrétien, à cause de l'autorité divine et surnaturelle du Christ, est la même chose que croire dans le Christ en rationaliste, en considération de l'autorité naturelle et humaine du *moi*, seulement que c'est entièrement l'opposé. Et cependant que de chrétiens chez qui la foi n'est aujourd'hui autre chose qu'un rationalisme mal déguisé, tel que nous venons de le décrire !

XI

Du troisième caractère de la foi, c'est-à-dire de son intégrité, par opposition à tout ce qui tend à la diminuer et à l'amoindrir.

Celui qui croit d'une véritable foi surnaturelle, c'est-à-dire, non en vertu d'une simple appréciation humaine, mais avec une absolue et parfaite soumission de son jugement à l'autorité divine, possèdera également une des autres propriétés essentielles de la foi, qui est l'intégrité.

Néanmoins, cette propriété est une de celles qui manquent habituellement à un grand nombre de catholiques de notre siècle, qui, pour ce motif, ne sont pas de vrais catholiques, mais de purs païens mal déguisés sous les dehors du catholicisme. L'intégrité de la foi consiste à croire tout ce qu'elle prescrit de croire, sans se réserver le droit absurde de choisir, entre ses enseignements, celui qui convient mieux ou cadre mieux avec les caprices de la mode en faveur, de cette mode qui est, pour notre honte, la ridicule autorité doctrinale que plusieurs ont l'audace, au moins en pratique, d'opposer à l'enseignement divin de Jésus-Christ et de la sainte Eglise.

Celui qui ne croit pas en raison de son appré-

ciation individuelle, mais en vertu de l'autorité suprême du Dieu révélateur, croit de la même manière tout ce qui porte ce sceau, attendu que toutes les vérités ont le même droit et la même autorité pour obtenir la sujétion de sa raison. Ainsi, un catholique a le même devoir de croire à l'existence de Dieu et au mystère de la sainte Trinité, que d'admettre, par exemple, l'existence de l'ange gardien ou l'efficacité de l'eau bénite. Il ne considère pas les vérités enseignées comme plus croyables les unes que les autres ; il ne juge pas les unes dignes des intelligences sublimes et les autres comme exclusivement propres aux intelligences ordinaires; parce qu'il regarde moins à ce que nous pourrions appeler l'objet matériel de la foi qu'à son objet formel. Et, comme l'autorité du roi ou du magistrat est la même, qu'il sanctionne les lois fondamentales de la nation, ou qu'il prenne de simples arrêtés de police; de même, en ce qui semble le plus important dans la loi chrétienne, comme en ce qui paraît le plus secondaire, le Dieu révélateur et ordonnateur a droit à un égal hommage en ce qui est le plus petit, comme en ce qui est le plus grand, puisqu'en tout resplendit sa même souveraine, infaillible et indiscutable autorité. Il est juste de remarquer que l'hommage de la raison est d'autant plus légitime, plus noble et, partant, plus chré-

tien, quand il a pour objet les articles de la foi ou les enseignements qui en émanent, même dans les questions qu'on a coutume de regarder comme moins importantes, parce qu'alors brille davantage dans l'acte de foi la filiale soumission à l'autorité enseignante, là où les questions de haute philosophie et de critère personnel semblent l'imposer moins rigoureusement. Ainsi ceux qui traitent l'humble acte de foi de frivolité, dépouillent cette vertu de ce qui forme, pour ainsi dire, sa fleur la plus précieuse, laissant entendre par là, qu'en ce qu'ils prétendent croire d'ailleurs, ils reconnaissent moins l'autorité de Dieu qui leur impose l'acte de foi rigoureuse et aveugle, que les vaines inspirations de leur raison présomptueuse et superbe. Ils seront plutôt de vrais libres-penseurs que de vrais catholiques, ainsi que le proclamera en son jour le Juge inexorable.

Voyez comment un grand nombre de nations actuelles qui ne voudraient renoncer en aucune façon à leur titre et à leur réputation de nations chrétiennes, parlent néanmoins sans cesse, et se conduisent en ce qui touche à la foi, d'après ce critère éclectique et arbitraire que nous venons de signaler. Vous parlez des sacrements ? Oh ! les sacrements sont pour les dévots et les femmes !

S'agit-il, par hasard, des indulgences ? Ils se rient, comme des esprits supérieurs, de votre

innocente simplicité, et ils vous renvoient par pure compassion dans les sacristies et les parloirs des couvents. Vous entretenez-vous d'exercices de piété, de vie intérieure, de culte spirituel? Bah! ce sont autant de questions qui ne regardent que les Capucins et les Jésuites. Est-il question des œuvres de pénitence? aussitôt on vous traite de fanatique. Le siècle n'est plus à ces sottises!

Raconte-t-on des miracles ou au moins des œuvres merveilleuses ayant un caractère surnaturel? Il faut fermer les yeux à la lumière et n'être pas de son siècle pour écouter de semblables sornettes! A ce compte, le christianisme n'est plus qu'un christianisme à l'eau de rose, un christianisme amoindri et façonné sur le modèle de l'incrédulité, mais d'une incrédulité à laquelle il faudrait plutôt demander quelles sont les choses qu'elle ne nie pas dans le symbole chrétien, que celles qu'elle daigne accepter par bienveillance. Un chrétien de ce genre fait comparaître devant lui Jésus-Christ et son Eglise, et avec une insolence inouïe et de grands airs de science, les toise de haut en bas, se permettant de signaler en eux ce qu'il faut accepter et ce qu'il faut rejeter, ce qui s'adapte plus ou moins bien à la science du jour (et la science c'est lui qui la possède)! et ce qui ne s'y adapte pas. A ce compte,

la foi n'est plus l'acte par lequel l'intelligence débile de l'homme se soumet à l'intelligence infaillible de Dieu, ce qui est au fond le très noble acte de foi; c'est, au contraire, l'acte par lequel l'intelligence infaillible de Dieu se voit appelée et citée devant le tribunal de la raison insensée de l'homme, pour entendre son arrêt, et voir jusqu'à quel point est raisonnable ce qu'elle ordonne de croire. Et cette foi qui choisit, qui sépare, qui s'érige au-dessus de Dieu, au lieu de se mettre à son école, cette foi est commune, très commune parmi les hommes de notre temps, même parmi ceux, encore nombreux, qui accompagnent leurs femmes à l'église et font élever leurs filles dans des couvents. Qu'y a-t-il d'étonnant si, parmi ces catholiques amoindris, l'*intégrisme* de la foi est qualifié vice, et si le nom d'*intégriste* est jeté comme un outrage à la face des plus solides chrétiens?

XII

Du quatrième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit docile, humble et simple.

Après l'intégrité de la foi, qui est, pour ainsi dire, son caractère essentiel et substantiel, nous arrivons à l'examen de quelqu'une des autres

qualités qu'elle doit avoir pour être ce qu'il convient dans l'ordre du salut de l'âme. La première qui se présente à nous, c'est qu'elle doit être docile, humble et simple, et non ergoteuse, superbe et prétentieuse. Tout cela se résume en un seul mot très commun dans la langue chrétienne, et q i exprime la plus fondamentale de toutes les vertus, aussi bien pour l'intelligence que pour le cœur, nous avons nommé l'humilité.

Il y a un grand nombre de catholiques imparfaits dans leur foi, parce qu'ils manquent de cette vertu qui en est la sauvegarde et la protection principale. Ils croient, c'est vrai, mais avec une mine refrognée, avec une certaine mauvaise humeur et une sorte de dépit de ce qu'on exige l'hommage de leur croyance. C'est à ce point qu'ils paient cet hommage à la façon de misérables esclaves que l'on contraint par la rigueur des menaces, et non comme des fils affectueux à qui il suffit de savoir que c'est la voix d'un père qui se fait entendre à leurs oreilles, pour qu'ils l'écoutent affectueusement sans la moindre hésitation. De là, ce que nous pourrions appeler le marchandage de la foi, et qui n'est autre chose qu'une indocilité mal déguisée, et l'orgueil de l'esprit, qui tend à croire le moins possible, cherchant en tout des explications humaines et naturelles. On se propose, dit-on, de rendre les

enseignements divins plus accessibles à l'intelligence, et on ne remarque pas que, souvent, on ne fait que dénaturer ces enseignements et leur enlever leur vertu, en voulant les rendre obvies et naturels. Tel est, généralement, le caractère de l'apologétique à notre époque, au point que certains auteurs semblent n'avoir eu d'autre but que d'humaniser à tout prix ce qui est divin, sous prétexte de le justifier. Comme si, pour rendre l'enseignement de Dieu acceptable pour l'homme, il était nécessaire de commencer par lui dissimuler que cet enseignement a Dieu pour auteur ! Comme si la religion devait souffrir un préjudice de son caractère surnaturel et surhumain, et comme si ce caractère n'était pas, au contraire, sa principale recommandation et la garantie de sa crédibilité ! Une grande partie du mal causé par le catholicisme libéral est due à cette tendance funeste. En humanisant le catholicisme, les philosophes et les poètes ont cru le rendre acceptable à la génération actuelle, sans prendre garde qu'ils ne faisaient, par là, que le falsifier et l'altérer.

Ils sont également atteints de ce mal, les catholiques qui, s'accommodant mal de l'obscurité propre aux vérités de la foi (obscurité qui, rigoureusement, ne tient pas à ces vérités, mais à la faiblesse de la vue de celui qui doit les contem-

pler à une distance aussi grande que celle qui sépare la terre du ciel), se plaignent et se lamentent à toute heure de ne pas voir clair dans les choses de la religion, comme ils croient le faire incontestablement et parfaitement dans les choses scientifiques, bien que, même dans ces dernières, les plus grands génies eux-mêmes trouvent d'autant plus d'obscurités, qu'ils poursuivent plus avant leurs laborieuses investigations. Cette prétendue clarté des sciences humaines, ils ne la possèdent pas plus que les insensés qui ont été forcés, en raison de leur manque d'intelligence, de se tenir dans le vestibule de ces sciences. Tout leur paraît clair, parce que leur myopie intellectuelle ne leur permet de voir, dans ce qu'ils regardent, ni ombre, ni difficulté d'aucune sorte. Et pourtant c'est cette clarté que quelques-uns, même parmi ceux qui se glorifient de leur savoir, voudraient avoir jusque dans les mystères de la foi chrétienne. Infortunés myopes ! Est-ce que, par hasard, la lumière de la foi, si puissante soit-elle, pourrait faire disparaître la différence qui existe entre ce qui est de la terre et ce qui est du ciel, et supprimer complètement la distance qui nous empêche de contempler, de la terre où nous sommes, les objets qui sont dans le ciel ?

Ce manque de docilité dans l'ordre de la foi, ce refus d'accepter l'obscurité naturelle des objets

qu'elle révèle, se manifestent dans une certaine curiosité intempestive, qui ne tend à rien moins qu'à contempler à la lumière d'un examen purement scientifique toutes les vérités que l'Église catholique croit et enseigne à ses enfants. L'auteur de l'Imitation a condamné cette curiosité comme opposée à la soumission de l'intelligence à la parole divine, au moyen de ce conseil qu'il a donné relativement au plus sublime de nos mystères : « Gardez-vous de scruter inutilement et avec « curiosité,... si vous ne voulez pas être en proie « à une infinité de doutes... Dieu peut faire plus « que l'homme ne peut entendre... Si vous ne « comprenez pas et si votre intelligence obtuse « ne peut pas saisir les choses qui sont au-dessous « de vous, dites-moi, comment voulez-vous en- « tendre celles qui sont au-dessus de vous ? Si « les œuvres de Dieu étaient telles que la rai- « son humaine pût facilement les comprendre, « on ne dirait pas qu'elles sont merveilleuses et « ineffables ».

Admirables conseils de bon sens chrétien qui, dans leur simplicité, s'accordent avec la plus haute théologie ! Que la foi du catholique soit donc docile, confiante, humble et soumise. En cela comme en toutes choses, il convient d'appliquer ce précepte du Sauveur, si opposé aux folles présomptions de notre siècle : « Si vous ne devenez pas

semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ». « A de petits enfants »; et ce langage s'adresse non pas seulement aux croyants vulgaires, mais aux plus sublimes penseurs du catholicisme. Les grandes lumières de l'Eglise, qui s'appellent Paul, Augustin, Thomas d'Aquin et mille autres, ont suivi ce conseil à la lettre, en se faisant de simples enfants par rapport à la foi catholique.

Oh ! savante, heureuse et très profitable enfance de l'humilité chrétienne !

XIII

Du cinquième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit éclairée.

« Mais », dira quelqu'un, après avoir lu le paragraphe précédent : « S'il faut ainsi croire en fermant les yeux, la véritable foi ne saurait être éclairée ».

Nous nous attendions à cette observation et nous allons y répondre, malgré son inconvenance manifeste. Nous venons précisément recommander, à la suite de l'humble docilité, la véritable science, la science chrétienne, qui est une autre vertu du vrai croyant, du bon catholique.

Le monde tire vanité aujourd'hui des mots « lumière, science », qu'il semble s'être appropriés uniquement et exclusivement, en les employant sans cesse d'un air triomphant. Il est fort commun, en effet, d'entendre certaines gens répéter que la foi doit être éclairée. Et, par une désolante fatalité, ceux qui désirent tant que la foi des autres soit éclairée sont ordinairement les moins éclairés dans cette même foi. Aussi bien allons-nous nous faire l'apôtre de la lumière, mais en donnant à ce mot une signification spéciale et distincte.

En premier lieu, la foi du chrétien doit être éclairée sur tout ce qu'enseigne la religion, c'est-à-dire sur tout ce qui regarde la foi elle-même. Et le catholicisme impose, de ce chef, un devoir si rigoureux que sa transgression volontaire est taxée de faute mortelle. Voyez à quel point l'Eglise de Dieu veut que la foi de ses enfants soit éclairée ! l'Eglise enseigne en outre qu'il y a deux sortes de vérités de foi sur lesquelles le chrétien doit être éclairé. Les unes lui sont nécessaires comme un *moyen* absolument indispensable pour son salut éternel ; les autres lui sont nécessaires en vertu du *précepte* qui lui est imposé de les apprendre. Dieu exige d'une façon si impérieuse la connaissance des premières, que celui qui les ignore, alors même que cette ignorance serait exempte

de péché, ne pourrait parvenir au ciel auquel il est destiné. Telles sont, par exemple, l'existence d'un Dieu créateur et rémunérateur ; l'immortalité de l'âme et la vie future, la Trinité des personnes dans l'unité de l'essence divine ; l'Incarnation du Fils de Dieu. Il en est d'autres que le chrétien doit savoir de nécessité de précepte, et dont l'ignorance volontaire constitue une faute grave, bien que, dans ce cas, l'ignorance involontaire ne soit pas un obstacle au salut éternel. Nous gagerions que beaucoup de ceux qui se targuent le plus de science et qui se lamentent de ce que la foi de l'Eglise n'est pas aussi éclairée qu'ils le désireraient, connaissent à peine ces choses qui sont pourtant l'a b c du catéchisme.

Et de cette science qu'elle exige de tous ses enfants, l'Eglise se montre tellement jalouse qu'elle ne se contente pas d'en faire une obligation rigoureuse, mais qu'elle met constamment sa plus grande activité et celle de ses fils les plus doctes à la promouvoir et à l'augmenter. En tête de ses plus chères œuvres de miséricorde elle a placé l'instruction des ignorants. Parmi ses Ordres religieux, elle met en première ligne ceux qui se consacrent spécialement à l'instruction des ignorants. L'épiscopat avec ses fonctions sublimes, le sacerdoce avec son ministère plus humble, mais pourtant bien glorieux, sont avant tout un magis-

tère public. La principale partie du temple, après le tabernacle, c'est l'ambon, qui est une chaire populaire; et un saint Père va jusqu'à mettre la Bible sur le même rang que la sainte Eucharistie. La première parole de la lettre de créance que le Seigneur adressa à ses apôtres fut la suivante: « Allez et enseignez ». Et le premier sang répandu dans l'Eglise le fut à Jérusalem pour la liberté et l'indépendance de cet enseignement. Qu'ils ne nous parlent donc plus de leurs hiérophantes et des philosophes des antiques civilisations païennes, les savants de nos jours qui veulent à tout prix nous ramener à ces civilisations, ce qui est une singulière et curieuse manière de progresser. Le plus obscur des prédicateurs évangéliques du catholicisme éclipse complètement, avec un seul rayon de la lumière révélée d'en-haut, toutes ces lumières de la science humaine qui, en présence du grand jour évangélique, pâlissent ou disparaissent comme les étoiles devant le soleil. Nul n'a jeté sur le monde autant de lumière que le Christ, et il n'y a jamais eu de science comparable à la science de la religion. Nous devons donc demander que la foi du chrétien soit éclairée, en ce sens qu'il grandisse chaque jour de plus en plus dans cette connaissance, jusqu'à ce qu'il soit en état de la professer et de la pratiquer comme il convient.

Mais là ne s'arrête pas le désir de l'Eglise en ce qui regarde l'instruction religieuse de ses enfants. Elle veut et demande que leur foi soit éclairée au point qu'ils soient en état de l'exposer convenablement, de la propager activement et de la défendre vaillamment. Ce sont autant de points que nous traiterons dans le paragraphe suivant.

XIV

Jusqu'où peut et doit s'étendre chez le fidèle chrétien la science de son acte de foi.

L'Eglise veut que la foi de ses enfants soit éclairée, non seulement en ce qu'elle a de strictement substantiel et dont ils ont besoin pour se sauver, mais aussi en ce qui touche à ses principales parties et à ses harmonies, afin qu'ils soient en état, en temps opportun, de l'exposer d'une manière convenable, de la propager, si une vocation spéciale les appelle à le faire, et de la défendre toutes les fois qu'ils la verront attaquée.

Il nous semble que personne ne pourra nier qu'en tout cela une certaine obligation ne s'impose au catholique qui veut convenablement correspondre à ce que ce glorieux titre exige de lui. Notre temps a créé d'une façon particulière ce

devoir impérieux, et celui-là comprendrait très imparfaitement son caractère de véritable soldat de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui croirait pouvoir se contenter aujourd'hui de la profession privée, et pour ainsi dire individuelle et intime de la vraie doctrine, sans élargir et étendre sa sphère d'action. Pareillement personne ne pourra contester que, pour accomplir régulièrement et continuellement cette obligation, il ne soit nécessaire de posséder une instruction spéciale que l'on n'acquiert point en apprenant et retenant seulement de mémoire les demandes et les réponses du catéchisme. Il faut quelque chose de plus, et ce quelque chose, qui varie selon les talents et la position de chaque fidèle, c'est ce que nous nous proposons d'examiner et de recommander ici.

Comme le médecin s'en va feuilletant et lisant chaque jour les ouvrages les plus récents se rapportant à sa science ou à son art, pour maintenir continuellement ses connaissances professionnelles au niveau des derniers progrès; comme le jurisconsulte sérieux enregistre à chaque instant et classe dans son cabinet et dans sa mémoire les dernières collections de lois et de décrets, pour tenir toujours son critère juridique à la hauteur des plus récentes modifications législatives; ainsi le catholique, qui ne doit pas moins tenir à être bon catholique, que les premiers à être bon mé-

decin et bon jurisconsulte, doit avoir souvent entre les mains les ouvrages, opuscules ou journaux de propagande religieuse, pour se tenir au courant de ce qui se dit chaque jour pour ou contre la religion, pour connaître l'erreur ou le sophisme qui prévaut à ce moment, l'argument ou la réponse propre à le confondre, les institutions les plus favorables au développement de la propagande, les bons exemples qui contribuent si puissamment à relever les esprits et à éviter le découragement, enfin, tout ce qui constitue, pour ainsi dire, la hausse et la baisse de nos intérêts religieux, intérêts auxquels aucun de ceux qui veulent être vraiment chrétiens ne peut se montrer indifférent. Tout cela, à notre époque, peut s'acquérir très facilement et à peu de frais sous le rapport des talents, du temps et de l'argent. L'apologétique et la controverse catholiques ont été fractionnées aujourd'hui à doses presque infinitésimales, à l'usage de ceux qui n'ont ni la faculté ni l'obligation de les étudier dans les bibliothèques et les académies, mais bien dans les ateliers et les usines. Un bon directeur, indiquant à chacun ce qui lui convient le mieux, est la première chose nécessaire ici. Avec cela et un peu de bonne volonté, et le désir de la gloire de Dieu, il y a ce qu'il faut et au delà.

Etre chrétien et instruit de la sorte, c'est l'ê-

tre comme Dieu l'ordonne, et comme le recommande sa sainte Eglise, et comme l'exige la condition particulière faite dans le siècle présent aux questions religieuses. Etre catholique de cette façon, c'est être dans la disposition de faire quelque chose pour la splendeur de la foi, dans les nombreuses occasions qui se présentent à chaque instant; c'est avoir une réponse prête pour confondre l'insolence des impies; une parole courageuse pour relever les cœurs abattus; une observation discrète et à propos, sachant profiter d'une conversation pour gagner un ami. C'est, en outre, s'épargner la honte, si fréquente aujourd'hui, de ne pas savoir ce que signifient des paroles et des choses que connaissaient autrefois à fond les petits enfants et les femmes de notre peuple, et qu'ignorent actuellement un grand nombre de ceux qui passent pour savants, et qui, en réalité, le sont peut-être uniquement dans quelque branche des sciences profanes.

Il y a, à l'heure présente, un grand nombre de spécialistes, c'est-à-dire d'hommes qui s'adonnent de préférence à une branche spéciale d'études, s'inquiétant fort peu d'être moins compétents dans les autres branches, pourvu qu'ils arrivent à acquérir dans cette branche une compétence reconnue. Nous voudrions que tout bon catholique pensât et agît de la même manière. Le bon catholique doit

avoir pour spécialité de posséder une connaissance claire et complète de la religion. Il doit être spécialiste dans cette branche particulière des connaissances divines et humaines, qui le regardent comme catholique. A ce compte il aura une foi éclairée comme le lui demande sans cesse le siècle, sans savoir peut-être ce qu'il demande, mais comme le lui demande, pour des raisons capitales, notre sainte religion.

XV

Du sixième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit vive, efficace et positive.

La foi doit être *vive*. Ce mot peut signifier deux choses :

Premièrement, la *vie* de la foi, c'est-à-dire les œuvres faites par un motif surnaturel, aux termes de cette sentence de l'Apôtre : *La foi sans les œuvres est morte* », et secondement, la *vivacité* ou la vigueur de la conviction, qui, à notre sens, est une qualité distincte de la précédente, mais également importante.

Commençons par cette dernière.

Nous appelons vivacité ou vigueur de la foi l'adhésion ferme, pure et positive, aux vérités

que cette même foi propose, par opposition à la croyance chancelante, assoupie, tiède et en quelque sorte purement négative, qu'un grand nombre paraissent accorder à ces mêmes vérités.

Les mots *croyance négative* ont besoin d'une explication. Nous allons aborder cette explication, d'autant qu'elle jettera plus de lumière sur l'ensemble du sujet que nous traitons en ce moment.

Il en est quelques-uns qui croient, mais de telle façon qu'on pourrait dire qu'ils ne nient pas ou ne rejettent pas ce qu'ils prétendent croire, plutôt qu'ils ne le croient positivement. Il y a une façon si tiède et si faible d'avoir la foi, qu'elle diffère uniquement de l'incrédulité en ce qu'elle n'en fait pas parade, sans ajouter à ce vague acte de foi aucun caractère véritablement positif. Cette façon de croire, disions-nous, consiste plutôt à ne pas nier. C'est ainsi, nous le constatons, que croient malheureusement un grand nombre de nos frères à l'heure actuelle. Ils ne nient pas l'existence de Dieu, la divinité du Christ et de son Église. Ils ne nient pas les récompenses et les peines de la vie future. Ils ne nient pas l'autorité du Pape, la vertu des sacrements, etc., etc. Mais ils ne sont pas convaincus intérieurement de toutes ces vérités. Ils ne les affirment pas explicitement, et avec la conviction sincère qu'ils mettent à affirmer les autres vérités, qu'ils

tiennent pour certaines dans la sphère des connaissances humaines. Cette manière de croire pourrait se comparer à notre manière d'aimer certaines choses et certaines personnes dont on pourrait dire que nous ne les haïssons pas, avec plus de vérité que de dire que nous les aimons positivement. C'est un degré d'amour si voisin de l'indifférence, qu'il se confond avec elle plutôt qu'il ne s'en distingue. Ce n'est point ainsi qu'on aime véritablement ni que l'on croit sincèrement. La vraie foi, comme le véritable amour, qui sont deux sentiments égaux en quelque sorte, ont pour marque distinctive l'ardeur de l'élan, la fermeté de l'adhésion, la profondeur de la conviction. Cela est d'autant plus vrai qu'humainement parlant, avoir foi dans une idée, ou travailler avec foi pour cette idée, ne signifie ni la conviction, ni l'attrait que l'on a ordinairement pour les choses communes, alors même que nous les tiendrions pour certaines et véritables, mais bien une manière spéciale de tenir ces choses pour telles, une manière qui nous domine et qui nous rend, pour ainsi dire, esclaves fanatiques d'une telle domination sur notre intelligence et notre volonté.

Fanatisme ! Voilà bien la parole que le vocabulaire de l'impiété a inventée pour l'appliquer en mode de dérision à la vertu de foi portée à

son plus haut degré. Ce que l'impiété appelle fanatisme n'est ordinairement que cette vertu théologale de la foi placée au point convenable de vivacité et de vigueur où la possèdent les vrais enfants de Dieu. Celui qui tient pour certaines, plus qu'aucune vérité humaine, les vérités de la religion, celui qui accepte entièrement cette certitude supérieure basée sur l'autorité de Dieu même; celui qui, par conséquent, comprend tout ce qu'a de rigoureux le témoignage de cette autorité, ne peut être, dans l'ordre de ces vérités, autre chose qu'un fanatique dans le sens où l'on parle de fanatisme politique, de fanatisme scientifique, littéraire, expression qui ne désigne rien autre chose que le degré souverain et absolu de la conviction humaine dans l'intelligence, et de la résolution, conséquence de cette conviction, dans la volonté.

Il arrive aujourd'hui que, par horreur de ce fanatisme, qui devrait être la gloire et le titre d'honneur de tout bon chrétien, la plupart des hommes se tiennent dans les tristes limites qui séparent la simple conviction humaine de la mécréance formelle, attendu qu'ils n'ont pour les vérités qu'ils prétendent croire, autre chose qu'un respect cérémonieux et extérieur et pour ainsi dire purement officiel ; mais ils n'ont pas l'affection, l'enthousiasme, l'ardeur que l'on éprouve

ordinairement pour les convictions intimes et fortement enracinées. Croire ainsi, non seulement ce n'est pas croire comme le prescrit la sainte vertu surnaturelle de la foi, mais ce n'est même pas croire comme le monde exige que croient dans les choses de son ressort ses amis et ses adeptes. Avec une foi de ce genre, il ne se formerait point d'écoles, il ne s'organiserait pas de partis, il ne se réaliserait pas d'inventions, on n'entreprendrait point de conquêtes, on ne conduirait à terme aucune des œuvres qui demandent une persuasion intime, une résolution arrêtée, soit parmi les individus, soit parmi les multitudes. C'est parce qu'aujourd'hui cette foi est affaiblie d'une façon si générale et à un degré si considérable, c'est parce qu'elle est refroidie par le naturalisme, c'est parce qu'elle mérite à peine le nom qu'elle porte, que nous voyons la vie religieuse des générations actuelles si languissante, leurs efforts si faibles, leurs résolutions si incertaines, leurs convictions si vagues et si indécises. N'ayons point une foi semblable. On peut parfois en venir jusqu'à douter si l'incrédulité ouverte serait moins désastreuse.

XVI

Du septième caractère de la foi, qui est une conséquence du précédent : elle doit être pratique.

La vivacité ou la vigueur de la foi, dont nous parlions dans le paragraphe précédent, se manifeste principalement par son caractère pratique, c'est-à-dire par sa fécondité en œuvres de l'ordre surnaturel. C'est là un autre côté de la vie de la foi et son côté le plus important. La foi vive est une foi qui agit ; la foi qui n'agit pas, mais qui demeure à l'état de pure théorie ou spéculation de l'entendement est morte, ou, ce qui est la même chose, elle manque absolument de ce qui constitue sa valeur essentielle dans l'ordre du salut.

Ce caractère pratique de la vie chrétienne est ce qui la distingue des théories plus ou moins subtiles et élevées de l'humaine philosophie. Dans notre sainte religion, on n'apprend pas seulement pour savoir, comme dans les écoles des hommes. Cela reviendrait à une sorte de curiosité, un peu plus noble peut-être que les autres, mais qui n'en serait assurément ni moins stérile ni moins impuissante. Dans le catholicisme, tout tend à aider l'homme à se vaincre lui-même et à se soumettre complètement aux règles tracées par la loi di-

vine. Croire, c'est donc uniquement poser le fondement ; agir conformément à sa foi, c'est construire un édifice laborieux, comme persévérer dans cette foi et dans ces œuvres jusqu'à la mort, c'est couronner heureusement cet édifice. L'apôtre saint Jacques montre d'une façon fort claire ce caractère essentiellement pratique de la vie chrétienne, lorsqu'il dit : « De quoi servira-t-il, mes frères, de dire qu'on a la foi, si on n'a pas les œuvres ? Est-ce que la foi pourra sauver » ? Saint Paul enseigne la même vérité d'une manière encore plus expressive, quand il assure que « ceux-là ne sont pas justes devant Dieu qui entendent la loi, mais ceux qui l'observent ».

C'est extraordinaire qu'il faille en appeler au témoignage des textes sacrés pour prouver une vérité qui, même humainement parlant, est claire comme l'évidence. Si la religion est un contrat ou un lien entre Dieu et l'homme, quel genre de contrat y aura-t-il, si tout le devoir de l'homme se borne à la profession théorique d'une doctrine, sans s'étendre aux actes de la volonté et des sens extérieurs, qui complètent l'hommage de tout l'homme ?

Le démon lui-même croit, et il ne peut faire autrement, puisque son intelligence angélique ne peut rejeter le témoignage de la vérité divine qui s'impose à lui bon gré mal gré. Et cependant, il

n'en est pas moins le démon, non par la révolte de son jugement, mais par la révolte opiniâtre de sa volonté. Voilà donc à qui se rendent semblables tous ceux qui veulent faire de la foi sans les œuvres tout l'idéal de leur sujétion à Dieu. Ils pourront juger que, par cet hommage intellectuel d'une sincérité fort douteuse, la souveraineté de Dieu sur sa créature est suffisamment reconnue, mais le simple bon sens protestera que ce n'est point là que se termine le devoir de la créature envers son Dieu et Seigneur, mais qu'il est nécessaire de le reconnaître pour maître, et cela dans tous les actes de la vie et avec la soumission la plus absolue de la volonté.

La pierre de touche de la véritable foi est cette conduite pratique et extérieure conforme à cette foi, comme la santé et la vigueur des organes intérieurs de notre corps ont pour pierre de touche les actions normales et régulières, les mouvements que l'on nous voit produire au dehors. La foi est comme l'âme de l'homme considéré comme chrétien; ainsi les actes extérieurs du chrétien seront un indice plus ou moins favorable de la force et de la vigueur de sa vie intérieure. L'homme parle, agit, marche ; il ne ferait rien de semblable sans la vie intérieure de son organisme qui meut sa langue, ses mains et ses pieds. Ainsi dans l'ordre religieux, la marque d'une foi vive

dans le chrétien se juge à sa parole, à ses actes, à sa conduite comme tel. Un chrétien muet ou paralytique, relativement aux œuvres de sa religion, montre clairement qu'il n'a pas dans son organisme spirituel la vigueur nécessaire pour de semblables opérations.

Jetez maintenant un coup d'œil sur le monde et au milieu du mouvement vertigineux qui entraîne les multitudes agitées et bouleversées; au milieu de la fièvre des affaires, de la politique, des progrès industriels et scientifiques, voyez combien il en est peu qui s'emploient aux œuvres de la religion, bien qu'ils se proclament ses fils; voyez combien sont peu nombreuses les langues, les mains et les pieds qui travaillent pour la religion. Vous constaterez alors, comme au moyen d'un thermomètre d'une exactitude parfaite, combien est bas le degré que marque la vie de la foi dans ces multitudes. Laissons de côté ceux qui sont franchement incrédules, et qui se font gloire d'être libre-penseurs. Formons un autre groupe des incrédules qui ne songent pas à constater s'ils croient ou non, et qui ont une égale répulsion et pour une foi vaillante et pour une incrédulité déclarée. Examinons seulement le groupe privilégié de ceux qui, interrogés sur ce point, répondraient aussitôt courageusement : « Oui, je crois; oui, je suis chrétien ». Eh bien, même

parmi ceux-là, combien en est-il qui sont muets, quand il s'agit de confesser leur foi et qui n'en parlent jamais ! Combien en est-il qui sont comme morts pour les œuvres de la foi dont ils ne s'occupent jamais ? Combien y a-t-il de paralytiques incapables de marcher d'un pas agile dans les voies de Dieu, parmi ceux qui vivent au milieu des distractions et de la dissipation ? Ainsi en est-il de la généralité des chrétiens de nos jours. C'est pour ce motif que l'Église et la société déplorent et que nous devrions tous également déplorer, la très faible influence privée et sociale de la foi que nous prétendons tous professer, et qu'un très grand nombre, hélas ! ne professent qu'en théorie. C'est ainsi que s'explique la plus grande partie de nos maux présents : l'abandon des intérêts sacrés de Dieu, non pas devant la persécution, devant un obstacle sérieux, mais seulement devant le vil et très méprisable respect humain ; l'horrible et satanique activité des méchants devant l'inertie plus horrible encore des bons ; le progrès effrayant de la corruption sectaire à mesure que s'abaisse, chaque jour, le niveau de la piété et même de la simple vie chrétienne, parmi nos classes les plus nombreuses.

Cherchez le secret de tout cela et vous ne le trouverez pas ailleurs que dans l'affaiblissement et le manque de vigueur de la foi.

XVII

Du huitième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit publique et vaillante.

Après avoir dit que notre foi doit être pratique, comme nous l'avons fait dans le paragraphe précédent, nous devons examiner ici une autre condition essentielle de cette même foi, qui consiste en ce qu'elle soit publique.

En effet, la première des œuvres de l'ordre surnaturel par laquelle doit se montrer la divine fécondité de cette vertu, c'est le témoignage franc et public que nous sommes obligés de lui rendre devant Dieu et devant les hommes. Ce qu'on nomme profession de foi est quelque chose de plus que l'acte intérieur par lequel nous acceptons comme certaines les vérités révélées. C'est la preuve extérieure et publique que nous donnons de cette adhésion intérieure, preuve extérieure qui est obligatoire pour le chrétien, et qui, dans beaucoup de cas, peut obliger sous peine de damnation éternelle.

Tel paraît être l'écueil dans lequel nous voyons sombrer tristement, ou pour le moins courir un grand danger, la foi d'un grand nombre de chrétiens de notre siècle. Ils croient, il est vrai,

mais leur foi est timide, craintive, au point qu'on dirait qu'elle est incapable de résister, sans s'éteindre entièrement, à l'air de la rue ou au bruit de la place publique. On a appelé fort à propos ces chétiens de solitude, des chrétiens lâches et peureux, sans courage ni vertu pour manifester à la lumière du soleil la croyance de leurs âmes, et disposés toujours à la tenir comme cachée dans l'ombre et les nuages, aussi déguisée que possible, bien que ces déguisements et ces nuages ne soient très souvent qu'une lâche négation. La moitié de l'incrédulité que l'on voit aujourd'hui prendre des airs triomphants dans beaucoup de nos cercles et de nos concours, n'est autre chose que l'effet de la crainte qui pousse un grand nombre de nos frères à prendre cette attitude, alors que, dans leur for intérieur, ils s'indigneraient grandement s'il s'agissait d'exiger d'eux une apostasie formelle.

Et très souvent ce que, dans nos temps modernes, on a appelé avec autant de bonheur que d'exactitude *modération*, n'est autre chose, dans le plus grand nombre de ceux qui en sont atteints, qu'une pure et simple lâcheté.

Bien que ce défaut soit déshonorant et jugé sévèrement par le monde, il est toutefois le plus général, et la plupart de ceux qui, sur un autre terrain, se vantent constamment de courage, de

valeur, de logique, et qui s'en vantent à bon droit, se comportent, sous le point de vue qui nous occupe actuellement, avec une faiblesse et une pusillanimité qui sembleraient ne devoir être le partage que du sexe faible. Non seulement dans les circonstances solennelles de la vie, lorsqu'un danger vraiment grave peut menacer les biens ou la sécurité personnelle d'un de ces chrétiens ; non seulement dans les circonstances difficiles où un effort héroïque peut seul permettre à celui qui y est en butte d'échapper à la fureur ou à l'audace de ses ennemis ; mais dans les circonstances les plus communes, dans la simple conversation familière, dans les affaires journalières, dans l'exercice de certaines charges de médiocre importance, combien ne rencontre-t-on pas fréquemment cette faiblesse féminine chez des hommes d'ailleurs justement renommés pour leur bravoure ! Si un observateur curieux les suit attentivement, il les verra s'incliner, faiblir, s'esquiver par d'habiles tangentes ; et tout cela pour éviter la parole ou la phrase décisive qui mettrait en relief leur caractère de chrétiens, parole ou phrase qu'ils devraient être fiers de proclamer hautement. Quels prodiges de gymnastique ne voit-on pas faire à ces malheureux acrobates, pour se maintenir dans leur équilibre forcé ! Quelles fatigues et quelles angoises ne leur en coûte-t-il pas pour trouver cette

attitude difficile qui leur permette de ne pas paraître chrétiens et, au moment propice, de donner à entendre qu'ils désirent ne pas le paraître! Pour eux, une simple conversation religieuse est un chemin hérissé des plus sérieuses difficultés; nous ne parlons point d'une polémique ou d'une controverse sur le même sujet, parce que ce serait chose à leur faire dresser les cheveux sur la tête. Et tout cela parce qu'on a oublié ce premier et élémentaire devoir du chrétien qui est la profession publique, franche et loyale de sa foi.

Toutes les précautions que nous prenons ici ont pour objet de contrebalancer en nous et dans les nôtres la funeste influence de cette lâcheté qui est incontestablement la pire infirmité de notre siècle. En vain demanderions-nous d'autres fruits pratiques de sa foi à celui qui ne se sent pas la force de donner cette première et gracieuse fleur. Nous devons donner à toutes nos œuvres et entreprises le caractère radicalement opposé au défaut que nous venons de signaler : le désir de se cacher, de s'effrayer, de s'esquiver. Lorsqu'il s'agit des œuvres de charité, efforçons-nous de les soutenir avec courage et intrépidité, nous proposant autant que possible de manifester au dehors notre vie chrétienne, de montrer partout, de présenter sous tous ses aspects, de chanter sur tous les tons l'excellence de notre

foi pour la gloire de Dieu, l'édification de nos frères et la confusion de nos ennemis. Cette profession publique de foi, le bon chrétien la doit non seulement à Dieu, qui est le premier à y avoir droit, mais il la doit également, et dans certains cas, sous peine rigoureuse de péché, à ses frères. Les hommes se doivent mutuellement l'encouragement et le stimulant du bon exemple ; et les chrétiens y sont obligés d'une manière toute spéciale, dans ce qui constitue la base et le fondement essentiel de notre vie morale, et la condition indispensable de notre salut éternel. D'autant plus que refuser à notre prochain ce secours précieux, ce n'est pas seulement le priver d'un secours matériel, mais de plus c'est très souvent le scandaliser et le faire tomber, par notre exemple, dans le mal horrible de la froideur et de l'indifférence.

Enfin, le chrétien se doit aussi ce témoignage à lui-même, parce que c'est lui qui en a le plus grand besoin pour se fortifier dans la foi et surmonter la plupart des difficultés qui peuvent se rencontrer sur le chemin, difficultés provenant presque toutes de ce qu'on a une foi lâche et pusillanime. En effet, personne ne peut se figurer, s'il ne l'a expérimenté en lui-même, la valeur nouvelle et l'énergie qu'ajoute à la conviction intérieure le seul fait de l'avoir manifestée au

dehors à l'aide de témoignages publics. Après avoir triomphé une fois du misérable respect humain; après avoir une fois jeté un défi courageux au sourire niais de l'incrédulité, l'homme se sent grandir à ses propres yeux, et les contradictions qui pourront survenir dans la suite, ne serviront qu'à lui donner une force et une vigueur nouvelles sur les points qu'il a commencé de proclamer et de soutenir contre vents et marées. Ils savent fort bien cela même ceux qui se trouvent placés dans des sphères différentes de celles dont nous parlons ici. Les passions elles-mêmes se convertissent alors en secours efficaces pour l'homme tenace et résolu dans ses entreprises, et il n'est point défendu de faire servir les passions à cette noble fin, et d'employer des moyens appropriés à la véritable morale du christianisme. Le point d'honneur, la dignité personnelle, la satisfaction d'avoir vaincu, tout cela se change en stimulants pour le devoir, en vue d'aider à son accomplissement, une fois qu'on a commencé de les mettre à son service.

Persuadons-nous, en effet, en tout évènement et en toute occasion, que s'il y a une chose évidente, c'est qu'en définitive le rôle le plus facile et le plus fécond en résultats positifs, c'est celui de l'homme digne et conséquent, et non celui de l'homme faible, inconstant et en tout esclave de la crainte et du misérable *qu'en dira-t-on.*

XVIII

Du neuvième caractère de la foi du chrétien : elle doit être affectueuse.

Notre foi doit avoir une autre qualité que nous ne pouvons oublier dans l'examen que nous nous proposons de faire des principales qualités qui doivent l'orner. Elle doit être affectueuse. Nous entendons par là l'affection tendre du cœur dont nous devons accompagner notre croyance et les actes qui s'y rapportent. Il s'agit de l'affection du cœur qui, dans le langage de la spiritualité, se nomme la *piété*.

On a coutume de regarder comme propre aux femmes la piété, qui leur convient parfaitement comme un ornement de leur sexe. Mais on prétend qu'elle ne convient pas également aux hommes et n'est pas de mise avec la barbe et le costume de l'homme. C'est là un raisonnement que tiennent non seulement les impies déclarés, mais encore un grand nombre de ceux qui s'offenseraient avec raison si on les taxait d'impiété. Tels sont ceux que, dans le langage ascétique, on nomme mondains, et qui, tout en conservant ce qu'il y a de substantiel dans la foi, n'éprouvent néanmoins que du dégoût et du mépris pour ce

parfum très délicat de cette foi qui s'appelle la piété. Ce sont eux que nous entendons le plus fréquemment soutenir cette grossière insanité qu'il est bon de croire et noble de professer résolument la vraie foi, mais que c'est autre chose de montrer cette foi en public avec tels ou tels actes de dévotion extérieure ; que cela n'est point nécessaire et qu'on ne saurait l'exiger d'un homme de ce siècle. C'est une erreur très accréditée et pourtant fort pernicieuse, et en vertu de laquelle une foule de chrétiens, particulièrement dans les rangs de la jeunesse, fuient avec horreur la vie pieuse, se tenant pour très satisfaits de passer pour des hommes de conviction calme, aussi éloignés de l'insolence libre-penseuse que de la pusillanimité et de la sévérité de ce qu'ils appellent les tartufferies des dévots.

Et cependant, il est certain et incontestable qu'il n'y a pas une foi véritable, solide et intérieure, sans cette affection profonde et cordiale pour cette foi, affection qui se traduit immédiatement dans les actes extérieurs de vie de piété. Même dans les choses humaines, il n'est pas libre à l'homme d'avoir une conviction ferme sur un point, sans que cette conviction soit accompagnée, comme de ses conséquences immédiates, de résolutions fermes de la volonté, et d'actes extérieurs et répétés par lesquels elle se mani-

feste. Personne n'est bien pénétré d'une idée qu'il croit juste, noble et élevée, sans se passionner pour elle, sans éprouver de l'aversion et de l'antipathie pour ce qui tend à la discréditer, et sans louer avec ardeur et transport ce qui tend à la favoriser. Ainsi l'école philosophique ou artistique a ses partisans acharnés comme les partis politiques et les utopies sociales. Et à celui qui prétendrait professer les idées de telle école ou de tel parti sans montrer son intérêt et l'affection de son cœur à l'aide des sentiments dont nous avons parlé plus haut, on répondrait avec raison qu'il est simplement hypocrite à l'endroit des convictions qu'il affecte de professer, et on ne ferait aucun cas de lui pas plus du côté de ses amis que de celui de ses ennemis. En appliquant maintenant cette observation à la vie de foi, il en résulte qu'elle y trouve sa justification la plus manifeste. L'objet de la foi religieuse est plus haut et plus noble, et il pénètre plus avant dans l'âme, lorsqu'il est véritable, que toute conviction humaine, aussi élevée et noble qu'on la suppose. Par conséquent, avoir la foi sans l'aimer, ou l'avoir et l'aimer sans que cet amour se montre à chaque instant au dehors, serait chose aussi extraordinaire et aussi rare que de voir un feu brûler sans répandre de chaleur ou un flambeau allumé sans jeter la plus petite clarté. Croire et entendre avec

indifférence le blasphème ou le sarcasme contre ce que l'on croit; croire et prendre avec une égale sérénité le livre ou la brochure qui attaque ou ridiculise la foi avec une rage infernale ; croire et n'éprouver pendant les fêtes qui sont un mémorial annuel de ce que l'on croit, aucun sentiment de joie intérieure, de ferveur et d'enthousiasme; croire et n'ouvrir jamais la bouche pour adresser une prière ou une louange à Dieu, à la Sainte Vierge ou aux Saints à qui l'on croit; croire et ne pas aimer le temple chrétien plus qu'aucun autre édifice plus ou moins artistique et somptueux de sa localité ; croire enfin, comme prétend croire la multitude qui affecte en religion la froideur systématique ou un respect de pure convention, qu'on ne comprendrait dans aucune autre branche de l'activité humaine; croire de la sorte ce n'est assurément pas croire comme le font les femmes dévotes ; mais ce n'est pas davantage croire, comme l'ont fait, dans tous les siècles, les hommes un peu sérieux.

Nous éprouvons un sourire de pitié à la vue de cette foi qui ne veut paraître ni extérieure ni pieuse, afin de ne pas paraître faible, féminine et fanatique. Nous rions de cette foi qui est en guerre avec le livre de prières, avec les sacrements, les confréries et les pratiques extérieures du culte catholique. Nous nous rions de cette race si ex-

traordinaire et si originale de croyants si peu semblables aux vrais chrétiens de tous les siècles, et qui ne diffèrent en rien de ceux qui ne le sont aucunement. Rarement on voit séparé dans l'homme ce que son jugement accepte pleinement et ce que sa volonté aime sincèrement; et en religion ce divorce est encore plus rare entre la pensée et l'affection. Le cœur et la tête sont à l'égard l'un de l'autre comme le balancier et les rouages d'une horloge. Il n'est pas possible de les faire marcher en sens inverse l'un de l'autre. S'il y a de l'ardeur dans l'adhésion de l'esprit, il ne peut y avoir d'indifférence dans les sentiments du cœur, ces deux facultés de l'âme humaine étant unies et se compénétrant comme elles le font. Il est plus facile d'aimer passionnément et par pur caprice et illusion ce que le jugement ne peut raisonnablement admettre, que d'empêcher le cœur de s'attacher, lorsque le jugement a donné sa ferme et complète adhésion. Aussi bien, la foi véritable et la véritable piété sont inséparables et se complètent mutuellement dans le vrai catholique.

XIX

Que la piété et la dévotion sont des vertus essentiellement viriles et celles qui rehaussent le plus et le mieux le caractère du chrétien.

La foi amoureusement sentie et pratiquée ne dépare point le caractère du chrétien, quelles que soient sa taille et ses lumières ; et la piété n'est point une de ces vertus que l'on doive regarder comme le patrimoine exclusif du sexe faible. Tel est le point que nous avons démontré dans le précédent paragraphe, sans dépasser, nous semble-t-il, les bornes d'une sobre brièveté. Nous avons à prouver maintenant que non seulement la piété et la dévotion ne rabaissent pas l'homme, mais, au contraire, qu'elles le rehaussent et l'ennoblissent, et que l'homme se montre d'autant plus brave et courageux qu'il sait à propos manifester publiquement et franchement ces sentiments. Nous allons développer cette pensée pour ceux de nos amis qui ne la comprendraient pas avec ce seul énoncé.

Ceux qui sont assez généreux pour ne pas abandonner exclusivement aux femmes les pratiques de la piété, pratiques qui sont l'expression de la vie intérieure de la foi, ont coutume cepen-

dant, lorsqu'il s'agit de les attribuer aux hommes, d'en faire le partage de cette portion qu'ils supposent plus en harmonie de condition avec cette autre moitié du genre humain. C'est ainsi qu'en premier lieu, ils accordent volontiers que les vieillards soient pieux. Que peut-il tomber de meilleur entre les mains d'un vieillard que les grains d'un rosaire ? On étendrait peut-être cette concession jusqu'aux classes simples et moins lettrées qui habitent les champs et les bourgades. Il est certain d'ailleurs que la population laborieuse des campagnes se montre, par ses habitudes simples et patriarcales, plus accessible aux pratiques de la dévotion que celle des grands centres et des cités populeuses. Après ceux-là viennent les enfants qui, avant d'être émancipés de la tutelle de leurs mères, partagent, nul ne saurait s'en étonner, leurs goûts et leurs affections. Nous croyons toutefois que le bon sens peut aller plus loin, et que, même à titre de question purement esthétique, cette dernière l'emportant sur la logique auprès de certains savants, nous croyons, dis-je, que la piété est en honneur auprès d'un nombre d'hommes beaucoup plus considérable que nos lecteurs ne veulent bien nous l'accorder.

Examinons ce point. Le type le plus viril et, pour ainsi parler, le plus masculin parmi ceux de notre sexe, c'est le type militaire. Nous parlons

du vrai militaire, qu'on l'entende bien, du militaire sérieux, observateur rigide de ses devoirs, fidèle à son drapeau et fier de son uniforme, sobre, honnête, modèle de ses camarades. Qu'on nous dise s'il y a dans une autre classe un type auquel convienne mieux la ferveur et la piété, que celui-ci, auquel ces pratiques paraissent pourtant si étrangères.

Les plus indifférents sont émerveillés, les plus railleurs sont réduits au silence, les plus sceptiques sont profondément touchés, à la vue d'un soldat en prière, prosterné silencieusement devant le tabernacle, portant le scapulaire sous son uniforme. Personne ne tourne en dérision un tel homme ; son attitude impose à tous le respect. Et si cet homme n'est pas un simple soldat, si c'est un officier, un général, et si on le voit accompagnant gravement le saint viatique, ou communiant fréquemment, confondu dans la foule des fidèles, assis au pied de la chaire d'où on prêche les exercices spirituels, combien cet homme ne grandira-t-il pas dans l'estime publique ? Comme on voit resplendir sur sa noble figure le cachet de piété que lui donne la pratique de la religion ! Y aura-t-il quelqu'un qui ose soutenir qu'il a perdu de sa taille pour s'être mis à genoux, ou que sa personne a moins de noblesse et de majesté sur les dalles du temple que quand il paraît monté sur

son coursier, à la tête de ses bataillons dans une splendide revue, ou qu'il le lance au plus fort de la bataille sur les lignes ennemies?

Nous avons cité cet exemple, parce qu'il offre, dans son contraste le plus frappant, la vie de piété unie à la vie du monde. Si nous cherchions, nous trouverions dans la société cent types parmi ceux qui paraissent les plus opposés à la dévotion, et nous ferions exactement la même observation. Le grave magistrat, le jurisconsulte célèbre, le médecin éminent, l'artiste et le poète de renom, le riche négociant, le chef de vastes ateliers, l'alerte commissionnaire ou le caissier intègre, ne sont certes pas moins dignes que leurs pareils, quand ils montrent au public leur foi chrétienne, et qu'ils la pratiquent ostensiblement et courageusement. Nos associations propagandistes ont réussi, grâce à Dieu, à vulgariser aujourd'hui ce type dans les Jubilés, les retraites, les pèlerinages et autres actes de piété publique et populaire, pour que nous puissions consacrer un moment à les examiner.

Qui osera dire qu'ils valent moins, même au point de vue de la supériorité purement sociale, que ceux qui vivent sans Dieu, ou mieux avec autant de dieux et de demi-dieux, que l'exige à toute heure la mode capricieuse, l'inepte respect humain ou le caprice personnel? Qui osera dire que

l'un des nôtres vaut moins que l'un de ceux-ci sur une estrade ou dans une réunion ? L'opinion publique elle-même a coutume d'avoir des moments lucides durant lesquels elle nous rend justice en particulier, et elle rend cette justice à la noble et courageuse piété chrétienne. L'illustre comte de Mun en prenant part, le rosaire à la main, aux processions du dernier Jubilé universel, et le célèbre Pasteur en accompagnant à côté des paysans de sa paroisse les processions des Rogations pour les fruits de la terre, nous offrent deux beaux exemples pratiques dont l'Europe entière a récemment été témoin, et qui n'ont fait que grandir la taille morale de ces deux vaillants athlètes de la propagande religieuse et scientifique chez une nation voisine.

XX

Des principaux ennemis de la foi chez le chrétien de notre temps, et du premier de ces ennemis qui est la corruption des mœurs.

Par ce qui a été dit dans les paragraphes précédents, nos lecteurs auront pu comprendre quelle est l'essence de la vertu théologale de la foi, quelle est sa nécessité, son excellence, son prix

infini ; autant de circonstances qui en font, par là même, l'objet privilégié des attaques de l'ennemi commun de nos âmes, en sorte qu'aujourd'hui surtout, cette vertu est la plus exposée au danger de tentations continuelles, et celle qui, par malheur, succombe plus facilement et plus souvent à ces tentations. Il n'y a pas, en effet, à notre époque, un chrétien qui ne soit tenté dans sa foi, étant donné qu'il est continuellement en butte aux attaques de tout ce qui l'entoure : personnes, idées, institutions, lois et coutumes. Le monde actuel, saturé d'incrédulité et d'indifférence, est, dans la plupart de ses manifestations, en lutte presque continuelle avec la foi et la docilité du chrétien, obligé nécessairement, d'ailleurs, de vivre dans un milieu et dans une atmosphère très peu favorables à la profession de sa croyance. Il lui convient donc, aujourd'hui plus que jamais, d'être sur ce point circonspect, prudent et réservé, à l'instar d'un voyageur qui, possédant un riche trésor, aurait à traverser des régions infestées d'ennemis astucieux et hardis, apostés pour le détrousser. Il n'est donc pas étonnant que l'on voie aujourd'hui un nombre d'autant plus grand de victimes, que ces dernières apprécient moins le riche trésor qu'elles perdent. Parlons donc un peu, dans cette dernière partie de notre travail, des ennemis que la foi du

chrétien rencontre le plus communément, et des moyens les plus propres à la protéger et à la conserver.

La corruption des mœurs est incontestablement le premier et le principal ennemi de la foi chrétienne, et spécialement en ce qui touche à l'avarice et à la luxure. L'édifice des croyances s'ébranle et croule tôt ou tard, lorsque l'égoût immonde des passions mauvaises ne cesse d'attaquer et de saper ses fondements. Le cœur dépravé par ces passions commence par désirer qu'il s'élève des doutes sur ce que propose la foi touchant l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, le jugement futur, l'éternité des peines, etc. Et en même temps que naît ce mauvais désir, on se met à chercher des arguments ou des prétextes qui rendent au moins la vérité incertaine, et une fois que l'intelligence est entrée sur ce terrain, elle se persuade très facilement que les preuves ou les témoignages sur lesquels s'appuient les dogmes sont sans valeur aucune. On tient alors la question comme définitivement résolue et tranchée dans le sens qui flatte mieux et davantage l'appétit. D'où l'on conclut, sinon avec une exacte logique, au moins avec un esprit de grossière convenance, que tout ce qu'enseigne la religion est une comédie, que ses ministres ne sont que des imposteurs, qu'il n'y a pas de certitude plus grande que celle qui se rap-

porte aux joies du présent, et que tout le reste, bien que la fausseté n'en soit pas évidente, n'a pourtant pas une certitude complètement prouvée, et que, partant, ce qu'il y a de meilleur et de plus logique, c'est de se désintéresser de ces problèmes obscurs qui ne servent qu'à tourmenter la vie et à en attrister les heures les plus joyeuses.

C'est ainsi que se sont conduits et que se conduisent encore, depuis le temps où vivait l'Ecclésiaste, la totalité ou au moins la plus grande partie des incrédules et des libres-penseurs. Le libertinage intellectuel paraît être l'origine du libertinage moral, alors qu'ordinairement il n'en est que la conséquence. On croit communément tout ce qu'on n'a pas intérêt à croire faux. Lorsque les passions soulevées, qui avaient commencé par des insinuations, ont fini par exiger l'abdication de la croyance importune, l'intelligence cède devant cet assaut de passions basses et dégradantes qu'elle devait dominer. Et alors ce nouvel et ignoble tyran dicte un nouveau symbole de vérités qui s'adapte aux vils caprices de ses esclaves ou du moins ne les contredit pas. Les cœurs purs voient facilement Dieu partout, trouvent sa foi fort juste et mettent leurs délices à se soumettre à son auguste domination ; mais les cœurs vicieux repoussent tout cela avec

horreur, comme l'œil malade fuit désespérément la lumière qui le frappe et le blesse.

Nous avons cité parmi les passions qui corrompent le plus efficacement dans le chrétien la vertu de foi, l'avarice et la luxure.

La première endurcit l'âme pour l'empêcher de concevoir un objet d'amour et de culte supérieur à l'or et à l'argent dans lesquels elle a placé son idéal. Il n'y a et il ne peut y avoir pour l'avare d'autre dieu que celui-là. C'est pour cela que saint Paul appelle l'avarice une *idolâtrie*, et une idolâtrie qui entraîne avec elle toute la honte de l'abominable culte rendu à Satan. On peut noter à ce propos combien de fois, depuis Judas, il est arrivé que l'apostasie de la foi a été due à l'influence de l'argent ou de l'amélioration de la position sociale, ce qui revient au même.

Quant à la seconde passion, la luxure, son effet est encore plus palpable. Si l'avarice endurcit et métallise le cœur, la luxure l'amollit, l'affaiblit, le rend efféminé, inconstant et léger, comme les vains objets et les plaisirs dont il se repaît. Et comme l'acte de croire est toujours un acte de vigueur et d'énergie, il s'harmonise très mal, par là même, avec la faiblesse et l'inconstance habituelles chez le malheureux esclave de la concupiscence charnelle. On peut ajouter que c'est là, de toutes les passions de l'homme, la

plus vile et la plus abjecte; celle qui le rapproche le plus de l'animal sans raison. Elle est, partant, celle qui, dans ses désordres, l'abrutit davantage. Il suit de là que c'est la passion qui trouble et obscurcit le plus les puissances supérieures de l'âme, en détruisant en quelque sorte l'équilibre entre l'esprit et la chair, de telle sorte que celle-ci domine et l'emporte absolument sur celui-là. L'homme impudique n'est donc pas une âme servie par des organes corporels, comme un philosophe a défini l'être humain; mais, par son abjection, il en vient plutôt à être un corps grossier qui traîne une âme malheureuse, devenue l'esclave soumise de tous ses caprices. Il se rend coupable, en quelque sorte, envers son âme, de cette cruauté que les anciens tyrans commettaient envers leurs plus nobles prisonniers de guerre, lorsqu'ils leur arrachaient les yeux et les condamnaient à une perpétuelle cécité.

XXI

D'un autre danger très grave pour la foi du catholique de nos jours, à savoir, la fréquentation et l'amitié des personnes sans foi.

Il est un autre danger, non moins grave que le précédent, auquel se voit exposée aujourd'hui la

foi d'un grand nombre de catholiques auxquels il la fait perdre ou tout au moins chez lesquels il la diminue ou l'affaiblit considérablement. Telle est souvent la fréquentation de personnes sans foi, ou indifférentes, ou manifestement hostiles à notre sainte religion.

Ce danger est devenu si commun et si général dans notre siècle, que, très souvent, les plus avisés eux-mêmes, s'ils n'y succombent pas tout de suite en raison de leur réelle supériorité, ne laissent pas cependant d'en ressentir un très grand préjudice. Des idées exagérées de tolérance et de respect mutuel nous portent continuellement à nouer des relations et même à nous lier d'amitié avec des personnes qui ne peuvent moins faire que d'exercer sur nos convictions personnelles une influence néfaste. Et lorsque nous parlons des relations, il est clair que nous n'avons pas en vue celles qu'impose la nécessité, que le devoir justifie, ou au moins qu'autorise une raison plus ou moins plausible. Dans ces cas, nous pouvons dire que la contagion portera avec elle son préservatif le plus efficace, c'est-à-dire la droite et pure intention, que la grâce divine ne manquera pas de seconder et de favoriser par toute sorte de secours opportuns. Nous parlons ici principalement des relations et des rapports que nous entretenons par pur plaisir ou par je ne sais

quelle condescendance pour l'esprit du siècle, ou, ce qui serait pire encore, par une sotte affectation de désœuvrement. Pour tous ces motifs, il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer un grand nombre de catholiques qui semblent ne trouver nulle part autant de plaisir et de satisfaction que parmi les ennemis du catholicisme.

Or, il est permis d'affirmer que de tels croyants exposent à un très grave danger leur foi, ou au moins l'intégrité et la conservation de cette foi. Partant, il n'y a rien d'étonnant qu'à la fin ils en arrivent à n'être plus que de parfaits incrédules. La logique descendante qui les fait tomber, par les œuvres et les inspirations de tels amis, des sommets lumineux de la foi dans les basses et ténébreuses régions de l'indifférence ou de la négation absolue, est la suivante :

On commence par souffrir patiemment l'ami incrédule, malgré son incrédulité et en raison de ses autres qualités aimables, de la sympathie qu'il inspire, de sa générosité, de son honnêteté relative, etc. Jusque-là, la chose paraît fort naturelle ; on cherche et on aime l'ami, en déplorant intérieurement son manque de religion. Peut-être même se fait-on parfois l'illusion qu'à force de fréquenter cet ami on pourra le faire rentrer dans une meilleure voie. Insensiblement, les rapports fréquents diminuent l'horreur naturelle qu'on

éprouvait d'abord à la vue de certains traits de l'impiété plus ou moins facétieuse ou spirituelle de l'ami en question. Alors on n'a besoin d'aucun effort pour aimer l'ami, malgré son opposition notoire avec nos idées et nos sentiments. On l'aime sans éprouver aucune peine à son endroit ; et on commence par regarder comme une chose fort naturelle et légitime que chacun pense et vive dans le monde comme il lui plaît, sans que personne ait le droit de s'ériger en juge et beaucoup moins en censeur des opinions des autres. C'est ainsi et pas autrement qu'on commence à juger les diverses manières de penser, d'agir en matière de religion. « Jusque-là, dit-on, la question est simplement d'urbanité et de courtoisie et même, si on y regarde de près, de charité chrétienne ». Quand on en est arrivé à ce point, la prévention et la répugnance que l'on éprouvait autrefois pour l'erreur et ses adeptes, sont regardées comme le partage exclusif des amis *exagérés* de la vérité, dans lesquels revivent avec leur austérité et leurs procédés rigides, le fanatisme, l'intolérance, le rigorisme janséniste, le défaut de toute force d'attraction, l'oubli des convenances sociales. Il est inévitable de faire quelques pas de plus sur cette pente fatale ; on les fait et on arrive ainsi très souvent jusqu'au fond de l'abîme. Telle est la marche des choses. Ce catholique, qui n'éprouve

plus d'horreur pour les idées anticatholiques, cesse bien vite d'éprouver le désir de lutter contre elles et en vient à souhaiter de vivre avec elles en pleine paix. De là à la transaction et aux accommodements avec toutes les idées qui, parce qu'elles sont douteuses ou imparfaitement définies à son point de vue, lui paraissent abandonnées à la libre appréciation du bon catholique, sans lui faire pour cela perdre ce titre, il n'y a qu'un pas. Ainsi le voit-on, sous prétexte que tel ou tel point n'est ni un dogme ni un précepte formel, sympathiser avec le courant d'idées le plus opposé à la docilité, à la soumission du jugement, au respect et à l'obéissance envers la sainte Eglise. Il se vante d'ailleurs de conserver entière son adhésion aux vérités du Symbole et aux préceptes du Décalogue. Pour tout le reste, qu'on le remarque bien, il juge, parle, tranche, plaisante et rit comme un véritable libre-penseur. C'est ainsi que nous voyons notre catholique, autrefois si fervent, s'en tenir maintenant à la plus élémentaire profession de foi et au plus petit nombre possible de pratiques chrétiennes. Il ne lui reste plus qu'à descendre le dernier degré de cette échelle fatale pour arriver à l'apostasie formelle et absolue. Il lui suffira, pour en arriver là, de la moindre impulsion, d'un argument sans valeur auquel peut-être il n'a pas su opposer immédiatement une solution satisfaisante,

d'un mauvais exemple donné malencontreusement à celui qu'on devait édifier, d'une passion comme celles dont nous parlions dans le paragraphe précédent, qui achève d'aveugler l'âme ; et, sans qu'il soit nécessaire de recourir à tout cela, il suffira de l'abandon même de Dieu, qui n'a pas coutume d'assister de sa grâce spéciale ceux qui, librement, de propos délibéré et par caprice, s'exposent à une tentation grave et au danger prochain de perdre la foi.

Ami lecteur, peut-être avez-vous vu de vos yeux la douloureuse réalité de cette histoire si souvent renouvelée, dont je viens d'esquisser les traits principaux. Peut-être l'avez-vous près de vous et la déplorez-vous dans votre propre famille. Peut-être en avez-vous fait l'expérience en vous-même. S'il en est ainsi, j'en appelle à votre témoignage, afin que vous me disiez si tout cela n'est pas la pure vérité, et si ce n'est pas de la sorte que se pervertissent aujourd'hui la plus grande partie des jeunes gens élevés peut-être très chrétiennement au foyer et dans nos collèges.

On commence par être tolérant, ensuite on est condescendant, et enfin on accorde tout et on se rend à discrétion. Nos casinos, nos centres de plaisirs, et une grande partie de ce qu'on appelle la vie de société, sont le théâtre continuel de ces

apostasies lentes et insensibles. On dirait qu'on a oublié complètement ces vieux refrains, nés du bon sens et de l'expérience consommée de nos aïeux : « Il faut regarder non avec qui tu nais, mais avec qui tu vis ». « Marchez avec les bons, et vous serez bon ». « Celui qui fréquente les loups apprend à hurler ». La parole de nos saints Livres, plus sage et plus profonde que tous ces refrains, devrait faire une impression plus forte encore : « Celui qui aime le danger y périra ».

XXII

Les mauvaises lectures constituent un autre danger continuel pour la foi du catholique de nos jours.

Un des autres dangers qui attaquent et minent continuellement la foi chrétienne dans le cœur du croyant ce sont les mauvaises lectures. Il n'y a point tant lieu de s'étonner que l'enfer et les loges, qui sont ses succursales, se soient appliqués ainsi à répandre partout ce poison mortel. Ce que nous appelons la révolution n'aurait pas pu se faire, si elle n'avait été préparée, organisée et exécutée par les mauvais journaux et les mau-

vais livres, beaucoup plus que par les armes matérielles. Et cette même révolution, déjà accomplie, n'aurait produit aucun résultat, si elle ne comptait incessamment sur ce puissant auxiliaire. Bien plus, la révolution pourrait céder facilement toutes ses autres conquêtes sociales et conserver ses positions, pourvu qu'elle ne cédât pas sur ce point. Elle pourrait au contraire regarder toutes ses autres conquêtes comme complètement inutiles, si elle venait à perdre celle-ci. Pour ce motif, le dogme maçonnique fondamental est ce qu'on appelle la libre manifestation de la pensée, ou la liberté absolue de la presse, ou, ce qui est la même chose, l'assaut livré à toutes les croyances à l'aide de cette infernale machine de guerre.

Et néanmoins, un grand nombre de catholiques, voyez où en sont les choses! sont moins scrupuleux sur ce point que sur celui des amitiés coupables dont nous parlions dans le paragraphe précédent. Qui se préoccupe aujourd'hui d'un écrit, surtout s'il ne se montre pas sous le format du livre, mais seulement sous les dehors d'un feuilleton ou d'un journal? Et surtout, quel est celui, quelque faible que soit sa portée intellectuelle, qui ne se croie plus savant que tel livre, feuilleton ou journal, pour le juger et lui emprunter ce qui paraît le meilleur et porter une appréciation formelle sur tout

ce qu'il dit ou omet de dire ? Et ainsi, armés de cette puérile vanité et de cette sotte présomption personnelle, qui est la note caractéristique de la plupart des gens de ce siècle, il en est peu, même parmi ceux qui se croient bons, qui tiennent pour dangereux de mettre la main à la coupe empoisonnée, plus ou moins dorée, qui leur est offerte, et de la porter à leurs lèvres en disant avec une simplicité naïve : « Enfin, je sais ce qui en est ; cela ne me fera aucun mal ; je prends dans ce que je lis ce que je veux et rien de plus ».

C'est là précisément votre crime, et c'est là ce qui vous fait courir le plus grand danger, catholique insensé, de quelque science et de quelques talents qu'il vous plaise de vous prévaloir. Précisément ces livres et ces journaux s'écrivent avec une ruse diabolique pour faire tomber dans leurs pièges les imprudents comme vous et vos pareils. Précisément cette jactance de supériorité, cette absence de défiance de vous-même, sont les dispositions les plus convenables que désire trouver en vous l'écrivain pervers, afin de s'emparer de votre âme et de vous ravir son plus précieux trésor.

C'est ce que nous voyons, en effet, tous les jours, et nous sommes affligé de constater qu'il y ait si peu d'hommes qui cherchent à comprendre,

dans toute son étendue, la gravité du mal. Les mauvais écrits se présentent rarement sous le le nom avoué qu'ils méritent, comme il n'y a pas de voleur qui, en ouvrant notre porte et en forçant notre serrure, ait le courage de nous dire: « Ouvrez sans retard, je suis un voleur ». Il en va tout autrement, et comme le voleur a l'habitude de se cacher sous les dehors d'un ami, d'un voyageur, d'un mendiant, parfois même d'un employé de la police ou d'un fonctionnaire respectable revêtu de l'autorité publique, ainsi cet autre larron domestique se présente à nous sous les dehors d'un style élégant, ou avec la grave majesté d'un système philosophique, ou avec la recommandation et les insignes d'un document légal, parfois même avec la sérénité empreinte de componction et de mysticisme du zèle religieux. Mais il n'y a là que des masques trompeurs et des moyens habiles par lesquels le rusé voleur ne tente qu'une chose, se faire ouvrir candidement la porte. Une fois entré, il sait ce qu'il a à faire.

Nous disons qu'il ouvre la porte, le chrétien qui se permet d'entamer une discussion oiseuse sur quelqu'une des vérités de sa foi ou ayan trait à cette foi. Le diable est grand partisan de la discussion, et il se contente de proposer à ceux qu'il veut séduire d'accepter avec lui une libre discussion. C'est ainsi qu'il se présenta auprès de

nos premiers parents dans le paradis terrestre, en les invitant uniquement à discuter un précepte qu'ils auraient dû regarder comme indiscutable. Ève ayant admis la discussion du précepte, la chute devint inévitable par la violation de ce précepte ; car, en vérité, la loi était violée, dès qu'elle était mise en discussion. Ainsi, dans le cas présent, lorsque nous prenons et lisons un livre ou un journal dans lequel on attaque plus ou moins ouvertement notre croyance, nous ne faisons au fond autre chose qu'admettre sur cette croyance la discussion à laquelle ce livre ou ce journal nous invite. Donc, en toute rigueur de logique, si nous agissons de la sorte, non par devoir mais par plaisir, nous avons déjà commencé à mettre en question notre foi, ou ce qui est la même chose, à la renier par le fait même que nous nous mettons à la discuter avec cet ennemi muet mais insidieux qui a calculé tous ses arguments, afin de nous surprendre et de nous séduire.

Et, par malheur, cet ennemi arrive presque toujours à ce résultat au moyen de procédés semblables à ceux que nous avons signalés en parlant des mauvaises compagnies. Il commence par attirer par a beauté de son langage ; il entraîne par la force apparente de sa logique ; il enlève par l'énergie et l'élévation de son style ; et il s'en va ainsi répandant dans notre esprit un certain dégoût pour les

enseignements arides de la foi, qu'il représente néanmoins comme excellents et véritables, mais comme offrant peu d'attraits à l'imagination et au sentiment. De là à l'admiration de certaines théories rationalistes il n'y a qu'un pas.

Et lorsque ce pas a été franchi, le lecteur imprudent ne conserve presque plus rien de son antique et naïve foi surnaturelle et chrétienne. Il n'aime et n'apprécie désormais que les arguments par lesquels il prétend, se plaçant à un point de vue purement humain et rationnel, appuyer et exalter notre sainte religion. Les raisons de culture intellectuelle, de progrès, de civilisation, de bien-être social, de développement artistique et scientifique, sont tout pour ce théologien dévoyé. La gloire de Dieu, le ciel et l'enfer, le salut des âmes, le règne du Christ, ne sont pour lui que vieilleries surannées et de mauvais goût, bonnes seulement pour les prédicateurs ordinaires et les dévots de la classe la plus vulgaire.

Lorsque le mal en est arrivé à ce point, que reste-t-il au catholique en question, si ce n'est son nom et son baptême ? Que lui manque-t-il pour arriver à la complète incrédulité rationaliste, autre chose que la profession manifeste et hardie de cette impiété ?

Telle est la ruine lente et silencieuse qu'accomplissent dans le monde actuel les mauvaises lec-

tures. Le monde, on éprouve de l'horreur à le dire, n'est en grande partie chrétien qu'en apparence, tandis que dans la réalité, il est rationaliste et apostat. Et qu'on le remarque bien, nous considérons uniquement comme mauvaises lectures, ainsi que nous l'avons déjà observé, celles qui paraissent telles aux consciences les plus larges. Il est clair qu'on doit ranger parmi les mauvaises lectures toutes celles qui ouvertement attaquent la foi et corrompent les mœurs. Toutefois il faut y ranger aussi toutes celles qui, indirectement et par des moyens détournés, blâment cette même foi et ne professent pas pour elle assez d'estime ; toutes celles qui, pour la rendre plus commode, la diminuent ou l'altèrent; toutes celles qui tendent à détruire dans le fidèle catholique la haine légitime et le saint frémissement d'indignation que l'on doit toujours éprouver pour l'hérésie et ses coryphées.

Telle est aujourd'hui l'arène dans laquelle la maçonnerie livre les plus sanglants combats à la foi et où elle remporte, à cause de nos péchés, ses plus désastreuses victoires.

XXIII

Du très grave danger que font actuellement courir à la foi les spectacles mondains.

Les spectacles mondains, non moins que les mauvaises lectures et les mauvaises compagnies, corrompent et finissent par ruiner aujourd'hui la foi dans un grand nombre de chrétiens. Assurément, nous pourrions dire simplement les spectables actuels, car, à parler franchement, où y a-t-il, à notre époque, des spectacles publics qui ne soient pas mauvais ? L'impiété féroce ou doucereuse s'est tellement emparée de cette partie de nos mœurs, que c'est à peine si l'on peut sur ce point faire des réserves ou admettre une distinction,

Nous faisons spécialement allusion au théâtre qui est aujourd'hui le plus répandu de tous les spectacles modernes et malheureusement le plus désastreux. On ne le trouve plus, comme autrefois, uniquement dans les grandes villes ou dans les cités populeuses. Cette peste existe jusque dans certaines petites localités les plus reculées et les plus obscures, qui manquent parfois d'école et d'éclairage. Et ces théâtres ne sont pas seulement fréquentés, comme autrefois, par les classes aisées ; le peuple y va en foule. On y voit également la

famille de l'ouvrier et du laboureur, la femme de l'artisan, avec son nourrisson sur ses bras ; on y voit des enfants qui ne sont peut-être pas allés encore à l'église. C'est donc non seulement une calamité, mais une calamité malheureusement universelle.

Et pourquoi disons-nous que c'est une calamité ? Pour le motif que nous avons indiqué plus haut, et sur lequel nous voulons appeler maintenant toute l'attention du lecteur. On a vu régner sur notre théâtre tantôt une impiété ouverte et impudente, tantôt une impiété doucereuse, sentimentale et hypocrite, mais également funeste aux saines croyances. Les spectacles dramatiques n'ont jamais été sans danger ; et même aux époques où le théâtre a pu en toute vérité être appelé orthodoxe sous le rapport doctrinal, il n'a pas laissé d'offrir de sérieux inconvénients aux yeux du moraliste sévère.

La liberté de certains raisonnements, la vivacité plastique de certaines situations scabreuses, les couleurs attrayantes sous lesquelles on poétise les faiblesses et les rêves de l'humanité, l'ont toujours rendu suspect au chrétien sérieux. Cependant, nos antiques auteurs dramatiques, même les moins réservés, respectaient constamment et inviolablement la sainte Eglise et ses dogmes, qui étaient toujours traités avec honneur, et parfois

merveilleusement exaltés sur la scène. Sur ce point, on doit beaucoup louer le théâtre espagnol jusqu'à la malheureuse époque présente qui commence à la fin du siècle dernier. Aujourd'hui, au contraire, c'est à peine si, par une sorte de miracle, il se publie une pièce dramatique où l'on ne prêche pas ouvertement l'impiété, ou dans laquelle l'impiété ne soit pas regardée comme chose naturelle et admise. On y affecte même parfois un certain décorum, un faux point d'honneur dans les mœurs et les sentiments, sans garder le même scrupule en ce qui touche aux doctrines. Et cette condition du drame moderne est devenue à tel point et si malheureusement familière à notre public, que certaines familles, chrétiennes et religieuses d'ailleurs, ne se mettent pas en garde contre ce danger. Il leur suffit que le sujet ne soit pas ouvertement obscène ; il leur importe peu qu'il soit d'ailleurs luthérien, libre-penseur, matérialiste ou athée. Qui, par exemple, se fait scrupule aujourd'hui de conduire ses fils ou ses filles à l'audition des Huguenots de Meyerbeer, bien que cette œuvre, avec toutes ses magnificences artistiques, ne soit qu'une apologie ouverte du Calvinisme ? Et de combien d'autres œuvres dramatiques et musicales ne pourrions-nous pas en dire autant ?

Il y a là cependant un grand danger pour la foi de l'auditeur ou du spectateur, plus encore

qu'en présence d'un mauvais livre ou d'un ami vicieux, parce qu'on y trouve réunis au plus haut degré la force de la persuasion et la puissance de l'émotion. Il n'y a pas de pages capables d'enflammer, ni de liaison capable de séduire comme les illusions théâtrales ayant à leur service la magie de la poésie, de la musique et des décorations. Rarement on verse des larmes et on est ému d'indignation devant une simple conversation ou une lecture, et pourtant de tels effets sont fréquents au théâtre. Que sera-ce donc de procurer au cœur, à l'imagination et aux nerfs de la jeunesse, toutes sortes de frémissements et d'émotions anticatholiques, comme celles qu'on leur offre habituellement sur notre scène? Et quels désastreux effets ne produira pas dans les intelligences ce poison continuel de l'émotion anticatholique, d'autant qu'il est très certain qu'à cet âge rien n'aboutit aussi sûrement à fausser et à pervertir les convictions que le sentimentalisme et l'imagination !

Conduisez donc, ô pères faibles à l'excès et qui voulez pourtant que vos enfants aiment et observent les prescriptions du catéchisme, conduisez-les, dis-je, à ces temples profanes où le monde, le démon et la chair se chargeront de leur expliquer un catéchisme fort différent de celui que vous leur enseignez à la maison. On

leur représentera les vœux religieux comme des chaînes tyranniques et odieuses; la robe de bure du religieux et de la religieuse sera considérée comme un costume ignominieux et ridicule; les lois de l'honneur conjugal comme des prescriptions surannées d'un autre âge; la hiérarchie ecclésiastique comme un foyer de corruption et d'ambitions inavouables; les plus belles pages de notre antique histoire comme un souvenir importun et exécrable. On émettra des doutes sur le libre arbitre, la vie future, la spiritualité de l'âme, le dogme de la Providence, l'autorité de l'Église, et on arrivera peut-être à l'horrible négation de toutes ces vérités.

On se permettra des railleries contre la piété, l'intégrité de la foi, la réserve et la modestie. Et parmi tout cela, et autour de tout cela, on respirera une atmosphère ou un milieu ambiant d'indifférence, de scepticisme, ou mieux une incrédulité de bon ton et de bonnes formes, et enfin on verra un public et des acteurs influant mutuellement les uns sur les autres et s'applaudissant mutuellement.

Je suis épouvanté, m'étant trouvé dans une occasion où le devoir m'a mis entre les mains une des pièces les *plus décentes* représentées aujourd'hui sur la scène, je suis épouvanté, dis-je, qu'il y ait quelqu'un qui ose représenter de telles choses au vif

devant des personnes chrétiennes que je vois assister chaque jour à la messe, se confesser et communier la veille ou le jour même de la représentation. L'idée du désordre intellectuel que cela suppose m'épouvante. Je suis effrayé à la pensée de ce que doivent éprouver ces cœurs, et des dangers auxquels ils sont exposés en présence de telles monstruosités ; et ma frayeur est beaucoup plus grande si l'on me dit candidement qu'on ne sent rien et qu'on ne court aucun danger en pareil cas. En effet, une telle insensibilité et cette fausse sécurité n'annoncent qu'une chose, ou que la foi chrétienne est complètement morte ou qu'elle est dans un état de complète léthargie. Quel est l'amour du fils qui ne sent rien quand il entend insulter et ridiculiser sa mère ? Quel est l'enthousiasme du vrai patriote qui peut entendre outrager sa patrie sans sentir son cœur bondir d'indignation ?

Telle est la condition déplorable à laquelle est réduite la foi d'un grand nombre de chrétiens par l'assistance habituelle aux spectacles contemporains.

XXIV

Principaux moyens que doit employer le bon chrétien pour mettre sa foi à l'abri de tout danger.

Pour ne pas donner de trop vastes proportions

à cet opuscule, qui est déjà assez étendu, nous omettrons ici une observation que nous pourrions faire concernant les dangers que fait courir à la foi du chrétien le monde actuel. Toutefois, tous ces dangers, si on les considère attentivement, peuvent se ramener aux quatre chefs que nous venons d'indiquer. Nous ne pouvons cependant terminer notre travail sans parler des moyens que doit mettre en pratique le catholique sincère, pour conserver et s'assurer la possession de ce précieux trésor, que tant d'ennemis conspirent à lui ravir. Il nous semble que telle est la conclusion naturelle et logique de ce petit traité populaire, auquel, plus qu'à tout autre, nous voudrions avoir su donner le caractère pratique et utile que nous souhaitons donner à tous nos travaux de propagande.

Aussi bien, ce qui semble, en premier lieu, plus propre à conserver et à assurer la foi dans nos cœurs, c'est de nous efforcer de la tenir constamment éloignée de ses ennemis naturels dont nous parlions dans les paragraphes précédents. Les premiers moyens que nous recommanderons seront donc une vie pure et honnête, la fréquentation habituelle des personnes chez qui se rencontre cette vertu, objet d'émulation et jamais de scandale, des lectures saines et orthodoxes qui, avant tout, nous instruisent et nous fournissent chaque

jour de nouvelles et solides armes de controverse pour lutter contre nous-mêmes, ainsi que nous avons souvent besoin de le faire, et enfin l'éloignement habituel des places publiques et des spectacles, où règne et commande en souverain l'esprit du siècle avec son atmosphère saturée de scepticisme et d'incrédulité.

Les anciens philosophes disaient que *les contraires se guérissent par les contraires*. Cet axiome, dicté par le bon sens, est ici le premier qu'il faille recommander. Il constitue une certaine hygiène morale en tout semblable à celle qui, à l'aide de prescriptions minutieuses et ennuyeuses, regarde la santé de nos corps. Est-ce que, pour conserver cette dernière, on ne verra pas un grand nombre d'hommes éviter certains vices et désordres contre lesquels la loi de la conscience seule eût été impuissante à les prévenir? Est-ce que nous ne nous éloignons pas, pour le même motif, du commerce de certaines personnes et de la fréquentation de certains lieux où nous pourrions trouver des germes de contagion ou d'infection? Si donc on regarde de telles précautions comme fort sages et prudentes parce qu'elles intéressent la santé du corps; si on les recommande d'une façon pressante et si on les observe souvent avec une exactitude scrupuleuse à l'excès, pourquoi semblerait-il ridicule à un chrétien d'en observer

de semblables pour la conservation de sa santé morale, dont la base essentielle et indispensable est la pureté et la force de la croyance surnaturelle ? Ne pas en juger de la sorte serait donner moins d'importance à ce qui touche à la vie supérieure de l'âme et à son éternité heureuse ou malheureuse, qu'aux dangers d'un catarrhe ou d'une phthisie pulmonaire.

Craignons moins ce qui ne peut affecter que les organes du corps et hâter d'un petit nombre d'années seulement son inévitable destruction, que les maladies de l'âme, qui se sent frappée et comme mortellement atteinte dans ses organes les plus essentiels, lorsqu'elle manque de l'air uniquement respirable pour elle, c'est-à-dire de la vérité révélée, ou quand on lui donne cet air indispensable vicié et corrompu par les miasmes impurs de l'hérésie, qui frappent d'une mort éternelle, alors qu'elle demandait à être vivifiée par des germes d'immortalité. Aussi bien, jamais nous ne serons trop scrupuleux, ni même, si l'on veut, trop craintifs sous ce rapport. Il est permis, il est même obligatoire de l'être en une affaire qui constitue une question de vie ou de mort, comme celle dont nous nous occupons présentement. Ceux qui naudissent sans cesse la prétendue intransigeance doctrinale du catholicisme et des bons catholiques ; ceux qui trouvent étrange que nous nous

montrions à ce point circonspects et jaloux à l'endroit de cette vertu qui doit être la vertu radicale et fondamentale de tout chrétien, pourront, s'ils le veulent, nous accuser d'être méticuleux à l'excès. Il y a lieu de l'être devant le spectacle de la décadence actuelle de la foi d'un grand nombre, décadence due sans doute, plus qu'à aucune autre cause, aux faux tempéraments de convenance par lesquels il a été en quelque sorte de mode d'atténuer la rigueur de cette hygiène dont nous avons parlé. Il y a là un cas extraordinaire et étonnant, à première vue ! Le citoyen de nos jours est molesté par mille et une tracasseries mesquines, qui dégénèrent parfois en impertinences, de la part d'une police arbitraire, sans aucun respect pour ce qui s'appelle l'inviolabilité du foyer et même pour les droits sacrés de l'individu, droits antérieurs et supérieurs, comme on dit, à toute législation. Le salut public est proclamé loi suprême, et ce principe semble autoriser le pouvoir social à recourir à toute sorte de vexations. Et le citoyen libre de notre époque doit se résigner à cette condition et accepter pour lui et pour les siens toutes ces vexations, depuis la vexation horrible et écœurante par laquelle on arrache le cadavre encore chaud du père ou du frère des bras d'un fils ou d'un frère, jusqu'à celle souverainement burlesque, de la fumigation dans une station de chemin de fer.

Dans l'ordre moral, qui est le plus digne d'estime, même aux yeux de la simple raison humaine, un tel procédé serait qualifié d'épouvantable brutalité et de despotisme inquisitorial. La liberté défend ici ses instincts grossiers : elle reconnaît ainsi que les intérêts de la vie animale l'emportent à ses yeux sur ceux de la vie supérieure qui la distingue de la brute. Il y aurait un très grave abus d'autorité à interdire aux corrupteurs publics de la foi l'exercice de leur droit funeste d'empoisonneurs des âmes. Il devrait pourtant sembler logique, si on leur reconnaît le droit d'empoisonner, qu'on me reconnaisse à moi le droit de n'être pas empoisonné par l'air que mes enfants et moi respirons. Par une autre conséquence logique, il découlerait de là la nécessité de prendre des mesures préventives et répressives contre les corrupteurs de la foi, comme celles qu'avaient prises dans leur législation toutes les anciennes nations chrétiennes. Néanmoins on préfère adopter sur ce point, même au prix d'une contradiction manifeste, le critère de la liberté absolue, sans laisser au citoyen actuel d'autre garantie de préservation que la défense individuelle de sa personne et de celle des siens, selon que Dieu lui inspirera de le faire.

Oh ! si le droit du citoyen moderne est si incontestable et repose sur un fondement si phi-

losophique, que toute personne puisse à son gré réussir dans la tâche infernale de corrompre les croyances qui sont le premier élément de la vie sociale, pourquoi ne regarde-t-on pas comme également indiscutable et appuyé sur un fondement philosophique pareillement solide, le droit d'empoisonner l'air, l'eau, le pain et les autres aliments, et de faire périr ainsi la moitié du genre humain victime de la contagion du choléra ou de la fièvre jaune ?

XXV

De l'exercice pratique et fréquent de l'acte de foi, qui est le meilleur moyen de la conserver et de la raviver.

La sainte vertu de la foi s'affermit et se fortifie dans l'âme, principalement et toujours, moyennant la grâce de Dieu, par un exercice constant et persévérant. Nous oserions presque dire que le chrétien n'a pas besoin d'autre chose pour posséder dans toute sa plénitude cette vie surnaturelle. De là vient que l'Église recommande si fortement et dans certaines occasions prescrit même le fréquent usage de l'acte de foi.

Nous prononçons très souvent ces mots : actes de foi ; peut-être récitons-nous très souvent la for-

mule matérielle de ces actes. Il peut se faire toutefois que nous ne pratiquions pas aussi souvent ce qui en constitue l'essence et le caractère formel. Faire un acte de foi ne signifie pas seulement prononcer des lèvres telle ou telle formule apprise de mémoire, dans laquelle nous disons que nous croyons fermement les vérités révélées par Dieu et enseignées par l'organe de la sainte Église. En cela on ne ferait que réciter l'acte de foi. Le mettre en pratique est autre chose ; et c'est précisément ce que l'Église ordonne, et ce qui obtient le résultat désiré. Pratiquer les actes de foi, c'est mettre en exercice l'acte interne de l'intelligence qui adhère aux vérités révélées, et de la volonté qui désire, se propose et se décide fermement à demeurer dans cette adhésion toute la vie. Pratiquer l'acte de foi, c'est se rendre compte à soi-même de cet acte. C'est là ce qui distingue ces actes que, sans pléonasme, nous pouvons appeler des actes actués, de ce que nous avons coutume d'appeler des actes indélibérés ou inconscients, tels que ceux que dicte ordinairement la routine, qui est le contraire de ce que nous entendons ici par *actuation*.

Cette philosophie n'est pas tellement profonde qu'elle ne puisse être entendue de tous nos lecteurs. Cependant nous allons la rendre encore plus accessible en l'appliquant aux cas pratiques.

Nous savons tous, grâce à Dieu, et tous nous

récitons l'oraison dominicale, vulgairement appelée le *Pater noster*. Il est certain cependant, ceci soit dit sans l'intention d'offenser personne, il est certain que très souvent nos lèvres prononcent les suaves demandes de cette prière, sans que notre intelligence et notre volonté en considèrent aucunement le sens. Cela provient de ce que nous ne nous actuons pas dans cette récitation, qui, partant, constitue un simple acte matériel des lèvres, et non *un acte actué* de l'esprit, comme doit l'être, autant que possible, toute prière. Réciter, par exemple, le *Pater noster* avec cette actuation de notre esprit sur chacune des pensées que renferme cette prière bénie, serait le moyen le plus fréquent et le plus facile de pratiquer le louable exercice de la foi. Il suffit pour cela de considérer que ces paroles exposent clairement le dogme de l'existence de Dieu, fondement de la religion ; le dogme de la Providence, ceux de la fin de l'homme, de la vie future, de la justice divine, du péché et de la rédemption, etc., etc. Tout cela est contenu dans ces paroles très courtes, mais qui offrent un vaste champ à des méditations infinies. Il est naturel, par conséquent, que nous fassions l'exercice constant et le plus utile de notre vie de foi, de réfléchir sur ces paroles au moins avec une attention ordinaire, lorsque nous les prononçons, dussions-nous,

pour cela, les prononcer moins souvent, d'autant qu'en les récitant ainsi moins souvent, l'intention gagnerait en vivacité.

Appliquons ce procédé à toutes les pratiques de la vie chrétienne qui, par un effet de la divine miséricorde, sont encore assez nombreuses parmi les fidèles de notre époque; et l'on verra aussitôt combien il est facile de vivre dans l'exercice de la foi, non seulement dans les cloîtres et les solitudes, mais encore au sein des mille distractions domestiques et au milieu même des embarras et de l'agitation des affaires publiques. C'est pour avoir agi de la sorte que sont devenus saints ceux qui ont obtenu la réputation de sainteté dans l'Église de Dieu, puisqu'il est écrit que « le juste vit de la foi ». C'est par cette même force que sont devenus des héros tous ceux qui, dans l'Église, se sont distingués dans les luttes les plus glorieuses contre leurs ennemis ; car ce n'est pas en vain que le texte sacré porte que « c'est par la foi que les saints ont triomphé des puissances du monde ». C'est d'elle que vient tout secours surnaturel contre les tentations que soutient la modeste mais glorieuse armée des simples fidèles. Ce n'est pas sans motif que l'Apôtre nous enseigne que le premier élément de résistance contre de tels ennemis, c'est la « constance et la force dans la foi ». Tout cela n'aurait aucun

sens, et ne serait que pure illusion, comme l'expérience se chargerait de le démontrer, s'il ne se rapportait pas uniquement à l'exercice de la foi, tel que nous l'avons proposé et recommandé ici, c'est-à-dire, à l'exercice pratique, vivant, actué, mais à cette autre manière d'avoir la foi que nous appelions simplement dans une autre occasion, ne pas perdre la foi, ou, ce qui est la même chose, n'être pas clairement et formellement apostat ou incrédule. Un tel exercice vivant et efficace de la foi est le plus actif et le plus puissant auxiliaire et stimulant de cette même foi. Chaque acte de foi fortifie et corrobore l'acte précédent, et, en même temps, dispose et prépare à des actes postérieurs plus courageux encore. Cet exercice identifie, en quelque sorte, avec notre vie naturelle et humaine elle-même, la vie surnaturelle et divine sur laquelle elle repose. Il est si lumineux pour l'intelligence qu'il semble réussir à lui communiquer une certaine intuition des vérités qu'il lui propose, indépendamment du mérite que nous acquérons par la soumission du jugement. Il est enfin si réconfortant pour la volonté, que celle-ci, sans grand effort, persévère dans cette docilité et cette soumission, et remporte le triomphe le plus difficile sur l'esprit le plus incrédule et le plus orgueilleux.

La grâce de Dieu opère ces merveilles dans

l'homme, relativement à la vertu de foi, par l'exercice constant et continuel de cette vertu. Tout cela nous semble d'une telle importance pratique qu'au lieu de nous résigner à mettre fin à notre travail, nous nous proposons au contraire d'entrer dans de nouveaux développements dans le paragraphe suivant qui sera le dernier du présent opuscule.

XXVI

Moyens les plus usuels et les plus faciles de pratiquer l'acte de foi. — Conclusion.

Toute la vie du chrétien devrait être, s'il était possible, un acte de foi continuel ; et plus la manière de vivre du fidèle croyant se rapproche de cet exercice habituel, plus sera puissante la sève spirituelle de son organisme, et plus, par là même, seront abondants les fruits de la vie éternelle qu'il produira de lui-même, avec le secours de la grâce de Dieu. Mais si cet exercice non interrompu, actuel et actué, de la sainte vertu de foi, n'est pas facile à la généralité des chrétiens, ils peuvent du moins s'y adonner fréquemment en y ramenant les puissances de l'âme un certain nombre de fois par jour, de la même ma-

nière que les forces du corps sont appelées plusieurs fois par jour à s'appliquer, tantôt au travail auquel condamne la profession particulière, tantôt à l'exercice que prescrit l'hygiène de la médecine.

Un tel exercice des puissances de l'âme, relativement à la vertu surnaturelle de la foi, peut se pratiquer de diverses manières. Nous n'en indiquerons ici que quelques-unes.

En premier lieu, il peut se pratiquer par l'offrande, le matin et le soir, des œuvres de la journée, et non seulement des œuvres que chacun de nous doit faire, mais des évènements, heureux ou malheureux, qui peuvent nous arriver. Une telle offrande, qu'elle regarde le jour qui commence et que nous avons devant nous, ou le jour qui vient de finir, est une reconnaissance explicite du dogme de la Providence, entre les mains de laquelle nous nous abandonnons, nous et tout ce qui nous appartient; et elle est en même temps qu'un acte de soumission à la souveraine autorité de Dieu, une protestation de filiale confiance en sa bonté.

L'usage de la méditation quotidienne est un des autres exercices de la foi les plus profitables, pour ne pas dire les plus indispensables, au bon chrétien. Celui qui se contente de pratiquer uniquement les œuvres extérieures de la religion, même avec toutes les conditions prescrites, ne

connaît, on peut le dire, que la surface, l'écorce de la foi. On en pénètre l'essence intime, on en savoure la douceur et la suavité, en faisant des réflexions sérieuses et attentives sur ses dogmes, ses fêtes, ses pratiques et ses cérémonies, en les méditant et les savourant lentement, en s'en nourrissant spirituellement, en les convertissant peu à peu en notre substance, à la manière de ce que produisent dans notre corps les aliments matériels que nous absorbons journellement. Ainsi l'homme surnaturel en vient-il à se faire comme une seconde nature, par laquelle il se dirige, se vivifie, s'anime et réussit à réaliser ainsi, par la vertu de cette seconde vie supérieure, cette parole aussi connue que profonde de l'Apôtre : « Je vis, ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi ».

Comment ne pas mentionner ici, à propos de la vérité qui nous occupe, l'usage fréquent et fervent des sacrements? Le Christ Notre-Seigneur les a institués afin, par leur moyen et tout particulièrement avec le secours de l'Eucharistie, de rendre intime le contact du fidèle avec sa divine personne, d'une manière directe, comme dans l'auguste mystère de nos autels, ou à l'aide de signes sensibles institués par Lui, comme dans les autres sacrements. Les uns et les autres sont des sources perpétuelles de grâces et, partant,

l'aliment le plus approprié à une vie de foi vigoureuse et robuste.

Nous ne pouvons omettre, après avoir parlé de l'auguste Sacrement de nos autels, la pratique très louable de la visite quotidienne au tabernacle solitaire dans lequel réside nuit et jour, esclave de son amour pour nous, Jésus Eucharistie. Nul chrétien ne devrait négliger cette visite journalière, que l'Église n'impose pas comme une obligation, peut-être parce qu'elle croit que, dans sa ferveur, tout véritable chrétien la regardera comme obligatoire. Toute autre dévotion, bien qu'elle s'adresse aux saints et aux saintes qui sont réellement vivants dans le ciel, n'a cependant dans nos temples et sur nos autels, d'autre stimulant que leurs images ou tout au plus leurs reliques froides et insensibles. Il n'en est point ainsi de Notre-Seigneur, que nous possédons, par un effet de sa grâce et pour notre consolation, vivant et palpitant dans nos sanctuaires, avec des yeux semblables aux nôtres pour nous contempler, avec des oreilles comme les nôtres pour nous entendre, avec un cœur comme le nôtre pour nous aimer jusqu'à désirer de s'entretenir avec nous. Où donc la foi peut-elle mieux s'aviver et rallumer sa flamme languissante que dans cet entretien, cette douce familiarité, cette divine compagnie?

Ce qu'on appelle l'exercice de la présence de Dieu n'est difficile ni à pratiquer ni à renouveler, en quelque lieu et en quelque occasion que l'on se trouve, aussi étrangers et opposés que paraissent les lieux et les occasions à cette œuvre de piété. Voir Dieu partout et trouver en toutes choses matière à le servir, voilà l'idéal de la perfection chrétienne, et partant, de la plus haute vie de foi. Il est bon de noter que, pour cet exercice, nous n'avons besoin d'aucun effort d'imagination ou purement représentatif. Il suffit de nous rappeler ce qu'enseignent de concert la religion et la philosophie sur ce point, à savoir que Dieu est partout, ou mieux que toutes choses sont en Dieu et pénétrées par son essence. Dieu est en effet le centre et l'atmosphère de tout, beaucoup plus que ne l'est pour nous l'air que nous respirons et pour les poissons les eaux de la mer. Penser donc habituellement à Dieu, et vivre habituellement dans la présence de Dieu, et, conséquemment, agir selon ce que nous savons être la volonté de Dieu, telle est la formule complète de cet exercice de la divine présence, si recommandé par tous les saints comme le plus propre à maintenir vivante dans nos cœurs la flamme de la foi.

Mais tout cela, dira quelqu'un, suppose déjà la foi dans le cœur ; en conséquence, vous faites un

cercle vicieux en donnant pour obtenir la foi des règles qui la supposent.

Cette observation serait fondée si nous nous proposions de prescrire ici des moyens ou des recettes pour obtenir la foi. ce qui n'a point été jusqu'ici notre but. Nous nous sommes, pour le moment, uniquement proposé d'indiquer les règles à suivre pour conserver et raviver la foi dans ceux qui heureusement la possèdent déjà. tels que sont, grâce à Dieu, tous nos lecteurs. Il est clair que nous faisons cette supposition. de la façon que les prescriptions dictées par l hygiène ou la médecine pour conserver la vie ou restaurer les forces supposent la vie dans le corps auquel on doit les appliquer, car il serait inutile de les prescrire pour des cadavres. Il arrive dans ce traitement spirituel un phénomène analogue à celui que présente le traitement corporel. On mange pour vivre, et on ne pourrait pas vivre sans prendre la nourriture ordinaire ; mais on ne pourrait pas manger si on ne possédait pas antérieurement la vie que soutient cette même nourriture.

Que chacun de nos frères prenne donc soin de conserver cette vie surnaturelle, autant au moins qu'il s'applique à conserver cette autre vie si fragile et périssable que la mort doit lui ravir. La première ne meurt pas, puisque, commencée dans ce monde sous des voiles et des énigmes, elle doit

se perpétuer dans un autre monde, sans ces voiles et ces énigmes, dans la claire lumière de l'éternité. C'est pour ce motif qu'elle a ici-bas pour ennemis tous ceux qui essaient de détourner l'homme de cette félicité suprême. Aujourd'hui surtout existe la guerre la plus générale et la plus ouverte contre la sainte vertu de la foi ; et partant, c'est elle qui, dans nos âmes, est exposée aux plus grands dangers. Tenons-nous donc continuellement en garde, et n'ayons rien tant à cœur que de conserver avec toute la prudence possible ce précieux trésor. La foi avant tout ! Tel est le titre que nous avons donné à cet opuscule, nous proposant par là d'indiquer le point capital de notre sujet et son urgente nécessité à notre époque. Sauvons avant tout l'intégrité de notre foi, soyons plus ou moins tolérants, plus ou moins transigeants avec tout ce qui ne se rapporte pas à la foi ; mais ne transigeons jamais sur ce qui touche à l'orthodoxie doctrinale, sur ce qui peut diminuer en quoi que ce soit sa pureté et sa vigueur. Comme nos aïeux étaient extrêmement délicats et chatouilleux en ce qui touchait à la pureté du sang, ainsi devons-nous l'être en ce qui concerne la pureté du sang moral qui constitue toute la valeur et la noblesse de notre race de vrais chrétiens. Et comme nos ancêtres tenaient pour la chose la plus horriblement humiliante tout commerce ou

affinité avec quiconque n'aurait pas eu dans ses veines ce même sang pur et noble, ainsi devons-nous éprouver une égale horreur pour toute alliance ou solidarité avec celui qui a des idées ou des attaches tant soit peu suspectes d'hérésie, quelque pure et irréprochable que soit du reste sa conduite. Et alors même que nous ou un ange viendrions annoncer quelque chose d'opposé à la foi, on devrait, selon le conseil de l'Apôtre, sans hésitation et sans faiblesse, crier à l'anathème.

TABLE DES MATIÈRES

LE MAL SOCIAL

PREMIÈRE PARTIE : SES CAUSES

I. — LA JUIVERIE

I. — Introduction 1
II. — Le nouveau Caïn ; son crime et son châtiment. 5
III. — Le peuple juif et sa haine implacable contre les chrétiens 11
IV. — Le peuple juif et sa haine implacable contre les chrétiens (*suit*). Coup-d'œil sur la législation judaïque actuelle. 19
V. — Confirmation historique de ces monstrueuses doctrines du judaïsme moderne. . . 24
VI. — Combien la conduite de l'Eglise envers les Juifs a été différente à toutes les époques . 31
VII. — Quelle est la part qui revient aux Etats catholiques et à l'Eglise dans les massacres du moyen-âge. 36
VIII. — Comment la critique historique justifie-t-elle la fameuse expulsion des juifs espagnols ? 41
IX. — Le judaïsme et la maçonnerie. 47

II. — LE SOCIALISME

I. — Introduction 55
II. — Comment le socialisme est devenu une puissance redoutable, une puissance internationale. 57
III. — Coup-d'œil rapide sur le socialisme, sur ses forces et sur ses moyens de propagande. Problème qui se pose aujourd'hui pour tous ceux qui ont le devoir de la défense sociale 65
IV. — Ce que commande le devoir de la défense sociale 77

III. — L'IGNORANCE

I. — Introduction 86
II. — Pourquoi appelons-nous l'ignorance religieuse le pire de nos maux ? Coup-d'œil sur l'état présent du peuple espagnol. . . 91
III. — Déplorables effets de cette calamité. Facile triomphe des incrédules 100
IV. — Si notre peuple a toujours été aussi arriéré qu'aujourd'hui en matière religieuse. Origine de l'ignorance présente 106
V. — Une autre des principales plaies actuelles, la suppression du dimanche 113
VI. — Comment opposer un remède efficace à ces maux ? On en indique quelques-uns d'une efficacité souveraine 118
1° Les écoles du soir et du dimanche . . 121
VII. — Suite et conclusion du même sujet. Observation finale très importante 124
2° Les bibliothèques populaires 125
3° Le journalisme catholique. 127

DEUXIÈME PARTIE : SON REMÈDE. LA FOI

I. — Importance de ce sujet. — Le naturalisme contemporain. Sa gravité 133
II. — La foi est le premier besoin moral de l'homme 137
III. — Ce que dit à ce sujet le sens commun de tous les peuples. — Coup-d'œil sur l'histoire. 143
IV. — La raison humaine est insuffisante même pour ce qu'il y a de plus indispensable dans la vie morale. L'air et la respiration. . . 149
V. — Si la simple conviction naturelle suffit, en un grand nombre de points, ou s'il faut en outre la fortifier à l'aide de l'autorité surnaturelle 154
VI. — Comment le Seigneur notre Dieu a pourvu en tout temps à ce besoin qu'éprouve l'homme de la vie de foi 159
VII. — De la révélation proprement dite, faite par Jésus-Christ, Fils unique de Dieu. Qualités spéciales de cette révélation. 164
VIII. — Du magistère de l'Eglise que le Christ a établie dépositaire et interprète de la divine révélation 168

IX. — L'acte de foi en l'Eglise est l'acte de foi en Jésus-Christ Dieu. Le premier caractère de la foi c'est d'être obligatoire 173
X. — Du second caractère de la foi, qui est d'être véritable et non falsifiée ou abâtardie . . 177
XI. — Du troisième caractère de la foi, c'est-à-dire de son intégrité, par opposition à tout ce qui tend à la diminuer et à l'amoindrir. . 182
XII. — Du quatrième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit docile, humble et simple 186
XIII. — Du cinquième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit éclairée. 191
XIV. — Jusqu'où peut et doit s'étendre chez le fidèle chrétien la science de son acte de foi. . 195
XV. — Du sixième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit vive, efficace et positive. 199
XVI. — Du septième caractère de la foi qui est une conséquence du précédent: elle doit être pratique 204
XVII. — Du huitième caractère de la foi, qui consiste en ce qu'elle soit publique et vaillante. . 209
XVIII. — Du neuvième caractère de la foi du chrétien: elle doit être efficace 215
XIX. — Que la piété et la dévotion sont des vertus essentiellement viriles et celles qui rehaussent le plus et le mieux le caractère du chrétien 220
XX. — Des principaux ennemis de la foi chez le chrétien de notre temps, et du premier de ces ennemis qui est la corruption des mœurs. 224
XXI. — D'un autre danger très grave pour la foi du catholique de nos jours, à savoir, la fréquentation et l'amitié des personnes sans foi. 229
XXII. — Les mauvaises lectures constituent un autre danger continuel pour la foi du catholique de nos jours 235
XXIII. — Du très grave danger que font actuellement courir à la foi les spectacles mondains. . 242
XXIV. — Principaux moyens que doit employer le bon chrétien pour mettre sa foi à l'abri de tout danger 247
XXV. — De l'exercice pratique et fréquent de l'acte de foi, qui est le meilleur moyen de la conserver et de la raviver 253
XXVI. — Moyens les plus usuels et les plus faciles de pratiquer l'acte de foi. Conclusion . . . 258

Imp. de l'Ouest, A. Nezan, Mayenne.